LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 10 1920

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1920

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1920.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

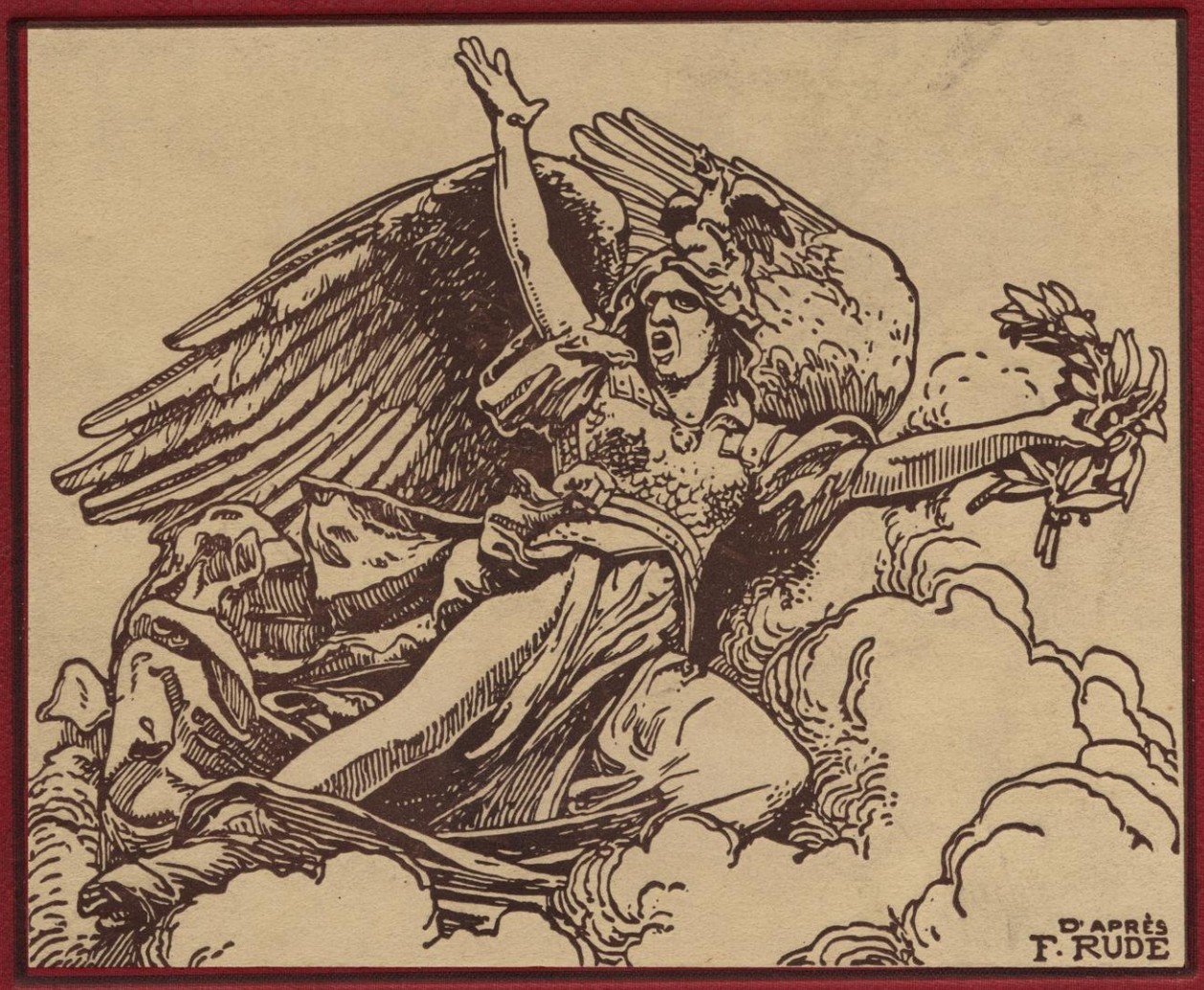
The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française



HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

War 23155
p25 c10

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1920

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME DIXIÈME

GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1920

239300
NOV 18 1920
+F0807
+H19
10

CHAPITRE XL

LES MARAIS DE SAINT-GOND ET LA TROUÉE DE MAILLY
(6 septembre 1914.)

Foch commande au point critique de la Grande Bataille. — Psychologie militaire du chef. Jonction du Massif *et de la* Plaine *; la route N° 51. — Le choc du 6 septembre.*

Si l'exposé stratégique donné dans les chapitres précédents a paru clair, on sait pourquoi la grande bataille engagée par le général Joffre trouvera sa décision aux pieds de la falaise de Sézanne, au point de jonction des deux armées Franchet d'Espérey et Foch. C'est l'endroit où le *massif* tombe sur la *plaine*, c'est le point où l'armée Bülow et l'armée von Hausen ont reçu l'ordre de rompre, par une attaque concentrique, le front de l'armée française, tandis que von Kluck doit attendre les débris de la gauche de cette armée et leur barrer la route de Paris.

POURQUOI LA STRATÉGIE ALLEMANDE VISE LES MARAIS DE SAINT-GOND

Le but que se propose l'armée allemande dans cet effort suprême est prédestiné, en quelque sorte, par une prescription de Clausewitz, répétée à satiété dans les enseignements de l'État-Major allemand, et édictée, comme une loi de la guerre contre la France, par le vieux Moltke ; Moltke le jeune se borne à l'appliquer servilement :

« L'objet de l'attaque stratégique doit être la *défaite complète de l'armée ennemie* et la *conquête de la capitale*. Obtenir un seul de ces deux résultats serait insuffisant : il les faut tous les deux...

« L'objet de l'attaque stratégique est donc la destruction des forces militaires, réunies en France pour former une masse principale, PUIS *la conquête de Paris*.

« Il faut, en conséquence, chercher, avec les forces réunies, *la masse principale de l'ennemi pour lui livrer une nouvelle bataille décisive. L'armée française vaincue*, on prend, soit avec les forces réunies, soit avec une partie de ses forces, *la direction de Paris*.

« Dans le cas qui nous occupe, le point d'attaque est suffisamment indiqué par l'objet même de l'attaque : L'ARMÉE FRANÇAISE et PARIS. »

Ce morceau, écrit à propos de la campagne de 1814, a été cité et commenté par le général Foch dans son livre sur la *Conduite de la guerre;* il est connu par les Chefs français comme par les Chefs allemands. Car, de part et d'autre, on a réfléchi, étudié (1).

Mais, dans l'esprit des chefs français, pas l'ombre de servilisme ni de pédantisme. Foch a enseigné, avec une insistance remarquable, à l'École Supérieure de Guerre, la leçon reçue de Napoléon quand celui-ci allait répétant *qu'il n'avait jamais eu de plan d'opérations.*

(1) Sur la portée morale de cette tradition dans l'enseignement allemand, voir maréchal Foch, *De la conduite de la guerre*, p. 138.

1

Et voilà la grande différence : les Allemands suivent un plan inspiré par une théorie et une tradition et ils l'appliquent lourdement jusque dans le choix du *point d'attaque* indiqué par Clausewitz. Ils eussent dû être avertis, cependant, par la retraite de Joffre, qui, en reculant jusqu'au sud de Paris a paru découvrir Paris et, par conséquent, modifié tous les termes du problème.

L'État-Major allemand ne se demande donc pas pourquoi Joffre a accentué si fortement ce recul, pourquoi il a songé un instant à le porter jusqu'à la Seine ! Il ne se demande pas pourquoi l'adversaire consent à courir le risque de découvrir la capitale puisque la capitale est un des buts décisifs de la guerre ; il ne se fait pas cette réflexion que si on laisse momentanément Paris, c'est que l'on sait Paris défendu, ou bien encore que l'on se réserve de faire jouer, au camp retranché, un rôle dans la bataille !

L'État-Major allemand subit la loi de son orgueil : il croit à la victoire facile, telle que les professionnels la lui ont garantie depuis des années. Il est entraîné par le vide qu'a produit volontairement une retraite combinée. Il ne veut voir qu'une fuite, là où il s'agit d'une manœuvre. Il se précipite à une bataille qu'il croit pouvoir livrer selon ses propres règles et il ne s'aperçoit pas qu'il fait le jeu de son adversaire. Il tombe sur l'armée de Joffre et il néglige Paris.

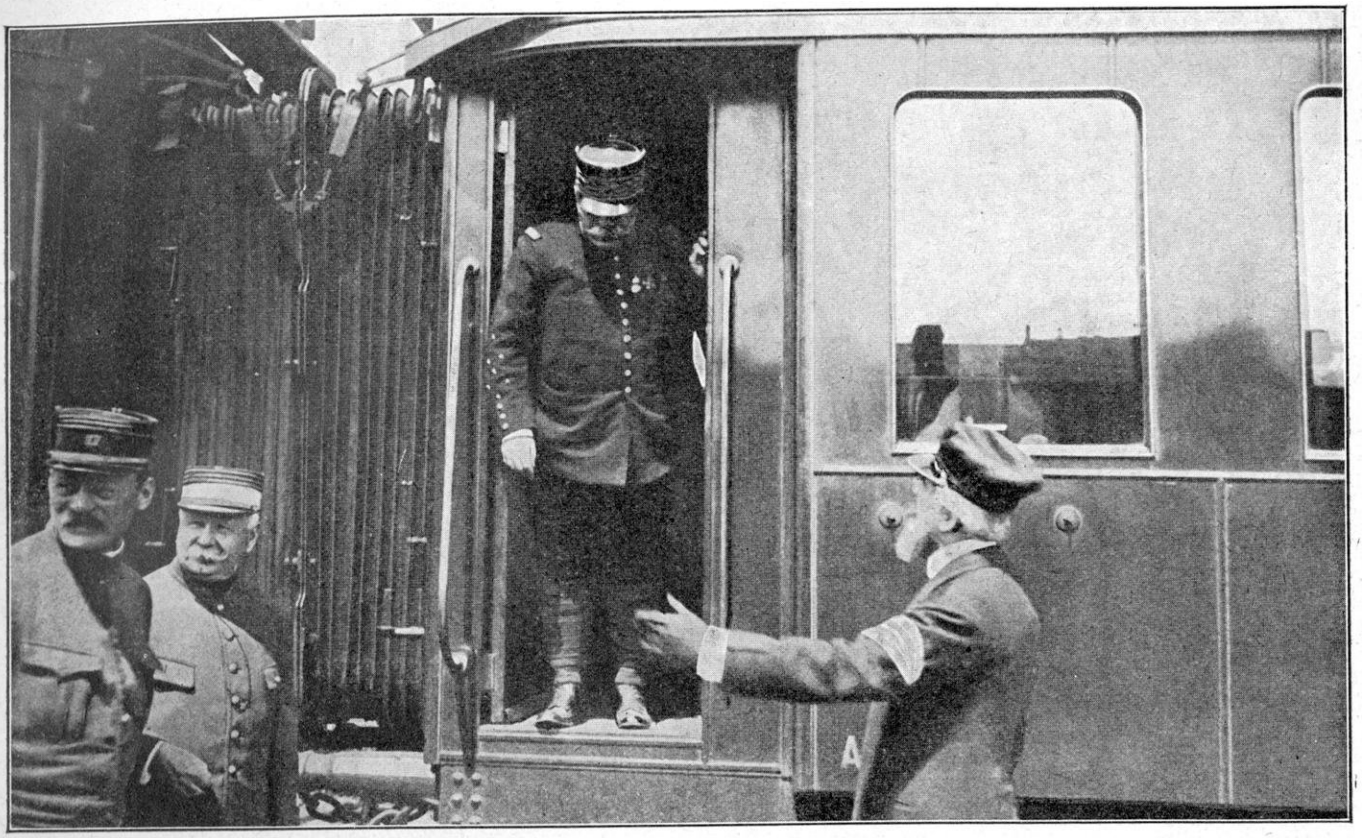
Cette bataille, il la veut, non seulement parce qu'elle est dans son plan ; mais parce qu'il en a le plus grand besoin. En la cherchant coûte que coûte, il a éreinté ses troupes. Il n'est que temps s'il veut obtenir d'elles un suprême effort.

Cette hâte est telle que l'État-Major en vient à oublier un des autres principes de sa science pédantesque, à savoir la conception classique, s'il en fut, en Allemagne, de l'enveloppement par l'une des ailes. Pourtant, l'aile gauche de Joffre paraissait lui offrir cette prise : pour des raisons multiples, — que nous avons indiquées ci-dessus, — von Moltke a hâte d'en finir et il confie à von Hausen, appuyé par Bülow, le soin de courir à la bataille de rupture.

Or, von Kluck, rival de Bülow, ne l'entend pas ainsi et, reprenant les exemples d'indiscipline non moins classiques en Allemagne, — par exemple celui de Steinmetz à Nachod en 1866 et, sur la Sarre, en 1870, il persévère dans la manœuvre d'enveloppement et expose son flanc aux coups de l'armée Maunoury, sortant du camp retranché de Paris. Il prétend tourner l'ennemi et il s'expose à être tourné.

Tout cela est suivi avec une attention extrême par le Haut Commandement français. Joffre a *voulu* ce qui se produit. Il a reculé pour attirer l'armée allemande dans sa manœuvre. L'armée allemande y est tombée. Il a préparé, depuis le début de la guerre, précisément cette manœuvre visant le flanc droit de l'ennemi ; à diverses reprises, il l'a essayée, en quelque sorte : une première fois, au moment de Charleroi, la présence des divisions d'Amade a empêché von Kluck de se lancer à fond dans le grand tour et d'occuper les ports de la Manche ; une deuxième fois, lors de la bataille de Saint-Quentin-Guise, l'attaque de Maunoury sur la Somme, à Proyart, a pesé sur l'engagement principal en retenant dans l'ouest les troupes de von Kluck ; et Bülow a ressenti, jusqu'à Guise, les effets de cette manœuvre. Ainsi, le Haut Commandement français a vu les événements se dérouler conformément à ses prévisions, et c'est avec une sorte d'allégresse active qu'il aborde la bataille décisive, dans les conditions stratégiques qu'il avait supposées et préparées.

Joffre a prévenu ses lieutenants. Par ses ordres écrits, par ses entretiens, par des communications verbales et écrites journalières, il n'a cessé de les éclairer sur ce qui se passe et sur ce qui va se passer, sur le rôle particulier incombant à chacun d'entre eux. Nous avons rappelé sa lettre au Gouvernement, ses instructions à ses généraux, sa proclamation qui touche et éclaire jusqu'au plus humble des soldats. Il ne fait pas comme Moltke en 1870 : il ne cache pas son jeu. Dès le 6, les Allemands ont appris (nous le savons) qu'une grande bataille allait s'engager par la volonté du



LE GÉNÉRAL JOFFRE DESCENDANT DU TRAIN

commandement français. Rien de moins mystérieux. La raison ne craint pas la lumière.

On peut imaginer, maintenant, l'effet produit dans un esprit comme celui de Foch, commandant l'armée qui va recevoir le principal choc allemand, par l'ensemble d'une telle situation.

Pour une fois que nous avons l'occasion de pénétrer dans la psychologie d'un grand homme de guerre et de suivre, dans son esprit, la fermentation de ses études et de son expérience, nous devons la saisir : car, nous ne la retrouverions pas.

FOCH SE PRÉPARE A LIVRER BATAILLE. L'ESPRIT DU CHEF

Foch a, d'abord, pour lui, sa parfaite éducation militaire. Savoir est parfois un péril, mais, ne pas savoir, c'est le néant. J'ai demandé à un des excellents généraux de l'École de Foch, le général Debeney, si jamais, en pleine action, il s'était souvenu des leçons de l'école ; il m'a répondu avec beaucoup de simplicité : « Non. Mais cela m'a donné confiance. »

Telle est justement la pensée de Foch sur la valeur du savoir. Je cite son texte, si plein, daté du 1er septembre 1918 : « C'est en développant, par l'étude, leur puissance d'analyse, puis de synthèse, c'est-à-dire de conclusion, dans un sens purement objectif, dans des cas vécus, pris pour cela dans l'histoire, qu'on donnera aux hommes appelés à conduire des troupes, la capacité d'asseoir une décision prompte et judicieuse, qu'on leur assurera, de plus, *la confiance suffisante* pour prendre les décisions sur le terrain de l'action (1). »

L'homme est prêt ; il a confiance en ses forces ; il sait la guerre ; il a réfléchi sur l'objet de celle-ci, sur ses méthodes, ses ressources. Par un dur martelage, la qualité de son esprit s'est forgée et il en a fait connaître la trempe par son enseignement à l'École de Guerre et par ses deux livres : *Les Principes de la guerre* (professé en 1900) et *La Conduite de la guerre* (publié en 1903). De l'un à l'autre, on sent le progrès de l'esprit, l'âme restant la même. Les

(1) Préface à la nouvelle édition de la *Conduite de la Guerre.*

RÉGION DE

SÉZANNE

ET DE

FÈRE-CHAMPENOISE

Carte au 80.000e

communiquée par le

Service géographique de l'armée.

Mèt. 1000 500 0

0 1 2 3 4 6 7 8 9 10 Kilom.

Principes découvrent un tempérament hardi, entreprenant, parfois téméraire, — un peu jeune. On sent, dans le livre, la joie de vivre et de penser. L'animal nerveux qu'est ce brillant officier se donne du champ ; il galope droit devant lui.

Déjà, il s'apaise avec la *Conduite de la guerre.* C'est que, dans ce livre, il a résolu de traîner, en l'étudiant de près, le poids de la défaite de la France en 1870. Double tâche et double gain, car en déterminant les raisons de la défaite française, il cherche les causes de la victoire allemande et il les juge toutes deux. Il domine son sujet et il ne se laisse pas éblouir, même par les succès, même par le ton sentencieux du vieux Moltke (qui est, surtout, au fond, un malin). Plus d'une fois, il perce à jour le jeu du Grand État-Major allemand et le ramène à l'école des deux maîtres toujours supérieurs : Napoléon et le bon sens. Foch a, comme toute l'École française, le culte de Napoléon. Ce serait un danger — car la vie ne se recommence pas. Mais des hommes comme Joffre et Foch obéissent à une loi supérieure encore, — et française s'il en fut, — la raison. C'est leur contrôle suprême.

Nous connaissons, par ses livres, le résultat des études de Foch, comment elles ont nourri sa capacité native, militaire, tactique, stratégique. La deuxième édition de la *Conduite de la guerre,* postérieure à la guerre russo-japonaise, lève un voile sur les derniers progrès de sa formation, ceux qui ont précédé immédiatement la guerre. Le côté industriel, financier, matériel, lui est apparu plus nettement : il n'est plus seulement un officier de troupe, ou même un officier d'état-major : il a creusé le problème « national » et ce qu'il appelle précisément : *l'industrie de la guerre.* Ces études, ces réflexions ont fini par implanter d'autres règles non moins précises dans ce vigoureux esprit.

Au point de vue de la haute tactique, voir clair et, pour voir clair, *une avant-garde générale puissante* à la Napoléon : c'est dire que Foch est opposé aux thèses pleines de risque, lancées, un peu plus tard, par le colonel de Grandmaison.

Une fois éclairé, le chef ne doit penser qu'à agir, « mais d'après des faits précis et non d'après *des hypothèses qui se réalisent rarement,* pour si logiques qu'elles soient. »

Expliquer toujours aux subordonnés ce que l'on attend d'eux. Donc, point de mystère. Confiance ! Foch blâme Moltke de ne pas avoir fait confidence de ses projets à ses lieutenants.

Étant donné que le plan allemand *(car il y aura certainement un plan allemand),* aura pour objet de réaliser une manœuvre montée *a priori,* une attaque arrêtée, fixée dans son exécution (direction et moyens), Foch conseille vivement au Commandement français de garder toute sa *liberté d'action* : « Infléchir les opérations *à la demande des circonstances* qui se révèlent à chaque pas, pour faire progresser sa stratégie *de résultat en résultat,* d'un pas lent et sûr, mais toujours dans la direction visée, vers l'objectif assigné à tous les efforts, à la suite de l'examen préalable de *la situation* générale, militaire et politique. »

On voit que nous n'imaginions rien quand nous opposions le pédantisme allemand au sens de la réalité du Haut Commandement français. Les deux systèmes sont réfléchis, voulus; mais, le français combien plus souple !

Le but du chef est de chercher la bataille. Mais, l'art est de la livrer à fond avec le maximum de forces. Ici, deux grands principes stratégiques dominent la pensée de Foch, il aura à les appliquer surtout quand il exercera le Commandement en chef : le premier de ces principes, c'est qu'il faut éviter, par dessus tout, la guerre de positions, « la guerre parallèle » pour rechercher la bataille de manœuvre qui entraîne, naturellement, un choix et des sacrifices. Avec la bataille, *le but,* à la guerre, est la victoire. Rien de plus formel :

« Que les intérêts secondaires disparaissent donc pour ne pas obscurcir la vue, que nous devons garder nette, de *l'objectif principal* et du seul moyen de l'atteindre, la *masse aussi forte que possible* : « Il y a beaucoup de bons généraux en Europe, mais ils voient trop de choses ; moi

LES MARAIS DE SAINT-GOND. — L'ÉGLISE DE REUVES

je n'en vois qu'une, ce sont les masses ennemies. Je tâche de les détruire, bien sûr que les accessoires tomberont d'eux-mêmes » (Napoléon).

Dans des études à courtes vues, ne morcelons plus la défense du pays en celle de Paris, des Côtes, du Cotentin de la Province *ou d'autres frontières menacées ;* la sécurité, pour tous ces points, résultera de la réunion de toutes les forces en un point central d'où elles pourront agir offensivement contre l'armée d'invasion... Dans le même esprit doit être traitée la protection des intérêts locaux, quelle qu'en soit la nature. La défense nationale — *Salus populi suprema lex !* — ne doit prendre ces intérêts en considération et en compte, ne doit les couvrir spécialement que dans la mesure où ils touchent à l'action de guerre, et, comme celle-ci place tout l'enjeu de la lutte *sur un seul acte,* la rencontre du gros des forces adverses, que dans la mesure où ils intéressent cette rencontre. Agir autrement serait s'affaiblir au point principal, *au profit d'intérêts secondaires, momentanément protégés ou garantis ;* ce serait compromettre l'issue de l'acte décisif de la campagne et préparer un échec d'où sortirait, finalement, la ruine, même des intérêts secondaires. »

Le second principe sur lequel le profond esprit, qui a pénétré si avant dans l'art napoléonien, revient à chaque occasion, et qu'il appliquera, surtout à la fin de la guerre, avec une autorité magistrale, se condense en une seule et unique formule : *pas de détachement.* La bataille de manœuvre ne doit pas être recherchée au prix de certaines actions isolées. Toutes actions isolées sont vouées à l'échec.

Il y a au fond de cette opinion, qui s'affirme sans cesse et qui fut la cause principale des belles victoires finales, une confiance en la *suite,* en la *série,* en la *masse* qui est encore du haut domaine de la raison française, et qui est contraire, d'instinct, au principe d'allongement par les deux bras qui est la méthode de Schlieffen, la méthode allemande. On pourrait dire, à coup sûr et d'avance : « Ceci battra cela ! »

Dans l'étude si prenante de la formation d'un grand esprit, nous venons de reconnaître l'origine des doctrines tactiques et stratégiques (et combien nous en raccourcissons l'exposé) ; mais, pour la formation de l'âme, d'une telle âme d'action, il faut voir se dégager les principes d'énergie vitale et même ceux qui se rattachent à la destinée humaine et visent l'au delà. Déjà rappelés ils doivent nous être présents à l'heure où Foch, à la veille de la bataille, les sent, pour ainsi dire, gonfler son cœur :

« *Victoire égale volonté... Une bataille gagnée, c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu.*

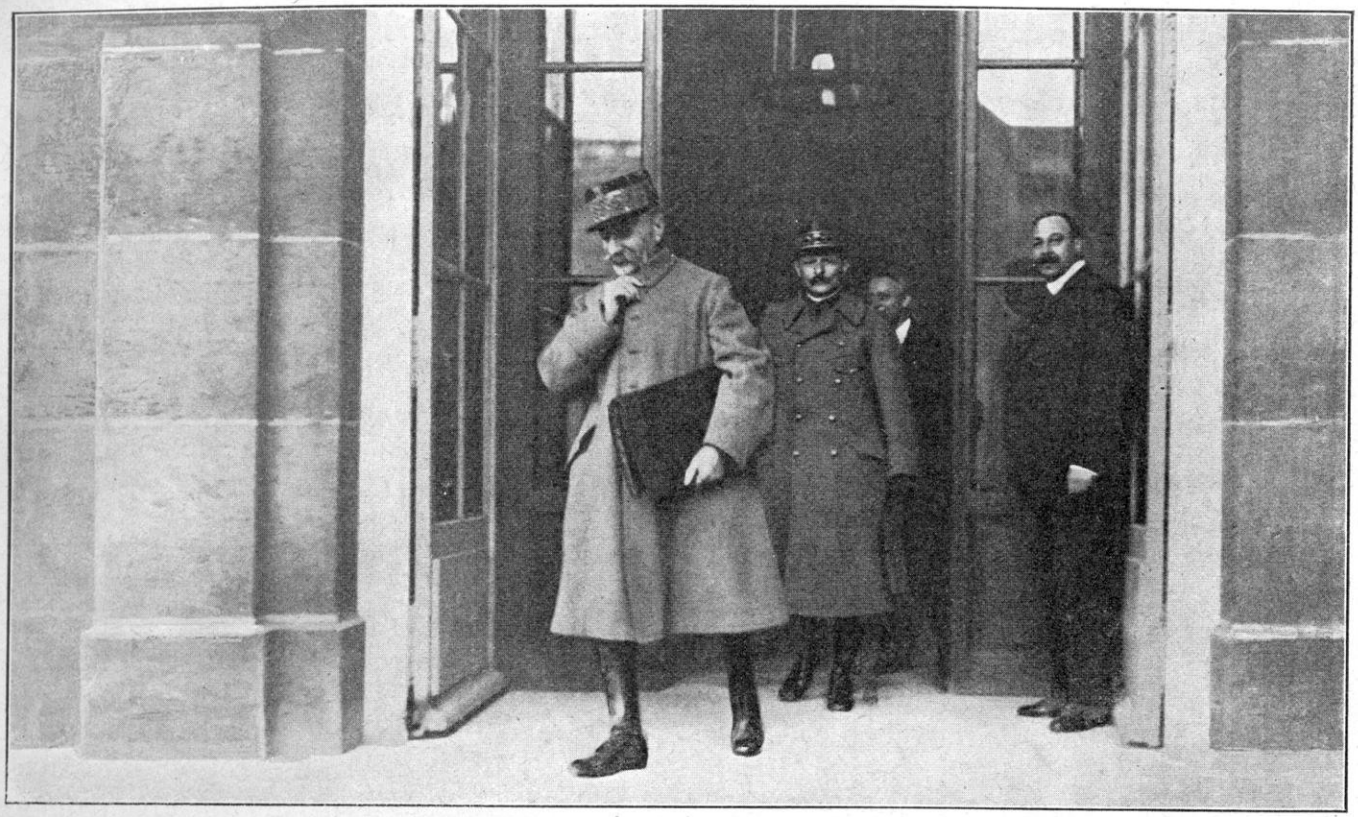
— *La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence.*

— *L'armée est au chef ce qu'est l'épée au soldat ; elle ne vaut que par l'impulsion qu'il lui imprime.*

— *N'est-ce pas dans l'influence du Commandement, dans* CET ENTHOUSIASME *communiqué par lui qu'il faut aller chercher l'expression de ces mouvements inconscients de la masse humaine* DANS CES MOMENTS SOLENNELS *où, sans savoir pourquoi, une armée, sur le champ de bataille, se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné !* »

— *Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles... Un général battu est un général disqualifié.*

Foch a donc porté, sur lui-même comme sur tous les autres généraux, ses pairs, le jugement qui sera celui de l'histoire : « Un général battu est un général disqualifié. » Le voilà tenu à vaincre. Et il le sait ! Chaîne dure, à laquelle il s'est attaché lui-même. Mais il sait bien aussi comment on en porte le poids : avec l'énergie, et le ressort vital, la loi morale, la foi en une destinée supérieure, les braves cœurs sont, en somme, les maîtres de la destinée ; du moins, on n'a pas encore trouvé autre chose : « *A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des questions de savoir ou d'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux, mis en œuvre au jour le jour, on ne trouve encore pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné, qu'une seule ressource, — mais celle-là elle est sûre, elle est féconde, — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : le* DEVOIR, *la* DISCIPLINE, *culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heu-*



LE GÉNÉRAL FOCH

reux, exige le savoir, le raisonnement... (1). »

Voilà l'homme tel qu'il s'est voulu, choisi (si je puis dire) et préparé lui-même ; tel est l'homme de l'avant-guerre : savoir, raisonnement, discipline, devoir, enthousiasme et foi. Tout cela est d'un cœur pur, d'une éducation saine, d'une formation d'élite. Mais que seront ces promesses, quand sonnera l'heure des réalités ? Comment ces fleurs brillantes tourneront-elles en fruit ?

Le professeur éminent commande, pour la première fois, dans la guerre de 1914.

Nous l'avons vu à la bataille de Morhange ; on lui a confié le 20e corps, ce fameux 20e corps qui doit pénétrer le premier en Allemagne. Nous ne reviendrons pas sur l'événement. Le moins que nous puissions dire, c'est qu'il a mis le maître face à face avec la réalité. A peine le contact est-il pris, que tous les systèmes s'écroulent. Tandis que l'on croyait surprendre, on est surpris. Les forces ennemies sont beaucoup plus considérables et infiniment mieux armées et préparées qu'on ne l'eût supposé. Les effets de l'artillerie lourde se découvrent : « Le 20e corps, fier de sa force et de sa renommée, emporté par cette joie de l'offensive qui fut la grande séduction de notre doctrine et le noble entraînement de notre armée au début de la guerre, ne sut pas résister à la tentation de frapper un coup décisif. » Bientôt décimé par l'artillerie ennemie, attaqué par deux corps d'élite, le 20e corps est contenu et finalement se replie. Telle est la leçon des faits. Elle n'est perdue ni pour Foch, ni pour son chef Castelnau. Ils savent, maintenant, à quel ennemi ils ont affaire et, immédiatement, commence cette magnifique manœuvre en retraite qui sauve Nancy, protège la trouée des Vosges et, en communion avec les opérations de l'armée Dubail, fixe l'ennemi à la trouée de Charmes et le contraint bientôt à regagner, et pour toujours, sur cette frontière, le territoire allemand. Le commandement fran-

(1) V. commandant A. Grasset. *Préceptes et jugements du maréchal Foch*, extraits de ses œuvres. Berger-Levrault. — Raymond Recouly. *Foch. Le vainqueur de la Guerre*. Hachette — Général de Lacroix. Le *général Foch*. Collection France-Amérique. — Mon article sur la doctrine de Foch dans *J'ai vu*. N° du 15 décembre 1918.

çais a recueilli, dans sa première défaite, l'expérience de sa prochaine victoire, de même que la « Bataille des frontières » perdue ne sera que le premier acte de la victoire de la Marne.

Foch a donc reçu le baptême du commandement. La confiance qu'on avait en lui s'en est accrue. Joffre le désigne aussitôt pour le commandement d'un détachement d'armée qui devient bientôt la 9e armée et il lui assigne la mission la plus difficile, celle de maintenir, dans la retraite générale, la liaison entre les armées de l'Est et les armées de l'Ouest. Foch est jeté *à la fissure.*

Nous avons dit sa belle retraite face à l'ennemi. Il a traversé toute la plaine de Champagne ; il est venu se ranger, dans l'alignement général, au sud des Marais de Saint-Gond. C'est lui qui gardera l'articulation du *massif* et de la *plaine,* le point où, selon toute vraisemblance, se portera l'effort maximum de l'ennemi. Il sait tout cela : et c'est à cela qu'il réfléchit lorsque, après avoir donné ses ordres pour la journée du 6, il ramasse en sa pensée tout ce que l'étude et la réflexion lui ont appris, tout ce que la pratique de la guerre vient de révéler à son ardent esprit.

Certes, il ne connaît pas, dans le détail, les projets de l'ennemi. Il ne peut deviner que deux armées, l'armée Bülow et l'armée von Hausen vont tomber sur sa petite armée ; il ne sait pas encore qu'il occupe le lieu précis visé par l'ennemi comme point de rupture du front français. Mais les attaques furibondes des corps allemands vont lui révéler bientôt la force et la résolution de l'adversaire. Et puis, il sait qu'il peut compter sur ses troupes, sur ses lieutenants, Grossetti, Dubois, Eydoux, Joppé, de l'Espée, il sait qu'il peut compter sur ses voisins Franchet d'Espérey et Langle de Cary.

Surtout, il connaît les desseins du Général en Chef ; il sait que l'armée Maunoury prend la grande armée allemande de flanc et que cette manœuvre aura certainement une répercussion prochaine sur la manœuvre de front dont il est particulièrement chargé. Son rôle n'est pas isolé, mais se rattache à une action générale : il doit, à son tour et à sa place, donner la réplique à Maunoury tant qu'il s'agit de l'offensive, comme on se renvoie la balle, et, s'il faut passer à la défensive, il sait qu'une heure viendra où il se sentira soulagé par la réplique en sens contraire.

Donc, pour vaincre, il faut combattre non dans l'isolement mais dans l'union, il faut tenir et attendre. La vive intelligence du subordonné entre, pour l'exécution, dans la pensée du chef. Tout cela est d'une beauté intellectuelle et morale si complète, d'un travail si achevé, qu'il suffit de le reconnaître pour comprendre les causes de la victoire.

Voyons les faits, d'ailleurs ; les caractères et les actes n'y apparaîtront que plus lumineux.

LA 9e ARMEE, LE 6 SEPTEMBRE. LIAISON AVEC LA 5e ARMÉE

Nous avons dit les emplacements de la 9e armée et ceux des forces ennemies qui lui sont opposées, à la fin de la journée du 5.

Au point précis où le *massif* tombe sur la plaine, faisant barrage sur la route N° 51 qui, conformément au grand plan allemand, devient la droite du *front d'attaque* qui doit rompre le front de l'armée française et ouvrir le chemin de la vallée de la Seine par laquelle on rabattra sur Paris, la 42e division (général Grossetti) est à gauche de l'armée Foch et maintient une étroite liaison avec l'armée Franchet d'Espérey. La division, ainsi que l'armée entière, se prépare, non à la défensive, mais à l'offensive ; elle s'est installée, dès le 4 au soir, *en bouchon* sur la route, à la pente sud de la chenille des Grandes-Garennes, entre la ferme Chapton et Soizy-aux-Bois, gardant là et à Mondement, le défilé qui franchit à sec l'ouest des Marais de Saint-Gond. Par La Villeneuve-Charleville, Charleville et le Clos-le-Roi, elle donne la main au 10e corps de l'armée Franchet d'Espérey qui va se battre pendant toute la journée du 6, pour le Clos-le-Roi, le Guébarré et les abords de la forêt de Gault. On est même un peu en avance, car, l'armée Foch a reçu l'ordre, ainsi que nous allons le préciser tout à l'heure, de marcher à

LE VILLAGE DE COIZARD

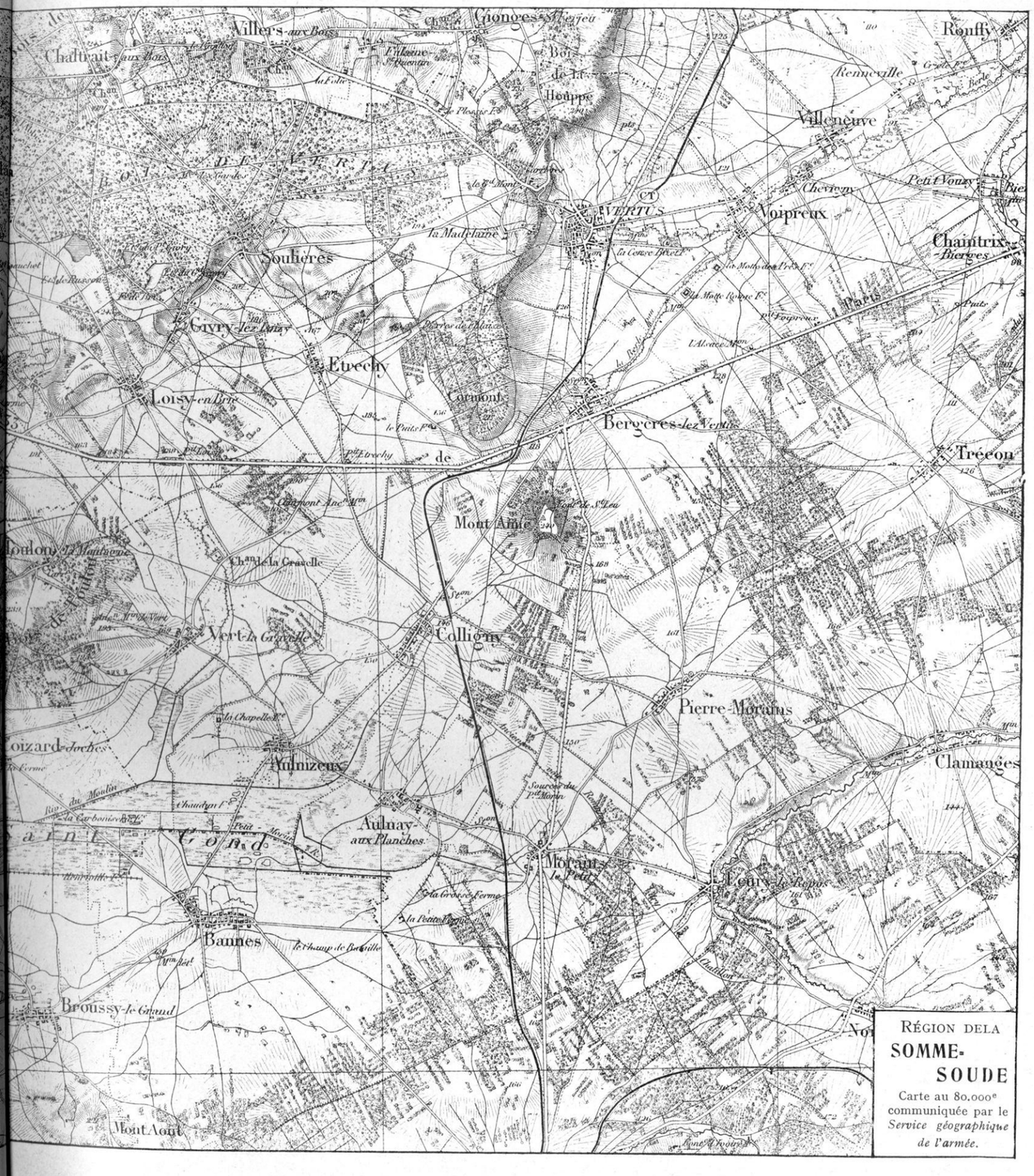
l'avant si possible et d'appuyer l'offensive de la 5e armée par sa propre offensive faisant branche de l'éventail de la *plaine* vers le *massif* avec le bois de Saint-Gond pour pivot.

Ce mouvement paraît, d'abord facile : car l'armée Bülow est en retard. La 42e division s'est donc installée avec ses avant-gardes jusqu'à Soizy-aux-Bois, pour prendre, dès le 6 au matin, les avantages de l'initiative.

A la droite de la 42e division, le 9e corps (général Dubois), s'est établi dans la région des Marais de Saint-Gond. Comme il doit, d'après le plan d'offensive, déboucher face au nord-ouest, ses avant-gardes étaient restées en force pour garder les défilés nord des Marais, à Congy et Toulon-la-Montagne. Mais un premier contact avec l'ennemi s'était produit le 5 et le 9e corps avait dû replier sa division marocaine (général Humbert) au sud des Marais de Saint-Gond, dans la région de Broussy-le-Grand. La liaison se faisait à gauche avec la 42e division, par Oyes. La 42e division se trouvait donc un peu en flèche, des deux côtés, sur la route No 51. L'autre division du 9e corps (la 17e) a occupé pendant la nuit du 5 au 6 par un coup de main, Toulon-la-Montagne, mais avait rencontré l'ennemi à Vert-la-Gravelle. Le front fait donc un zig-zag, avec « rentrant » à Boussy-le-Grand. Pour appuyer le « sortant » que fait la division Moussy, on a glissé, derrière elle, la 52e division de réserve (général Battesti), qui est en rassemblement articulé autour de Corroy.

A droite du 9e corps, le 11e corps (général Eydoux). Il dispose de trois divisions : la 21e division (général Radiguet) est sur la ligne Morains-le-Petit à Normée ; la 22e division (général Pambet) s'est fortifiée de Normée à Lenharrée s'appuyant sur le cours de la Haute-Somme. Comme nous l'avons dit, la 52e division de réserve soutient, par le sud de Fère-Champenoise, la liaison entre le 9e corps et le 11e corps.

A droite encore, la 60e division de réserve (général Joppé) est installée en arrière de Sommesous, et la 9e division de cavalerie (général de l'Espée), couvre du mieux qu'elle peut le



RÉGION DELA

SOMME-SOUDE

Carte au 80.000e communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

grand espace vide qui sépare l'armée Foch de l'armée de Langle de Cary, de Mailly à Sompuis. C'est un des points les plus délicats du front français. C'est là que vont s'exercer bientôt les facultés tactiques de von Hausen comparées à celles du général Foch.

Celui-ci a disposé de toutes ses réserves pour garder sa ligne de front. Il n'attend plus de renforts que ceux d'une division du 9e corps, la 18e, laissée d'abord dans la région du Grand-Couronné et qui lui est annoncée au plus tôt pour le 7 au soir, et, un peu plus tard, le 21e corps venant de l'armée Dubail et qui sera jeté dans la fissure de Sompuis-Courdemange, le 9 au soir.

Voici, par contre, les forces ennemies qui, non sans quelque retard, débouchent et arrivent en face de lui : ce sont, d'abord, trois corps de l'armée von Bülow : le Xe corps de réserve, le Xe corps et la Garde, ces deux derniers que nous avons vus combattre à Guise ; le Xe corps de réserve est engagé à l'ouest de la route No 51 : il se heurte en partie au 10e corps français, comme nous l'avons dit ci-dessus. Le Xe corps actif est en face de la traversée occidentale des Marais de Saint-Gond; c'est lui qui s'est battu, le 5, contre la division marocaine entre Courjeonnet et Coizard ; son état-major paraît s'être installé au château de Baye, qu'il pille. La Garde vient de Vertus et débouche dans un mouvement concentrique, en direction d'Aulnizeux et Vert-la-Gravelle

A l'Est, c'est l'armée von Hausen qui prend la tête de ce mouvement, de façon à faire, pour ainsi dire, fer de lance. A droite de cette armée, le XIIe corps marche en direction de Normée; à gauche du XIIe corps, une division du XIIe corps de réserve marche en direction de Lenharrée ; l'autre division de ce corps, la 24e de réserve, qui a assiégé et enlevé Givet, est en marche pour rejoindre son corps, mais elle n'arrivera que dans la journée du 9 septembre. Enfin, séparé des deux autres corps par un intervalle dont Foch saura tirer parti, le XIXe corps oblique à gauche et cherche à se couler dans la fissure française en direction de Sompuis.

Les choses étant ainsi de part et d'autre, et connaissant comme nous les connaissons, les directives générales données aux deux armées, nous avons à les suivre, dans leurs conséquences probables, pour comprendre comment les deux manœuvres vont se développer *en s'enferrant.*

LES DEUX MANŒUVRES S'ENFERRENT D'abord, les deux adversaires étant au contact, prennent simultanément l'initiative. L'armée von Bülow doit tenir le passage de la route No 51 ; elle s'appuie sur ses corps de droite qui eux-mêmes appuient l'armée von Kluck, mais, à gauche, elle appuie l'armée von Hausen concentriquement sur Fère-Champenoise.

L'armée Foch a l'ordre de déboucher au nord des Marais de Saint-Gond et, en prenant sa marche vers le nord-ouest, de seconder l'armée Franchet d'Espérey qui entreprend l'assaut du massif.

L'armée von Bülow a, d'abord, pour point de direction, Sézanne et, ultérieurement, Romilly-sur-Seine.

L'armée Foch a, d'abord, pour point de direction, Champaubert et, ultérieurement, Dormans, sur la Marne.

Les deux manœuvres vont donc s'entrecroiser.

Foch a donné ses ordres pour le 6 au matin. Dès la première heure, il est à son poste de commandement, à Pleurs.

Comme il est très préoccupé de son infériorité numérique et de son manque de réserves, il donne des ordres précis pour employer au mieux toutes les ressources que le Haut Commandement met à sa disposition : d'abord, la 18e division (général Lefèvre) venant de l'armée Castelnau est employée ainsi qu'il suit : deux régiments sont arrivés déjà, les 32e et 114e d'infanterie : par des convois automobiles (dont le rôle commence à se développer) ils sont transportés aussitôt dans la région de Thaas-Angluzelles, c'est-à-dire en soutien de la 52e division de réserve qui, elle-même, assure la liaison entre le 9e corps et le 11e corps. Quant

LE VILLAGE DE COURTACON

aux autres éléments, qui débarquent à Troyes, ils seront poussés, par les voies les plus rapides, vers Arcis-sur-Aube. Le reste de la 18e division au fur et à mesure de ses débarquements, sera jeté dans la région de Villiers-Herbisse, Semoine, c'est-à-dire à la liaison du 11e corps et de la 9e division de cavalerie. Le général se rend très exactement compte des points où l'ennemi portera ses principaux efforts, c'est-à-dire à sa gauche vers la route N° 51 et à sa droite vers la route N° 77 ; en un mot, il attaquera les parties faibles, les liaisons.

En outre, puisque les réserves lui manquent, le général Foch médite de recourir à d'autres moyens et de travailler, sans cesse, sur ses lignes intérieures. Ses formations combattantes ne resteront pas immobilisées et cristallisées dans leurs emplacements du début ; elles se transporteront d'un point à un autre et seront utilisées là où il sera besoin. Une féconde activité imaginative et intellectuelle marque, dès lors, toutes les décisions et tous les actes du commandement. Il ne s'endort pas.

Le plan général de la manœuvre, pour le 6 au matin, est le suivant :

Il s'agit, comme nous l'avons dit, d'appuyer le mouvement offensif de la 5e armée qui va se porter, dès la première heure, en direction de Montmirail ; donc offensive, et *offensive face au nord-ouest*. On cherche l'ennemi et on espère le surprendre. Les reconnaissances d'avions ont signalé deux larges flots de troupes ennemies descendant vers le sud : c'est, à l'ouest, celles qui suivent la route N° 51 : on les attend. Mais, c'est aussi, venant de l'est, d'autres troupes (celles de l'armée von Hausen) qui sont signalées arrivant par Tours-sur-Marne et Condé-sur Marne. En particulier, on constate, dès les premières lueurs du jour, qu'une division a atteint Vertus et que des parcs importants sont à Tours-sur-Marne, Condé, Châlons. Il faudra donc surveiller aussi de ce côté ; nous verrons les conséquences de ces mouvements sur les suites de la bataille.

Pour le moment, toute l'attention se porte vers l'ouest, puisque sans attendre l'initiative de l'ennemi, c'est de ce côté que l'on attaque.

Voici l'ordre de combat : la 42e division (général Grossetti) attaquera en liaison avec le 10e corps (de la 5e armée) en direction générale Vauchamps-Janvillers.

A la droite de la 42e division, le 9e corps (général Dubois) la soutiendra en combattant d'abord sur la ligne des Marais de Saint-Gond, d'Oyes à Bannes, avec de fortes avant-gardes au nord des Marais prêtes à déboucher sur Champaubert.

Le 11e corps (général Eydoux) tiendra intégralement le front Morains-le-Petit-Lenharrée.

La 9e division de cavalerie (général de l'Espée) se portera sur Vatry.

Pour l'exécution de ces ordres généraux, le général Dubois a pensé, dans la nuit du 5 au 6, qu'il avait avantage à tenir les débouchés nord des Marais de Saint-Gond et c'est pourquoi, il avait prescrit, vers minuit, que les avant-gardes tiendraient : 1° la division marocaine Congy avec l'artillerie prête à tirer, au point du jour, en direction Beaunay-Étoges-Champaubert ; 2° la 17e division, Toulon-la-Montagne avec détachement sur Aulnizeux (c'est la région des *Monts*), l'artillerie battant directement Étrechy, Mont-Aimé.

En vue de faire face au danger qui paraît se développer *venant de l'Est* (c'est-à-dire de von Hausen) le 11e corps n'a qu'à se maintenir un peu en arrière face à l'Est et se retrancher sur le front Morains-le-Petit, Écury-le-Repos.

Veillons bien à la liaison entre la 5e armée et la 9e armée : car, tout va dépendre de là, au début ; — pour deux motifs : d'abord, parce qu'il s'agit de la route N° 51 qui permettrait l'occupation par l'ennemi du plateau de Sézanne et consécutivement de la boucle de Romilly-sur-Seine et, en second lieu, parce que c'est là que se fait le raccordement du *massif* à la *plaine* et que si le front français crève en ce point, il n'y a plus de manœuvre possible, la grande armée de Joffre est coupée en deux.

Cette liaison est faite exactement sur la route Lachy-Charleville par le 10e corps, d'une part, et la 42e division, d'autre part. Celle-ci occupe, depuis le 5 au soir, Villeneuve-les-Charleville.

LA 42e DIVISION A CHARLEVILLE ET VILLENEUVE

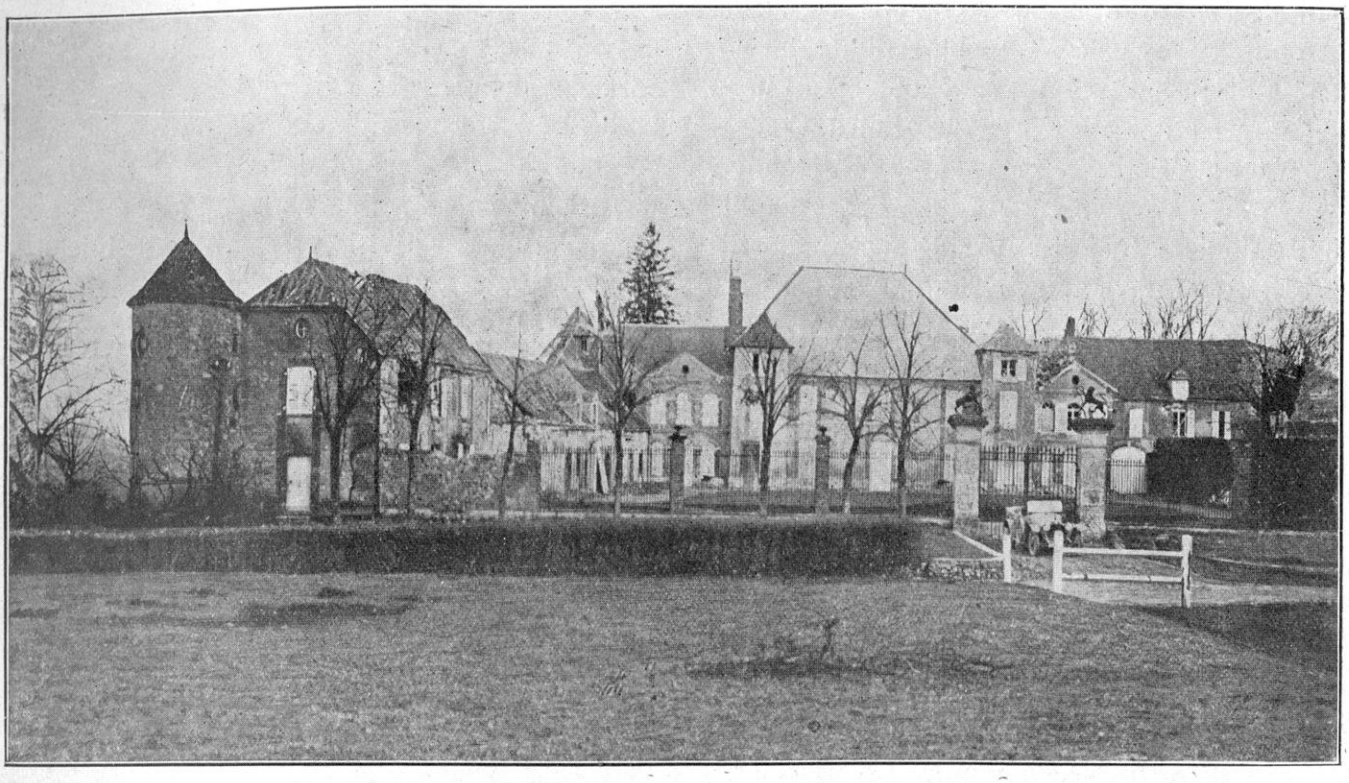
La 5e armée, c'est-à-dire le 10e corps, attaque donc, de concert avec la 42e division à la première heure, le 6. La 20e division (général Rogerie) débouche, comme nous l'avons dit, à 6 heures. L'artillerie soutient l'offensive en tirant au nord de Les-Essarts-Lachy. A 8 heures, le progrès général se développe dans de bonnes conditions. La droite de la 5e armée et la gauche de la 9e montent ensemble et d'un commun effort, à gauche et à droite de la route N° 51.

Mais, voici que l'ennemi apparaît. Son artillerie tonne et foudroie le terrain découvert entre la forêt de Gault et Soizy-aux-Bois où les forces françaises viennent de s'engager si allègrement. Toutes les collines qui bordent le Petit Morin au sud subissent un tir en rafale qui vient de loin, même de la côte de Souliers.

L'infanterie ennemie s'avance (Xe corps de réserve) ; les mitrailleuses sont massées sur le défilé de la route ; les feldgrauen se glissent de part et d'autre dans les bois. Le temps est orageux. Une pluie fine, qui deviendra, dans la journée, pluie d'orage, tombe, mouille les routes, les rend glissantes ; la chaleur est étouffante.

De 8 heures à 10 heures, le combat est alimenté par des formations allemandes de plus en plus nombreuses. Soizy tombe presque tout de suite. La 42e division se replie sur Charleville. Elle y livre un violent combat et demande appui à la 20e division qui lui envoie un bataillon du 47e d'infanterie. Il faut aussi abandonner Charleville. En combattant pied à pied, les éléments de la 42e division s'accrochent à Villeneuve-les-Charleville et c'est là qu'ils arrêteront, d'abord, la première vague d'assaut de l'ennemi.

En présence d'une telle situation, les intentions et les ordres sont changés : on s'aperçoit qu'il ne s'agit plus d'attaquer et d'enlever, mais



LE CHATEAU DE MONDEMENT

de se défendre et de ne pas être enlevé. Le sort de la route N° 51 devient, pour le Commandement français, un souci cuisant.

Voyons ce qui s'est passé dans la matinée, sur le reste du front, depuis la route N° 51 jusqu'à la route N° 77, c'est-à-dire sur toute la ligne des Marais de Saint-Gond.

LE 9e CORPS SUR LES MARAIS DE SAINT-GOND

La division marocaine (général Humbert), qui est en liaison avec la 42e division, a reçu l'ordre de reprendre, coûte que coûte, Congy et de déboucher par Coizard au nord des Marais de Saint-Gond. La brigade Blondlat s'est mise en mouvement dès 3 heures du matin. Elle trouve Coizard inoccupé. Elle continue vers le nord, en s'emparant de Villevenard et de Courjeonnet, mais sans perdre ses liaisons avec la 17e division (général Moussy). Il fait encore nuit. Les projecteurs allemands s'allument sur les hauteurs de Congy et bientôt l'ennemi apparaît. Combinant cette action avec celle qui va se déclancher sur la route N° 51, une attaque formidable tombe sur le bataillon Sautel, à Congy et sur le régiment de zouaves Lévêque à Villevenard. Le bataillon Sautel est obligé d'abandonner Congy. Les zouaves essaient de reprendre les hauteurs au nord ; ils se heurtent à des tranchées déjà organisées entre Courjeonnet et Congy. Les rafales de l'artillerie allemande rendent toute la plaine intenable. Nos batteries de 75 sont prises à partie et ripostent énergiquement.

« La matinée s'écoule à suivre la canonnade, aucun renseignement ne nous parvient, aucun mouvement d'infanterie n'est aperçu. Seule, une compagnie, à environ 1.500 mètres de nous vers le nord-ouest, tente d'occuper au nord de la route d'Oyes, un mamelon boisé. Nos soldats subissent aussitôt un formidable arrosage d'artillerie, et après une demi-heure de tentatives et d'efforts, ils doivent se replier, mais toujours en bon ordre (1) ».

A 9 h. 15, on apprend que les choses se gâtent sur la droite, du côté de la 17e division Moussy ; la brigade Éon qui, dans la nuit, avait occupé Toulon-la-Montagne et couché à Vert-la-Gra-

(1) Récit du lieutenant (plus tard capitaine) Suffren. *Combat de Saint-Prix. La ferme Montalard.* Dans Ginisty. *La Guerre par les combattants*, p. 263

velle, ne se sentant pas couverte sur sa gauche, est obligée d'évacuer Toulon-la-Montagne. Le général Blondlat renonce à déboucher au nord des Marais de Saint-Gond en direction de Congy; il tente de résister à Coizard et à Courjeonnet. Mais l'offensive allemande se développe, de plus en plus puissante, accompagnée de tirs d'artillerie lourde qui dominent les nôtres et il est contraint de se replier au sud du Marais.

Le combat se concentre autour de la ferme Montalard :

« Nous étions un peu impatients de notre immobilité lorsque, vers 13 heures, le capitaine Camus, adjoint au colonel Cros, vient dire au capitaine Fralon qui commande notre bataillon : « Le régiment va se porter sur Saint-Prix « (il s'agit toujours de la route N° 51). Point de direction : « le Signal du Poirier. Mission : empêcher les Allemands « de déboucher au sud des Marais de Saint-Gond... » Le Signal du Poirier est presque au nord par rapport au bois que nous occupons. Mais, à notre gauche, à environ 1.200 mètres, nous voyons un autre bois où semble conduire une dépression, et, en avant, à mi-chemin de la route d'Oyes, orientée est-ouest, se trouve la ferme Montalard... Nous sommes en liaison du côté ouest avec des fantassins de la 42e division. »

COMBAT POUR LA ROUTE N° 51

On le voit, l'effort commun se porte sur la route N° 51. Il est 4 heures du soir. Ceci nous ramène aux durs combats livrés par la 42e division dans l'après-midi du 6.

La 42e division s'est installée sur la route même, entre la ferme Chapton, Montgivroux et la ferme Montalard; c'est, comme le disait un des généraux qui ont commandé sur les lieux, « le bouchon du goulot ». Si les Allemands passent, la route est ouverte.

Le combat a monté soudain sur ce lieu tragique en une rafale effroyable. « On ne s'entendait plus, disait l'officier supérieur qui conduisait le « bal ». Les arbres craquaient comme sous un cyclone. A chaque instant, un cratère s'ouvrait devant nous. Une brume noire couvrait tout. »

Grossetti avait conscience de la responsabilité qui pesait sur lui. Il se tenait à la ferme Chapton qu'il avait désignée comme son quartier général. Mais, souvent, il se tenait à l'orée du bois pour se rendre compte de ses yeux. La fumée des explosions l'enveloppait. On le croyait perdu et il reparaissait, massif (1).

A gauche, on se battait toujours pour Charleville. La 40e brigade du 10e corps, sous le commandement du colonel Cadoudal, qui se maintenait en personne dans le village, calait, à gauche, la 42e division. L'artillerie divisionnaire prenait à partie l'avalanche allemande qui commençait à se disloquer. Vers le milieu de la journée, cette attaque était enrayée et la 42e division, la main dans la main de la 20e, cantonnait sur ses positions.

De ce côté, donc, les Allemands sont contenus. Mais c'est tout.

A droite, la fin de la journée n'est pas bonne. La division marocaine a dû abandonner la lisière nord des Marais de Saint-Gond : sous le feu de l'artillerie ennemie, le général Humbert suspend le mouvement en avant; ses troupes se retranchent au sud des Marais.

Le général Foch est mis au courant de cette situation critique. On lui rend compte que la 42e division et la division marocaine sont prises à partie par deux corps allemands (le Xe de réserve et le Xe corps). Il faut bien admettre que, pour le moment, le débouché au nord des Marais est impossible.

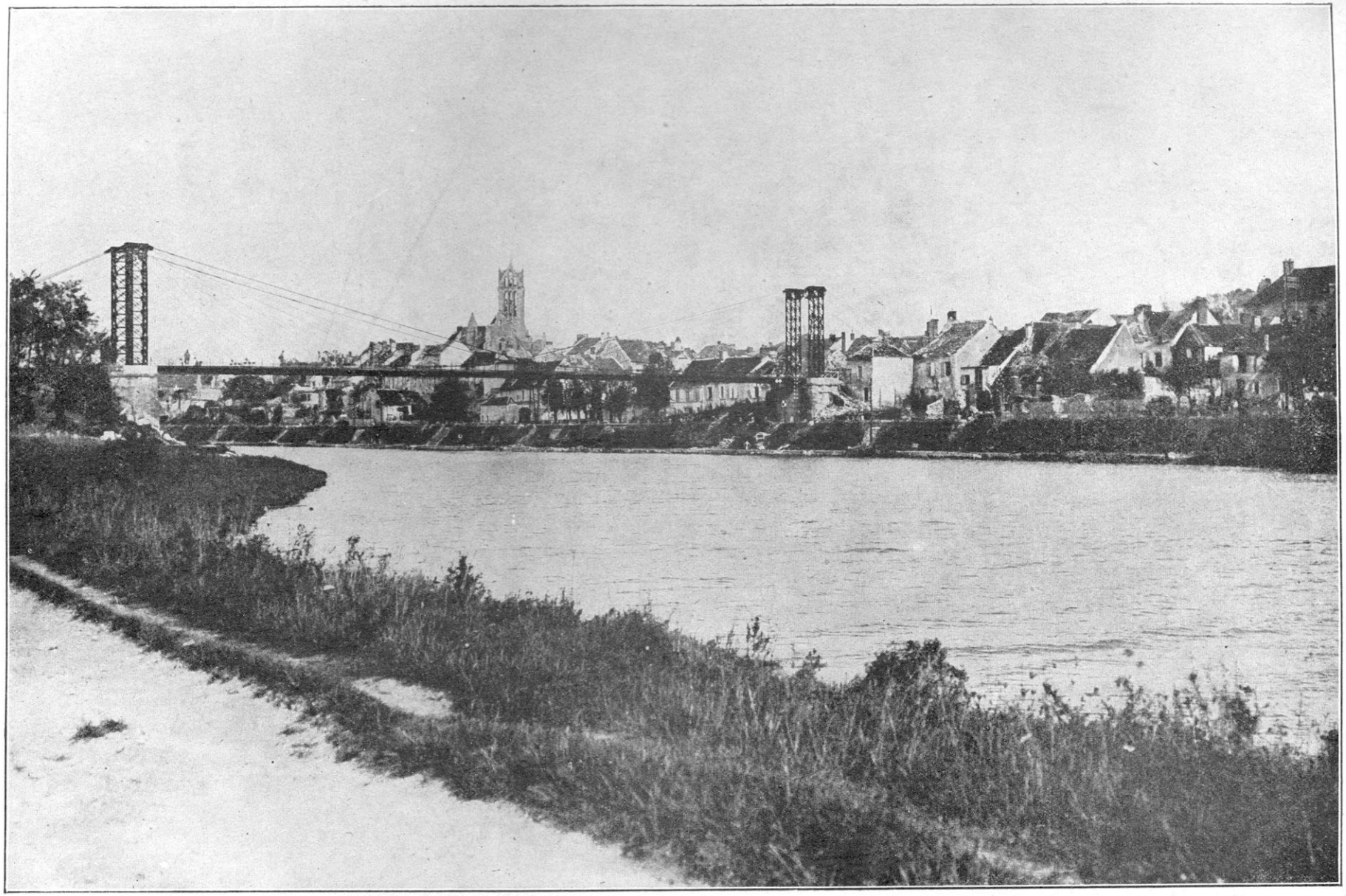
Et, en plus, la route N° 51 est toujours en péril; il faut la sauver à tout prix. Le général limite alors la mission à la réoccupation de Saint-Prix, que la 42e division, violemment attaquée vers Villeneuve-Charleville, vient d'évacuer. « Surtout, qu'on maintienne les liaisons avec la 42e division et l'armée Franchet d'Espérey ! Barrer la route ! Barrer la route ! Pas de rupture du front. »

Le combat pour la ferme Montalard (bataillon Fralon) que nous avons raconté plus haut, a ce sens précis.

LA GARDE ATTAQUE SUR BANNES ET TENTE DE TRAVERSER LES MARAIS

Cependant, une autre manœuvre allemande, dont on ne peut discerner encore

(1) Le Goffic. *op. cit.*



DORMANS-SUR-MARNE — VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE

toute la portée, commence à se démasquer à droite. Tout à l'heure, c'étaient le Xe corps de réserve et le Xe corps qui attaquaient de front des deux côtés de la route No 51 ; maintenant, la Garde entre en ligne et elle paraît avoir l'ordre de traverser les Marais de Saint-Gond par la route du milieu. S'agit-il simplement de seconder l'offensive de front des deux autres corps de Bülow, ou bien est-ce l'esquisse d'un mouvement tournant par la droite de l'armée Foch qui interviendrait pour amener la décision tactique de la bataille ?

Ce qui est certain, c'est que la Garde, donnant la main, à droite, au Xe corps et tendant la main, à gauche, aux Saxons de von Hausen, s'engage sur la route de Coizard-Bannes qui traverse les Marais. « Des moustiques bourdonnaient par myriades sur les Marais de Saint-Gond et un violent feu de 75 français barrait la route quand la Garde s'avança pour l'attaque. De grandes surfaces presque planes avec de trompeurs abris d'aulnes et de roseaux desséchés par les chaleurs de l'été, temps orageux promettant de la pluie, et en face l'aile gauche de la 9e armée française prête à faire feu (1) », telles les choses étaient vues du camp allemand quand cet épisode de la bataille s'engagea.

Et voici le même spectacle, vu du côté français (17e division Moussy). A la jonction du 9e corps et du 11e corps, le commandement sentant le péril soudain d'une attaque à travers les marais, a jeté des forces empruntées à la 52e division de réserve, notamment le 58e bataillon de chasseurs à pied :

« Le Mont-Août, chaînon détaché du massif d'Allemant auquel il se relie par une longue crête ondulée domine complètement la région dite des Marais de Saint-Gond, c'est une vaste plaine marécageuse, hérissée d'une perfide verdure paludéenne, recouvrant des prairies tremblantes que l'on ne peut traverser que sur d'étroites chaussées. A la lisière du marais, une série de villages : au sud, Broussy-le-Grand, Broussy-le-Petit, Le Mesnil-Broussy, Bannes et, à l'extrémité est, Morains-le-Petit. Au nord, aucune agglomération ; mais le terrain se relève rapidement vers une ligne de hautes collines boisées où les villages de Coizard-Joches, de Toulon-la-Montagne s'enfouissent sous une épaisse verdure. A l'est, s'étend une immense région couverte de bois épais qui se prolonge jusque vers le camp de Mailly. Au milieu des sapins se dressent les hauts clochers d'Ecury-le-Repos, de Fère-Champenoise et, plus au sud, de Connantre. (Rien n'est plus clair : des marais traversés par une route nord-sud, à l'est un terrain plus élevé et plus ferme entourant la cuvette.)... Nous sommes détachés de la 52e division de réserve et donnés au 9e corps pour agir du côté de Bannes.

Il est près de midi : le soleil de plomb brûle les têtes, dessèche les gorges. On n'a pas d'eau... Toujours la canonnade emplit la campagne de sa rumeur immense ; là, en avant, au delà de Bannes, fusils et mitrailleuses font rage ; l'engagement se poursuit avec une violence extrême (c'est la liaison du 9e corps et du 11e corps qui essaye d'arrêter la progression de la Garde). De longues files de blessés descendent, se traînent, cherchent à gagner l'arrière... En dessous et à droite, sur le bord du marais, le petit village de Bannes que l'incendie dévore, mêlant ses fumées épaisses aux explosions continuelles des projectiles. *Au delà, sur la chaussée, nos troupes reculent.* En masses épaisses, les habits gris descendent de Coizard-Joches, pénètrent dans le marais. Par rafales, nos obus s'abattent, dispersent, détruisent les compagnies, font voler les têtes et les corps... Mais, ils sont trop ! Sans cesse, le flot hurlant se reforme toujours plus pressé, toujours plus furieux... Malgré tout, ils ont franchi. Ils sont dans Bannes. Ils en gagnent la lisière et cherchent à en déboucher. Mais alors, la fusillade française devient si terrible que les Prussiens, à leur tour, tombent en tas et reculent. Le mouvement est enrayé ! Les batteries marocaines arrosent le village sans discontinuer... Guidée pas ses officiers, poussée par des serre-files, la Garde s'élance, hurlante, grisée, sûre de la victoire. La fusillade reprend plus ardente. Les premiers rangs s'écroulent avant d'atteindre le bas de la pente. Les grenadiers hésitent, tourbillonnent. Au pas de course, bien peu réussissent à regagner le village. »

L'offensive, sur ce point, paraît enrayée ; mais elle s'étend, progressivement, vers la droite française, et la manœuvre qui commence à se dessiner pourrait devenir dangereuse.

LES COMBATS DU 11e CORPS, LE 6. ÉCURY-LE-REPOS-NORMÉE

C'est le 11e corps (général Eydoux) qui combat de ce côté. Ainsi que nous l'avons dit, ce corps a reçu l'ordre de se tenir sur la défensive et de garder les passages à la sortie des Marais à l'est, sur une ligne Morains-le-Petit-Écury-le-Repos-Normée-Lenharrée.

(1) Stegemann.

(1) Henri Libermann. *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied*, p. 159.

Le général Eydoux quitte Semoine le 6, à 4 heures du matin et se porte sur le front. Son corps est divisé en deux échelons : celui de gauche, en liaison avec le 9e corps, se dirige sur Connantre et celui de gauche sur Fère-Champenoise où il arrive à 6 h. 15. Le 11e corps a ordre d'appuyer sur l'ouest pour éviter qu'un trou ne se produise entre lui et le 9e corps qui fait le même mouvement pour appuyer la 42e division.

La 21e division (général Radiguet) est à gauche : elle tient de Morains inclus à Normée inclus.

La 22e division (général Pambet), à droite, tient de Normée à Lenharrée inclus.

La 60e division de réserve (général Joppé) envoie deux de ses bataillons à Fère-Champenoise. Mais, bientôt, une brigade reçoit l'ordre de se porter à Semoine et le reste de la division à Herbisse et Villiers-Herbisse. Ainsi, la division se trouve à droite de la 9e armée. Le poste de commandement est à Semoine. Un escadron et demi est envoyé en liaison avec le 17e corps de la 4e armée. Aucun incident n'est signalé dans la journée.

Ainsi que nous l'avons indiqué, la 52e division de réserve (général Battesti) a été envoyée en liaison dans la région du Mont-Août, pour rester en réserve, mais aussi renforcer, le cas échéant, les liaisons entre le 9e et le 11e corps.

LE GÉNÉRAL EYDOUX

De Bannes à Morains-le-Petit, la ligne des Marais rend le front français inabordable. Mais, voici que l'ennemi cherche d'autres voies. De nouvelles troupes, arrivent de l'Est, marchant droit sur Écury-le-Repos-Normée-Lenharrée. C'est le XIIe corps saxon de von Hausen qui débouche et prend le contact avec la Garde, de l'armée Bülow.

Écury-le-Repos devient, de ce côté, le nœud de la bataille. Les choses prennent vite une mauvaise tournure pour le 11e corps. Après une préparation d'artillerie des plus violentes, l'ennemi progresse en terrain sec. Il avance et déborde Écury-le-Repos par Normée. Les bataillons arrivent en rangs épais et se glissent à la faveur des bois. Les pertes sont sensibles. D'autre part, le deuxième échelon, au lieu d'aller à Connantre, est dirigé à Gourgançon où l'on a besoin de lui. Les rangs français s'éclaircissent à mesure que leurs devoirs se multiplient et que l'attaque ennemie débouche de partout sur l'horizon.

Cependant, un temps d'arrêt se marque vers la fin de la journée : c'est que, comme le signalent tous les auteurs allemands, l'armée de von Hausen n'est pas encore tout entière sur le terrain. Ce retard fut, peut-être, le salut de l'armée française. Car, si l'attaque d'encerclement par l'aile droite de Foch s'était produite

dans cette journée confuse, peut-être les choses se fussent difficilement rétablies, Stegemann est utile à consulter pour connaître les vues de l'État-Major allemand sur ce point :

« L'aile droite de Foch couvre les routes qui mènent de Reims et Châlons par Fère-Champenoise dans la vallée de l'Aube *et dans le dos des armées françaises* de l'ouest entre Troyes et Paris. C'est l'endroit le plus vulnérable de tout le front, d'autant plus vulnérable qu'entre la 9e armée de Foch et la 4e de Langle de Cary, il y a une brèche béante qui n'est que bien misérablement couverte par la 9e division de cavalerie. En dehors de cette division, rien ne ferme la grande *ligne de flanc* Châlons-Mailly-Troyes (c'est la route N° 77) sur le défilé qui laisse découvert le flanc de Foch. Mais, là, l'attaque allemande n'est pas encore menaçante : car, du côté allemand une brèche aussi s'est ouverte. *Elle traverse le milieu de la* 3e *armée* (armée von Hausen) dont le XIIe corps et le XIIe corps de réserve se battent en contact avec la 2e armée (c'est le combat d'Ecury-le-Repos-Normée), tandis que le XIXe corps en liaison étroite avec la IVe armée est loin encore et s'avance sur la rive gauche de la Marne et sur Vitry. Cependant, le 11e corps de Foch est rejeté de sa première position vers le sud. Foch se trouve ainsi, dès le premier jour, dans un cruel embarras. »

Résumons cette journée du 6. A la première heure, Foch pensait n'avoir qu'à s'élever au-dessus des Marais pour seconder, par un mouvement légèrement nord-ouest, l'offensive de l'armée Franchet d'Espérey. Mais, il est pris violemment à partie par des forces sans cesse croissantes et qui débouchent, d'abord, sur sa gauche, dans une direction nettement nord-sud. C'est la route N° 51 qui est l'enjeu de cette première partie de la bataille. La 42e division est refoulée de Soizy-aux-Bois, de Charleville ; elle sauve Villeneuve-les-Charleville et s'accroche désespérément à la ferme Chapton, qui fait bouchon sur la route. La division marocaine a perdu les débouchés des Marais au nord ; elle bivouaque sur Montgivroux-Mondement ; la brigade Blondlat sur Broussy-le-Grand et Broussy-le-Petit. Quartier général au château de Mondement.

La 17e division passe la nuit au nord-est de la ferme Nozet, une brigade en avant-poste entre Broussy-le-Grand et le « champ de bataille ». Quartier général à la ferme Nozet.

La 52e division sur les emplacements de la journée. Quartier général à Connantre.

Le 11e corps a perdu Écury-le-Repos, Morains, Normée et Lenharrée. Mais il a pu garder les croupes au sud et son quartier général reste à Fère-Champenoise. La 9e division de cavalerie du général de l'Espée, attaquée à Vatry vers 1 heure de l'après midi, s'est repliée pour couvrir Sommesous, la brigade Sailly à Soudé-Sainte-Croix, la brigade Seriville entre Vatry et Sommesous. Quartier général à Mailly.

En somme, l'offensive de Bülow marchant sur la Seine a contenu d'abord, puis refoulé l'offensive française. Mais elle est bien loin d'avoir rompu le front français. L'ennemi a beaucoup souffert, épuisé son élan, et l'armée Foch reste ferme sur la défensive.

CHAPITRE XLI

LA BATAILLE DE RUPTURE VON HAUSEN A LA TROUÉE DE MAILLY RÔLE DE LA 4e ARMÉE DE LANGLE DE CARY (6 Septembre).

Texte des instructions générales du Commandement supérieur allemand pour la bataille de la Marne. Critique de ces ordres. — Rôle de l'armée von Hausen. — Brèche dans le front allemand. Liaison entre l'armée Foch et l'armée Langle de Cary. — La division de l'Espée. L'armée Langle de Cary à Vitry-le-François.

Nous sommes arrivés au moment et au point où doit aboutir l'effort « colossal » des Allemands. Nous avons dit leur intention de rompre le front de l'armée Joffre à cette heure et en ce lieu, c'est-à-dire en attaquant les deux liaisons de l'armée Foch, d'une part à l'Ouest (route 51), d'autre part à l'Est (trouée de Mailly). Nous avons marqué l'intention du Commandement allemand, une fois la rupture accomplie en direction de Troyes, de rejeter les deux parties séparées de l'armée française, l'une (y compris les armées Castelnau et Dubail) vers l'Est où elle sera acculée à la frontière suisse, et l'autre vers l'Ouest, où von Kluck l'attend, soit pour la rejeter sur la Loire, soit pour l'écraser sous les murs de Paris.

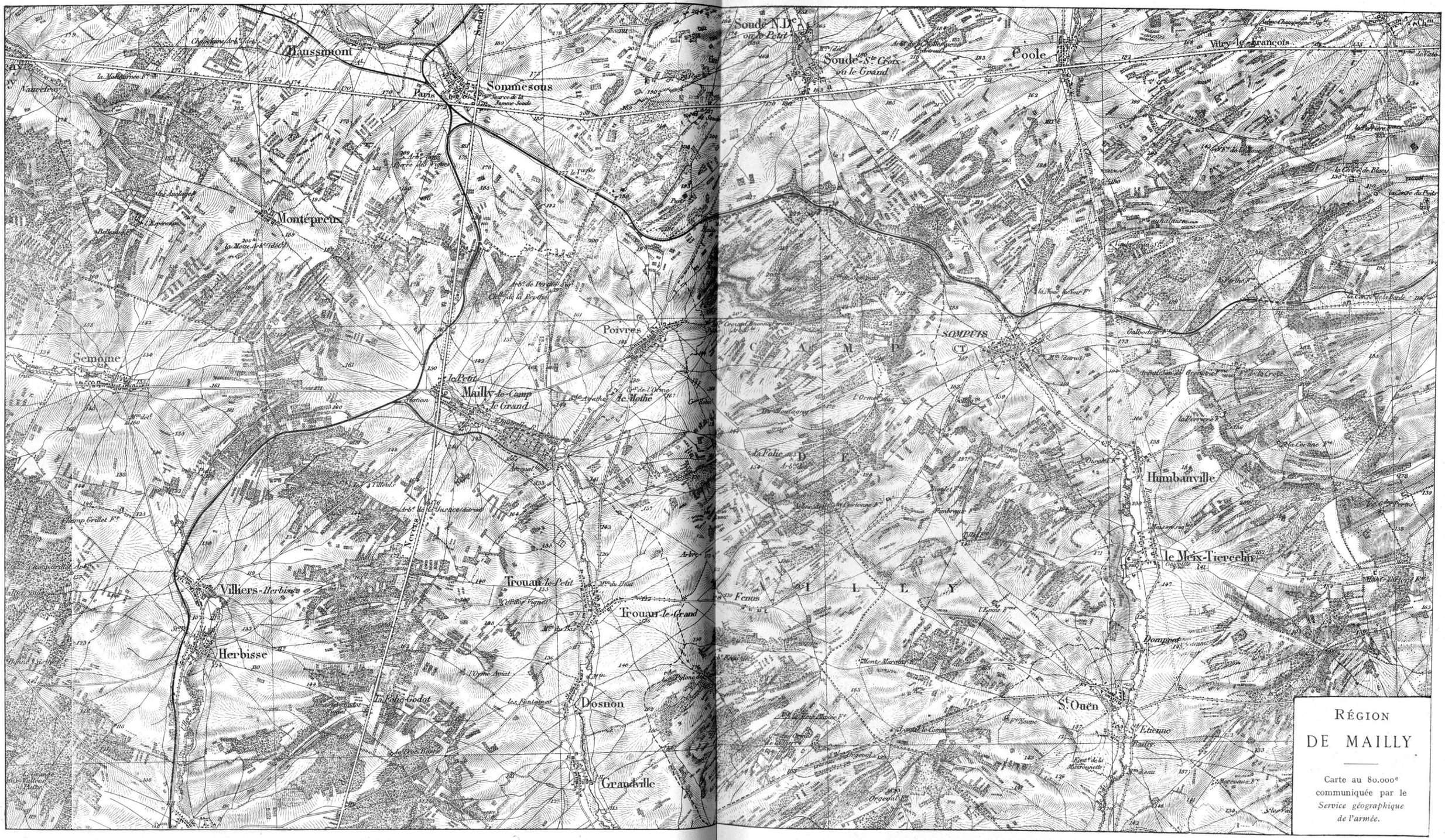
Cet exposé a pu être considéré, jusqu'ici, comme du domaine de l'hypothèse ; et il le fut, d'abord, en effet : car, pour arriver à imaginer la conception allemande de la guerre de France, nous ne pouvions que suivre les marches et les actions de guerre d'après quelques carnets de route et, surtout, d'après l'examen de la carte et du terrain. Seule, cette étude, c'est-à-dire, en somme, l'étude des faits nous avait permis de dégager la pensée du Haut Commandement.

Or, maintenant que nous arrivons à l'heure critique et au point culminant de ce prodigieux événement qu'est la bataille de la Marne, voici que cette pensée se découvre à nous par la publication, faite en Allemagne, d'un document d'une importance décisive qui, confirmant notre démonstration, va étayer désormais la suite de notre récit : ce sont les ordres OFFICIELS donnés par le Haut Commandement allemand aux armées pour la journée du 5 septembre.

Le lecteur, qui a déjà eu sous les yeux les ordres officiels donnés par le Haut Commandement français à toutes les armées françaises va donc voir la bataille de la Marne s'engager devant lui comme elle s'engageait sous les yeux des chefs qui la commandaient de part et d'autre. Mais, en plus, il connaîtra ce qu'ils ne connaissaient pas, à savoir le secret l'un de l'autre.

Lisons d'abord le document : nous en donnerons ensuite le commentaire.

ORDRE DU COMMANDEMENT SUPÉRIEUR ALLE-



RÉGION DE MAILLY

Carte au 80.000e communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

MAND POUR LA JOURNÉE DU 5 SEPTEMBRE 1914.

a) (1) *L'ennemi a échappé aux attaques enveloppantes des Ire et IIe armées, et assure,* AVEC DES DÉTACHEMENTS, *la liaison avec Paris.*

b) *Les rapports et renseignements amènent à conclure que l'ennemi a retiré, de la direction de l'Est, des troupes sur la ligne Toul-Belfort. Il retire également certaines parties d'armée du front de la 3e à la 5e armée.*

c) *En conséquence, un refoulement de* TOUTE *l'armée française contre la frontière suisse en direction sud-est* N'EST PLUS POSSIBLE.

Il faut plutôt compter que l'ennemi amène des forces importantes et procède à des nouvelles formations dans la région de Paris EN VUE DE PROTÉGER LA CAPITALE *et de menacer le flanc droit de notre armée.*

d) *En conséquence, la Ire et la IIe armée doivent rester devant le front de Paris. Leur mission est de marcher offensivement contre toutes les entreprises ennemies débouchant de Paris et de se porter un appui mutuel.*

e) *Les IVe et V^e armées sont encore en contact avec d'importantes forces ennemies. Elles doivent s'efforcer de les repousser continuellement vers le Sud-Est. Par cela même, la voie sera ouverte à la VIe armée sur la Moselle* ENTRE TOUL ET ÉPINAL. *Il n'est pas encore possible d'envisager si une action conjuguée avec les VIe et VIIe armées* EN CET ENDROIT *permettra de repousser sur la frontière suisse des forces ennemies importantes. Le rôle immédiat des VIe et VIIe armées est* TOUJOURS *de retenir les forces ennemies se trouvant devant leur front. L'attaque sur la Moselle, entre Toul et Épinal, en masquant ces deux places, est à exécuter aussitôt que possible.*

f) *La IIIe armée prend* TROYES - VENDEUVRE COMME DIRECTION DE MARCHE. *D'après la situation, elle se portera en direction ouest en soutien des Ire et IIe armées* SUR LA SEINE, OU BIEN ELLE *prendra part à l'action de notre aile gauche en* DIRECTION SUD OU SUD-EST.

g) EN CONSÉQUENCE, SA MAJESTÉ ORDONNE :

I. *Les Ire et IIe armées restent devant le front est de Paris pour s'opposer offensivement à toute tentative ennemie débouchant de Paris : la Ire armée* ENTRE L'OISE ET LA MARNE ; *la IIe armée* ENTRE LA MARNE ET LA SEINE. *Le Ier corps de cavalerie à la disposition de la Ire armée; le IIe corps de cavalerie à la IIe.*

II. *La IIIe armée marche en direction de Troyes-Vendeuvre.*

III. *Les IVe et V^e armées, par une progression inébranlable, doivent ouvrir aux VIe et VIIe armées le chemin sur la Haute-Moselle. Droite de la IVe armée, en direction de Vitry ; droite de la Ve armée, Revigny. Le IVe corps de cavalerie éclaire le front des IVe et V^e armées.*

IV. *Mission des VIe et VIIe armées : sans changement.*

COMMENTAIRES SUR L'ORDRE GÉNÉRAL DU 5 SEPTEMBRE

Le document est capital (1). D'abord, rien de plus frappant que l'état d'esprit qu'il révèle : c'est, en deux mots, quelque chose de vague et de flou, une fourberie latente à l'égard de soi-même et à l'égard des autres et, sur le point principal, — comme nous allons l'établir — une véritable incohérence. Comparez-le à la netteté et à la précision des ordres français.

J'ai indiqué plus haut que le commandement supérieur allemand abordait la bataille à la Marne déjà à moitié désarçonné par la manœuvre de Joffre. Son propre langage va prouver qu'il en est bien ainsi : ni sa pensée, ni son action ne sont plus libres.

Les paragraphes *a* et *c* contiennent deux aveux qui servent de points de départ à la nouvelle manœuvre : il reconnaît la double faillite, à l'Est et à l'Ouest, du plan initial allemand : à l'Ouest, le mouvement d'enveloppement par l'aile gauche est manqué : la liaison de l'armée de Joffre avec Paris n'est pas coupée. Contrairement à ce que les renseignements allemands avaient porté à croire jusque-là, il n'y a pas de « brèche » dans le front français. Tel

(1) J'introduis la division par paragraphes pour la commodité du commentaire.

(1) Publié par le général Baumgarten-Crusius dans sa récente publication : *La Bataille de la Marne.*

CAMP DE MAILLY. — UN COIN DU CAMP

est le premier aveu ; mais il n'est pas exprimé avec assez de franchise pour éclairer pleinement les subordonnés responsables. Du texte de l'Instruction, il résulte, en effet, que la liaison subsistante n'est assurée que par *des détachements :* or, cette liaison est constituée, en fait, par deux puissantes armées (armée britannique et 6e armée). De telles erreurs volontaires ou non, peuvent excuser, dans une certaine mesure, la faute subséquente et l'indiscipline de von Kluck.

Second aveu, cette fois, concernant l'Est : la deuxième branche de la tenaille n'a pas réussi davantage de ce côté. Il faut définitivement renoncer au refoulement de TOUTE l'armée française contre la frontière suisse, en direction sud-est.

Voici donc que s'éclaire la pensée initiale du Commandement allemand en ce qui concerne les opérations des Vosges et de Lorraine. Comme nous n'avons cessé de le dire, c'était bien *dans l'Est* qu'il jouait, dès le début, la partie principale ; c'était bien par une manœuvre *de l'Est* qu'il comptait venir à bout de l'armée de Joffre. Ce qu'il voulait briser surtout, c'était notre « force de l'Est ». Et c'est pourquoi la marche sur Paris *d'abord* n'était qu'une marche, une manœuvre, un coup risqué tout au plus ; mais la pensée de derrière la tête ne visait pas immédiatement la capitale ; elle visait l'enveloppement et le refoulement *de toute* l'armée française sur la frontière suisse.

Et voilà ce qui explique la puissance et l'offensive immédiate des deux armées opérant dans l'Est (la VIe et la VIIe armée) dès les premiers jours de la guerre ; voilà ce qui explique la marche par la Mortagne sur Épinal et sur Belfort, l'offensive par Nancy sur Toul, les journées de la Trouée de Charmes et du Grand-Couronné, que l'on voulait, jusqu'ici, ne considérer que comme secondaires. Et c'est aussi le pourquoi des manœuvres subséquentes sur Épinal et sur Toul et vers Saint-Mihiel, rattachées par la présente Instruction ainsi que nous l'avons dit précédemment, à l'ensemble de la manœuvre allemande dans l'Est. Telles sont, enfin, les raisons des directions données à l'armée du Kronprinz visant Dijon et la voie ferrée

de Belfort, pour frapper « le coup de massue ». Tout se tient et tout s'explique : tout tend à l'enveloppement, à la destruction ou au refoulement de *toute* l'armée française d'un coup.

En somme, le Haut Commandement allemand a passé par *trois étapes* de conceptions et d'illusions : 1re *étape :* détruire l'armée française en une fois, selon la méthode de Schlieffen. Mais, depuis plusieurs jours, on s'est rendu compte que cette manœuvre, à trop vaste envergure, n'était pas possible ; 2e *étape :* Rabattre TOUTE l'armée française sur la frontière suisse par une pression simultanée des armées allemandes de l'Ouest, du Centre et de l'Est. Ce projet est abandonné par la présente décision. Enfin, 3e *étape :* rompre le front français par le milieu et rabattre les deux fragments, l'un sur la frontière suisse et l'autre sur Paris.

Tel est le système auquel on est arrivé le 4 au soir ; telle est la conception finale. Elle naît dans l'esprit du Grand État-Major allemand aux abois, alors qu'il s'aperçoit que Joffre l'a attiré dans un guêpier. Mais, déjà plus qu'à demi-éclairé, il n'a pas le courage de sa vision : il croit encore qu'il garde des atouts dans son jeu. N'ayant pas, sur lui-même, l'autorité nécessaire pour prendre des mesures radicales, il a moins encore celle qu'il faudrait pour les imposer à ses subordonnés.

Joffre, à la place de Moltke eut, sans doute, *ordonné la retraite sans livrer bataille,* puisque les choses n'étaient pas telles qu'il les avait conçues, ni, surtout, telles qu'elles devaient être.

Le Haut Commandement allemand persiste et patauge, disons le mot franchement. Il se trompe et il trompe.

Relevons, dans les ordres particuliers, sous la cohésion apparente de l'instruction générale, les preuves formelles de manque de courage moral et du manque de clairvoyance profonde qui caractérise, à la veille de l'événement, le Haut Commandement allemand. En passant en revue les ordres adressés à chacune des armées, nous dégagerons, mieux encore, les vues du Grand État-Major sur l'ensemble de l'opération.

Remarquons, tout d'abord, que ce document d'État-Major ayant été rédigé *pour la journée du* 5, a dû l'être dans la nuit du 4 au 5.

Quoique visant la grande rencontre prévue, il s'applique donc à une situation qui va se trouver modifiée brusquement sur deux points décisifs dans la journée du 5.

Le Grand État-Major ne sait pas encore que von Kluck interprétant, à sa façon, les ordres qui lui ont été donnés, a décidé de faire franchir la Marne par tous ses corps et, par conséquent, a exposé son flanc presque sans défense à une offensive venant de Paris. Encore moins est-il renseigné sur cette offensive débouchant de Paris dont les premiers indices ne se manifesteront que le 5 à l'aube, quelques heures après que cette instruction est rédigée. Mais le Haut Commandement n'ignore pas tout de la manœuvre projetée par le général Joffre. Il a observé que, de toutes les armées françaises de l'Est, des corps sont expédiés dans la région de Paris (§ *b*).

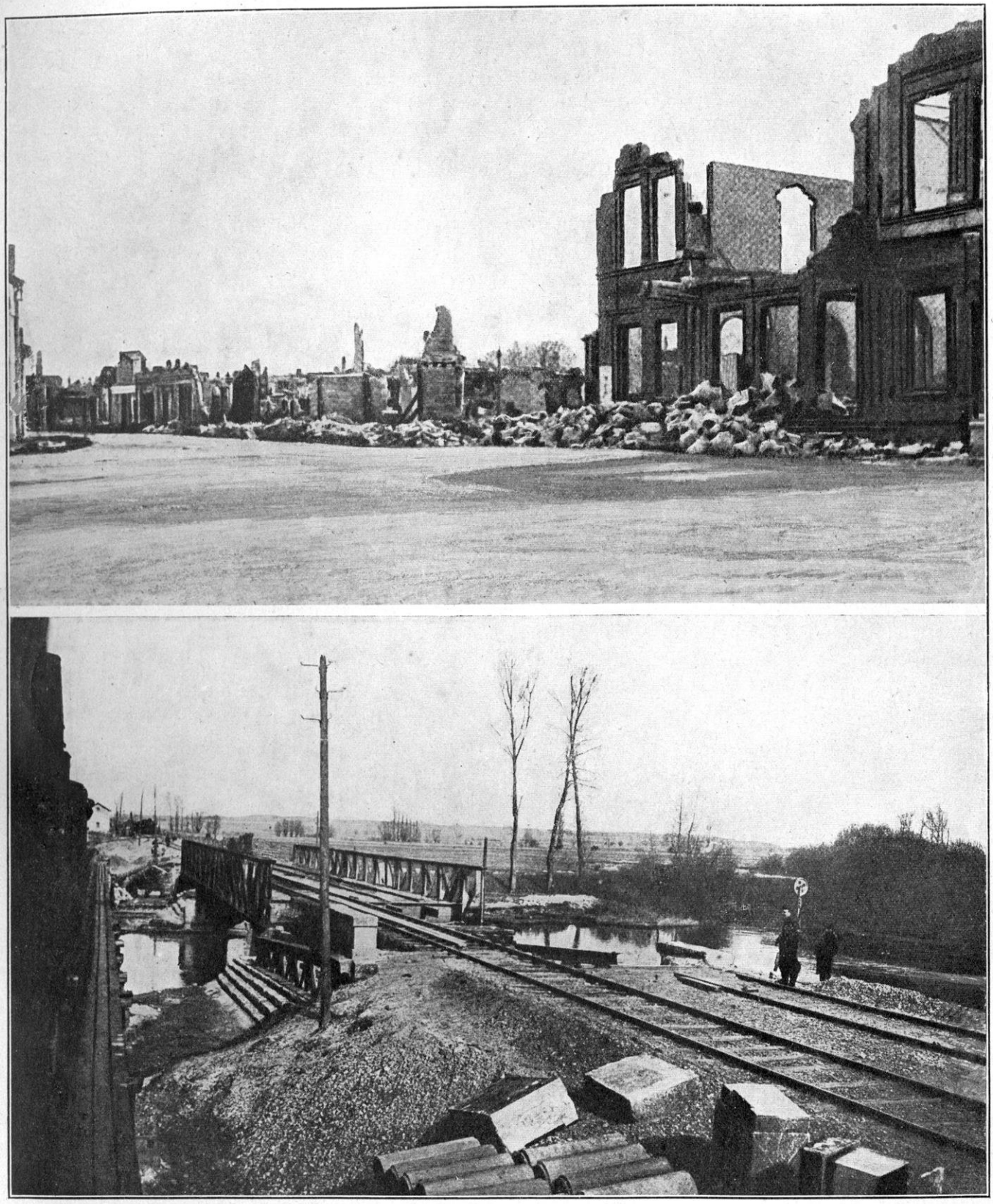
Il pare donc de ce côté ; il ordonne à von Kluck de se maintenir entre Oise et Marne ; il ordonne à Bülow de le seconder en se tournant lui aussi vers Paris. Les deux armées s'appuieront l'une l'autre et marcheront offensivement contre toute action venant du camp retranché.

Voilà une sage précaution et le rôle assigné à l'armée Bülow paraît même, d'après ce texte, différent de celui que nous avions supposé ci-dessus : la position de Bülow maintenue *face à Paris,* ce n'est pas la manœuvre de Bülow procédant à l'entreprise de rupture *face au sud.*

Mais, c'est ici que, si l'on y regarde de près, commencent à s'affirmer les étranges incohérences du Haut Commandement allemand : pour être complètement renseigné sur la mission dont est chargée l'armée Bülow, il faut rapprocher le § *b* de l'instruction du § *g* qui récapitule les ordres :

En conséquence, Sa Majesté ordonne : I. *Les* Ire *et* IIe *armées restent devant le front est de Paris... la* Ire *armée entre l'Oise et la Marne* ; LA IIe ARMÉE ENTRE LA MARNE ET LA SEINE.

ENTRE LA MARNE ET LA SEINE. : donc,



REVIGNY. — LE PONT DE LA VOIE FERRÉE. — UN COIN DU VILLAGE

l'armée Bülow doit franchir la Marne et se porter sur la Seine. Mais, étant donné sa position, elle ne peut se diriger sur la Seine que par Montmirail, Épernay, Sézanne et, finalement, Romilly-sur-Seine ; et, pour gagner la Seine à Romilly, il faut qu'elle avance *vers le Sud*, et non *vers l'Ouest*. Sur sa route, elle rencontrera les armées françaises et elle sera obligée, par conséquent, de se faire jour à coup de canons. C'est bien l'offensive de rupture, et cette offensive se conjuguera, fatalement, avec celle de von Hausen.

La journée du 5 ne fera que rendre plus évidente cette nécessité ; des ordres dans ce sens ont été donnés certainement dans les journées du 5 et du 6. En fait, l'armée von Bülow, marchant sur la Seine, par la route 51, en direction de Romilly, et par conséquent il abandonne le front vers Paris. C'est, qu'en effet l'Instruction a donné, en même temps, à Bülow deux ordres contradictoires : d'une part, celui de gagner la Seine *au sud* et, d'autre part, celui de surveiller Paris avec von Kluck, face *à l'ouest*. De là naît, comme il était inévitable, le désordre que nous avons observé dès les premières heures de la bataille.

Mêmes contradictions et même incohérence dans les ordres donnés à von Hausen : von Hausen, lui, est chargé formellement de l'entreprise de rupture du front français. Il prendra le front Troyes-Vendeuvre comme direction de marche : on prévoit qu'il rencontrera l'ennemi et qu'il le battra. Mais, quand il l'aura battu, que doit-il faire ? — A cette question, voici la réponse qu'apporte le Grand Quartier Général : « D'APRÈS LA SITUATION, la IIIe armée se portera EN DIRECTION OUEST en soutien des Ire et IIe armées SUR LA SEINE, OU BIEN, elle prendra part à l'action de notre aile gauche EN DIRECTION SUD OU SUD-EST.

Donc, double alternative pour von Hausen : une fois la rupture obtenue, il aura, « selon la situation » à se tourner *face à l'Ouest* ou bien il aura à se tourner *face à l'Est*. Qu'il se tire de là !

Ainsi, von Bülow doit prévoir, en même temps, une offensive *vers l'ouest* et une offensive *vers le Sud* ; et von Hausen doit se préparer, en même temps, à une manœuvre ou *vers l'Est* ou *vers l'Ouest*, SELON LA SITUATION. Quant à l'ennemi, on le considère d'avance comme battu, sans autre forme de procès.

Imaginez que de tels ordres aient été donnés, dans de telles circonstances, à deux chefs français voisins et qu'il leur ait été prescrit de combattre *soit* parallèlement, *soit* en se tournant le dos, quels jugements auraient-ils porté sur le Haut Commandement ? Et, par suite, quel découragement !

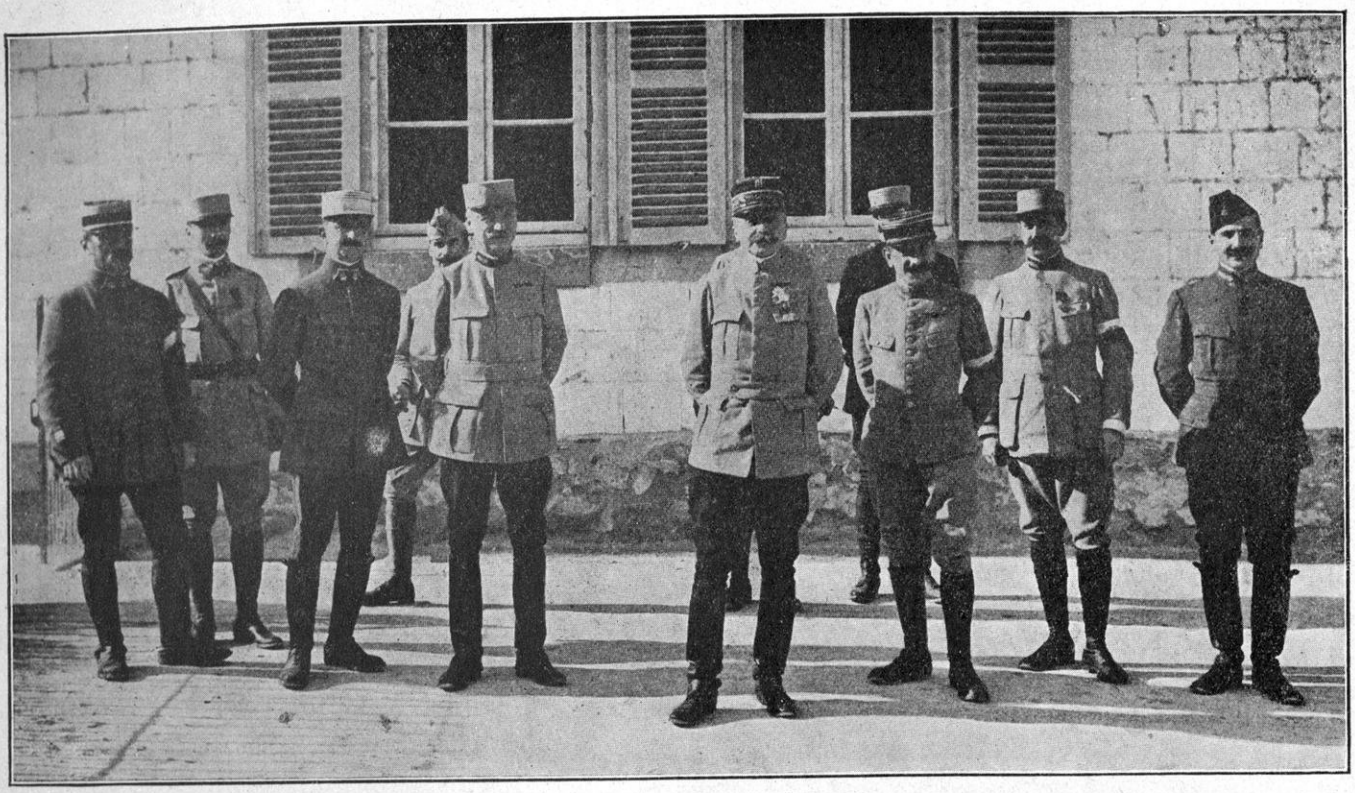
Auraient-ils songé, cependant, à transgresser ces ordres et à n'en faire qu'à leur tête ?... Tel est le parti que prend von Kluck : tandis qu'on lui a ordonné de rester au nord de la Marne, il passe la Marne et se jette vers la Seine, usurpant ainsi la mission confiée à Bülow : de telle sorte que le désordre s'accumule sur l'incohérence. Singulier effet de la discipline « à la prussienne » et de la prétendue « supériorité » intellectuelle de ces chefs tant vantés !

Et Guillaume II, que faisait-il puisque, en somme, c'était lui qui *ordonnait* ? N'était-il qu'un bagage encombrant, maudit par ses subordonnés militaires comme il l'avait été tant de fois par ses ministres civils ?... A l'heure où ce document est écrit, l'empereur rentre à Luxembourg d'où il ira devant Nancy, se faire battre à l'assaut du Grand-Couronné. Il ne pouvait pas se faire battre partout à la fois.

ROLE DE CHAQUE ARMÉE D'APRÈS L'INSTRUCTION GÉNÉRALE ALLEMANDE POUR LE 5 SEPTEMBRE

Relevons encore quelques traits nécessaires pour l'intelligence de la manœuvre allemande :

Le § *e* vise les opérations de la IVe et de la Ve armée, c'est-à-dire les armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz. Leur mission est, pour le moment, de seconder la marche de la VIe et de la VIIe armée sur Toul et sur Épinal et d'aider à masquer ces deux places avant de commencer la grande manœuvre vers la Suisse. Sur ce point encore, le Haut Commandement allemand n'est franc ni avec lui-même ni avec



LE GÉNÉRAL DE LANGLE DE CARY ET SON ÉTAT-MAJOR

ses généraux. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, il sait parfaitement que l'attaque en direction d'Épinal par la Mortagne (VIIe armée) a échoué ; il vient d'ordonner la grande offensive sur le Grand-Couronné, à laquelle assiste l'empereur Guillaume pour la journée du 5 septembre. Mais, d'ores et déjà, il ne doit plus se faire de grandes illusions : la marche sur Toul rencontre non moins de difficultés que l'offensive sur Épinal et sur Belfort. Le raid que von Strantz exécute n'aboutira qu'à tomber dans le cul-de-sac de Saint-Mihiel. Dans l'ensemble, toutes ces combinaisons sont disloquées ; elles concordent mal et se heurtent à des contre-offensives puissantes et déjà à demi-victorieuses.

Le Haut Commandement allemand sait tout cela et il ne le dit pas. Il laisse supposer, à tous, des succès faciles. Les ordres aux armées VI et VII sont presque comiques : « Sans changement » dit le texte. Cela veut dire que ces deux armées n'ont qu'à continuer à manquer leurs objectifs, comme elles l'ont fait à la Trouée de Charmes, comme elles le font sur la Mortagne et au Grand-Couronné !

En deux mots, dans la nuit du 4 au 5, ignorant encore la marche en avant de von Kluck et l'offensive de Maunoury, le Haut Commandement allemand, faisant pour ainsi dire abstraction de la résistance de l'armée française et, à plus forte raison de l'offensive qu'elle va prendre, ordonne à ses armées du centre de marcher sur la Seine, de façon à écraser dans l'Est et à rejeter sur la frontière suisse les quatre armées françaises qui sont au delà de Troyes (Langle de Cary, Sarrail, Dubail et Castelnau) ; et il ordonne en même temps aux armées allemandes opérant dans l'Ouest, d'une part, de contenir les armées du camp retranché de Paris et, d'autre part, de rejeter les armées alliées (Foch, Franchet d'Espérey, armée britannique, Maunoury) soit sur Paris, soit, en dernière analyse, sur la Loire.

ENTRÉE EN LIGNE DE VON HAUSEN. BATAILLE DE LA TROUÉE DE MAILLY

Notre exposé antérieur se trouvant en conformité avec les ordres officiels allemands, nous n'avons qu'à reprendre notre

récit précisément au point et à l'heure où von Hausen, entrant en ligne, entreprend d'exécuter la manœuvre « géniale » du Grand État-Major.

Nous avons dit ci-dessus (1) que l'armée von Hausen, sur qui reposait maintenant tout l'espoir de la grande offensive allemande, avait toujours été en retard. Après les combats de la Meuse, se trouvant extrêmement fatiguée, elle avait été menée un peu mollement vers le but, encore incertain, que les ordres supérieurs devaient lui assigner. A partir de Signy-l'Abbaye, elle s'était séparée de l'armée Bülow et, ainsi, elle avait laissé se créer entre elle et cette armée une déchirure qui ne s'était jamais complètement recousue. C'est pour profiter de cet état de choses et pour consolider son propre front, exposé au même inconvénient par l'élargissement du terrain vers le sud, que Joffre avait créé le détachement Foch, devenu finalement armée Foch. Les conséquences de ces deux dispositions, la première un peu relâchée et l'autre si prévoyante, allaient apparaître à l'heure de la rencontre.

L'armée von Hausen ou armée saxonne comptait trois corps : le plus voisin de l'armée Bülow, le XIIe corps (von Elsa) a ordre de reprendre une liaison très serrée avec celle-ci, une fois la Marne franchie. Ces ordres commencent à s'exécuter, non sans difficulté, à Tours-sur-Marne, le 5 au soir. Le XIIe corps, ayant reçu les instructions générales du Grand État-Major, s'y conforme et se serre sur sa droite pour ne faire qu'un avec l'armée von Bülow en vue de la marche sur la Seine. La journée du 6 se passe à cette mise au point et, tandis que l'armée Bülow est déjà engagée à fond, le XIIe corps n'entre en ligne et, encore en partie, qu'à Somzée-Lenharrhée, dans l'après-midi du 6. Mais, en accomplissant ce mouvement avec une lenteur qui, nous le savons, paraît désespérante à ses voisins de droite, non seulement von Hausen manque l'occasion de tomber, comme il lui a été prescrit, sur le flanc de l'armée Foch, mais, ce qui est plus grave encore, étalant son armée en éventail, il tend à transporter (si j'ose dire), au plein milieu de cette armée, la fissure qui n'a jamais été comblée depuis les engagements de la Meuse. Nous verrons les conséquences de cette directive *à droite* donnée au XIIe corps.

Il en est de même du XIIe corps de réserve (général von Kirbach), voisin de gauche du XIIe corps. Il se porte aussi sur sa droite. Mais il est en avance et il n'a qu'une division ; l'autre, qui est restée sur la Meuse pour le siège de Givet, ne rejoindra que le 9 septembre. Comme on le voit, ce demi-corps a fait flèche ; c'est lui qui a pris la tête en direction de Mailly pour tourner Foch par l'est des Marais de Saint-Gond. Cependant, il peut se demander s'il sera suffisamment appuyé lui-même sur sa gauche pour entreprendre face au sud-ouest une entreprise aussi risquée ? Sera-t-il soutenu *serré* par son voisin de droite qui n'est pas là et par son voisin de gauche, le dernier corps de l'armée von Hausen, à l'ouest, le XIXe corps ?

Celui-ci (général von Laffert) s'est attardé à Châlons-sur-Marne. Il en part seulement dans la journée du 6 et il fait une toute petite étape jusqu'à Écury-sur-Coole où il campe, le 6 au soir, quand on a tant besoin de lui sur le front. Il arrivera pour tomber dans la fournaise quand les autres corps seront déjà épuisés. Mais ce qui est plus grave encore, — et c'est le résultat de la *dualité d'objectif* prescrite à von Hausen par les instructions du Haut État-Major, — le XIXe corps, au lieu de rabattre vers l'Ouest, prend ses dispositions pour surveiller les débouchés de l'Est et se retourne en partie de ce côté ; il s'efforce de garder ses liaisons, sur sa gauche, avec l'armée du duc de Wurtemberg et ainsi, attirant à lui une division du XIIe corps et une division du XIIe corps de réserve, il élargit au milieu *de l'armée von Hausen*, qui devrait être toute ramassée pour pénétrer en pointe dans le flanc de l'armée Foch, un dédoublement, cette espèce de fissure ou de fourche qui, divisant la force de cette armée et l'*appuyant des deux côtés à la fois, l'empêchera de*

(1) T. VIII, p. 142.

(Cl Maurice Meys·)

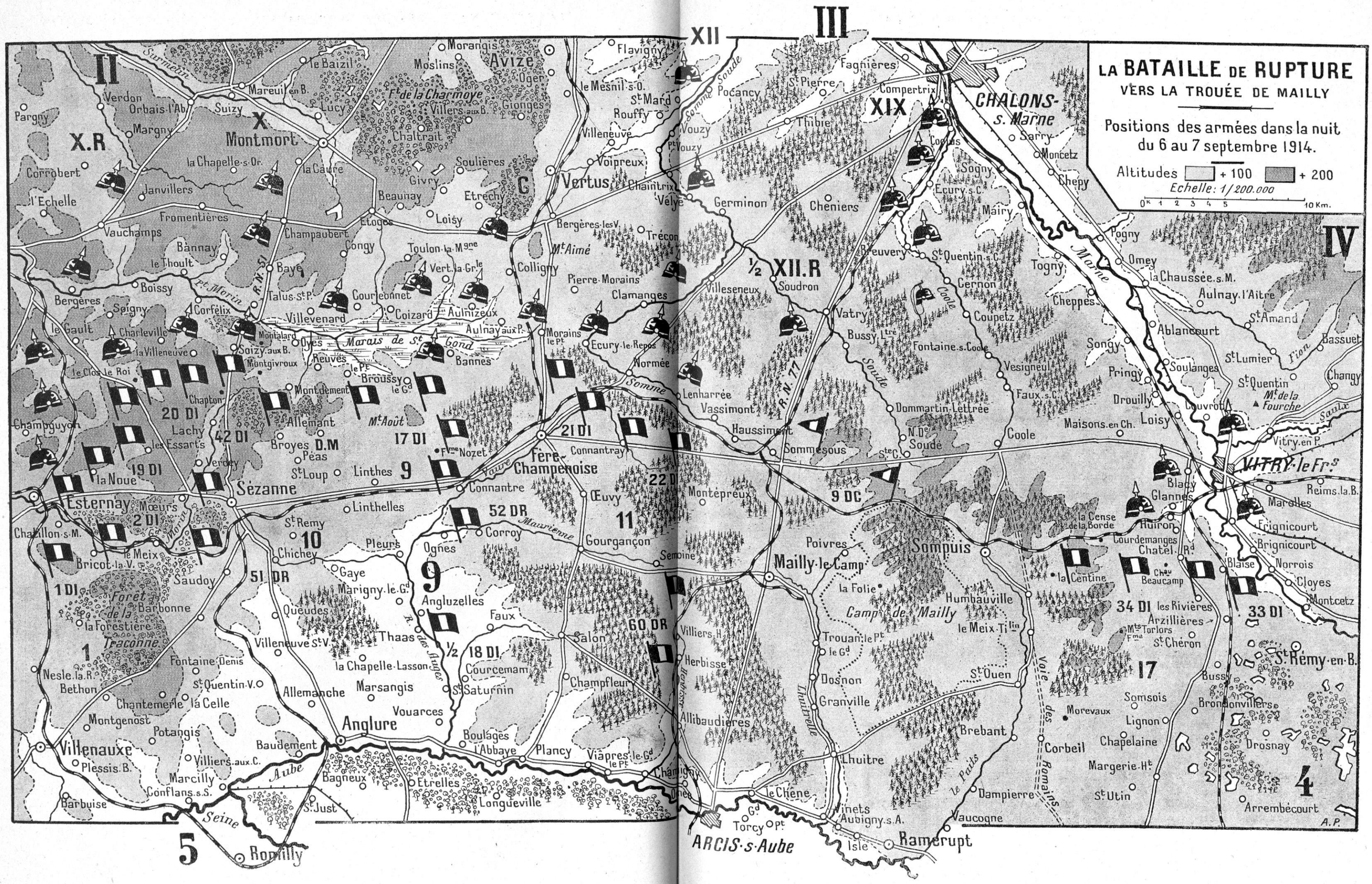
LE MONUMENT D'ÉTRÉPILLY. A GAUCHE LES HAUTEURS DE TROCY

pénétrer dans le front ennemi. Toutes les fautes du Grand Quartier Général allemand et de von Hausen, en particulier, se totalisent en ce point.

Et cela est d'autant plus sensible qu'en ce point précisément, l'armée de Joffre était véritablement en péril. Le Commandement français savait bien ce qu'il faisait en retardant, autant qu'il le pouvait, la rencontre décisive : il n'ignorait pas qu'il existait encore, dans son propre front, un endroit insuffisamment muni de troupes ; si l'on s'engageait trop tôt sur l'Ourcq, cette extrémité de la manœuvre de l'Ouest, se raccordant avec la bataille de l'Est à Mailly, pouvait être grandement exposée. Tout cela, Joffre le savait et c'est pourquoi il avait hâté, autant qu'il l'avait pu, le prélèvement du 21e corps, appartenant jusque-là à l'armée Dubail, pour venir consolider ce point. Mais la bataille de la Mortagne battait encore son plein. Comment dégarnir Dubail ?... Rendons-nous compte de ces angoisses du Général en Chef en présence de la rude réalité, et observons comment ses moindres mouvements doivent être combinés *à la minute.*

Enfin, il a donné, le 2 septembre au soir, l'ordre d'embarquer à partir du 4, les éléments combattants du 21e corps et ce corps est en route par les voies les plus rapides. Quelques jours suffiront, maintenant. Mais, les aura-t-on ?... Heureusement, la destinée les prête à la France ou, plutôt, les lenteurs de l'armée von Hausen et les fausses manœuvres du Grand Quartier Général allemand les assurent à la vigilance de Joffre et de ses lieutenants.

Au Grand État-Major allemand, on sent bien aussi que les minutes sont comptées ; on est terrifié à l'idée des dangers que fait courir à la grande manœuvre cette fissure, cette bifurcation à la pointe de l'offensive von Hausen. On cherche, partout, les moyens de renforcer l'armée d'enfoncement. Pour le 6 au matin, on se décide à demander le concours de l'armée


LA BATAILLE DE RUPTURE
VERS LA TROUÉE DE MAILLY
Positions des armées dans la nuit du 6 au 7 septembre 1914.
Altitudes + 100 + 200
Echelle: 1/200.000
0K 1 2 3 4 5 10 Km.
II
III
IV
XII
XIX
X.R
X
Montmort
Avize
Vertus
CHALONS-s. Marne
Sézanne
Esternay
Fère-Champenoise
Sompuis
Mailly-le-Camp
Camp de Mailly
Anglure
Villenauxe
Romilly
ARCIS-s-Aube
Ramerupt
VITRY-le Frs
St Rémy-en-B.
Marais de St Gond
Mt Aimé
Mt Août
Mt de la Fourche
Forêt de la Traconne
Mt Aimé
Somme
Marne
Aube
Seine
Voie des Romains
Camp de Mailly
Lhuitrelle
Herbisse
Maurienne
Vaure
Soude
Coole
Fion
Saulx
Surmelin
Pt Morin
R.N. 51
R.N. 77
R. des Auges
Le Paits
20 DI
42 DI
19 DI
2 DI
1 DI
51 DR
10
9
17 DI
21 DI
22 DI
11
52 DR
60 DR
18 DI
½
XII.R
9 DC
34 DI
33 DI
17
1
4
5
A.P.

von Bülow, destinée, primitivement, à soutenir von Kluck dans la manœuvre contre Paris. Donc, Bülow qui, à ce moment même, est appelé à l'ouest par von Kluck, se trouve appelé vers l'est pour venir en aide à von Hausen. La Garde se jette en plein par le travers des Marais de Saint-Gond, pour en finir avec la droite de Foch et l'offensive de von Hausen devient ainsi une offensive combinée Bülow-von Hausen.

D'autre part, le Grand Commandement allemand, faisant flèche de tout bois, ramasse ce qui lui reste de monde en arrière. La 24e division de réserve, qui appartient au XIIe corps de réserve s'est attardée à Givet. On lui donne l'ordre d'accourir : par une double étape, elle gagne Vitry-les-Reims dans la journée du 6. Ce même jour, le 6, tandis que le XIIe corps s'avance péniblement au sud de Châlons, un officier de la Garde vient se présenter, implorant un appui immédiat en direction de Clamanges, c'est-à-dire vers Écury-le-Repos ; c'est l'effet des beaux engagements du IIe corps français à l'est des Marais de Saint-Gond (1).

En réponse à cette demande instante, la 32e division du XIIe corps se détache du gros de l'armée et se porte, à l'Ouest, en direction de Lenharrée-Normée.

Mais, de ce fait, la fissure s'élargit et elle s'installe au plein milieu de l'armée von Hausen : car, l'autre division du corps, la 23e division, continue sa route vers Coupetz, c'est-à-dire en direction de Vitry-le-François. Ainsi, le XIIe corps est attiré simultanément à droite et à gauche, de même que la pensée du chef est tiraillée simultanément à l'Ouest et à l'Est (2).

Ceux-ci, avec la raideur prussienne, infligent à leurs troupes le châtiment de leurs propres fautes. On appelle à la rescousse, pour boucher le trou, un malheureux détachement von der Pforte, qui s'est couché sur la route à bout de forces. Qu'il se lève et qu'il marche ! Mis en mouvement, le 6, à 6 heures du matin, il n'arrive dans le bois de Sommesous que la nuit suivante (du 6 au 7) à 2 heures du matin ! On peut supposer dans quel état ! Les troupes du XIIe corps, qui doivent former la pointe de l'armée von Hausen et enfoncer le corps de l'armée de Joffre ont eu à faire, avant de se battre, dans cette même journée, une étape finale de plus de quarante kilomètres. Ne fût-ce que par leur retard, elles avaient perdu la manœuvre avant même de perdre la bataille !

(1) Voir ci-dessus, page 24.

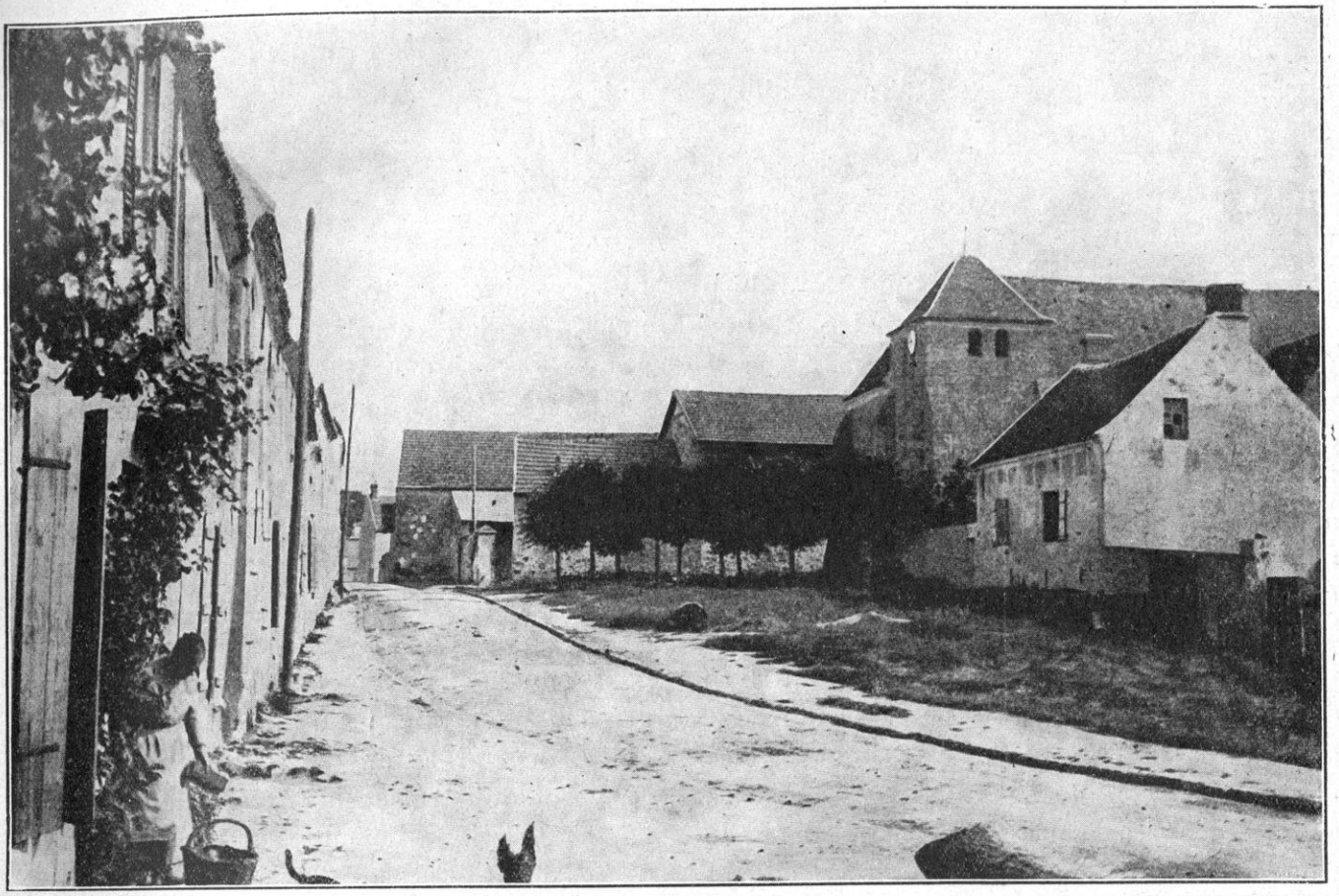
(2) Il faut corriger dans ce sens le texte de Stegemann cité ci-dessus, p. 26. La fissure se fait au milieu du XIIe corps.

LES FORCES OPPOSÉES A L'OFFENSIVE VON HAUSEN. LA 9e DIVISION DE CAVALERIE

Elles ont perdu la manœuvre : car, si elles étaient arrivées deux jours, ou même seulement vingt-quatre heures plus tôt, elles trouvaient cette partie du front français dégarni. Le 5 et le 6, elle n'était encore gardée que par une simple division de cavalerie, la 9e, sous les ordres du général de l'Espée.

Rappelons, en deux mots, la disposition du front français en ce point décisif, dans la journée du 6. C'est le IIe corps (général Eydoux) qui tient la droite de l'armée Foch. Il s'est battu toute la journée pour Écury-le-Repos. En présence des renforts qui arrivent sans cesse à l'offensive adverse (c'est sur ce point la jonction entre le corps de la Garde de Bülow et les Saxons de von Hausen), il a porté sur sa droite la 60e division de réserve (général Joppé), qui était un peu en arrière et qui est envoyée vers Mailly-le-Camp, à Herbisse et Villiers-Herbisse et même sur la ligne de Gourgançon-Semoine-Mailly-le-Camp. En somme, la route nº 77 est à peine gardée. Or, le général Eydoux a perdu Écury-le-Repos et Morains-le-Petit. La droite de l'armée Foch a fléchi. L'ennemi peut croire que la route nº 77 s'ouvre, sans obstacle, devant lui, vers le sud.

Heureusement, pour la barrer, il reste la 9e division de cavalerie (général de l'Espée) en liaison à gauche avec le IIe corps et à droite avec la 4e armée (Langle de Cary). La 9e division de cavalerie est en plein sur la route nº 77 (de Sedan à Nevers), une avant-garde à Vatry, une



Cl. Maurice Meys.)

LE VILLAGE DE BOULLARE

autre sur la Coole. Voici comment s'est passée, pour elle, la journée du 6 septembre.

Nous avons indiqué déjà qu'elle avait bivouaqué le 5, autour de Poivres, aux approches du camp de Mailly. Le 6 au matin, suivant les ordres qui lui avaient été donnés de surveiller les débouchés du Nord, elle s'était mise en marche sur Soudé-Sainte-Croix pour éclairer en même temps la route nº 77 et la vallée de la Coole ; on entendait une violente canonnade à l'est dans la direction de Vatry, c'est-à-dire vers l'armée Langle de Cary. Cependant, les deux routes étaient libres, ce qui marque bien le retard de l'armée von Hausen.

A 13 heures seulement, l'avant-garde qui s'était portée sur Vatry, est attaquée par une colonne comprenant de l'infanterie et de l'artillerie avec un peu de cavalerie. D'après les documents allemands, von Hausen avait dû passer sa cavalerie à l'armée Bülow : cependant, il reste la cavalerie divisionnaire et c'est elle, probablement, qui débouche en tête de la division du XIIe corps. Trois régiments de cavalerie sont signalés plus à l'est, du côté de Cernon ; mais ceux-ci appartiennent vraisemblablement à l'autre division du XIIe corps, celle qui prend la route de Coupetz. Quelques éléments de cavalerie sont jetés sur Soudé-Sainte-Croix où le général de l'Espée s'est porté. Un léger engagement s'ensuit et le général doit lui-même prendre une carabine. Les ennemis sont repoussés facilement. Mais le mouvement ennemi vers Coupetz-Cernon-Faux-sur-Coole qui menace son flanc droit et où des formations de plus en plus nombreuses avec de l'artillerie et de l'infanterie paraissent s'engager, préoccupe le général. Il craint pour sa liaison avec la 4e armée et il se reporte en arrière pour couvrir Sommesous et se rapprocher ainsi de la 60e division de réserve. L'ennemi est contenu sur la route nº 77 ; et la division bivouaque : la brigade Sailly (1er et

2e dragons) à Soudé-Sainte-Croix, la brigade Seriville (24e et 25e dragons) entre Vatry et Sommesous ; le quartier général est à Mailly.

VUE RAPIDE SUR LE ROLE DE LA 4e ARMÉE ET LES OPÉRATIONS DE L'EST

La liaison de la 9e armée avec la 4e armée est donc établie, tant bien que mal (plutôt mal que bien) par le voisinage de la 9e division de cavalerie et de la 60e division de réserve, qui débordent un peu à l'est de la route nº 77 dans la région de Poivres, la Folie, Villiers-Herbisse, avec, d'autre part, la gauche du 17e corps (général J.-B. Dumas) qui est à cheval sur le Chemin des Romains, dans la région de Meix-Tiercelin, Corbeil, Somsois, et les détachements vers le camp de Mailly. En attendant l'arrivée du 21e corps, quinze kilomètres de terrain sont des plus mal protégés et c'est par là que l'armée von Hausen compte entrer en coin entre les 9e et 4e armées françaises et marcher sur le front Troyes-Vendeuvre pour briser en deux la grande armée de Joffre.

Nous voici donc en présence du rôle que va jouer dans la bataille générale la 4e armée, — rôle qui a été tenu dans l'ombre jusqu'ici, quoiqu'il ait été, — ne fût-ce qu'en ce point, réellement *décisif*.

Je ne le marquerai, pour le moment, qu'en tant qu'il se rattache à la bataille de l'Ouest. Non pas qu'il y ait lieu de diviser en tronçons la bataille de la Marne : elle forme un tout et ses diverses parties sont étroitement solidaires. Mais pour la clarté de l'exposé, il m'a paru préférable de ramener les événements à certaines grandes lignes générales et je ne veux pas m'éloigner trop loin ni trop longtemps des combats pour le massif de Seine-et-Marne qui forment un tout dans l'ensemble de la bataille : il importe qu'on ne perde pas de vue la manœuvre de l'Ourcq, qui a déclenché toutes les autres et j'ai hâte d'y revenir.

Mais, même sur les combats de l'Ourcq et du massif de Seine-et-Marne, les engagements de la Trouée de Mailly ont une suite immédiate. Je dois donc indiquer rapidement la mission dévolue à la 4e armée et les combats qui se produisent à sa gauche en liaison avec l'armée Foch, quitte à revenir, par la suite, à l'ensemble du rôle de cette armée.

J'ai dit plus haut la retraite de la 4e armée. Après avoir combattu dans les Ardennes, elle a livré les brillants combats de la Meuse, qui ont arrêté l'offensive du duc de Wurtemberg ; elle a tenu tête, tout le long de la Haute-Aisne, aux entreprises de l'ennemi, et elle est venue, d'après les ordres supérieurs, se ranger derrière l'Ornain, tout au fond du demi-cercle catalaunique, pour rattacher le système des armées françaises de l'Ouest au système des armées de l'Est. Elle fait, ainsi, le « fond du sac ». Il n'est pas étonnant si, à un moment donné, tout glisse vers elle. La partie statique de la manœuvre de Joffre dépend autant de l'armée Langle de Cary que de l'armée Foch, étant donné que la partie balistique dépend surtout des armées d'aile, soit à l'Est, soit à l'Ouest.

Pour apprécier le rôle joué par chacune des armées, il est donc nécessaire de considérer l'ensemble et non plus seulement les parties de la bataille qui ont le plus vivement frappé l'opinion publique. La clarté et l'équité exigent que chacun soit mis à sa place sur le terrain et que chacun ait sa part dans la gratitude du pays. Or la place de l'armée Langle de Cary, comme sa part dans les résultats, sont de beaucoup plus importantes qu'on ne l'a dit jusqu'ici.

Au point de vue stratégique, la 4e armée a une double mission à remplir. Elle doit supporter, sur sa gauche, l'effort non seulement de l'armée von Hausen, chargée d'accomplir la rupture, mais aussi de l'armée du duc de Wurtemberg qui appuie la première de toutes ses forces ; et, sur sa droite, la 4e armée doit maintenir les liaisons avec l'Argonne, c'est-à-dire avec Verdun et l'Est, de concert avec la 3e armée, et, pour cela, supporter une partie de l'effort dirigé par l'armée du Kronprinz sur la trouée de Revigny.

Au point de vue tactique, se trouvant aux

(Cl. Maurice Meys.)

NOGEON. — A DROITE LA FERME ET LA DISTILLERIE

prises avec des forces supérieures, la 4e armée est séparée de la 9e armée en raison de circonstances indépendantes de sa volonté. C'est elle qui borde la « fissure », alors que ses emplacements sont déterminés et qu'elle ne peut pas laisser entamer son propre front. Eh bien ! elle va combattre si vaillamment et manœuvrer avec une telle opportunité et habileté que non seulement elle arrête la ruée de l'adversaire, mais qu'elle couvre la fissure et déjoue le plus dangereux peut-être des plans adverses. Puis, prenant l'offensive, alors qu'on peut la croire épuisée, elle contribuera à déterminer la retraite finale.

L'effort allemand se portait à la fois sur les 9e et 4e armées ; il était aussi violent sur celle-ci que sur l'autre. Langle de Cary a parfaitement compris sa mission qui est, après avoir arrêté l'armée allemande au fond de la courbe, d'attaquer sans cesse et de toutes ses forces pour dégager la 9e armée. La bataille des Allemands ayant, pour les raisons que nous avons indiquées ci-dessus, *glissé* vers le camp de Mailly, le sort de la France se joue, surtout à partir du 8, autant entre Vitry-le-François et le camp de Mailly que devant les Marais de Saint-Gond.

Dans ces jours tragiques, les 9e et 4e armées agissent dans un concert admirable, malgré leur séparation. Von Hausen et le duc de Wurtemberg frappent à coups redoublés : Langle de Cary, de même que Foch, frappe plus fort qu'eux. Il ne s'agit pas seulement *de se faire tuer sur place plutôt que de reculer,* il s'agit d'avancer. Cette nouvelle partie de la bataille, la partie offensive, se déroulera surtout à partir du 11 ; car l'ennemi essaiera de tenir le plus longtemps possible dans cette région, alors que la puissante manœuvre de Joffre l'a forcé de céder ailleurs.

Tel est le point de vue auquel il faut se placer pour juger le rôle de la 4e armée, pour se rendre compte de la violence des attaques qu'elle a victorieusement repoussées et de l'importance des résultats qu'elle a obtenus dans l'ensemble de la bataille de la Marne.

Le grand drame qui s'est déroulé du 6 au 11 septembre 1914 présente donc, dans cette région, deux actes distincts, bien qu'étroitement liés entre eux : le premier, qui se déroule du 6 au 8, se compose de la série d'opérations qui contre-manœuvrent et domptent l'offensive allemande ; et, du 8 au 11, c'est l'écrasement de la manœuvre de rupture s'achevant par la défaite et la fuite de l'ennemi.

Telle est l'œuvre accomplie par l'armée Langle de Cary. Ne disposant, au début, que de trois corps un quart (le 12e était réduit à une brigade), elle a lutté, les trois premiers jours, contre cinq corps et demi. Renforcée, à partir du 9, par le 21e corps, elle a eu à supporter, jusqu'au 11, un redoublement d'efforts de l'adversaire qui s'acharnait à la rupture de notre centre afin de compenser les conséquences funestes du repli de son aile droite.

Au point de vue tactique, nous aurons à étudier, dans chacun des corps de la 4e armée, chacun de ces actes de la bataille. Résumons-les seulement en quelques lignes :

Les 6, 7 et 8 septembre, la 4e armée combat de front contre des forces supérieures avec une énergie qui brise l'offensive adverse. Cependant son aile droite est prise à partie par l'ennemi qui cherche la Trouée de Revigny : un instant, elle fléchit, malgré la valeur du 2e corps, qui lutte désespérément de ce côté. Heureusement, à cette heure critique, elle est soutenue par la gauche de la 3e armée, dont le chef (général Sarrail) donne un nouvel exemple de cette solidarité militaire, si grandement à l'honneur de l'armée française. A partir du 9 septembre, la marche en avant de la 4e armée est rendue possible par l'arrivée du 21e corps que le général en chef a enlevé à l'armée Dubail et envoyé par les voies les plus rapides à la 4e armée. Langle de Cary prend ses dispositions. Avec cet important renfort, il décide d'attaquer par sa gauche en direction générale : ouest de Sompuis. Il comble, ainsi, la fissure française et il tombe dans la fissure de l'ennemi où, d'après un rapport officiel, « il a senti une densité de forces moins grande ».

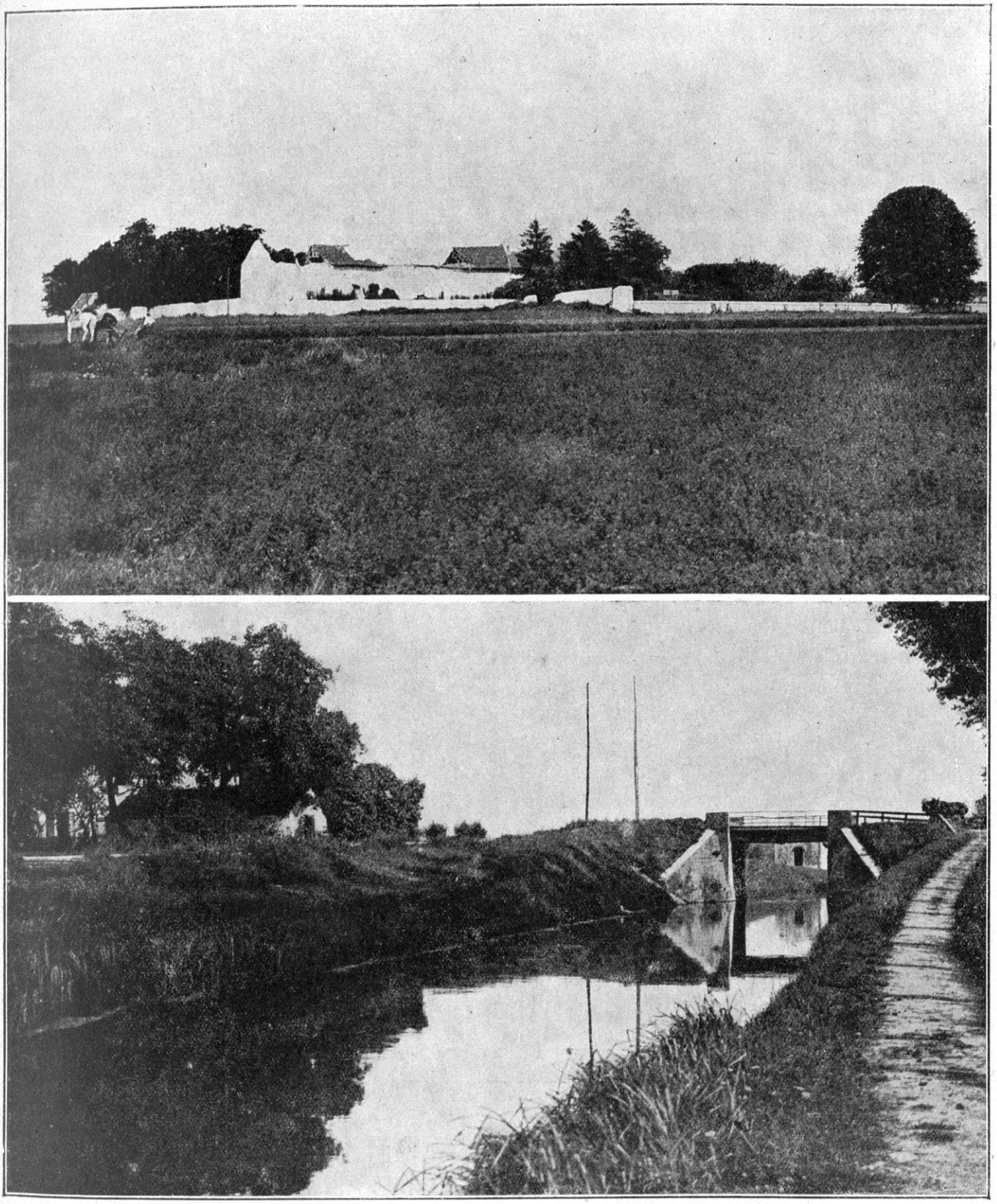
La poussée en avant du 21e corps, magnifiquement entraîné par les combats des Vosges, est prescrite, avec l'ordre impératif de déployer dans cette attaque, une rapidité et une vigueur exceptionnelles ; le commandant de l'armée anime de sa présence ces vaillantes cohortes. L'ennemi, il le sait, joue maintenant sa dernière carte. Si on le bat au centre, comme il l'est déjà à son aile droite, la victoire est complète ; c'est le salut du pays !

Un enthousiasme unanime anime les troupes malgré leurs fatigues inouïes ; et leur offensive a une telle puissance que, le 11 au soir, la ligne ennemie est brisée. Commencée à l'aile gauche des armées françaises, la victoire, selon le calcul de Joffre, s'est propagée jusqu'au centre et jusqu'à l'aile droite en suscitant partout le même courage et les mêmes dévouements.

ROLE DU 17e CORPS (4e ARMÉE) DANS LA JOURNÉE DU 6 Nous indiquerons, en deux mots, la situation du 17e corps qui, appartenant à la 4e armée, est chargé de la liaison avec la 9e armée et se trouve placé à l'est de la fissure de 15 kilomètres, au voisinage du camp de Mailly. Son action n'ayant eu que peu d'importance dans la journée du 6, il s'agit surtout de bien repérer des emplacements qui seront, dans la suite de la bataille, d'un intérêt croissant.

Le 17e corps est celui qui a été si éprouvé à la bataille des Ardennes. Depuis le malheureux engagement de la forêt de Luchy, il a passé par des phases extrêmement critiques ; placé à l'extrême-gauche de l'armée Langle de Cary, ce n'est pas sans peine qu'il a pu s'acheminer vers les lieux de stationnement qui lui ont été attribués en vue de la reprise de l'offensive.

Il est commandé, maintenant, par le général J.-B. Dumas qui était à la tête de la 17e division provisoire, appartenant au 9e corps, dans les premiers jours de la campagne. Le général J.-B. Dumas a sous ses ordres deux divisionnaires du plus haut mérite : le général Guillaumat commande la 33e division et le général Alby la 34e division.



(Cl. Maurice Meys.)

CHAMFLEURY. — L'OURCQ A VAREDDES.

Ces deux divisions ont opéré la retraite par ordre en tenant : la 34e division la gauche et la 33e division la droite. C'est donc la 34e division (général Alby) qui est chargée de chercher la liaison avec la 9e division de cavalerie du général de l'Espée.

A partir du moment où on a franchi la Marne aux alentours de Châlons-sur-Marne, les deux divisions ont pris la direction générale de Vitry-le-François, en restant sur la rive gauche de la rivière.

Le 4, la 34e division était à Coupetz, Fontaine-sur-Coole, Dommartin-Lettrée, Soudé-Sainte-Coix, Poivres-Sainte-Suzanne ; la 33e division était à Pogny, Cheppes, Songy, Sompuis, Le Meix-Tiercelin.

C'étaient ces emplacements que devait occuper, le lendemain, la 9e division de cavalerie, en gros, à la hauteur de Vitry-le-François. Mais le 5, l'ordre de repli en direction de la Seine étant maintenu, le 17e corps s'était porté notablement au sud de Vitry-le-François, tout en cherchant à s'étendre vers l'ouest, en direction d'Arcis-sur-Aube, évidemment pour assurer la liaison autour de la route nº 77. Le 17e corps avait occupé la région : Trouan-le-Grand, Humbauville, Ramerupt avec les avant-postes de ses deux colonnes à Trouan-le-Petit (au sud du camp de Mailly), Ferme Lépine, Ferme Domprot. Par la gauche, la liaison se confirmait avec la 60e division de réserve qui était, comme nous l'avons indiqué, à Villiers-Herbisse, la division de cavalerie couvrant la route nº 77.

Ces mouvements se faisaient avec un calme relatif ; l'ennemi n'apparaissait pas et n'inquiétait pas la marche des corps qui souffraient surtout de la soif dans cette Champagne torride et desséchée. On avait toutes les peines du monde à abreuver les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie.

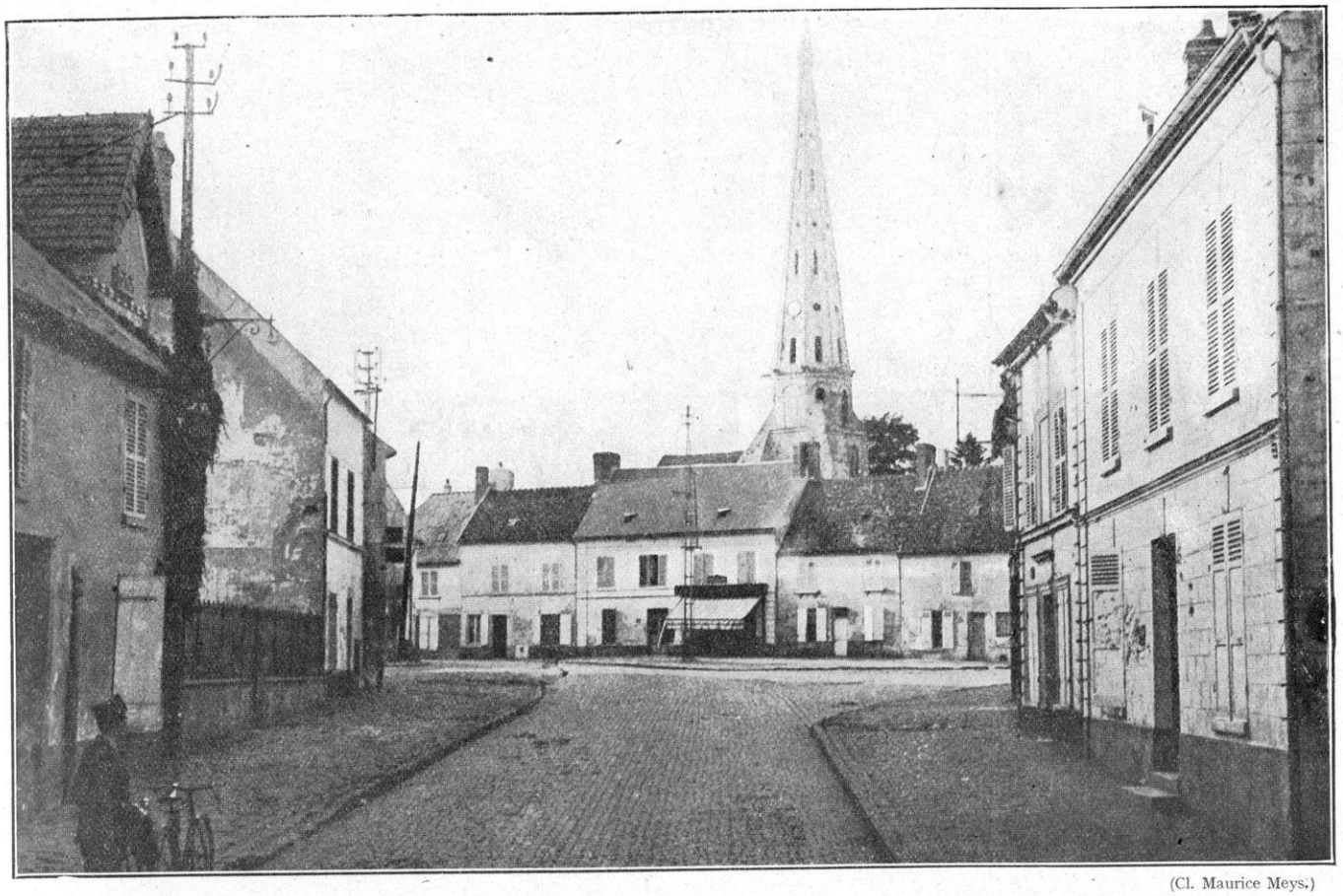
Au sud du camp de Mailly, dans le quadrilatère Mailly-Sompuis-Ramerupt-Arcis-sur-Aube, la campagne forme un plateau assez élevé avec de belles vues vers le nord, coupée seulement par le ruisseau de Lhuitrelle qui coule Nord-Sud et qui est suivi par la route de Mailly-le-Camp à Aubigny-sur-Aube. Le plateau est contrevallonné, au sud, par l'Aube, et une troupe qui entreprend de le défendre peut être gênée pour traverser la rivière au cours tortueux entre Sainte-Thuise et Arcis-sur-Aube.

Le château qui domine la région est celui de Dampierre, magnifique construction aux richesses d'art merveilleuses, aux meubles vénérables, « aux parquets admirablement cirés » où les états-majors « avec leurs grosses bottes éperonnées », sont assez mal à leur aise et qui va devenir le poste de commandement de la 33e division (général Guillaumat).

Dans la journée du 5, pour que le mouvement du 17e corps vers la gauche put s'accomplir, le 12e corps, son voisin de droite, a tenu, sur la Suippes, à Cuperly. Un certain encombrement s'est produit. Mais, grâce à la bonne volonté de tous, les choses ont été rapidement remises en état. Quelques formations d'infanterie du 17e corps ont été embarquées en chemin de fer ; d'autre part, des renforts importants, montant à plus de deux mille hommes pour quatre des régiments du corps, sont arrivés à temps pour la bataille et seront en ligne le 6 et le 7. En cas d'attaque, le 5, le corps a ordre de se battre défensivement sur la ligne Lhuitre-Saint-Ouen, c'est-à-dire juste au nord du château de Dampierre. Mais l'ennemi ne se montre pas. La nouvelle arrive, le 5 à la dernière heure, que le 17e corps doit se tenir prêt à être embarqué pour aller constituer un des trois corps d'armée de la défense du camp retranché de Paris. On comptait, sans doute, sur la prochaine arrivée du 21e corps pour le remplacer sur le front de Champagne.

Mais, à la minute suprême de cette journée du 5 où la bataille s'est engagée sur l'Ourcq, Joffre a le sentiment de l'importance de la partie qui va se jouer à la trouée de Mailly et le 17e corps a ordre de rester en place.

Son rôle est, maintenant, de participer à l'offensive générale, avec mission spéciale de se porter vers le nord pour couvrir, précisément, la trouée de Mailly.



(Cl. Maurice Meys.)

ACY-EN-MULTIEN

La 33e division (général Guillaumat) part donc de la région de Dampierre pour gagner les bois au nord de Somsois, Morevaux, ferme l'Épine, Saint-Ouen. L'artillerie divisionnaire est entre Somsois et les bois.

L'ordre général est de remonter plus au nord encore et de dépasser, si possible, la voie ferrée, de Sommesous à Huiron, et même d'atteindre, en dernière analyse, la route Sommesous-Coole-Vitry-le-François.

La 34e division (général Alby) se rassemble en se dissimulant, autant que possible, derrière les bois autour de la cote 202, un peu au nord-est du Meix-Tiercelin. La liaison se fait, à gauche, avec la division de cavalerie et, à droite, avec le 12e corps vers le Château-Beaucamp, un peu au sud de la voie ferrée : c'est un point extrêmement sensible de la ligne ; car c'est là que va déboucher le XIXe corps saxon de l'armée von Hausen combinant, dans cette direction, un mouvement concentrique avec le corps de droite (VIIIe corps) de l'armée du duc de Wurtemberg.

Le poste de commandement est indiqué à la ferme des Monts-Torlors.

La cavalerie éclaire dans la direction nord-nord-est, de Chatel-Raould à Vitry-le-François. Le général J.-B. Dumas est à un kilomètre au nord-ouest de Somsois, le général Guillaumat auprès de lui.

A partir de dix heures du matin, le 6 septembre, la marche est reprise vers le Nord. La brigade Hélo a dépassé la ferme des Grandes-Perthes, puis les Petites-Perthes.

Mais l'ennemi débouche au nord du Château-Beaucamp. Il s'en prend plutôt au 12e corps français, comme nous l'indiquerons par la suite. Cependant, le 17e corps soutient énergiquement son voisin de droite, et, à la demande du général Roques, un régiment, le 11e, est envoyé vers la côte 130. Un combat très vif s'engage au Château-Beaucamp qui, finalement, reste entre nos mains.

Les deux divisions (33e et 34e) qui ont leurs

postes de commandement réunis à la ferme Torlors, tiennent vaillamment sous le feu des artilleries ennemies, qui tirent du Mont de Fourche, au nord de Vitry-le-François.

La proclamation de Joffre est arrivée dans la journée et elle est distribuée aux troupes. Celles-ci sont pleines d'entrain et bien dans la main de leurs chefs, qui donnent des ordres nouveaux et d'une grande précision : « On s'organisera en face de l'ennemi sur les positions occupées en formant, de préférence, un certain nombre de groupes bien rassemblés et bien reliés les uns aux autres par de simples postes d'écoute (on évite ainsi le combat linéaire si meurtrier en présence du tir en rafale ennemi). On portera en avant des postes d'écoute et on enverra de petites reconnaissances dans chaque bataillon pour tâcher de prendre contact avec l'infanterie ennemie et de le conserver en évitant toute espèce de coups de feu et en manœuvrant avec les culasses ouvertes et baïonnette au canon. Une liaison très étroite entre l'artillerie et l'infanterie est exactement prescrite sur tout le front. »

Voilà certes, des gens qui entendent leur métier et qui ont profité des leçons de l'expérience !

Aussi les résultats de cette première journée sont satisfaisants et le général J.-B. Dumas peut, non sans avoir fait quelques exemples, féliciter ses soldats de leur attitude devant l'ennemi. Le corps a porté ses avant-postes à proximité de la ligne de chemin de fer, à l'ouest d'Huiron.

La 33e division (général Guillaumat) est en liaison de combat avec le 12e corps vers Château-Beaucamp ; la 34e division (général Alby) est à la ferme la Certine, s'approchant de la voie ferrée vers la Cense de la Borde. C'est un bond sérieux en avant. L'ennemi ne peut pas s'engager par la route n° 77, ni surtout la forcer s'il n'y met pas le prix.

L'effet de la nouvelle tactique, la force d'éducation et d'adaptation qu'elle produit dans le camp français, la surprise qu'elle cause dans le camp allemand nous sont révélés par le rapprochement extrêmement frappant de deux documents, — l'un français, l'autre allemand — se rapportant précisément à ces premiers engagements de la Trouée de Mailly.

Voici d'abord le document français qui, daté du 7, se rapporte, en fait, à la journée du 6 :

« Le général commandant le corps d'armée attire l'attention sur la façon dont les Allemands font la marche en retraite. Ils font emploi de leurs mitrailleuses en attirant les troupes et les démasquant au dernier moment.

« Il faudra donc prendre les dispositions nécessaires, et, lorsque le moment sera venu, l'infanterie devra toujours signaler à l'artillerie les bois ou emplacements dans lesquels les mitrailleuses seraient à craindre. L'artillerie devra, à tout prix et au détriment de toute autre opération, lancer des obus dans ces bois pour en déloger les mitrailleuses s'il en existe... »

Et voici, maintenant, l'effet produit dans le camp allemand. Le document est le carnet de route d'un officier saxon appartenant probablement au XIXe corps :

« Après qu'on eut quitté la vallée de la Marne, la région est peu intéressante et monotone. Dans le cours de l'après-midi (sans doute le 5) des renseignements de la cavalerie annoncent que l'ennemi se retire vers le sud. « Vers le sud » ; nous qui comptions marcher sur Paris. Un poteau indicateur rencontré la veille indiquait « Paris 153 kilomètres ». C'est bien dommage de changer ainsi de direction, disait l'adjudant ; par là, nous allons à Marseille. C'est, assurément, une gentille petite ville ; mais j'aurais été bien volontiers à Paris. »

... Notre section descend vers la vallée où passe la voie ferrée Metz-Paris. Nous atteignîmes le croisement de la voie ferrée (sans doute vers Huiron-Courdemanges), sans trop de pertes...

Les Français avançaient sur nous en lignes de tirailleurs. Notre dessein était de les laisser approcher jusqu'à 600 mètres et puis de les prendre, par surprise sous notre feu. Mais nous n'en eûmes pas le temps. Nos mitrailleuses s'étaient tapies dans un fourré en avant de notre gauche et juste comme nous nous apprêtions à tirer, elles commencent leur tac-tac infernal dans la masse des Français surpris. L'effet fut terrible. En un rien de temps, la ligne adverse était fauchée... Tout ce drame avait à peine duré quelques minutes. Le cœur cessait de battre d'assister à une si brutale destruction. Un bras s'agitant en l'air, un buste se soulevant, c'était tout ce qui indiquait qu'il restait encore là, parmi les cadavres, quelques vivants blessés.

Mais, sans doute, l'artillerie ennemie avait, à son tour, découvert nos mitrailleuses. Car, soudain, des petits nuages blancs parsemèrent le ciel et une grêle de balles de schrapnells s'abattit sur nous... Nous creusâmes des trous pour nous abriter, nous servant des outils trouvés sur les Français tombés. Cela nous abrita quelque temps. Mais les batteries de Rimailho ouvrirent le feu.

Nos corps se raidissaient, nos poings se crispaient sur la terre dans l'attente des terribles rafales qui, progressivement, venaient jusqu'à nous. On entendait, d'abord, le sifflement, puis le craquement de l'obus, et enfin la pression de l'air suffisait souvent pour causer de terribles dommages. Malgré les pertes, on tenait avec une ténacité héroïque... Enfin, le soir arriva. Comme salut final, nous dûmes recevoir encore une de ces terribles rafales roulantes. On inclina profondément les casques sous ses sifflements hurlants. Puis, tout redevint calme et tranquille.

L'ordre pour le lendemain fut bref : tenir la position... »

Ce n'était plus cette facile promenade vers le Sud qui devait conduire le corps « jusqu'à Marseille ».

CHAPITRE XLII

LA JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE SUR L'OURCQ

Ordres donnés, de part et d'autre, pour la journée du 7. — Suite de la bataille de l'Ourcq. La lutte pour l'enveloppement : Acy-en-Multien. — Etavigny. — La lutte pour l'articulation : Etrepilly, Vareddes. — Von Kluck s'est ressaisi. — L'articulation.

A bataille de la Marne s'est allumée presqu'inopinément par une sortie du camp retranché de Paris, le 5 à midi et demi. Von Kluck, qui avait donné l'ordre à son armée de se porter toute entière au sud de la Marne et qui marchait en direction de Melun, se retourne vivement pour soutenir son flanc droit et son arrière-garde surpris en train de défiler. Dès le 6 à l'aube, ses corps repassent la Marne hâtivement en commençant par le corps lancé le plus à l'ouest, le IIe corps, et en continuant par le IVe, le IIIe, le IXe corps vers l'Est. Un rideau de cavalerie protège cette manœuvre et, aidé par deux des corps de l'armée von Kluck et un des corps de l'armée von Bülow, tient tête à l'offensive des alliés au sud de la Marne, dans la journée du 6. Bülow a reçu, le 5, l'ordre ambigu de soutenir, d'une part, von Kluck face à Paris, et d'autre part, de marcher sur la Seine, vers Romilly. On n'avait probablement pas prévu le dessein de Joffre de s'arrêter et de faire tête.

Quoi qu'il en soit, Bülow, dans la journée du 6, s'est trouvé partagé entre les deux devoirs qui lui ont été prescrits : à droite, il soutient von Kluck et à gauche, il aide von Hausen dans son offensive de rupture. Les combats où sont engagés l'armée Bülow à Esternay, à Villeneuve-Charleville, à Coizard et Vert-la-Gravelle, à la traversée des Marais de Saint-Gond, à Ecury-le-Repos, sont des plus durs.

Bülow attend avec impatience von Hausen qui n'arrive pas. Enfin, celui-ci débouche : mais son armée est également partagée entre deux devoirs : rester étroitement liée avec von Bülow et agir, pour cela, en direction sud-ouest et, en même temps, accomplir la manœuvre de rupture vers Troyes-Vendeuvre, c'est-à-dire se porter offensivement en direction du sud-est. De même que l'armée von Bülow, par suite de l'offensive de Joffre, est obligée de se dédoubler et de combattre dans deux directions différentes, de même l'armée von Hausen s'étire à droite et à gauche et, sans doute moins manœuvrière, elle se casse : une fissure se produit, dès le premier jour, dans le front allemand au plein milieu de l'armée von Hausen, à la hauteur de Coupetz, en face de la trouée de Mailly. Par la vigoureuse offensive de l'armée de Langle de Cary, cette fissure serait immédiatement exploitée si l'armée du duc de Wurtemberg n'était appelée à l'aide pour combler le vide et attaquer, à son tour, notre 4e armée.

Ainsi se détermine, pour les Allemands, la bataille de l'Ouest, la bataille pour le massif de Seine-et-Marne. Nous voyons quels sont les retentissements des combats les uns sur les autres : Von Kluck, qui croit manœuvrer, est

(Cl. Maurice Meys.

BOIS DE MONTROLLE

manœuvré; attaqué, il remonte et crie à l'aide; von Bülow, attaquant et attaqué, se dédouble, von Hausen accourt ; croyant attaquer, il est attaqué. Et nous voyons aussi comment, par l'armée de Langle de Cary, la bataille de l'Ouest se rattache à la bataille de l'Est.

Avant d'en venir à l'exposé de celle-ci, il est nécessaire de préciser, avec documents à l'appui, l'effet matériel et surtout moral produit, dans les deux camps, par le résultat de ces deux premières journées : ainsi commencera, en quelque sorte, sous nos yeux, le mouvement de bascule qui va transformer la « victoire » allemande en une défaite allemande et le retraite française en une victoire « incontestable ».

Dès le 6 au soir, Bülow, qui est au centre de la bataille de l'Ouest, ne se fait plus d'illusion sur l'importance de l'affaire : il télégraphie par radios à droite, à gauche et en arrière, c'est-à-dire au Grand Quartier général, et répand, de tous côtés, son émotion : à droite, c'est à son « cher » camarade von Kluck qu'il a fait connaître, d'abord, son appréciation sur la manœuvre de Maunoury : « il s'agit d'une attaque sur notre flanc droit ». A l'est, c'est-à-dire à von Hausen, il télégraphie, le 6, « qu'il se heurte à une forte résistance » et il lui demande un secours immédiat. Au Grand Quartier Général, il télégraphie, « qu'il est engagé dans un dur combat entre Montmirail et Fère-Champenoise » et il demande des renforts et des ordres.

Au Grand Quartier Général, on n'a pas attendu ces télégrammes pour être anxieux. Dans la soirée du 6, on télégraphie aux chefs d'armée : « D'après un ordre d'armée de Choffre *(sic)* trouvé aujourd'hui, une bataille décisive pour toute l'armée française est ordonnée pour aujourd'hui ». C'est comme si l'on disait : « Prenez garde ; l'armée française va se défendre ; il ne s'agit plus d'une marche, mais d'une bataille. »

L'Empereur quitte, en même temps, le front de Bülow et rentre à Luxembourg. Nous savons qu'il va chercher une autre défaite, au Grand Couronné.

Dans la nuit du 6 au 7, cette situation, plus que préoccupante, donne lieu à un effort commun pour tenter de ramener l'ordre dans les armées surprises et la discipline entre les chefs irrités.

Il faut, d'abord, soutenir von Kluck, qui s'est mis, de gaieté de cœur, dans un si mauvais cas, mais dont on a besoin pour le moment, — quitte à régler les comptes après. Donc, on laisse ce général reprendre et rappeler au nord de la Marne les IIIe et IXe corps qui, à la demande inverse de von Bülow, avaient été maintenus au sud de la Marne pour couvrir la droite de la 2e armée. Les deux corps quittent, dans la nuit du 6 au 7, la région de Rebais-Montmirail pour rejoindre les trois autres corps de la 1re armée (IVe, IIe et IVe de réserve) qui « livrent un combat difficile à l'ouest de l'Ourcq inférieur. »

Nous dirons tout à l'heure les conséquences de cet ordre et les durs moments qu'il va faire passer à l'armée Maunoury.

Mais, il est facile de deviner les suites qui vont se développer à l'armée Bülow ; celle-ci est à bout de souffle et on l'expose, sans appui, aux coups de ses adversaires ! C'est Bülow, maintenant, qui se plaint : Après avoir télégraphié, le 7, « qu'il est engagé dans un combat *terrible* sur le Petit-Morin, secteur Montmirail-Normée », « mes pertes, écrit-il, sont considérables. Mon armée n'a plus que la valeur de trois corps d'armée... » Et c'est le moment que l'on choisit pour découvrir sa droite de plus en plus !

Marwitz, qui commande le *rideau* de cavalerie, se sent obligé de céder et de se replier jusqu'à la Marne. Il comprend la gravité de la situation, car il s'engage, dès ce jour, à défendre les ponts de la Marne jusqu'à la dernière extrémité et à les rompre en se retirant. Mais, nous allons voir, par l'exposé des faits, que sa situation devient de plus en plus critique, malgré ses bonnes intentions.

Quant aux armées du centre, c'est-à-dire von Hausen et duc de Wurtemberg, elles ont à peine commencé à se battre et la résistance acharnée de l'ennemi leur cause une surprise des plus sévères. Von Hausen a marché au secours de von Bülow. Mais, sa propre gauche est découverte et, à son tour, il appelle à l'aide le duc de Wurtemberg.

Tels sont les résultats des deux premières journées dans le camp allemand. Alerte générale, directions incertaines : le chef s'alarme ; le soldat pâtit !

Essayons maintenant, de nous rendre compte de ce qui se passe, au même moment, dans le camp français et du jugement que le haut commandement porte sur l'ensemble et les détails importants de ces deux premières journées.

Nous avons l'expression des pensées du chef dans l'ordre général n° 7 qui est adressé, *pour le 7 septembre*, à l'ensemble des armées combattantes, depuis le camp retranché de Paris jusqu'à l'Argonne. Le moindre de ses mots est pesé et doit être pesé par l'histoire. C'est un modèle de précision savoureuse et forte :

Donnons le texte et, ensuite, les commentaires indispensables :

Ordre général n° 7

Au Quartier général,
le 7 septembre 1914.

1. *L'armée allemande semble se replier vers le Nord-Est devant effort combiné des armées alliées de gauche.*

Celles-ci doivent suivre ennemi avec l'ensemble de leurs forces de manière à conserver toujours possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande.

2. *Marche s'exécutera donc, d'une manière générale, en direction du Nord-Est, dans un dispositif qui permette d'engager la bataille si ennemi marque temps d'arrêt, et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement.*

PUISIEUX. — VUE GÉNÉRALE

(Cl. Muarice Meys.)

3. *A cet effet, la* 6e *armée gagnera successivement du terrain vers le Nord, sur rive droite de l'Ourcq.*

Les forces britanniques chercheront à prendre pied successivement au delà du Petit-Morin, Grand-Morin et Marne.

4. *La* 5e *armée accentuera le mouvement de son aile gauche et emploiera ses forces de droite à soutenir la* 9e *armée.*

5. *La* 9e *armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la* 4e *armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant.*

Limite des zones d'action entre la 5e *armée et l'armée britannique : Dagny, Saint-Remy, Sablonnières, Hondevilliers, Nogent-l'Artaud, Château-Thierry (cette route à l'armée britannique).*

Le général commandant en chef,

J. JOFFRE.

Remarquable brièveté ! Netteté impeccable ! Le général en chef se rend parfaitement compte de ce qui se passe et ses ordres sont exactement ce qu'il est à désirer qu'ils soient.

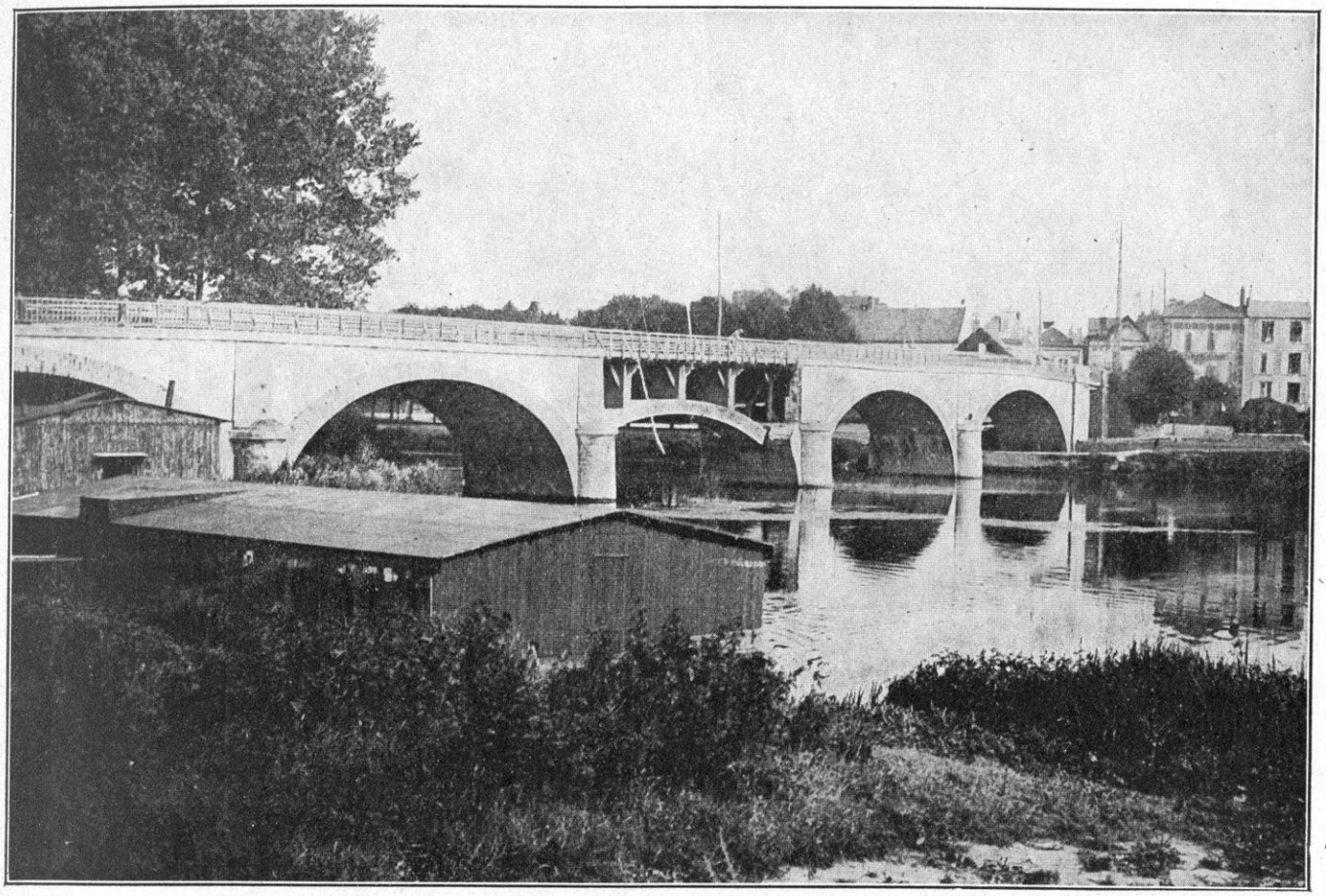
Les renseignements recueillis pendant la nuit du 6 au 7 lui ont permis de se faire une idée *juste* de la bataille : « Il semble, dit-il, que l'ennemi se replie vers le Nord-Est ». Il s'agit du repli des trois corps de von Kluck. Le succès constaté dans la mesure qui convient pour ne pas donner de fausses espérances, les ordres sont donnés pour la « poursuite » de l'ennemi ; mais, en même temps, les dispositions sont prises pour engager la bataille s'il s'arrête, « sans lui laisser le temps de s'organiser solidement ». Voilà un genre de précautions qui n'a pas été pris dans l'ordre allemand du 5 où l'on comptait sur la fuite de l'ennemi, non sur sa résistance. Le général en chef français n'est pas grisé par son premier succès.

Une fois ces prescriptions données pour la poursuite, Joffre n'en persévère pas moins dans sa manœuvre initiale : c'est pourquoi les mouvements sont toujours confiés à la gauche, c'est-à-dire à l'armée Maunoury et à l'armée britannique. Mais on tient compte de la manœuvre allemande, maintenant qu'elle s'est dévoilée. Par conséquent l'ordre donné à la 9e armée est simplement de *tenir*, en attendant l'intervention des « forces réservées de la 4e armée ». Le commandement comprend la terrible charge qui pèse, en ce moment, sur les épaules de Foch ; car, outre cet appui qu'il lui promet à droite, il donne l'ordre à la 5e armée *d'employer ses forces de droite à soutenir la* 9e *armée à gauche.* C'est poser le premier jalon de ce qui sera la *décision.* Nous verrons les conséquences de cet ordre intelligemment appliqué par Franchet d'Espérey.

Ceci dit, Joffre compte *encore* sur l'effet de sa manœuvre pour dégager son centre. Je dis *encore*, car le ton même des ordres indique que le général en chef éprouve quelque désillusion de ce côté : c'est ce qui est marqué par la phrase : « de manière à *conserver* toujours possibilité enveloppement de l'aile droite allemande. » Le général presse la marche de l'armée britannique ; il lui prescrit d'être, le plus tôt possible, au nord de la Marne ; il lui indique comme objectif Château-Thierry ; en plus, il la cale, autant qu'il le peut, à droite et à gauche, en ordonnant à sa 6e armée et à sa 5e armée de se serrer contre elle. Si cette manœuvre s'exécute, peut-être est-il temps encore d'obtenir un succès complet, en enveloppant l'aile droite allemande, c'est-à-dire en saisissant von Kluck par ses communications. En tous cas, le sens favorable de la bataille se dessine déjà : l'ennemi est arrêté dans son offensive ; il recule ; pour généraliser la victoire, il n'y a plus qu'à le forcer à la retraite sur tout le front en se tenant vigoureusement sur ses talons.

C'est bien là le rôle des armées alliées *de gauche.* Par elles, la grande offensive allemande est en échec et le massif de Seine-et-Marne qui commande Paris, commence à se dégager.

Cet ordre général qui appuie la main puissante du commandement sur le large clavier où la partie est engagée, s'achève par quelques touches particulières, sur les points où l'attention du chef est particulièrement attirée. Leur



(Cl. Maurice Meys.)

LE PONT DE GERMIGNY-L'ÉVÊQUE

résonance spéciale, dans l'ensemble, indique une vigilance significative :

La 6e armée (armée Maunoury) reçoit, le 6 septembre, l'ordre « *d'appuyer la gauche britannique et de rester en liaison avec le maréchal French.* » Nous voyons ainsi se préciser le rôle de la 8e division, que nous avons signalé déjà, dans la journée du 6.

L'armée britannique reçoit, le 6 au soir, une instruction spéciale : « *La continuation de l'attaque anglaise, le 7, favorisera l'action de la 5e armée* ». (Cela veut dire qu'il faut continuer l'attaque dans le flanc de l'ennemi : car c'est toute la manœuvre de Joffre et elle n'a pas encore rendu ses effets de ce côté.) *Il y aurait intérêt, ajoute l'instruction, à orienter l'action britannique plus au nord en l'appuyant à la gauche de la 6e armée.* (Dans le même sens, cette phrase vise plutôt le mouvement de l'armée britannique *vers la gauche* : combinée avec les prescriptions de l'ordre général nº 7, elle veut dire que l'armée britannique n'a plus une minute à perdre pour déterminer, par son intervention, le recul définitif de l'ennemi au nord de la Marne... Et c'est ce qui arrivera, en effet.)

La 5e armée (Franchet d'Espérey) reçoit, pour le 7 septembre, l'ordre particulier « *de marcher en liaison avec la droite de l'armée britannique qui se dirige vers la Ferté-Gaucher.* » Cela veut dire que Franchet d'Espérey peut serrer, maintenant, sur sa droite et venir en aide à Foch, puisque l'armée britannique doit avancer à l'Est, de façon à dégager fortement la gauche de la 5e armée.

La 9e armée n'a pas d'ordre particulier. On sait que Foch fait tout ce qu'il peut ; l'ordre général suffit : « tenir ! »

Quant à la 4e armée, le haut commandement comprend son embarras en présence de l'offensive par la trouée de Mailly ; il n'ignore pas l'importance du rôle qu'elle va jouer. Il lui

vient en aide, l'encourage, la soutient. L'ordre du 6 septembre, rédigé spécialement pour elle, est ainsi conçu : « *Le 21e corps d'armée est mis à la disposition de la 4e armée* (il devait être, primitivement, gardé en réserve d'armée.) *Il sera le 7, dans la région de Vassy.* (Cela veut dire : « tenez jusque là ! ») *La 4e armée doit avoir des réserves à sa gauche pour protéger la droite de la 9e armée et contre-attaquer les forces qui menaceraient cette droite.* » Cela veut dire : « Gare à la fissure ! Puisque vous n'avez pas les moyens de combattre de front, faites balle de toutes vos forces disponibles et tombez sur le flanc de von Hausen qui attaque. » C'est une exploitation tactique de la fissure qui, au point de vue technique, mérite bien d'être signalée.

Voici donc le tableau largement brossé d'un bout à l'autre du champ de bataille de gauche. L'esquisse est d'un dessin pur. Tout s'harmonise et s'équilibre ; tout est lié. Chaque armée a son rôle parfaitement déterminé : ni obscurité, ni bavure. Toutes sont bien en mains. La confiance monte du soldat au chef et elle descend du chef au soldat. Dispositions fortifiantes pour les rudes journées qui commencent et qui vont décider du sort de la bataille.

Revenons maintenant à la bataille de l'Ourcq conjuguée avec l'action de l'armée britannique. C'est la manœuvre de Joffre qui se développe. Quels résultats donne-t-elle, le 7 ?

LA BATAILLE DE L'OURCQ SE DÉVELOPPE LE 7. MANŒUVRE DE JOFFRE SUR LES COMMUNICATIONS ; RÉPLIQUE DE VON KLUCK PAR LES LIGNES INTÉRIEURES

Nous sommes arrivés au point où la bataille se généralise, c'est-à-dire que les effets de la manœuvre et de la bataille retentissent simultanément d'un bout à l'autre de la ligne du front et ont une constante répercussion les uns sur les autres. C'est sous cet angle qu'il faut désormais considérer le moindre des incidents dont la connaissance est pourtant nécessaire à la compréhension de l'ensemble.

La manœuvre de l'armée alliée a toujours lieu par l'ouest. Joffre espère encore que l'offensive des deux armées Maunoury et French viendra à bout de l'armée von Kluck et parviendra même à couper ses communications vers le nord en se portant sur Château-Thierry.

Mais les progrès de cette manœuvre n'ont pas été tout à fait tels qu'on eût pu le désirer. Maunoury s'était trouvé engagé dans le combat dès le 5 à midi, une demi-journée plus tôt que Joffre ne l'avait ordonné : von Kluck avait été prévenu et avait pu parer à la surprise avant d'être engagé à fond. D'autre part, l'armée anglaise n'étant pas prête, n'avait pu faire avec l'armée Maunoury à sa gauche et avec l'armée Franchet d'Espérey à sa droite, bloc offensif ; elle ne s'était mise en marche que le 6 au matin : mais, arrêtée au début de la matinée, par une contre-offensive du IVe corps de von Kluck, elle avait perdu le contact, par sa gauche, avec l'armée Maunoury. Pendant toute la journée du 6, elle avait lutté contre le rideau de cavalerie que von Kluck avait jeté devant elle pour protéger le « décrochement » de son IIe et de son IVe corps ; la journée s'était passée à des échanges de canonnades et les corps anglais étaient encore au sud du Grand Morin quand Galliéni, Franchet d'Espérey et finalement Joffre leur demandaient avec insistance de pénétrer dans la ligne ennemie pour réaliser le plan général d'où dépendait le sort de la bataille.

Malgré tout, Maunoury avait, pour sa part, obtenu dans la journée du 6, des résultats conformes aux vues du Haut commandement français. Le coup qu'il avait donné dans le flanc de von Kluck avait été tel que celui-ci, décontenancé, n'avait pu que se retourner vivement. Après s'être dégagé de son imprudente manœuvre vers le Sud, il se décide à consacrer toutes ses forces disponibles à la lutte contre Maunoury. C'eût été une nouvelle faute (car il découvrait von Bülow) si, dans la journée du 6, l'armée anglaise, ayant crevé le rideau de la cavalerie allemande, eut pu venir tendre la main à Franchet d'Espérey en direction de Montmirail vers la Ferté-

Cl. Maurice Meys.)

MARCILLY. — LA ROUTE DE SENLIS A LIZY-SUR-OURCQ

Gaucher. L'effet eût été inouï. Car Bülow, attaqué par le Sud et obligé de s'étirer vers von Hausen, était à bout de forces, ainsi que le révèlent ses propres télégrammes. S'il eût été pris dans le flanc, ce jour-là, par la 5e armée et par l'armée anglaise, il eût succombé dès le premier jour et l'armée allemande eût été coupée en deux.

La fortune des armes et la force d'endurance et de résistance du soldat allemand en décidèrent autrement. Quelques heures de répit permirent au haut commandement allemand de prendre des mesures qui prolongèrent la bataille de quelques jours et retardèrent la défaite de quelques heures.

ENTRÉE EN LIGNE DES CORPS DE VON KLUCK DANS LA BATAILLE DE L'OURCQ

Dans le cours de la journée du 6 septembre, Maunoury a déjà senti les effets de la manœuvre « à renversement » que von Kluck accomplit dans la nuit du 5 au 6. Il sent très bien que l'ennemi qu'il a en face de lui (le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie), après avoir cédé du terrain, se consolide peu à peu, se renforce, que l'artillerie est de plus en plus nourrie et que la bataille devient plus dure de minute en minute.

A la fin de la journée, il s'est parfaitement rendu compte que l'ennemi porte son effort sur deux points : 1° sur les hauteurs du confluent de la Marne et de l'Ourcq, c'est-à-dire à Vareddes, Chambry, Etrepilly, évidemment pour sauver *l'articulation* des forces qui combattent sur l'Ourcq avec celles qui remontent de la Marne ; et, d'autre part, à l'extrémité de l'éventail, c'est-à-dire vers Acy-en-Multien, Etavigny, Betz, évidemment pour sauver à tout prix ses communications et se garder de *l'enveloppement.*

La bataille allemande se trouve donc composée schématiquement ainsi qu'il suit, le 6

dans la nuit, en vue du 7 matin : A gauche, sur la Marne (Vareddes), une partie des forces qui arrivent du IIe corps ; au milieu, une puissante artillerie tonne et tire sans cesse dans toutes les directions, du haut des plateaux de Trocy ; à droite, les forces dont dispose le IVe corps de réserve accrues par celles que von Kluck envoie pour protéger ses communications (IVe corps actif, IIe corps actif, etc.), luttent en s'étendant vers le Nord.

Voyons, d'abord, quelles sont les dispositions de ces forces allemandes au début de la journée du 7 ; car tout va dépendre de leur énergie et de leur capacité de résistance. Nous dirons ensuite comment Maunoury et l'armée anglaise pèsent sur elles pour obtenir, de ce côté, le craquement à droite qui était l'objectif initial de Joffre.

Le capitaine Wirth qui fait partie du 66e régiment d'infanterie de réserve et qui, par conséquent, appartient au IVe corps de réserve, est en soutien de ce corps qui s'est battu dans la journée du 6 et qui attend du secours. C'est un homme intelligent, un spectateur avisé. Voici quelles sont ses impressions. Il se trouve en position d'attente, le 6, dans la région du Plessis-Placy, c'est-à-dire au centre même de la bataille, mais un peu en arrière, car son bataillon (1er bataillon du 66e) n'y prend pas part.

« Le matin du 6 *septembre* est clair et chaud. Des hauteurs de [Plessis-Placy], on voit au loin, au delà de la région accidentée... C'est seulement vers midi que l'artillerie ouvre le feu. Il fait terriblement chaud et là-bas, devant nous, étendus sur la terre brûlante, les camarades ont beaucoup à souffrir de la soif... Vers 3 heures *(le 6)* les détachements du corps poméranien (IIe corps, Linsingen) arrivent ; c'est de l'artillerie : les batteries avancent derrière nous, en lignes interminables sur les routes poudreuses. On les place sur nos ailes et, bientôt, les voix profondes des obusiers annoncent que nous pouvons donner la réplique aux nombreux canons lourds français. Vers 6 heures, les Français commencent leur célèbre feu en rafale ; l'enfer semble déchaîné et la terre tremble. Cette artillerie ne produit pas l'effet sur lequel compte l'ennemi. Notre infanterie est bien cachée et s'oppose à quelques tentatives de l'ennemi par un feu destructeur bien réglé. Vers le soir, les régiments d'infanterie poméraniens sont aussi arrivés ; ils allongent notre ligne et *nous protègent du débordement*... Nous nous installons au Plessis-Placy et nous avalons notre dîner. Impossible de dormir *(dans la nuit du 6 au 7)*. Le général-kommando (sans doute le quartier général du comte Schwerin, peut-être von Kluck) s'est établi près d'une grande ferme (sans doute Saint-Euron) où nous cherchons le sommeil. De la ligne de feu, l'écho nous apporte les coups des milliers de camarades veillant pour notre lointaine batterie.

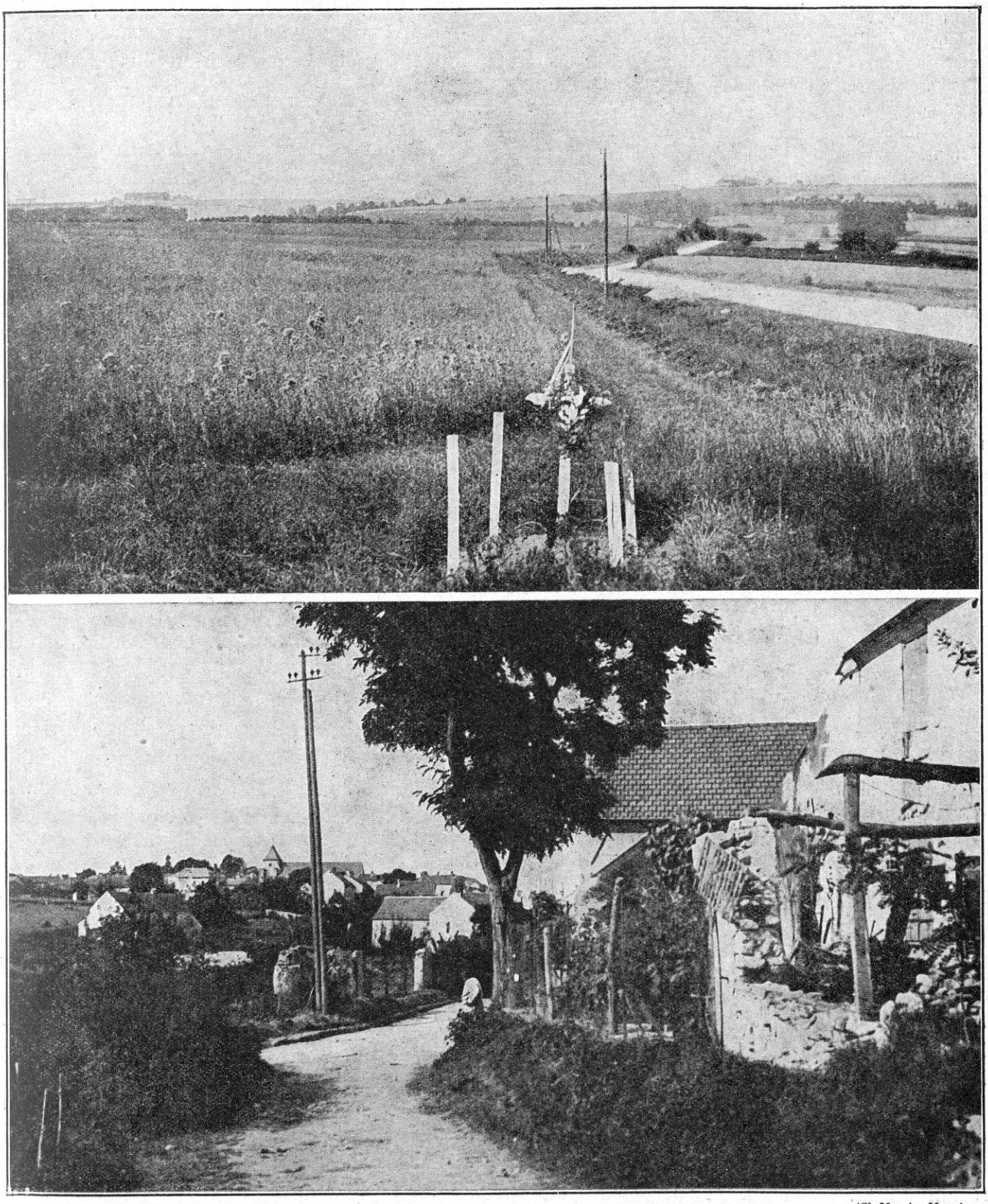
7 septembre. La fraîcheur du matin nous éveille. La lutte d'artillerie recommence exactement à 6 heures. L'ennemi possède beaucoup de canons lourds. Les longues lignes d'infanterie sont absolument invisibles. L'artillerie aussi a trouvé des positions qui l'abritent de la vue. Seuls, le grondement continuel, les hurlements et les éclatements décèlent qu'un violent combat est en cours... *Vers 10 heures arrivent les premiers régiments du IVe corps.* Je rencontre, par hasar, notre vieux bataillon de Dernburg, du 72e régiment. Les troupes qui, *depuis hier soir*, ont marché *presque sans arrêt*, se reposent. Après une heure de halte, elles avancent pour être placées sur la ligne de feu...

Voici donc l'arrivée des deux corps qui avaient repassé la Marne venant du Sud : le IIe corps (les Poméraniens de Linsingen) qui intervient dans la bataille, comme il a été dit ci-dessus, dès le 6 après-midi, et le IVe corps actif (von Arnim) qui arrive épuisé vers dix heures et qui est porté à droite sur la ligne de feu. Linsingen, au plus près, a pour mission de sauver l'articulation, tandis que von Arnim, accompagné par quelques régiments et surtout par l'artillerie du IIe corps, va plus loin parer à l'enveloppement.

Et voici, en effet, comment, d'après ses propres carnets de route, le IVe corps intervient au combat. Suivons le récit du lieutenant Löhrich qui paraît bien appartenir au IVe corps actif :

« Dans la nuit du 6 au 7 septembre, nous avons parcouru le même chemin que nous avions fait en avançant le 3 et le 4.

« La division s'était tout d'abord rassemblée sur la route de Rebais-Saint-Léger et elle avait marché ensuite par Orly, Saacy (sur la Marne), Dhuisy, jusqu'à Coulombs (entre Marne et Ourcq) où on fit une halte d'une heure et demie environ pour manger. *Tout l'ensemble de l'artillerie nous passe devant* (V. ci-dessus, p. 200). Vers 8 heures, nous étions au-delà des villages de Crouy (sur Ourcq) et de Varinfroy entre lesquels nous franchîmes l'Ourcq, et nous avions avancé dans le voisinage de Rouvres (le IVe corps passe donc en arrière de la ligne de feu). On n'a pas le temps de s'arrêter ni même de faire avancer les cuisines roulantes. Le colonel et les



(Cl. Maurice Meys.)

PUISIEUX. — LA ROUTE ET LE VILLAGE.

capitaines passent devant à cheval et disparaissent à nos yeux. Nous laissons Rouvres à notre gauche pour demeurer couverts contre l'ennemi à l'ouest et nous avançons en direction de Boullare. La faim se supporte : mais la soif, la soif brûlante ! Un peu à droite, c'est Boullare. Petite halte ! On apporte de l'eau !... En tournant un peu à gauche, nous avons dépassé le village et nous sommes arrivés *au nord de la route Boullare-Etavigny*. Enfin, arrive l'ordre si longtemps attendu : « Halt ! » Tout le monde se couche. Un quart d'heure de repos ! Comme cela fait du bien !...

« Soudain, voilà le capitaine qui arrive au galop : Signal du combat ! : « Lieutenant Lôhrisch, développez la première demi-section sur une largeur de 150 mètres, liaison à gauche avec la 3e compagnie; direction de marche « là-bas ! », fait-il en indiquant du bras : « Vous apercevrez bientôt un village, c'est Etavigny. Allez et restez bien à l'aile gauche du bataillon ! » C'est le grand moment de la bataille. *La brigade est placée hors de la ligne Boullare-Etavigny, au sud d'Antilly, pour avancer, par Betz, sur le Bas-Bouillancy*. Notre 3e bataillon reste en réserve à la ferme Saint-Ouen et entre en lutte contre l'infanterie française qui pénètre dans le bois à l'ouest de la ferme (Saint-Ouen). Le capitaine me tire, encore une fois, à part : « Quand vous serez au haut de la colline, vous serez probablement dans le feu de l'artillerie. Il y aura des pertes, Mais, cela ne doit pas vous préoccuper. En avant ! C'est le mot d'ordre ! » — « A vos ordres, mon capitaine ! » En un clin d'œil, la lassitude de la route a disparu. La mince ligne de tirailleurs se forme et avance bravement. »

Voici donc ceux qui ont tenu dans la journée du 6 et voici ceux qui arrivent pour le combat du 7. Nous verrons, au cours de la journée, d'autres formations déboucher à leur tour. En un mot, von Kluck se jette, au cours de cette journée critique, avec toutes les forces dont il peut disposer sur l'armée Maunoury.

L'ARMÉE MAUNOURY RENFORCÉE, POURSUIT SON OFFENSIVE DANS LA JOURNÉE DU 7

Il est facile de comprendre que cette journée du 7 va être dure pour l'armée française qui a pour objectif de balayer le terrain jusqu'à l'Ourcq et, si possible, au delà de l'Ourcq jusqu'à la Marne. Elle est dores et déjà avertie de la présence de nouveaux corps allemands devant elle. L'ordre d'opérations pour le 7, donné par le général Maunoury dans la soirée du 6, faisait connaître, en effet, que l'ennemi avait été refoulé sur tout le front, mais ajoutait que les forces allemandes qui s'étaient portées au sud de la Marne *semblaient remonter vers le Nord*.

La 6e armée avait même pu, par ses propres moyens, mettre une précision plus grande dans ses renseignements et déterminer le point où la manœuvre de von Kluck portait ses troupes sur le champ de bataille de l'Ourcq. Un escadron de cavalerie du 5e chasseurs (escadron Lepic), faisant partie de la division provisoire Cornulier-Lucinière, avait été envoyé en reconnaissance dès le 7 au matin :

« Après deux tentatives, il s'était trouvé passer entre l'aile droite allemande et une flanc-garde allemande, et il était parvenu ainsi à déterminer la droite de l'ennemi, grâce à un rapide combat mené à pied par cet escadron qui fit quelques prisonniers, *dont un feldwebel du* IVe *corps*. Les renseignements fournis par celui-ci furent particulièrement précieux *au sujet de la droite allemande*, tant à notre 6e armée qu'à l'Etat-Major du Général Franchet d'Espérey poussant de son côté vers le Nord. » (1) Ce simple incident suffit, en effet, pour établir, aux yeux des chefs, la disposition stratégique de la bataille, le 7 au matin : Maunoury sait, maintenant, qu'il a le IVe corps actif devant lui, à la droite de l'ennemi. Mais, Franchet d'Espérey apprend qu'il ne l'a plus dans la région d'Esternay et que, par conséquent, il peut foncer vers le Nord.

LA MANŒUVRE D'ENVELOPPEMENT. LE 7e CORPS A ACY-EN-MULTIEN

Ces données étant acquises, Maunoury va renforcer sa droite, autant qu'il le pourra. Il est résulté, pour lui, de cet état de choses, que le 7e corps devient, plus que jamais, son aile marchante et son instrument de manœuvre.

Ce corps (général Vauthier) tenait, en fin de journée, le 6, le front Puisieux (où s'établissait sa liaison avec le groupe des divisions de réserve du général Lamaze) et Acy-en-Multien. Or, l'ordre général de Joffre pour le

(1) J. Héthay (Général C. L.) : « *Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne* », p. 128.

(Cl. Maurice Meys.)

LA FERME NOGEON

7 portait expressément que la marche doit s'exécuter en direction du Nord-Est et que, notamment, la 6e armée « doit gagner successivement du terrain vers le Nord, sur la rive droite de l'Ourcq ». Dans ces conditions, c'est au 7e corps qu'incombe la tâche principale.

Galliéni et Maunoury sont même d'avis, qu'en présence des renforts allemands, le front français ne présente encore ni une étendue, ni une force suffisantes pour donner des chances sérieuses de succès à la manœuvre d'enveloppement ; et c'est pourquoi, on appelle à l'aide de nouvelles forces : d'abord, le corps de cavalerie du général Sordet qui vient de Versailles et a été transporté partie par voie ferrée, partie à travers Paris pour se trouver sur le terrain le 7 au matin, va entrer en ligne dans la région de Nanteuil-le-Haudoin ; de même, le général Cornulier-Lucinière, commandant la division de cavalerie provisoire, rattachée depuis la retraite sur Paris à la 6e armée, reçoit, dans la nuit du 6 au 7, l'ordre de rallier le corps de cavalerie en direction également de Nanteuil-le-Haudoin.

Pour parer à une menace de mouvement débordant par Etavigny et le bois de Montrolle, dont on a entrevu quelques indices dans la soirée du 6, la 5e division de cavalerie du corps Sordet prononcera, dès la pointe du jour, par le nord de Bouillancy, une attaque sur Etavigny en liaison avec le 7e corps d'armée. Quant aux deux autres divisions du général Sordet, qui arriveront de grand matin, par Dammartin, dans la région de Nanteuil, elles chercheront à tourner l'extrême-droite de l'ennemi et à venir l'attaquer sur ses derrières.

Ce n'est pas tout. Pour plus de sûreté, la 61e division de réserve (général Desprez) est transportée par voie ferrée vers Plessis-Belleville ; de là, elle doit s'acheminer, le plus rapidement possible, par le nord de Silly-le-Long et Sennevières (5 kilomètres nord-ouest de

Bouillancy), pour agir à la gauche du 7e corps d'armée au mieux des circonstances, en cherchant à déborder toujours la droite de l'adversaire.

En un mot, avant de procéder à la manœuvre, on l'allonge à gauche de façon à viser les communications de l'ennemi et à le bousculer violemment sur l'Ourcq.

Indiquons tout de suite que la bataille de Maunoury va s'étendre également au sud de la Marne, pour donner toute sa force à l'offensive de plus en plus vigoureuse de l'armée britannique.

On n'a pas oublié le rôle de la 8e division de Lartigue du 4e corps (général Boëlle) arrivé en renfort, la veille à la 6e armée. On sait que cette division a été arrêtée dans la région de Lagny pour soutenir, à gauche, l'armée anglaise et pour porter vers Meaux, au sud de la Marne, la menace de flanc qui est toute la manœuvre de Joffre. Cette division qui, dès le 6, a menacé la marche du IIe corps allemand sur la route Coulommiers-Meaux, a ordre d'opérer, le 7, sur la rive droite du Grand-Morin. Se mettant en étroite liaison avec cette armée « afin de lui enlever toute inquiétude pour sa gauche », tandis qu'elle attaque dans la région de Rebais, la 8e division devra agir efficacement *face à l'Est* entre le Grand-Morin et la Marne, tout en conformant sa marche à celle de l'armée anglaise.

Quant à l'autre division du 4e corps, la 7e (général de Trentinian), elle n'est pas encore arrivée sur le terrain. Elle est conservée en réserve d'armée : arrivée à Paris, le 7 dans l'après-midi, elle va être transportée en partie dans les taxis-autos réquisitionnés par le général Galliéni.

M. Lefas, député d'Ille-et-Vilaine, qui se trouva prendre une part effective à cette opération, a déclaré à un reporter du *Petit Journal* :

— Le 27 août, a-t-il dit, arrivait l'avis discret de renseigner le haut commandement sur les moyens de transport dont Paris pouvait disposer. « Le 1er septembre nous recevions deux nouveaux ordres successifs : le premier d'avoir à réquisitionner un millier de voitures pour faire des trains de combat régimentaires et de munitions à un et deux chevaux. Dans l'espace de vingt-quatre heures on les trouva. « Le second ordre secret avait pour but de nous faire réquisitionner et tenir en réserve tous les moyens de transport de la capitale, y compris les taxis et de les tenir à la disposition du Gouverneur. On nous recommandait cependant de laisser libre un certain nombre de véhicules nécessaires à assurer l'approvisionnement de la ville. « Le signal de mise en marche ne fut pas donné ce jour-là. « Mais, le 6 septembre à onze heures du soir, sur l'ordre apporté par Petit-Breton de quitter Paris avec tous les taxis disponibles et de les conduire dans une localité qui était désignée, 160 autos étaient en réserve dans différents garages avec leurs conducteurs. Nous nous mîmes en route, réquisitionnant sur le chemin tous les chauffeurs rencontrés... « En dehors de Paris nous rencontrâmes la brigade de dragons du général de Mitry. Cet officier général, pipe aux dents, était radieux de se rapprocher du combat, et ses poilus avaient fière allure. Des chasseurs cyclistes et un certain nombre de régiments d'artillerie suivaient cette brigade. Nous nous arrêtâmes, nous les taxis, dans le village de Gagny où, le lendemain, vinrent nous rejoindre six cents autres véhicules du même genre et, en outre, toutes les autos militaires du gouvernement de Paris, sous la direction du capitaine Roy, de l'état-major du général Galliéni. Il y avait donc environ 1.000 autos. Nous comprîmes que nous n'étions pas très loin du front de combat, car nous entendions assez distinctement non seulement la canonnade mais par instants l'éclatement des obus.

« Les chauffeurs étaient admirables de sang-froid. Ils ne demandaient même pas à manger ou à boire, et pourtant nous étions partis la veille à onze heures du soir. Il était midi, et nous commencions à ressentir impérieusement le besoin de nous réconforter. Heureusement, notre général, prévenu, vint en personne nous apporter des vivres, des pneus et de l'huile pour nos autos, car nous n'aurions pas été loin la nuit suivante. Le 7 au soir, l'ordre parvenait de rejoindre certains points où se trouvaient des troupes, de les faire monter dans les autos et de les diriger sur Nanteuil. Nous transportâmes plus de 5.000 hommes avec nos autos : 1.000 autres nous rejoignirent en chemin de fer, et c'est ainsi que ce point qui avait été occupé par les Allemands put être repris par nous. Le 8, à dix heures du matin, nous recevions l'avis de regagner Paris. « Nous rentrâmes, ignorant absolument si la bataille de la Marne était gagnée. Nous l'espérions bien et nous eûmes la joie de cette bonne nouvelle quelques jours plus tard.

« Nous n'avions coopéré à ce grand acte que dans une mesure modeste. Il est permis cependant, ici, de faire l'éloge le plus grand des chauffeurs et du dévouement de ces hommes âgés, non mobilisables, dont quelques-uns même étaient infirmes, et qui marchèrent jour et nuit pendant 36 heures dans un ordre parfait encadrés uniquement par deux ou trois officiers. Il fallut un jour aller à Paris chercher des pneus et de l'huile. Je me contentai de dire

(Cl. Maurice Meys.)

LE CHATEAU DE BETZ, OU SÉJOURNA L'ÉTAT-MAJOR DE VON KLUCK

à ceux qui partirent : — « Mes braves amis, celui qui ne reviendrait pas commettrait une lâcheté ! » « Pas un ne manqua. (1)

Dans l'ensemble, avec la nécessité de combattre à la fois pour *l'articulation* sur la Marne et pour *l'enveloppement* en direction de l'Ourcq, la 6e armée reçoit l'ordre de reprendre l'offensive sur toute l'étendue du front, le 7, à quatre heures du matin. Le 5e groupe de divisions de réserve attaquera avec la 45e division sur le

(1) L'incident des taxis ayant obtenu une réelle célébrité, nous croyons devoir reproduire une autre version donnée à ce sujet. M. Courrière remarque, avec raison, qu'il ne faut pas donner à cet incident plus d'importance que le général Galliéni lui en attribuait lui-même.

On a beaucoup discuté sur la question de l'emploi des taxis-autos, aux jours de la bataille de la Marne, ces taxis-autos parisiens qui ont conquis une popularité soudaine en transportant sur le front de bataille les troupes du camp retranché de Paris. Au vrai, on n'a jamais, jusqu'à présent, dit exactement les services qu'ils avaient rendus.

Le général Clergerie, qui était, au moment de l'avance allemande sur Paris, chef d'état-major du général Galliéni, vient de faire un récit complet de cette particularité de la grande bataille. « C'était le 7 septembre, l'armée Maunoury qui, sur l'Ourcq, avait refoulé l'armée de von Kluck, tentait de l'envelopper. Il lui fallait des renforts. Or, dans l'après-midi du 7, une division destinée à l'armée de Paris débarquait dans le camp retranché. L'acheminer par la route ? C'eût été la faire arriver trop tard. Le chemin de fer ne pouvait emporter que 6.000 hommes. Il fallait envoyer les 6.000 autres par un autre moyen. C'est alors que le général Clergerie pensa à employer les taxis-autos. Le général Galliéni approuva son idée. Il y avait 100 taxis dans les dépôts au service du camp retranché. Il en fallait 600, pour 6 heures du soir, à Gagny, lieu d'embarquement. L'ordre de réquisition fut lancé. Les taxis devaient être pris au besoin sur la voie publique. La nouvelle fut vite connue des chauffeurs qui, d'enthousiasme, abandonnèrent leurs clients. A 6 heures, les 600 taxis désirés étaient au rendez-vous. Le général Galliéni assista à leur départ. Cinq hommes dans chaque voiture qui devait faire deux voyages. On établit un itinéraire d'aller et un de retour, des voitures de secours suivaient l'immense convoi. Les taxis se suivaient à vingt mètres de distance. Des dépôts de pneus et d'essence furent répartis sur leur parcours.

— Il n'y eut que quatre pannes importantes, conclut le général Clergerie dans l'article que publie le *Petit Journal*, et la division entière se trouva disponible dès l'aube du 8 au point voulu.

Et voilà comment les chauffeurs de taxis ont coopéré à la victoire de la Marne. Ils ont assuré le service très dur et même parfois dangereux qui leur était imposé avec un zèle et un dévouement patriotique auquel le général Laude a tenu à rendre hommage par l'ordre du jour suivant :

« Le général directeur des transports du camp retranché de Paris a constaté personnellement sur place, le lundi 8 septembre, avec la plus grande satisfaction, le zèle et l'esprit de dévouement patriotique dont les chauffeurs de taxis-autos ont fait preuve ; malgré leur fatigue, aucun acte d'intempérance n'a été relevé. Le général les en remercie.

front Plessis-Placy jusqu'à la Marne *(articulation)* et le 7e corps, prolongé à sa gauche par la 5e division de cavalerie du corps Sordet et soutenu par la 61e division de réserve chercherа, par Acy-en-Multien et au delà, à déboucher jusqu'à l'Ourcq *(enveloppement)*.

LE COMBAT POUR L'ARTICULATION : CHAMBRY-BARCY La 6e armée prend donc selon les ordres reçus, l'offensive pour la troisième fois, à la première heure de la journée du 7 septembre.

A droite, la 45e division, troupes d'Algérie, général Drudde, renforcée par la brigade marocaine Ditte et éclairée par la brigade de cavalerie Gillet, fait pivot : elle a pour direction générale : Chambry, Lizy-sur-Ourcq, Cocherel.

A gauche, le 7e corps, qui fait aile marchante, a pour direction générale : May-en-Multien-Coulombs et au Nord.

Dans le groupe des divisions de réserve (général de Lamaze) la 56e division, partant du front Champfleury-La Raperie, doit continuer à attaquer droit vers l'Est avec la plus grande énergie. But à atteindre en fin de journée : le franchissement de l'Ourcq entre Marnoue-la-Poterie et Ocquerre. La 55e division suivra le mouvement de la 56e division (1).

Suivons, d'abord, l'attaque sur l'articulation, celle de la 45e division. Voyez sur la carte : les deux objectifs ne peuvent être que Chambry et Etrepilly. Il s'agit en effet, d'enlever la Thérouanne, et ces deux villages forment la clef, l'un de la colline sud, à la cote 139 et l'autre de la colline nord, à la cote 130. Si l'on s'empare d'Etrepilly, on met le pied sur le plateau de Trocy où est installée l'artillerie allemande : c'est la victoire.

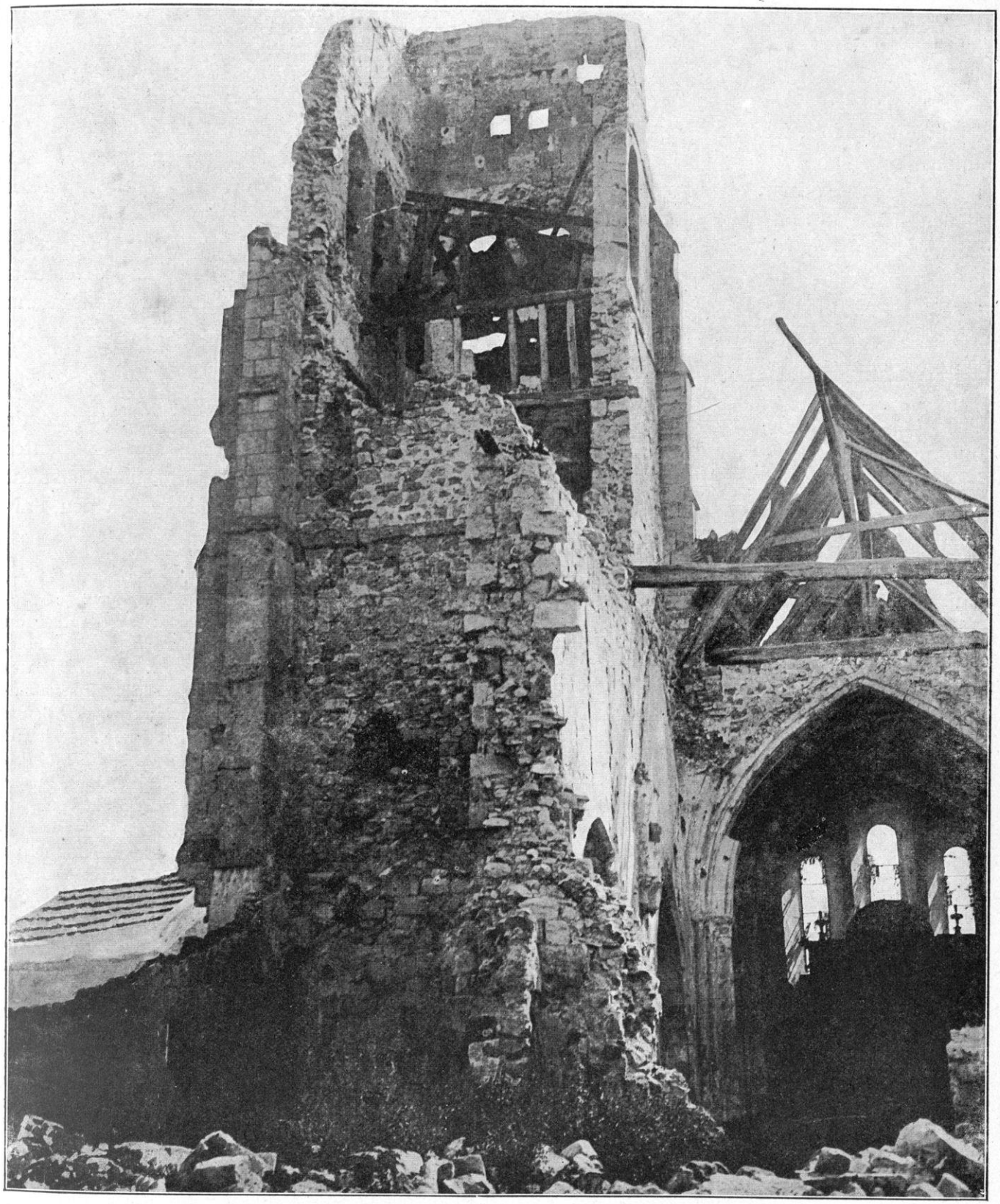
Mais, entre ces deux lignes de collines, la Thérouanne se creuse un lit profond ; un pays tout en bosquets, en ravins, en pentes buissonneuses, une route en ligne droite qui, de Meaux à May-en-Multien, suit les plateaux, tombe au fond de la vallée, remonte, retombe dans trois fonds à Vareddes, à Gué-à-Tresmes, à Beauval et remonte encore aux trois sommets à Chambry, à Plessis-Placy et à May-en-Multien, tel est le terrain qu'il faut parcourir pour atteindre le rendez-vous général de May-en-Multien et de Lizy-sur-Ourcq.

Quand la route franchit les plateaux, escortée de sa double rangée de peupliers, on voit la bataille de partout et les artilleries ont beau jeu ; mais quand elle s'enfonce dans les creux, la bataille s'enterre ; elle disparaît en quelque sorte et se localise en faits d'armes particuliers. Mais, remarquez bien les avantages de cette offensive par la route des plateaux : en la suivant, on évite les détours de la Marne ; du premier bond, on dépasse Meaux et, par conséquent, on commande les communications de la portion de l'armée ennemie qui, étant encore au sud de la rivière, fait face à l'armée britannique : si on pouvait franchir, d'un bond, la distance qui sépare Chambry de Cocherel et Coulombs, on serait en vue de Chateau-Thierry. La première partie du programme de Joffre serait réalisée.

La troupe comprend parfaitement l'importance de l'effort qui lui est demandé ; malgré la fatigue qui l'accable, elle est animée d'un enthousiasme indescriptible. Mais elle n'est pas renseignée sur les difficultés qui l'attendent et qui froncent le sourcil des chefs : car eux, savent que l'armée de von Kluck se masse de plus en plus dense devant eux.

Dès le début des engagements, on sent la lutte très âpre. La 45e division (général Drudde) a placé ainsi ses deux brigades : l'une, celle de droite (général Trafford) le plus près de la rivière (1er et 3e régiment de marche de zouaves); elle a pour mission d'enlever Chambry et d'endéboucher, à l'Est, pour déblayer le ravin de Vareddes; l'autre (général Quiquandon, 2e régiment de marche de zouaves et régiment de marche de tirailleurs), débouchant de Barcy, doit chercher à passer la Thérouanne vers Brunoy, de façon à contourner à l'ouest le plateau de Trocy et

(1) Général F. de Dartein. *La 56e division au feu.* Berger-Levrault (1919), p. 114.



(Cl. M Meys.)

ÉTAVIGNY. — L'ÉGLISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

déboucher entre Manœuvre et Vincy-Manœuvre.

Voici donc un objectif bien net pour la 45e division, c'est le siège du plateau d'Etrepilly, Trocy, Plessis-Placy, à l'Est.

Mais, on ne la laisse pas seule pour accomplir ce difficile exploit. Par un mouvement tournant à travers terre, de plus large envergure encore, la 56e division essaiera de déboucher plus en arrière autour de ce même plateau. Le général de Dartein qui, la veille, n'a pu sortir de la ferme Champfleury, fera contourner ce plateau par les fonds, la 112e brigade (général Cornille) marchant sur Etrepilly par les pentes des deux rives de la Thérouanne, et la 111e brigade (colonel Bonne) se portant, avec le 66e bataillon de chasseurs, sur la ferme de Poligny par le ravin qui porte le même nom. On peut espérer que l'ennemi, menacé d'être tourné des deux côtés, cédera pied et abandonnera le plateau.

Voici brièvement les résultats du premier élan offensif dans la matinée : La 45e division s'empare de Chambry, en débouche, mais est arrêtée sans pouvoir atteindre les hauteurs bordant le canal de l'Ourcq à l'ouest de Vareddes ; la brigade Quiquandon est arrêtée, à sa gauche, au moment où elle débouche de Barcy sans même pouvoir atteindre le creux de Gué-à-Tresmes ; à sa gauche, elle débouche de Barcy jusqu'à la cote 124, à proximité de la Raperie ; mais, là encore, elle est arrêtée avant d'avoir atteint la route d'Etrepilly.

A la 56e division, la 112e brigade (350e colonel de Certain) atteint Etrepilly vers onze heures et y pénètre : c'est le pied sur le plateau. Mais, des maisons et des tranchées au nord et au sud de la localité, elle est accueillie par des feux très nourris ; le combat se poursuit avec acharnement dans les rues du village jusque vers quatorze heures, heure à laquelle, bien que renforcé par un bataillon de chasseurs, le régiment est rejeté par une contre-attaque.

Quant à la 111e brigade, elle a bien gardé les bords du plateau de Champfleury et est arrivée auprès de la ferme de Poligny ; là, elle tient bien sa liaison avec le 7e corps : mais elle est arrêtée, elle aussi, dans le ravin et ne peut enlever la ferme.

Partout, on tient ; mais on n'avance plus. L'ennemi reste ferme sur le plateau d'où il canonne à vue les masses qui l'assiègent. L'après-midi s'écoule. Il est seize heures. La journée est d'une chaleur accablante. Les troupes s'étonnent de la résistance qu'elles rencontrent...

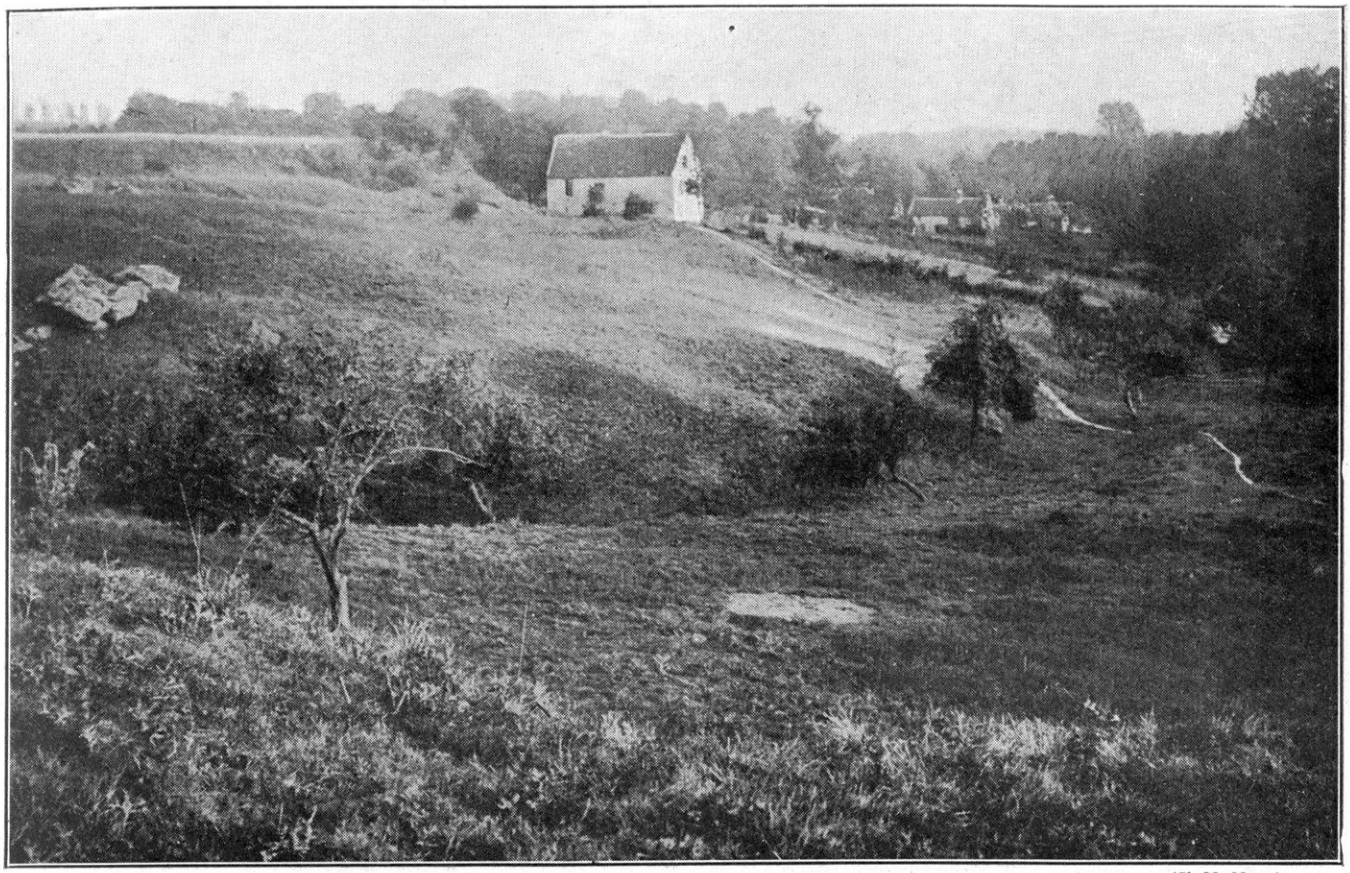
Avant de reprendre, avec elles, la fin de cette terrible journée, donnons, d'après les témoins quelques traits de la lutte qui a maintenu l'élan des troupes dans les contre-bas du redoutable plateau.

LA BATAILLE D'ARTICULATION D'APRÈS LES TÉMOINS, LE 7

D'abord l'attaque de gauche sur les pentes de Barcy sur lequel s'est massée, peu à peu, l'artillerie allemande.

«... La 45e division, commandée par le général Drudde, était mise à la disposition du général Maunoury. Le 6 septembre, le 2e zouaves (auquel appartient l'auteur du récit) arrivait, fatigué par une marche longue et pénible, à l'extrémité sud du village de Barcy... A quatre heures du matin (le 7), rassemblement devant les maisons abandonnées. Les étoiles disparaissent lentement : c'est l'aube d'une belle journée. A quatre heures et demie, le régiment se met en route prenant la direction du Nord. Le bruit du canon se rapproche. Cette fois, les hommes, qui se demandaient quand ils verraient l'ennemi, ne sont plus sceptiques sur la rencontre avec lui...

« Les réflexions sont interrompues par l'arrivée de trois obus, qui viennent éclater à 200 mètres en arrière de nous. « Halte ! » ordonne le commandant d'Urbal qui appelle à lui les commandants de compagnie : on se croirait à la manœuvre. Cependant les obus tombent déjà beaucoup moins loin. Les ordres du chef de bataillon ont été brefs. Notre capitaine revient et réunit les sous-officiers : — « Les Allemands, dit-il, occupent la cote 137 au nord de Barcy. Nous devons nous accrocher à eux en nous avançant le plus possible et les empêcher, coûte que coûte, de gagner du terrain »... A la corne du chef de bataillon, on reprend la marche en avant, les compagnies en losange. Les obus passaient au-dessus de nos têtes et ne nous touchaient pas... Soudain, ce sont des sifflements auxquels il n'y a pas à se tromper : les balles nous arrivent. En quelques secondes, nous sommes déployés en tirailleurs et nous allons de l'avant. Mais le feu de l'ennemi devient vite intense ; les mitrailleuses commencent à se démasquer. Plusieurs des nôtres sont déjà blessés. Nous



(Cl. M. Meys.)

BAS-BOUILLANCY. — LES SOURCES DE LA GERGOGNE

nous jetons dans un champ de luzerne et nous entamons la marche rampante. Le feu redouble de violence et aussi de précision ; le capitaine Imbert est atteint d'une balle en pleine poitrine. Le commandant d'Urbal est magnifique de sang-froid. La canne à la main, debout en arrière du bataillon, il dicte ses ordres en fumant sa pipe. Il est repéré ; un feu nourri est dirigé de son côté et il ne tarde pas à être tué d'une balle dans la tête... A ce moment, nous nous exaspérons ; nous attendons le secours de l'artillerie bien lent à venir. Ce n'est qu'assez tard qu'une de nos batteries commence à se faire entendre et cela nous met du baume dans le cœur. Grâce à sa protection, nous allons gagner du terrain... Aussi quelle n'est pas notre surprise quand nous recevons l'ordre de nous porter à 400 mètres en arrière à l'abri d'une croupe qui nous dissimule à la vue de l'ennemi... La nuit est tombée... On nous apprend que nous allons attaquer Etrepilly... »

Voici donc la première partie de la journée du 7 autour du plateau de Barcy. Jusqu'à l'arrivée de l'artillerie, l'offensive de la 45e division est enrayée.

Nous avons le tableau de ce qui se passe sur le même point dans le camp allemand : c'est l'image identique, mais renversée.

« Le 7 septembre, la fraîcheur du matin nous éveille, écrit sur son carnet le capitaine Wirth du IVe corps de réserve. La lutte d'artillerie recommence exactement à six heures... Les pertes à l'avant augmentent, surtout à cause de l'usage que fait l'ennemi de ses pièces d'artillerie lourde et des canons de marine et de forteresse à longue portée. Les blessés viennent se faire panser au Plessis-Placy... Vers le soir, la lutte d'artillerie redouble d'intensité. Le feu en rafales reprend. Nos lignes supportent patiemment cette bénédiction du soir. Mais, cette fois, elle ne s'arrête pas : le feu est continué très tard dans la nuit... »

Le rôle de l'artillerie est, comme on le voit, capital dans cette première partie du combat. L'artillerie allemande massée sur le plateau de Trocy, contient, pour le moment, l'élan des troupes françaises.

Il est intéressant d'être renseigné précisément sur la situation et le rôle de cette artillerie. Rien de plus précis, à ce point de vue, que le récit du capitaine Hermann Richter. Celui-ci appartient à ces formations d'artillerie du IVe corps actif qui ont quitté le front sud de

LA RIPOSTE DE VON KLUCK

Attaqué par l'armée Maunoury. Von Kluck rappelle ses troupes aventurées au Sud de la Marne. Il doit renforcer d'abord son articulation vers Trocy et Varreddes et ensuite son aile droite vers Betz et Nanteuil-le-Haudoin.

Positions le 5 Septembre
(soir)

IV. — Corps d'armée

Positions le 8 Septembre
(soir)

● IV. — Régiment appartenant au IVe Corps d'armée.

→ Direction d'attaque d'une division française.

— Altitudes —

+ de 100m

+ de 200m

— *Echelle* —

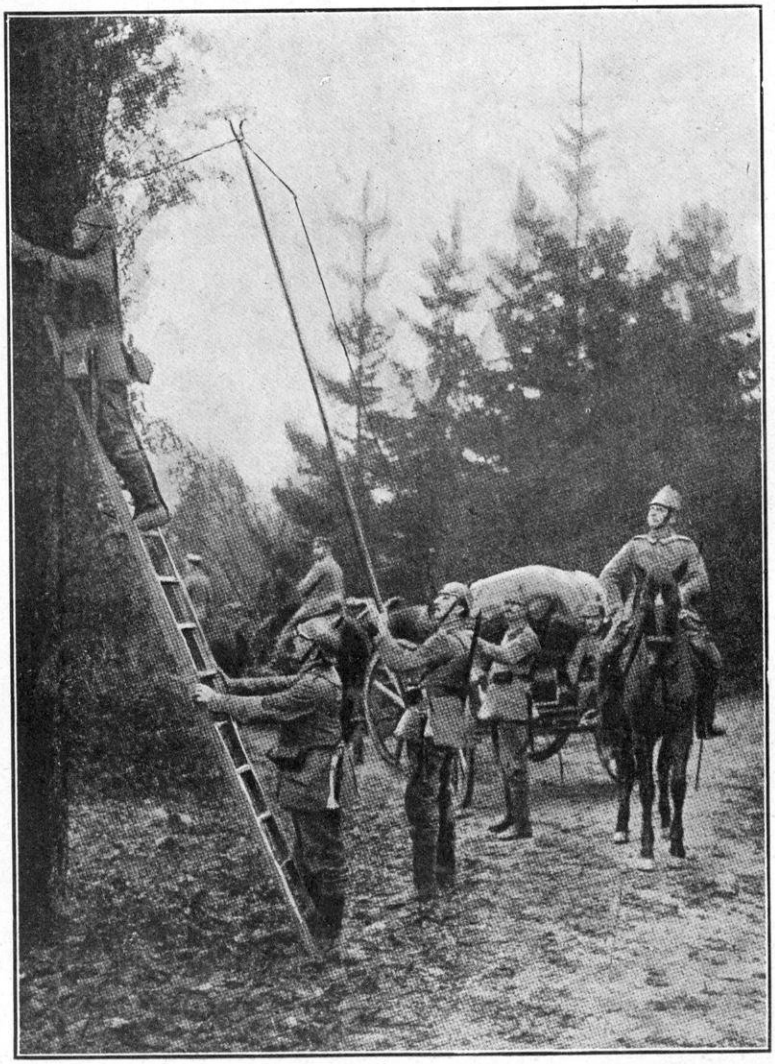
0 1 2 3 4 5 10 Km

CLICHÉS ONKELINX, 20, Rue Richer, PARIS.

A. P.

la Marne dans la journée du 6 et qui, après avoir marché toute la nuit, entrent en ligne sur le plateau de Trocy dans la matinée du 7.

...« Nous sommes au sud de Trocy, à environ 200 mètres en arrière de la crête en position de feu couverte, dissimulés derrière un hangar rural et des meules de paille. Près de nous, trois batteries du IVe corps de réserve ; derrière nous, les batteries de la 8e division de réserve du même IVe corps de réserve ; à l'Est, l'artillerie du IIe corps est en action depuis l'après-midi d'hier... A peine sommes-nous sur le terrain et le téléphone est-il posé, que la bataille commence ; il est six heures et demie du matin. Disparue la fatigue, disparues la faim et la soif, disparue la pensée d'une nuit sans sommeil : la joie du combat s'empare de nous. Oh ! qu'il nous soit donné d'asséner, avec nos canons du IVe corps, la décision dans la lutte qui dure déjà depuis deux jours. A première vue, il y a sur le terrain, nous compris, *environ* 500 *à* 600 *canons* faisant comme un cercle d'airain autour de cette crête qui tient Paris immédiatement sous son commandement J'attends l'appel téléphonique comme une délivrance. Il arrive ; et, deux minutes après, nos obus vont vers l'ennemi comme un salut matinal... »



SOLDATS ALLEMANDS
POSANT UNE LIGNE TÉLÉPHONIQUE

Le capitaine donne un récit extrêmement émouvant de l'effet produit, dans l'armée allemande, par le feu de l'artillerie française. En voici quelques extraits :

« Mais qu'est-ce ? Un hurlement et un sifflement perçant comme nous n'en avons jamais entendu, traverse l'air et à cinq pas devant le hangar, un éclatement formidable, comme si la crête était déchiquetée en mille morceaux ; puis une fumée épaisse répandant une odeur nauséabonde vient vers nous. Ce doit être des canons d'un bien lourd calibre. Et avant que nous ayions rassemblé nos esprits, un hurlement de quatre sons à la fois, un éclatement secouant la terre et d'innombrables balles et projectiles déchirent le champ de betteraves à cent pas devant nous... Nous regardons stupidement l'horrible tableau. Aucun ordre n'arrive plus ; le fil téléphonique est arraché... Au moment où je vais donner un ordre, la parole meurt sur mes lèvres. Voici encore le hurlement sinistre qui grandit dans l'air, qui s'approche. Chacun joint involontairement les mains et une courte prière à Dieu, notre Seigneur, s'échappe de nos lèvres tremblantes. Chacun cherche un abri derrière les canons, dans une tranchée à fleur du sol. L'effroyable rafale tombe sur la 5e batterie placée à notre droite... On se croirait dans le gouffre de l'enfer... C'est un miracle que nous soyions encore en vie... Les heures se succèdent. On s'habitue peu à peu à l'infernal vacarme. Les coups continuent de tomber sans interruption. Il n'y a pas une seconde de calme. Quand on pense que 1.200 canons, peut-être, croisent leurs feux !... Il est midi. Le soleil est brûlant. Pas de repos. Les ordres se succèdent... Soudain arrive l'ordre de changer de position. Dans ce feu d'enfer ! Mais c'est un suicide ! On finit par apercevoir la batterie française. « Nous avons déniché les compagnons ! » crie le capitaine. Et bientôt nos obus vont tomber au milieu des Français et les mettent en fuite... Après une demi-heure, l'ordre est donné de changer encore une fois de position... On traverse le village au grand trot par la route qui mène au village d'Etrepilly dans la vallée... Bientôt la rafale ennemie nous retrouve. Elle nous poursuit. Nous sommes pris par un tir de flanc... Là, devant nous, à 5 ou 600

RÉEZ. — BAS-BOUILLANCY

mètres seulement, apparaissent des formes sombres et, dans le terrible craquement, on entend la mélodie chantante des balles d'infanterie. On charge fébrilement ; on tire fébrilement ; entouré de mille sortes de morts, dans une vraie chaudière infernale, nous tirons sans cesse coup sur coup, jusqu'à ce que nous ayons repoussé l'ennemi à 1400 mètres... Soudain, le sifflement si particulier des balles de l'infanterie. C'est l'ennemi qui revient à la charge. Commandement : « Tirer sur la colonne d'attaque dans le ravin de la vallée où elle s'avance à couvert jusqu'à ce qu'on l'ait repoussée à 2800 mètres ». Mais, nous ne pouvons repérer la batterie qui nous accable de ses coups. Elle doit être établie sur les pentes boisées de la hauteur de l'autre côté (c'est exact, les batteries françaises sont vers Pringy). Il est six heures du soir... Mais voilà l'ordre de la brigade qui arrive : « Profiter de l'obscurité pour regagner notre ancienne position. » Et nous retournons en arrière vers Trocy... Le village d'Etrepilly reste entre nos mains. Pourvu que le IXe corps arrive demain matin pour compléter notre victoire !... »

Les choses vont se modifier au cours de la nuit qui commence. Nous dirons, tout à l'heure, la fin de la journée et la reprise d'Étrepilly par les troupes françaises.

LA BATAILLE D'ENVELOPPEMENT

Il faut, auparavant, suivre la bataille vers la gauche et dire comment les choses se sont passées, dans la matinée, pour le 7e corps et pour les forces chargées avec lui de la tentative d'enveloppement par le Nord.

Le 7e corps reconstitué à deux divisions se trouvait établi, le 7 septembre au matin, parallèlement à l'Ourcq, à cheval sur la Gergogne, sur la ligne générale : Bouillancy, Acy, ferme-Nogeon, Fosse-Martin, Puisieux. Le quartier général était à Brégy. Le simple examen de la carte suffit pour faire comprendre le progrès accompli, dans la journée du 6, et les infiltrations qui s'étaient produites dans la nuit du 6 au 7. Si l'on considère le point de départ, à savoir la région de Dammartin, on voit quel était le chemin parcouru. Visiblement l'éventail se refermait sur les forces allemandes défendant la rive droite de l'Ourcq. L'aile marchante gagnait du terrain.

Le souci était grand dans le camp allemand. Le IVe corps de réserve tiendrait-il jusqu'à l'arrivée des autres corps de von Kluck ? « Question grosse de conséquences et peut-être de la destinée de la guerre », observe un écrivain allemand.

Le 7e corps avait reçu l'ordre de continuer sa marche en avant vers l'Ourcq et on l'appuyait, comme nous l'avons dit, par la 61e division de réserve plus au nord, et, plus au nord encore, par les divisions du corps de cavalerie Sordet, qui arrivaient successivement pour prolonger le front français vers les communications de l'armée allemande.

Au début de la journée, tout s'annonce bien pour le 7e corps.

Le général Vauthier a lancé son corps à l'attaque des rudes pentes de la vallée de la Gergogne, de Réez à Acy-en-Multien. C'est Acy-en-Multien qui devient le nœud de la bataille : c'est là que l'on doit aborder la troisième crête dont la possession rendrait l'offensive française maîtresse de la vallée de l'Ourcq. L'infatigable 14e division (général de Villaret) mène le train au centre. Elle aborde de face les pentes de la riviérette, tandis que l'ennemi, bien retranché, l'accable de ses feux du haut du plateau d'Etavigny-Acy. Le tir des mitrailleuses décime les rangs de ces braves régiments montant à l'assaut. Le colonel Bonfait, qui commande le 42e régiment, le commandant de Pirey, qui a pris le commandement du 60e, sont mis hors de combat. Nombre d'officiers succombent.

A la 63e division de réserve (général Lombard), division qui fait corps avec la 14e division active, les pertes ne sont pas moins lourdes. Le lieutenant-colonel Augier, qui commande le 238e, a reçu trois blessures. Presque tous les chefs de section sont tués ou blessés. Un temps d'arrêt se produit.

Cependant les résultats obtenus dans la matinée paraissent se consolider par une brillante offensive de la 14e division et en particulier du 35e régiment (colonel de Mac-Mahon).

« A sept heures, dit un document, le régiment prend l'offensive en cherchant à s'emparer de la hauteur Nord de la route Bouillancy-Acy, en contournant ensuite Acy par le Sud. A neuf heures, le 1er bataillon prend pied sur les hauteurs sud d'Acy ; mais il est obligé de les évacuer sous les rafales de l'artillerie allemande. A onze heures, le 1er bataillon tient la croupe au nord de la route Réez-Acy avec des fractions du 47e chasseurs. Le régiment se reporte à 800 mètres sud-est de Bouillancy et organise la position. A seize heures, offensive générale. Le régiment marche sur Acy par la rive gauche de la Gergogne... L'ennemi est contenu et refoulé ; le combat cesse à la nuit. Le régiment bivouaque sur la ligne Bouillancy-Réez. Il a à sa gauche le 42e, à sa droite les éléments de la 63e division d'infanterie de réserve à la ferme Nogeon. »

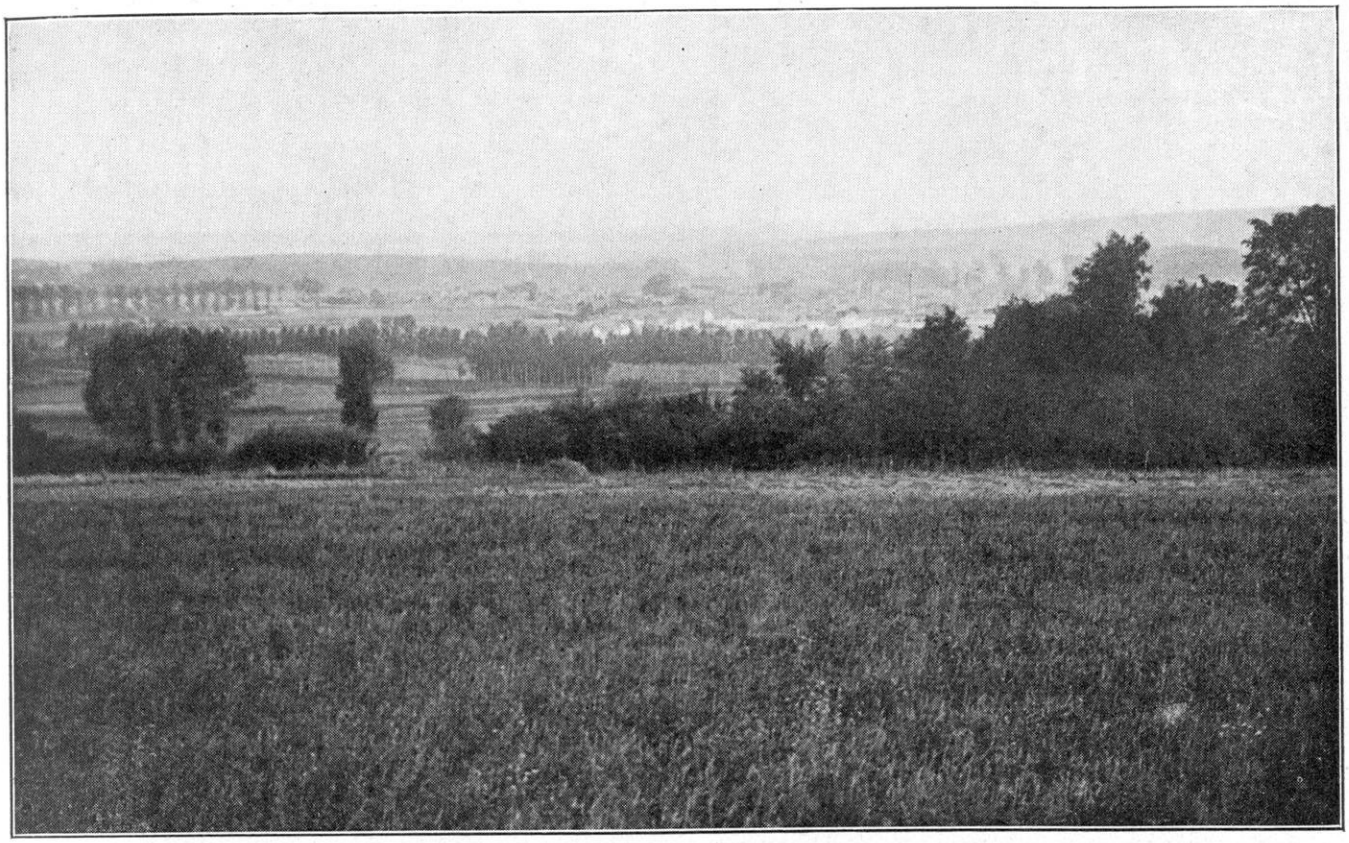
La 63e division (général Lombard), maîtresse de Puisieux, a rencontré une vive résistance à Fosse-Martin. Près de la ferme Nogeon, incendiée par l'artillerie ennemie, le soldat Guillemard, le caporal Michalet, du 298e et le sergent Fabre, du 4e génie, enlèvent de haute lutte le drapeau du 36e fusiliers de Magdebourg (IVe corps, 8e division).

Au cours de cette rude journée, le 7e corps a eu à subir l'entrée en ligne des renforts allemands arrivant du sud de la Marne et, s'il n'a pas pu rejeter ces forces nouvelles dans l'Ourcq, du moins il les a empêchées de déborder notre front et même, ainsi que l'indiquent les carnets de route allemands, les a fortement ébranlées.

C'est l'impression que donne nettement le récit du capitaine Pelade du 298e d'infanterie, de la 63e division qui, opérant à droite de la 14e division, faisait la liaison avec les divisions de réserve du général Lamaze :

« Le régiment fut d'abord placé en formation de combat *face à l'Est* le long de la côte de Brégy à Fosse-Martin. En minces colonnes de demi-sections, nous reprenions la marche en avant, le 246e était devant nous et venait de faire halte. Nous le rejoignîmes bientôt sur la crête au sud de Fosse-Martin... Nous avions, comme point de direction, le village de Vincy-Manœuvre ; nous devions laisser Puisieux sur notre droite. Je ne me souviens plus par suite de quelles circonstances ma compagnie se trouva en tête d'une des deux colonnes formées par le régiment. Dans tous les cas, notre progression était facile. Nous sentions en nous une sorte d'allégresse. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une route transversale venant de Puisieux et se dirigeant vers le nord sur la ferme Nogeon.

« C'est à partir de cette route que les difficultés commencèrent... Vers dix-huit heures, le lieutenant-colonel Andlauer, commandant le 305e, arrivait et, après un moment d'entretien avec le lieutenant-colonel Dupont, la marche sur Vincy-Manœuvre était décidée. Remontant un peu vers le Nord, en suivant la route de Nogeon, nous faisions un à droite en nous dirigeant vers la ferme de Maulny. La nuit venait... »



LA CUVETTE DE VAREDDES

En somme, malgré les renforts allemands, il y avait progrès. Tout permettait d'espérer un résultat satisfaisant quand, selon la volonté du général Maunoury, toutes les divisions ayant atteint les crêtes vont donner ensemble pour enlever le succès. On sentait l'ennemi partout ébranlé. Les carnets de route allemands nous apprennent la position extrêmement critique des corps épuisés par de longues marches et par trois jours de combat.

Mais un événement fâcheux se produit à l'extrémité nord du champ de bataille, précisément par l'intervention de nouvelles troupes allemandes appartenant au IIe corps allemand et rend, pour un instant, confiance à l'ennemi.

Nous avons suivi la marche du IVe corps allemand et d'une partie du IIe corps suivant le champ de bataille en arrière de la ligne de feux par Rouvres, Boullare, Antilly, cherchant à nous déborder par l'extrême-gauche. Nous l'avons vu, malgré son état de fatigue extrême, se ranimer à la voix de ses chefs et se précipiter au combat. Or, d'autres forces, appartenant à la 4e division d'infanterie du IIe corps, arrivent sur le terrain en fin de journée. Ainsi von Kluck a constitué pour la défensive, sinon pour l'offensive, une masse où il a réuni tout ce dont il pouvait disposer. Le sort de ses communications l'inquiète et la manœuve d'enveloppement du général Joffre devient sa grande préoccupation. Ces forces en luttant pour ne pas se laisser déborder par notre 7e corps, trouvent devant elles une division de réserve, la 61e qui, elle-même, au prix de fatigues inouïes, est arrivée à la gauche extrême de la bataille française où elle se trouve, d'ailleurs, sans appui vers le Nord, puisque les divisions de cavalerie sont encore sur la route de Nanteuil-le-Haudoin ; un peu inexpérimentée, elle est surprise, en vérité, de se trouver ainsi, inopinément, un des pivots de la bataille.

Cette division (général Desprez) avait été

transportée jusqu'à Plessis-Belleville par voie ferrée, tandis que son artillerie suivait par voie de terre. De Plessis-Belleville, la division se porte, par Sennevières, à la gauche du 7e corps d'armée. Ses ordres sont d'attaquer dans la direction du bois de Montrolles et Etavigny. C'est donc elle qui prend, maintenant, l'aile marchante pour la manœuvre de l'enveloppement. Malgré l'état précaire où la mettent la pénurie de ses cadres et les premières épreuves subies sur la Somme, où la division avait déjà combattue dans les rangs de la 6e armée, elle s'engage favorablement et enlève le bois de Montrolles.

C'était juste la menace directe sur les communications de l'armée allemande. L'artillerie divisionnaire est en batterie au sud de Villers-Saint-Genest et, de là, commande la route de Betz à la Ferté-Milon. Mais sans, peut-être, s'en rendre compte, la 61e division de réserve est tombée sur le centre même de la résistance ennemie ; car c'est à la Ferté-Milon que von Kluck, après les reculs du 5 et du 6, a finalement établi son quartier général.

Le commandement allemand sent le péril. Les réserves dont il dispose, les troupes qui surviennent, il les jette sur ce point dont il a discerné l'importance capitale. C'est la minute critique. Si le corps de cavalerie français eût pu prêter main-forte à la 61e division de réserve, peut-être le résultat cherché par Joffre eût-il été obtenu et l'ennemi eût-il été débordé et tourné. La Ferté-Milon est la clef de Château-Thierry.

Von Kluck a vu le péril. Artillerie et infanterie sont jetées au barrage au devant de la 61e division de réserve. Au moment où elle débouche sur le terrain découvert qui monte vers la ferme Saint-Ouen, terrain sur lequel l'ennemi s'est retranché, le 316e tombe sous des feux violents d'artillerie et de mousqueterie. Il s'arrête. Une forte contre-attaque à la baïonnette le rejette dans le bois de Montrolles où les Allemands le suivent. Le mouvement de recul entraîne les troupes qui opéraient au sud et au nord du bois. « Le capitaine Roux, qui commande le 5e bataillon du 318e, est mortellement atteint ; le lieutenant Jonas est également frappé ; des hommes tombent, nombreux. Petit à petit, des fractions reculent... Le 264e et 265e régiments tentent d'avancer par des charges à la baïonnette. Quatre fois de suite, ils sont enlevés sous une grêle de balles ; mais toutes leurs attaques sont brisées par le feu adverse » (1).

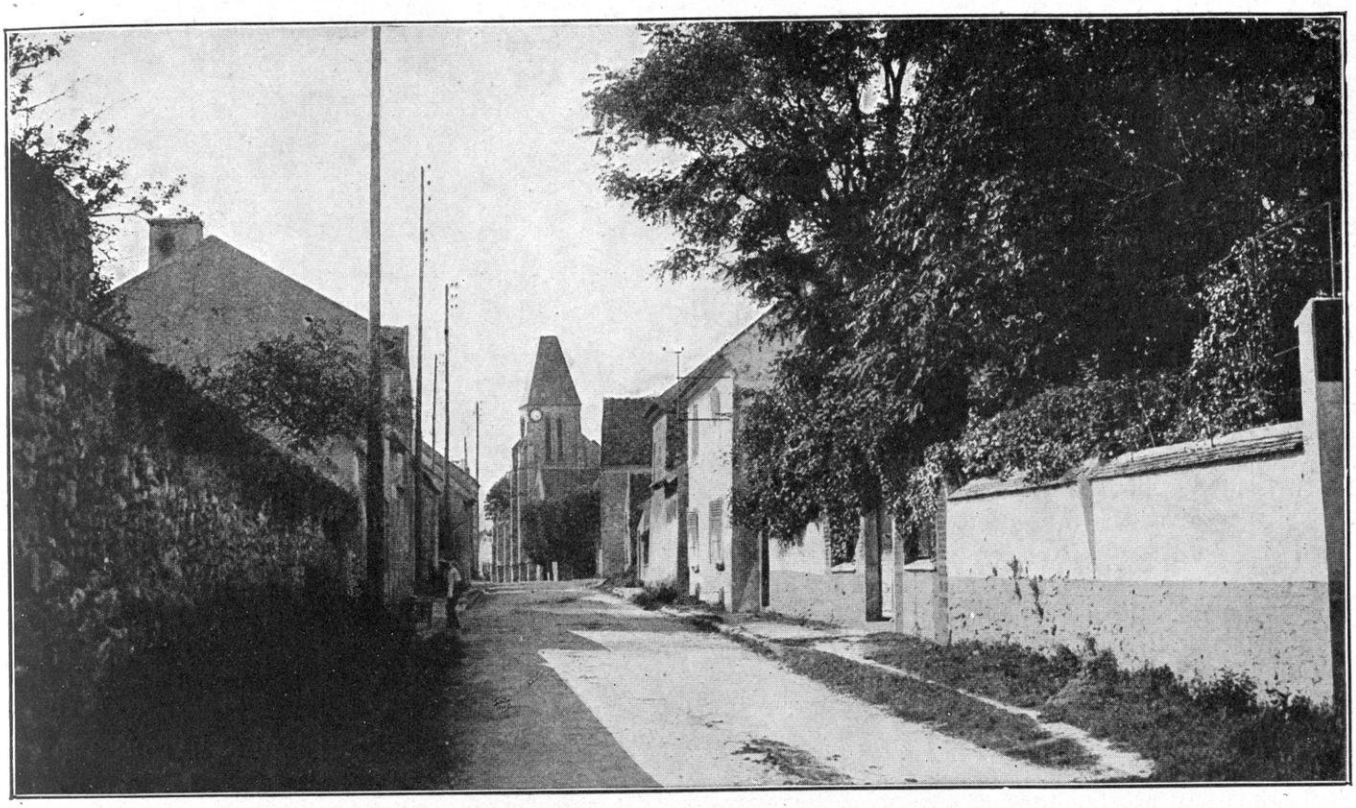
L'intervention des réserves fait marquer un temps d'arrêt à l'ennemi ; mais, à la tombée du jour, une nouvelle poussée détermine le reflux jusqu'à Villers-Saint-Genest. Ce n'est qu'à environ deux kilomètres à l'ouest de Nanteuil que les troupes sont remises en mains et forment leurs bivouacs à l'abri des avant-postes. De ce trou qui se produit soudainement à l'extrême gauche de la ligne française, les plus graves conséquences eussent pu résulter. Un contre-débordement allemand pouvait se substituer à la manœuvre de Maunoury et la retourner contre nous. C'est à l'heureuse intervention d'un homme du plus rare coup d'œil militaire et dont la carrière prendra bientôt son essor, le colonel Nivelle, qu'est dû cet heureux résultat :

« Dès le 7 au soir, raconte un des hommes qui commandaient ce secteur, la résistance opposée par l'ennemi fut acharnée ; elle devait durer jusqu'au 9 septembre inclus. Il en résulta des combats ininterrompus, de jour et de nuit, des actions d'artillerie très vives et prolongées, sans que le 7e corps qui se trouvait à l'extrême-gauche, pût progresser.

« Toutefois, grâce à l'artillerie du corps, qui fut appelée à soutenir tantôt la division de droite, tantôt celle de gauche, aucun recul ne se produisit dans nos lignes, puisque le quartier général du 7e corps et le poste de commandement furent toujours maintenus à Brégy, point très avancé où le général Vauthier était arrivé le 6 septembre accompagnant les troupes jusque dans les combats d'avant-garde.

« Cependant, un incident dont la solution fut tout à l'honneur du colonel Nivelle, se produisit sur le terrain de la division de droite, division de réserve (la 63e division) encore incomplètement aguerrie et dont les cadres avaient subi des pertes sérieuses. Impressionnés par la violente canonnade allemande qui avait mis Puisieux en flammes, inquiétés par les effets du feu de l'artillerie ennemie qu'ils attribuaient à la nôtre, (des confusions

(1) V. Courrières, *op. cit.* p. 61.



UNE RUE DE VAREDDES

semblables causées par l'explosion des projectiles allemands, avec gerbe arrière, furent fréquentes au début de la guerre), les hommes de plusieurs compagnies fléchirent et se replièrent contre la volonté de leurs chefs.

« Le colonel Nivelle qui avait, peu de temps auparavant, mis sur roues deux groupes de l'artillerie du corps, par un bond dans la direction de Puisieux, s'était porté en avant pour sa reconnaissance. Voyant le danger et, avec une superbe audace, il porta ses deux groupes en avant, au delà de la ligne d'infanterie qui reculait, mit en batterie et ouvrit un feu rapide à 2000 mètres.

« Cette subite et audacieuse intervention, ce mépris du danger, cet exemple de volonté et de ténacité rendit le calme aux esprits. L'infanterie s'arrêta, revint sur ses pas et put, grâce à la rapidité avec laquelle la crise fut dénouée, sans que l'ennemi ait pu profiter de ce désarroi momentané, reprendre les positions qu'elle avait abandonnées et qu'elle sut conserver par la suite ; on put même reconstituer une réserve de deux bataillons. L'artillerie qui s'était trouvée, ainsi, en avant des lignes, sans protection, dans une situation critique, put alors être ramenée progressivement dans une position normale. »

D'ailleurs, l'ennemi, épuisé lui-même par de longues journées de marche, n'a pas la force de prolonger la poursuite ou peut-être n'a pas eu conscience de son succès. C'est ce qui résulte de deux carnets de route allemands, dont l'un émane du IIe corps et l'autre du IVe corps. A la 61e division, on apprit, le lendemain, que certains éléments qui n'avaient pas suivi le mouvement de recul et qui avaient tenu dans le parc du château de Betz, n'avaient pas été inquiétés et qu'ils avaient passé tranquillement la nuit à Boissy, à huit kilomètres en avant de Nanteuil-le-Haudoin.

Kietzmann, du IIe corps, écrit sous la date du 7 septembre :

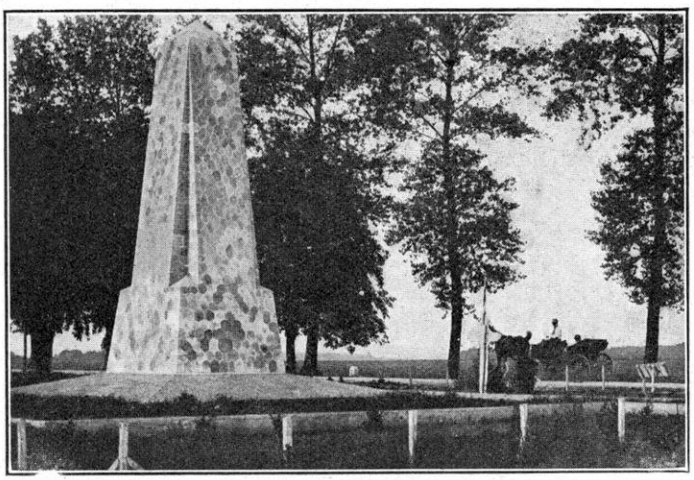
« Vers Acy-en-Multien, se déroula une bataille dans laquelle nous nous trouvâmes sous le feu des obus ennemis *et où nous eûmes beaucoup à souffrir*... Notre artillerie n'était pas à la hauteur de l'artillerie ennemie que nous avions en face de nous... »

(Allusion évidente à l'effet produit par l'artillerie Nivelle).

Lörhish, du IVe corps actif, a été blessé aux environs d'Étavigny. Il donne une précision très intéressante sur l'entrée en ligne de la 61e division de réserve :

« La journée nous amène de nombreux moments émouvants. Une fois, nous courons le risque *d'être pris de flanc*

par le côté droit (c'est bien le mouvement débordant) dans la tranchée (preuve que von Kluck avait organisé le terrain), par des tireurs ennemis. Mais notre commandement y avait pourvu et des batteries amenées à notre gauche doivent avoir un effet terrible; car les colonnes françaises, qui avançaient, se débandent et prennent une fuite précipitée. Une autre fois, les Français couvrent littéralement notre position de schrapnells et d'obus. C'est infernal; mais tout passe au-dessus de nous sans qu'un seul coup vienne frapper dans notre voisinage... (Il s'agit toujours de l'effet de l'artillerie Nivelle. Mais les coups portaient au-delà, sur le IIe corps.) Je profite d'un moment de répit. Le chemin me mène directement à Étavigny. Mais les ambulanciers m'indiquent le bataillon de réserve du régiment qui est établi dans un creux à l'abri à environ 1 kilomètre au sud-ouest d'Étavigny en arrière. L'ambulance était à Rozoy-en-Multien. *Organisée pour 200 blessés, il y en avait environ 800 en traitement...* J'apprends par un camarade du régiment la fin de l'assaut, le soir du 7. A environ 7 h. 1/2 le combat avait cessé et l'ennemi avait été chassé hors de sa position. Mais, ce qui restait du régiment était si épuisé qu'il ne put défendre et garder la nuit la hauteur conquise. Il dut la quitter et fut ramené à Boullarre. »



LE MONUMENT DE BETZ

Il faut le reconnaître, la manœuvre de von Kluck qui, d'autre part, compromettait si gravement l'ensemble de la bataille allemande, réussissait sur ce point et la tentative d'enveloppement prescrite par le général Joffre et le général Maunoury échouait devant l'accumulation des forces amenées sur le terrain par le haut commandement allemand. On peut le dire, c'est déjà quelque chose comme « la Course à la mer » qui commence à s'esquisser. Les deux partis essaient de se déborder l'un l'autre; mais, tant qu'il y aura du terrain autour d'eux, ils n'y parviendront pas.

LE CORPS DE CAVALERIE A L'AILE TOURNANTE; LE 7 SEPTEMBRE

Ainsi que nous l'avons indiqué, le haut commandement français avait conçu le dessein de prolonger encore sa ligne d'enveloppement ou son aile marchante, en faisant concourir à la manœuvre le corps de cavalerie Sordet, amené de la région de Versailles.

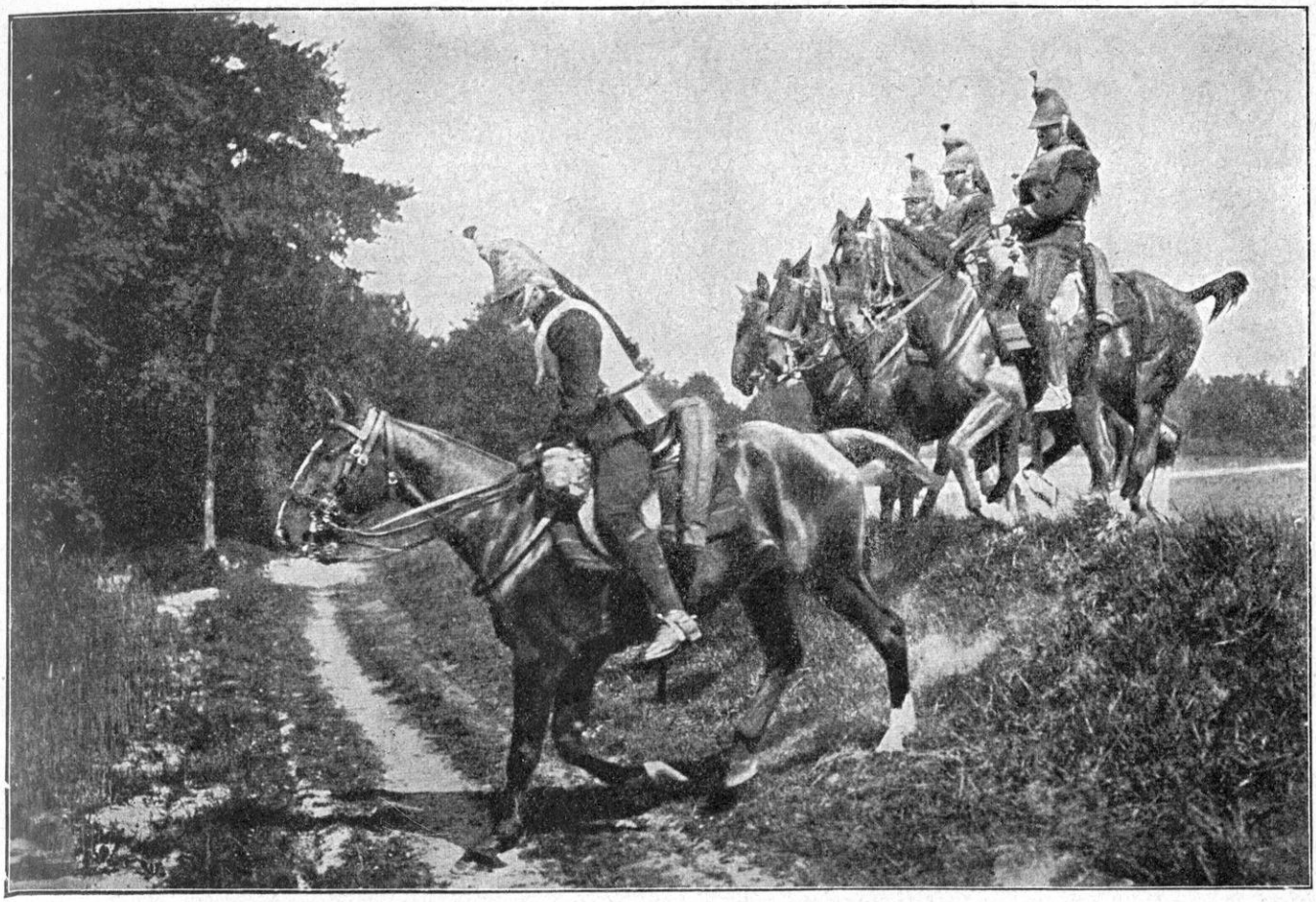
Disons, en deux mots, ce qu'il était advenu de cette intervention.

De ce côté encore, tant que les renforts allemands ne furent pas arrivés, on put croire au succès de la manœuvre : n'escomptait-elle pas, d'ailleurs, le vide du terrain ?

Mais le corps, épuisé par une course de plus de 100 kilomètres, ne pouvait être au début, qu'un appoint. Sans le concours de l'infanterie, sa valeur combative était singulièrement réduite. C'était, d'ailleurs, à titre de démonstration qu'on le lançait sur le terrain.

Il avait reçu l'ordre d'envoyer ses premières forces disponibles, et notamment la 5e division, au delà de la ligne de chemin de fer à Macqueline et de battre le pays par Bargny, Cuvergnon Thury-en-Valois, à la recherche de l'ennemi et de pousser, si possible, par des avant-postes en direction de Mareuil-sur-Ourcq, d'Autheuil-en-Valois et de la Ferté-Milon.

Dans la matinée et la première partie de l'après-midi, ce programme parut sur le point de se réaliser. Les 1re et 3e divisions de cavalerie atteignirent la région de Cuvergnon ; les éléments les plus avancés passèrent même la ligne de chemin de fer. Le 15e chasseurs, sous le commandement du colonel Delécluze, mène vivement une première attaque dans la direction de Betz et de Thury-en-Valois ; mais à Betz elle est accueillie par un feu intense de l'ennemi, qui a fortifié et crénelé les maisons. La cavalerie ne peut forcer le passage : elle renonce, non sans pertes assez lourdes. En même temps, le colonel Henocque, — un des chefs de cavalerie que la fin de la guerre verra se couvrir de



CUIRASSIERS EN RECONNAISSANCE SUR LE FRONT

gloire à Moreuil, — fait sauter des lots très importants d'obus et d'approvisionnements allemands à Bargny. Mais, il faut bien conclure de ces rencontres que l'ennemi est en force de ce côté :

« Vers deux heures, écrit un des officiers du 3e hussards, nous étions à trois kilomètres de Betz... Une courte marche et nous voici près de Betz où les feux d'artillerie et de mousqueterie rivalisent d'intensité. La brigade met pied à terre et se dissimule dans une dépression de terrain. Des avions planent lents et placides ; un instant après, un obus éclate au milieu de notre rassemblement... La nuit tombe rapidement ; de nombreuses patrouilles de cavaliers sont lancées dans diverses directions et les éléments inoccupés bivouaquent à Péroy-les-Grombies » (1).

Les éléments les plus avancés de la 5e division de cavalerie avaient même poussé jusqu'à Mareuil-sur-Ourcq.

Malheureusement, dans la soirée, à la suite du mouvement rétrograde de la 61e division de réserve, ces divisions de cavalerie se retirent vers Betz et Nanteuil-le-Haudoin.

En somme, le mouvement d'enveloppement se heurtait partout à la garde vigilante des forces allemandes arrivant à marches forcées de la Marne sur le champ de bataille de l'Ourcq.

PERPLEXITÉ A LA 6e ARMÉE

On comprend l'émotion du commandement de la 6e armée. A seize heures, il a appris que les corps de l'armée allemande opposés à la 5e armée, c'est-à-dire à l'armée Franchet d'Espérey (qui combat au sud de la Marne dans la région d'Esternay-Montmirail), *battent en retraite vers le Nord et le Nord-Est.* Il reçoit, en même temps, l'avis du général Franchet d'Espérey qu'il serait urgent que la 6e armée et l'armée anglaise puissent agir dans le flanc des colonnes allemandes en retraite, qu'en conséquence l'offensive de la 6e armée doit être poursuivie avec la plus extrême énergie. La 61e division de

(1) A. Létard, *Trois mois au* 1er *corps de cavalerie*, page 84.

réserve, le corps de cavalerie doivent chercher à s'attaquer à l'extrême droite allemande et à canonner ses troupes en retraite vers l'Est et vers le Nord.

Or, que penser quand, au lieu de constater la retraite annoncée, la 6e armée trouve partout, devant elle, des forces nombreuses, une artillerie extrêmement puissante, une résistance acharnée ? La conscience du chef se préoccupe du devoir de solidarité à une heure si critique. Il ne peut se rendre compte, de si loin, que la nouvelle manœuvre de von Kluck en décrochant *toutes ses forces* de la région de la Marne et en les reportant sur l'Ourcq, a outrepassé encore les vues du haut commandement allemand et qu'elle va avoir pour résultat, si elle sauve la bataille particulière de von Kluck, de perdre la bataille générale. I ne peut deviner tout cela sur les simples indices qui lui sont fournis et il n'a qu'une volonté : remplir son devoir militaire et, puisqu'on lui demande de tenir, tenir, puisqu'on lui demande d'attaquer, attaquer.

Il rassemble donc les chefs qu'il a auprès de lui, et il transmet ses ordres par les voies les plus rapides à ceux qui sont les plus éloignés : avant la fin de journée, il faut faire un nouvel effort, enfoncer la ligne de résistance de l'ennemi et atteindre enfin ces forces battues dont on annonce la retraite.

Puisque le mouvement débordant est rendu, pour le moment, impossible, on le reprendra, le lendemain, avec les troupes fraîches qui vont arriver. En attendant, c'est au centre et à droite qu'il faut développer la bataille et, si possible, briser l'articulation de l'ennemi.

A ce point de vue, le village d'Etrepilly prend une importance décisive. Qui s'en emparera, menacera les derrières de l'ennemi défenseur du plateau de Champfleury et du plateau 115-114 et disposera des cheminements enveloppant le plateau de Trocy. Tourner l'artillerie allemande qui seule empêche la marche sur l'Ourcq, tel est, en deux mots, le programme de cette fin de journée.

FIN DE LA JOURNÉE DU 7. REPRISE A « L'ARTICULATION ». L'ASSAUT D'ÉTREPILLY

C'est au 350e régiment (lieutenant-colonel de Certain) qui, dans la matinée, s'est emparé une première fois du village et qui connaît admirablement le terrain, qu'est confiée cette mission. Il est encadré par les 361e et 294e formant échelons à droite et à gauche.

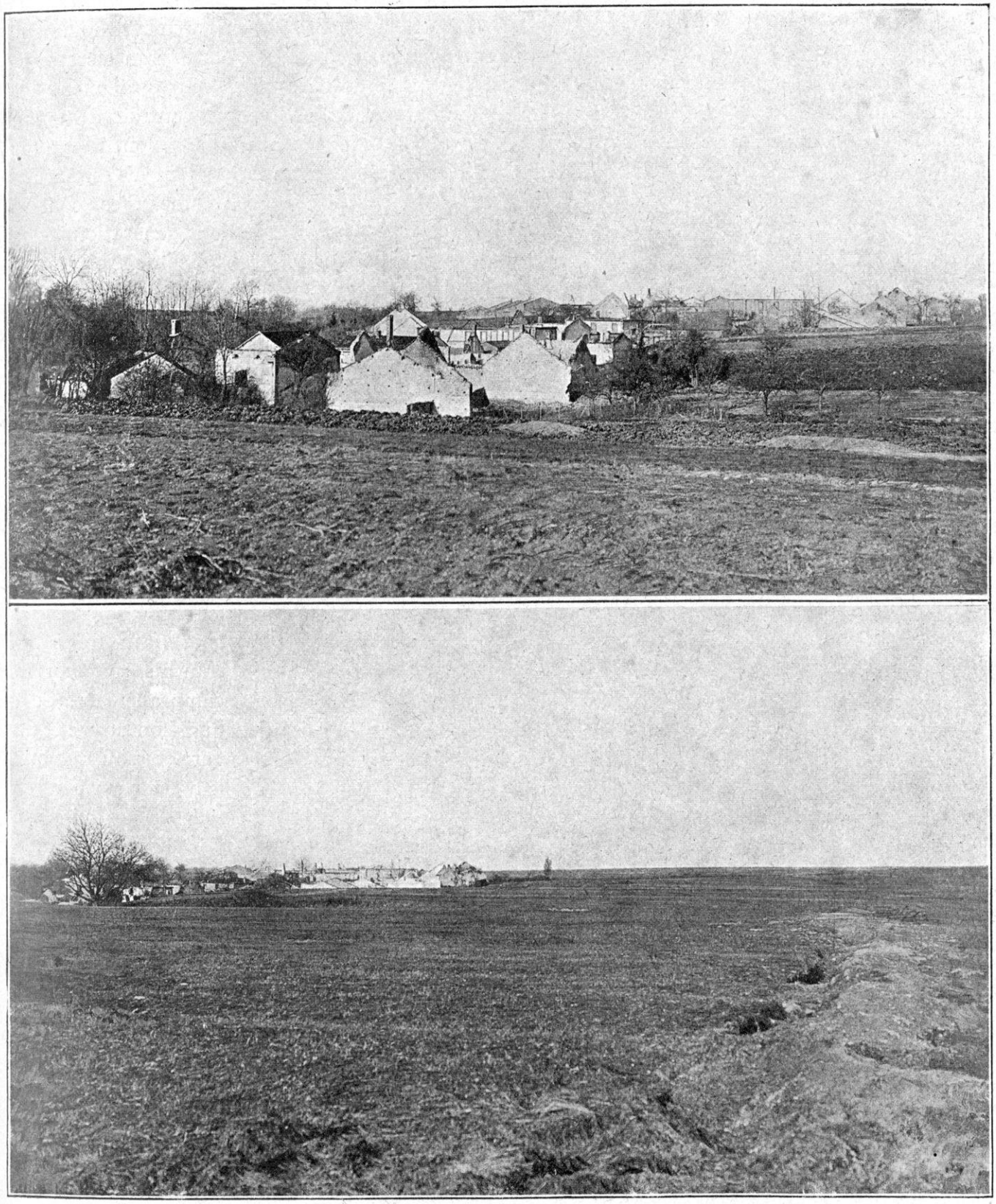
D'autre part, à la 45e division, le général Drudde coopérera à l'offensive en lançant le régiment de chasseurs indigènes Pomeyrau à l'attaque de la cote 107 (route de Meaux à Vareddes) et, enfin, le régiment de gauche de la brigade Quiquandon (2e régiment de zouaves) s'infiltrera jusqu'aux abords sud d'Etrepilly et se lancera, de ce côté, à l'assaut du village.

La marche de la colonne d'attaque commandée par le colonel de Certain est silencieuse ; le 350e arrive sans encombre jusqu'à la croupe au Nord-Ouest d'Étrepilly ; il subit, alors, les feux d'une section de mitrailleuses ; les compagnies de tête partent à la charge, passent les servants au fil de la baïonnette, s'emparent des deux mitrailleuses et pénètrent dans le village. Mais, il s'est produit un certain désordre : une contre-attaque déloge les assaillants ; elle est arrêtée par le colonel de Certain qui se maintient aux abords même du village, jusqu'à vingt-deux heures, mais ne peut y rentrer. Le régiment est reporté au Nord-Est de la Chaussée ramenant les deux mitrailleuses capturées (1).

A la 45e division, le régiment de chasseurs indigènes Pomeyrau attaque vers dix-huit heures, mais sans résultat.

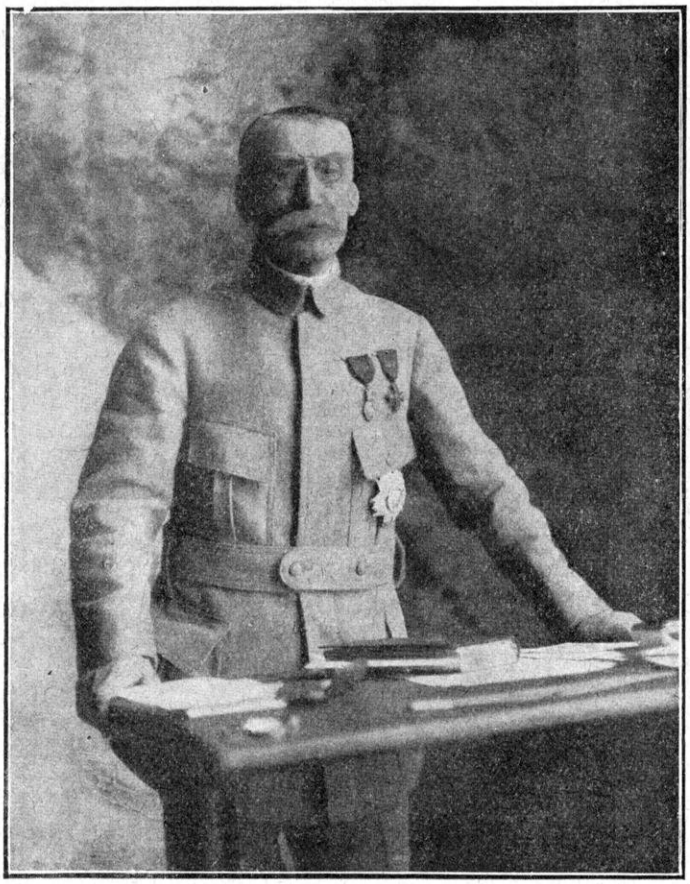
(1) Sur le combat de la Fosse-Martin-Ferme-Nogeon soutenu plus au Nord par la 63e division de réserve, et sur l'épisode de la prise du drapeau du 1er bataillon du 36e régiment de fusiliers de Halle (8e division du IVe corps), voir le récit du capitaine Pelade, du 298e, dans Ginisty. *La Guerre par les combattants*, p. 254.

Le *Temps* du 29 septembre 1914 a publié un récit du même incident émanant d'un caporal du 298e. C'est la compagnie du capitaine Flament, le sergent Antonin, le caporal Michallet et le soldat Guillemard qui furent cités pour ce beau fait d'armes. Le 298e régiment d'infanterie eut son drapeau décoré : *Echo de Paris* du 28 septembre 1914. — D'autres versions ont été produites depuis.



LENHARRÉE. — LE VILLAGE ET LA PLAINE ENVIRONNANTE

Quant au régiment de gauche de la brigade Quiquandon (2e de marche de zouaves), qui s'est infiltré jusqu'aux abords sud d'Étrepilly, il s'y jette d'un superbe élan, le traverse tout d'une traite et attaque le cimetière fortement retranché qui domine le village au Nord. Le brave colonel Dubujadoux enlève ses soldats à l'assaut du cimetière. Il tombe au pied de la muraille ; une forte contre-attaque allemande réussit à rejeter le régiment dont les pertes sont énormes : trois officiers supérieurs sur quatre ; les trois quarts des officiers, la moitié de la troupe (1).



LE GÉNÉRAL GALLIÉNI

On ne doit pas croire que de tels efforts soient inutiles. L'échec de l'attaque d'Étrepilly est dû, surtout, à l'énorme supériorité numérique des corps de von Kluck et, en particulier, de l'artillerie massée sur le plateau de Trocy. Mais von Kluck est obligé de mettre ses troupes sur les dents et de vider ses caissons pour tenir tête à la fougue de l'offensive française. Déjà, il a dû abandonner Bülow au sud de la Marne et la bataille générale est compromise et, pour ainsi dire, perdue en raison de ce particularisme militaire du chef de la 1re armée ; mais en plus, il sera obligé de céder lui-même, le lendemain, ce terrain si péniblement défendu.

C'est à propos des combats livrés, les 6 et 7, dans les régions de Marcilly, Barcy, Chambry, Étrepilly, que l'auteur allemand de l'ouvrage « *Récit des Batailles de la Marne* », inspiré sans doute par von Kluck, écrit, rendant hommage au vainqueur : « Les troupes françaises semblent très ardentes ; les nôtres tiennent les hauteurs ; mais les Français sont des démons ; ils chargent sous la mitraille, se font tuer avec allégresse ; la vaillance des Français est surhumaine. C'est comme une génération spontanée de troupes qui apparaît de tous côtés... »

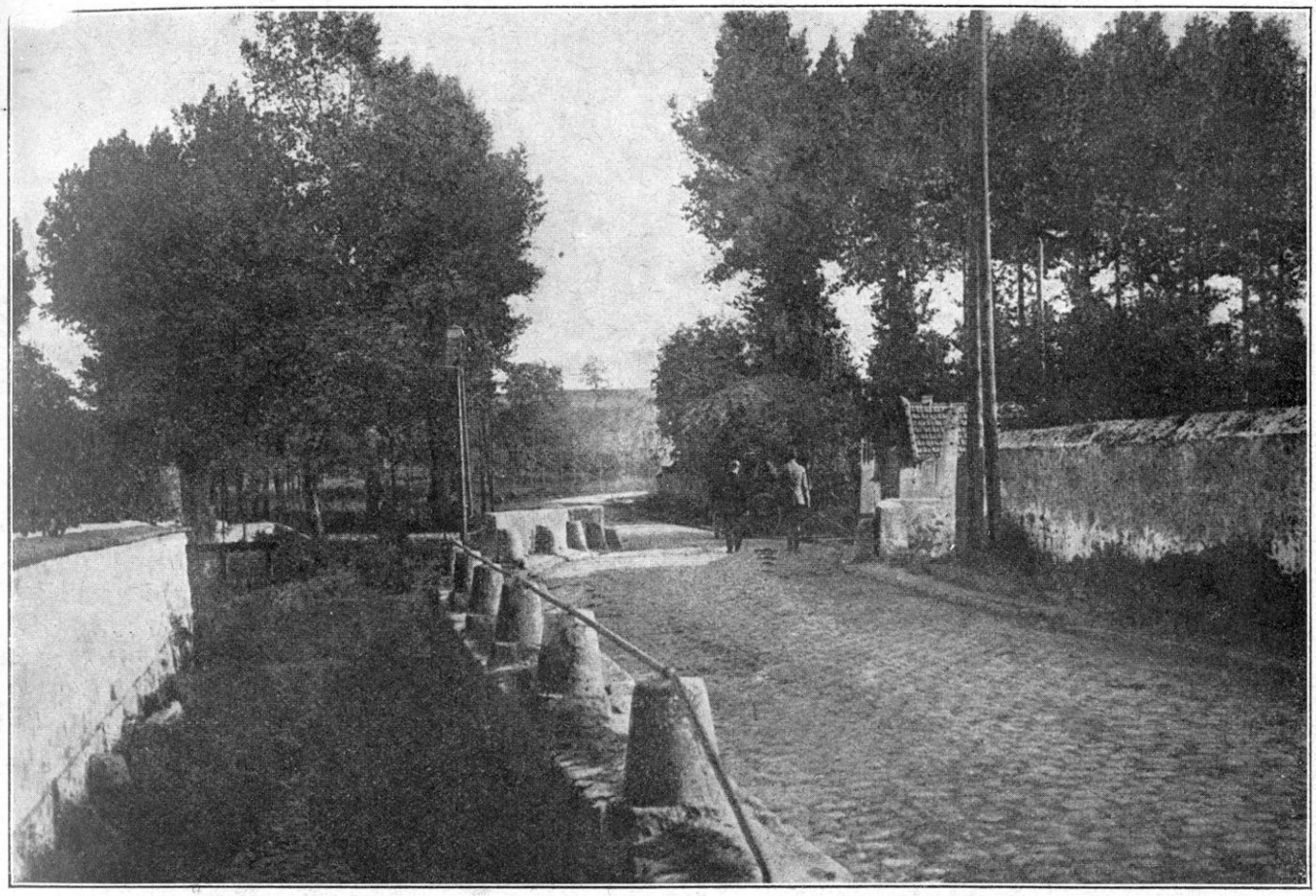
L'effet moral est produit. L'ascendant s'est retourné.

Considérons, d'ailleurs, le résultat réel de ces rudes combats au moment où il faut prendre de nouvelles résolutions pour les suites de la bataille, soit dans le camp français, soit dans le camp allemand. Ce à quoi l'on se décide de part et d'autre pour le 8, est la suite naturelle de ce qui s'est fait dans la journée du 7.

Dans le camp français, on est d'avis que, si la journée du 7 a été dure sur l'Ourcq, elle a été, en somme, bonne pour nos armes. Ses péripéties ne font en rien dévier de ses projets, le général commandant la 6e armée. Il répondait, dans l'après-midi, au général Franchet d'Espérey qui l'adjurait d'attaquer : « Engagé sur le front Meaux-Étavigny, j'espère déborder la droite allemande à Etavigny et la rejeter dans l'Ourcq. » Il se préparait, en effet, à la reprise de la manœuvre d'enveloppement, le lendemain avec des troupes fraîches.

Dans le camp allemand, l'arrivée de la 4e di-

(1) Les pertes subies par la brigade marocaine Ditte au cours de la bataille de l'Ourcq et des premiers combats au nord de Soissons ont été telles qu'il fallut fondre les deux régiments en un seul à deux bataillons.



Cliché M. Meys.)

LA ROUTE AUX APPROCHES D'ÉTREPILLY

vision d'infanterie du IIe corps à Étavigny le soir, et le succès de sa contre-attaque sur la 61e division de réserve, avaient mis du baume dans le cœur ; on affirmait et l'on pensait peut-être que l'on pouvait tenir, maintenant, la ligne Etavigny-Lizy « d'une manière absolument inébranlable ». Ce sentiment était-il sincère ? La veille au soir, le 6, von Kluck — peut-être en vue d'en imposer à ses collègues, — leur avait télégraphié : « La Ire armée était engagée aujourd'hui, avec deux corps, au nord de la Marne (c'est le IVe corps de réserve et le IIe corps), dans un violent combat au sud-ouest de Crouy contre un ennemi puissant venant de Paris. Le IVe corps, rappelé du front sud, participera demain à cette bataille. La Ire armée a couvert aujourd'hui, avec les deux corps de son aile gauche, le flanc de la deuxième armée ». Il avait tracé, ainsi, le programme de la journée du 7. C'est comme s'il eût répondu du succès au nord de la Marne *avec ses deux corps* déjà arrivés et, en plus, le IVe corps dont il annonce la marche, puisqu'il se targuait du service rendu à la IIe armée en la couvrant au sud de la Marne.

Mais le même von Kluck est obligé d'en rabattre le 7 au soir. En effet, persévérant dans son particularisme systématique et passant outre aux ordres du Grand Quartier Général, il rappelle, soudainement, sur la rive gauche de l'Ourcq les deux corps laissés par lui au sud de la Marne et qui, d'après lui même, étaient si précieux pour couvrir le flanc de l'armée Bülow, à savoir le IIIe corps et le IXe corps. Bülow est ainsi abandonné, sans protection sur son flanc et sans réserves, à l'offensive de Franchet d'Espérey et de l'armée britannique.

Von Kluck veut masser ses cinq corps au nord de l'Ourcq pour la journée du 8 : c'est donc qu'il en a besoin et que la journée du 7 lui a été contraire. Bülow jette des cris désespérés :

mais, en vain. Von Kluck ne l'entend pas : il reprend ses deux corps et il les garde. Ceux-ci ont reçu l'ordre, quoiqu'il arrive, de *quitter* le sud de la Marne et de se transporter sur l'Ourcq.

Tel est donc le résultat *positif* des journées du 6 et du 7. Il faut prendre les paroles pour ce qu'elles valent et les faits dans leur réalité. Que pèsent à côté d'une mesure qui va décider du sort de la bataille de la Marne, les télégrammes enflés de morgue d'un général battu, — battu par sa faute, — qui veut se faire passer pour victorieux ?

Au point de vue général, le résultat est plus frappant encore. Il est vrai, la manœuvre d'enveloppement, telle que l'avait conçue Joffre, n'a pas réussi. Mais von Kluck, en retirant précipitamment ses troupes qu'il avait fait avancer précipitamment, a produit un vide, un coup de pompe aspirante et foulante. Dans ce vide, l'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey vont se jeter allègrement.

C'est la rupture du front allemand entre von Kluck et von Bülow, si celui-ci ne recule pas aussi vivement que son collègue vient de le faire ; et si von Bülow recule, c'est la rupture entre lui et von Hausen, tandis que celui-ci en est encore à voler à la rupture du front français : en un mot, c'est le plan allemand culbuté et la porte ouverte à la manœuvre finale de l'armée française.

Disons un dernier mot de la bataille de la 6e armée en quittant la région de l'Ourcq et en decsendant au sud de la Marne.

LA 8e DIVISION (DU 4e CORPS) AU SUD DE LA MARNE Nous avons dit le rôle de la 8e division (général de Lartigue), qui empruntée au 4e corps (général Boëlle) a été jetée au sud de la Marne pour caler, à gauche, l'armée britannique et consolider la liaison entre celle-ci et la 6e armée.

La position qu'elle occupe est extrêmement dangereuse pour l'ennemi. En effet, s'étant installée, dès le 6, autour de Chessy, elle peut pénétrer en direction de Couilly comme une pointe dans le flanc de l'ennemi et s'opposer au retrait des corps allemands qui se sont avancés si imprudemment au sud du Grand Morin. Un pas en avant et elle commande la route de Coulommiers à Meaux. Mais, sa marche est subordonnée à l'avance de l'armée britannique. Elle reste l'arme au pied, toute la matinée, autour de Chessy ; dans la journée, elle se met en mouvement et passe sur la rive droite du Grand Morin ; ses brigades s'avancent en colonne, vers Quincy-Ségy et de Condé-Saint-Libaire jusqu'à Couilly. Mais elle ne prend pas le contact avec l'ennemi.

Déjà, en effet, celui-ci est passé ; le IIe corps est remonté au nord de la Marne. Le terrain est libre des gros, nous le savons, jusqu'à la trouée de Rebais. Mais les divisions de cavalerie de von der Marwitz font rideau et ont abrité le mouvement de recul.

La 8e division interroge ses voisins de droite, les éléments de l'armée anglaise : elle apprend que cette armée doit atteindre Maisoncelles sur la route de Coulommiers à Meaux. Elle suit le mouvement et bivouaque le soir, à proximité de cette même route, en avant de Quincy-Ségy et de Couilly. Par ce simple mouvement, Meaux est tourné. Si le contact eût été pris, le poids de la journée de Vareddes le lendemain, eût été singulièrement allégé.

CHAPITRE XLIII

LA BATAILLE AU SUD DE LA MARNE L'ARMÉE BRITANNIQUE ET LA 5e ARMÉE, LE 7

L'armée britannique dans la journée du 7. — L'ennemi a quitté le terrain.
Marche de French sur la Marne. — L'armée Franchet d'Espérey, le 7.
Prise d'Esternay. — Aux portes de Montmirail. — Le crochet défensif de Bülow.
Les combats pour la route n° 51 continuent.

Nous avons dit, ci-dessus, l'insistance réitérée avec laquelle le général Galliéni et le général Maunoury priaient le général French d'attaquer l'armée de von Kluck pour retenir le plus possible de ses éléments sur la rive sud de la Marne. Nous avons dit aussi l'état d'esprit du commandement anglais dans la journée du 6. Le maréchal French dit, au cours de ses *Mémoires*, que, ne pouvant connaître la situation dans ses détails, il ignorait que les corps allemands qui lui étaient opposés étaient en train de retraverser la Marne, et il ajoute « qu'il n'aurait jamais cru possible qu'ils pussent en agir ainsi. » Le rideau que la cavalerie de von der Marwitz formait devant lui suffisait pour l'entretenir dans le doute et, si les troupes britanniques montraient la plus grande ardeur, l'idée régnait dans les États-Majors qu'il fallait se garder de tomber dans un piège tendu par les Allemands.

Le général Joffre, ayant une pleine connaissance de la retraite de l'armée von Kluck au nord de la Marne et, d'une façon générale, en direction du Nord-Est avait, dans la nuit du 6 au 7, fait savoir au commandement britannique qu'il était possible d'infléchir le mouvement dans cette direction et de remonter au Nord-Est en tenant la droite de l'armée vers La Ferté-Gaucher.

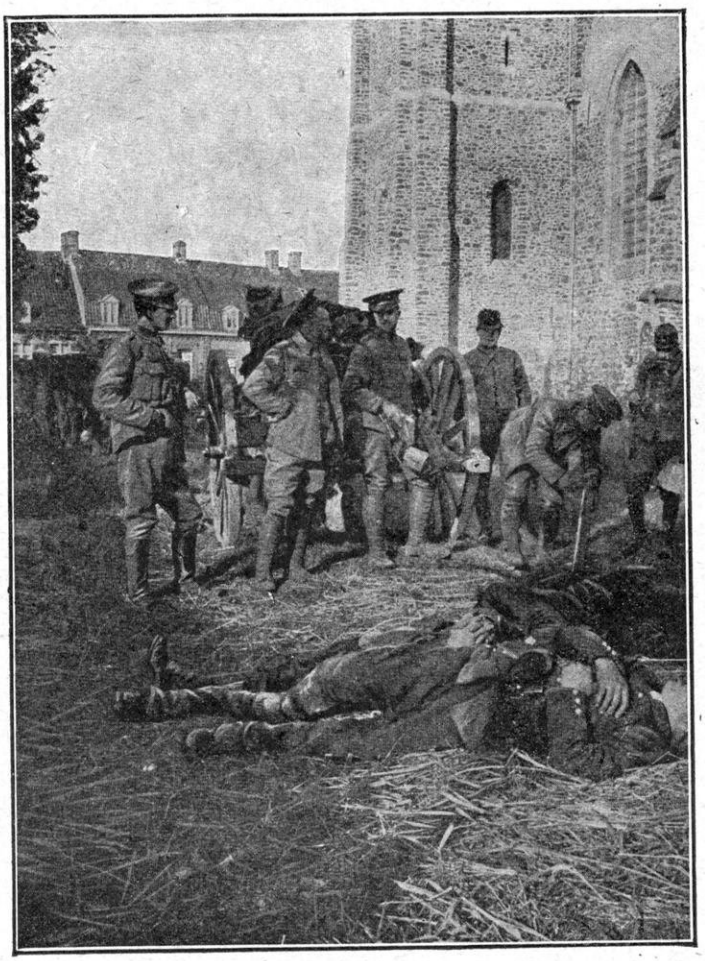
Cela voulait dire que, dans la pensée du Haut Commandement français, on pouvait commencer à abattre l'angle originaire de la bataille et à lui donner déjà, de l'Ourcq à la Marne et de la Marne à la trouée de Mailly, une forme semi-circulaire enveloppant les forces ennemies. Le maréchal French ayant eu, lui-même, le 6 avant midi, l'impression que l'ennemi ne poussait pas « l'offensive » avec beaucoup d'ardeur (en effet, il se repliait), ordre avait été donné à l'armée britannique d'occuper la rive sud du Grand Morin dans la soirée du 6. Mais cet objectif ne put être atteint.

A la nuit, l'aviation anglaise avait observé que le IIe corps allemand était déjà loin et qu'il avait traversé la forêt de Lizy-sur-Ourcq. De partout, la nouvelle arrivait que l'ennemi cédait ; on savait que la 5e armée avait remonté jusqu'à la ligne Esternay-Villeneuve-Charleville.

French rentra, le 6 au soir, à son quartier général, à Melun et se mit à étudier les rapports et les ordres, en vue de prendre des résolutions pour le 7 : « Il était alors parfaitement clair, dit-il, lui-même, que l'ennemi avait renoncé à l'offensive et était en pleine retraite sur la

Marne. J'envoyai un télégramme au général Joffre, l'informant de notre action pendant la journée, lui indiquant la ligne atteinte par nous et lui demandant des instructions pour la journée du 7. »

Comme les ordres de Joffre arrivent *fort tard*, dans la nuit, French a réfléchi de lui-même sur l'observation faite dans les États-Majors depuis midi et confirmée par toutes les reconnaissances, que la retraite allemande s'accentuait vers le Nord. Il était même arrivé à cette conviction que la retraite allemande était l'effet non d'une manœuvre mais d'une sorte de panique : « Je ne crois pas, écrit-il, que les renseignements reçus, dans la journée, par le général Joffre lui aient montré, avec la même ampleur qu'à moi, le changement complet de la situation et le fait que les Allemands avaient si vite pris l'alarme *et étaient en proie à une véritable panique.* »



AMBULANCE VOLANTE BRITANNIQUE

Ce sentiment du commandement anglais tenait, sans doute, à ce que les avions révélaient, qu'une fois le rideau de cavalerie franchi, on ne voyait plus de « gros » ennemis nulle part. En fait, pourtant, il ne s'agissait pas d'une panique, mais d'une manœuvre : on aurait quelque surprise si on sous-estimait l'ennemi.

Un autre avertissement devait venir au maréchal French du fait que ses renseignements lui apprenaient que les deux armées françaises opérant à sa droite (la 6e armée) et à sa gauche (la 5e armée) étaient engagées en des combats extrêmement durs et avec des forces paraissant supérieures.

De l'ensemble de ses réflexions, le maréchal tira la conclusion, cette fois formelle, que l'armée britannique devait marcher immédiatement et prendre un contact étroit avec l'ennemi. En conséquence, il donna l'ordre, dans la nuit du 6 au 7, de diriger la marche générale sur le Grand Morin et de forcer le passage du cours d'eau avec toute la rapidité possible dans la journée du 7.

La cavalerie se mit en mouvement pour éclairer les routes. Et l'armée anglaise s'ébranla dans l'ordre suivant : à gauche, le 3e corps (général Pulteney), en liaison avec la 8e division française ; au centre, le 2e corps (général Smith-Dorrien) ; à droite le 1er corps (général Douglas Haig) dont les divisions sont commandées par les généraux Munro et Lomax.

L'ARMÉE BRITANNIQUE SUR LE PETIT MORIN

A 6 heures 45, le signal de marche était donné. Le 1er corps, tenant la droite, donnait la main au corps de cavalerie Conneau et à l'armée Franchet d'Espérey ; son mouvement avait une importance toute particulière puisqu'il s'agissait de tomber dans le flanc de l'armée Bülow découvert, dans la nuit du 6 au 7, par le départ des dernières troupes de von Kluck.

Le général Douglas Haig donne l'ordre

NONGLOIRE, VUE DE CHAMPFLEURY

d'avancer sur la ligne Maupertuis-Dagny. C'était bien la direction de *la droite à la Ferté-Gaucher*, comme il était indiqué par le télégramme du général Joffre. En s'élevant ainsi vers le Nord-Est, French débordait la cavalerie de Richthofen, concentrée à Beton-Bazoches, et même, jusqu'à un certain point, la côte d'Esternay. Von der Marwitz et Richthofen ne peuvent plus tenir : ils ont prévenu le haut commandement allemand qu'ils n'ont qu'à se retirer au nord de la Marne en faisant sauter les ponts.

Les troupes anglaises trouvent donc le terrain libre devant elles ; elles avancent sans trouver de sérieuse résistance, ce qui les étonne un peu. La ligne Maupertuis-Dagny est franchie allègrement.

Et, devant, toujours le terrain vide ! C'est trop beau ! Le sentiment d'un traquenard, d'un piège, flotte encore dans les esprits. Un officier du corps de cavalerie Conneau (4e division, général Abonneau) qui est en liaison, sur ce point, avec l'armée britannique, témoigne de cette impression répandue partout :

« Avec une étonnante facilité, on aborde les villages et les bois où l'on croyait rencontrer l'ennemi. Tout est vide : à peine ramasse-t-on quelques rares retardataires. Nous sommes très surpris. Quant au général, il l'est plus encore que nous et ne cesse d'affirmer : « C'est un traquenard. C'est un traquenard ! Messieurs, ils nous attirent dans un traquenard ... » Nous apprenons que l'armée anglaise, du moins une de ses divisions de cavalerie, est bien à notre gauche.

Comme nos alliés sont vêtus de kaki, nos patrouilles, les prenant pour des Allemands, ont tiré plusieurs fois sur eux. Les Anglais trouvent cela très amusant et très sportif.... Au cours des nombreuses marches et pointes que je fais au cours de l'après-midi, mon attention se porte sur un régiment d'infanterie anglaise. C'est la première fois que nous rencontrons la « misérable petite armée. » Ils marchent d'un joli pas, long et souple, tout en sifflant leur fameux air : *It's a long way to Tipperary*. Quand je passe, ils sifflent la *Marseillaise*. Ce sont de grands et forts gaillards. Ils laisseront d'eux, à tous ceux qui les rencontreront, une réconfortante impression de solidité et d'allégresse hardie. » (1)

Les contacts sont donc exactement maintenus de ce côté, entre les deux armées, la britannique et la 5e armée française. Mais la situation réciproque ne paraît pas très nettement éclaircie, car l'un des officiers supérieurs de l'armée anglaise écrit sur son carnet : « J'ai une entrevue avec un des officiers de l'État-Major Conneau. Celui-ci commande la 3e di-

(1) Capitaine Langevin. *Cavaliers de France*, 1914. p. 165-168.

vision de cavalerie (il commandait le corps à 3 divisions), mais n'aide pas la 6e armée (or la 6e armée était à l'autre extrémité de la bataille). Il reste en arrière sur la gauche de la 5e armée française et à 7 ou 8 milles derrière le flanc droit. (Le fait était, jusqu'à un certain point, exact : l'état de fatigue des chevaux empêchait le corps, comme nous allons le dire, de prendre la poursuite avec vigueur).

Soit pour cette cause, soit parce que l'idée d'un « traquenard » hantait aussi les esprits, le 1er corps anglais ayant atteint, au nord du Grand-Morin, la ligne Rebais-Pinebard, reçoit soudainement l'ordre de stopper et même de se replier.

Mais Haig intervient vigoureusement auprès de ses divisionnaires Lomax et Munro, et il leur démontre la nécessité d'une action immédiate. Malgré l'état de fatigue des bêtes, la brigade de cavalerie d'Aldeshort s'élève jusqu'à Choisy. En arrière, à Montcel, près de Frétoy, trois escadrons du 5e dragons de la Garde allemande étaient restés en surveillance sur le terrain. Ils sont attaqués bravement par le 9e lanciers et le 18e hussards anglais qui, après un combat assez vif, les mettent en fuite. (1) Les gardes avancées arrivent à deux milles de Rebais que l'on trouve abandonné par l'ennemi. Mais on reste toujours au sud du Petit Morin.

Dans les deux autres corps de l'armée britannique l'attitude est à peu près la même. An centre, la 7e brigade enlève Coulommiers après une courte résistance.

Au fur et à mesure que l'on avançait vers le Petit-Morin, la région plus boisée paraissait plus dure et plus inquiétante : « La marche en avant fut d'abord lente et circonspecte ». (Hamilton) Et l'armée s'arrêta, enfin, devant les collines au sud du Petit Morin.

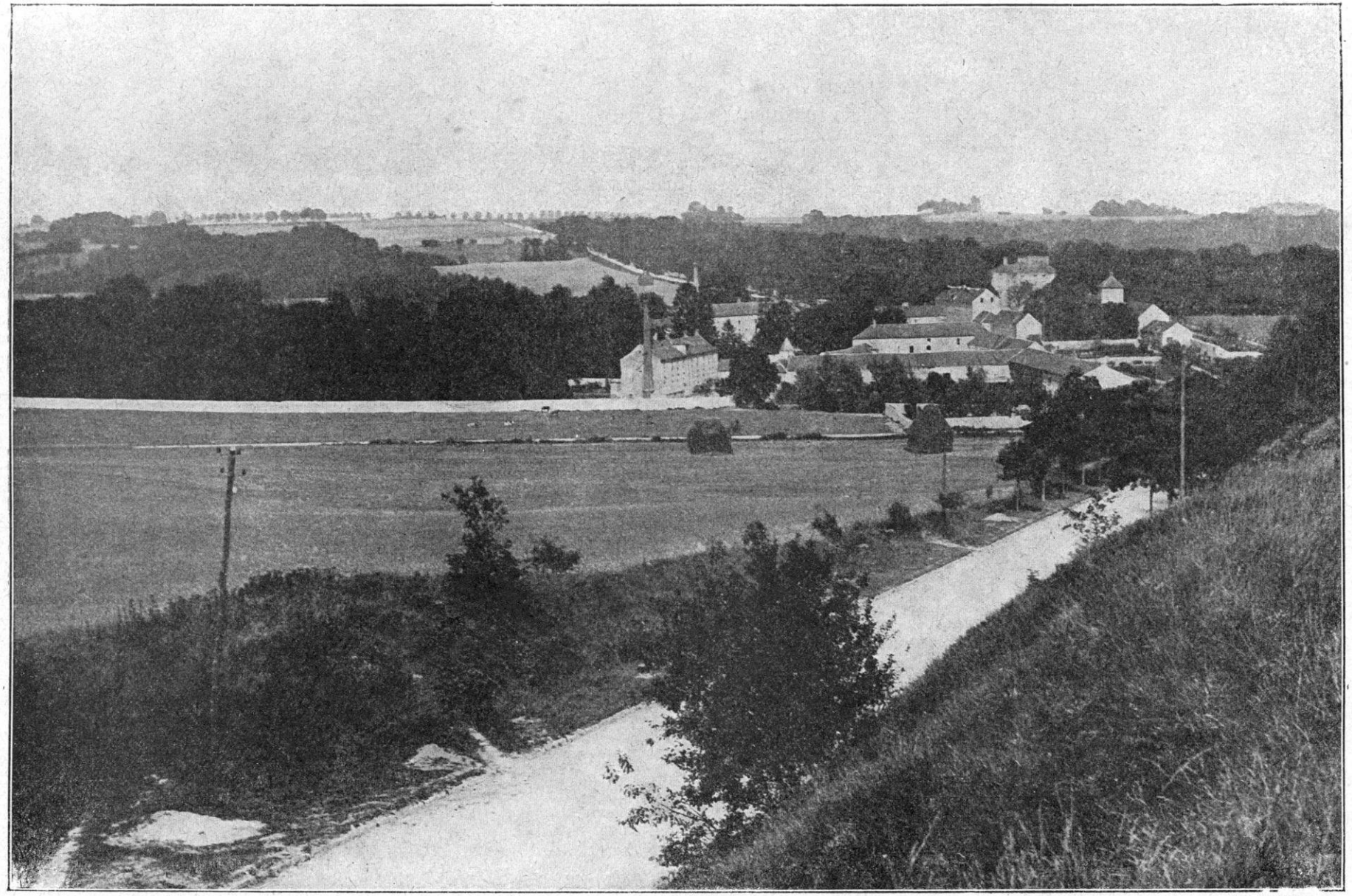
Avec les quelques avancées qui se produisirent pendant la nuit, le maréchal French donne, comme ligne générale de son armée, le 8 au matin : 3e *corps* : la Haute-Maison (à peu près à mi-chemin de Coulommiers et de Meaux). 2e *corps* : Aulnoy et environs (c'est-à-dire un ou deux kilomètres au nord de Coulommiers). 1er *corps* : Chailly et Jouy-sur-Morin, c'est-à-dire juste au nord du Grand Morin, la droite appuyée à la Ferté-Gaucher. C'était, en gros, l'exécution du désir manifesté par le général Joffre. Mais, rien de plus.

Le récit du maréchal French, à cette date, nous permet d'entrer dans ses sentiments :

« Le problème qui se posait pour moi, dans la nuit du 7 au 8, peut se résumer ainsi : Je savais que la 5e armée avait rencontré une vive résistance (oui, la veille, mais non plus le 7) ; que de puissantes forces ennemies demeuraient encore devant elle. La 6e armée menait de durs combats à l'ouest de l'Ourcq, contre la presque totalité de la 1re armée allemande. J'en inférai que les forces ennemies qui luttaient contre notre propre armée consistaient surtout en cavalerie appuyée par une artillerie puissante et des détachements d'infanterie... Au voyage que j'avais fait en Allemagne en 1911, j'avais fait des observations qui me permettaient d'estimer à sa juste valeur la force ennemie qui était en face de moi... Ces troupes de cavalerie sont particulièrement bonnes pour la défense des lignes de rivières et des positions de retardement. Il ne faisait pas doute pour moi que le passage du Grand et du Petit-Morin pouvait être forcé relativement aisément, mais je savais qu'il faudrait de bonnes troupes pour cette opération... Après avoir considéré les alternatives d'une action, soit la possibilité d'un concours directement assuré à Maunoury, soit l'opportunité du renforcement de mon flanc gauche (c'est-à-dire le 3e corps toujours en observation à Haute-Maison), pour obtenir plus rapidement le passage de ce côté-là, je décidai que la meilleure aide que je pusse apporter à la 6e armée était le franchissement, aussi rapide que possible du Grand Morin, du Petit Morin et de la Marne. »

On se souvient de l'insistance avec laquelle Maunoury qui avait, maintenant, toute l'armée de von Kluck sur les bras, demandait que l'on franchit, le plus rapidement possible, le vide créé au sud de la Marne par le départ des corps allemands, pour poursuivre ces corps jusque dans la région de Vareddes; en effet, le sort de la bataille d'articulation dépendait de ce point : un ou deux corps anglais débouchant entre Meaux et La Ferté-sous-Jouarre, eussent forcé l'ennemi à se replier sur Château-Thierry; le terrain de l'Ourcq étant déblayé, la manœuvre de Joffre pour l'enveloppement eût pu suivre son cours, par Betz et Villers-Cotterets.

(1) Lord Ernest W. Hamilton. *Les Sept premières Divisions de cavalerie anglaise*, p. 84.



(Cl. M. Meys.)

GUÉ-A-TRESMES. — LA ROUTE DE MEAUX A SOISSONS DESCEND AU GUÉ ET REMONTE

BATAILLE DE LA MARNE

(Partie Ouest)

Positions le 7 Septembre 1914 (soir)

Altitudes + 100 + 200

Echelle: 1/320.000

0 1 2 3 4 5 10 Kms

SENLIS · Nonette · Oise · Thève · Ourcq · Marne · Seine · Yères · Essonnes · Yvron · Aubetin · Voulzie · Grand Morin · Petit Morin · Surmelin · Dhuis · Ourcq · Somme · Vesle · Vaure · Maurienne · Aisne · Ardre · Huitre · Aube · Ornain · Saulx · Marais de St Gond

Nanteuil-le-H. · Betz · Nogent · Villejuif · Choisy-le-Roi · Boissy-St-Léger · Tournan · Brie-C.te Robert · Rozoy · Coulommiers · Crécy · Meaux · Lagny · Dammartin · Claye · Gonesse · Ecouen · Luzarches · St-Denis · Noisy-le-S. · Le Raincy · Pantin · PARIS · Bobigny · Villepinte · Aulnay · Le Bourget · Drancy · Sevran · Vaujours · Villeparisis · Mitry · Compans · Roissy · Naudbertland · Le Tillay · Le Mesnil-A. · Thieux · Juilly · Nantouillet · Villeroy · Monthyon · Iverny · Penchard · Charny · Neufmontiers · Chauconin · Messy · Gressy · Dugny · Stains · Couronne · Le Tremblay · Villepinte · Aulnay · Villeparisis · Mitry · Compans · Roissy · Naudbertland · Le Tillay · Le Mesnil-A. · Thieux · Juilly · Nantouillet · Villeroy · Monthyon · Iverny · Penchard · Charny · Neufmontiers · Chauconin · Messy · Gressy · Dugny · Stains · Couronne · Le Bourget · Drancy · Sevran · Vaujours

Les terribles combats du 8 et du 9 septembre ou n'auraient pas eu lieu ou se seraient engagés dans de tout autres conditions.

Le fait que l'armée anglaise n'a pas pu aborder la Marne ni même franchir le Petit Morin dans la soirée ou la nuit du 7, a donc une importance capitale pour la journée du 8, et c'est ce qu'il ne faudra pas perdre de vue.

Von Kluck était libre de disposer de ses forces au nord de la Marne et jusque dans la région qui, vers Villers-Cotterets, protégeait ses communications. Il est vrai, qu'en rappelant tous ses corps, il avait découvert le flanc de Bülow ; mais celui-ci avait le temps de se couvrir à droite. Même, il ne pensait pas encore à battre en retraite et sa gauche attaquait encore avec fureur en direction du sud. Là, il avait à faire à la 5e armée.

LE GÉNÉRAL DOUGLAS HAIG

LA 5e ARMÉE, LE 7. LE COUP DANS LE FLANC DE BULOW

Les instructions générales données à la 5e armée pour la journée du 7, avaient percé à jour, d'avance, la manœuvre en retraite du Haut Commandement allemand ; au lieu de s'en laisser imposer par l'attitude agressive de la IIe armée allemande, elles prévoient sa prochaine retraite et ordonnent de lui courir sus l'épée dans les reins. Cela est dit en deux mots, mais éminemment expressifs : « *En séparant la Ire armée de la IIe armée, la 5e armée provoquera la dislocation de la droite du dispositif ennemi* » ; une telle rupture suffirait, évidemment, pour déterminer la retraite générale des armées allemandes.

L'ordre général pour le 7 avait adapté ce rôle de la 5e armée à l'état de choses constaté à la fin de la journée du 6 : « *La 5e armée accentuera le mouvement de son aile gauche* (cela veut dire que l'on hâtera, si possible, la séparation entre l'armée von Kluck et l'armée von Bülow par un mouvement le plus rapide vers Montmirail) ; *en plus, la 5e armée « emploiera ses forces de droite à soutenir la 9e armée* » (cela veut dire que le Grand Quartier Général français se rend compte de l'effort que va faire Bülow pour essayer la rupture du front français à la jonction du *massif* et de la *plaine*, route nº 51 et qu'il ordonne la plus étroite solidarité entre les deux armées chargées de défendre cette route). Le mouvement qui doit décider de la bataille de la Marne est, d'ores et déjà, amorcé dans cet ordre si bref.

En plus, un ordre particulier à la 5e armée lui prescrit de tenir étroitement ses liaisons avec l'armée britannique qui marche sur La Ferté-Gaucher.

En présence de ces ordres du Haut Commandement et de l'ensemble de la situation sur son front, le général Franchet d'Espérey a libellé ses directions pour la journée du 7, dès le 6 septembre à 13 h. 30. On peut les donner comme un modèle de clarté et de prudence en présence d'une situation encore obscure :

I. *Depuis ce matin (le 6), la 5e armée a progressé vers le nord, refoulant l'ennemi devant*

CAVALIERS ANGLAIS EN MARCHE

elle. (Constatation du succès propre à donner confiance à tous).

II. *Afin que la coopération des armées voisines puisse se faire efficacement sentir* (voilà cette solidarité entre les armées qui décidera du sort de la bataille), *la* 5e *armée ne dépassera pas, ce soir (le 6), la ligne Couperdrix (deux kilomètres sud de Augers), Montceaux-les-Provins, Courgivaux, Esternay, Le Clos-le-Roi, Charleville (liaison avec la* 42e *division).* (Visiblement on modère l'élan de la troupe, crainte d'une surprise ; c'est ce qui résulte, d'ailleurs, de la fin du § 2). *Sur ce front, tous les corps d'armée et le groupe des divisions de réserve se retrancheront de façon à résister coûte que coûte contre toute attaque ennemie.*

III. *En vue d'atteindre ce front :*

a) Le 18e *corps d'armée masquant Cerneux attaquera Montceaux-les-Provins ; à cette attaque coopérera l'artillerie du groupe des divisions de réserve.*

b) Le 3e *corps appuiera, d'abord, l'attaque du* 18e *corps sur Montceaux-les-Provins et enlèvera ensuite Courgivaux.*

c) Le 1er *corps d'armée enlèvera Esternay.*

d) Le 10e *corps d'armée appuiera l'attaque du* 1er *corps sur Esternay en portant à La Noue un détachement de toutes armes. Il se reliera étroitement à la* 42e *division.*

e) Le corps de cavalerie conserve sa mission : agir constamment en liaison intime avec le 18e *corps et coopérer effectivement au combat de ce corps. Liaison avec la cavalerie anglaise.*

IV. *Les cantonnements ne seront pris qu'à la nuit tombante et lorsque des dispositions de sûreté complètes auront été prises.*

V. *Les corps d'armée feront connaître pour* 19 *heures l'emplacement de leurs Quartiers Généraux et de leurs postes de commandement. Liaison téléphonique ininterrompue avec le Quartier Général de l'armée, maintenu à Romilly-sur-Seine.* (On voit à quel point le général tient à avoir son armée bien en mains et *entend qu'aucun mouvement ne lui échappe.* On craint toujours une surprise de l'ennemi revenant sur ses pas et c'est la raison des deux paragraphes qui terminent l'ordre d'opérations).

VI. *Ravitaillement en vivres et munitions, toute cette nuit, de façon à reprendre l'offensive demain matin dès que l'ordre en sera donné.*

VII. *L'ordre formel du général commandant l'armée est d'être prêt à* RÉSISTER AVEC LA DERNIÈRE ÉNERGIE, *à la contre-attaque allemande qui peut se produire, comme le cas en a été fréquent vers la fin de la journée.* Signé : D'ESPÉREY.

On sent, rien qu'à lire cet ordre d'opérations, qu'on entre dans une phase nouvelle : vigilance, solidité, hardiesse, voilà ce que l'on demande aux troupes. L'ennemi se replie : il faut le pousser ; mais il n'a peut-être pas renoncé à son offensive de rupture : s'il revient en forces, il faut l'arrêter.

Nous avons laissé la 5e armée bivouaquant sur la ligne Courtacon, sud d'Esternay, Villeneuve-les-Charleville, le 6 au soir. Nous avons montré l'armée entière arrêtée, pour ainsi dire, devant le poste avancé d'Esternay où le haut commandement allemand s'est fortifié pour soutenir le choc et pour protéger la retraite progressive des corps de l'armée von Kluck.

LE GÉNÉRAL PULTENEY

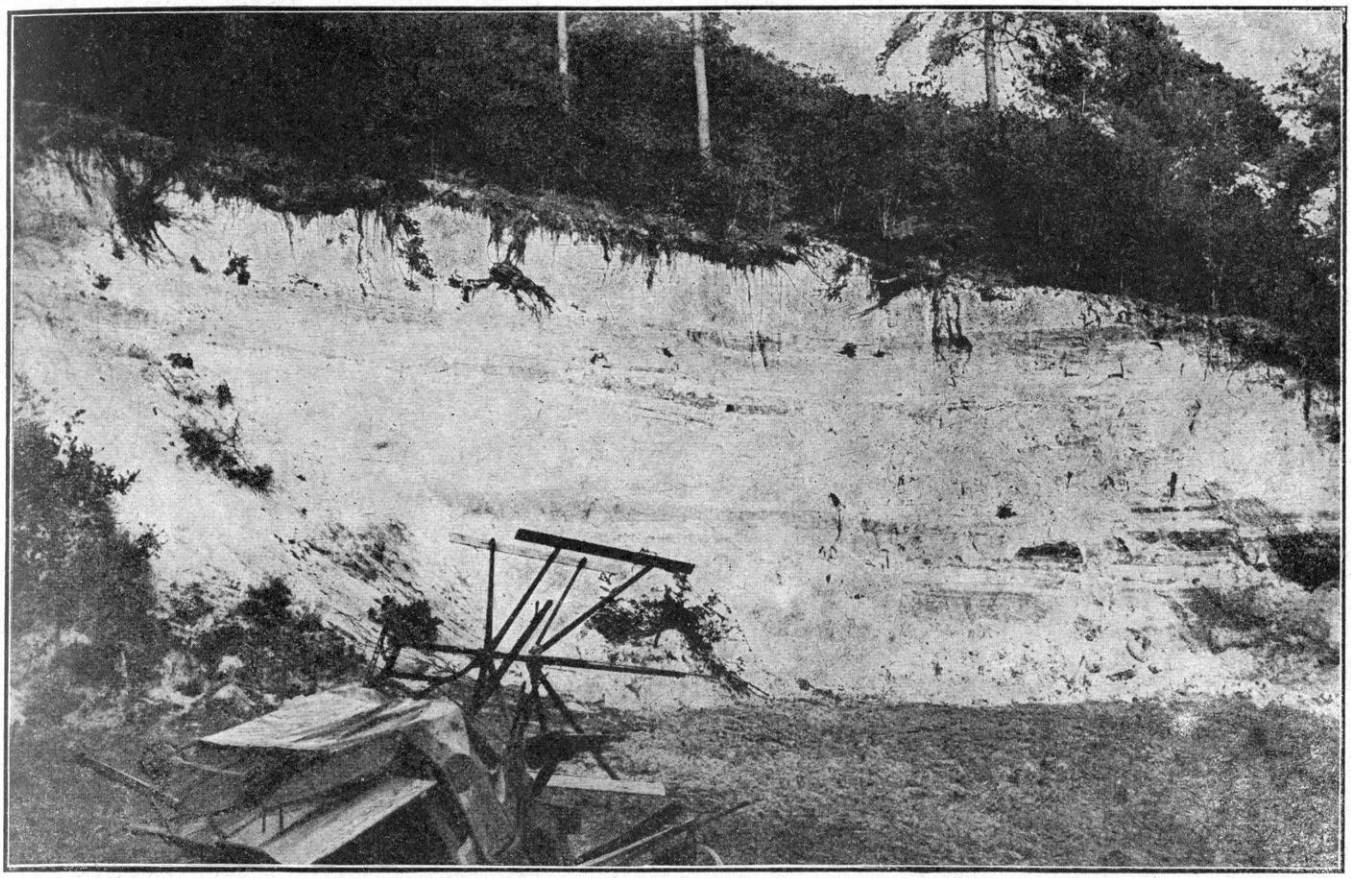
Le premier devoir est d'en finir.

A la fin de la nuit, un fait considérable s'est produit sur ce bastion d'Esternay qui empêche le développement de l'offensive française : cet heureux événement, sur lequel nous allons donner quelques précisions, s'affirmera dans la matinée du 7 et donnera soudain à la journée une face nouvelle. La marche en avant pourra se développer hardiment, du moins devant la 5e armée.

Les renseignements des aviateurs, qui ont travaillé dès l'aube, confirment les premiers indices favorables. Vers huit heures, des colonnes allemandes nombreuses sont signalées comme en retraite, du front Courtacon-Esternay, vers le Nord. Nous savons que c'est l'application des ordres de von Kluck visés ci-dessus dans le récit de la bataille de l'Ourcq. Le IIIe et le IXe corps allemands se rendent hâtivement au nord de la Marne pour venir en aide aux corps qui luttent contre le général Maunoury. Voici donc l'effet de volant enlevé par les raquettes qui commence à se produire. Les coups frappés par les armées alliées combattant dans une disposition angulaire, se renvoient la balle alternativement.

Au sud de la rivière, Bülow voit donc disparaître la protection de son flanc droit, tandis que von Kluck accroît sa force de résistance au nord. C'est alors que Franchet d'Espérey prévient Maunoury et l'armée anglaise que les corps placés devant lui sont en retraite. En même temps, il prend la poursuite.

Du côté allemand, nos renseignements sont on ne peut plus précis. Le IIIe et le IXe corps en ayant reçu l'ordre, sont partis au cours de la nuit. (Certains éléments ont à faire les quatre-vingts kilomètres qui séparent Esternay de la droite de l'armée von Kluck vers Nanteuil-le-Haudoin). Bülow est maintenant chargé de se défendre seul autour de Montmirail. Il confie cette mission au Xe corps, qui combat au centre, en avant de la ville. A la droite du Xe corps, on a placé le corps de cavalerie de Richthofen et les avant-gardes du VIIe corps que nous avons vu arriver, le 6, sur le champ de bataille dans la région d'Esternay. Ce VIIe corps a donc battu en retraite et largement. Nous le retrouvons, en effet, en seconde ligne et, pour lui donner le temps de se remettre, on l'établira en flanc-garde ou en



(Cliché M Meys.)

BAS-BOUILLANCY. — LES CARRIÈRES

« crochet définitif », depuis Fontenelle (au nord de Montmirail) jusqu'à Chézy-sur-Marne. C'est assez dire que l'on a abandonné d'un coup tout le secteur qui fait face à l'armée anglaise.

A gauche du Xe corps, qui occupera la position-clef Montmirail, le Xe corps de réserve, si éprouvé déjà lui aussi par le combat de la veille dans la forêt de Gault, continue à lutter désespérément pour défendre les abords du Petit Morin. Mais ce corps, en liaison avec la Garde, a devant lui la gauche de l'armée Foch. C'est au delà encore que se trouve, maintenant, la force principale de Bülow, c'est-à-dire le corps de la Garde : s'appuyant, toujours, sur l'armée de von Hausen, il croit pouvoir jouer encore la rude partie qui lui a été prescrite au début, c'est-à-dire l'offensive de rupture en direction du sud.

Voyons donc où en sont les deux armées allemandes (Ire et IIe armées) chargées de combattre ensemble à l'ouest et qui, en somme, représentent la tête de l'animal tournée vers Paris. Le museau s'est relevé brusquement et la tête est rentrée dans les épaules. Elle aboie maintenant vers le nord, à Acy-en-Multien-Betz pour essayer d'empêcher l'enveloppement ; la gorge est à Vareddes ; l'articulation du gosier étant à Vareddes-Lizy-sur-Ourcq, est découverte et exposée en plein aux coups de l'armée britannique qui s'avance vers elle. Les pattes, suivant la longue route de Changis, La Ferté-sous-Jouarre, Montmirail, descendent, l'une par la forêt de Gault, l'autre par la route de Mondement, se débattant contre l'offensive de Franchet d'Espérey et tâchant de déchirer, en plein corps, l'armée de Foch.

Ce tableau suffit pour indiquer combien l'armée allemande est déjà en mauvaise posture : sa figure, composée de traits alternativement avancés et renfoncés, fait une sorte de long zig-zag, exposé partout aux coups de l'ennemi. Dès cette heure, la bête ne se bat plus que pour se sauver. La retraite est commencée partout à l'ouest et il n'est pas douteux que le

haut commandement s'y prépare au moment même où il tente une manœuvre suprême contre l'armée Foch.

Stegemann, si favorable à l'État-Major allemand, ne cache pas son embarras quand il cherche à expliquer ces contradictions. Ses observations, à ce sujet, sont piquantes : « A quel moment et dans quelle mesure la volonté d'offensive allemande a-t-elle été entravée par les événements de l'Ourcq et par le mouvement stratégique de retraite des IIe et IVe corps ? C'est ce que nous ignorons ; mais il est clair que, le 6 septembre au soir, le IIIe corps et le IXe corps ont reçu l'ordre de retraite de leur chef (von Kluck) et qu'ils se sont disposés en échelons pour retraverser le Grand Morin... La retrait de l'aile gauche de von Kluck était motivé par la bataille de l'Ourcq... » Il montre, alors, von Bülow essayant de lutter encore et de s'accrocher au terrain dans l'attente des renforts qui sont annoncés (d'une part le VIIe corps de réserve venant de Maubeuge et d'autre part les corps de von Heeringen venant des Vosges par les voies les plus rapides, ainsi que nous le dirons tout-à-l'heure).

Dans cet espoir et dans cette attente, Bülow s'établit autour de Montmirail : « Comme par le départ de l'armée von Kluck, son flanc droit semblait menacé, il ordonne au Xe corps de réserve de retourner en arrière sur Montmirail et pousse le VIIe corps d'armée par derrière en position échelonnée. Ainsi, se trouve formé, autour de Montmirail, un *crochet défensif*, face à l'ouest et s'opposant aux attaques de l'armée anglaise et de l'armée Franchet d'Espérey. »

Croyant avoir paré par cette organisation défensive, Bülow fonce, d'autre part, sur l'armée de Foch, espérant encore le résultat d'une offensive éperdue de concert avec l'armée von Hausen.

La disposition des deux adversaires apparaît, ainsi, bien clairement. Bülow se cramponne encore à l'angle du massif, tandis que la bataille coule, à sa gauche, vers la plaine. L'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey s'avancent pour le rejeter précisément du massif sur la plaine. Il fera la culbute, s'il ne prend pas le parti de la fuite vers le nord, comme l'a déjà fait son collègue, von Kluck.

MARCHE EN AVANT DES CORPS DE FRANCHET D'ESPÉREY

Les armées alliées prennent donc, partout à la fois, l'initiative ou plutôt elles avancent presque dans le vide. Nous avons montré l'armée britannique franchissant le Grand Morin et s'avançant jusqu'aux collines qui bordent au sud le Petit Morin. Elle est, pendant toute la journée du 7, en liaison, par sa droite, avec le corps de cavalerie Conneau.

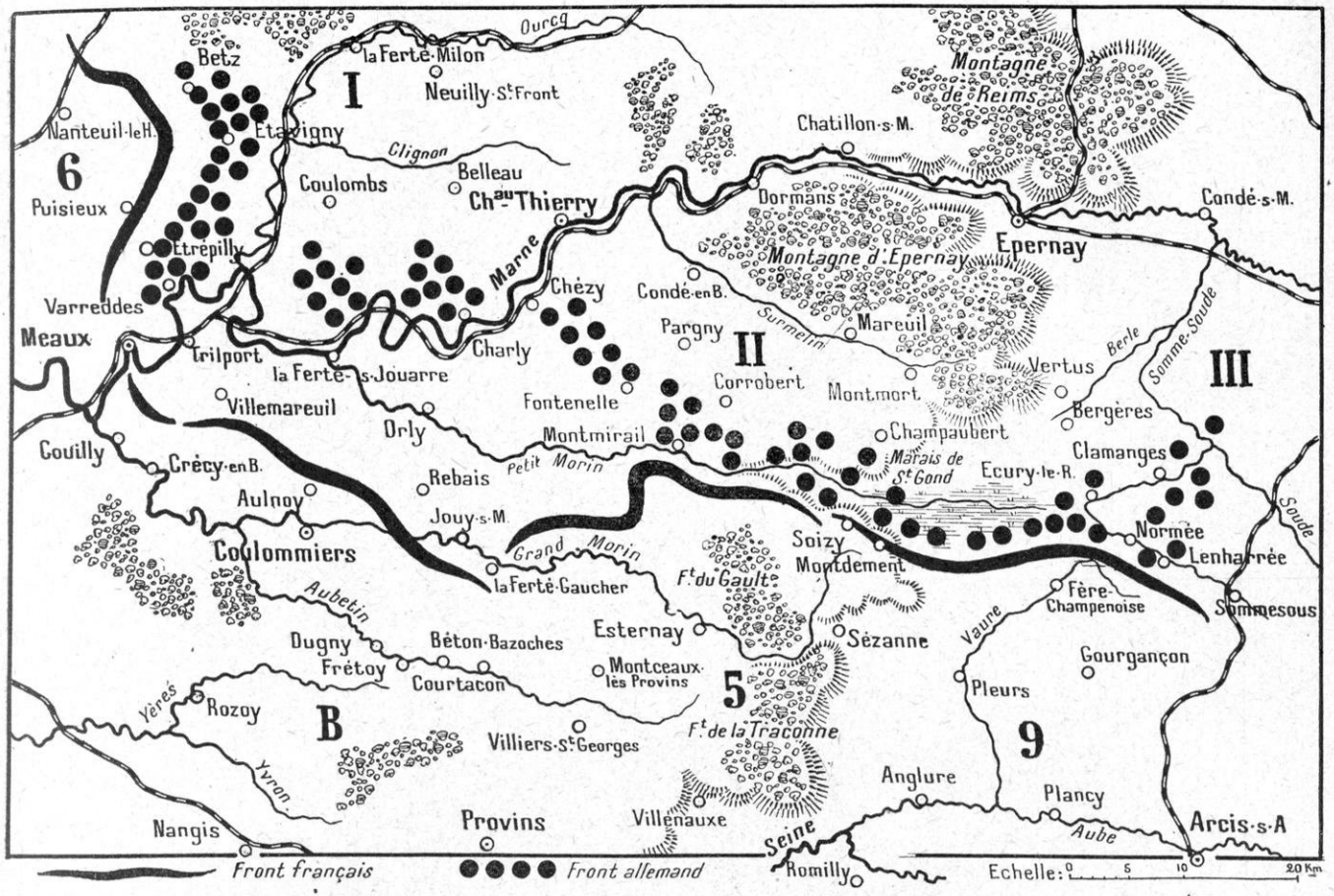
Le corps de cavalerie a ordre de dessiner le mouvement à évolution semi-circulaire sur la gauche de la 5e armée. Il se met en route à six heures du matin, le 7, au nord de Saint-Hilliers, où se trouve le poste de commandement du général Conneau ; la 10e division de cavalerie monte par la route de la ferme Beauregard vers Beton-Bazoches où la cavalerie allemande avait campé la veille. Mais, l'ennemi a disparu. On avance ; c'est à peine si on ramasse quelques cavaliers attardés, quelques ivrognes dans les maisons.

La 8e division de cavalerie est à gauche, en liaison avec l'armée anglaise. Même vide devant elle ; elle descend par Rubantar en direction de Bannost et de Bezalles. L'ennemi bat toujours en retraite droit au nord. « Les jeunes gens *vibrent*. Sans comprendre, ils *croient* à la victoire, ils *croient* à une poursuite nécessaire et possible. Mais, c'est insuffisant. Ils ont la jeunesse, ils ont la foi, ils ont la volonté : ils n'ont pas l'autorité... Toujours est-il que, pendant trois heures, nous piétinons sur place... Qu'est-ce que nous faisons-là ? — Pourquoi s'arrête-t-on ?... » (1)

Les Anglais passent l'Aubetin à Dagny. La 4e division de cavalerie prend les devants et ouvre le passage aux autres divisions. La 10e division à droite, en liaison avec le 18e corps

A neuf heures, Champcenest est occupé par la 4e division de cavalerie, puis, à dix heures, par la 10e division de cavalerie et le 45e d'infan-

(1) Létard. *op. cit.* p. 167.



LES PREMIERS RÉSULTATS DE LA BATAILLE DE LA MARNE (Fronts le 8 Sept^bre matin)

La manœuvre de Von Kluck impose au front allemand une forme en zigzag. Elle découvre le terrain devant l'armée britannique et la 5me armée.

terie qui lui sert de soutien. Puis on nettoie le bois des Morts. A dix heures, des prisonniers faits dans l'engagement de huit heures, par la cavalerie anglaise, au nord de Beton-Bazoches, disent qu'ils faisaient partie de l'arrière-garde du corps de la cavalerie de la Garde (Richthofen) et que l'armée allemande se retire vers le Nord. La nouvelle est confirmée par un avis du haut commandement français.

On signale, en même temps : une colonne de toutes armes sur la route de Fontenelle à Château-Thierry (c'est le VIIe corps actif, qui prend sa position de flanc) ; une autre colonne franchissant la Marne à Bonneil, en marche sur Château-Thierry (sans doute le IXe corps) ; une brigade de cavalerie à La Chapelle-sur-Chézy ; un régiment de cavalerie traversant Nogent-l'Artaud (c'est la retraite de Richthofen et de von der Marwitz).

On continue donc à se porter en avant. Mais, de temps en temps, l'ennemi fait mine de tenir et arrête la progression. « Un nouveau message nous arrive : « *L'ennemi se retire précipitamment. Activer la poursuite.* » A 15 h. 45, le gros de la 4e division de cavalerie se porte jusqu'à La Ferté-Gaucher exploré par les reconnaissances et trouvé vide d'ennemis. Partout, les traces d'une retraite précipitée.

En fin de journée, les trois divisions de cavalerie sont dans la vallée du Grand Morin : la 10e division de cavalerie, en pointe, a franchi la petite rivière et bivouaque à Saint-Barthélemy ; la 8e au sud-est de la Ferté-Gaucher ; et la 4e autour de la Ferté-Gaucher. Quartier Général à Vignory.

LE 18e CORPS AVANCE SUR LE PETIT MORIN.-COMBAT DE SANCY. 7 SEPTEMBRE

Le 18e corps (général de Maudhuy) avait ordre de continuer son mou-

vement offensif. Il fait, entre huit heures et onze heures du matin, un premier bond qui le porte sur le front Montceaux-les-Provins, Sancy, Cerneux. La 38e division avait ordre de rester en deuxième ligne vers Saint-Martin-des-Champs. Les divisions avancent sans trouver d'obstacles sérieux, sauf à Sancy d'où un combat assez vif chasse rapidement l'ennemi. Par les prisonniers que l'on commence à ramasser, on apprend que le corps a devant lui la division de cavalerie de la Garde et des éléments du IIIe corps, laissés sans doute en soutien.

A partir de quatorze heures, un deuxième bond est commencé et il se termine vers dix-neuf heures. Il amène le 18e corps sans combat jusqu'au Grand Morin que franchissent ses avant-gardes :

« Sur notre passage, dit un témoin, on recueille partout ce que laisse une retraite précipitée : cadavres ou blessés ennemis, prisonniers, traces manifestes d'un pillage honteux, innombrables bouteilles vides jonchant le sol, tranchées hâtivement creusées et rapidement évacuées ; meubles éventrés et jetés dans les rues, souillures ignobles dans les maisons. L'enthousiasme de la poursuite se double, chez la troupe, du désir de venger de telles infamies. »

LE GÉNÉRAL MONRO

Le soir du 7, le corps stationne sur les positions suivantes :

La 35e division d'infanterie à Saint-Martin-du-Boschet, Réveillon, Villeneuve, avant-garde à Belleau.

La 36e division, à gauche dans la zone de Moutils, la Chapelle-Veronge, avant-garde à Meilleray.

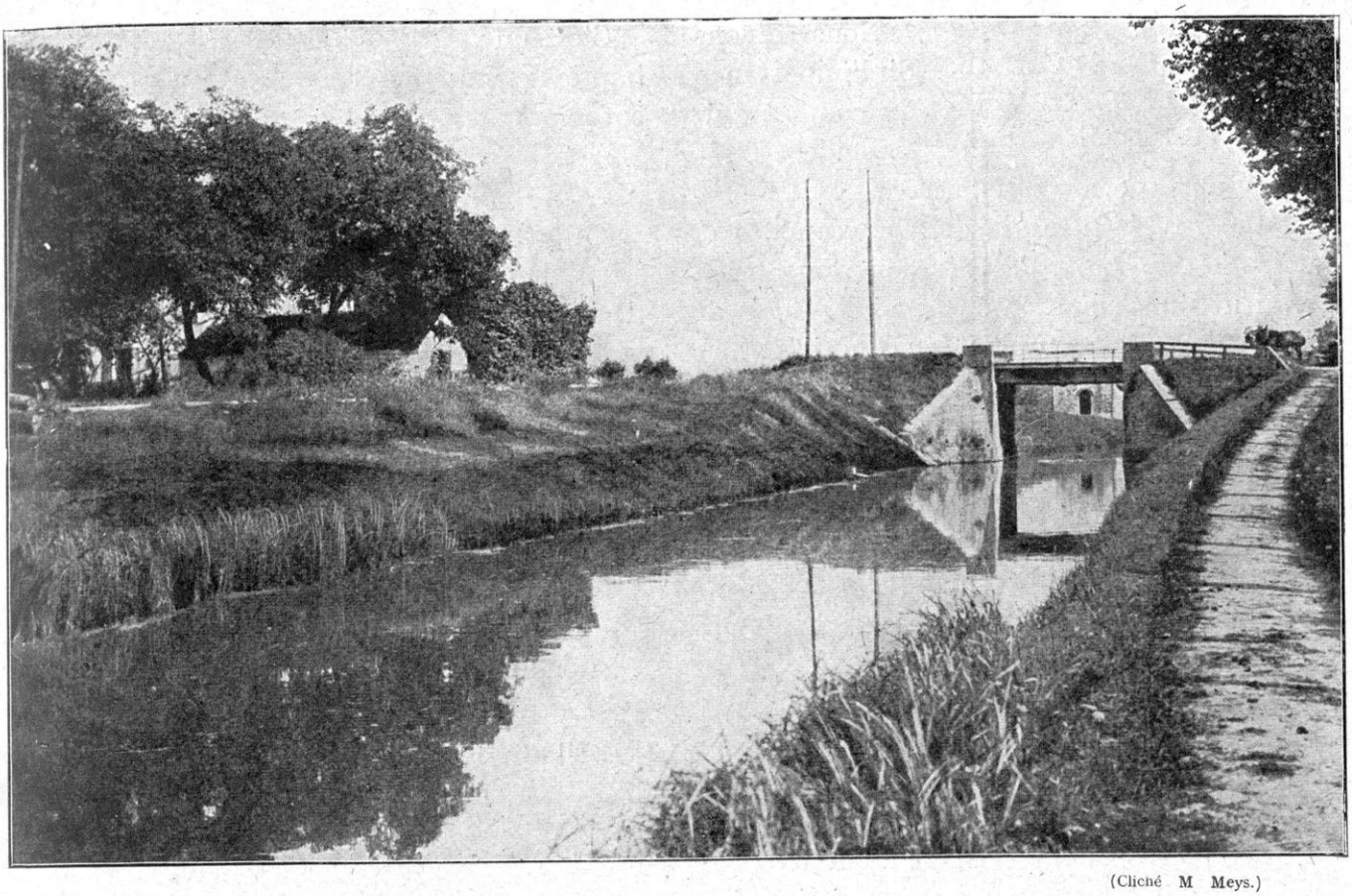
La 38e division à Pierrelez, Maisoncelles et Sancy.

4e GROUPE DE DIVISIONS DE RÉSERVE

Même marche en avant du 4e groupe de divisions de réserve (général Valabrègue). Il progresse, un peu en arrière du 18e corps, et n'a qu'à procéder à une marche régulière interrompue par de longs piétinements. On n'entend même plus le bruit du canon. On pousse jusqu'à Montceaux-les-Provins, tout fumant encore du combat de la veille. Le soir, le Quartier Général s'installe à Saint-Hilliers.

LE 3e CORPS SE PORTE SUR LE GRAND MORIN

Le 3e corps d'armée (général Hache) qui avait eu de rudes combats à soutenir le 6 à Montceaux-les-Provins et à Courgivaux n'avait pas eu, comme nous l'avons dit ci-dessus, le sens complet de son succès. Dans la soirée et au cours de la nuit, il avait vu l'ennemi fuir devant lui ; mais la violence même des engagements de la dernière heure ne lui avait nullement laissé pressentir que l'ennemi se préparait à quitter le terrain. Tout au contraire. Bivouaquant sur la ligne Saint-Bon, Champfleury, Villouette (général Pétain) et Courgivaux, Escardes (général Mangin), il se méfiait d'une attaque renouvelée à la première heure, le 7. Un témoin écrit : « Le matin du 7, nous nous mettons en marche, prudemment, avec précautions, nous attendant à être arrêtés soudainement. Étonnement de ne rien trouver



(Cliché M Meys.)

LE CANAL DE L'OURCQ A VAREDDES

devant nous que les traces d'une fuite précipitée de l'ennemi. » Et l'étonnement grandissait du fait qu'on entendait une canonnade très violente à l'est. On se battait donc tout près. Mais pourquoi pas devant le corps lui-même ? Que faisait l'ennemi ?

Partout, c'est la même impression. La 11e brigade de la 6e division a bien enlevé Monceaux, le 6 au soir, mais n'a pu s'y maintenir. On a le sentiment qu'une attaque ennemie se prépare dans la direction de Sancy. On demande au groupe des divisions de réserve de s'avancer pour organiser la rive sud de l'Aubetin. C'est seulement vers dix heures, que l'on commence à se rendre compte nettement que l'ennemi est en pleine retraite. Le fait est confirmé, dans la matinée, par les avis venant du Quartier Général avec ordre, pour le corps, de se porter sur le Grand Morin en direction de Montmirail.

Voici donc la marche des deux divisions qui commence vers le nord, en direction générale de Neuvy : Esternay qui, comme nous allons le voir, a tenu devant le 1er corps jusqu'à dix heures, est dépassé. Un escadron de chasseurs est à Neuvy à 13 h. 30. Il l'a trouvé sans ennemis. La retraite des Allemands aurait, au dire des gens du pays, commencé vers neuf heures et s'effectuerait dans deux directions, l'une, le groupe principal, en direction de Paris, l'autre vers Champguyon et droit au nord.

On se met en route ; la 5e division s'avançant de Courgivaux par Aulnay, Neuvy, Joiselle ; la 6e par la région de Champlong, atteint, en fin de journée, le Grand Morin de Le Crocq à Maison-Rouge. Toujours pas d'ennemi. Mais cette canonnade obsédante vers l'Est ? Que se passe-t-il ?

Le 3e corps reçoit l'ordre de poursuivre, le 8, dans la direction : Tréfols-Montmirail-Corrobert.

On décide, en pleine nuit, de partir à la première heure, vers Montmirail, le corps marchant en trois colonnes. On s'attend à une forte résistance sur le Petit Morin.

LE 1er CORPS S'EMPARE D'ESTERNAY. IL PREND LA TÊTE VERS LE PETIT MORIN

Nous avons dit l'importance du combat qui, la veille, s'était engagé aux portes d'Esternay. Les troupes du 1er corps (général Deligny) secondé par l'artillerie du groupe des divisions de réserve n'avaient pu s'emparer de la ville ; mais il avait enlevé les hauteurs de Châtillon-sur-Morin et de la route qui mène à Esternay.

A la première heure, le 7, on prépare une attaque de vive force pour faire tomber ce point décisif : il tombe de lui-même. On apprend, à neuf heures, que toute la région au sud du Grand Morin, Esternay, Château-d'Esternay et les rives mêmes de la rivière sont libres. L'ennemi se retire vers le Nord. Une telle décision, de la part de l'ennemi, prouve qu'il se sent battu. C'est l'occasion ou jamais de prendre sa poursuite. Le premier conseil napoléonien, c'est d'exploiter le succès.

Le 1er corps se met en relation avec le 10e corps : il est entendu que celui-ci, qui a déjà donné la veille un bon coup de main pour l'attaque du château de La Noue, prêtera son appui à la droite du 1er corps et que tous ensemble on s'élancera vers le nord.

La 1re division trouve encore quelque difficulté pour s'emparer de la cote 200 qui était le centre de 'a résistance ennemie : mais les troupes couronnent la crête à 9 h. 15 ; et, à dix heures, le corps s'ébranle pour la marche vers le nord.

Les dispositions pour la poursuite sont les suivantes : Le 6e chasseurs est lancé en avant. Puis deux colonnes formées par les deux divisions :

A gauche, la 1re division (général Gallet) prendra route vers le Petit Morin par Esternay-le-Franc, Champguyon, Morsains, Fontaine Armée, Mécringes.

A droite, la 2e division (général Duplessis) par Viviers, lisière ouest de la forêt de Gault, le Pertuis, Montvinot, Maclaunay.

Objectif de fin de journée : Plateau de Mécringes, Courbetaux, — c'est-à-dire aux portes de Montmirail.

C'est une marche joyeuse et d'une alacrité imprévue. La troupe comprend et marche ; le corps progresse sans arrêt.

A 17 heures, les avant-gardes sont sur le plateau de Mécringes-Courbetaux.

On donne l'ordre aux troupes, qui arrivent successivement, d'occuper le plateau tout entier, de descendre dans la vallée et de s'emparer immédiatement des passages du Petit-Morin, de Courbetaux à Vinet.

Jusqu'à la pleine nuit, c'est-à-dire jusqu'à 22 h. 30, le corps d'armée continue la poursuite, entourant de partout Montmirail. Le corps est en avant sur le 3e corps et commence à se préoccuper de sa position en flèche.

D'autre part, pendant toute la journée, on a entendu le canon, tout près, sur l'Est : rien qu'à l'effroyable vacarme, on reconnaît, ce qu'annoncent les renseignements téléphoniques, qu'une grande bataille est engagée à proximité, on dirait de l'autre côté de la forêt de Gault.

Et, en effet, vers la fin de la journée, le corps reçoit l'avis de s'arrêter devant Montmirail et d'incliner sa marche vers l'Est de façon à aider à la progression du 10e corps et de l'armée Foch qui luttent à sa droite.

LE 10e CORPS A LA JONCTION DE LA 5e ARMÉE ET DE LA 9e ARMÉE. LA CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE.

C'est que l'aspect de la bataille est tout différent au fur et à mesure que l'on avance de ce côté. Rappelez-vous l'image de tout à l'heure : l'horizon s'éclaire à l'ouest, il se couvre de nuages à l'est. Ce canon qui tonne c'est celui du combat haletant engagé pour la jonction du massif et de la plaine, et pour la route nº 51 ; c'est l'effort suprême de la Grande armée allemande : ce qu'il lui reste de forces et d'espoirs, elle l'engouffre dans les passages des Marais de Saint-Gond : à tout prix, briser le front de Joffre et arriver jusqu'à la Seine.

Le 10e corps (général Defforges) qui opère à la droite de l'armée Franchet d'Espérey, com-

LE CIMETIÈRE DE PENCHARD

mence à se trouver dans le champ d'action de cette offensive désespérée.

Les ordres pour le 7 septembre prescrivaient au 10e corps la continuation de l'offensive dans les zones mêmes et sur les mêmes axes que la veille. Or, nous avons vu, dans la journée du 6, les deux divisions du corps se porter allègrement vers le nord ; leur marche est suspendue seulement par l'arrêt imposé à toute l'armée par la longue résistance d'Esternay. Cependant à la fin de la journée, des combats très violents se sont engagés dans la région sud de la forêt de Gault autour du Clos-le-Roi, le Guébarré, Villeneuve-Charleville ; et le 10e corps a dû prêter la main à la 42e division (général Grossetti) prise à partie sur la route n° 51 au sud de Soizy-aux-Bois et à la ferme Chapton.

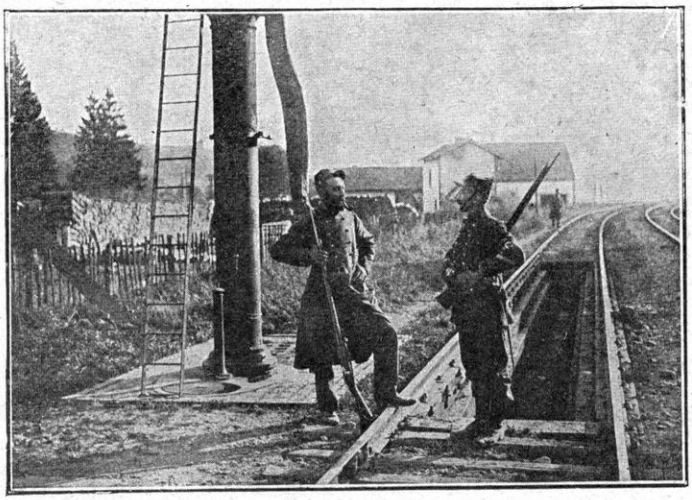
Le général Defforges a maintenu très solidement son avancée : dans la nuit, l'idée de la victoire a commencé à flotter sur les troupes et sur les États-Majors.

L'ordre général pour la 5e armée est d'attaquer à six heures du matin. Mais, pour le 10e corps, il en est autrement. On le trouve trop en flèche. Esternay n'a pas encore succombé. Le débouché des autres corps vers le nord n'est pas encore assuré. Et puis, il y a toujours cette difficile affaire de la route n° 51 et, plus à l'Est, la situation générale de l'armée Foch. Il ne faudrait pas compromettre notre ligne : le 10e corps reçoit donc pour instruction de ne reprendre son mouvement qu'à 7 h. 30.

Mais l'ennemi n'attend pas, lui. On est juste en présence de la manœuvre de Bülow. Dès le lever du jour, « une très grosse attaque allemande débouche sur la 42e division qui perd Villeneuve-lès-Charleville. »

C'était la voie ouverte vers le sud. Heureusement la 40e brigade (du 10e corps), sous l'énergique commandement du colonel de Cadoudal, resté de sa personne à Charleville, se maintient dans le village. L'ennemi s'y reprend à plusieurs fois, revient vaillamment à l'assaut,

s'épuise et laisse de nombreux tués et blessés sur le terrain. C'est en vain. Cadoudal ne rompt pas d'une semelle. Pendant ce temps, une partie de l'artillerie de la 20e division (général Rogerie, 10e corps), reçoit l'ordre de gagner la crête entre le Bout-de-la-Ville et les Epées et, faisant face à l'Est, de prendre de flanc les lignes allemandes progressant dans le bois au sud de Villeneuve-lès-Charleville, pour tourner la ferme Chapton. Ce fut un de ces massacres qui répandait, d'un bout à l'autre de l'armée allemande, la terreur du 75. L'infanterie allemande tombait par files. L'émotion physique et morale étreignait l'offensive à la gorge. Vers le milieu de la matinée, l'attaque était enrayée et c'était (comme nous allons le dire), la 42e division qui reprenait l'offensive (1).



TYPES DE GARDES-VOIES

Cette entreprise n'était pas la seule. Le combat était à peine engagé sur la route nº 51 que le 10e corps lui-même était pris à partie. Une autre attaque allemande débouche du Clos-le-Roi à 4 h. 30 du matin; de sorte que le saillant de Charleville était menacé sur ses deux faces. On se battait à travers ces massifs de la forêt de Gault et dans ce terrible ravin du Guébarré où le 74e régiment allemand avait laissé, la veille, sept cents morts dans une tranchée. Ici, l'ennemi a affaire à la 39e et à la 38e brigade (20e et 19e divisions). Dans le sentiment du danger, elles se sont retranchées pendant la nuit. Les forces du Xe corps allemand se heurtent à une résistance énergique et l'attaque est repoussée. Et l'intervention de l'artillerie achève, de ce côté, ce qui avait été commencé à l'est de la forêt, du côté de Charleville. L'artillerie de la 19e division en position au nord des Essarts et une partie de l'artillerie de la 20e division qui se retourne sur la crête du Bout-de-la-Ville concentrent leurs feux sur Clos-le-Roi.

On peut deviner ce qui advient de l'attaque allemande découragée d'avance par la journée du 6. Elle se disloque à peine lancée. Les groupes filent à travers les bois. La gauche de la 39e brigade (136e) et la droite de la 38e brigade (41e) s'élancent sur le village, il est repris à 6 h. 30. De ce côté, l'entreprise de Bülow avait échoué avant l'heure où le 10e corps devait entrer en ligne. Il est vrai qu'on se bat toujours à droite pour la route 51. Mais le flanc de Bülow commence à être grandement exposé. En effet, la matinée s'avance; il est neuf heures; Esternay succombe. L'armée britannique et les quatre corps de gauche de Franchet d'Espérey ont commencé le vaste mouvement semi-circulaire qui menace Montmirail.

A midi, on a, partout, le sentiment que le ciel est complètement nettoyé à l'ouest : le 10e corps va donc devenir le pivot du vaste mouvement en éventail, face au Nord-Est, qui rabattra von Bülow sur von Hausen.

La 38e brigade a occupé Clos-le-Roi ; la 39e brigade s'est reformée à l'Est. On est prêt aux abords de la forêt de Gault.

La 5e division du 3e corps (Mangin) monte en direction de Morsains. Le 10e corps se met en marche ; la 19e division (général Bonnier) à gauche, avec, pour objectif, la Godine et le Recoude en direction de Vauchamps; la 20e division (général Rogerie), à droite, en direction Le Bout-du-Val, Boissy-le-Repos et au delà.

L'Allemand fournit encore un violent effort sur Charleville : mais il n'a plus de souffle. La

(1) Je m'appuie pour tout ce récit sur l'exposé très remarquable du commandant L...

UN CONVOI DE LANCIERS ANGLAIS

20e division passe à la contre-attaque dès 15 heures, en liaison avec la 42e division. La route nº 51 est dégagée à droite, tandis que la forêt de Gault est nettoyée à gauche par la 19e division qui franchit les tranchées allemandes abandonnées. Les Allemands cèdent sur toute la ligne, laissant entre nos mains de nombreux prisonniers appartenant au Xe corps de réserve.

En fin de journée, la 19e division avait atteint le Recoude et, en liaison constante avec le 1er corps à gauche entre Morsains et Maclaunay, abordait la région de Montmirail-Vauchamps ; la 20e division était un peu plus au sud, arrêtée devant le Bout-du-Val, car le sort de la route nº 51 n'était pas encore tranché et il fallait s'attendre encore à de graves événements de ce côté.

Si l'on voit les choses du côté français, le résultat de la journée était le suivant pour la 5e armée. Elle avait mis fin aux dernières résistances ennemies au sud du Grand Morin et sur la rive sud du Petit Morin. Elle avait pris Montceaux-les-Provins, Esternay, la forêt de Gault qui lui avaient donné tant de mal la veille. Elle avait vu le pays complètement dégagé de l'armée von Kluck jusqu'à la Marne. De concert avec l'armée britannique, elle avait nettoyé le pays jusqu'au Petit-Morin et, pivotant sur sa propre droite, elle arrivait au moment où elle allait prendre de flanc l'armée Bülow lancée encore vers le sud dans l'espoir de briser le front de Joffre à la minute suprême.

Ces résultats étaient plus que brillants. Après la longue retraite si douloureuse, quel réveil en plein revirement de la fortune ! Avec les beaux faits d'armes d'Esternay, de la forêt de Gault, de Villeneuve-Charleville, il y avait de quoi gonfler le cœur des chefs et de leurs braves troupes.

Il restait, cependant, deux nuages sur l'horizon. Si von Kluck n'était plus au sud de la Marne, il était au Nord et là il pesait de tout son poids sur l'armée Maunoury et la manœuvre de Joffre, qui s'était découverte un peu trop

tôt, le 5, en paraissait handicapée. D'autre part, la manœuvre allemande sur les Marais de Saint-Gond n'avait pas dit son dernier mot. La 9e armée pliait ; la bataille glissait dangereusement vers la Trouée de Mailly. Si la 5e armée se portait au nord, au secours de l'armée Maunoury, elle perdait le contact avec la 9e armée et la rupture de notre front se produisait à Mondement. Si, au contraire, elle se portait au secours de l'armée Foch vers les Marais de Saint-Gond, Maunoury ayant devant lui des forces supérieures, pouvait manquer sa marche sur l'Ourcq et être menacé lui-même d'être tourné par le Nord. Et, si, enfin, l'armée Franchet d'Espérey, partagée entre ces deux devoirs, se divisait elle-même, elle s'exposait à un retour en forces des Allemands.

Heure critique, s'il en fut. Tourments des chefs parmi la joie de tous. Anxiété de ces heures si lourdement responsables!

CHAPITRE XLIV

DANS LE CAMP ALLEMAND LES PROJETS DE VON HAUSEN LA BATAILLE DES MARAIS DE SAINT-GOND, LE 7 SEPTEMBRE

La manœuvre allemande aux Marais de Saint-Gond. — Belle riposte de Foch. Bulow demande du secours. — L'armée von Hausen tente de percer le front de Foch. Échec de la division marocaine. — Combats autour de Mondement. — Le 9e corps. La bataille à la Trouée de Mailly. — Les Allemands à bout de forces. Les résolutions suprêmes de von Hausen pour la journée du 8.

CERTAINEMENT, à la fin de la journée du 6, le Haut Commandement allemand n'avait pas encore une idée précise de la manœuvre du général Joffre. Il n'avait pas compris qu'il était en présence d'une offensive générale voulue et combinée.

C'est seulement à 3 heures du matin, le 7, que l'on reçut, dans les armées, une instruction du Grand Quartier Général allemand, faisant savoir que l'ennemi avait passé, le 6 septembre, à l'offensive générale devant les Ire, IIe, IIIe et IVe armées et qu'il se préparait à poursuivre cette offensive le 7 septembre.

Au dire d'un témoin allemand, très bien renseigné, le général Baumgarten-Crusius, cette indication apportait, pour la première fois, la pleine lumière. Cependant, le Grand Quartier Général allemand ne pensait pas encore qu'il y eut lieu de renoncer à la manœuvre de rupture ; tout au contraire, car cette même Instruction générale faisait savoir que la bataille décisive était ordonnée, *ce jour-là, pour toutes les armées allemandes*. Notamment, à la IIe et IIIe armées, il était prescrit de poursuivre l'attaque et, dans le cas où l'ennemi céderait, « ce sur quoi on comptait au commandement de la IIIe armée », — *de continuer la marche en direction Sud.*

Il n'y avait qu'à s'exécuter. Mais, l'embarras fut grand dans les États-Majors. L'attaque est commencée. Dès 4 heures du matin, le commandant de la IIe armée, c'est-à-dire von Bülow, demande à la IIIe armée, c'est-à-dire von Hausen, de le soutenir immédiatement par toutes les forces dont la IIIe armée peut disposer ; car son aile droite a dû se replier devant un ennemi très fort (c'est l'attaque du 1er corps et du 10e corps français pendant la nuit), alors que son aile gauche doit, cependant, d'après les ordres, conserver une attitude offensive.

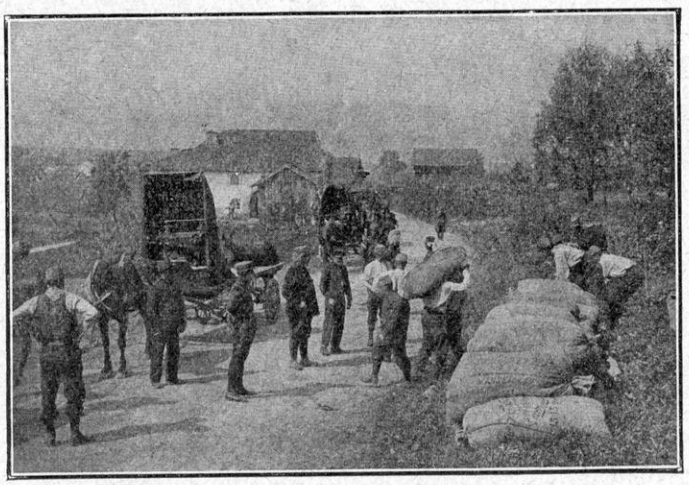
On voit que, dans le camp allemand, et surtout à l'armée Bülow, l'affaire paraît compromise et presque désespérée dès l'aube du 7.

Nous comprenons alors la manœuvre de

Bülow retirant sa droite *battue* et la repliant en *crochet défensif* de Fontenelle à la Marne, de façon à protéger, le cas échéant, la retraite de sa gauche qui, d'après les ordres — combien téméraires ! — du Grand Quartier Général, doit continuer à progresser vers le Sud, tandis que la droite, comme l'a déjà fait von Kluck, en est à se replier vers le Nord.

Et l'on comprend aussi l'embarras de von Hausen, qui reçoit l'ordre formel de marcher toujours de l'avant vers le Sud pour la bataille décisive, tandis que la droite est accrochée pour garder sa liaison avec l'armée Bülow.

Mieux vaut indiquer tout de suite, les dispositions prises par von Hausen, répondant à l'appel de von Bülow. Ainsi, nous aurons connaissance du schéma complet de la manœuvre allemande devant l'armée Foch dans cette journée du 7 ; le travail de Foch, dont nous allons aborder maintenant l'exposé, n'en sera que plus compréhensible.



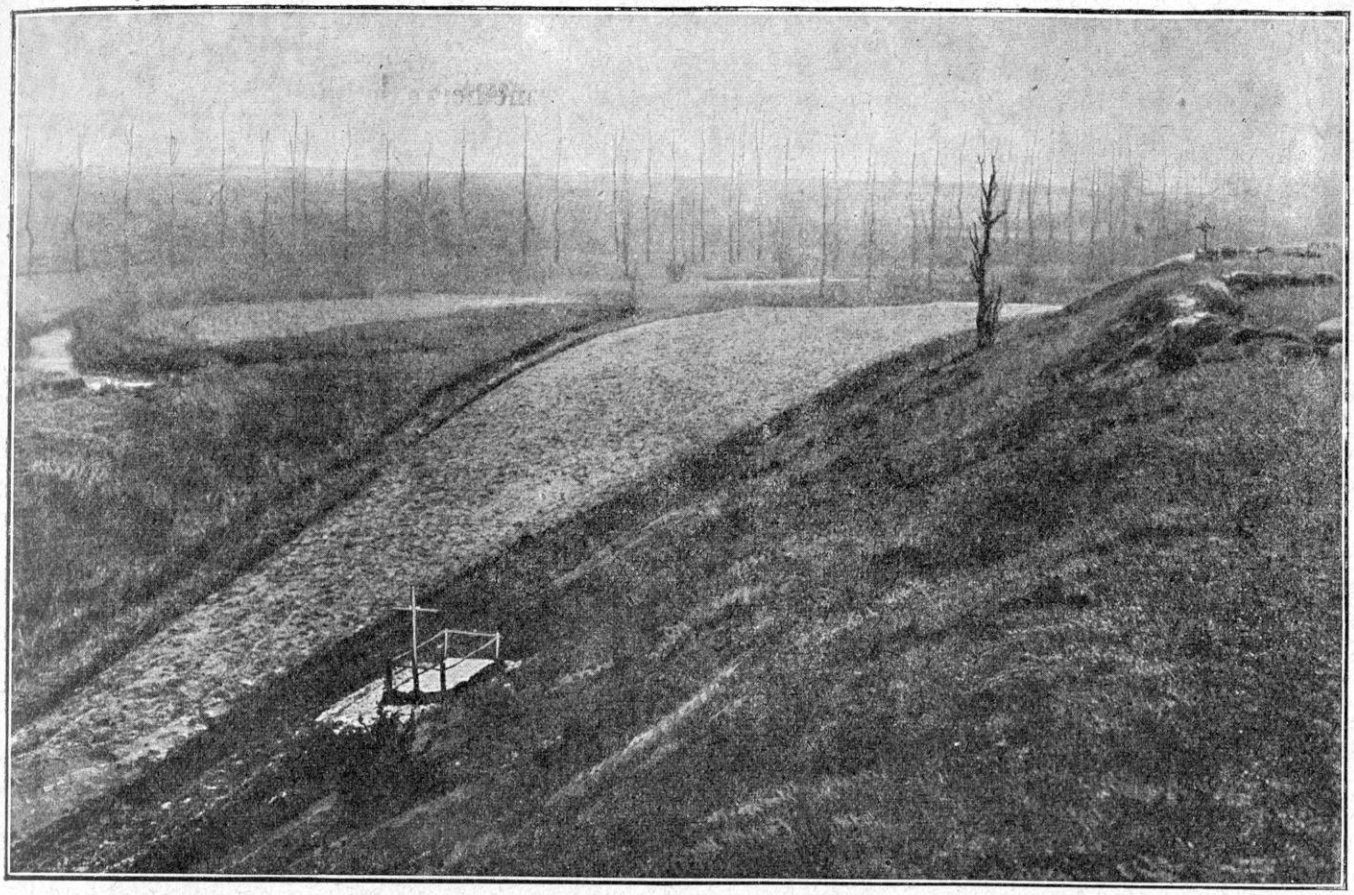
UN CENTRE DE RAVITAILLEMENT SUR LE FRONT

Von Hausen, donc, n'eut pas beaucoup de temps pour réfléchir : car, il apprit que la 2e division d'infanterie de la Garde appartenant à l'armée Bülow et sa propre 32e division, se trouvant en grand péril, avaient déjà requis le secours de la valeur d'une demi-brigade (tant artillerie qu'infanterie) appartenant à sa propre 23e division de réserve, aux environs de Villeseneux, tandis que le reste de la 32e division était à Soudé-Germinon. Son corps de droite, le XIIe, avait donc répondu d'avance, et sans le consulter, à l'appel de Bülow. Il sentait bien, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, que son centre se dégarnissait et que l'ennemi pourrait entrer dans la fissure qui tendait à se créer ainsi. Le voilà donc tiré à droite et à gauche entre l'ordre du Grand Quartier Général, à savoir : attaquer vers le Sud, et l'appel de Bülow qui le supplie de venir à l'Ouest. Von Hausen s'en tire comme il peut : il masse tout ce qu'il a de troupes disponibles sur la Coole pour servir, à la fois, de soutien à Bülow et de flanc-garde à sa propre armée. Celles de ses troupes qui se sont attardées sur la route de Châlons n'arriveront, d'ailleurs, qu'à 2 heures de l'après-midi.

On n'a pas le temps de les attendre. Car les Français, venant de Lenharrée, attaquent violemment à 6 h. 30 du matin.

Que restait-il à faire ? Renoncer à l'attaque vers le Sud ? Mais c'était contrevenir aux ordres du Grand Quartier Général. Von Hausen, pour obéir précisément à ces ordres, avait prescrit à sa 23e division d'infanterie de réserve de se porter à l'attaque vers le Sud. Elle marche, mais elle est en flèche ; et elle n'a plus à compter sur la protection du XIIe corps qui est, maintenant, employé à soutenir Bülow, puisque la 32e division était obligée de répondre à l'offensive française venant de Lenharrée. Von Hausen jette sa cavalerie pour faire la liaison entre sa 32e division qui se bat au Nord et sa 23e division de réserve qui essaye de piquer vers le Sud. Finalement, cette dernière division ne peut plus avancer. Bon gré mal gré, il faut renoncer à exécuter les ordres du Grand Quartier Général. La 23e division de réserve en est réduite à demeurer, jusqu'au soir, dans les petits bois au nord de Sommesous, désemparée et inutile, ne trouvant même pas d'objectif pour sa propre artillerie et surtout exposée au feu terrible de l'artillerie française.

Nous pouvons rentrer, maintenant, dans le



SOMMESOUS. — LES TRANCHÉES ALLEMANDES, EN SEPTEMBRE 1914

camp français et suivre la journée du 7 à l'armée Foch.

JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE A L'ARMÉE FOCH

Il est de toute évidence, qu'à la 9e armée, on n'a pu deviner tout ce qui se passe dans le camp allemand. On a bien eu le sentiment que l'ennemi menait une offensive des plus fortes sur le front des Marais de Saint-Gond. On a bien remarqué que cette offensive se portait sur les deux routes qui passent aux deux extrémités des Marais, route N° 51 et route N° 77, et qu'elle essaye même de traverser les Marais par la route de Bannes. Mais, on ne sait rien de plus.

Dès la soirée du 6, on avait repris, comme on dit, « du poil de la bête », puisque, après de très rudes combats, on a ressaisi Soizy-au-Bois et Charleville. Quant au mal que ces combats ont fait à l'ennemi, jusqu'à forcer Bülow à lâcher pied sur sa droite et à implorer, pour sa gauche, le secours de von Hausen, on n'en sera averti qu'un peu plus tard. La journée du 7 va être employée surtout à consolider ces succès encore incertains et, surtout, à user les forces nouvelles que Bülow concentre de toutes parts, y compris celles que lui prête von Hausen.

En somme, on tient partout, sauf à Vassimont et à Haussimont que le 11e corps a perdu un instant, mais qui ont été repris le soir du 6, sur les ordres exprès du général Foch. Le poste de commandement du général Foch est toujours à Pleurs.

Nous avons vu, dans l'ordre général N° 7, que le général Joffre se rendait compte très nettement de la situation difficile faite à la 9e armée. Il avait prescrit simplement à celle-ci, pour la journée du 7, de « tenir sur le front qu'elle occupe, jusqu'au moment où les forces réservées de la 4e armée arriveront sur sa droite et lui permettront de participer au mouvement en avant des autres armées. »

On sentait que l'effort suprême des Allemands serait en ce point.

Le général Foch avait une trop grande connaissance des choses de la guerre pour ne pas conclure, de cet ordre, que la manœuvre générale de son chef réussissait et que, déjà, l'ennemi battait en retraite sur d'autres points du vaste champ de bataille, puisqu'on annonçait bientôt une reprise générale de la marche en avant. De ce sentiment, il ne tirait qu'une résolution plus farouche de *tenir*, selon l'expression même de l'ordre qu'il avait reçu.

En étudiant cet ordre, il se rend compte aussi que la liaison de sa droite avec la 4e armée présente pour lui une importance vitale. Il place sa 9e division de cavalerie (général de l'Espée) vers Sommesous avec ordre de maintenir, à tout prix, cette liaison. Tâche qui ne va pas sans de sérieuses difficultés, car les éléments de la 4e armée ne se trouvent qu'à la hauteur de Meix-Tiercelin.

SOLDATS ALLEMANDS AU REPOS

La 18e division, appartenant au 9e corps, qui est arrivée au cours de la matinée, venant comme on sait, de Nancy, est mise à Euvy, en appui de la 9e division de cavalerie et les gros de la 9e armée, avec la 42e division, ont ordre de profiter des succès appréciables obtenus le 6 dans la nuit pour poursuivre l'offensive. La 42e division, en liaison, d'autre part, avec le 10e corps de l'armée d'Espérey, agira au nord de Villeneuve-Charleville, tandis que le 9e et le 11e corps essaieront de déboucher s'il est possible, au nord des Marais de Saint-Gond, en direction de Vert-la-Gravelle.

L'heure est-elle venue de prendre une telle offensive ? Nous avons dit comment l'ennemi, par la jonction des forces de von Bülow et d'une partie de celles de von Hausen, a résolu d'attaquer et de passer, coûte que coûte, sur le corps de la 9e armée.

De bonne heure, la lutte s'engage sur tout le front et, en particulier, autour de Lenharrée, et une série de combats d'un acharnement indicible irradient d'un bout à l'autre des Marais de Saint-Gond, par les trois routes où l'ennemi entend se livrer passage.

Disons tout de suite qu'une telle tentative dans la situation où nous savons que se trouvent les forces allemandes, mal liées, mal soutenues, se développant par une chaleur torride sur un terrain qui se défend de lui-même, est chose absurde : elle n'aurait de chances d'aboutir que si les forces françaises ne voulaient pas se défendre (nous avons vu que c'est encore l'espoir du Commandement allemand). Mais, cet espoir lui-même est fou : puisque ce même Commandement connaît les ordres de Joffre et n'ignore plus, maintenant, que l'armée française est résolue à livrer une bataille décisive. La psychologie de cette grande guerre s'essaiera, un jour, à déterminer les causes de l'étonnant aveuglement des chefs allemands lançant leurs troupes à corps perdu sur les Marais de Saint-Gond, alors qu'elles chancellent déjà.

A la 42e division, la solidité du « bouchon » est assurée par le succès remporté au nord de Villeneuve-Charleville et à la forêt de Gault, en liaison avec le 10e corps. On pensait qu'on n'avait qu'à exploiter ce succès : la 42e division (151e d'infanterie, colonel Deville), devait seconder l'action de la 20e division (Rogerie) vers le Nord en se portant sur la Pommerose. On tournait ainsi les Grandes-Garennes et la route N° 51 eût été dégagée. Mais les Allemands avaient commencé leur propre offensive

(Cl. M. Meys.)

VINCY-MANŒUVRE. — LA RUE PRINCIPALE

et on trouve La Pommerose occupée. Il fallut combattre en union avec le 10e corps jusqu'à midi pour nettoyer la forêt de Gault. De ce côté, l'affaire paraît, alors, en bonne voie. Bülow, comme nous l'avons vu, pensait lui-même, dès le 7 au matin, qu'il ne pouvait plus tenir sur sa droite.

Mais l'offensive sur la route de Saint-Prix ne pouvait avoir de chances de se développer que si elle était appuyée à sa droite, par la division marocaine.

Or, de ce côté, la situation des Allemands était meilleure. Des forces considérables descendaient, par le signal du Poirier et le bois de Saint-Gond, vers la coulée de Montgivroux que tenait la division marocaine (général Humbert). Un combat d'artillerie d'une violence extrême éprouvait très sérieusement nos troupes engagées dans l'étroit couloir de Saint-Prix (1). Les pertes étaient lourdes et le ronflement puissant des « marmites » donnait au soldat une idée, d'ailleurs fausse, de la supériorité de l'artillerie allemande. Grossetti attend l'aide de la division marocaine, qui flanque sa droite pour sortir définitivement du trou de Chapton.

Or, la division marocaine subit, en ce moment, le fort de la manœuvre ennemie. C'est là que celui-ci compte porter le coup de bélier qui doit enfoncer notre front à l'ouest des Marais de Saint-Gond. La division marocaine a, devant elle, le Xe corps de réserve et des éléments de la Garde libérés par l'intervention de von Hausen à gauche.

(1) Le Goffic, p. 85.

LE 9e CORPS, LE 7 SEPTEMBRE AU MATIN. OYES-MONTGIVROUX-MONDEMENT

Le général Dubois est donc obligé d'agir de deux côtés à la fois. Vers Saint-Prix pour ne pas laisser perdre la route No 51 ; et vers Coizard,

où il sent que les forces ennemies s'accumulent. Il ordonne à son corps d'armée de s'orienter, non plus vers le Nord-Ouest et vers Soizy-aux-Bois, mais vers le Nord-Est et sur Vert-la-Gravelle. Une si parfaite compréhension des ordres généraux doit assurer, finalement, le gain de la journée. Que serait-il arrivé, en effet, si Dubois, s'obstinant à déboucher uniquement au nord de Saint-Prix, s'était dégarni à sa droite et avait prêté le flanc aux troupes fraîches de von Hausen qui tâchaient de le couper du 11e corps ?

Des dispositions *plutôt défensives* sont donc prises ainsi qu'il suit dans la matinée du 7 :

La division marocaine (général Humbert) maintiendra le front Mesnil-Broussy-Oyes, en secondant, autant que possible, la 42e division vers Saint-Prix.

La 52e division (général Battesti) maintiendra son front fortifié (1) autour du Mont-Août, en battant de son artillerie les débouchés des Marais au nord de Broussy-le-Grand et de Bannes.

Quant à la 17e division, elle s'organisera à fond, à droite de Broussy-le-Grand, vers Aulnay-aux-Planches. Si l'occasion s'en présente, elle tentera de se porter sur Vert-la-Gravelle, mais avec la plus grande prudence.

La cavalerie disponible (7e hussards) est au Mont-Août et à la ferme Nozet.

A 5 heures, l'ennemi attaque. C'est Bülow qui prend confiance, ayant reçu les premiers renforts de von Hausen. Il s'empare du bois de Saint-Gond sur la division marocaine et en débouche, malgré les efforts des régiments Cros et l'aide des éléments du régiment Fellert, qui tiennent la croupe au sud d'Oyes.

Maintenant, la crête de Mondement est en cause, et cela veut dire le débouché de la route N° 51. Si l'ennemi réussit à gagner, par la plaine, le bois d'Allemant, le goulot est tourné, la route de Sézanne est ouverte. Tandis que le 10e corps et la 42e division en sont encore à chercher leur débouché vers le Nord à l'ouest de la route, le trou va-t-il se creuser ici, c'est-à-dire à l'est de la route ? La bataille serait perdue au point exact où le *massif* tombe sur la *plaine*.

Humbert, excellent soldat, a, de cette situation, une vue véritablement géniale. En raison de la violence de l'offensive allemande, il prend le parti, à 8 heures, de déplacer son centre de gravité *vers sa gauche*, c'est-à-dire vers les débouchés de la route N° 51. Il prescrit au général Blondlat de tenir Mesnil-Broussy et Broussy-le-Petit avec le minimum de forces et de pousser toutes ses disponibilités sur la croupe de Mondement-Oyes, pour agir contre les troupes venant de Saint-Prix.

L'artillerie du corps, installée au sud de Reuves, est renforcée par un groupe prélevé à la cote 185.

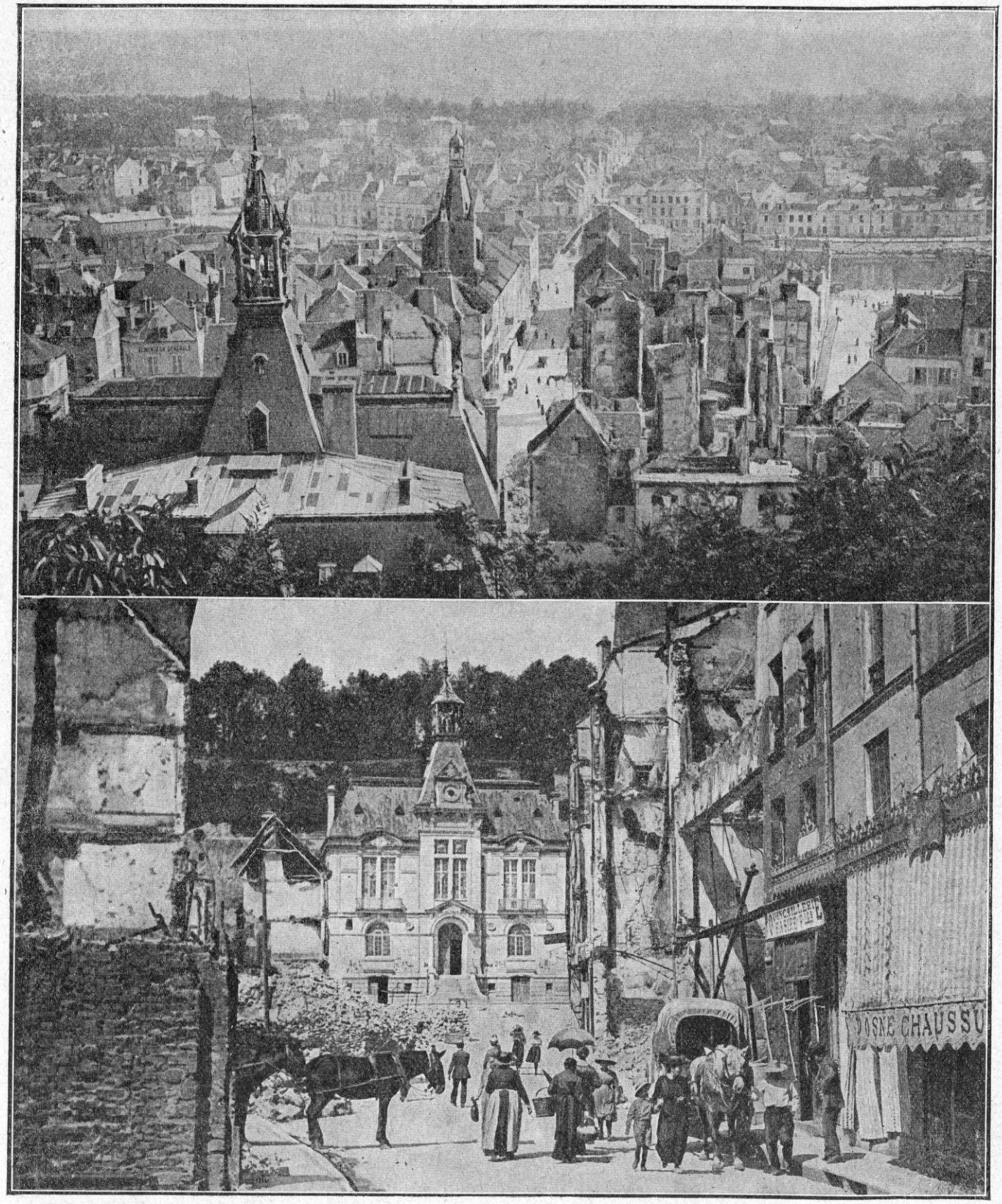
Les bataillons Lachèze et Sautel se dirigent sur Mondement et organisent le front Montgivroux-Mondement. C'est le barrage à droite de la route N° 51. Ainsi, le 9e corps fait, pour ainsi dire, un toit appuyé sur le 10e corps à sa gauche et la pente tournée vers von Hausen qui attaque venant de l'Est. Tout est paré. Mais il n'est que temps.

Grossetti, qui attaquait à gauche de la route sur La Villeneuve-Charleville et Soizy-aux-Bois, faisait savoir, comme nous l'avons dit tout à l'heure, qu'il était arrêté par des forces allemandes ayant débouché en grand nombre par Saint-Prix, appuyées par une artillerie considérable et qui s'est mise en position sur les hauteurs de Baye et de Villevenard.

Le 151e essaye en vain de progresser vers La Villeneuve-Charleville ; le 162e ne peut pas davantage déboucher de Soizy-aux-Bois. Le bois de Botrait et la partie nord du bois de Saint-Gond sont fortement occupés par l'ennemi. Des forces importantes, venant de Saint-Prix, sont signalées comme descendant de la crête du Poirier. Observons bien ce point : c'est la jonction d'où tout dépend. Dans le quadrilatère Soizy-aux-Bois-Oyes-Mondement-Chapton, la fortune de la France est assiégée.

A ce moment (8 heures du matin), le général

(1) Nous avons un carnet allemand qui s'étonne devant la force des tranchées françaises.



CHATEAU-THIERRY. — DEUX ASPECTS DE LA VILLE APRÈS LE BOMBARDEMENT

Humbert rend compte que les Allemands semblent vouloir tenter un gros effort sur les hauteurs de Montgivroux prétendant, sans doute, couper la 42e division de la 9e armée et prendre pied sur la falaise de Champagne.

Le général Dubois répond au général Humbert qu'il compte sur lui pour tenir coûte que coûte ; non seulement il lui demande de ne pas reculer, mais il lui dit qu'il faudrait absolument s'emparer de Saint-Prix. En même temps, il annonce l'envoi immédiat d'une partie des troupes tenues en réserve pour le seconder. Comme, à ce moment, la 17e division, quoique soumise à une violente canonnade, se maintient, sans trop de difficultés, sur la ligne Bannes-cote-154-Champ de bataille, ordre est donné à l'un des meilleurs régiments du 9e corps, le 77e, commandé par le colonel Lestoquoi, de se porter sur la crête d'Allemant, tandis que le 7e hussards l'appuiera par Saint-Loup.

Le 135e reste en réserve à proximité, à la ferme Nozet.

Un échange de vues rapide se produit alors entre le général Foch et le général Dubois. Celui-ci rend compte de la situation et il fait connaître ses dispositions définitives : veiller toujours vers les débouchés du Nord-Est, ce qui est le sens profond de la bataille, puisque l'entrée en ligne de von Hausen peut tout compromettre. Mais, en attendant, en finir, si possible, avec la route N° 51.

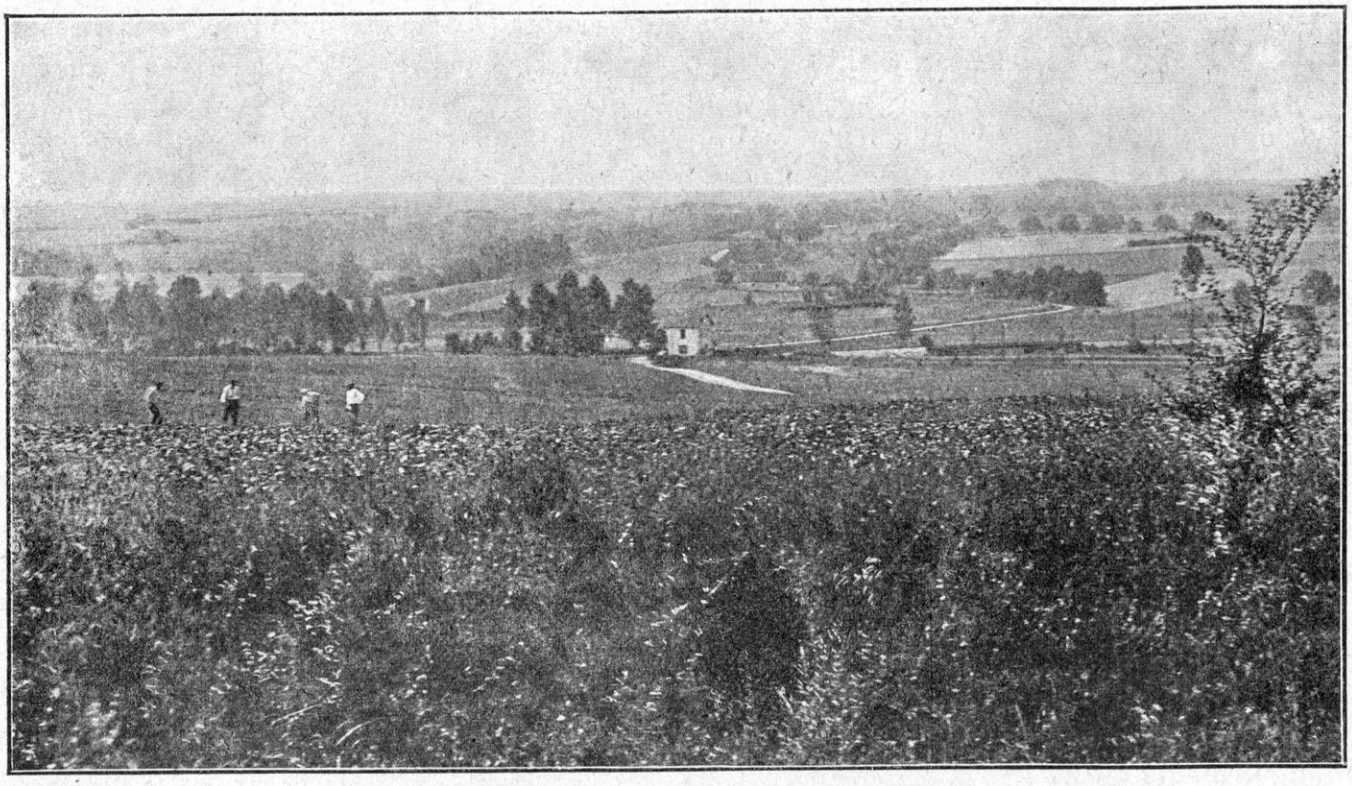
Foch approuve : il rappelle que la mission du 9e corps reste la même : maintenir à tout prix la liaison avec la 42e division, arrêter le débouché de l'ennemi par Saint-Prix et y consacrer toutes les forces nécessaires. Il prescrit de surveiller avec attention tous les passages sur la ligne de hauteurs Lachy-Broyes-Allemant et d'appliquer le maximum des forces à défendre l'un ou l'autre de ces débouchés, selon qu'il est le plus menacé. C'est, comme on le voit, ce travail des lignes intérieures, toujours cher au général Foch.

Il est 10 heures. L'ennemi tire toujours beaucoup, mais il semble s'arrêter du côté de Mondement. Comme nous l'avons dit, la troupe allemande mourait de fatigue et de faim ; elle profite de son avance de la matinée pour s'égailler et faire bombance : « Comme il y avait quatre jours que nous n'avions mangé, a raconté un déserteur, l'ordre avait été donné de piller les châteaux et fermes. » Ainsi fut fait à Congy, chez M. Patenôtre ; à Baye, chez le baron de Baye, — où sévit la rapine de l'état-major du duc de Brunswick, gendre de Guillaume II, — et dans tous les villages de ce riche coin de France. Il y eut, sur toute la région, une terrible razzia de bouteilles. Le nom de « Champagne » doublait la soif : « Le gosier allemand, écrit M. Le Goffic, se sentait capable d'absorber toute la Champagne. Ce n'était pas seulement à table que les bouchons sautaient. Au dire des témoins, les officiers allemands se faisaient suivre par des brouettes, des voitures d'enfants, pleines de bouteilles de champagne qu'ils vidaient le long de la route » (1).

Peut-être aussi, l'artillerie demandât-elle quelque temps pour être mise en place. Quoiqu'il en soit, les premiers obus ne tombèrent sur le château de Mondement qu'à 9 heures. C'était, sans doute, l'assaut du quadrilatère qui commençait. Mais, les dispositions étaient prises et on était bien résolu à ne plus reculer d'une semelle et à garder Mondement.

D'ailleurs, de bonnes nouvelles arrivaient, qui permettaient de soulever les voiles et de pénétrer le véritable sens de la bataille, obscur jusque-là. A 10 h. 50, en effet, le quartier général de la 9e armée faisait connaître que la IIe armée allemande était en retraite, à gauche, devant notre 5e armée ; que notre 5e armée avait pris la poursuite et marchait sans obstacle vers le Nord, que ses têtes de colonnes étaient déjà sur le Grand Morin, le général Franchet d'Espérey continuant son mouvement en avant, en pivotant autour de sa droite (10e corps d'armée), laquelle était en liaison avec la 42e division.

(1) Le Goffic, p. 91.



LA ROUTE DE SÉZANNE A CHATILLON-SUR-MORIN

Tout s'éclairait. La victoire était là, toute proche. Il n'y avait qu'à tendre la main. Le temps d'arrêt dans l'offensive allemande trouvait ainsi son explication.

Pourtant, les forces ennemies, ici, s'obstinaient. On constatait partout leur présence et leurs masses. Il restait un orage dans l'air. De quel côté allait-il éclater ?

Il y eut, à ce moment précis, c'est-à-dire au milieu de la journée du 7, une sorte de temps d'arrêt dans la bataille où les alternatives les plus dramatiques se trouvèrent réunies. La victoire s'approchait d'un côté, mais elle paraissait échapper de l'autre. En face de la côte d'Allemant, la situation était stationnaire et l'on ne pouvait deviner si la rude bataille du matin allait se prolonger là ou si elle allait se porter soit à droite, soit à gauche.

A midi 45, des nouvelles de l'Est jetèrent un voile de tristesse sur l'heureux effet des nouvelles venues de l'Ouest : un officier de liaison, envoyé du 11e corps, faisait connaître que ce corps était attaqué très violemment par des forces importantes, ayant débouché de Morains-le-Petit et d'Écury-le-Repos et que le corps résistait difficilement. On prévenait donc le général Dubois de prendre ses précautions : car, si le 11e corps était obligé de céder, il pouvait arriver que le flanc droit du 9e corps fût découvert, précisément au moment où il se préparait à se donner de l'air sur l'Ouest. Le péril était à l'Est.

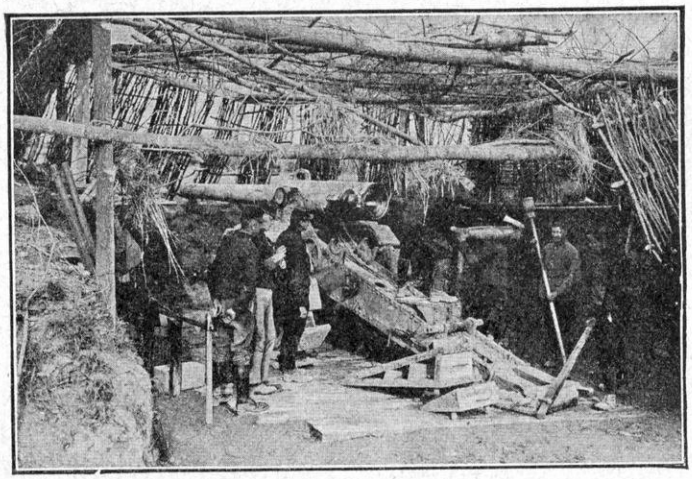
Rien ne pouvait être plus pénible pour le général Dubois. Il avait eu bien du mal à tenir le matin. La 42e division et la division marocaine s'étaient accrochées, par un effort inouï, aux dernières pentes des Grandes-Garennes ; maintenant, de ce côté, la liaison entre le *massif* et la *plaine*, il espérait pouvoir remonter un peu maintenant, à la faveur de la marche en avant de la 5e armée qui libérait sa gauche ; et voilà que, tout à coup, son flanc droit est en péril. L'armée von Hausen, qui débouche, consolide Bülow au moment où celui-ci paraissait devoir abandonner la partie.

Il est nécessaire de dire, maintenant, ce qui s'était passé au 11e corps dans la matinée du 7.

LE 11e CORPS DANS LA MATINÉE DU 7 SEPTEMBRE

Nous avons vu que, dans la soirée du 6, le 11e corps (général Eydoux) qui devait, d'abord, tenir la Somme jusqu'à Sommesous, avait appuyé vers l'Ouest de façon à empêcher qu'un trou se creusât entre lui et le 9e corps.

Il avait donc passé la nuit dans la région de Morains-le-Petit-Normée. La situation était doublement périlleuse parce que, d'une part, le corps était exposé, précisément, à la concentration des forces de Bülow et de von Hausen et que, d'autre part, il bordait la fissure existant entre la 9e armée et la 4e armée. Si la bataille glissait vers l'Est, le 11e corps avait la plus lourde tâche. C'était lui que visait particulièrement l'ordre du Grand Quartier Général allemand de foncer vers le Sud.



POINTAGE D'UNE PIÈCE DE 155 LONG

Rien qu'à jeter les yeux sur la carte, on s'aperçoit que trois corps allemands unissaient leurs efforts contre le 11e corps et la division de cavalerie du général de l'Espée. Celui-ci pouvait s'appuyer, il est vrai, sur la 60e division de réserve qui avait envoyé deux de ses meilleurs bataillons en réserve générale à Fère-Champenoise ; en plus, on lui avait fait espérer l'appui de la 18e division du 9e corps qui arrivait de Nancy et qui était dirigée, au fur et à mesure de ses débarquements, sur Euvy, c'est-à-dire à proximité de Fère-Champenoise.

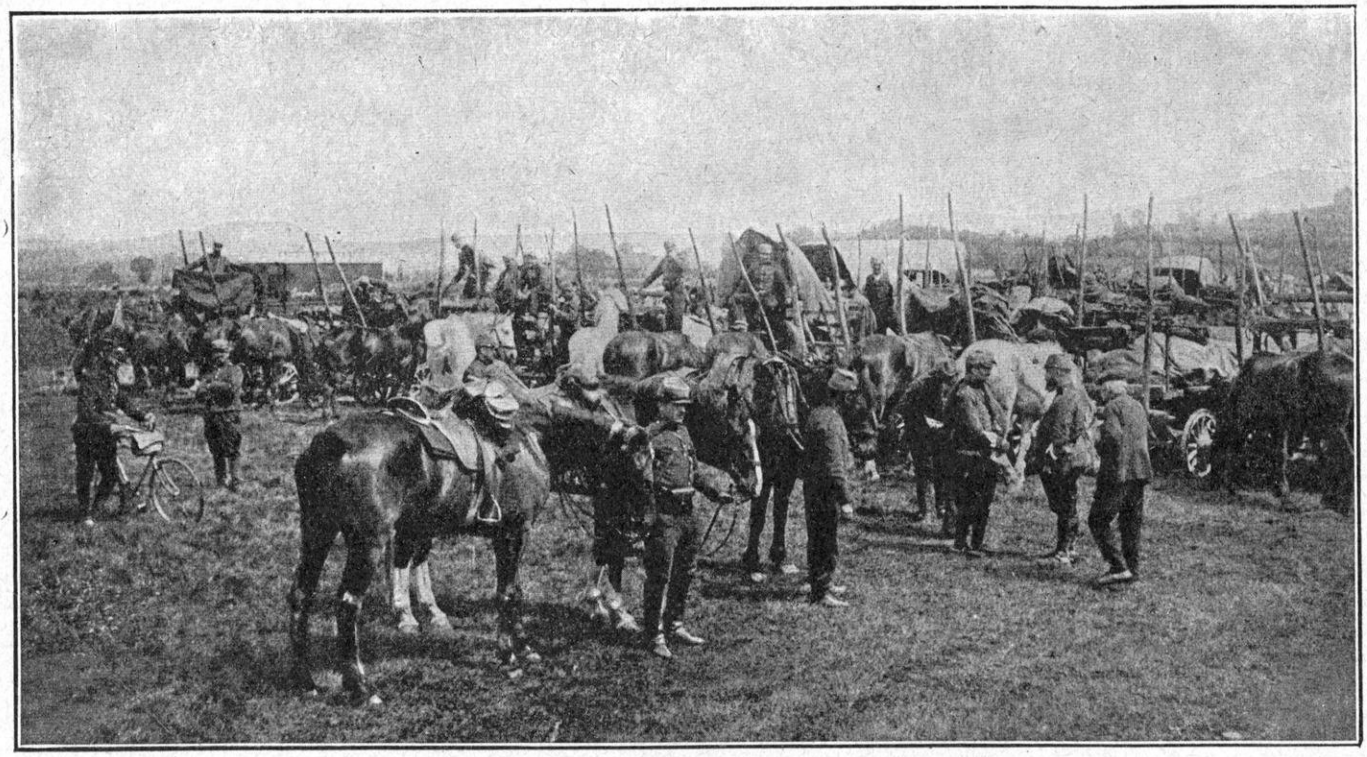
Le 11e corps, qui avait perdu Vassimont et Haussimont à la fin de la journée du 6, ce qui était un grand danger pour sa droite, avait repris ces deux villages sur l'ordre exprès du général Foch, dans la nuit du 6 au 7.

Mais une formidable canonnade avait pris à partie Écury-le-Repos et, à 8 heures du matin, le combat s'engageait avec une violence extraordinaire sur tout le front et, notamment, sur Normée-Lenharrée, front occupé par la 22e division (général Pambet).

C'est l'offensive vers la fissure de Mailly qui reprend. Des formations précédées de mitrailleuses se jettent sur Aulnay-aux-Planches où nous n'avions qu'une compagnie du 77e et sur Morains-le-Petit, occupé par le 32e. Ces deux points sont abandonnés, de même Écury-le-Repos. C'est un moment de grande inquiétude au 11e corps. Cependant, les troupes s'arrêtent et font face sur les croupes au sud de ces deux villages. Une lutte d'artillerie intense, qui éprouve grandement les Allemands (nous le savons par leurs propres récits), s'engage autour de Morains, que le général Radiguet, commandant la 21e division, fait arroser copieusement. La 21e division consolide ce front.

La situation n'en est pas moins des plus critiques. Car les forces allemandes débouchent de partout à la fois : la Garde venant de Colligny-Pierre-Morains, la 32e division et la 23e division de réserve de von Hausen venant de Vatry-Villeseneux-Germinon. D'autre part, la route de Bannes à Fère-Champenoise subit une préparation d'artillerie intense et l'ennemi paraît décidé à enlever Fère-Champenoise à tout prix.

Heureusement, les troupes françaises de renfort étaient arrivées à la minute précise sur le terrain. La 18e division du 9e corps amenée de Nancy par voie ferrée et concentrée à Euvy, entre en ligne à son tour. Dès le milieu de la journée, les affaires prennent une meilleure tournure ; l'offensive ennemie est arrêtée et le général Eydoux peut songer à remonter vers le Nord. Le général Moussy, présent partout, monte même, pour l'après-midi, un projet d'at-



UN PARC DE VOITURES DE RÉQUISITION

taque sur Aulnizeux et Aulnay-aux-Planches, au nord des Marais.

Cependant, le recul de la matinée avait influé sur tout le front de la 9e armée.

La 60e division de réserve (général Joppé) avait été éprouvée par la canonnade jusque dans la région de Sommesous et, très ébranlée, elle était mal en point pour soutenir un effort de l'ennemi, si, comme il était à craindre, il se portait sur la grand'route de Mailly (route N° 77).

Quant à la 9e division de cavalerie, que les ordres du général Foch ont maintenu à Sommesous pour garder la liaison avec la 4e armée, elle est obligée de tenir compte de la position du 17e corps (de la 4e armée) qui est à Meix-Tiercelin. Elle n'a donc laissé que ses cyclistes à Sommesous ; la brigade de cuirassiers (5e et 8e) est en réserve sur la route N° 77 un peu au sud.

A 13 heures, le mouvement de l'ennemi se dessine : une forte attaque se déclanche sur Sommesous venant de Vatry. Le village est intenable sous les obus ; les cyclistes l'évacuent. Le général de l'Espée intervient ; il reporte ses cyclistes en avant et lance la brigade Seriville à l'est du village sur la route de Vitry. Il demande, en même temps, du secours à la 60e division d'infanterie.

On sent combien la situation devient préoccupante de ce côté pour le général Foch. Tandis que de bonnes nouvelles arrivent de l'armée britannique et de la 5e armée et que, de partout, on annonce que l'ennemi décampe, le voilà qui tombe, plus fort que jamais sur son propre front. La 42e division s'est vue arrêtée dans son offensive, la division marocaine a été refoulée au sud des Marais de Saint-Gond et on est inquiet pour la route N° 51 ; à travers les Marais de Saint-Gond, la Garde s'avance par Bannes ; le 11e corps, pressé sur sa droite, découvre Sommesous et la route N° 77.

Tout en étant persuadé que rien n'est sérieusement compromis, puisque les nouvelles, par ailleurs, restent bonnes, Foch n'entend pas que la journée s'achève, pour lui sur un recul. Il donne l'ordre au 9e et au 11e corps de monter une nouvelle offensive pour l'après-midi. C'est alors, sans doute, que se précise, dans son esprit, la formule devenue légendaire : « L'en-

nemi nous presse, tant mieux ! C'est que les choses vont mal pour lui, ailleurs. Attaquons ! »

LA SITUATION DE VON BULOW ET DE VON HAUSEN DANS LA JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE

Disons un mot de la situation des Allemands. Nous savons déjà qu'elle n'était pas si brillante. Le général Foch devinait juste ; son sang-froid lui donnait la véritable maîtrise du chef.

Nous avons un renseignement très intéressant, c'est le compte rendu de l'état de la bataille fait au général von Hausen par son escadrille d'aviateurs, le 7 à midi. Trois appareils ont survolé la région occupée par les armées françaises, entre les lignes de Fère-Champenoise, Plancy, Méry à l'ouest et Vitry-le-François, Brienne-le-Château à l'est, sur une profondeur de 20 à 25 kilomètres. Ils ont donc exploré surtout le front de Foch. (Nous reviendrons tout à l'heure sur le front de Franchet d'Espérey-Bülow) et voici leurs renseignements ainsi que les réflexions qu'ils ont inspirées au chef de la IIIe armée (général von Hausen) :

1° Un groupement offensif ennemi avance de Fère-Champenoise en direction de Lenharrée (il s'agit de notre 11e corps) ; derrière, on ne peut distinguer avec précision que des parcs de voiture à Euvy et au sud de cette place ; (il s'agit, en fait, de notre 18e division qui entre en ligne). Les territoires de l'autre côté de la Seine, de Romilly à Troyes, sont libres d'ennemis. Des renforts par chemins de fer ne sont pas en vue ; les gares sont encombrées de matériel roulant (il s'agit, sans doute, des trains qui avaient amené la 18e division).

2° Devant le centre de la IIIe armée, dans la région de Mailly, une division de cavalerie avec forte artillerie et quelque infanterie (c'est notre 9e division de cavalerie, général de l'Espée).

3° Derrière un groupe ennemi à Vitry-le-François, de nombreuses troupes, en partie au repos, en partie en marche au delà de Brienne à Rosnay, ayant la force d'une division (ce sont des unités de notre 4e armée). Communications très fréquentes par chemin de fer sur Brienne par Vendœuvres et Troyes ; les trains très rapprochés les uns des autres ; les gares remplies de matériel roulant ; des trains vides se rendant vers l'Ouest. (C'est notre 21e corps qui arrive en renfort au général de Langle de Cary et les trains qui repartent sur Paris.)

D'après cet ensemble de renseignements, et en les rapprochant des faits qui s'étaient produits dans la matinée, le général von Hausen se dit, toujours si nous en croyons notre document : (1)

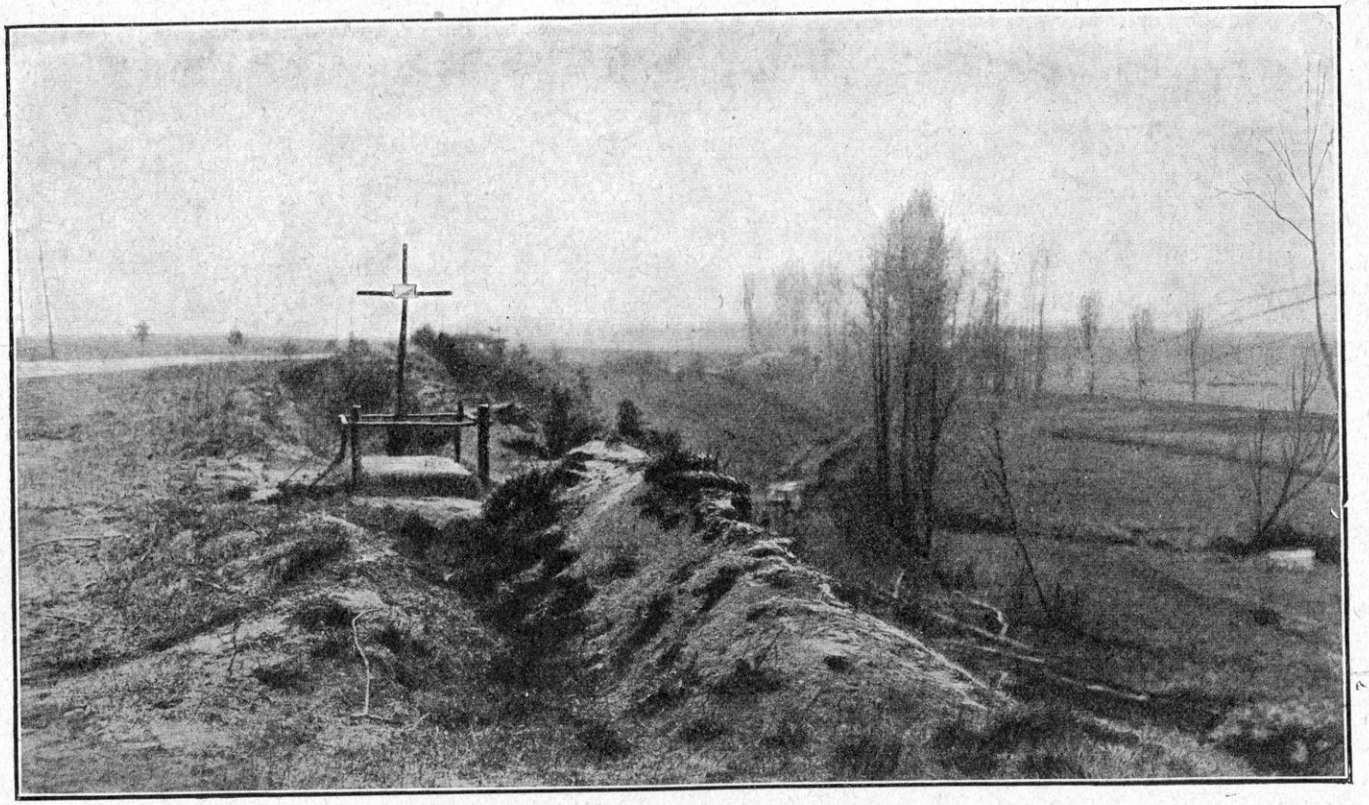
1° Que, sur sa droite, sa 32e division d'infanterie, se battant conjointement avec la 2e division d'infanterie de la Garde, le tout soutenu par une partie des forces de la 23e division d'infanterie de réserve, se trouve en situation d'arrêter l'offensive ennemie (donc, on n'en était plus à chercher à rompre le front français, mais seulement à arrêter son offensive). La 23e division de réserve, employée aux combats autour de Fère, avait dû renoncer à tout projet de marche en avant ;

2° Qu'une tentative de percée dirigée vers le centre de la IIIe armée n'était plus à craindre (donc, on en avait eu l'appréhension, et cela surtout en raison de la fissure qui s'était produite, le 6, entre le XIIe corps et le XIIe corps de réserve) ;

3° Que le XIXe corps, se battant en connexion avec la 23e division active et coopérant avec le VIIIe corps (de l'armée du duc de Wurtemberg), pouvait se voir contraint de se battre non pas en prenant l'offensive, mais en restant sur la défensive ; (par conséquent, on commençait à craindre une attaque de Langle de Cary, se jetant sur le flanc de la IIIe armée allemande, celle-ci étant un peu trop en flèche ; sans doute, on se méfiait de ces trains arrivant en lignes si denses dans les gares. Il y avait de quoi ; nous savons, en effet, qu'ils amenaient notre 21e corps).

En somme, le combat apparaissait à l'état-major de la IIIe armée allemande comme

(1) Général Baumgarten-Crusius. *La Bataille de la Marne.*



LENHARRÉE. — TRANCHÉES ALLEMANDES AUTOUR DU VILLAGE

« confus et compliqué ». Visiblement des réserves arrivaient aux Français et von Hausen ne pouvait plus compter que sur sa 24e division de réserve très en retard et qui partait d'Avenay-sur-Marne, à ce moment même. Quelques avantages locaux obtenus sur le IIe corps dans la matinée du 7, ne compensaient nullement la dislocation de la plupart des corps allemands. Von Hausen voyait avec appréhension son armée « dispersée sur un espace de plus de 50 kilomètres », un corps (le XIIe) tiré à droite par Bülow, un corps, le XIXe, tiré à gauche par le duc de Wurtemberg, et, au milieu, le XIIe corps de réserve réduit à une division déjà extrêmement affaiblie, incertaine, tiraillée elle-même à droite et à gauche, tout le monde implorant du secours.

Telles les choses apparaissaient, s'il considérait sa propre armée, au chef qui devait mener l'offensive suprême, le 7, d'après les ordres réitérés du Haut Commandement allemand.

Était-il beaucoup plus rassuré s'il considérait les deux armées qui devaient lui prêter main forte, à droite et à gauche ? Car il faut bien se rendre compte de sa situation : son armée ne peut faire fonction de « fer de lance », comme il le lui avait été prescrit, que si elle se sent soutenue, sur ses côtés et en arrière, par une puissance de poussée et de pénétration inébranlable. On le lui avait promis, d'ailleurs.

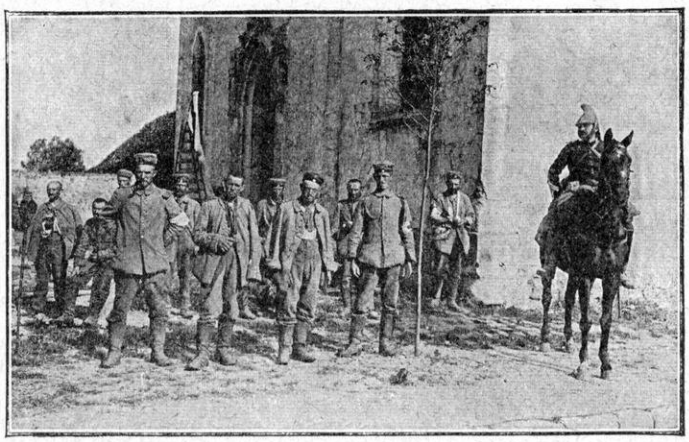
A sa droite, combattait l'armée Bülow : nous avons expliqué la situation de celle-ci devant la droite de l'armée Franchet d'Espérey et devant la gauche de l'armée Foch. Attaqué par Franchet d'Espérey, démuni de son IIIe et de son IXe corps, que l'on avait envoyés à l'aide de von Kluck au nord de la Marne, Bülow se trouvait en grand péril sur sa droite. Il n'avait cessé de se plaindre et de réclamer du renfort. Mais les plaintes n'arrangent pas les affaires. Avant tout, il fallait agir, c'est-à-dire prendre des décisions. Von Kluck ayant disparu à sa droite, il ne restait, pour se couvrir de ce côté, que les deux corps de cavalerie laissés en « rideau » au sud de la Marne.

Von der Marwitz demandait des ordres

avec insistance. Devait-il rester et sacrifier ses troupes ? Ou bien devait-il se replier, mais par où ? A 11 h. 35, il sollicitait, de von Kluck, l'autorisation de franchir la Marne et de faire sauter les ponts de la Ferté-sous-Jouarre. Marwitz insistait : « Les avions confirment que deux colonnes ennemies, en apparence de la force d'une division, ont pris par Rebais et Doué vers le Nord-Est. Il est indispensable d'arrêter l'ennemi sur la Marne...

Von Kluck, qui ne s'occupe plus que de la bataille de l'Ourcq, n'y voit pas d'inconvénient : au contraire. L'ennemi n'en aura que plus de difficultés pour venir le chercher sur son nouveau champ de bataille.

Mais, il y a Bülow. Bülow, complètement lâché par la Ire armée, sent le péril dont il est menacé si on coupe les ponts de la Marne. Une telle détermination donnerait, certes, une grande sécurité au flanc gauche de la Ire armée sur l'Ourcq ; mais les troupes qui se battent sur le Petit Morin, de Montmirail à La Ferté-sous-Jouarre, seraient prises, puisqu'elles auraient à dos une rivière sans ponts. Nous avons dit l'énergie avec laquelle avance, dans l'après-midi, la droite de Franchet d'Espérey se portant sur Montmirail, et la vigueur du 10e corps montant à travers la forêt de Gault. Bülow sent la menace grandissante sur sa droite. Finalement, il prend sous son commandement les deux corps de cavalerie laissés là en « rideau » c'est-à-dire von der Marwitz et Richthofen et, ayant retiré du front son VIIe corps actif, faisant remonter son Xe corps, il constitue, du tout, le crochet défensif de Montmirail à Fontenelle et à Chézy-sur-Marne, dont nous avons parlé ci-dessus. Comme cela, il se sent un peu plus rassuré en vue des événements qui peuvent surgir de l'Ouest.



NEUFMONTIERS.—PRISONNIERS DEVANT L'ÉGLISE

Mais, à l'Est, on lui a donné l'ordre de prêter main forte, avec tout ce dont il dispose, à la poussée vers le sud du « fer de lance » von Hausen. Pour seconder cette poussée, il doit attaquer l'ennemi en direction de Sézanne et de la Seine, par la route nº 51 et par les Marais de Saint-Gond. Que lui restait-il donc, pour accomplir un tel effort ? — Son Xe corps de réserve (nous allons voir dans quel état), son Xe corps et le corps de la Garde.

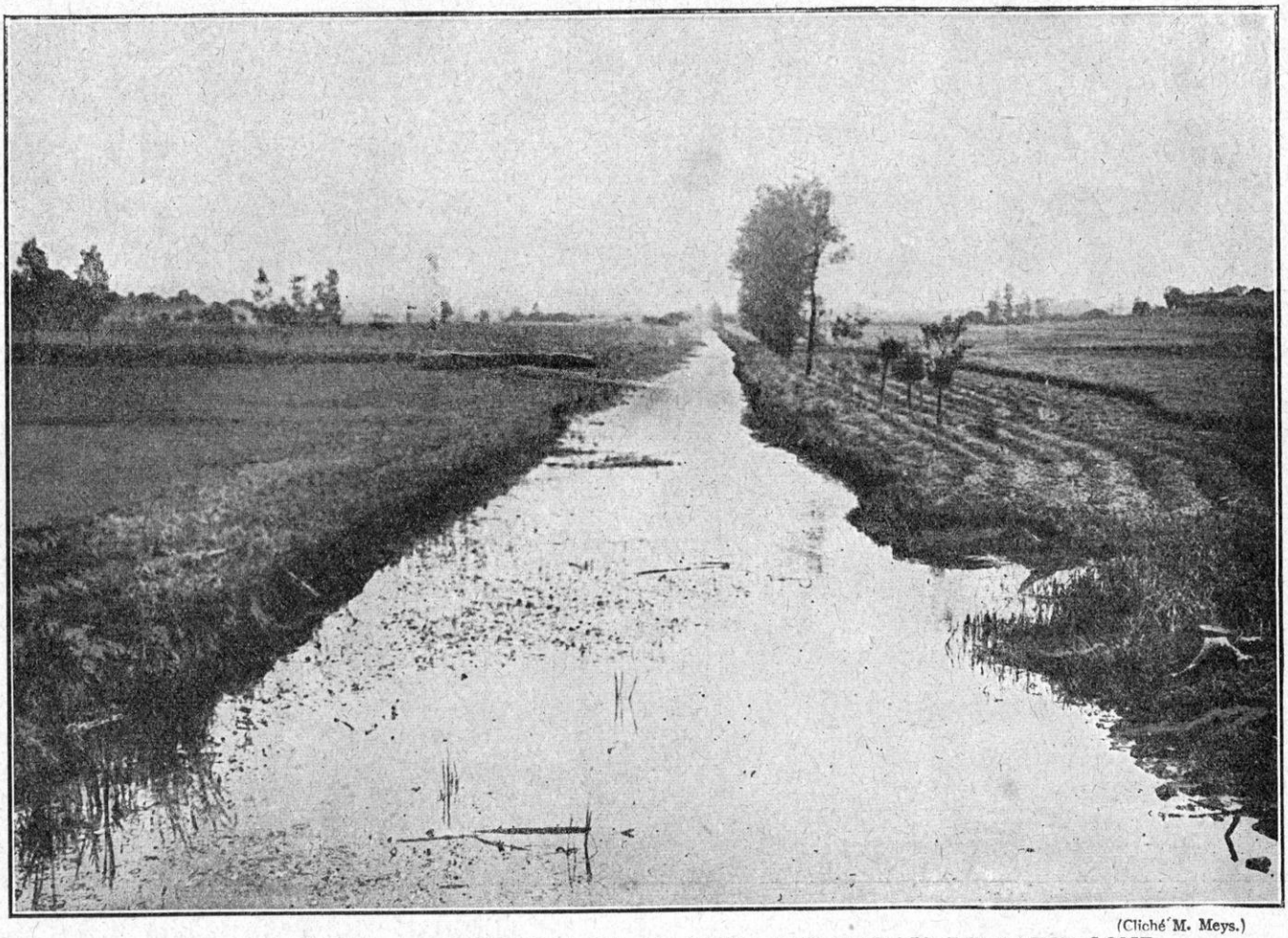
En fait, les deux derniers corps composent seuls, maintenant, sa gauche : c'est tout ce que Bülow peut consacrer à l'appui qu'il doit à von Hausen pour aider celui-ci à pénétrer vers le Sud. Et c'est donc à cela qu'est réduite cette puissante armée d'offensive ! Von Bülow, lui-même, télégraphie : « Mon armée ne dispose plus que de trois corps. »

La manœuvre de von Kluck, qui a rappelé cinq corps au nord de la Marne et sur l'Ourcq, a sauvé celui-ci du désastre dont le menaçait l'armée Maunoury ; mais elle a exposé à un désastre analogue l'armée von Bülow : c'est celui-ci qui est, maintenant, pris de flanc. Comme nous l'avons dit déjà, « la bataille de l'Ourcq » est devenue « bataille de la Marne » ; c'est sur la Marne et non plus sur l'Ourcq que le coup décisif sera frappé.

Nous pouvons suivre, sur le terrain, la pénurie croissante (si l'on peut allier ces deux mots), de la manœuvre de von Bülow.

Le Xe corps de réserve, qui forme maintenant sa gauche, a été déjà *nettoyé* de la forêt de Gault par le 10e corps français dans la nuit du 6 au 7. Le carnet de route de l'intelligent officier Kütscher nous explique ce qu'il advient de lui pendant la journée du 7 :

« Vers 5 heures du matin (après avoir combattu péni-



(Cliché M. Meys.)

LE PETIT MORIN A L'ENDROIT OU IL SORT DES MARAIS DE SAINT-GOND

blement au nord de la forêt de Gault), l'ordre arrive: « Les régiments se retirent » ! Sans paroles, nous laissons nos tranchées, nous qui, toujours jusqu'ici, avions marché de l'avant et vaincu ! Et, maintenant, commence une retraite à travers des pays connus et inconnus ! A 9 heures, il est question de défendre une vallée autour des vignobles. Nous conservons, avec beaucoup de peine, un terrain pierreux et dur. Mais, tout de suite, un nouvel ordre : « Évacuez les positions ! » Et on repart en arrière pour la troisième fois... Une paysanne passe et dit que cela va très mal pour nous : Kœnigsberg serait tombée et nous serions perdus... Le bruit court que les Japonais auraient débarqué 500.000 hommes en France...

« Après un long repos, concentration dans les bois du château de Beaumont. Puis nous continuons dans la direction de Montmirail, que nous espérons atteindre bientôt. Sur le bord de la route bivouaque le 74e régiment (appartenant à la 19e division du Xe corps). Nous observons des cavaliers ennemis de l'autre côté de la vallée (sans doute vers Morsains). Le soir descend lentement. « Rassemblement vers la droite! » Nous partons en direction de Mondant (sud de Montmirail) où un officier d'état-major nous indique les positions à défendre par des retranchements. Nous creusons de nouveau : mais sans manger. La nuit est très froide. Il faut défendre à tout prix ces positions.

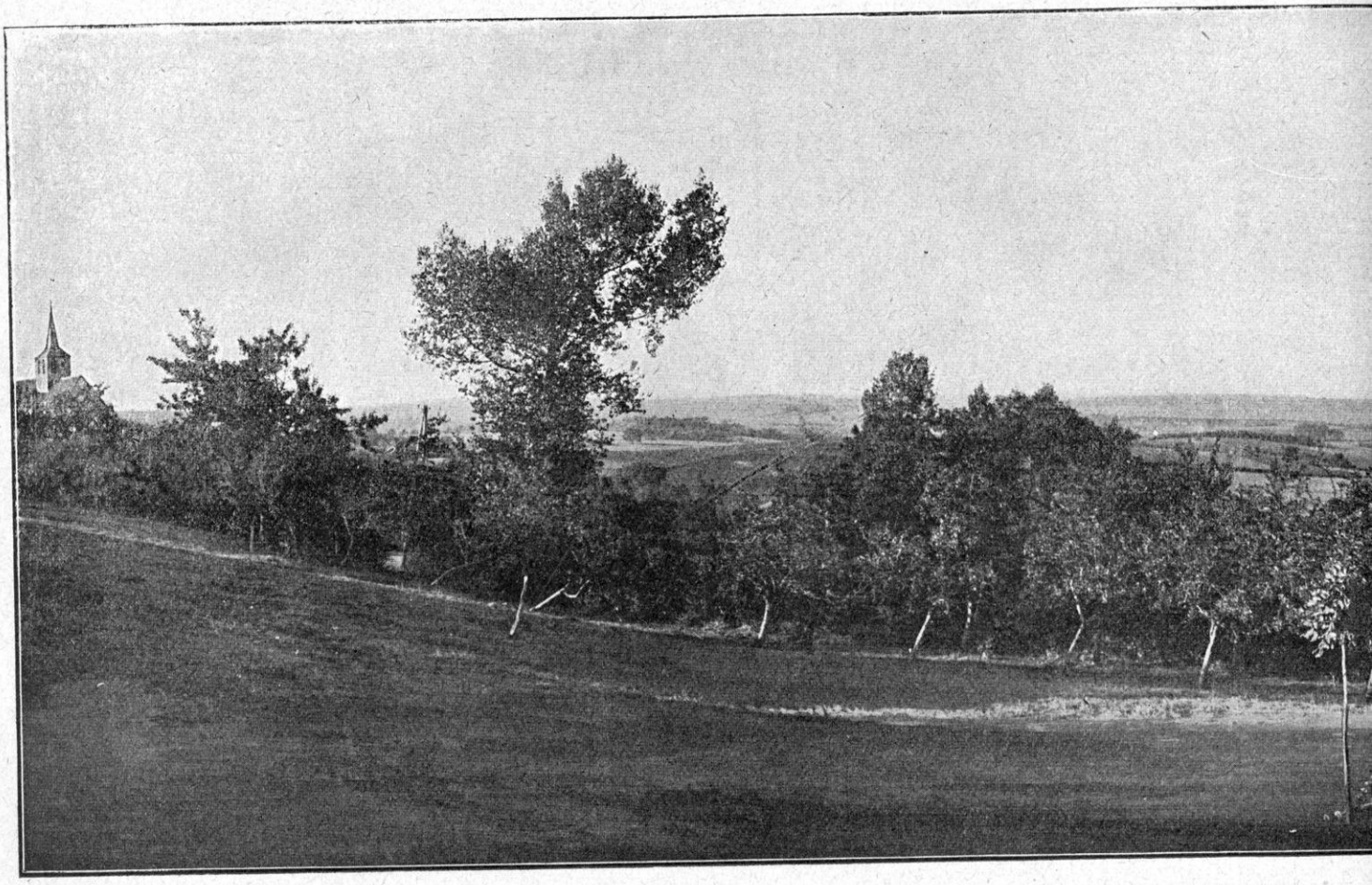
« Des renforts arrivent avec le point du jour... »

Ces données sont exactement confirmées par le *Carnet d'un mitrailleur* appartenant au même corps :

« Dès la matinée, nous avons dû abandonner notre position ; à 4 heures de l'après-midi, le 7 septembre, nous devions aller en réserve et être remplacés par le IIIe corps actif (qui était déjà au nord de la Marne) ; à 6 heures du soir, nous repartons pour occuper une position plus à l'ouest, etc... Notre régiment n'a plus que deux bataillons à environ 150 hommes par compagnie. Nous avons, maintenant, plus de 50 0/0 de blessés et de morts. Le vendredi 5, il y a eu 150 morts et 400 blessés... »

Le Xe corps a donc battu en retraite pour seconder le mouvement du VIIe corps, et Bülow a commencé, dès le 7, le mouvement qui finira par déterminer, à bref délai, l'issue désastreuse de la bataille de la Marne. Elle est perdue déjà vers l'Ouest ; mais l'État-Major allemand continue à garder l'espoir d'un succès en la faisant glisser vers l'Est.

Où en sont les deux autres corps de Bülow :



LE CHAMP DE BATAILLE, VUE PRISE

le Xe corps de réserve et la Garde, qui doivent, avec l'armée von Hausen, arracher le gain de la bataille de rupture ?

Le Xe corps de réserve est celui qui a fait l'effort sur Soizy-aux-Bois, le Signal du Poirier et Mondement. Nous allons dire la suite de ces combats durant l'après-midi du 7 ; pour le moment, il suffit de constater les pertes énormes que subit le corps, exposé aux feux combinés de la 42e division et de la division marocaine : « Le corps d'armée, dit un de ses officiers, est à bout de forces. Le tir de l'artillerie française est effroyable. Je suis tellement fatigué que je ne puis pas me tenir à cheval, même au pas. Nous nous battons tous les jours depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans manger ni boire ». Tous se plaignent, en effet, que les convois n'arrivent pas.

La Garde a secondé l'attaque du Xe corps de réserve en s'enfonçant sur la route de Bannes. Mais, nous avons dit déjà comment il subit la canonnade terrible du 9e corps français et comment il est obligé de rentrer dans Bannes après avoir tenté d'en déboucher vers le sud. Nous savons que, dès la matinée du 7, ce corps appelle les Saxons à l'aide. Quant aux pertes, elles sont non moins terribles qu'au Xe corps de réserve ; l'état d'épuisement est le même. D'un officier prisonnier, cet aveu : « Mon régiment est parti avec 60 officiers ; il n'en compte plus que 5. Plus de 2.000 soldats sont hors de combat. Le Xe corps et la Garde ont été particulièrement éprouvés. L'artillerie française était si bien défilée que nous ne pouvions reconnaître ses emplacements. Mon régiment n'est plus qu'un débris. Nous traversons des épreuves terribles ».

Suivons, jusque dans l'armée von Hausen, cette dépression matérielle et morale, qui se propage sur la troupe au fur et à mesure que la bataille se prolonge et constatons, dans la bouche des témoins et des victimes, l'effet

(Cliché M. Meys.)

DU CHATEAU DE MONDEMENT

terrifiant produit par l'artillerie française :

Voici la 32e division (du XIIe corps), celle qui s'est séparée du gros de l'armée von Hausen pour venir en aide à la Garde, sur la Somme : en calant les forces de Bülow, elle a rendu quelque vigueur à l'offensive allemande dans la matinée du 7 et elle a fait reculer le 11e corps ; mais à quel prix !

« Feu de shrapnells meurtrier des Français, écrit un officier saxon du 178e (32e division). Tout le combat se déroule dans des bois de pins coupés de clairières et de touffes de genévriers et couvrant une large cuvette plate d'environ trois kilomètres. L'ennemi balaie méthodiquement les bois et nous ne faisons que nous déplacer tout autour. Nous n'avançons pas. A midi, nous sommes couchés au milieu d'un bois, tandis qu'à droite et à gauche, les shrapnells crépitent au passage. A plusieurs reprises, nous tentons de nous porter par sections sur la ligne de tirailleurs qui combat contre le village (Lenharrée). Mais l'artillerie française arrose de courtes rafales le bois tout entier, de sorte qu'une marche en avant mènerait à un anéantissement certain. Il fait moins mauvais sur la ligne de tirailleurs que dans les bois en arrière, où c'est une grêle ininterrompue. L'artillerie française est complètement invisible. »

Un autre, du 103e d'infanterie, écrit :

« Le lendemain, 7 septembre, le feu du canon nous éveille. Sac au dos ! Le capitaine P... fait un discours où il nous enflamme : nous nous battons pour la bonne cause, pour notre peuple, nos familles. En avant ! A peine sommes-nous dans le bois que les premiers obus éclatent à droite et à gauche. Des brancardiers portent des blessés. Nous nous joignons à d'autres troupes et je me trouve soudainement avec le 102e régiment (32e division). Il n'y a qu'à rester couchés. Le feu de l'artillerie nous fait beaucoup de mal. Les blessés arrivent. Effroyables craquements devant nous. Un sous-officier vient vers nous en chancelant, le bras broyé, le visage tout noir. Je ne puis continuer davantage à décrire un tel spectacle. »

Nous avons dit le rôle hésitant de la 23e division de réserve, tandis que la 23e division active, qui forme le XIIe corps avec la 32e division active, a combattu vers Sommesous. Voici la rencontre de ces deux divisions sur le champ de bataille :

« ...Le commandant de notre division (la 23e de ré-

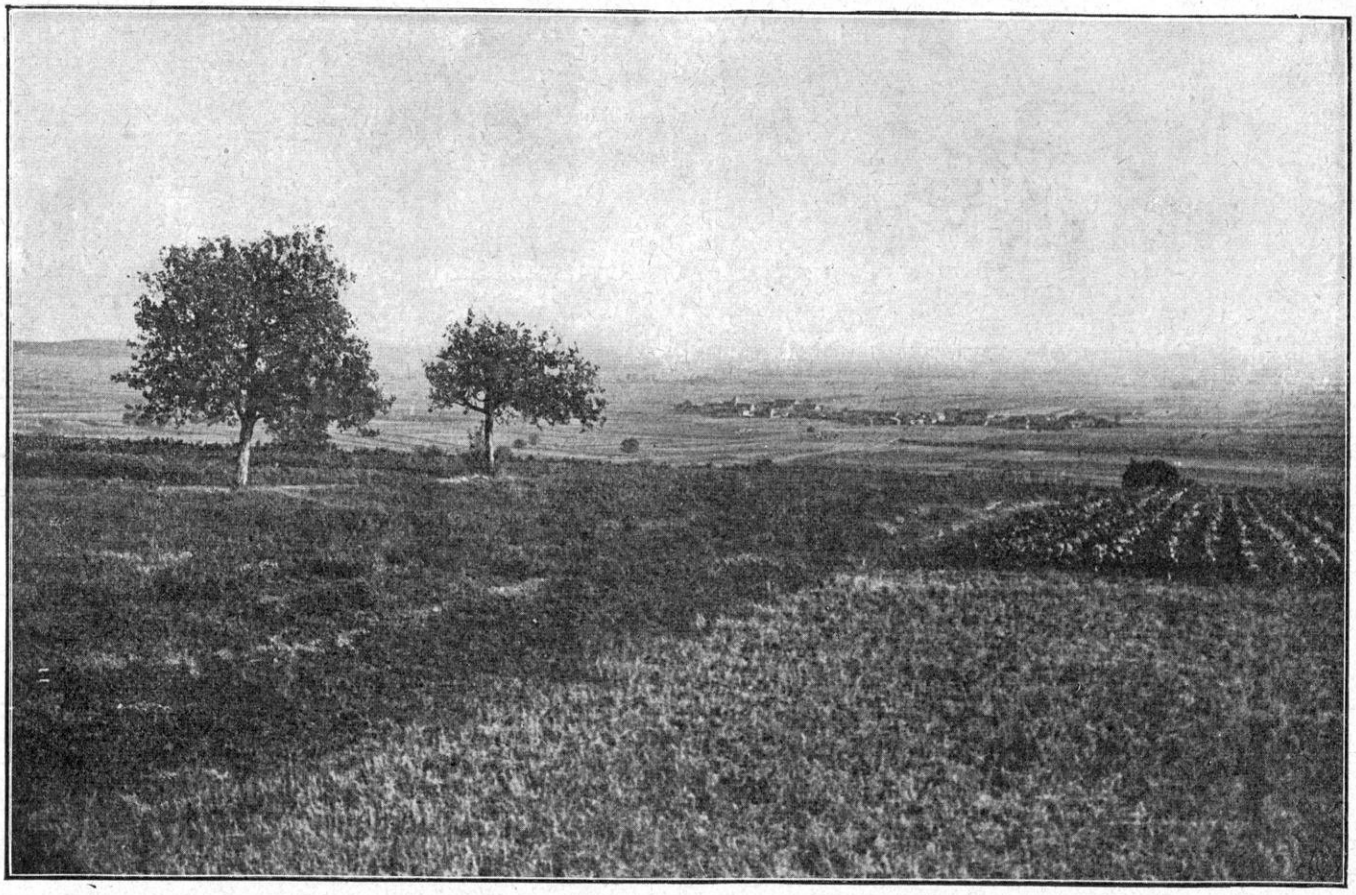
serve) était assis sous un grand sorbier, penché sur des cartes, entouré de son état-major. L'artillerie passa devant nous au galop avec un bruit d'enfer. De longues files de voitures de munitions, du train, des bagages, s'arrêtaient près de la route en avant d'une crête au delà de laquelle se trouvait Sommesous, occupé par l'ennemi. Un peu avant d'avoir atteint le haut de la colline, nous rencontrâmes le 3e bataillon du 108e régiment qui venait d'être relevé du combat (donc la 23e division active est déjà, en partie du moins, très fatiguée) et qui portait encore des traces visibles de sa participation à la bataille. Je profitais de la halte de notre bataillon, qui se produisit, enfin, pour aller rapidement vers mon caporal et un « copain » jusqu'à la 12e compagnie où nous avions servi *dans l'active*, pour serrer la main à ces vieux camarades. Les braves fusiliers avaient déjà bien souffert et nous eûmes à déplorer la perte de bien des amis tués ou blessés. Nous saluâmes notre ancien capitaine et nous apprîmes de lui que les camarades du 3e bataillon avaient maintenu une division ennemie jusqu'à l'arrivée des renforts. Le brave capitaine mourut bientôt de la mort des héros.

« Nous dûmes nous séparer ; car notre bataillon avait reçu l'ordre d'avancer (c'est le mouvement de la 23e division de réserve pour s'opposer à l'offensive de la 18e division dont nous allons parler). Nous nous répandîmes en tirailleurs et nous occupâmes une partie de la crête déjà citée, le front tourné vers Sommesous (c'est-à-dire, sans doute, la cote 190). *Nos lignes étaient éclaircies presque de moitié, à l'étonnement de notre adjudant ; mais c'était le grand nombre de ceux que nos marches forcées avaient rendus malades.* Nous rampâmes, couverts par les hautes herbes, jusqu'à la position et nous ouvrîmes immédiatement le feu contre un adversaire placé en face de nous, à environ 1.200 mètres... Mais l'obscurité arrivait... »

LE GÉNÉRAL DUBOIS

Il s'agit donc, ici, de la bataille de l'après-midi. C'est l'effet des ordres que donne von Hausen après avoir comparé la situation générale avec le rapport de ses aviateurs. Ces réflexions et ces ordres nous sont connus : les voici en substance : A l'aile droite de la IIIe armée, l'attaque de la 32e division d'infanterie à Normée-Lenharrée, en union avec la Garde, n'a pas fait de progrès ; toutes les réserves sont engagées. Au centre, la 23e division d'infanterie de réserve a bien fait sa liaison avec la 32e division active et, en entrant en ligne, elle a repoussé l'offensive d'importantes troupes ennemies à l'ouest de Sommesous. Mais plus loin, à l'Est, la 23e division d'infanterie est forcée, principalement par l'excellent tir de l'artillerie française, de se contenter de la ligne qu'elle avait conquise au sud de Sompuis. (C'est ainsi qu'est expliqué et interprété dans le camp allemand l'échec de notre 11e corps). De violentes contre-attaques françaises étaient repoussées partout, mais toujours au prix de sacrifices sanglants par l'infanterie allemande. Et la situation était la même sur l'ensemble du front : y compris le XIXe corps qui combattait encore plus à l'Est c'est-à-dire contre l'armée Langle de Cary, ainsi que nous allons l'expliquer bientôt.

D'un tel examen général de la situation, — qui va nous aider à comprendre ce qui se passait dans le camp français, — von Hausen



SAINT-LOUP ET LA PLAINE DE FÈRE-CHAMPENOISE

concluait que sa situation était difficile, qu'en raison de la supériorité du feu de l'artillerie, il ne pouvait plus être question de progresser vers le sud ; mais qu'il fallait, à tout prix, fermer la « grande brèche » qui s'était ouverte au centre de sa propre armée, entre Sommesous et Sompuis. Pour cela, il était indispensable de tenir jusqu'à l'arrivée de la division en route pour rejoindre, c'est-à-dire la 24e division de réserve. Mais celle-ci se trouvait encore au nord de la Marne : elle ne pouvait arriver, au plus tôt, qu'à la fin de la journée du 7 à Avenay-sur-Marne et avait encore, de là, 30 kilomètres à faire pour rejoindre le front de combat.

REPRISE DE LA BATAILLE DE LA 9e ARMÉE, DANS L'APRÈS-MIDI DU 7

En somme, si la 9e armée française souffrait, les deux armées allemandes qui lui étaient opposées, souffraient bien davantage.

Joffre et Foch ne songeaient qu'à *tenir*, eux aussi, sur cette partie du front, pendant cette journée du 7. Mais, pour Joffre et pour Foch, tenir *ici*, c'était gagner, puisque la manœuvre française était ailleurs ; tandis que pour von Bülow et von Hausen, se contenter de tenir *ici*, c'était perdre, puisque la manœuvre de von Moltke portait précisément sur ce point et que l'armée allemande n'avait qu'une voie de salut, la rupture du front français en direction de la Seine.

Ce coup de partie, engagé si imprudemment par le Haut Commandement allemand, explique qu'il s'accroche en désespéré à cette funeste bataille des Marais de Saint-Gond, même le 7 dans l'après-midi, alors que l'échec se dessine déjà et que, finalement, il décide de demander à ses troupes (dans quel état !) l'effort désespéré du 8 qui va devenir le *quitte ou double* de la bataille de la Marne, c'est-à-dire de la guerre elle-même. Mais comment un Grand État-Major si fier, si orgueilleux, si sûr de lui, pouvait-il s'arracher de l'âme les ordres

inverses de ceux auxquels il avait confié, avec tant d'assurance, le sort de son armée et qui avaient même été la raison de cette guerre ? Toutes ses responsabilités se lèvent devant lui. L'erreur ne peut se virer subitement en sagesse; l'homme renonce plus facilement à la vie qu'à l'espoir ; son ivresse ne se dissipe que quand il tombe.

Foch voit clair dans son jeu et dans celui de ses adversaires. Avec un sens parfait de la mesure, il avait dit à ses soldats dans sa proclamation du 7 au matin : « Le général compte que toutes les troupes de la 9e armée développeront la plus grande énergie et la plus grande activité pour élargir et maintenir, d'une manière indiscutable, les résultats obtenus sur un adversaire *profondément éprouvé* et *audacieux* ». Ces derniers mots comportent une si juste appréciation de l'état de l'ennemi, qu'on peut les dire divinatoires.

Midi passé, ils s'appliquent plus que jamais : l'ennemi est toujours *audacieux*, mais il est de plus en plus *éprouvé*. Foch fait, comme von Hausen, son examen général de la situation et, sans faux orgueil ni fausse modestie, voici ce qu'il constate : Sur sa gauche, la 42e division (Grossetti), appuyée sur le 10e corps de la 5e armée, s'est maintenu, en somme, à la ferme Chapton : pas de péril urgent sur la route N° 51. Un peu plus vers le centre, la division marocaine a fléchi un moment. L'ennemi a pénétré au sud des Marais de Saint-Gond, il est entré dans Oyes et a atteint Reuves ; mais, déjà Humbert s'est repris et son heureuse manœuvre à gauche lui a permis de tenir à Mondement et à Montgivroux. Dubois a pu lui envoyer à temps le 77e (colonel Lestoquoi.) Partout ailleurs, Dubois tient et il a pris ses dispositions pour arrêter l'offensive allemande si, par Normée-Lenharrée-Fère-Champenoise, elle vient jusqu'à lui. D'ailleurs, l'entrée en ligne de la 18e division à Euvy, est, de ce côté, un grand réconfort. Le 11e corps a cédé plus de terrain encore et c'est là que le danger est le plus grand ; car si l'ennemi arrêté devant Sommesous et Sompuis s'enfonçait, par la route 77, au sud du camp de il serait aux portes d'Arcis-sur-Aube et Mailly, l'armée de Foch serait prise de flanc, la grande armée de Joffre menacée de rupture. Foch compte que les choses vont changer bientôt de ce côté. De l'Espée tient, Langle de Cary attaque ; le 21e corps est annoncé. En plus, l'ennemi se fatigue visiblement.

Cependant, celui-ci montre une telle rage d'offensive, il a un tel besoin de vaincre que quelque chose se passe certainement. L'heure critique, l'heure de « l'événement » s'approche. Foch le sent et, en chef clairvoyant et résolu, ayant appelé Langle de Cary à la rescousse, il donne l'ordre suprême : attaquer !

Dès le début de l'après-midi, le 9e corps attaquera à gauche sur Saint-Prix, route n° 51, et le 11e corps arrêtera à droite, de Fère-Champenoise à Sommesous, route n° 77. La bataille recommence. Elle est liée par la sagesse des chefs. Le 9e corps reçoit, à sa gauche, un concours très efficace du 10e corps de l'armée Franchet d'Espérey et, par contre, le général Dubois ordonne à sa division de droite (17e division, général Moussy) de venir en aide au 11e corps, particulièrement avec son artillerie et même, si possible, avec son infanterie. Il prescrit aussi à la 52e division de réserve (général Battesti), de prêter son concours au 11e corps, tout en reconnaissant que ce concours ne peut être très efficace en raison de l'étendue de terrain occupé par la 52e division de réserve. Enfin, la 18e division, qui arrive à Euvy, est mise à la disposition du 11e corps.

L'ordre d'attaque est donné. Or, au moment où il entre en voie d'exécution, 13 h. 30, un télégramme officiel de l'armée annonce que le 10e corps (de l'armée Franchet d'Espérey), n'a plus d'ennemi devant lui, que les Allemands sont en retraite sur Montmirail et que le 10e corps va pouvoir coopérer à l'attaque de la 9e armée en appuyant la 42e division. Cette nouvelle est communiquée aux troupes et répand partout la confiance.

La 42e division, aidée du 10e corps, a repris, vers 13 heures, Villeneuve-Charleville : mais sous les rafales de l'artillerie allemande, elle a

LES MARAIS DE SAINT-GOND ET LE PETIT MORIN

dû abandonner encore Soizy-aux-Bois et se replier sur la côte de Montgivroux et la ferme Chapton. Elle demande l'aide de la division marocaine qui l'appuie avec deux batteries en position près du bois d'Allemant.

Le général Humbert reçoit l'ordre de lier une nouvelle attaque à celle que l'infatigable Grossetti va renouveler sur Soizy et Saint-Prix. La division marocaine prendra pour objectif Saint-Prix par l'est du bois de Saint-Gond et de Botrait : le 77e (colonel Lestoquoi) participera à l'offensive.

L'ennemi s'est retranché sur une position extrêmement forte au point précis où les Marais s'achèvent et où le *massif* commence : talus de Saint-Prix-Signal du Poirier-nord du bois de Saint-Gond-Oyes. Un ouvrage disposé pour mitrailleuses flanque ses lignes. Son artillerie canonne sans arrêt le front Mondement-Montgivroux-Reuves où se rassemble la division marocaine. Les trois villages sont en flammes.

Le général Humbert a son poste de commandement au nord de Broyes. Mais il a déjeuné sous la canonnade, au château de Mondement.

A 17 heures, l'attaque est exécutée par le régiment Cros, en liaison avec la 42e division. Elle se déclanche parfaitement de Montgivroux, grimpe la côte et progresse vers Soizy-Bois de l'Homme Libre-ouest du Bois de Saint-Gond, c'est-à-dire aux approches de la route nº 51. Mais on se heurte à de puissants barrages d'artillerie et de mitrailleuses. L'ennemi n'attaque plus, il n'en use que davantage de ses canons. Il faut en conclure qu'il est réduit à la défensive. A 18 heures, le colonel Lestoquoi arrive à Montgivroux avec un premier bataillon. Humbert sentant que l'ennemi fléchit, monte immédiatement une attaque avec ce renfort et ses deux régiments Fellert et Cros, pourtant si éprouvés.

Mais la nuit arrive. Un orage violent vient d'éclater. Il est plus sage de donner du repos aux troupes et de remettre l'attaque au lendemain.

A droite, l'autre division du 9e corps, la 17e (général Moussy), a médité de dégager la situation par une attaque contre la Garde, qui essaye de progresser par la route de Bannes. En la prenant vers Aulnizeux et Aulnay-aux-Planches, on la ramènera au nord des Marais de Saint-Gond et la crise du 11e corps sera en partie conjurée. L'offensive est préparée par un groupe d'artillerie de la division et exécutée par le 90e. Elle est lancée à 16 h. 30. L'ennemi, pris de flanc, est culbuté ; il évacue Aulnizeux qui est immédiatement occupé. Ce beau fait d'armes dégage la gauche du 11e corps (21e division) et arrête net l'offensive allemande de ce côté. L'ennemi, comme à la route N° 51, enterre son infanterie et déclanche une violente canonnade sur tout le front de la 17e division qui se maintint fermement.

LE GÉNÉRAL ALBY
(d'après Jonas.)

La journée qui avait été d'une chaleur torride s'achevait par un violent orage. Des nuages noirs obscurcissaient le ciel. Bientôt la foudre accompagne le grondement du canon ; les éclairs se mêlent aux éclatements. La boue crayeuse de Champagne se collait aux pieds du soldat et entravait les mouvements. On s'arrêta. La 17e division avait gagné le front Broussy-le-Grand-Bannes-la Petite-Ferme, en liaison à gauche, à Broussy-le-Petit, avec la division marocaine et à droite à la Petite-Ferme avec le 11e corps qui tient les bois de Morains-le-Petit. Une canonnade violente répondait à la canonnade allemande et souvent la dominait. Les troupes bivouaquent sur le terrain repris, avec ordre de poursuivre l'ennemi s'il fait mine de se dérober. Mais celui-ci, comme nous le savons par les carnets de route allemands, est affalé dans ses tranchées. Cet échec était particulièrement sensible (comme nous allons le voir) à Bülow et à von Hausen. La Garde avait perdu Bannes et Aulnizeux ; elle était refoulée au nord des Marais de Saint-Gond. Donc, la manœuvre allemande commençait à se disloquer, même vers l'Est, c'est-à-dire du côté où s'accrochait son suprême espoir.

LA TROUÉE DE MAILLY, LE 7 SEPTEMBRE APRÈS-MIDI

Le point noir, pour Foch, restait toujours du côté du 11e corps, vers la trouée de Mailly. Il lui avait donné comme appui la 18e division : celle-ci, débouchant d'Euvy, devait se porter sur le moulin de Connantray pour faire face à toute attaque descendant d'Écury-le-Repos. En même temps, on devait attaquer en liaison avec le 9e corps sur la route Fère-Champenoise-Bannes. Mais le terrain est sous le feu de l'artillerie lourde allemande et l'on renonce à cette offensive. C'est l'ennemi, au contraire, qui attaque et, ici, il s'agit des troupes de von Hausen se déployant vers Sommesous, assez

SOIZY-AUX-BOIS. — LA RUE PRINCIPALE

mollement d'ailleurs. En fin de journée, le 11e corps a légèrement avancé. On a repris, encore une fois, Vassimont qui, abandonné par la 60e division de réserve, avait été réoccupé par l'ennemi. La 60e division a prêté à la division de cavalerie deux bataillons et demi qui aident le général de l'Espée à se maintenir sur la route de Vitry.

La 52e division de réserve (général Battesti) est restée à l'ouest de la voie ferrée Connantre-Fère-Champenoise.

Quant à la 9e division de cavalerie, elle a continué à rendre de précieux services. Tandis que la division de réserve de von Hausen attaquait sur Sommesous, une contre-attaque de la division de cavalerie, faite par les cyclistes, les deux bataillons de la 60e division de réserve, la brigade Seriville et l'artillerie la surprend sur son flanc. Cette heureuse offensive reprend une partie du village de Sommesous. L'orage et la nuit arrêtent le mouvement. Mais les deux bataillons et les cyclistes restent dans Sommesous. Des tranchées sont hâtivement creusées à la sortie du village. Au moment où l'ennemi attachait une telle importance à sa marche par la route 77, le verrou tiré sur Sommesous en avant du camp de Mailly n'était pas chose sans importance.

En somme, Foch avait lieu d'être satisfait. Les échecs de la matinée étaient en partie réparés. L'ennemi n'avait plus progressé nulle part. Un succès des plus sérieux l'avait senti fléchir au nord de Bannes. Le 11e corps paraissait toujours dans une position critique ; mais, même à la route 77, défendue par une simple division de cavalerie, l'ennemi n'avait pas dépassé Sommesous. On pouvait compter, maintenant, comme l'avait annoncé le général Joffre, sur la prochaine intervention des renforts et sur les heureux événements qui se préparaient à la 4e armée.

Le général Foch eut été bien plus satisfait encore, s'il eut su comment on appréciait les résultats ce cette journée dans le camp allemand.

CONCLUSIONS SUR LA BATAILLE DU 7 DANS LE CAMP ALLEMAND. ON DÉCIDE L'ASSAUT A FOND POUR LE 8

Dans le camp allemand, on n'était pas satisfait de la journée du 7 ; mais on n'avait pas encore perdu sinon l'espoir, du moins la volonté de vaincre. On se demandait s'il ne s'agissait pas seulement de faire un effort suprême pour enfoncer une porte qui paraissait céder à certains moments.

Sur l'Ourcq, von Kluck avait rétabli sa position, si sérieusement compromise la veille : du moins, il avait paré à la menace d'enveloppement ; peut-être pourrait-il se dégager tout à fait et repousser l'armée Maunoury dans le camp retranché de Paris. Cette bataille de l'Ourcq pouvait alors tourner à la confusion de ceux qui l'avaient déclanchée. L'arrivée de deux corps nouveaux, le IIIe corps et le IXe corps, sur le terrain disputé avec tant d'acharnement (sans compter les renforts qui accouraient du nord) libérait l'armée allemande qui faisait face à Paris et dégageait ce que nous avons appelé la tête de l'animal.

La poitrine, il est vrai, était dangereusement exposée. French et Franchet d'Espérey se jetaient sur elle et la forçaient de se replier entre les épaules ; de ce côté, l'animal perdait le souffle et n'était pas loin de perdre pied. Mais, dans la mesure du possible, Bülow, quoique démuni de ses IXe et IIIe corps, avait paré. Il avait appelé à lui les deux corps de cavalerie et, avec son propre VIIe corps, il s'était fait une muraille vivante couvrant son flanc de Montmirail à Fontenelle et de Fontenelle à Chézy-sur-Marne, à l'abri de laquelle il pensait bien pouvoir conserver toute liberté de manœuvre à sa gauche. Une sorte d'hésitation et de lenteur dans la marche en avant de la 5e armée et de l'armée britannique le 7 au matin, l'encourageaient à prendre cette position d'attente. Il est vrai que son pivot, ou si l'on veut, l'angle du crochet défensif, à savoir Montmirail, était bien exposé en cas d'une double attaque ennemie venant l'une de l'Ouest (Franchet d'Espérey), l'autre du Sud (42e division et division marocaine). Si Montmirail fléchissait, l'armée tout entière était en danger d'être coupée de von Hausen et de la grande armée allemande. Le point critique était évidemment là. Aussi, von Bülow parait à ce danger, au cours de la journée du 7, en ramassant ce qui restait de son X^e^ corps pour caler vers le Sud, à Montant et Courbetaux, la charnière de son crochet défensif.

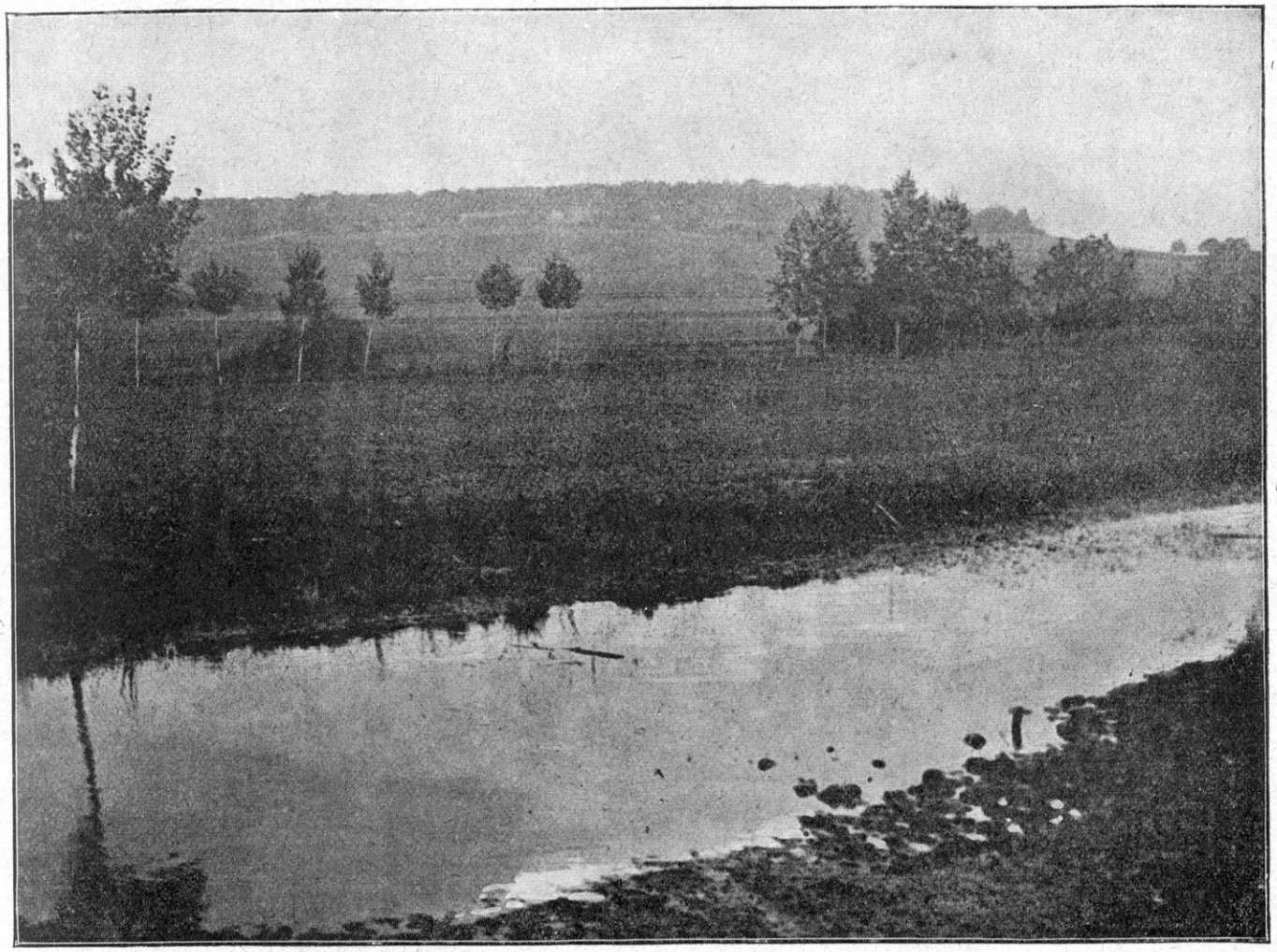
En somme, il ne s'agissait encore que d'une menace et il avait devant lui, un jour, peut-être deux, pour tirer parti des avantages que paraissait rencontrer, plus à l'Est, la marche à mort vers le Sud et pour rompre le front de Joffre avant que celui de Moltke ne fut rompu.

C'était une chance à courir, une partie suprême à jouer, un temps à saisir et peut-être un de ces risques à exploiter que la fortune des armes accorde, presque toujours, aux chefs persistants et valeureux. Bülow pouvait compter encore sur le courage désespéré de son X^e^ corps de réserve et surtout du corps de la Garde qui ne voulait pas reculer.

Mais ces deux corps, à eux seuls et dans l'état où ils étaient, ne pouvaient plus enlever la victoire : le tout dépendait, par conséquent, du parti que prendrait l'autre chef, le chef de l'armée saxonne, chargée du rôle de « fer de lance », c'est-à-dire von Hausen. Von Hausen pouvait-il attaquer encore avec des chances de succès, ou bien renoncerait-il ?

Les yeux sont donc tournés vers von Hausen. Avec ses deux misérables corps et demi, déjà si éprouvés, il tient en ses mains, et en son cerveau, — sous son front bas, — l'issue de la bataille et, peut-être, le sort de l'Allemagne. Ce saxon est le « maître de l'heure ». On le rendra, par la suite, assez responsable, pour que l'on ne puisse exagérer ses responsabilités.

Or, nous savons ce qu'il pense, le 7 au soir.



(Cliché M. Meys.)

LE PETIT MORIN ET LES HAUTEURS DES USAGES

Poussé par une série de raisons que nous allons donner d'après son confident, le général Baumgarten-Crusius, il en arrivait à une des résolutions les plus désespérées qu'un chef de guerre ait jamais prises.

A ses yeux, la IIIe armée avait maintenu, le 7 septembre, sa position sur toute l'étendue du vaste, trop vaste front qui lui était confié. Les nouvelles venues de von Kluck et du duc de Wurtemberg n'étaient pas très bonnes, mais elles n'étaient pas absolument mauvaises. Évidemment, la IIe armée avait de grandes difficultés à tenir sur le Petit Morin et ses appels réitérés au secours étaient bien alarmants. Mais ce n'était qu'un point du vaste champ de bataille. A prendre les choses d'ensemble, la volonté de Joffre de livrer une bataille décisive était fortement contrecarrée ; ses troupes étaient engagées partout dans une lutte acharnée ; sur plusieurs points, elles cédaient. On pouvait admettre, logiquement, que l'adversaire était désormais dans l'impossibilité de paraître avec une supériorité numérique écrasante sur l'un des points quelconques du front. La bataille s'équilibrait.

C'était l'heure de produire *l'événement*. « D'après cela, — et il faut citer ici le document même émanant de l'état-major de von Hausen, — d'après cela, il parut au Oberkommando de la IIIe armée qu'une attaque énergique venant du front allemand était le seul moyen d'éclaircir les obscurités de la situation, de s'éclairer sur les intentions de l'ennemi, de percer sa situation là où elle semblait faible et de parer de cette manière à l'attaque puissante des Français contre l'aile droite des armées alle-

LA BATAILLE DE RUPTURE
VERS LA TROUÉE DE MAILLY

Positions des armées dans la nuit du 7 au 8 septembre 1914.

Altitudes + 100 + 200

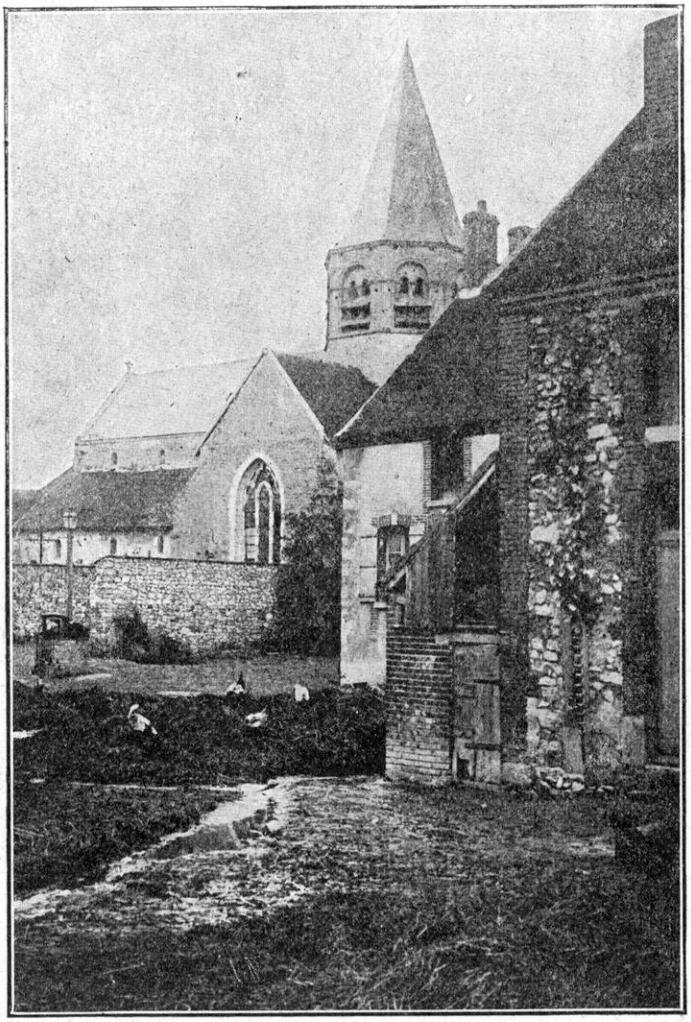
Echelle: 1/200,000

0K 1 5 10Km

A. Lagrange dess.

mandes. Mais il n'y avait pas une minute à perdre : ceci résultait non seulement de la situation périlleuse où se trouvaient la Ire et la IIe armée, mais aussi du fait que la IIIe armée était à proximité de l'ennemi, et, pour ainsi dire, enlacée avec lui. Le général baron von Hausen résolut donc de prendre cette initiative.

Mais l'expérience des deux journées du 6 et du 7 l'avait éclairé : ce qu'il y avait de plus dangereux, c'était l'effet de l'artillerie ennemie ; il s'agissait de trouver un moyen, en marchant à l'attaque, de soustraire, autant que possible, l'infanterie aux effets de l'artillerie française. « Dans ces conditions, n'était-il pas logique de commencer l'offensive sur l'ennemi si rapproché, dès la pointe du jour, par l'attaque à la baïonnette avant qu'un coup de canon ait été tiré et de courir sus aux batteries ennemies ? »



VILLEVENARD. — L'ÉGLISE

Résolution farouche et, comme nous allons le voir, presque désespérée. On supposait l'ennemi sans vigilance et presque sans armes ; on supposait les troupes allemandes en état de produire une course à mort de trois, quatre kilomètres et plus; en un mot, l'orgueil du saxon fermait les yeux sur la valeur de l'ennemi et admettait qu'il était vaincu d'avance. La volonté obstinée et aveugle du grand chef nourri dans les États-Majors et dans les cours n'hésitait pas, pour chercher ce résultat plus qu'aléatoire, à verser à flots le sang de ses soldats !

La résolution une fois prise, von Hausen fit tout le nécessaire pour s'assurer les chances de succès : il se rapprocha le plus possible des armées voisines, Bülow à sa droite, duc de Wurtemberg à sa gauche et se mit en liaison étroite avec elle pour se sentir bien appuyé. Il demanda à Bülow la coopération de la 2e division d'infanterie de la Garde ; il demanda au duc de Wurtemberg la coopération de son VIIIe corps; il rédigea, dans les termes les plus pressants, ses instructions pour les États-Majors, et le 7 septembre, à 6 heures du soir, il publia l'ordre d'armée pour le 8 septembre.

« Celui-ci ordonnait la continuation de l'attaque sur tout le front de l'armée. Pour obvier, autant que possible, à l'effet de l'artillerie ennemie, on attaquerait au point du jour et à la baïonnette jusqu'à ce que l'on atteignît l'artillerie ennemie. »

La 2e division d'infanterie de la Garde (de la IIe armée) et la 32e division d'infanterie étaient placées sous le commandement du général d'artillerie von Kirbach, général commandant le XIIe corps de réserve. « La Somme devait être franchie à 4 h. 30 du matin par le groupe de droite ainsi constitué ; et la ligne de chemin de fer entre Sompuis et Vitry-

LES HAUTEURS DE MONDEMENT, VUE PRISE D'OYES

le-François, devait être franchie à 5 heures du matin par le groupe de gauche commandé par le général d'infanterie von Elsa. »

On voit que, pour donner une chance sérieuse à cette manœuvre téméraire, von Hausen avait fait appel au VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg. La liaison se faisait donc étroitement dans le camp allemand entre les deux armées du centre et ainsi elle se créait par la nécessité des choses, entre les deux batailles, celle de l'Ouest et celle de l'Est.

Il en était exactement de même dans le camp français. L'armée de Langle de Cary, comme celle du duc de Wurtemberg, remplissait son rôle de soudure. La bataille se prolongeait à l'Est.

Voyons donc ce qui se passait au delà de la trouée de Mailly et considérons les deux armées qui combattent face à face en s'allongeant insensiblement toutes deux vers leur droite, — la IVe armée allemande, duc de Wurtemberg et la 4e armée française (général de Langle de Cary.)

L'ARMÉE DU DUC DE WURTEMBERG APPUIE L'ARMÉE VON HAUSEN DANS LA JOURNÉE DU 7. DE LANGLE DE CARY LUI FAIT FACE

La connaissance que nous avons de la situation réelle des deux armées von Bülow et von Hausen, et, en particulier, des résolutions prises, le 7 au soir, par le chef de l'armée saxonne, nous apporte une physionomie de la bataille de la Marne, déjà très différente de celle qui a été donnée jusqu'ici. Les écrivains français, suivis avec empressement par les écrivains ennemis ou neutres, ont cru que la percée du front français à la trouée de Mailly avait été un fait presque accompli par suite du recul désordonné du IIe corps dans la journée du 7. Stegemann nous montre l'armée von Hausen victorieuse et les Allemands refoulant, d'une part, l'armée de Foch vers Salon et, d'autre part, l'armée de Langle de Cary vers Saint-Remy et s'ouvrant, ainsi, les portes d'Arcis-sur-Aube et de Brienne. Et, comme la

question se pose naturellement dans l'esprit de savoir pourquoi les Allemands n'ont pas tiré parti d'un tel succès, le même Stegemann, — c'est-à-dire l'État-Major allemand, — répond que les corps qui menaient cette offensive victorieuse ont été rappelés par ordre supérieur, alors précisément qu'elle réussissait. Par cette étrange explication, le Grand État-Major se met dans cette position d'avoir transformé, volontairement, une victoire assurée en une défaite éclatante.

Explications fabriquées après coup et qui viennent surtout de l'hésitation que nous avons mise nous-mêmes à reconnaître et à proclamer notre éclatant succès. Jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands se serviront de leur « âme de vainqueurs » et nous subirons les effets de notre « âme de vaincus ». Par exemple, cette fameuse offensive, destinée à tout voir plier devant elle, se réduisait, le 7, dans la journée, à une seule et unique division de réserve, la 23e, d'ailleurs très mal en point et hésitante aux approches de Sommesous. Nous savons que la Garde et les deux divisions de droite de von Hausen étaient arrêtées et même rejetées au nord des Marais de Saint-Gond, dans la région de Bannes, que la ligne Fère-Champenoise-Sommesous-Coole-Vitry-le-François était encore tenue, le 7 septembre au soir, par le 11e corps et la 9e division de cavalerie et que, s'il y avait eu quelques défaillances locales dans les divisions de réserve, l'ennemi avait si cruellement souffert des feux de l'artillerie française que l'armée von Hausen était hors d'haleine au moment même où on la proclame si emphatiquement maîtresse du terrain.

Un fait, pourtant, peut expliquer l'espèce de confiance dans un succès possible que gardent, dans la nuit du 7 au 8, les États-Majors allemands : outre l'orgueil démesuré qui leur a, jusqu'alors, servi de soutien, leur esprit caresse l'espoir de voir l'armée du duc de Wurtemberg, qui n'a encore donné qu'avec ses avant-gardes, bousculer, avec ses gros, les dernières résistances de l'armée française ; on attend le meilleur résultat de cette offensive suprême qui va reprendre et relever, en quelque sorte, celle de von Bülow et de von Hausen. La bataille est perdue à l'Ouest, mais on espère toujours la gagner plus à l'Est.

Suivons donc, maintenant, ces combats s'étendant vers l'Est autour de Vitry-le-François. Les deux armées du duc de Wurtemberg et de Langle de Cary y sont aux prises chacune par un de leurs corps extrêmes.

Nous avons dit, antérieurement, comment l'armée du duc de Wurtemberg, avait pris le dessus sur l'armée Langle de Cary dans les Ardennes, comment, par contre, l'armée de Langle de Cary lui avait infligé un échec sanglant sur la Meuse et comment les deux armées opposées, la IVe armée allemande et la 4e armée française, traversant en diagonale toute la Champagne s'étaient retrouvées face à face sur les deux rives de l'Ornain, un peu au nord de la Marne, quand la grande retraite avait été terminée. L'armée du duc de Wurtemberg avait été, un instant, séparée de celle de von Hausen après la bataille de la Meuse. Mais elle avait fait un grand effort pour se rapprocher d'elle au cours de la grande marche en avant et le résultat avait été que son corps de droite, le VIIIe, s'était trouvé comme en détachement à l'armée saxonne au nord de Vitry-le-François. La position de l'armée française à la soudure opposée, n'en était pas moins beaucoup meilleure, puisque le général Joffre l'avait consolidée en créant l'armée Foch à laquelle aucune contrepartie n'avait été opposée du côté allemand.

Tout au contraire, deux corps d'armée (XIe corps et corps de la Garde) avaient été retirés du front des armées von Hausen et von Bülow pour être envoyés en Prusse-Orientale et une division de cavalerie de l'armée saxonne (8e division) qui eut dû être employée à maintenir la liaison en face de notre 9e division (général de l'Espée), avait été embarquée avec la même destination.

Il est vrai que plusieurs des corps français (notamment le 12e corps et le corps colonial), avaient été cruellement éprouvés à la bataille

(Cliché. M Meys.)

LA TRAVERSÉE DES MARAIS DE SAINT-GOND, ENTRE OYES ET VILLEVENARD

des Ardennes. Mais, comme nous l'avons dit, les régiments avaient reçu, à la veille même de la bataille de la Marne, les renforts envoyés des dépôts ; les effectifs, les cadres, le matériel avaient été reconstitués, dans la mesure du possible, au cours de la retraite. L'armée était pleine d'ardeur et décidée à confirmer son succès de la Meuse.

En plus, le général Joffre, se servant avec une opportunité vraiment géniale de ses voies ferrées, déplaçait ses troupes en plein combat. Déjà la 18e division (du corps Dubois) accourue de Nancy, était entrée en ligne aux côtés du 11e corps dans la journée du 7 ; maintenant, le 21e corps, prélevé sur l'armée Dubail, était annoncé pour aider à tamponner la trouée de Mailly et déjà, aussi, le 15e corps, emprunté à l'armée Castelnau, s'arrachait à la victoire de Lunéville pour venir consolider de Langle de Cary sur son aile droite, dans la région de Revigny.

L'avenir de la bataille se présentait donc avec un caractère tout différent du côté français et du côté allemand. Von Hausen n'attendait plus qu'une division de réserve, la 24e, attardée sur la route d'Avenay-sur-Marne : les armées françaises pouvaient compter sur la valeur de deux corps et demi supplémentaires (une division du 9e, le 21e corps, deux divisions du 15e corps), rien que dans la région de Vitry-le-François-Revigny ; et la 9e division de cavalerie était dans la trouée.

Il est vrai, l'armée du duc de Wurtemberg allait s'engager à fond dans cette journée du 7 et accomplir le plan général d'offensive qui lui avait été prescrit. Mais de Langle de Cary était bien résolu à en faire autant. Observons que les deux armées n'étaient pas exactement orientées l'une contre l'autre. Celle du duc de Wurtemberg, pour des raisons que nous exposerons au chapitre suivant, faisait face au Sud, mais orientée vers l'Est, tandis que Langle de Cary faisait face au Nord, mais plutôt orientée vers l'Ouest.

De Langle de Cary avait reçu, en effet, outre les instructions générales du Haut Commandement, une instruction spéciale, datée du 6 septembre, ainsi conçue :

« Le 21e corps est mis à la disposition de la 4e armée. Il sera, le 7, dans la région de Wassy.

« La 4e armée doit avoir des réserves à sa gauche *pour protéger la droite de la 9e armée et contre-attaquer les forces qui menaceraient cette droite.* »

C'était tout le rôle de la 4e armée tracé en deux lignes selon la manière sobre du général Joffre. Cette prescription impérative avait été précisée encore, le 7 septembre, dans l'ordre général nº 7 : « La 9e armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant. »

LE GÉNÉRAL DESCOINGS

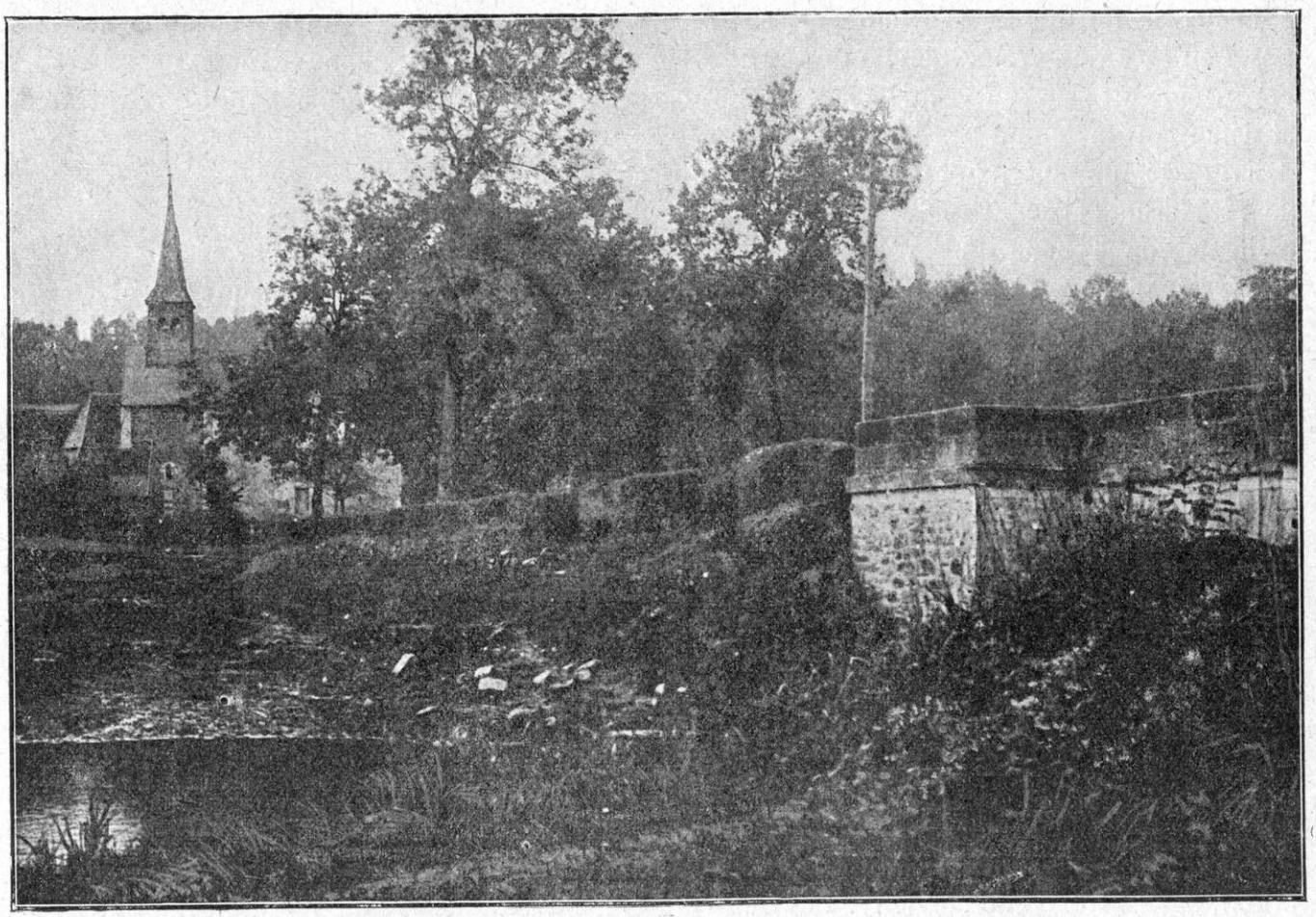
Par contre, l'armée du duc de Wurtemberg avait reçu du Grand État-Major, le 5 septembre, les ordres résultant du nouveau plan allemand. Ces ordres, communs à la 4e armée (duc de Wurtemberg) et à la 5e armée (Kronprinz), étaient ainsi conçus : « Les IVe et Ve armées, par une progression inébranlable (unentwegtes), doivent ouvrir aux VIe et VIIe armées le chemin sur la Haute-Moselle. Droite de la IVe armée en direction de Vitry ; droite de la Ve armée, Revigny. Le IVe corps de cavalerie éclaire le front des VIe et Ve armées. » En somme, le corps de droite, le VIIIe, devait peser sur la région de Vitry et, par contre-coup, sur la trouée de Mailly.

Nous avons vu le combat s'engager pour les corps de droite et de gauche des deux quatrièmes armées, situées en face l'une de l'autre, dans la journée du 6. Nous avons vu comment, dans cette journée, le VIIIe corps, qui fait la droite du duc de Wurtemberg, est entraîné vers l'Ouest par la nécessité de se maintenir en liaison avec l'armée von Hausen et tombe dans la bataille ; et nous avons vu le 17e corps français (général Dumas), qui fait la gauche de Langle de Cary, se porter également à l'Ouest pour maintenir la liaison avec l'armée Foch et tomber ainsi à son tour dans la bataille.

Leurs combats sont ainsi comme des incidents de ceux qui sont engagés entre von Hausen et la 9e armée.

Dans la journée du 6, les deux divisions du 17e corps ont combattu, la 33e division (général Guillaumat) entre Sommesous et Vitry-le-François, en liaison avec la division de cavalerie de l'Espée et la 60e division de réserve ; l'autre division du même corps, la 34e division (général Alby), dans les bois autour de la cote 202, un peu au nord-est du Meix-Tiercelin, c'est-à-dire les deux divisions autour des deux fermes, les Perthes.

Le 17e corps a devant lui le XIXe corps saxon et, à sa droite, le VIIIe corps. Le combat se livre pour la voie ferrée de Sompuis à Favresse, au sud de Vitry-le-François, que les Allemands ont occupé la veille. Il est surtout violent à Courdemanges, Huiron, Château-Beaucamps. Nous avons dit, d'après les carnets



LA CHAPELLE DE SAINT-PRIX ET LE PONT SUR LE PETIT MORIN

de route allemands, à quel point l'artillerie française a déjà éprouvé le XIXe corps saxon, le 6 dans la soirée, au moment où l'armée du duc de Wurtemberg (VIIIe corps) débouche, à son tour, un peu à l'est sur cette partie du champ de bataille, c'est-à-dire exactement en arrière de Vitry-le-François.

LA BATAILLE AUTOUR DE VITRY-LE-FRANÇOIS. 17e ET 12e CORPS FRANÇAIS CONTRE XIXe ET VIIIe CORPS ALLEMANDS, LE 7 SEPTEMBRE

Pour le 7 au matin, les ordres donnés par le général de Langle de Cary sont les suivants :

Conformément aux ordres du Grand Quartier Général, tenir coûte que coûte et, pour cela, organiser le terrain partout où il sera impossible de prendre l'offensive ; au contraire, si l'offensive présente des chances de succès, marcher à l'ennemi. Les corps de l'armée de Langle de Cary sont distribués, ainsi qu'il suit, sur le terrain : à gauche, en liaison avec la division de cavalerie du général de l'Espée, le 17e corps (général Dumas) avec ses deux divisions, la 33e (général Guillaumat) et la 34e (général Alby) ; plus à droite, dans l'encoignure de la Marne et de l'Ornain, le 12e corps (général Roques), une partie du corps étant en arrière en la direction de Wassy ; plus à droite et formant le centre jusqu'à Blesmes, le corps colonial (général Lefebvre) en partie seulement, une division de renfort devant être amenée sur le terrain au cours de la bataille. Enfin, à droite, le 2e corps (général Gérard) qui doit s'étendre jusqu'à Revigny pour garder les liaisons, par Laimont, avec la 3e armée (général Sarrail), couvrant ainsi, à la fois, la trouée de Bar-le-Duc et les premiers contreforts de l'Argonne.

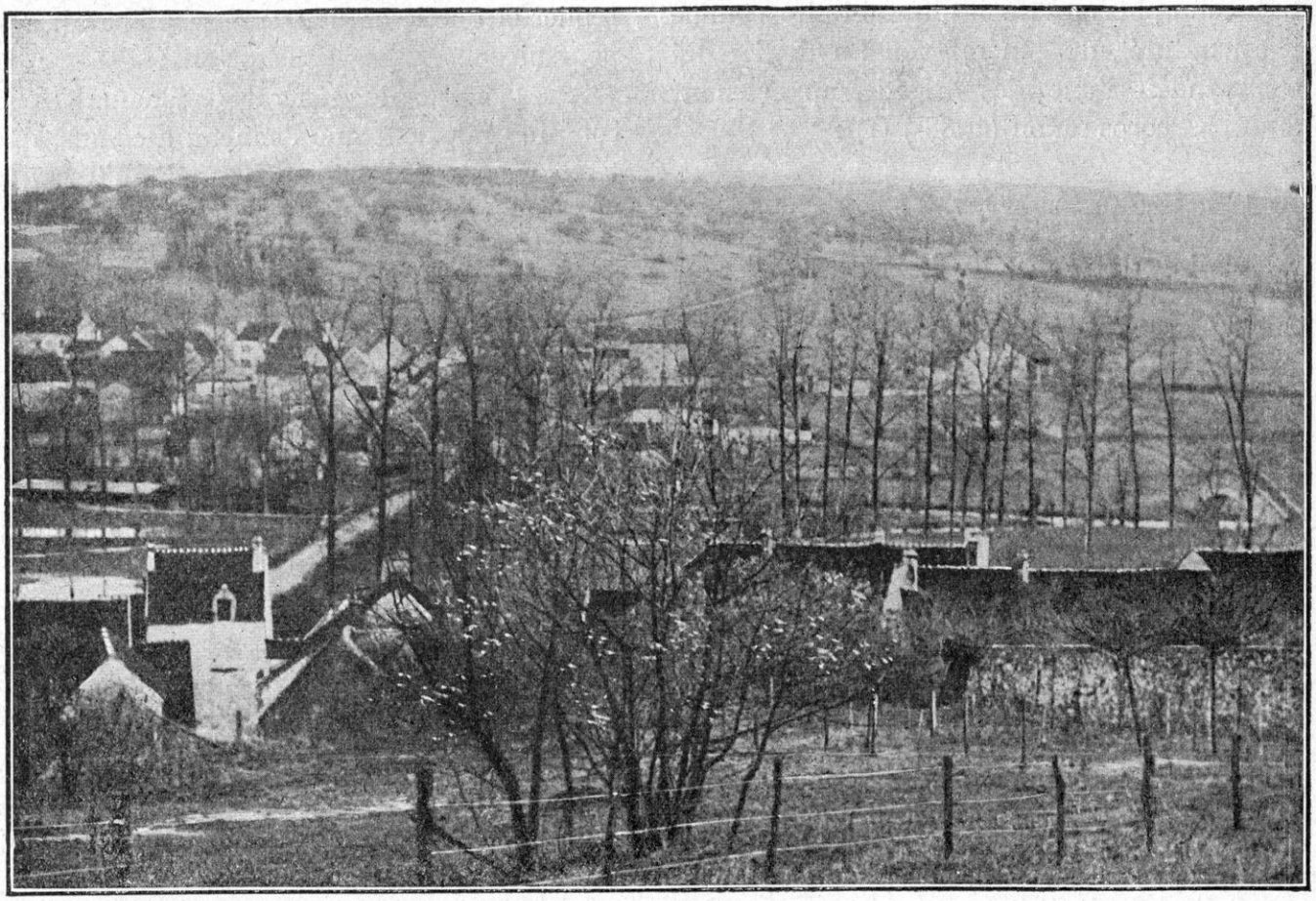
Les corps du duc de Wurtemberg sont disposés en face de l'armée Langle de Cary dans l'ordre suivant : sur la rive gauche de la Marne, et débordant même un peu la rivière à l'Ouest dans l'encoignure Nord, formée par le confluent de la Marne et de l'Ornain, le VIIIe corps (général von Tchepe und Weidenbach, celui qui a envahi le Luxembourg. C'est ce corps qui a la mission la plus délicate : il doit pousser le « fer de lance » de von Hausen pénétrant dans la Trouée de Mailly et en même temps, vers Vauclerc et Reims-la-Brûlée, faire face aux attaques du 12e corps et du corps colonial français. Il a, à sa gauche, le VIIIe corps de réserve qui l'aide sur l'Ornain, dans la région de Ponthion, mais qui, par sa gauche, est engagé avec son voisin, le XVIIIe corps (général von Schenk) dans les durs combats d'Heiltz-le-Maurupt et de Sermaize. Plus à gauche, enfin, et complétant l'armée du duc de Wurtemberg, le XVIIIe corps de réserve, arrive traînant un peu la jambe, pour déboucher avec le VIe corps (qui appartient à l'armée du Kronprinz), sur la trouée de Revigny. Les mouvements sont éclairés, de ce côté, par un corps de cavalerie, le IVe corps, qui a reçu l'ordre, comme nous allons le rappeler bientôt, de se jeter, par le haut Ornain, au devant des armées allemandes opérant dans l'Est et qui doivent arriver par la trouée de Neufchâteau.

Tout cela, ce sont des rêves du Grand État-Major allemand. Mais ces rêves, on les croit encore réalisables, à la date du 7; on ne veut pas douter du succès d'une bataille générale qui supposerait, de la part de l'armée française, un recul soudain de 80 kilomètres : or, celle-ci ne cédera plus, maintenant, un pouce de terrain. C'est cette chute soudaine du rêve à la réalité qui donne son sens profond à cette espèce d'extension de la bataille de la Marne, s'accrochant dans la région de Vitry-le-François. Joffre calcule tous ses coups; Moltke fonce aveuglément.

La bataille s'étend de ce côté par l'engagement des deux corps extrêmes, le 7, dans la région de Vitry-le-François; c'est là que se fait la *liaison* entre les deux manœuvres.

Au 17e corps français, la nuit du 6 au 7 s'est passée sans incidents, les troupes occupant les positions de la veille autour des deux fermes de Perthes, la « grande » et la « petite ». Dès 5 heures du matin, le 7, l'armée von Hausen, décidée à l'offensive, a donné l'ordre à son XIXe corps de se porter en avant : le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg suit le mouvement. Il s'agit, pour l'armée allemande, de forcer les passages de l'Ornain à son confluent avec la Marne, passages qui lui sont, d'ailleurs, laissés presque partout ; puis d'enlever la voie ferrée de Courdemanges à Blesmes et, finalement, si possible, le canal de Vitry-le-François à Saint-Dizier. Les troupes d'avant-garde du XIXe corps saxon, 104e régiment d'infanterie et 32e régiment d'artillerie ont subi, la veille, de lourdes pertes à Maisons-de-Champagne. Cependant, elles avancent au sud de Vitry-le-François pour couvrir le flanc ouest du VIIIe corps qui est chargé de la principale attaque sur la rive droite de la Marne.

A 5 heures du matin, une fusillade intense éclate sur le front des deux divisions du 17e corps français, la 34e (Alby) à gauche et la (33e Guillaumat) à droite. On retire au 17e corps un régiment que l'armée Foch lui avait prêté la veille. Par contre, le général Dumas reçoit l'avis que la 24e division (du 12e corps) arrivera de la région de Corbeil-Saint-Ouen vers midi et qu'un régiment d'artillerie et huit batteries du 21e corps (venant de l'armée Dubail) arriveront à Margerie-Hancourt, c'est-à-dire sur la voie ferrée de Vitry à Brienne à partir de midi. C'est la manœuvre de Joffre par les lignes intérieures qui commence. Le général de Langle de Cary, dont le poste de commandement est à Chavanges, veille lui-même à la mise en marche de ces renforts ; il prend ses dispositions pour utiliser au mieux ces nouvelles troupes : le 21e corps, devant arriver dans la soirée du 7, formera, avec la 23e division, empruntée au 12e corps, un détachement d'aile qui devra tenter, dans la journée du 8, une action débordante



LA VALLÉE DU PETIT MORIN

sur la droite ennemie, du côté de Sompuis.

Il s'agit de tenir jusque là.

La 34e division (Alby) doit se porter autour de la ferme Saint-Ouen (cote 142-152) où elle sera appuyée par les batteries du 21e corps, de façon à empêcher tout débordement de l'ennemi de ce côté. N'oublions pas que c'est l'heure particulièrement critique où le 11e corps fléchit à l'armée Foch.

Mais les feux combinés des batteries de la division de cavalerie de l'Espée, des divisions de réserve, du 17e corps et, enfin, des formations d'artillerie qui entrent en ligne produisent bientôt leur effet. L'offensive allemande est brisée.

Elle manquait, d'ailleurs, d'élan et d'entrain, si nous en croyons un carnet de route d'un soldat de la 40e division (XIXe corps) :

« Ce jour-là, l'esprit, aussi bien chez les officiers que dans la troupe, était excessivement déprimé; car, bien que les Français aient été rejetés (fléchissement du 11e corps), les vainqueurs n'avaient, cependant, pu garder la position conquise. Le bataillon était très diminué, tant à cause des pertes que par les disparus ou dispersés. Presque tous les officiers avaient perdu leurs chevaux. Après de tels combats, la troupe avait un pressant besoin de repos. Vers 5 heures, la compagnie fut alertée. Les premiers obus ennemis tombaient dans le village. Il y avait un escadron de cavalerie et plusieurs régiments d'infanterie. Peu d'artillerie de ce côté. L'infanterie s'avança du côté de l'ennemi tandis que les convois se retiraient en arrière. L'infanterie se déploie en tirailleurs. Mais il fallait traverser un grand bois, particulièrement visé par l'artillerie ennemie. Bientôt, nous ne pûmes plus avancer. Nous nous couchâmes sur le ventre, attendant, à tout instant, d'être frappés par un obus... Lorsque nous sortîmes du bois, nous arrivâmes à une ondulation du terrain sur le champ de bataille proprement dit. En face de nous un village brûlait. Nous entendîmes les hourras de nos camarades qui couraient à l'assaut, puis les cris des Français demandant grâce; car on avait fait prisonniers les soldats d'une section d'infanterie qui s'étaient retranchés dans le village. Nous revînmes alors de ce combat qui avait été très fatiguant pour les nerfs et à 11 heures nous étions rentrés dans nos cantonnements... »

Ce récit est confirmé, en somme, par celui

beaucoup plus mesuré et plus militaire, comme il est naturel, du général von Luydewitz qui commandait l'une des brigades appartenant au XIXe corps saxon (la 88e) (1) :

« Je me mets en marche le 7, à 5 heures du matin, à cheval, avec les avant-gardes. Nous reçumes, soudain, une fusillade de tous côtés. Vite, on descend de cheval, on se cache dans un buisson et on donne à la brigade, l'ordre de se développer et de faire avancer l'artillerie. La batterie, obligée d'avancer en terrain découvert, perd un grand nombre d'hommes et de chevaux. Les obus et les shrapnells crépitaient autour de nous. C'est tout à fait extraordinaire que nous n'ayons pas été tous atteints... L'état-major de la brigade, avec le chef de l'avant-garde, le lieutenant-colonel Schack, chef du 181e régiment, se trouvait avec moi dans un petit bois quand je fus frappé d'un éclat d'obus à la main droite. Je gagnais un repli de terrain qui se trouvait tout près du chemin conduisant à Sommesous (il s'agit donc de l'engagement contre la division de l Espée). Les positions françaises étaient exactement sur le terrain destiné aux exercices d'artillerie du camp de Mailly...

« La plus grande partie de mes batteries avaient passé près d'un tunnel au Nord-Est et qui appartient à la ligne de chemin de fer allant à Vitry-le-François; d'autres étaient plus en arrière près de la route allant en Champagne vers la Perthes-Ferme (le tunnel est un peu plus au sud). Ces batteries étaient continuellement menacées, en arrière, par l'infanterie ennemie cachée dans les bois environnants. Par prudence, j'envoyai de ce côté le capitaine Beyer du 106e régiment (48e brigade). La bataille dura toute la journée. Mon infanterie, ainsi que le 179e d'infanterie de la 47e brigade, combattant à ma gauche, gagnaient du terrain peu à peu. L'artillerie du 60e régiment (Chemnitz, 40e brigade) me fut particulièrement précieuse. Vers 4 h. 1/2, je reçus un deuxième éclat d'obus. Vers 5 h. 1/2, le feu redevint extrêmement violent. Beaucoup de pertes. Les blessés allemands étaient évacués dans la nuit du 7 au 8, au poste de secours de la Perthes-Ferme ».

Dans l'ensemble, cette troupe si médiocre où les brigades étaient substituées sans cesse aux brigades, canonnée par l'artillerie, harcelée par l'infanterie française, commença à reculer dès le milieu de la journée.

On ne tarda pas à s'en apercevoir dans le camp français. A 12 h. 30, le colonel Breton, commandant le détachement d'extrême-gauche qui menaçait le flanc de l'ennemi à la ferme Tilla, faisait savoir que celui-ci paraissait se replier et que le 9e chasseurs se préparait à le poursuivre.

A 14 h. 30, le général Guillaumat rend compte également que l'ennemi a comme une tendance à se replier à gauche, mais qu'il semble vouloir concentrer son effort vers la cote 208, c'est-à-dire aux abords de la ferme Perthes. A 16 heures, plus de doute, l'ennemi se replie devant le corps d'armée et surtout à notre gauche.

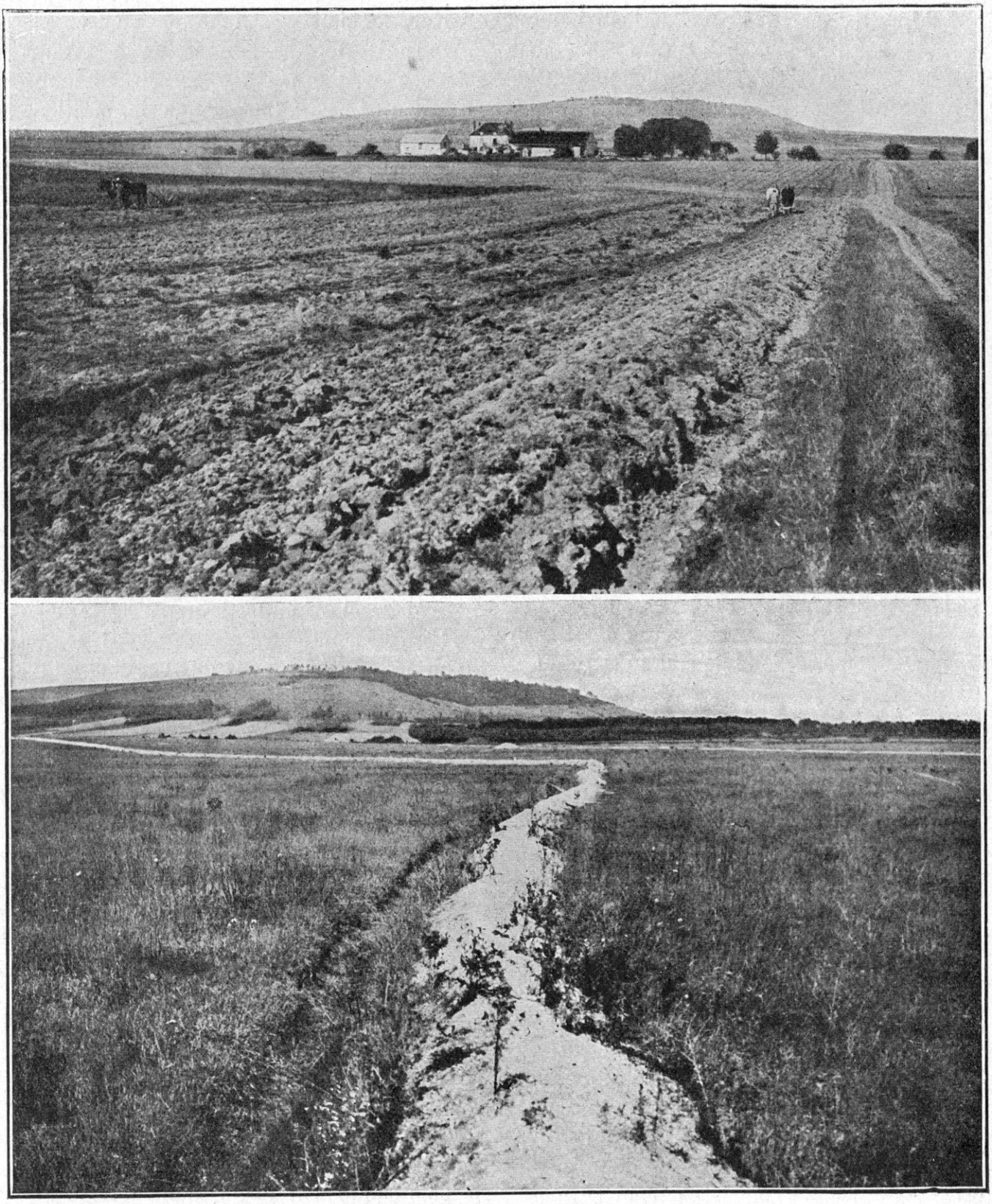
Le général, qui a transporté son quartier général aux Grandes-Perthes, demande à l'armée l'autorisation de poursuivre. Or, au même moment, arrive l'ordre d'offensive pour le lendemain 8, avec l'appui combiné du 21e corps qui débarque. Il faut donc occuper les positions devenues libres et, si possible, les améliorer en vue de l'offensive du lendemain. On se portera en avant, dès le 7 au soir, mais sans dépasser la voie ferrée de plus de deux kilomètres. Tous les préparatifs sont faits pour la nuit et les avant-gardes sont jetées en avant sur la voie ferrée et au-delà.

Les ordres pour l'offensive du lendemain, qui doit se déclancher à la première heure, sont les suivants :

« *Les Grandes-Perthes, 21 heures.* — Il importe de ne pas perdre le contact avec l'ennemi qui paraît en train de battre en retraite, sans que l'on en soit encore tout à fait sûr. En tout cas, il ne faut pas lui permettre de se dérober à notre action pour faire sentir la sienne sur un autre terrain.

« En conséquence, la brigade Hélo dirigera suivant la direction générale : cote 135, cense de Blacy, c'est-à-dire directement au Nord (Étoile polaire), une reconnaissance d'un bataillon qui cherchera à occuper les points d'appui successifs en attaquant au besoin l'ennemi, mais seulement à la baïonnette. Si ce bataillon ne rencontre pas de résistance, il continuera à pousser de l'avant. Un deuxième bataillon le remplacera successivement et, s'il est nécessaire, un autre bataillon suivra. On cherchera ainsi à aborder la voie ferrée qui va de Vitry-le-François à Sézanne... Les mêmes opérations

(1) Publié, au début de la guerre, dans le *Chemnitzer Tagblatt.*



LA FERME NOZET ET LES TRANCHÉES DEVANT LE MONT-AOUT

s'effectueront dans les secteurs de la 34e division et simultanément au 12e corps ».

Le tout est réglé pour une action commune avec le chef de bataillon Rey, du 11e régiment, qui est resté en observation à l'ouest de Château-Beauchamps.

Reportons-nous, par la pensée, dans le camp allemand. Est-ce que le sort de son XIXe corps, reculant au lieu d'avancer, comme reculent la Garde et les deux divisions de son XIIe corps, n'explique pas la résolution désespérée prise par le général von Hausen dans la nuit du 7 au 8 ? Il sent que l'ennemi avance et qu'il prépare une offensive redoutable, alors que c'est lui, von Hausen, qui a l'ordre d'avancer et de rompre, à tout prix, le front français. Il faut qu'il le fasse, coûte que coûte, le lendemain. Et c'est pourquoi, il prescrit d'attaquer à la baïonnette cette terrible artillerie française qui brise les nerfs, au physique et au moral, de ses régiments.

Il en est de même au VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg. Ce corps avait reçu l'ordre de donner à fond dans la journée du 7. Il débordait même sur la rive gauche de la Marne pour prendre de flanc le 17e corps français. La 16e division devait marcher sur Vitry-le-François et Blacy, tandis que la 15e division, faisant le grand tour, descendait par Marolles-Luxémont pour se rendre maîtresse des passages de la Marne à Frignicourt et Bignicourt. Et, pour aider encore au mouvement d'enveloppement, le VIIIe corps de réserve progressait dans la même région, un peu plus à l'Est, prenant l'aile marchante par Dompremy et Vauclerc, son artillerie tirant de Brusson et en arrière de Blacy en liaison avec les Saxons du XIXe corps.

Tel était le plan combiné à la droite de l'armée du duc de Wurtemberg pour la journée du 7 ; dès le début de la matinée, les troupes du VIIIe corps se mirent bravement en mouvement. Elles franchirent la voie ferrée et atteignirent certains des villages qui leur étaient assignés. Mais ni le VIIIe corps actif, ni le VIIIe corps de réserve ne purent, malgré des efforts inouïs, se tenir au delà de la voie ferrée, encore moins sur la ligne du canal et encore moins atteindre les passages de la Marne à la fin de cette journée du 7. En fait, elles finirent par cantonner péniblement sur les positions de départ, de Blacy à Blesmes au nord de Vitry-le-François, s'accrochant désespérément aux collines sud de Domprémy et de Brusson... Il s'en faut des 80 kilomètres qui séparent la Marne et l'Ornain de la trouée de Neufchâteau !

LE VIIIe CORPS ET LE 12e CORPS FRANÇAIS A HUIRON, COURDEMANGES, LE 7

Nous dirons encore un mot ici, des engagements du 12e corps français (général Roques) en tant qu'ils intéressent la liaison des deux armées françaises aux abords de la Marne. Car, quoique les deux manœuvres allemandes — celles de l'Ouest et celles de l'Est, soient bien distinctes, — la direction générale donnée à l'armée de Langle de Cary porte toujours celle-ci à tourner la face vers l'Ouest.

L'ordre donné au 12e corps était de maintenir ses positions coûte que coûte et de marcher de l'avant, si possible, vers la voie ferrée. Les gros du 12e corps, laissant une division à Margerie-Hancourt en réserve d'armée, devaient donc s'employer à maintenir l'ennemi tandis que l'on montait la manœuvre de flanc qui devait surprendre l'armée von Hausen.

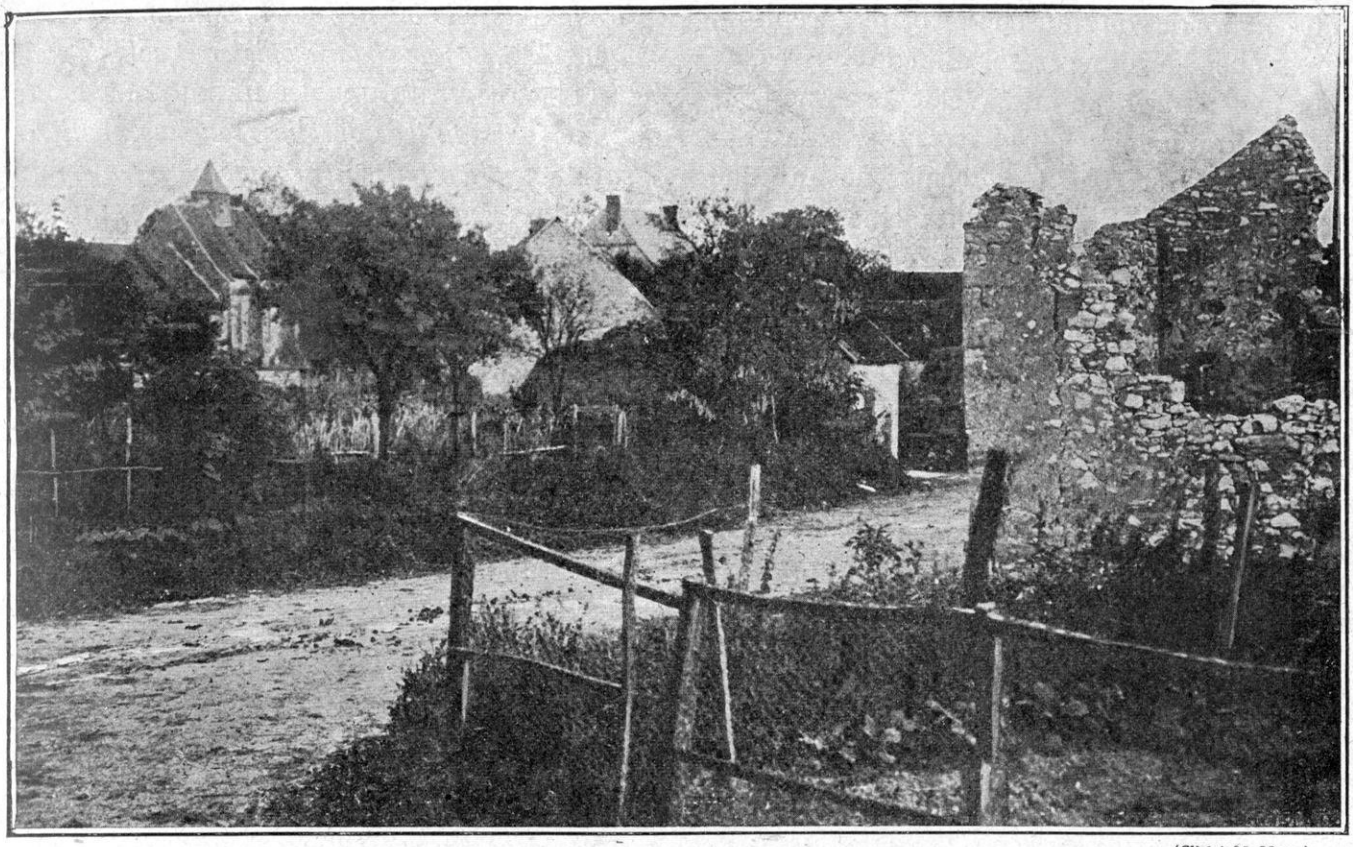
Les ordres pour les divisions étaient les suivants :

La 23e division (moins le 107e engagé vers Courdemanges et remplacé par le 50e), se tiendra autour de Margerie-Hancourt, pour former, comme nous l'avons dit, une masse de manœuvre avec le 21e corps.

Les régiments 306 et 326 à Pars-les-Chavanges et à Labraux.

La 48e brigade à Bussy-aux-Bois à la disposition du général Descoings, qui doit prendre le commandement de la manœuvre, c'est-à-dire de ces « troupes réservées » visées par l'Instruction générale du Haut Commandement.

Comme nous l'avons dit, l'ennemi franchit



(Cliché M. Meys.)

OYES. — UN COIN DU VILLAGE

la voie ferrée et s'empare de Huiron à 6 h. 40 du matin. Mais, il est arrêté par notre artillerie lourde qui, de la cote 210, bat Huiron et Glannes.

Alors s'engage, dans la plaine, au devant des Petites-Perthes, un combat très violent, avec alternatives d'avance et de recul. A 9 heures, le 108e, de Bergerac est sur les croupes au nord de Châtel-Raould, vivement bombardé par l'artillerie lourde allemande. Nous progressons. Le 107e a un bataillon au nord du village, un au sud et le troisième au Château-Beaucamps. A 11 heures, nous occupons Courdemanges, c'est-à-dire la ligne du chemin de fer. L'ennemi est en échec à Huiron, terriblement bombardé. De ce côté aussi, l'effet de notre artillerie se fait sentir. Au cours de l'après-midi, on apprend qu'un mouvement de retraite paraît se dessiner chez l'ennemi de Courdemanges vers Blacy, et, d'autre part, vers Frignicourt : c'est la 15e division du VIIIe corps allemand qui recule et qui, ayant le dessous dans la région de Vitry-le-François, rentre sur ses positions.

A 14 h. 30, le général Descoings signale, comme le 17e corps, que la situation est bonne. Les combats très vifs qui se sont engagés à Courdemanges (108e) tournent à notre avantage. Mais nos pertes sont cruelles (1).

En fin de journée, le général Descoings fixe ses stationnements à Saint-Chéron, Gigny-aux-Bois, Les Rivières-Henruel, les avant-gardes tenant la ligne Ferme-du-Cul-de-Sac et ruisseau au nord de Courdemanges.

Rentrons encore dans le camp allemand. Ici, il ne s'agit plus de l'armée von Hausen (sauf la liaison entre son XIXe corps et le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg) ; c'est le mouvement de la droite de cette dernière armée qui, à peine déclenché, se trouve brusquement arrêté.

L'effet produit sur les nouveaux arrivants est le même que celui que nous avons constaté à

(1) Le 108e était encore à Courdemanges le 11 septembre, ayant perdu son colonel, 52 officiers, 2.220 hommes. Mais il n'avait pas rompu d'une semelle.

l'état-major de von Hausen : surprise, déception, et, par choc en retour, résolution désespérée.

Le général Tchepe ùnd Weidenbach ne peut admettre qu'il puisse être battu. Ses soldats, — ces fameux Rhénans ! — reculer devant une troupe française la veille en pleine déroute ! Cela n'est pas possible ! L'orgueil et l'aveuglement lui dictent à peu près la même conduite qu'à son voisin de droite et c'est alors que, rentré le soir à son quartier général, il y rédige le fameux ordre du jour trouvé, à quelques jours de là, dans ses fourgons et qui a révélé, pour la première fois, à l'opinion le prix que l'Allemagne attachait à son effort sur la Marne et la grandeur de la défaite qui lui était infligée :

« *Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées. Incontestablement,* LA GRANDE DÉCISION EST PROCHE. *Demain, donc, la totalité des forces de l'armée allemande devra être engagée sur toute la ligne allant* DE PARIS A VERDUN.

Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré LES COMBATS DURS ET HÉROIQUES *de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle.* TOUT DÉPEND DU RÉSULTAT DE LA JOURNÉE DE DEMAIN.

On a prétendu contester, du côté allemand, l'importance de cet ordre du jour. Mais il révèle la grandeur du dessein et l'âpreté des résolutions, en même temps que le moral ébranlé et le matériel compromis. Rapproché de la décision de von Hausen (les deux actes sont simultanés), il montre que les États-Majors allemands sont penchés sur la catastrophe imminente. Ils la voient, ils en ont déjà le vertige ; mais ils ne peuvent y croire encore. C'est la troupe qui, avec son sang, comblera l'abîme qu'a creusé leur impéritie.

La journée du 7 a mis la grande armée allemande « engagée de Paris à Verdun » en présence d'un crise. On approche de « l'événement qui décidera du sort de la guerre ». Tous les chefs le savent. Celui-ci l'écrit : « Tout dépend du résultat de la journée de demain. »

CHAPITRE XLV

COUPURE DE LA BATAILLE DE LA MARNE A VITRY-LE-FRANÇOIS DÉBUTS DE LA BATAILLE DE L'EST

Pourquoi la bataille glisse vers l'Est. — Coupure par le cours de la Marne. — Les Allemands prétendent rejeter les armées françaises sur la frontière suisse — Le rôle des deux armées duc de Wurtemberg et Kronprinz. — Attaque du duc de Wurtemberg de Vitry-le-François à Revigny. Riposte de Langle de Cary.

La proclamation de Tchepe und Weidenbach (surtout si on la rapproche de la décision de von Hausen), est un document capital. Elle nous avertit que nous entrons dans une nouvelle phase de la bataille.

En effet, le dessin stratégique de cet immense drame militaire ne se limite plus, désormais, à la région du massif de Seine-et-Marne et aux terres basses qui l'entourent comme les Marais de Saint-Gond. Il s'étend vers l'Est par suite de la grave atteinte que le Quartier Général allemand vient de porter à son plan initial.

Au début, la manœuvre consistait à enserrer toute l'armée française dans les deux bras de la tenaille, la branche de l'Ouest s'allongeant par la région de Paris et la branche de l'Est se glissant par la trouée de Charmes.

A cette manœuvre, trop simple et trop ambitieuse, les effectifs ont manqué. On y a donc renoncé à partir du 5 et on lui a substitué une manœuvre plus complexe, une manœuvre en deux temps.

Premier temps : briser le front français en fonçant sur lui soit au plateau de Sézanne, soit à la trouée de Mailly. *Deuxième temps* : une fois cette coupure réalisée, rabattre d'une part, les armées de gauche françaises sur Paris ou sur la Loire et rabattre, d'autre part, les armées de droite françaises sur la frontière suisse.

C'est le développement de cette deuxième partie de la manœuvre que nous avons à suivre maintenant sur le terrain. Nous allons la reprendre à ses origines, non sans faire observer, *qu'à partir du 7*, la première manœuvre ayant échoué à l'Ouest, il ne reste plus d'autre espoir à l'État-Major allemand que de réussir de ce côté.

La retraite de von Kluck et le sort imminent de l'armée von Bülow ayant réglé la grande manœuvre occidentale, les dernières phases de la lutte autour de Paris ne seront plus qu'une série d'actes tactiques destinés à sauver la retraite.

A l'Est, au contraire, on continue à poursuivre l'exécution d'un plan stratégique. Le grand État-Major allemand se persuade qu'il peut encore gagner la partie grâce au développement qu'il va donner soudainement à la bataille orientale.

Il a donc monté, avec un soin extrême, une offensive formidable dans cette région.

Trois armées doivent y concourir : 1° l'armée

du duc de Wurtemberg : certainement, la nécessité de maintenir ses liaisons avec von Hausen a entraîné cette armée à jeter sa droite jusqu'à Vitry-le-François et au-delà : mais son véritable champ de bataille n'est pas la trouée de Mailly, c'est la région de Saint-Dizier, avec pour objectif lointain, Joinville ; sa véritable camarade d'offensive, ce n'est pas l'armée von Hausen, c'est l'armée du Kronprinz. En un mot, ce n'est pas sur sa droite qu'elle doit peser, mais sur sa gauche. C'est maintenant le lieu de rappeler les termes si frappants de l'Instruction générale du 5 septembre : « Les IVe et Ve armées, par une progression inébranlable doivent ouvrir aux VIe et VIIe armées *le chemin de la Haute Moselle.* »

L'armée du Kronprinz joue ici, évidemment, le rôle principal. L'armée du duc de Wurtemberg a surtout un rôle de flanc et d'appui. C'est l'armée du Kronprinz qui doit s'en prendre au premier obstacle, Verdun, enlever le camp retranché ou le masquer. Puis, elle doit se glisser le long de l'Argonne et, entraînant avec elle l'armée du duc de Wurtemberg par la vallée de l'Ornain, se précipiter sur Gondrecourt-Neufchâteau pour aider les armées de Lorraine et des Vosges qui doivent déboucher de la Haute Moselle en passant au nord d'Épinal, soit par la trouée de Charmes, soit par Nancy et Colombey.

Pour ajouter aux chances de ce vaste mouvement concentrique, le Grand État-Major allemand a combiné, dans le silence, un coup fourré : c'est l'arrivée soudaine, par le Rupt de Mad, de l'armée venant de Metz et commandée par von Strantz ; se glissant au nord de Toul, elle viendra déboucher sur le Haut Ornain par la trouée de Saint-Mihiel.

Voici donc un plan soigneusement conçu et préparé. Il présente même cet élément *surprise*, auquel les techniciens de l'art de la guerre attachent une si grande importance. N'est-ce pas du bon métier et un élève du vieux Moltke peut-il, en tant que « kriegspiel, » rien combiner de mieux.

Cependant, la réalité ne se soumet pas aux lois d'une science pédantesque. Le caprice de la fortune échappe aux règles du rudiment. Sur plusieurs points, la grandiose conception s'écroule au moment même où l'on en jette les bases.

Première atteinte, et à elle seule dirimante : la Trouée de Charmes n'a pas été forcée. On s'est, il est vrai, rabattu sur Nancy. Mais au moment où l'on déclanche le grand mouvement sur Bar-le-Duc, Nancy tient encore et le jour même qui se lève, 8 septembre, verra l'échec décisif des armées de Lorraine devant le Grand Couronné.

Cette admirable résistance des Français dans l'Est a une autre conséquence : elle libère plusieurs corps d'armée dont Joffre dispose avec une agilité singulière pour tamponner, non seulement les accès de Paris, mais les deux trouées que menacent, maintenant, les armées allemandes : la Trouée de Mailly et la Trouée de Bar-le-Duc.

D'autre part, Verdun n'a pas cédé et Verdun est, selon une image que nous avons déjà employée, une dent singulièrement douloureuse dans la chair allemande. Le Kronprinz prétend l'enlever en un tournemain. Mais Sarrail la défend avec une armée qui ne perd pas un instant ses contacts avec la place ; et il arrivera une heure où le Kronprinz n'ayant pas déraciné Verdun, c'est Verdun qui le déracinera et le forcera à reculer.

Voici donc la grande manœuvre allemande de l'Est avec ses trois branches :

1° La branche de l'Ornain tendue vers Bar-le-Duc ; c'est là que doit se produire la progression « inébranlable » et c'est là aussi que l'effort devient le plus dangereux : sept corps d'armée, sous les ordres du Kronprinz et du duc de Wurtemberg, se précipitent par cet étroit couloir. Nous allons dire comment ils y sont arrêtés. Là se passe un des actes les moins connus et les plus palpitants de la grande tragédie de la Marne.

2° Au centre, la branche de Saint-Mihiel. Incident stratégique qui se dénoue vite sans porter coup, mais qui laissa au cœur de la force fran-

(Cliché M. Meys.

CONNANTRÉ. — UNE PARTIE DU VILLAGE

çaise cette lancinante épine de Saint-Mihiel, arrachée seulement tout à fait à la fin par la vaillance américaine.

3° Et, enfin, à l'Est, la branche de Lorraine brisée définitivement à partir du 8 septembre, mais qui, par le danger qu'elle faisait courir à la grande armée de Joffre, permet de mesurer maintenant l'importance réelle du service rendu, par les armées de l'Est, à la Trouée de Charmes et au Grand Couronné.

LA PROGRESSION INÉBRANLABLE Par la nécessité de mettre, d'abord, en pleine lumière la lutte pour le massif de Seine-et-Marne — puisque c'était la partie initiale du grand drame de la Marne — nous avons, volontairement, laissé dans l'ombre les batailles de l'Est. Mais, arrivés maintenant à la date du 8, voici que nous nous trouvons en présence de ces batailles engagées à fond, et nous voyons qu'elles prennent une importance décisive, puisque les Allemands se savent, d'ores et déjà, battus à l'Ouest et qu'ils n'ont plus d'autre espoir que de vaincre, précisément, à l'Est. En un mot, pendant qu'on était aux prises sur toute l'étendue du front, le poids le plus lourd a glissé de ce côté et le formidable engagement se met à rejoindre ceux de la Trouée de Charmes et du Grand-Couronné. La corde attachée, d'abord, en Lorraine par la tentative sur Épinal et Nancy, puis attachée, à l'opposé, en Ile-de-France par la manœuvre sur Paris, se tend brusquement de la Marne à l'Argonne et tire sur l'attache de Nancy. Ainsi se trouve achevée la ligne immense de la Bataille de la Marne.

Il faut donc aborder, maintenant, l'exposé des événements qui se sont produits de Vitry-le-François à l'Argonne, tandis que du 5 au 8, la bataille se développait progressivement de Nanteuil-le-Haudouin à Vitry-le-François.

Les Allemands n'avaient pas attendu la date

du 8 pour engager la partie de l'Est. Les instructions qui ordonnent la « progression inébranlable » sont arrivées dans les États-Majors, le 5 au matin. A la même heure, quand von Kluck, von Bülow et von Hausen, masquant Paris, marchent sur la Seine, où le duc de Wurtemberg et le Kronprinz, masquant Verdun, marchent sur la Haute Moselle, tout le mouvement est déclanché simultanément.

Seulement, dès le 5, il s'était produit un événement qui n'avait pas été prévu par le Haut Commandement allemand : von Kluck, se lançant en avant, a été attaqué brusquement dans son flanc et a dû se replier au nord de la Marne. Comme conséquence, Bülow, découvert sur son flanc droit, a dû appeler au secours von Hausen. Von Hausen, se portant sur sa gauche, a dû appeler à son secours le duc de Wurtemberg. Et celui-ci, enfin, a dû jeter ses corps de droite, le VIIIe et même, en partie, le VIIIe de réserve, sur la Marne autour de Vitry-le-François, et les faire combattre la face tournée vers le Sud-Ouest et non la face tournée vers le Sud-Est, selon la formule de la « progression inébranlable ». Ainsi, les armées de l'Est se sont trouvées distendues à droite et alourdies à l'heure même où elles avaient à frapper le coup décisif : toute la bataille allemande se trouve ainsi handicapée par la faute colossale de von Kluck.

Ajoutons, toutefois, que plus on s'éloigne de Paris, moins les effets de cette faute se font sentir. Le duc de Wurtemberg est bien, jusqu'à un certain point, démuni sur sa droite, puisqu'il a dû porter son VIIIe corps au secours de von Hausen ; mais, uni au Kronprinz, il se considère comme en mesure de répondre, malgré tout, à l'appel du Haut Commandement. Satisfait de ce qui s'est passé de son côté du 6 au 8 matin, il continue à penser que la gauche réparera ce que la droite a compromis.

Voyons donc ce qui s'est passé le 6 et le 7, dans ces deux armées dont l'offensive, si soigneusement montée, s'est heurtée, entre Marne et Argonne, à la contre-offensive de Langle de Cary et de Sarrail.

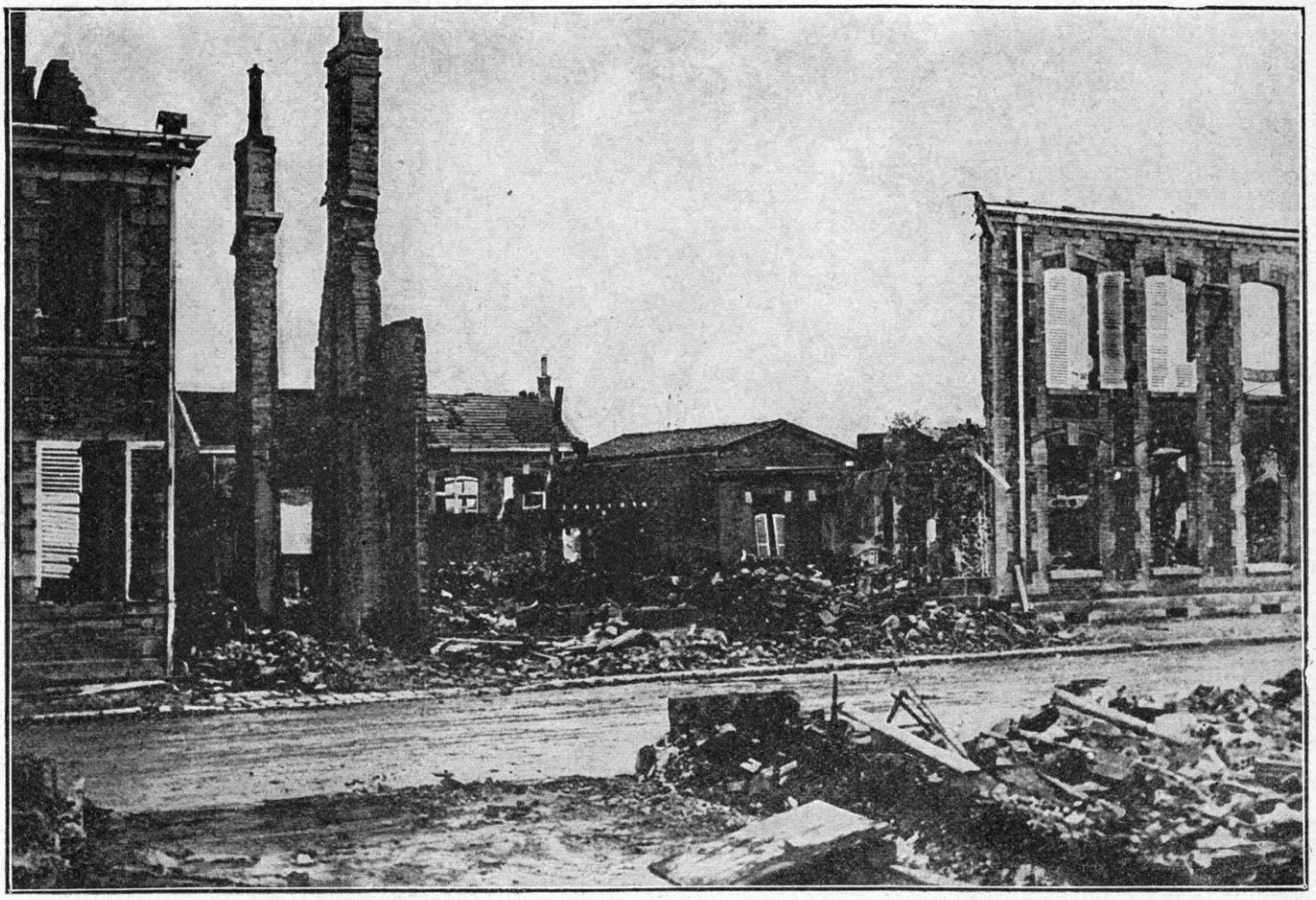
LES COMBATS DU 6 ET DU 7 A L'ARMÉE DE LANGLE DE CARY

Le nœud qui attache la bataille de l'Ouest à la bataille de l'Est est à Vitry-le-François. La 9e armée, qui plie un moment, sous la poussée combinée de Bülow et de von Hausen, compte sur les « forces réservées » de la 4e armée pour protéger sa droite en péril à la trouée de Mailly. De Langle de Cary a parfaitement exécuté les ordres du Haut Commandement. Tout ce qu'il a de forces disponibles et toutes les forces nouvelles qui lui arrivent, il les jette à l'ouest de la Marne, entre Vitry-le-François et Sompuis pour prendre de flanc l'armée von Hausen, alors que celle-ci essaye elle-même de prendre de flanc l'armée Foch. C'est *le* 17e *corps* qui s'est étiré, d'abord, de ce côté et qui, nous l'avons dit, *a tenu le coup*, le 6, à Huiron et à Châtel-Raould ; en cédant un peu de terrain, le 7, entre les deux Perthes, il a pu attendre l'arrivée du 21e corps qui va permettre de monter l'offensive pour le 8 au matin.

Tel est le rôle parfaitement déterminé du corps de gauche de Langle de Cary pendant ces deux jours. Il contribue à maintenir le 11e corps de Foch ; il enraye l'offensive de von Hausen ; il donne aux troupes de manœuvre envoyées par le Haut Commandement le temps d'intervenir. En un mot, il tamponne de toutes ses forces et au prix des plus lourds sacrifices, la trouée de Mailly tenue, au début, par une simple et unique division de cavalerie, la division de l'Espée.

Le 17e corps a été aidé dans cette tâche par *le* 12e *corps* (général Roques) qui, combattant à ses côtés, reçoit le premier choc de l'armée du duc de Wurtemberg entre la trouée de Mailly et le cours de la Marne. Nous l'avons vu s'engager, lui aussi, autour de Huiron et Courdemanges et venir en aide, non seulement au 17e corps, mais à la division de cavalerie du général de l'Espée. En fait, Langle de Cary tamponne, tamponne avec tout ce qu'il a sous la main.

A la fin de la retraite, le 12e corps dont une



PARGNY-SUR-SAULX. — MAISONS INCENDIÉES PAR LES ALLEMANDS

partie très fatiguée avait été, comme nous l'avons dit, transportée par voie ferrée, avait été distribué en trois groupements sur une profondeur de 25 kilomètres le long de la ligne du chemin de fer.

Le premier groupement faisant arrière-garde pendant la retraite, mais qui allait devenir avant-garde pour la bataille, était à Châtel-Raould et Frignicourt, par conséquent à cheval sur la Marne, sous les ordres du général Descoings ; le deuxième groupement, comprenant le gros des troupes qui avait fait mouvement par voie de terre, avait cantonné (le 5 au soir) dans la région de Brandonvillers, Margerie-Hancourt, sur la rive gauche ; il était sous les ordres du général Masnou. Et le troisième groupement, sous les ordres du général Dubois, ayant fait mouvement par voie de fer, était venu cantonner dans la région de Lesmont, sur la rive nord de l'Aube.

Dans la journée du 6, le corps s'était arrêté et reporté vers le Nord.

Par les combats que les deux corps combinés avaient livrés autour de Courdemanges et Huiron, l'élan de l'offensive allemande avait été brisé dans ces deux journées du 6 et du 7.

Le 7, à 11 heures, Courdemanges était repris. L'ennemi n'avait donc pas pu entamer nos lignes, et les carnets de route allemands nous ont dit pourquoi : l'effet du tir de notre artillerie avait été tel, que les corps allemands en étaient réduits à se tapir dans des tranchées de fortune, leur premier effort une fois donné.

Dans l'après-midi du 7, le général Descoings a remarqué, comme ses voisins, Guillaumat et Alby, qu'un mouvement de retraite de l'ennemi se produit qui découvre Courdemanges, Blacy, Frignicourt. Les batteries ennemies semblent avoir le dessous et changent leurs positions. (Tous ces faits, observés du camp français, sont

LA BATAILLE ENTRE LA MARNE ET L'EST

La dernière manœuvre allemande

Positions le 8 septembre. (matin)

Division allemande

Division française

Altitudes: + 200 + 300m

Echelle: 1/500.000 0 2 5k 15Km

Juniville
Machault
Warmeriville
Vouziers
Monthois
Grandpré
Dun-s-M.
V.R
Damvillers
Spincourt
Thionville
Moselle
Beine
Suippe
Souain
Suippes
Ville-s-T.
Apremont
Varennes
Forêt d'Argonne
Montfaucon
VI.R
de Hesse
VERDUN
Charny
Etain
Briey
Ft de Moyeuvre
Conflans
Orne
Longeau
Vigy
Boulay
Woigot
METZ
Verzy
Camp de Châlons
Vesle
Dommartin
Ste Menehould
XVI
XIII
72 DR
Souilly
Fresnes-en-V.
Chambley
Gorze
Faulquemont
Gros Tenquin
Marne
Somme-Vesle
Triaucourt
Meuse
Genicourt
Troyon
Vigneulles
Thiaucourt
Pt à Mousson
Albestroff
Fenestrange
Morhange
Delme
Seille
Châlons-s-Marne
III
IV
VI
Vaubécourt
Pierrefitte
les Paroches
St Mihiel
Camp des Romains
Sampigny
Nomeny
Somme-Soude
Moivre
Ecury
XVIII.R
XVIII
Rembercourt
Revigny
Vavincourt
73 DR
Domèvre
59 DR
Ch au Salins
Dieuze
XII.R
VIII.R
VIII
Heiltz-le-M.
Vitry-le-F.
Sermaize
Bar-le-Duc
Commercy
TOUL
68 DR
Vic
III.B
Coupetz
XIX
Coole
Pont-sur-Coole
Blesmes
Thiéblemont
C.C
Fte de Fontaine
St Dizier
Ligny
Vaucouleurs
Nancy
64 DR
70 DR
Arracourt
Lorquin
Rechicourt
Sommesous
Sompuis
9 DC
Mailly-le-Camp
le Meix-Tiercelin
St Remy
Ancerville
Vord
Pt St Vincent
St Nicolas du Pt
Avricourt
Blâmont
Cirey
XXI
Vezouse
Luneville
Haute Meurthe
Moselle
Meurthe
Margerie-Hancourt
Houdelaincourt
Montiers
Mandres
Gondrecourt
Colombey
Vezelise
74 DR
Cerbeviller
I.B
I.B.R
Badonviller
XIV
Baccarat
Arcis-s-A.
Ramerupt
Chavanges
Vassy
Montier
Joinville
Bayon
Haroué
Charmes
Fte de Charmes
XIV.R
Raon l'Etape
Senones
Aube
Voire
Barbuise
Piney
Auzon
Brienne-le-Ch au
Soulaines
Doulevant
Neufchâteau
Coussey
Chatenoy
Rambervillers
Châtel
Mirecourt
44 D
Fte de Mortagne
St Dic
58 DR
A.P.

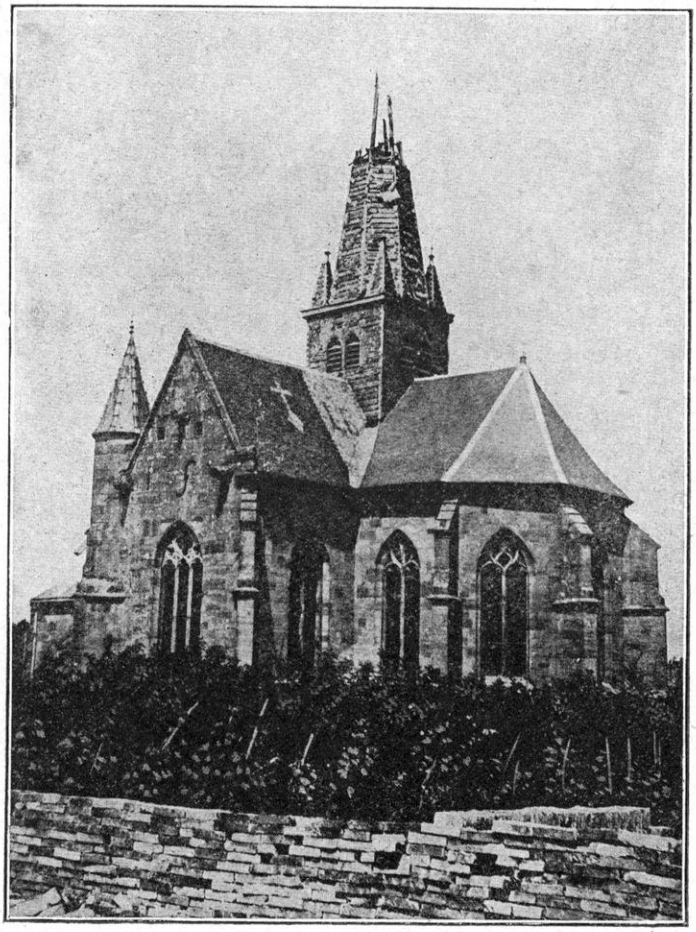
confirmés, en effet, par la lecture des documents allemands).

A 14 h. 30, le général Descoings a signalé que la situation est bonne. Nous avons dit les emplacements du 12e corps autour de Huiron-Courdemanges pour la nuit du 7 au 8.

On est autorisé à penser que les événements vont prendre une face nouvelle dans la journée du 8, car le 21e corps est arrivé.

Mais, au *corps colonial*, combattant devant le gros de l'armée du duc de Wurtemberg, les choses ne se présentent pas tout à fait de la même façon. Ici, comme devant la 9e armée, le ciel se dégage à l'Ouest tandis qu'il s'assombrit à l'Est.

Le corps colonial (général Lefèvre, quartier général à Saint-Remy-en-Bouzemont), avait, le 5 au soir, sa liaison avec le 12e corps sur la rive gauche de la Marne, à Blaise-sous-Arzillières. Il occupait, à ce moment, par sa 2e division (général Leblois), une ligne Blaise-sous-Arzillières, sur la rive gauche, Frignicourt sur la rive droite et Villotte ; cette division était donc à cheval sur la voie ferrée et sur la Marne. Quant à la 3e division (général Leblond) elle tenait le nord du canal ; la 5e brigade (général Goullet), occupait une ligne Villotte exclus, fermes de Tournay, les gros étant entre Écriennes et Goncourt. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour s'apercevoir que le corps colonial est dans une encoignure des plus difficiles, serré entre la voie ferrée, le canal et la rivière. S'il perd pied et s'il se laisse pousser sur la route de Saint-Dizier, les liaisons intérieures de l'armée de Langle de Cary peuvent être gravement compromises.



PARGNY-SUR-SAULX. — L'ÉGLISE

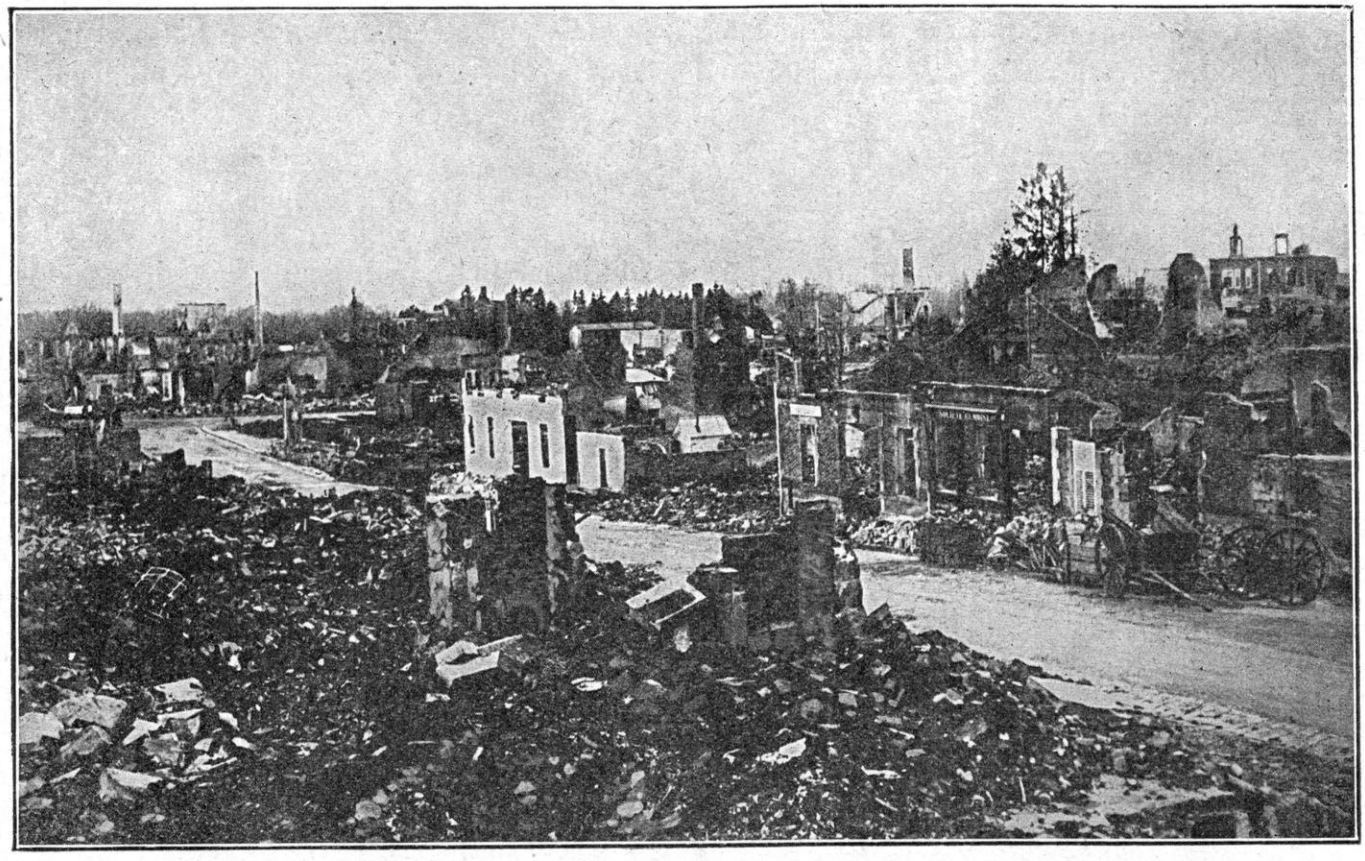
Le 5 à 16 heures, le corps colonial a reçu avis que l'ordre d'opérations nº 40, prescrivant la continuation de la retraite, était annulé ; et, aussitôt, arrive l'ordre d'opérations nº 41 portant de résister à l'ennemi et de lui disputer les débouchés au sud du canal de la Marne au Rhin.

D'autre part, l'armée du duc de Wurtemberg se conforme aux instructions générales du 5 lui prescrivant de s'ouvrir le chemin coûte que coûte, vers le Sud, c'est-à-dire vers Vassy.

Il est à remarquer que, sur ce point, la ligne occupée par les deux armées qui se font face, forme un coude ou, plus exactement, un cul-de-sac, de telle sorte que les corps allemands, rien qu'en se portant en avant, se serrent et se consolident mutuellement, tandis que les corps français ont une tendance à se disperser et à se distendre.

Dès la pointe du jour, le 6, les Allemands attaquent sur tout le front. Les deux offensives vont donc s'enferrer, ici encore.

Tandis que le VIIIe corps de réserve se développait autour de Vitry-le-François et avait affaire, comme nous l'avons dit, au 12e corps français, le XVIIIe corps allemand



SERMAIZE. — VUE GÉNÉRALE

avançait de front vers la ligne Étrepy-Pargny-Sermaize ; le 116e et le 87e à Pargny, le 88e à Heiltz-le-Maurupt, le 81e à Étrepy, le 115e à Sermaize ; le 118e formait, à Revigny, la liaison avec l'armée du Kronprinz. La 21e brigade d'artillerie tirait d'Étrepy-Heiltz, le 61e d'artillerie de Villers-le-Sec (1). Ce sont les Rheinlander (les Rhénans). Étrepy tombe. Puis, dans le secteur du VIIIe corps de réserve et du VIIIe corps, les Allemands attaquent entre Brusson et Frignicourt. Ils franchissent la voie ferrée près de Marolles et pénètrent dans Luxémont et Villotte. L'artillerie du corps colonial, installée au sud du canal, les laisse sortir du bois, puis les prend sous son feu et les force à se replier.

La 5e brigade (général Goullet) est un peu isolée en raison de cette forme du terrain qui l'éloigne du 2e corps ; elle reçoit peu d'appui de ce côté. Cependant, elle réattaque sur Villotte et réussit dans la matinée à progresser.

(1) Bircher, p. 212.

« Trois fois les masses ennemies essayent de déboucher, trois fois elles sont fauchées » (1). Mais, nous avons dit la puissance convergente de l'attaque allemande. Au milieu de la journée, la 5e brigade est violemment prise à partie sur Vauclerc. « Un combat terrible et disproportionné s'engage. Les Allemands cherchent à percer notre centre, en profitant des couverts que leur offrent les abords du canal. » Deux bataillons envoyés en renfort entre la ferme Tournay et Vauclerc lui permettent de s'accrocher au terrain toute l'après-midi. A la fin de la journée du 6, c'est au prix de pertes importantes que la brigade réussit à se maintenir au nord du canal, à Écriennes et à la cote 122. Mais sa situation est des plus critiques. Un nouveau progrès de l'ennemi et elle est jetée dans la rivière.

Le général Lefèvre, commandant le corps colonial, décide, dans la soirée, de relever la

(1) *La 3e division coloniale dans la Grande Guerre*, par le général Puypéroux, p. 21.

5e brigade par des troupes de la 3e division (général Leblond). En même temps, pour dégager sa droite en danger, il demande au général de Langle de Cary de faire prononcer, par le 2e corps, une offensive vigoureuse au sud de Favresse et des fermes Tournay.

De Langle de Cary ordonne au corps colonial de se retrancher et de se faire tuer sur place, mais de ne plus perdre un pouce de terrain. Des tranchées sont organisées, en effet, dans la nuit du 6 au 7. Et, selon la volonté exprimée par le Commandement, le corps tient sans rompre d'une semelle.

Le combat se poursuit dans la journée du 7 septembre : la 2e division (général Leblois) lutte de Blaize-sous-Arzillières à Goncourt. Le groupement Guérin, avec trois groupes d'artillerie du corps, a remplacé la 5e brigade et tient le front Matignicourt-Goncourt-Thiéblemont-Farémont. D'ailleurs, le 2e corps se déploie sur la droite. La 3e division (général Leblond) et la 5e brigade (Goullet) sont installées en seconde ligne, prêtes à relever le combat si l'ennemi essaye de poursuivre sa progression.

Mais celle-ci semble arrêtée. Les Rhénans du « margrave Karl » avaient d'abord avancé sur la route Brusson-Favresse et, après avoir franchi la voie ferrée, se portaient sur la ferme Nuisement et Thiéblemont-Farémont. Mais l'artillerie du corps colonial, installée, comme il vient d'être dit, à Matignicourt et cote 115, les fige sur place. Le régiment allemand en est réduit, lui aussi, à se retrancher au nord de la ferme Nuisement. Mais, comme il n'a pas d'outils, il est obligé d'en emprunter au corps voisin.

Ce détail suffit pour établir que la bataille a tourné de ce côté, dès le 7 après-midi, contrairement aux vues du Haut Commandement. Il pensait que son armée n'avait qu'à marcher droit au sud et il la voyait franchir allègrement les 80 kilomètres qui la séparent de la Haute Moselle ; l'ennemi céderait le terrain presque sans combattre. Les troupes n'avaient même pas d'outils pour se fortifier : donc on ne prévoyait nullement qu'on pourrait être dans la nécessité de se tenir sur la défensive. Et voilà, qu'à peine déclanchée, l'offensive est arrêtée. Dans le camp allemand on allègue la violence des attaques du corps colonial « renforcées de six bataillons du 12e corps », on parle toujours des effets surprenants de l'artillerie française et des « tirs repérés » du camp de Mailly. En fait, le combat diffère complètement de ce que l'imprévoyance des chefs avait supposé. Non seulement, l'armée française résiste, mais elle attaque. De telle sorte que, dans les deux camps, une surprise se produit en sens différent de ce qui avait été prévu de part et d'autre. Les Allemands au lieu d'avancer s'arrêtent ; et le corps colonial qui comptait sur un succès rapide s'étonne. Les lourdes pertes qu'a subies la 5e brigade et la nécessité de garder encore une attitude défensive, surprennent cette troupe d'élite dont le courage croit devoir compter sur autant de victoires qu'il livre de batailles. En somme, la journée du 7 se termine sur une hésitation réciproque. De l'Ouest à l'Est, la situation est, comme on dit, entre chien et loup.

Au 2e corps, plus à l'Est, elle est plus mauvaise encore : c'est la nuit obscure. De ce côté, le duc de Wurtemberg avait pu croire, un instant, que la « progression inébranlable » était en bonne voie d'accomplissement.

Le 2e corps (général Gérard) avait eu une belle page à la bataille des Ardennes. A la fin de la retraite, le corps étant très fatigué, le général Gérard avait demandé au général de Langle de Cary l'autorisation de reporter ses arrière-gardes au sud de l'Ornain.

Le 5 au soir, l'ordre de suspendre la retraite étant parvenu, la ligne de résistance était prescrite ainsi qu'il suit :

La 3e division (général Regnault) sur les hauteurs jalonnées par la ferme du Sorton-Étrepy-Pargny-sur-Saulx inclus, les éléments avancés tenant les ponts sur l'Ornain et sur le canal.

La 4e division (général Rabier) depuis Pargny-sur-Saulx jusqu'à Sermaize (les gros

SERMAIZE. — LA RUE PRINCIPALE

à la Maison Forestière, sur le chemin de Sermaize à Cheminon). Par Sermaize, la liaison se faisait avec la 3e armée (général Sarrail). On comprend quelle était l'importance de Sermaize.

Pour le 6, l'ordre nº 41 prescrit que l'armée fera tête à l'ennemi en vue de lui disputer les débouchés sud du canal de la Marne au Rhin. Le 2e corps doit opérer à l'est de la ligne générale Brusson-Arrigny inclus. Ses gros seront réunis avant 6 heures dans la région Thiéblemont-Farémont-Heitz-le-Hutier-Orconte. Il aura un détachement avec de l'artillerie à Sermaize (liaison avec le 5e corps d'armée).

En exécution de ces instructions, le général Gérard ne laisse à Sermaize que six compagnies du 120e et un groupe de canons de 75 ; les six autres compagnies sont un peu en arrière à Cheminon.

Une brigade (brigade Lejaille) se porte immédiatement sur Thiéblemont-Farémont, Heiltz-le-Hutier, avec des avant-gardes à Haussignémont, Favresse et Tournay, à cheval sur la voie ferrée. L'artillerie est à Maurupt et Le Montoy, de façon à commander la voie ferrée jusqu'à Sermaize. En outre de ces détachements, les emplacements du corps sont les suivants : la 3e division (général Regnault) tiendra le front Blesmes-Pargny-sur-Saulx exclus ; la 4e division (général Rabier), moins la 7e brigade, Pargny-Maurupt, outre les six compagnies à Sermaize et les six compagnies à Cheminon ; la 7e brigade et son artillerie à la disposition du général Gérard dans la région de Favresse-Haussignémont ; un régiment (272e) à Orconte et un régiment (328e) à Hauteville.

Le corps était, en somme, disposé en profondeur avec une aile très étendue et assez faible vers le point le plus délicat, à Sermaize. Mais la liaison était très forte avec le corps colonial qui, comme nous l'avons dit, devait, pour la journée du 7, appeler à l'aide le 2e corps.

On reçoit, à 11 heures, la proclamation du général Joffre avec injonction de se faire tuer sur place et de ne plus perdre un pouce de terrain. Il est temps, car les Allemands procédant, de ce côté, à la « progression inébranlable » ont attaqué à 10 heures du matin. Et leur offensive, cette fois, a bien la face tournée vers le Sud-Est ; elle agit en connexion avec l'armée du Kronprinz. Aussi le premier objectif qu'elle se propose c'est justement la partie faible de notre front, Sermaize. Que l'on se rende bien compte qu'ici doit agir, dans la pensée du Grand État-Major allemand l'élément « surprise ». Il compte bien briser notre front pour rabattre sur la frontière suisse tout ce qui tentera de lui résister. Tel est, pour lui, le sens ultime de la bataille de la Marne. Pour le Commandement français, engagé depuis trois jours dans les durs combats du massif de Seine-et-Marne et des Marais de Saint-Gond, il doit être difficile de lire, en ce qui concerne la nouvelle manœuvre de l'Est, dans le jeu de l'adversaire.

Et, pourtant, voici qu'elle se découvre sur le terrain.

De 10 heures à midi, l'offensive allemande sur l'Ornain est de plus en plus violente. Ce sont les XVIIIe corps et XVIIIe corps de réserve qui attaquent. A midi, les forces placées en avant-gardes sur le cours de la rivière, sont contraintes de l'abandonner ; cependant, notre artillerie interdit l'accès du passage à l'ennemi.

C'était, nous le savons, l'heure critique au corps colonial. Il demande que la brigade du 2e corps d'armée qui se trouve vers Thiéblemont, appuie l'action de la droite de la 5e brigade coloniale, en s'engageant entre Dompremy et Favresse-Tournay, c'est-à-dire en s'efforçant de repousser l'ennemi au nord de la voie ferrée.

Le général Gérard répond que la brigade Lejaille et trois groupes d'artillerie ayant été poussés sur le front Favresse-Haussignémont, la voie ferrée est dégagée de ce côté, et que, par conséquent, le bataillon colonial qui occupe Domprémy se trouve libéré. Mais il importe, maintenant, que la brigade Lejaille ne soit pas en l'air, et il demande, à son tour, au corps colonial de jeter tout ce dont il peut disposer entre les brigades Goullet et Lejaille, c'est-à-dire entre Vauclerc et Favresse.

Parmi ces alternatives, c'est toujours vers l'Ouest que l'attention du Haut Commandement est attirée tandis que l'offensive allemande vise plutôt l'Est. Voici, d'ailleurs, que la manœuvre allemande se précise : à 17 h. 40, le 2e corps reçoit une note du 5e corps (armée Sarrail) faisant part que, très éprouvé par les attaques allemandes, dès 6 heures du matin, vers Laheycourt et Noyers, le 5e corps n'est plus en situation de contre-attaquer dans la direction de l'Ouest. En un mot, la trouée de Revigny est en péril. Danger plus grave, peut-être, que celui qui vient de l'Ouest. Or, de ce côté, le corps colonial ne cesse de demander que le 2e corps soutienne sa droite et coopère à l'action projetée, pour le lendemain 7, dans la direction de Favresse.

Dès l'après-midi du 6, le général Gérard a dû renoncer lui-même à l'offensive. Tout ce qu'il peut espérer, c'est de maintenir le terrain occupé, en attendant que la puissance de l'attaque ennemie se soit épuisée. A 16 h. 40, il adresse à ses troupes l'ordre 24 : se retrancher, maintenir les positions, se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Le poste de commandement reste, malgré tout, à Orconte.

La nuit se passe dans l'anxiété d'une situation que l'on sent d'autant plus périlleuse qu'il s'y mêle un élément d'incertitude : est-ce du Nord-Ouest ou est-ce du Nord-Est que vient le plus grand danger et de quel côté l'action est-elle la plus opportune ? Sous la pression convergente de l'ennemi, le front de la 4e armée commence à se distendre. Est-ce la fissure qui se prépare ?

Au cours de la nuit, exactement à 1 heure du matin, le général Gérard, impressionné par la résistance du général Lefebvre, dont un appel nouveau lui est parvenu à 23 heures, fait connaître au général commandant la 4e divi-

UN POSTE DE SECOURS PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

sion (c'est-à-dire à la liaison de la 4e et de la 3e armée vers l'Est) que la situation du 2e corps est plus difficile vers l'Ouest que vers l'Est. Il lui ordonne, en conséquence, de ne pas s'étendre au-delà de Sermaize. Le corps a une tendance à glisser : car le poste de commandement est transporté à Perthes, c'est-à-dire un peu en arrière, sur la route de Saint-Dizier.

La nuit est extrêmement agitée ; il y a toujours ce mystère de la manœuvre allemande que l'on suit et que l'on n'a pu percer complètement. A 6 h. 30, le général de Langle de Cary arrive pour se rendre compte et régler la journée du 7 avec le général Gérard. Il fait connaître qu'une violente attaque allemande s'est prononcée sur Vitry-le-François, qu'elle a fait reculer le 12e corps et le corps colonial. Il demande au 2e corps d'armée d'exécuter, avec le plus de forces possible, une attaque vers l'Ouest pour dégager le corps colonial.

On répond à un appel si pressant : ordre est donné (7 heures) au général Lejaille, commandant la 7e brigade, de prendre immédiatement l'offensive avec tout son monde en direction de Vauclerc, Reims-la-Brûlée, c'est-à-dire au nord de la voie ferrée. Et ordre est donné en même temps à la 3e division (général Regnault) d'empêcher à tout prix l'ennemi de passer au sud de la ligne Brusson-le-Buisson-Bignicourt-Étrepy ; on remontera le plus de forces possible entre Haussignémont et Thiéblemont et on les disposera en rassemblement articulé, de façon à appuyer éventuellement l'offensive de la 7e brigade. L'artillerie battra L'Ajot (ferme), Pargny, Étrepy et contre-battra l'artillerie allemande à Heitz-le-Maurupt et Villers-le-Sec. C'est encore le combat pour la voie ferrée ; mais l'ennemi l'a franchie sur plusieurs points.

L'attaque de la 7e brigade (91e et 147e régiments) s'est déclanchée à partir de 8 h. 45. A 11 heures, le général Lejaille fait connaître qu'elle progresse, quoique gênée par une artillerie lourde allemande qui doit se trouver entre Vitry-le-François et Marolles (voilà donc le VIIIe corps de réserve qui a tourné sa face vers l'Est !)

Il est midi. A gauche, le corps colonial a plié et s'est retranché ; à droite, le 5e corps

a reculé et s'est retranché. On dirait que la fortune des armes hésite devant le 2e corps. C'est là, en effet, que la manœuvre ennemie s'est prononcée entre l'Ouest et l'Est. Comment en être assuré, cependant, puisque la bataille fait rage des deux côtés ?

Mais voici que la manœuvre française intervient à son tour ; elle va dissiper soudain toutes les obscurités. Ce que l'on fait, on le sait et alors les intentions de l'ennemi passent au second plan.

A midi, le 2e corps reçoit l'ordre 44 de l'armée pour le 8 septembre : il y est dit que le 21e corps vient d'arriver, qu'il a débarqué au centre de l'armée de Langle de Cary et qu'il prononcera, le lendemain 8, un effort décisif contre la droite ennemie, c'est-à-dire *à l'Ouest.*

Pour le succès de cette manœuvre, les corps engagés doivent maintenir, à tout prix, l'intégrité du front. Dans ce but, le 2e corps d'armée, *continuant à resserrer son dispositif sur sa gauche,* appuiera de toutes ses forces, le corps colonial, au besoin en contre-attaquant. Donc, c'est toujours de l'Ouest que tout dépend. Au fond, le succès de la bataille vient de là en effet ; mais si l'on crève à l'Est ?

Et pendant que l'on se préoccupe presque uniquement de l'Ouest, des faits impressionnants frappent à la porte, vers l'Est. C'est pour parer de ce côté que le général Gérard rédige, à 16 h. 15, son ordre au général commandant la 4e division :

a) Tenir coûte que coûte sur front Pargny-sur-Saulx, lisière nord du Bois-du-Roi, Bois d'Étrepy, Maurupt.

b) Le colonel commandant la 87e brigade doit tenir coûte que coûte autour de Cheminon en barrant les routes de Cheminon à Sermaize, à la Colette, à Trois-Fontaines et le Chêne-Noir.

c) L'escadron divisionnaire établi à Villiers-en-Lieu éclairera dans les directions : Carrefour du Chêne-Noir, bois de Chancenay, Chancenay. On veut savoir ce qui se passe de ce côté.

A 15 h. 30, le compte rendu du 2e corps à l'armée est le suivant :

a) L'attaque de la 7e brigade sur Vauclerc est en progrès et, par conséquent, la voie ferrée reste toujours sous notre feu. Mais, cette attaque aurait besoin d'être appuyée par l'artillerie lourde du 12e corps battant l'artillerie lourde allemande installée sur le quai militaire de Vitry-le-François et de Marolles.

b) Le front Domprémy-Maurupt-le-Montoy continue à tenir. En somme, la résistance française ne se laisse pas arracher à la voie ferrée.

c) Il n'en est pas de même à l'Est. Pargny-sur-Saulx est violemment attaqué. L'Ajot (ferme) est pris. Les Allemands, il est vrai, ne peuvent en déboucher.

d) Très violemment attaqué à Sermaize, le colonel commandant la 87e brigade a dû abandonner le village. Il occupe les hauteurs sud et combat pied-à-pied près de la lisière du bois Le Prieuré et le Bois-Brûlé.

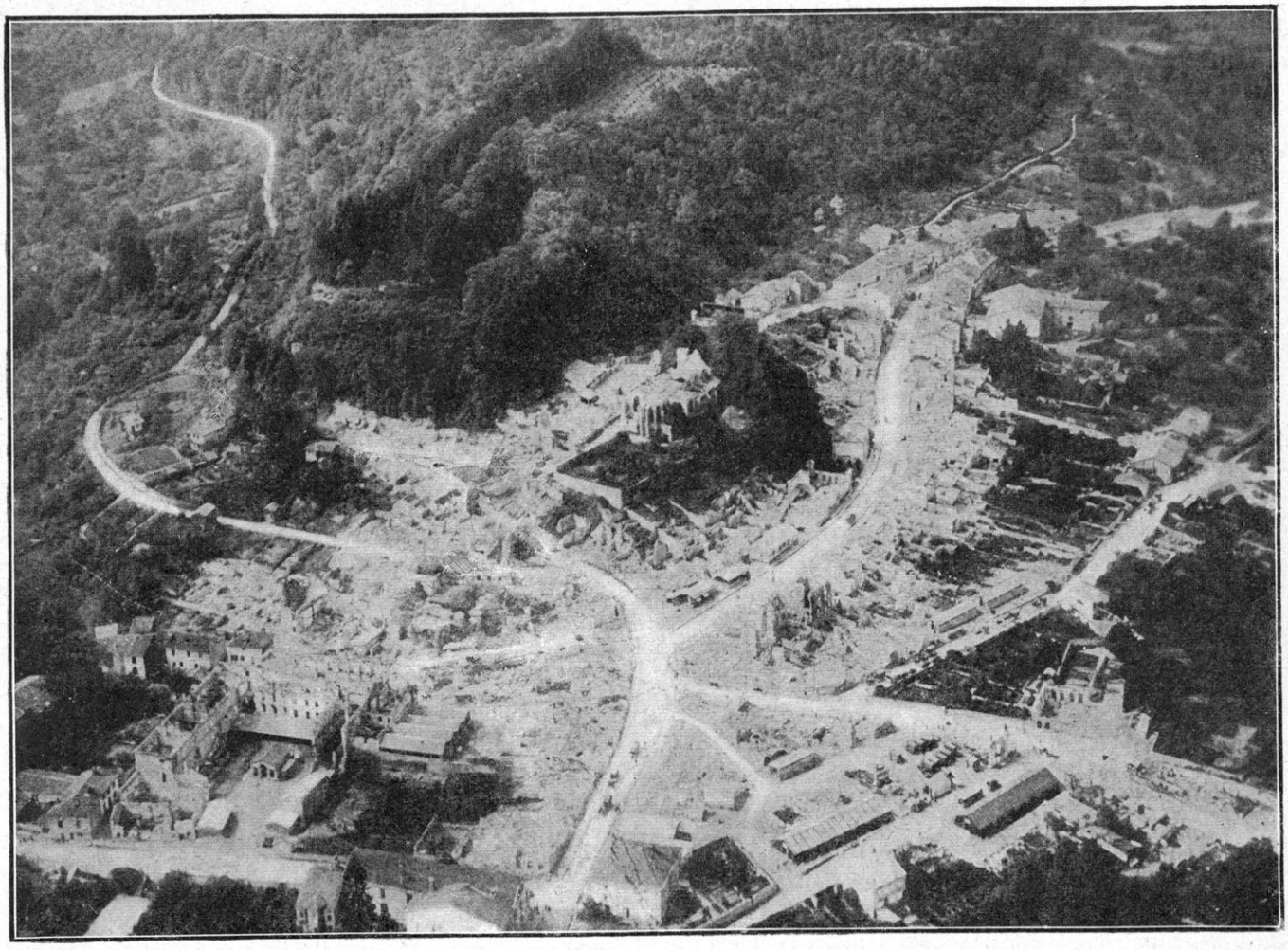
e) L'ennemi s'est retranché sur le front Plichancourt-Brusson-Le Buisson-Bignicourt-Étrepy.

En somme, il est toujours contenu à l'Ouest, au nord de l'Ornain, sauf quelques avancées sur la voie ferrée. On finit, sans doute, par admettre que son attaque du côté de Vitry n'est qu'une manœuvre de pivot. Car à 16 heures, le général de Langle de Cary fait dire : « Veillez à l'Est. Maintenez votre détachement de Sermaize en vue de couvrir votre droite et assurez votre liaison avec la 3e armée ». Enfin, on a repéré le caractère et l'objectif de la « pression inébranlable ».

Le général Gérard répond que, pour permettre le mouvement *à gauche* prescrit par l'ordre 44, il est indispensable que la 3e armée occupe, dès le 8 au matin, le massif Sermaize-Trois-Fontaines : car le 2e corps est très pressé à Sermaize. Cela veut dire que le 2e corps demande de l'appui au 5e corps et à l'armée Sarrail. Mais que pourra faire le 5e corps ?

On maintient les ordres à la 3e division de garder coûte que coûte, le front Favresse-Le Montoy.

Et voilà qu'on apprend que l'offensive de la



CLERMONT-EN-ARGONNE. — VUE GÉNÉRALE PRISE D'AVION

7e brigade a été arrêtée sur le front Écriennes-Favresse. Mauvaise fin de journée !

Nous avons une impression très sincère de ces heures d'attente dans les *Billets d'un mutilé* (général Bon), commandant l'artillerie du corps :

« Le reste des trois premiers jours du combat s'écoula dans une jolie petite maison près de la mairie où était installé le quartier général (sans doute à Perthes). On entendait de loin la canonnade incessante. Les agents de liaison des sections nous donnaient, en passant, de rares nouvelles. On n'osait bouger. Il fallait rester prêt à exécuter un ordre qu'on attendait et qui ne venait jamais. Je ne connais rien d'odieux comme cette situation à se sentir inutile ; être tranquille pendant que les autres combattent. Avoir toutes les angoisses de la lutte et s'en trouver écarté.

« Quelle satisfaction, lorsque après le coucher du soleil, on apercevait dans le ciel les signaux des Allemands qui se propageaient sur toute la ligne et annonçaient la cessation du feu.

« Cependant, nos troupes cédaient peu à peu le terrain. Blesmes, Sermaize avaient été enlevés par les Allemands ; mais nous tenions toujours fermes sur les hauteurs qui dominent l'Ornain.

« A notre gauche, une grosse action était engagée à la hauteur de Vitry-le-François. Une batterie formidable de 44 pièces de 15 cherchait à déblayer le terrain pour une attaque allemande.

« Et chaque matin, dès l'aurore, le bruit de la canonnade reprenait plus violent que jamais. »

DANS LE CAMP ALLEMAND. ARMÉE DU DUC DE WURTEMBERG LE 6 ET LE 7 SEPTEMBRE

Il faut essayer de discerner comment, dans le camp allemand, c'est-à-dire à l'état-major du duc de Wurtemberg, on appréciait la situation, le 7 au soir, après les deux premières journées de la « pression inébranlable ».

Rappelons, qu'à ce moment, on n'était pas des plus satisfaits à l'armée von Hausen, puisque ce général en était venu à donner, pour

le 8, l'ordre d'attaquer l'artillerie française à la baïonnette. Rappelons encore, qu'au VIIIe corps (qui appartient à l'armée du duc de Wurtemberg) on n'était pas satisfait davantage, puisque le général von Tchepe und Weidenbach lance sa fameuse proclamation annonçant à ses troupes que la journée du 8 septembre doit être décisive.

Cependant, le commandant en chef de la IVe armée, duc de Wurtemberg, ne paraît pas partager ces sentiments plutôt pessimistes. Le but de sa manœuvre, conforme aux ordres qu'il a reçus, est de combattre face au Sud-Est et d'appuyer de ce côté l'offensive du Kronprinz. Or, il n'a pas trop à se plaindre s'il considère les résultats obtenus par ses corps de gauche combattant pour cet objectif.

Stegemann, écho du Grand Quartier Général, dépeint en termes enthousiastes les succès du duc de Wurtemberg. Il écrit :

« L'armée du duc de Wurtemberg avait avancé *par une indomptable pression* (c'est le mot même des instructions officielles) jusque dans l'angle de l'embouchure de l'Ornain sur Vitry-Sermaize. L'armée de Langle de Cary qui lui faisait face lui avait opposé une résistance acharnée... Le 6 septembre, les Allemands se jetèrent sur l'ennemi qui s'était disposé à prendre lui-même l'offensive. La surprise fut terrible au 2e corps du général Gérard; il fut si violemment attaqué qu'il eut beaucoup de peine à se maintenir. Le corps colonial et le 12e corps (général Roques) furent ébranlés par le choc et ne purent arriver à exécuter l'offensive que Joffre avait attendue de la 4e armée. Seul le 17e corps vit le succès complet lui sourire : il gagna du terrain, mais il ne fut pas en état d'en tirer profit parce que son flanc découvert l'obligeait à la prudence. Les Rheinlander du VIIIe corps du duc Albert combattaient là, épaule contre épaule, avec les Saxons du XIXe corps. Le 7 septembre, la IVe armée allemande était en pleine bataille. Les « Rheinlander » avaient pénétré dans Vitry-le-François et, à l'aile gauche allemande, les Allemands étaient maîtres de Gérard; ils avaient traversé Heitz-le-Maurupt et, le soir du même jour, ils avaient assailli un point des plus importants, Sermaize. L'armée du duc Albert était en possession de la ligne de l'Ornain et de la ligne longeant le canal de la Marne au Rhin, secteur désigné par Joffre à la 4e armée. Si l'on eut pu disposer de quelques divisions de cavalerie pour balayer la division du général de l'Espée, la grande bataille de la Marne aurait tourné en faveur des Allemands. »

Si ces espoirs avaient été réellement conçus dans les États-Majors, il fallut bientôt en rabattre. En tous cas, les documents émanant directement des corps combattants sont loin d'être aussi optimistes. Voici, d'abord, un fait et une appréciation dont on reconnaîtra la portée décisive ; ils nous sont transmis par l'exposé du général Baumgarten-Crusius :

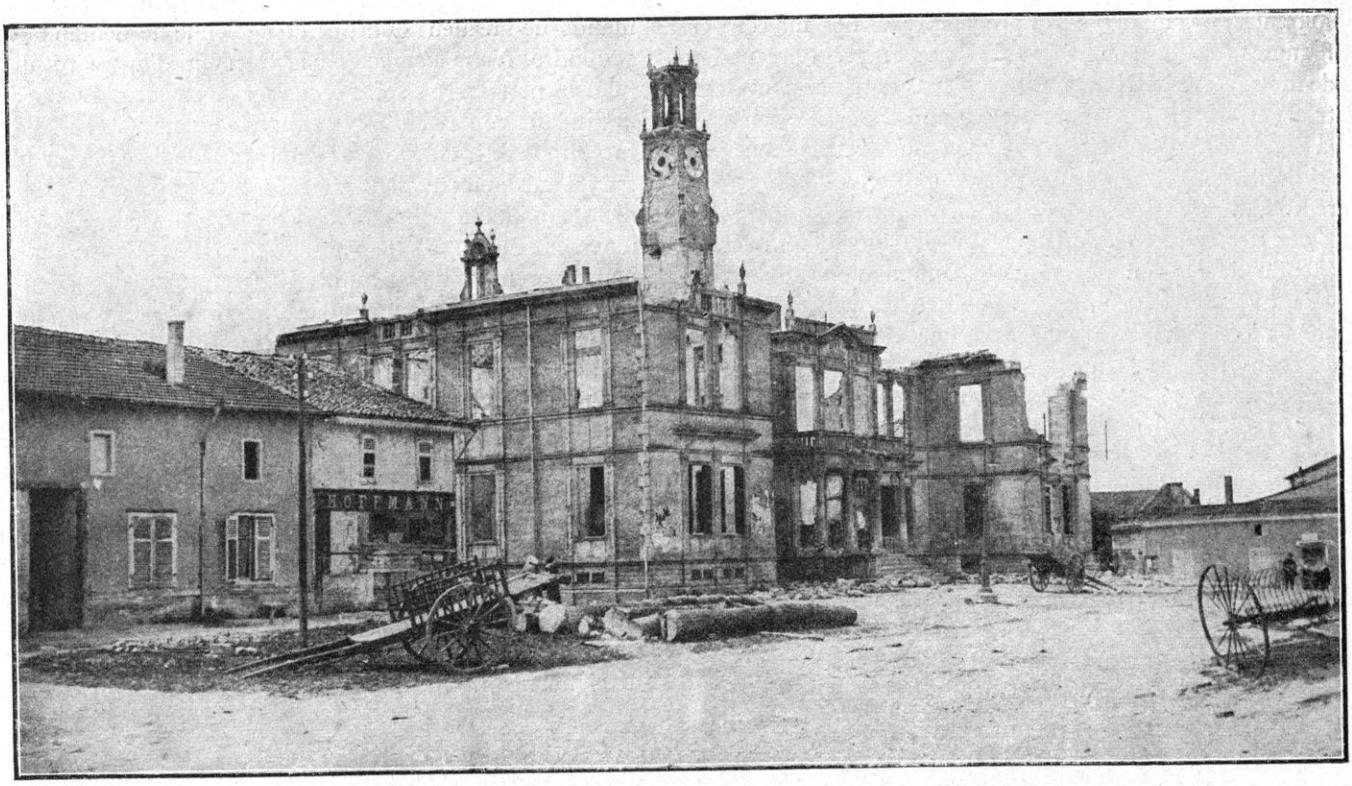
« A midi, le 7 septembre, des officiers du Grand-Quartier Général étaient arrivés au quartier général de la IIIe armée et avaient fait part que S. M. l'Empereur s'était arrêté à Suippes et qu'il avait l'intention de venir à Châlons pour remercier tout spécialement le général commandant en chef de la IIIe armée pour les grands services et les succès de la IIIe armée, les jours précédents. On ajoutait que l'Empereur projetait de coucher, le 7 septembre au soir, à Châlons pour se rendre, le 8 septembre, à la IIe armée. Or, l'officier d'état-major de la IIIe armée, envoyé sur cette nouvelle à Sa Majesté l'Empereur fit un exposé de la situation de la IIIe armée et se permit de remarquer que, POUR DES RAISONS DE SÉCURITÉ, il ne semblait pas à conseiller de passer la nuit du 7 au 8 à Châlons. Là-dessus Sa Majesté l'Empereur retourna à Luxembourg. »

Est-ce clair ? L'Empereur n'était pas en sécurité, même à Châlons. On ne voulait à aucun prix de lui sur ce front. Or, si on eut eu le sentiment d'un succès de l'armée du duc de Wurtemberg, comment eut-on exprimé de telles craintes pour Châlons que précisément cette armée protégeait. Il résulte de cet incident que déjà l'idée d'une retraite au moins jusqu'à Châlons germait dans la pensée de l'un des chefs qui combattaient sur les lieux. L'Empereur ne se le fit pas dire deux fois et l'on n'entendit plus parler de lui, pas plus dans l'un que dans l'autre des États-Majors.

Dans une note qui paraît exacte, l'écrivain rend compte du jugement porté, même dans le camp allemand, sur les combats des deux quatrièmes armées, le 6 et le 7 septembre :

« L'armée du duc de Wurtemberg entra dans le combat, le 6 septembre, à gauche de la IIIe armée alle-allemande pour progresser offensivement vers le Sud au delà de l'Ornain, de Courdemanges à Revigny.

« Devant elle, autour de la voie ferrée, Sompuis-Courdemanges-Blesmes-Sermaize, se trouvait *l'inébranlable* 4e armée française... (mot qui, venu d'un adversaire, doit être recueilli à l'honneur du général de Langle de Cary et de ceux qu'il commandait). La résistance violente de l'ennemi contre l'attaque de la IVe armée portée sur tout son front et la marche en avant constatée à midi d'une



LAHEYCOURT. — L'HOTEL DE VILLE DÉTRUIT PAR LES ALLEMANDS

division venant du sud à 12 kilomètres de Vitry (il s'agit probablement d'une division du 21e corps) commença à donner une autre opinion de l'ennemi. Cependant, on franchit l'Ornain sur tout le front. A l'aile gauche de la IVe armée, le VIe corps remporta, à Revigny et Villers-aux-Vents, de vifs succès (il s'agit des engagements contre l'armée Sarrail). La IVe armée continua l'attaque le 7 septembre. Toute la journée, une bataille violente régna sur tout son front. L'aile droite avança en combattant au delà du chemin de fer au sud-est de Vitry-le-François et repoussa les contre-attaques du corps colonial. L'aile gauche de la IVe armée pénétra à Pargny et Sermaize de l'autre côté du canal. »

La note diffère du tout au tout de celle de Stegemann ; mais Stegemann plaide.

Avant de conclure sur l'importance tactique et surtout stratégique de ces deux journées, nous emprunterons quelques renseignements précis aux documents émanant des corps eux-mêmes : ils nous permettront de considérer, non pas seulement les dispositions des chefs, mais les sentiments du soldat.

Le VIIIe corps était à la droite de l'armée du duc de Wurtemberg : il avait combattu aux côtés de l'armée von Hausen et il n'avait pas pris part, autant que l'on peut se rendre compte, à la « pression inébranlable ». Or, les renseignements tirés d'un carnet de route allemand (1), permettent de constater que, le 6, la 15e division du VIIIe corps ayant passé la Marne avec mission de soutenir l'autre division du même corps (la 16e) est chargée de prendre Maisons (à l'ouest de Vitry) Mais l'insuccès est complet. Le VIIIe corps est obligé de reculer jusqu'à la Marne et de creuser des tranchées, le 7, le long du canal. Il y reste quatre jours étant, pour ainsi dire hors de combat et n'en bougera que le 11 pour participer à la retraite générale. On comprend les inquiétudes de von Hausen pour la sécurité de Châlons : car c'est justement ce corps qui en garde la route.

Au VIIIe corps de réserve (général von Egloffstein) la situation est, sans doute, moins pénible, si nous en croyons le carnet de route d'un sous-officier rhénan du 69e régiment de réserve. Mais les deux journées peuvent se résumer en deux lignes : offensive brutale le matin, arrêt dans la journée, repli le soir :

« Nous recevons l'ordre de prendre d'assaut le village qui brûle devant nous (devant Ponthion). A peine les

(1) Publié par le *Temps* du 8 octobre 1915.

colonnes de compagnie s'approchent-elles des maisons en flammes qu'elles sont accueillies par un très violent feu de mousqueterie. Nous nous couvrons dans un champ de trèfle et, vers 3 heures du matin, nous nous replions sur la ligne du chemin de fer, puis nous nous retranchons par sections dans une tranchée plus profonde le long du remblai...

7 septembre. Ferme de Tournay. — Le long du remblai du chemin de fer sont les 7e et 8e compagnies. Le soir, je vais, avec deux hommes, reconnaître l'ennemi. A la nuit, nous allons dans des tranchées le long de la route au sud du chemin de fer. On s'y fortifie; puis je dors sur un lit de plume... »

Voilà un lit de plume qui ne ressemble guère à une arme d'offensive. Nous verrons, d'ailleurs ce qui se passe au VIIIe corps de réserve, le lendemain 8 septembre.

C'est le XVIIIe corps qui remporta le succès tant vanté d'Heitz-le-Maurupt et de Sermaize. Ici encore, nous avons un carnet de route : 88e régiment de la 21e division, XVIIIe corps (1). En voici quelques extraits :

« Nous eûmes la chance de rester à l'arrière-garde pendant cinq jours, jusqu'au 5 septembre 1914, jour où nous fûmes menés sous le feu meurtrier de l'artillerie française, au nord de Heitz-le-Maurupt pour prendre part à la grande bataille de la Marne. L'artillerie française tirait très bien et, rien que pendant notre marche vers nos positions, nous fit perdre presque la moitié de notre effectif en tués et en blessés. Nous arrivâmes enfin à Heitz-le-Maurupt où nous ne pûmes rester parce que le village était en feu. Toujours au pas gymnastique à cause du feu violent de l'artillerie ennemie, nous arrivâmes sur nos positions entre Sermaize-les-Bains et Pargny-sur-Saulx (2) sur la ligne du chemin de fer le long de laquelle nous pûmes nous abriter. *Nous fûmes, à ce moment, sans liaison avec l'arrière à cause du feu nourri de l'artillerie française qui tirait de mieux en mieux.* Nous étions relativement à l'abri, mais à condition de rester couchés dans l'eau. Une pluie diluvienne tombait sans interruption et nous n'avions rien mangé depuis 4 heures du matin. Nous attendions la nuit pour pouvoir quitter notre détestable position où, si nous n'étions pas tué par une balle, nous risquions infailliblement d'être noyés comme des rats... L'ordre arriva d'attaquer immédiatement les Français qui étaient en face de nous. Ce fut une véritable boucherie. Pour la première fois, j'assistai à un corps à corps. On se battait à coups de baïonnette, à coups de crosse et même à coups de couteau. Les deux artilleries tonnaient et causaient de chaque côté des ravages énormes. Ni Français ni Allemands ne faisaient quartier et personne ne demandait à se rendre. *Notre attaque échoua* et n'eut d'autre résultat que de nous faire *perdre beaucoup de monde...* Le matin, l'adjudant voulait inscrire les nouveaux arrivés : mais ce fut impossible, car nous n'avions pas de listes et la plupart d'entre eux avaient été tués, blessés ou faits prisonniers pour leurs débuts. Beaucoup de ces jeunes soldats n'avaient même pas de plaque d'identité... Le lendemain nous aperçûmes devant nous des troupes qui reculaient... Je demandai au commandant Schmidt pourquoi nous avions abandonné la ligne de chemin de fer. Schmidt me dit : « Tu as entendu dire que les Allemands se trouvaient avec Kluck, à 20 kilomètres de Paris, Mais vois-tu l'affaire est ratée et nous devons battre en retraite (le 7 septembre !) Si ça continue, nous n'aurons plus guère de monde, car nous subissons des pertes terribles. » Nous restions là sans ordre, attendant le moment d'être faits prisonniers... Quelques hommes commençaient à mettre leur mouchoir au haut du fusil pour montrer qu'il voulaient se rendre. Mais les Français ne s'y fiaient guère et répondaient généralement par une balle qui atteignait son but. *Tout le monde était démoralisé.* »

Est-ce bien là ces vainqueurs dont Stegemann vante les exploits ? Est-ce bien là cette armée qui va remporter la victoire et qu'un ordre inexplicable et inexpliqué arrête en plein triomphe ?

La vérité paraît être la suivante : l'armée du duc de Wurtemberg a ordre d'exécuter le fameux grand dessein de la « progression inébranlable » substitué au non moins fameux programme de la « tenaille ». Mais, avant même d'être entrée en ligne, elle est happée à gauche par la défaite de von Bülow ayant son contrecoup sur l'armée von Hausen. Avec l'armée von Hausen, son corps de droite, le VIIIe corps, est mis hors de combat, son VIIIe corps de réserve s'enterre dans les tranchées. Cependant, ses deux corps de gauche, le XVIIIe et le XVIIIe corps de réserve commencent le mouvement pour la grande manœuvre. S'appuyant l'un l'autre, ils obtiennent, d'abord, quelques succès tactiques, franchissent la voie ferrée et s'emparent de Sermaize, ce qui peut passer pour un succès. Aussi le chef de l'armée ne perd pas tout à fait confiance : il peut faire sonner ce succès local aux oreilles inquiètes du Grand État-Major. Il peut promettre encore et même espérer que ce succès n'est qu'un début et qu'on l'exploitera le lendemain.

(1) Publié par L.-P. Alaux, chez Payot.

(2) Bircher constate, en effet, la présence du 87e et du 88e régiment à Pargny-sur-Saulx et ajoute qu'ils eurent des pertes à y déplorer.

Voilà pour les résultats tactiques. Mais, au point de vue stratégique, c'est-à-dire au point de vue de la grande manœuvre projetée par le Haut Commandement, où en est-on, bon Dieu ! Il y a 80 kilomètres à franchir et, au prix de sacrifices inouïs, on n'en a même pas accompli quatre, on n'a même pas enlevé la voie ferrée, on n'a même pas atteint la ligne du canal donnée à l'armée comme l'objectif le plus limité !

Comptera-t-on, à droite, sur von Hausen ? Mais nous savons ce qu'il pense lui-même de la situation, il a déjà l'œil tourné vers Châlons pour y chercher la route de la retraite. Comptera-t-on, à gauche, sur l'armée du Kronprinz ; mais nous allons avoir à expliquer comment cette armée, selon les propres paroles de Baumgarten-Crusius avait, le 7 au soir, « l'intention d'attendre tout d'abord l'avance de la IVe armée ». Comptera-t-on, enfin, sur cette armée elle-même ? Mais nous venons de voir quelles sont ses dispositions après ces terribles épreuves : marches épuisantes, surprise de trouver l'offensive au lieu de la déroute ennemie, déception résultant du contraste entre la grandeur des promesses, les vanteries d'État-Major et la dure réalité. Au dire d'un carnet de route, les soldats ne se gênaient pas pour crier à haute voix devant les officiers : — « Oui ! vous avez chanté trop vite avec votre Paris ! Maintenant ce sont les Français qui nous ont f... une râclée que nous n'oublierons jamais (1)... »

Est-ce avec les jambes et le cœur de tels soldats que l'on peut entreprendre la grande randonnée de 80 kilomètres qui doit porter l'armée du duc de Wurtemberg et l'armée du Kronprinz jusque sur la Haute Moselle. Croit-on toujours que les Français ne se défendront pas ? Ces deux journées du 6 et du 7 devant l'armée de Langle de Cary ont donné à l'armée du duc de Wurtemberg la même leçon qu'ont déjà reçues les armées von Kluck, von Bülow et von Hausen : ils se défendent, les Français ! La victoire se propage d'Ouest en Est et le soleil blanchit l'horizon, mais ce n'est pas pour les Allemands.

(1) *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*, publiés par L.-P. Alaux, p. 86.

CHAPITRE XLVI

LA BATAILLE DE L'ARGONNE

Du devoir de l'historien. — La bataille de l'Argonne. — Pour garder Verdun.
La conception du général Sarrail. — Nécessité de la liaison.
Le Kronprinz à la trouée de Revigny. — Vassincourt, La Vaux-Marie.
La doctrine de l'artillerie et le général Herr.

DIVERSES reprises, au cours des dépositions qui se sont produites devant la *Commission d'enquête sur la Métallurgie en France et sur la Défense du Bassin de Briey*, il a été dit « que M. G. Hanotaux était le porte-parole du Grand Quartier Général » ou bien encore « du maréchal Joffre ». Le président de la Commission, lui-même, M. M. Violette, a affirmé que « le caractère officiel donné à M. Hanotaux n'est pas contestable ». Je dois, à ce sujet, une explication aux lecteurs de *L'Histoire Illustrée de la Guerre de* 1914 qui, précisément, parce qu'ils m'ont lu, sont mes juges autorisés. Ils doivent savoir, eux, si je porte un masque ou si je suis ce que je suis.

DU DEVOIR DE L'HISTORIEN Durant ma vie entière, ayant fait de l'Histoire ma principale occupation, je me suis appliqué à dégager, pour moi-même, une conception de plus en plus haute des devoirs de l'Historien : ces devoirs sont l'attachement absolu à la vérité, un complet désintéressement, une entière impartialité.

Si la Commission chargée d'une enquête sur la Métallurgie (singulière façon de prendre de biais une critique générale des opérations militaires pendant les premières semaines de la guerre et, bien entendu, *avant la bataille de la Marne !*), si cette Commission m'avait fait l'honneur de me convoquer, — puisque l'on en a appelé si fréquemment à mon témoignage devant elle et que l'on me mettait personnellement en cause, — je lui aurais exposé, sans embarras aucun, les conditions dans lesquelles j'ai poursuivi mon *enquête* d'historien sur la guerre. Peut-être le témoignage apporté de bonne foi, à la suite d'une étude poursuivie depuis cinq ans, aurait-il eu quelque prix à ses yeux. Puisqu'elle recherche, elle aussi, la vérité et l'impartialité, elle aurait entendu un homme qui, n'étant ni mécontent ni irrité, n'ayant aucun intérêt politique, électoral ou autres, nulle rancune, ni susceptibilité, habitué à regarder les hommes en face, n'a obéi qu'à un devoir de conscience en présentant aux lecteurs français et étrangers une image qu'il s'est efforcé de rendre exacte et vivante de la Grande Guerre.

Que je sois impartial par métier et par habitude d'esprit, tous mes travaux antérieurs et, notamment mon *Histoire contemporaine*, l'ont établi, ce me semble, même aux yeux des hommes qui ont joué un rôle dans les événements que j'avais entrepris de raconter. Que dans l'*Histoire de la Guerre*, je me sois consacré également à la recherche sincère de la vérité, faut-il que j'en apporte des preuves plus con-

RÉGION DE VITRY-LE-FRANÇOIS

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

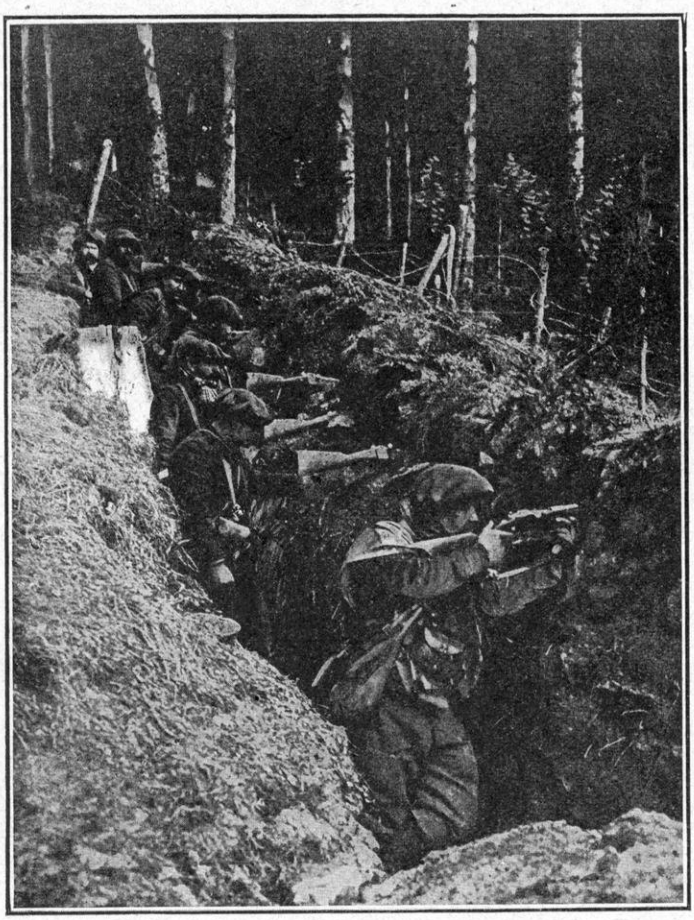
vaincantes que le labeur ininterrompu sur lequel repose la rédaction des huit volumes déjà parus de mon ouvrage ?

Je puis ajouter, cependant, quelque chose sur ce point : ces recherches, je les ai poussées jusque dans le camp de nos ennemis, seul historien de la guerre, en France, qui ait toujours mis le document allemand en face du document français.

En général, on a présenté au public une image de la guerre où ne figure qu'un seul des deux combattants. L'autre n'apparaît pas : personne n'a cherché à connaître sa pensée, sa volonté, ses actes, alors que, souvent, ils ont déterminé les nôtres. Tout au plus et pour fournir en un seul trait une explication générale, a-t-on reconnu, dans la manœuvre ennemie un *seul et unique* système stratégique, à savoir une vaste entreprise d'invasion vers Paris par la Belgique et la rive gauche de la Meuse. Cette conception est empruntée aux théories assez arbitraires de Bernhardi ; on l'a adoptée à l'exclusion de toute autre recherche et étude, et l'on a bâti, là-dessus, tous les échafaudages critiques qui se sont produits depuis quatre années.

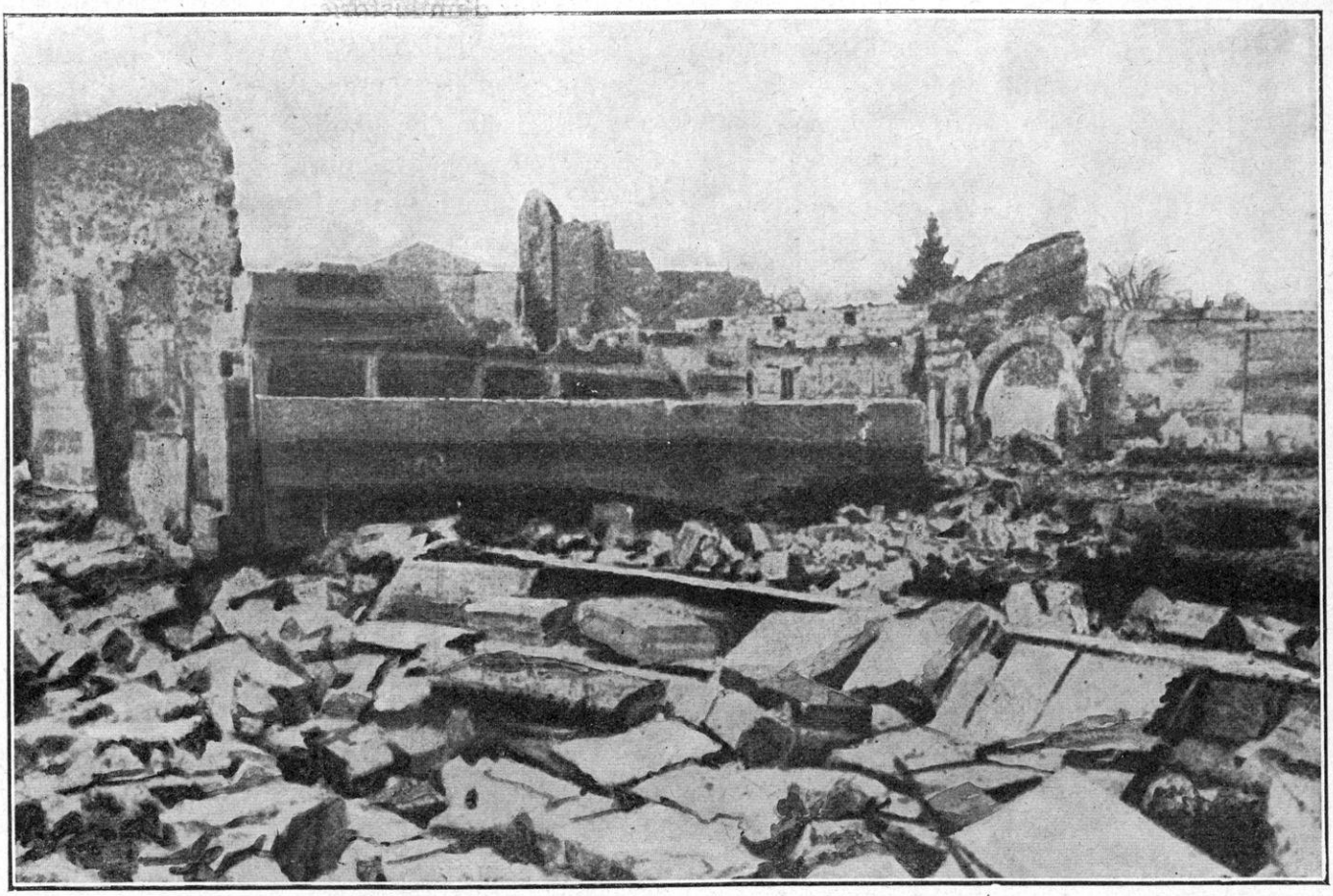
Ce même parti pris et cette même méconnaissance de ce qui s'est fait dans le camp adverse, je les retrouve, pour parler net, dans les interrogatoires de la Commission d'enquête. On ne regarde que d'un côté, jamais de l'autre. La Commission ignore l'Allemagne. Elle ne tient nul compte du fait que l'Allemagne, tout de même a existé pendant la guerre, et qu'elle existe encore. Ainsi, l'on s'attarde en des explications contradictoires et embrouillées et l'on finit par s'enfoncer dans un dédale obscur, tandis que la lumière est répandue à flots de tous côtés.

N'est-il pas établi, en effet, par les révélations qui se sont produites, depuis un an, en Allemagne, que c'est bien le plan de Schlieffen qui a été adopté et suivi jusqu'au 5 septembre par le Haut Commandement allemand ? Or, ce plan comportait une « tenaille », c'est-à-dire non seulement une attaque par l'Ouest, *mais aussi une attaque par l'Est.* En prévenant l'offensive par la Lorraine et sur les Vosges, en barrant la trouée de Charmes, en sauvant Nancy et, par suite, Verdun, le Haut Commandement français a brisé cette « tenaille ». Il est allé ainsi au devant d'un devoir militaire urgent, qui est apparu bientôt comme un service national de la plus haute portée. Si la France et les armées françaises avaient été « découvertes » à droite, si l'enveloppement de ce côté, combiné par la marche des armées allemandes vers la trouée de Belfort, avait réussi, notre « pivot » eût été arraché et la bataille de l'Ouest, la bataille pour Paris, n'ayant plus aucune sécurité dans l'Est, eût été perdue d'avance ; toute manœuvre eût été impossible, sinon, peut-être, au sud de la Loire (1).



CHASSEURS ALPINS DANS UNE TRANCHÉE

(1) Le maréchal Joffre a dit cela en deux mots à la Commission d'enquête avec son autorité et sa sobriété ordinaires : « Si les Allemands avaient pu enfoncer notre droite, ils marchaient sur Paris et nous n'avions rien pour les arrêter. » (Page 161.)



VASSINCOURT. — UNE PARTIE DU VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

Tel était le calcul des Allemands, aujourd'hui, avoué par eux. Joffre l'a déjoué aux premières heures, et c'est pourquoi la guerre fut gagnée dès lors, ainsi que les auteurs allemands ou neutres le reconnaissent.

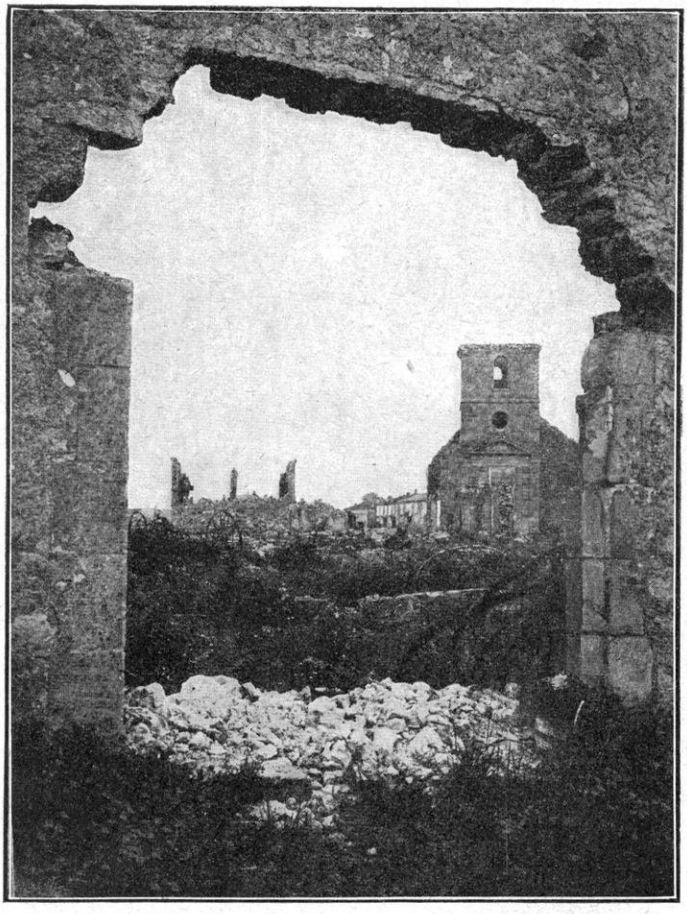
Or, la conception de Schlieffen et le système de la « tenaille », pensées directrices de la guerre du côté allemand, je les ai dévoilées, dès les premiers chapitres de mon ouvrage : elles en constituent, pour ainsi dire, le *leit motiv :* aussi, les révélations qui se sont produites en Allemagne, depuis la paix, n'ont porté aucune atteinte aux lignes générales de mon exposé.

Les choses étant ainsi, j'ai bien le droit de dire que les critiques, en affectant d'ignorer cette conception initiale, faussent toute la doctrine de la guerre et que le verdict qui n'en tiendrait pas compte serait frappé d'avance d'un absolu discrédit.

Et, si on me demande, maintenant, quelles sont les sources où je puisais et qui me permirent d'approcher de la vérité, je réponds tout uniment : « Mon principal moyen d'information fut l'étude de la carte et la marche des armées sur le terrain. » Ce genre de suggestion, je l'ai subi, je l'avoue. Sans attacher trop d'importance aux critiques passionnées, j'ai surtout réfléchi à la réalité des faits. C'est le plus puissant moyen d'investigation en histoire. Car, les procédés de l'esprit humain étant identiques chez tous les hommes et dans tous les temps, il est possible de reconstituer ses décisions d'après quelques données bien établies. J'ajoute que si j'avais cherché une leçon de doctrine me renseignant sur la manœuvre de Schlieffen et le système allemand, je ne l'aurais pas trouvée dans les États-Majors français : ils avaient autre chose à faire.

Telle fut donc la base maîtresse de mon travail et la raison initiale des jugements qui, peu à peu, se sont précisés en ma conscience.

Celle-ci fut éclairée, enfin et surtout, par un fait dont on voudra bien, je pense, reconnaître l'importance, la bataille de la Marne. La grandeur de cette victoire et ses conséquences, qui m'apparaissaient comme décisives, déterminèrent en moi une réaction instinctive contre les critiques hâtives au sujet de la conduite de la guerre. Puisque la manœuvre générale qui avait présidé au drame que j'ai appelé, le premier, « la Bataille des Frontières », avait abouti à une *victoire incontestable*, c'est que les choses n'avaient pas été si mal menées, que le chef responsable n'était pas si dénué de capacités militaires, et que les chefs allemands, ses adversaires, ne lui étaient pas tellement supérieurs.



VAUBÉCOURT. — LES RUINES

Quoi ! ceux-ci avaient eu, en commençant, l'avantage du pouvoir le plus autoritaire et militaire qu'il y eût au monde, l'avantage du nombre, l'avantage de la préparation occulte : et, au bout de six semaines, ils étaient à genoux ! Car je voyais, clair comme le jour, que le sort de la guerre venait de se décider... Puisqu'il en était ainsi, c'est qu'il y avait, chez nous, plus de bien qu'on ne l'avait dit et, chez nos ennemis, plus de mal qu'on ne l'avait cru. Ma conviction s'appuya ainsi sur un sentiment, d'abord, puis sur un raisonnement que les faits ultérieurs ont progressivement fortifié.

Et je pensai, dès lors, puisque ce sentiment et ce raisonnement avaient leurs racines dans la réalité, qu'il était du devoir d'un patriote et du devoir d'un historien de les rechercher et de les découvrir le plus tôt possible. Je me mis en quête et j'y consacrai quelques veilles...

J'avais besoin, d'ailleurs, de me mettre en contact avec cet admirable peuple qui, surpris en pleine sécurité pacifiste, avait trouvé en lui ces vertus, ce courage, cette intelligence qui l'avaient sauvé. Si ma conviction se confirmait, il y avait tout intérêt à la répandre ; elle deviendrait une arme pour l'achèvement d'une entreprise militaire et nationale qui, de toute évidence, ne pouvait abattre un si puissant ennemi en quelques mois. Il était urgent de dévoiler, au cours même de la lutte, le mensonge de la « manœuvre morale » allemande et de dire ce que pesait réellement notre ennemi.

De nombreux écrivains s'occupaient de nous faire connaître ses philosophes, ses doctrinaires, ses hommes de lettres, ses professeurs : très peu recherchaient ce qu'étaient ses hommes de guerre, ses officiers, ses soldats. Oui, c'était un devoir de prendre leur mesure et de signaler leur vaine et orgueilleuse inflation intellectuelle et morale.

Fort heureusement, le gonflement démesuré qui les avait portés à la guerre, les poussait, maintenant, à se découvrir et, si j'ose dire, à se dénuder en pleine bataille. Le nemrod insensé montrait, sans pudeur, tout de lui, même ses tares. Dans les premiers mois des hostilités, le Haut Commandement allemand avait une

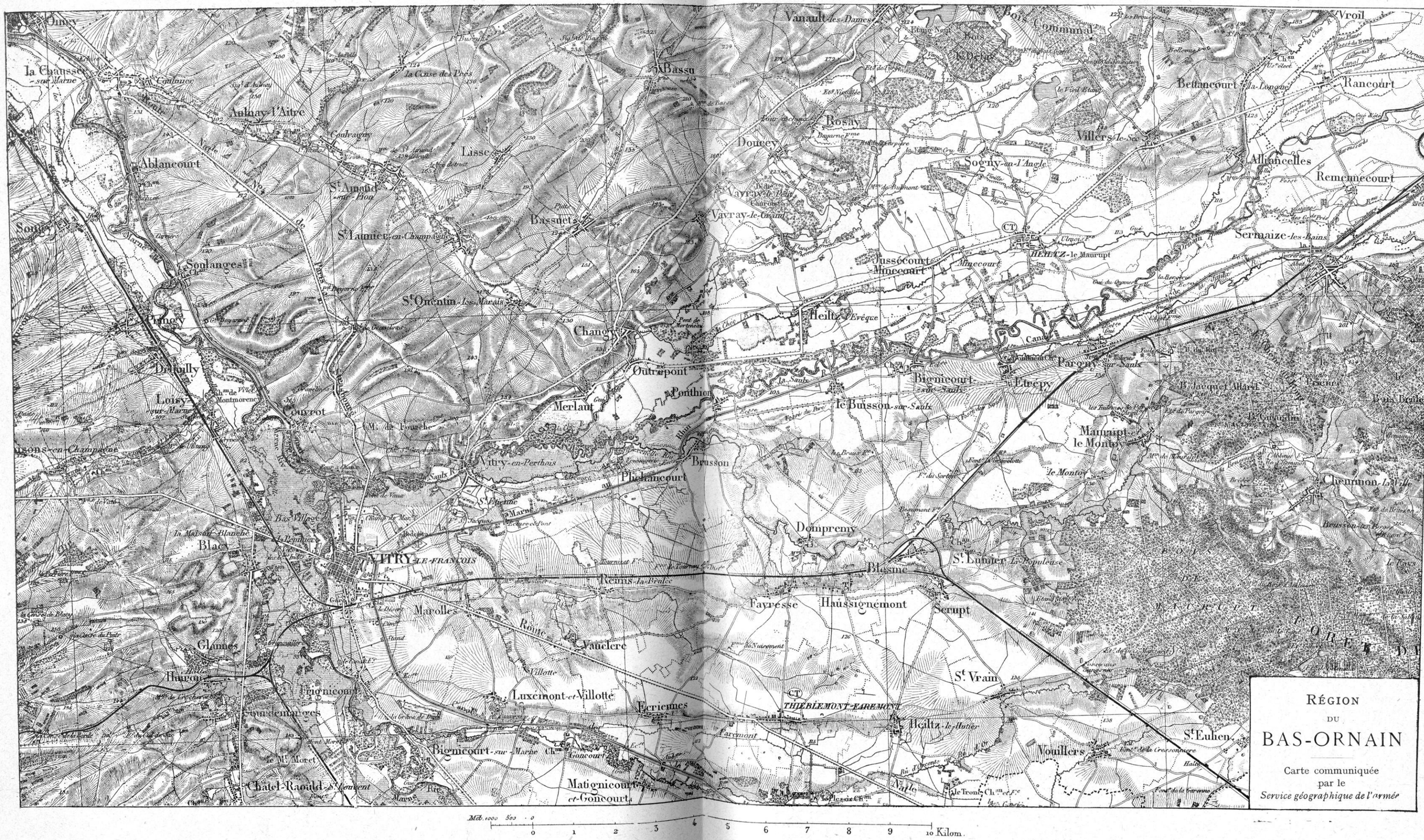
NUBÉCOURT. — UNE RUE DU VILLAGE

telle certitude de la victoire qu'il étalait sa confiance et sa suffisance dans des milliers de publications avantageuses et pédantesques, jetées à profusion sur le public. Ses faits, ses gestes, ses intentions, les projets de son ambition et de sa convoitise, il ne cachait rien. L'Allemagne « au-dessus de tout », était au-dessus même du secret et même de la honte. J'ai entre les mains, des catalogues de libraires établissant que, rien que dans la période antérieure à 1918, *plus de* 50.000 *brochures, recueils et ouvrages sur la guerre* (sans parler des journaux et des revues) ont paru en Allemagne... Je n'ai pas tout lu ! Quel fatras ! Mais, j'en ai lu assez et assez tôt pour recueillir une connaissance de la « guerre allemande » qui me permit de m'instruire, de réfléchir et de comparer.

Et comme, d'autre part, je voyais les événements se dérouler conformément aux prévisions, comme on voulait bien m'autoriser à approcher de la ligne de front (qui se confondait, hélas ! avec le lieu de ma résidence), comme je considérais les choses de près et qu'il m'était donné de constater, à chacun de mes voyages, la qualité d'esprit, le travail soutenu, le jugement éclairé de nos États-Majors, ma conviction s'affirmait et mon espoir grandissait ; si bien que, quand l'heure fut venue d'aborder l'énigme, j'avais déjà une connaissance des faits suffisante pour que la solution du problème ne put se dérober.

Le secret, d'ailleurs, était devenu impossible à garder. Les publications, en France et au dehors s'étaient multipliées. L'immensité même de la tâche la faisait, à la fois, indispensable et urgente. La lumière et l'ordre étaient nécessaires pour que la guerre fût mise, en quelque sorte, à la portée et du soldat qui la faisait et du peuple qui la soutenait.

Fort de ces raisons, je m'adressais au Grand Quartier Général : c'était aux temps du général Joffre... Par la bouche du général Pellé, un refus formel de toute communication me fut opposé. J'en suis resté là, de ce côté. Conformément à ce que j'ai déclaré déjà, je déclare



RÉGION DU BAS-ORNAIN

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée*

donc de nouveau que, pendant toute la période où Joffre a exercé le Haut Commandement, je n'ai rien reçu de lui, ni directement ni indirectement, soit communication, soit inspiration. Contrairement à ce qui a été dit, les ordres adressés aux États-Majors interdisaient, pour moi en particulier, toute remise de documents officiels...

Cependant, mes fascicules parurent régulièrement.

Pourquoi ne pas le dire, les premiers témoignages personnels venus vers moi émanaient des mécontents. Ceux-là ne se faisaient pas prier. J'en ai entendu quelques-uns qui ne craignaient pas le bruit et j'ai vu repasser plusieurs de ceux-là parmi les témoins de la Commission d'enquête. Mais, il est arrivé, — comme il arrive souvent, — que leurs critiques ne plaidaient pas toujours pour eux-mêmes. J'acceptai les faits, gardant mon jugement libre. Les passions humaines ne m'étonnent pas.

J'en voyais d'autres, heureusement : des hommes qui, pleins de sollicitude et d'amour pour les belles troupes qu'ils avaient commandées, désiraient que leurs exploits ne fussent pas perdus. Les morts, eux-mêmes, parlaient — je veux dire les familles : on désirait ne pas laisser tomber dans l'oubli, quelque action d'éclat, quelque beau mot, quelque grand service. Le tout finissait par faire masse.

Et puis, je lisais et je dépouillais les publications officielles ou privées, les communiqués des États-Majors, les correspondances étrangères, les listes des morts, les procès-verbaux d'enquête. Que sais-je ? Et la masse devenait formidable !

Les mois s'écoulaient ; les grandes publications paraissaient à l'étranger : *L'Histoire de la Guerre* du *Times*, *L'Histoire de la Guerre* de Stegemann, inspirée par l'État-Major allemand. Avions-nous intérêt à ne donner en pâture à l'opinion que des exposés où le rôle de la France serait fatalement altéré ou sacrifié ? La plupart des grands chefs du début de la guerre avaient disparu, notamment le maréchal Joffre, ce taciturne. On s'est décidé, finalement, à ne pas garder tout à fait la lumière sous le boisseau et les nouveaux chefs ne me tinrent plus systématiquement éloigné des sources de renseignements, communiqués à tant d'autres.

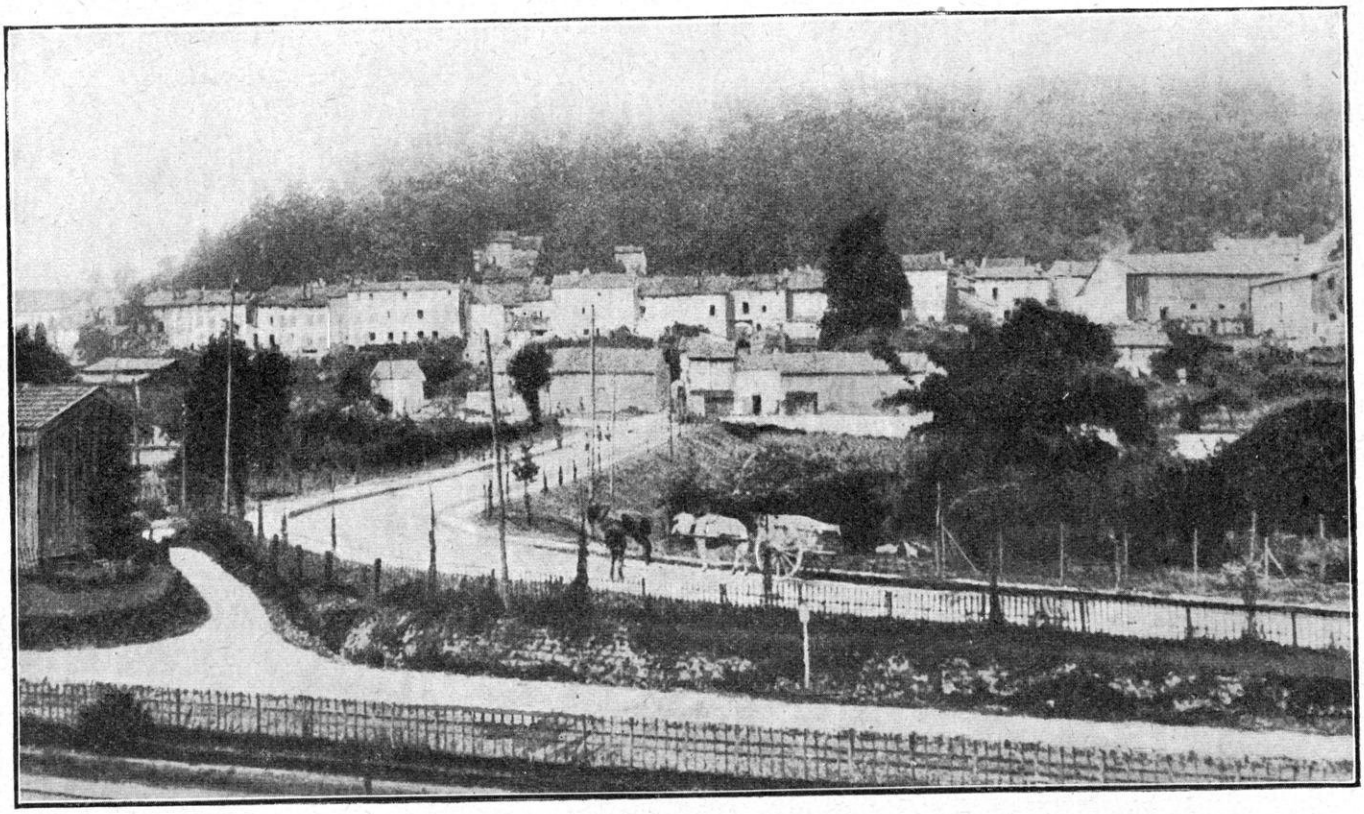
Les Allemands ont entrepris une histoire officielle de la guerre, qui paraît par fascicules, depuis deux ans. Ludendorf, Tirpitz, Falkenhayn, Stein, ont donné au public leurs mémoires. Hier, on faisait paraître les ordres du Grand Commandement, qui ont amené la défaite de la Marne. Et nous ne connaîtrions pas ceux qui ont décidé de la victoire !...

J'eus donc en mains les moyens de compléter la masse de renseignements déjà réunis, sans avoir à me faire le « porte-parole » de qui que ce soit. Je ne suis pas de ceux à qui on pose de telles conditions. Je n'appartiens à personne. Je n'ai à défendre qui que ce soit ni à pallier quoi que ce soit. Je dis les choses comme elles m'apparaissent et telles que je les crois vraies. Joffre n'est pas un corrupteur et je ne suis pas un corrompu. Mais je ne suis pas non plus un mécontent. Il m'est facile et il m'est doux de louer ce qui est louable.

La France a été victorieuse parce que (à travers les difficultés inouïes et malgré les faiblesses inhérentes à la nature humaine) ses affaires ont été bien conduites. Cela, je l'ai senti de bonne heure dans ma confiance et dans ma conscience de Français : et c'est de là qu'est venue mon inspiration. Je suis très fier d'avoir vu juste dans l'âme et dans l'esprit d'un Joffre, d'un Foch, d'un Pétain, d'un Franchet d'Espérey, d'un Castelnau, d'un Fayolle, d'un Mangin. Mais, ni aux uns ni aux autres, je ne dois rien, — rien que la reconnaissance et l'admiration d'un Français.

Et, devant l'histoire, ce que je leur dois, c'est la vérité.

Me conformant donc, dans la mesure de mes forces, à mon devoir d'historien, je poursuis mon œuvre et *mon enquête* sans m'arrêter, une minute de plus, à des insinuations vaines. Je n'ai aucun goût pour la polémique et je ne ressens que de la pitié pour la basse envie, l'injustice et le dénigrement.



CLERMONT-EN-ARGONNE. — VUE GÉNÉRALE ET COTEAU DE SAINTE-ANNE

ROLE DE LA 9e ARMÉE (GÉNÉRAL SARRAIL)

Nous avons indiqué, ci-dessus, le rôle extrêmement délicat confié à la 3e armée. Nous avons dit qu'elle était comme un nœud robuste, rassemblant autour de Verdun toutes les chaînes de la défense française. Cela revient à dire qu'elle formait la liaison des deux parties du vaste engagement, d'une part la bataille de Lorraine et des Vosges engagée depuis le 19 août et livrée par Castelnau et Dubail, d'autre part, la bataille pour Paris, engagée d'abord sur la Sambre et, depuis le 5 septembre, sur le front de l'Ourcq et de la Marne.

Mais la situation de la 3e armée était telle que, pour assurer cette liaison, si elle avait l'avantage de manœuvrer dans la région des places fortes, Verdun, Toul, et à la rigueur, Épinal, elle était contrainte d'opérer sur un terrain particulièrement difficile : l'Argonne.

L'Argonne, avec Verdun, son extrémité nord, faisait, il est vrai, une avancée, une « dent » en pleine chair allemande. Mais si l'ennemi, négligeant momentanément le camp retranché, s'enfonçait dans le territoire français, la place pouvait se trouver exposée, très en flèche et, peut-être, isolée.

En un mot, pour garder ses contacts avec les armées de Lorraine et avec la place de Verdun, la 3e armée était obligée de se maintenir, le plus longtemps possible, le plus au Nord possible. Mais, pour garder, d'autre part, ses liaisons avec la grande armée de Joffre opérant sur la Marne, elle était obligée de s'allonger vers le Sud, jusqu'à cette rivière ou, plus exactement, jusqu'au cours de l'Ornain.

Le dilemme de la manœuvre de la 3e armée se résume en cette alternative. Or, la volonté de Joffre est de tout sacrifier au succès de sa manœuvre. Quelle sera donc la limite des sacrifices nécessaires ?

Le général Sarrail, par une juste compréhension de son devoir particulier, tend à les restreindre au minimum.

On a beaucoup discuté, depuis, sur ce point précis et sur ce que l'on a qualifié « l'ordre

d'abandonner Verdun ». Il est assez naturel que, sur les lieux, on ait eu une tendance à attacher plus d'importance aux considérations particulières et, qu'au centre, on se soit laissé conduire surtout par les considérations générales. Je le dis, — une fois pour toutes — presque toutes les polémiques relatives à la guerre viennent de ce désaccord. Heureusement, à l'heure décisive, c'est-à-dire à la bataille de la Marne, c'est l'esprit d'entente qui prédomina. Le chef avait confiance en son subordonné et celui-ci finit toujours par exécuter les ordres du chef. Je tâcherai d'exposer avec équité certaines divergences intellectuelles qui se sont, de beaucoup, exagérées par la suite et de dire, en toute sincérité, les raisons communes de la commune victoire.

Il est assez naturel que les États-Majors qui n'avaient pas assisté aux défaites de la Sambre et de la Lorraine annexée, ceux surtout qui avaient vu l'ennemi fuir à la journée d'Étain et, bientôt après, aux combats de la Meuse, ne se soient pas rendu compte, d'abord, des raisons qui avaient dicté au général Joffre l'Instruction du 25 août et les ordres pour la retraite générale. Ils se sentaient capables de défendre le terrain pied à pied, notamment à Verdun et autour de Verdun. C'est la première pensée que manifeste le général Sarrail en prenant possession de son commandement, au début même de la grande retraite stratégique, le 30 août. Mais, dès le 31, il lui est prescrit d'arrêter l'offensive qu'il médite et de conformer son mouvement à celui de l'ensemble des armées. Il obéit.

La conception du Grand Quartier Général est que la 3e armée n'a plus, pour le moment, à faire barrage entre l'Argonne et Verdun, mais qu'elle aura à se replier pour s'incurver, se plaquer sur la pente ouest de l'Argonne, de façon à se préparer, de concert avec la 4e armée, à reprendre la lutte plus au Sud. On tenait compte, d'ailleurs, des dispositions nettement offensives du général Sarrail ; car l'Instruction du 1er septembre lui prescrivait de « s'arrêter, de faire face à l'ennemi et de saisir toute occasion pour lui infliger un échec ».

La retraite s'était exécutée selon la liberté de mouvement et d'exécution laissée par les Instructions générales.

Sarrail recule tout en combattant. La 3e armée se trouve diminuée de la 42e division Grossetti, rattachée à la 9e armée et d'un de ses trois corps d'armée actifs, le 4e (général Boelle), envoyé, comme nous l'avons dit, à l'armée Maunoury. Cela n'en rend que plus difficile la tâche du commandant de la 3e armée, qui la complique encore, très vaillamment, par une conception particulière, à savoir de rester le plus longtemps possible en contact avec Verdun. Il est extrêmement préoccupé du sort de la place et il a raison ; mais le danger de cette conception serait, en s'attardant dans le Nord, de s'isoler des armées opérant dans le Sud et de laisser se créer un vide entre la 3e armée et l'armée de Langle de Cary.

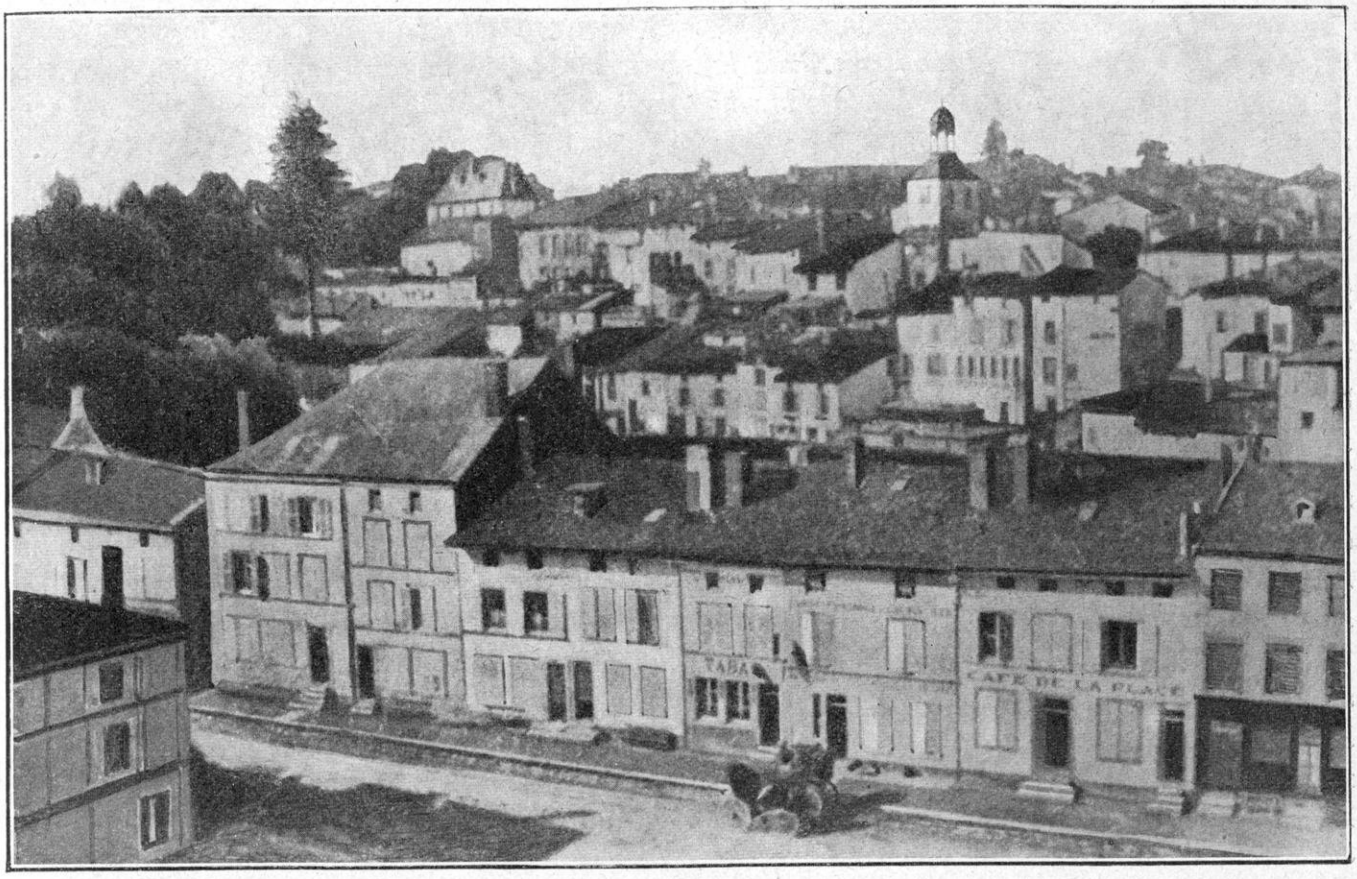
Pour faire face à une situation si difficile, Sarrail a sous ses ordres, outre ses deux corps actifs, le 5e (général Micheler) et le 6e (général Verraux), le 3e groupe des divisions de réserve (général Pol Durand) et la 7e division de cavalerie. En plus, on lui annonce, à partir du 3 septembre, la prochaine arrivée du 15e corps (général Espinasse) enlevé, comme nous l'avons dit, en pleine bataille, à l'armée du général de Castelnau et qui sera sur les lieux à très bref délai.

La retraite s'est donc effectuée sans de trop sérieuses difficultés, l'ennemi, sous les ordres un peu mous du Kronprinz, s'étant montré peu mordant, et la 3e armée s'est trouvée, le 5 au soir, sur les positions suivantes, qu'il est important de considérer dans leurs relations, d'une part, avec la place de Verdun, d'autre part, avec l'armée de Langle de Cary et, d'autre part, enfin, avec la place de Toul et l'armée du général de Castelnau.

Voyons donc, à ce triple point de vue, la disposition des corps :

La 7e division de cavalerie, qui est chargée de la liaison avec l'armée de Langle de Cary, opère dans la région de Laimont.

A sa droite, se trouve le 5e corps (général



VARENNES-EN-ARGONNE. — PLACE DE L'ÉGLISE ET VILLE HAUTE

Micheler), s'allongeant de Noyers sur L'Isle-en-Barrois par Laheycourt-Louppy-Villotte, les arrière-gardes à Triaucourt, Vaubécourt et Beauzée-sur-Aire.

A sa droite et plus au Nord, le 6e corps (général Verraux), cantonne à Saint-André-Rambercourt-Marais-Hargeville.

Enfin, tout à fait au Nord et en relation avec la place de Verdun, le groupe des divisions de réserve est campé autour de Souilly. Si l'on considère les voisinages, la situation est la suivante : Au Sud, le 5e corps est, en somme, séparé de la 4e armée (de Langle de Cary), dont le 2e corps est à Cheminon, par une fissure d'environ vingt kilomètres, qui n'est couverte que par la 7e division de cavalerie. Au Nord, les liaisons sont parfaitement maintenues avec la place de Verdun. A l'Est, une distance de 40 kilomètres environ, sépare l'armée du général Sarrail de l'armée du général de Castelnau et c'est là comme un trou béant fait pour tenter l'ennemi, étant donnée la position tout à fait saillante de la « dent de Verdun », relativement à Sainte-Geneviève et au Grand-Couronné où Castelnau, à ce jour-même, se défend péniblement.

C'est dans cette journée du 5 septembre que le général Sarrail a reçu l'*Instruction générale*, pour la bataille de la Marne, ordonnant de prendre l'offensive. Les ordres, qui seront modifiés encore au fur et à mesure des événements, sont les suivants : *La 3e armée comprendra les 5e, 6e, 15e et 21e corps d'armée* (1), *les 65e, 67e, 75e divisions de réserve, la 7e division de cavalerie. Le 15e corps, qui a fait mouvement par voie de terre a reçu l'ordre de se porter, par Gondrecourt, Houdelaincourt, sur Dammarie-sur-Saulx, qu'il s'efforcera d'atteindre, le 6 septembre, en fin de journée. Il sera rattaché à l'armée, le 6 septembre.*

(1) Le 21e corps fut ultérieurement, comme nous l'avons dit, rattaché à l'armée de Langle de Cary et non à l'armée Sarrail.

Le 21e corps d'armée aura ses éléments combattants transportés par la voie ferrée dans la région Joinville-Vassy, les 5, 6 et 7 septembre au matin ; après débarquement, le 21e corps d'armée doit se porter dans la région Montiérender-Longeville.

Il relèvera de la 3e armée au point de vue du fonctionnement des services, mais il sera initialement à la disposition du commandant en chef...

. . . . . .

La 3e armée, dont la mission est d'opérer à droite du groupe principal de nos armées, se repliera lentement en se maintenant, si possible, sur le flanc de l'ennemi, et dans une formation LUI PERMETTANT, A TOUT INSTANT, DE REPASSER A L'OFFENSIVE FACE AU NORD-OUEST.

Voilà donc, à la fois, les forces de la 3e armée, sa mission et le terrain où elle est rassemblée : elle constitue l'extrémité est du grand mouvement de l'armée Joffre ; et le relie, d'une part, avec Verdun et, d'autre part, avec les armées opérant dans l'Est. Elle fait, sur l'Argonne, une courbe allongée, depuis Revigny jusqu'au camp retranché de Verdun. Sans abandonner tout à fait la surveillance de la Woëvre et des débouchés de Metz, elle a la face tournée vers l'Ouest et elle peut, d'un instant à l'autre, tomber sur le flanc de l'armée allemande, si celle-ci s'aventure plus au Sud. Mais elle est réduite d'un corps et elle occupe une ligne extrêmement allongée ; sa droite, qui n'est formée que de divisions de réserve ; sa gauche, qui a toutes les peines du monde à rejoindre la 4e armée à la trouée de Revigny et, enfin, ses arrières qui sont singulièrement exposés si l'ennemi a caché une armée dans Metz et tente de se glisser par le Rupt-de-Mad. En un mot, Sarrail a les avantages, mais aussi les inconvénients de la situation extrême qui lui est assignée et du voisinage de Verdun qui l'attire tout en le protégeant.

PROJETS DE L'ENNEMI A L'ARMÉE DU KRONPRINZ

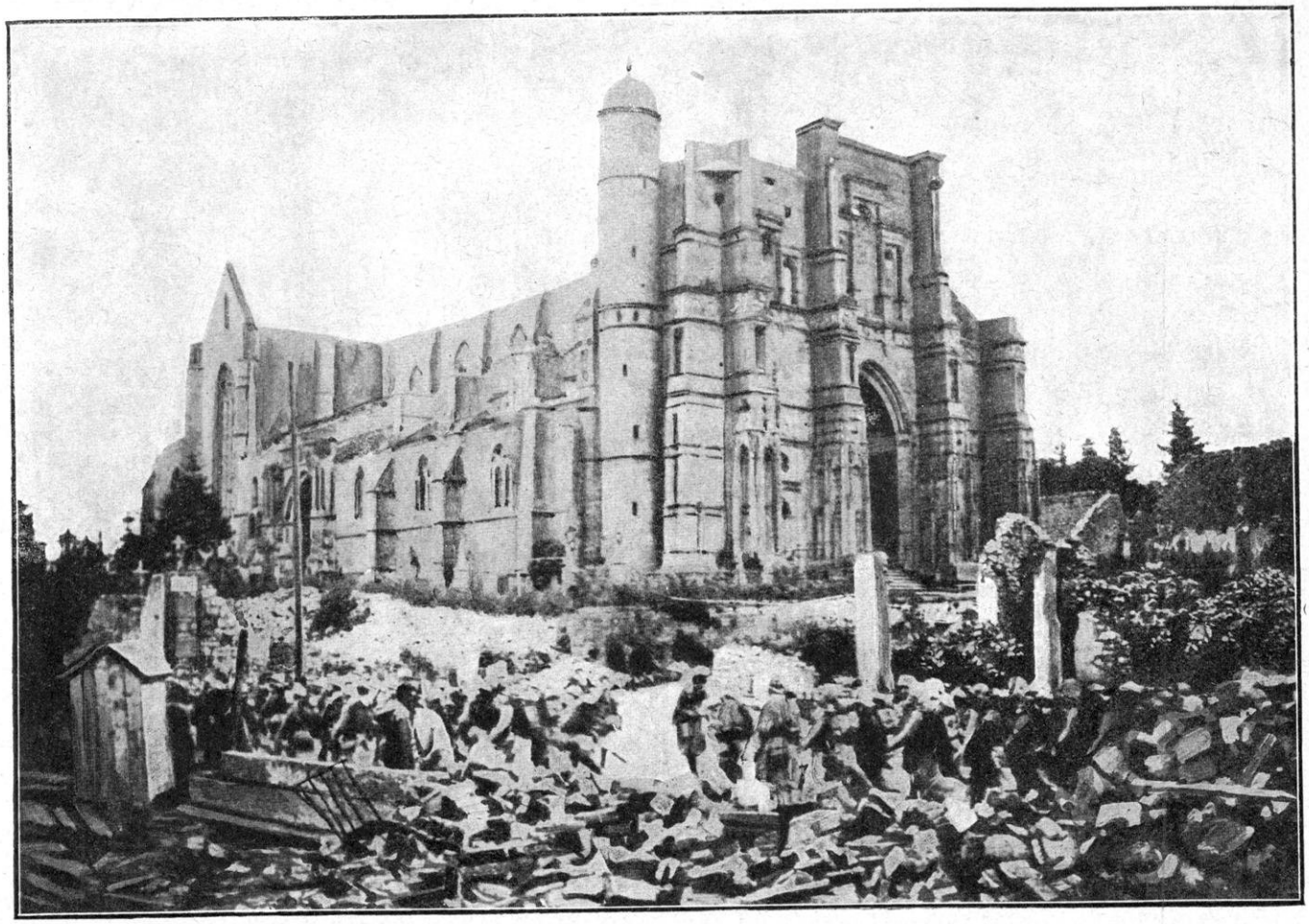
Le sort de la 3e armée va dépendre des projets de l'ennemi et de leur exécution.

Bien entendu, personne, dans le camp français, n'a pu deviner la transformation profonde que vient de subir le plan général allemand. On ne connaît encore ni l'effet de la défense de Castelnau et de Dubail, dans l'Est, ni l'effet de l'attaque sur l'Ourcq ; on ne connaît rien du rôle nouveau qui vient d'être attribué, par les Instructions générales allemandes du 5 au matin, aux deux armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz. La connaissance que nous avons, maintenant, de ces instructions, éclaire tout à nos yeux : mais les États-Majors français en étaient réduits à l'incertitude et aux hypothèses, au fur et à mesure qu'ils voyaient les événements se développer devant eux.

En fait, tandis que Sarrail avait l'ordre et l'intention d'attaquer, le 6 au matin, les armées allemandes qui lui étaient opposées avaient reçu le même ordre pour la même date. Une bataille de rencontre allait donc s'engager. Mais, tandis que Sarrail tendait à prendre l'ennemi par le flanc et au Nord, l'ennemi se donnait pour objectif de couper et d'envelopper l'armée Sarrail par le Sud, c'est-à-dire par la trouée de Revigny. Il se faisait ainsi une sorte de « balancez vos dames », ayant pour résultat de ne pas opposer exactement les forces aux forces. De part et d'autre il allait y avoir *surprise* : mais elle serait bien plus redoutable, dans ses suites, pour les armées françaises que pour les armées allemandes : car, si le plan allemand réussissait, la grande armée de Joffre était coupée et Sarrail isolé et enveloppé ; la bataille de la Marne, gagnée à l'Ouest, était perdue à l'Est avec des conséquences de la plus haute gravité.

Tout ceci va devenir très clair par l'étude des ordres allemands : nous les avons donnés d'après le général Baumgarten-Crusius et, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, ils s'appliquent en même temps à la IVe armée (duc de Wurtemberg) et à la Ve armée (Kronprinz) :

c) *...Un refoulement de* TOUTE *l'armée française contre la frontière suisse en direction Sud-Est* N'EST PLUS POSSIBLE.



REMBERCOURT. — L'ÉGLISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

e) *...Les IVe et V^e armées sont encore en contact avec d'importantes forces ennemies. Elles doivent s'efforcer de les repousser continuellement* VERS LE SUD-EST. *Par cela même, la voie sera ouverte à la VIe armée sur la Moselle,* ENTRE TOUL ET ÉPINAL. *Il n'est pas encore possible d'envisager si une action conjuguée avec les VIe et VIIe armées en cet endroit permettra de repousser sur la frontière suisse des forces ennemies importantes. Le rôle immédiat des VIe* (Kronprinz de Bavière) *et VIIe armées* (von Heeringen) *est toujours de retenir les forces ennemies se trouvant devant leur front.* L'ATTAQUE SUR LA MOSELLE, ENTRE TOUL ET ÉPINAL, *en masquant ces deux places est à exécuter le plus tôt possible...*

g) *En conséquence... Les IVe et V^e armées, par une progression inébranlable, doivent ouvrir aux VIe et VIIe armées le chemin sur la Haute-Moselle. Droite de la IVe armée, en direction de Vitry ; droite de la Ve armée, Revigny. Le IVe corps de cavalerie éclaire les fronts des IVe et V^e armées.*

Ces ordres généraux, nous sommes en mesure de les compléter par les ordres particuliers du Kronprinz pour la journée du 6 septembre et datés de Varennes, le 5, à 8 heures du soir. Ils ont été trouvés à Nettancourt sur un officier allemand, à la reprise de l'offensive et ils nous ont servi déjà à établir, dans ses lignes générales la mission spéciale de l'armée du Kronprinz. Mis à leur place, ils n'en acquièrent que plus de précision et d'autorité.

Ces ordres spéciaux (V^e armée, N° 167), donnent pour objectifs, le 6 :

Au VIe corps : Revigny ; *au XIIIe corps :* Mussey-Varney-Fains ; *au XVIe corps :* Bar-le-Duc ; *au IVe corps de cavalerie :* l'exploration sur la ligne Dijon-Besançon-Belfort.

Commentons cet ensemble de précisions.

Le Haut Commandement allemand vient,

comme il le déclare lui-même, de renoncer à la grande « tenaille », qui consistait à rejeter l'armée française TOUT ENTIÈRE sur la frontière suisse et il en monte une sensiblement plus courte et qui n'a plus pour objet, maintenant, que de rejeter une partie seulement de la même armée sur la même frontière.

Pour obtenir ce résultat, on combine une action avec les IVe, Ve, VIe et VIIe armées : elles reçoivent, toutes ensemble, l'ordre d'avoir à se trouver rassemblées, en fin d'exécution, SUR LA HAUTE MOSELLE.

C'est leur but commun. Il s'agit, pour la IVe et la Ve armées, de s'avancer par une « progression inébranlable » vers cet objectif éloigné, de façon à « ouvrir aux VIe et VIIe armées le chemin de la Haute Moselle ».

De cela, il résulte que l'objectif immédiat du Kronprinz et du duc de Wurtemberg est de foncer ensemble sur la trouée de Revigny et sur Bar-le-Duc, de rejeter Sarrail sur l'Argonne et au delà et, une fois ce résultat obtenu, de prendre route sans discontinuer par Joinville et Neufchâteau et en masquant, au besoin, Toul et Épinal, d'ouvrir les voies du Sud à la VIe et à la VIIe armée. Alors, tous ensemble auront à se rameuter autour des armées Castelnau et Dubail pour les bousculer en un seul tas sur la frontière suisse.

De là découlent les ordres donnés aux corps de la Ve armée, le 6 au matin. Le VIe corps marchera sur Revigny et forcera la trouée : c'est la rupture du front français ; le XIIIe corps marchera sur Mussey-Varney-Fains : c'est l'élargissement de la coupure et, enfin, le XVIe corps, débouchera sur Bar-le-Duc, et ce sera l'exploitation du succès.

Quant au corps de cavalerie, il court bien au delà, puisqu'il a pour mission d'explorer la ligne Dijon-Besançon-Belfort.

Cette mission, rapprochée du plan exposé dans les Instructions générales du 4-5, éclaire tout. Mais il éclaire surtout la prodigieuse aberration du Haut Commandement allemand. En somme, c'est *l'objectif des quatre-vingts kilomètres* qu'on assigne à la cavalerie du Kronprinz et, consécutivement, à ses gros.

C'est donc que l'on pense encore qu'il n'y a qu'à courir ; on pense encore que l'armée française n'offrira aucune résistance. Le major Bircher, auteur suisse bien renseigné, homme compétent et avisé, ne peut en croire ses yeux. Ayant pris connaissance, dans l'un de nos précédents fascicules, de cet ordre du 6, il écrit : « Le corps de cavalerie doit avoir reçu l'ordre d'aller en reconnaissance de Saint-Mard-sur-le-Mont vers Dijon-Besançon-Belfort. *On peut à peine supposer que ces données, empruntées à des sources françaises, reposent sur la réalité,* Une reconnaissance pouvait à peine parvenir au delà du plateau de Langres et ne pouvait avoir, au plus, pour but que Bar-le-Duc-Joinville... »

Le judicieux Bircher raisonne sur les données du bon sens. Mais le Kronprinz et le Grand État-Major concevaient en pleine chimère. Que dirait-on de nos chefs s'ils avaient donné à leurs armées des objectifs tellement illimités ?

Il n'en est pas moins vrai que l'armée Sarrail allait avoir affaire à une offensive d'autant plus énergique qu'elle se proposait un but plus éloigné et que cette offensive, combinée, comme elle l'était, avec celle du duc de Wurtemberg, allait devenir une menace terrible pour la liaison de l'armée Sarrail avec l'armée de Langle de Cary. La trouée de Laimont-Revigny, défendue seulement par une division de cavalerie, devenait, de ce côté, l'enjeu de la bataille. Joffre avait mille fois raison de veiller à ses liaisons.

LE TERRAIN DE LA MANŒUVRE. L'ARGONNE

Avant d'aborder le récit des dures journées du 6 et du 7, il est nécessaire de rappeler, du moins dans ses lignes générales, la configuration du terrain : car elle est si particulière qu'elle fournirait, à elle seule, une explication des événements.

L'Argonne n'est, en somme, qu'une Champagne surhaussée. Dans les vieilles formations géologiques, elle fut le dos de terrains jurassiques moyens et supérieurs (argile et silex)

DRAGONS FRANÇAIS RÉTABLISSANT UNE LIGNE TÉLÉGRAPHIQUE

sur lequel s'appuyèrent les alluvions de la Champagne humide. Elle s'incurve donc en demi-cercle et abrite ainsi, de loin, le bassin de Paris.

Pour entrer dans celui-ci, il faut franchir les défilés de l'Argonne. Mais si une armée vient du Nord, si elle a passé l'Argonne au défilé de Grandpré, et si elle fait nappe en Champagne, elle ne sera jamais en sécurité tant que l'Argonne sera occupée militairement : car cette ligne ferme la parenthèse contre les envahisseurs qui se heurtent, d'autre part, au Massif de Seine-et-Marne.

Telle est, en somme, la conception « géologique », si j'ose dire, de la bataille de la Marne : attirer l'ennemi dans les champs catalauniques et le boucler entre le camp retranché de Paris à l'Ouest et le camp retranché de Verdun à l'Est. Donc, une armée qui vient du Nord et qui a franchi le défilé de Grandpré s'expose à ce péril. Elle coule en plaine, où elle ne trouve pas d'obstacle : mais, les hauteurs restant occupées, de ces hauteurs une attaque de flanc lui sera toujours redoutable.

Observons qu'une troupe qui se cantonne précisément sur ces hauteurs est, par contre, très exposée. La parade qu'on peut lui opposer est celle-ci : profiter de la marche en plaine pour la cerner à la fois à l'Est, à l'Ouest et au Sud. A l'Est, une plaine s'ouvre, c'est la Woëvre : elle est commandée par Metz et une armée sortant de cette place peut se glisser jusqu'à Saint-Mihiel. A l'Ouest, une plaine s'ouvre, c'est la vallée de l'Aire, adossée à l'Argonne. Elle conduit tout droit à Bar-le-Duc, qu'elle tourne. Bar-le-Duc et Saint-Mihiel sont à peu près au même parallèle. En se tendant la main, deux armées qui occuperaient ces deux villes

auraient contourné l'Argonne par le Sud et y auraient enfermé tout ce qui s'y serait attardé. Il est vrai qu'il reste le camp retranché de Verdun. Mais une place forte de cette importance, sans relation avec le dehors et sans armée de soutien, est condamnée fatalement. Le principe d'une bonne défense de l'Argonne et de Verdun réside donc en cette loi unique : garder les contacts avec la place, oui, mais ne pas s'y laisser enfermer.

Ceci dit, l'Argonne présente, au point de vue tactique, pour une bataille défensive, des avantages incomparables. Il faut avoir vécu dans ce pays informe, désordonné, tout en détours, en chausse-trappe, en versants boisés, parfois coulants, souvent à pic, pour se faire l'idée des difficultés qu'un pareil terrain présente à l'envahisseur. Celui-ci est visé et dominé de partout. Tout est embuscade contre lui, et, s'il marche rapidement par la plaine pour échapper à l'embûche des hauteurs, il s'empêtre, plus il s'enfonce : car des sommets et du camp retranché une offensive brusquée peut le tourner, alors qu'il prétend tourner. Revigny et Bar-le-Duc sont bien tentants; mais il faut les atteindre, Une marche concentrique des quatre armées d'invasion vers Neufchâteau, c'est une conception extraordinairement séduisante. Mais, il y a « la dent de l'Argonne » mais il faudrait d'abord arracher la dent.

LE ROLE DE LA PLACE DE VERDUN

Nous nous trouvons donc en présence d'un choc brutal des deux offensives, le 6 septembre, dès la première heure. Le Kronprinz fonce avec ses corps disposés en flèche, et un peu trop échelonnés les uns derrière les autres, sa cavalerie en avant, vers la trouée de Revigny. Sarrail, ayant son armée tendue en écharpe depuis les forts de Verdun jusqu'à Revigny, se prépare à lui barrer la route et, en même temps, à tomber sur son flanc tandis qu'il s'ébranle pour cette offensive téméraire.

Que l'on considère l'une ou l'autre des deux armées, le sort de la bataille est fortement influencé par la proximité du camp retranché et de la place de Verdun.

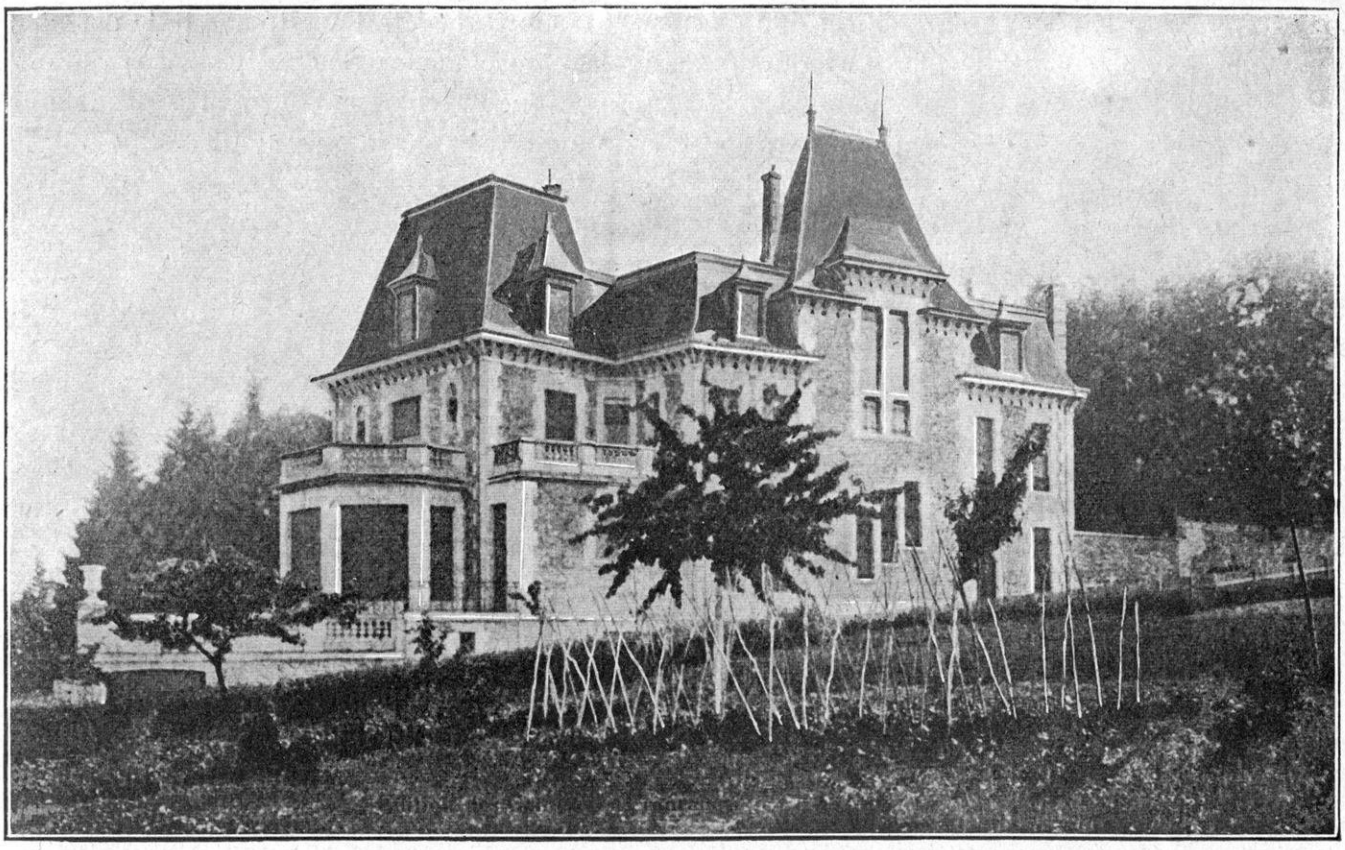
En effet, le Kronprinz ne peut se lancer au rendez-vous qui lui est assigné SUR LA HAUTE MOSELLE, sans prendre ou masquer Verdun : l'enlever de haute lutte, il ne peut y songer ; la voiler, c'est fixer, à distance du champ de bataille, des troupes dont le besoin se fera sentir au fur et à mesure que l'offensive s'allongera vers le Sud. Et si, par contre, on néglige de prendre de telles précautions, la place est assez forte et assez bien munie pour menacer dangereusement les arrières au moment où la tête sera engagée au loin.

Telle est la véritable utilité des places fortes et des camps retranchés : s'ils sont gardés, non seulement par une garnison intérieure, mais aussi par une force extérieure libre de ses mouvements et ne conservant avec la place que des attaches très élastiques, les routes de pénétration de la région sont dominées de telle sorte qu'il est extrêmement difficile à l'ennemi de s'y engager. Ayant toujours la préoccupation de ses arrières, il est gêné dans tous ses mouvements ; ses lignes s'allongent, sa sécurité diminue, ses forces s'amincissent et, conséquemment, ses résolutions chancellent.

Disons-le en deux mots :

Il est à peu près aussi difficile de masquer une place que de la prendre. En cela, l'exemple de Verdun pendant toute la campagne de 1914-1919 est de la plus haute portée. L'offensive allemande fut empêtrée d'un bout à l'autre de la campagne, par le souci de cette place, comme, sans doute, l'offensive française eût été empêtrée par le souci de Metz ou de Thionville, si elle ne se fût pas portée immédiatement au-delà du Rhin, ce qui était son véritable objectif.

Ainsi, l'importance décisive de la place de Verdun apparaît même quand on était encore à la guerre de mouvement. Il est permis de se demander si le Haut Commandement allemand n'eût pas eu intérêt à commencer la guerre par la *ruée sur Verdun* qu'il dut entreprendre plus tard. Il y eut sacrifié sans doute



SAMPIGNY. — LE CHATEAU DU PRÉSIDENT POINCARÉ

quelques centaines de mille hommes : mais il eut rompu, peut-être, cette puissante barrière de l'Est sur laquelle Joffre appuyait tout son système, soit offensif, soit défensif. Quoi qu'il en soit, il va devenir de plus en plus évident, par l'exposé des raisons qui ont amené l'échec du Kronprinz, que c'est la force de cette barrière de l'Est, Trouée de Charmes, Grand-Couronné et Verdun, qui a sauvé le pays.

L'ARMÉE DU KRONPRINZ La Ve armée allemande, commandée par le Kronprinz était ainsi composée :

VIe corps (général von Pritzelwitz) : 11e division von Webern et 12e division Charles de Beaulieu.

XIIIe corps (général von Fabeck) : 26e division von Urach et 27e division von Pfeil.

XVIe corps (général von Mudra) : 33e division Reitzensteln et 34e division Heinemann.

VIe corps de réserve (général von Gossler) : 11e division de réserve Suren et 12e division de réserve Lüttwitz.

Ve corps de réserve (général von Gündell) : 9e division de réserve von Guretzky-Cornitz et 10e division de réserve von Wartenberg.

Ve corps (général von Strantz) : 9e division von Below et 10e division Kosch.

L'armée comprenait en outre :

Le 2e groupe de landwehr (général Franke) composé de la 45e brigade (von Bosse), de la 43e brigade (von der Lippe), de la 9e brigade bavaroise (Kiessling), de la 53e brigade (von Osswald) et de la 14e brigade (Saenger);

La 33e division de réserve (général Bausch);

Le 4e corps de cavalerie (général von Hollen) composé de la 3e division de cavalerie von Unger et de la 6e division Comte von Schmettow.

Le gros des troupes se trouvait, le 6 septembre au matin, dans la région de Givry-en-Argonne-Triaucourt-Sommeilles et défilait au pied de l'Argonne à une distance respectueuse. Le Kronprinz donnait pour objectif général à ses troupes de choc Bar-le-Duc : à son extrême-droite, il avait pris la liaison avec

le XVIIIe corps de réserve l'armée du duc de Wurtemberg et il comptait sur un vigoureux coup de main de ce corps en direction de Revigny. Le XVIIIe corps de réserve était arrivé, à Saint-Mard-sur-le-Mont et Givry-en-Argonne.

La droite de l'armée du Kronprinz est constituée par le VIe corps. Il est arrivé autour de Charmontois. Par Charmontois, au-dessus des bois des Culs-de-Loups, il tend la main au XVIIIe corps de réserve à Givry-en-Argonne et, vers Triaucourt, il s'approche des hauteurs sur lesquelles se tenaient les divisions de réserve du général Sarrail, de Souilly à Chaumont-sur-Aire.

Avant de poursuivre sa marche vers le Sud, le Kronprinz se préoccupe de ce qu'il fera au sujet de Verdun : il combine, dans une certaine mesure, les deux systèmes : masquer et attaquer et, sur ces données, il prend ses premières dispositions : il décide de procéder à un bombardement en règle de la place par le Nord et par l'Est ; en même temps, l'infanterie tentera des offensives progressives des deux côtés de la place, d'une part en débouchant deVigneulles et d'Étain, sur la Woëvre, et, d'autre part, de Consenvoye et de Sivry-sur-Meuse jusqu'à Esnes, à l'ouest du fleuve.

Disons tout de suite que la place ne fut ni surprise, ni intimidée par ces premières manifestations. Le général Coutanceau s'y attendait et on était prêt. Le canon répondit au canon, dès le 4, du côté d'Haudiomont ; la défense mobile occupa des positions que l'on avait eu le temps d'installer et de perfectionner. L'artillerie de la place balayait au loin toutes les routes.

Il fallut donc prendre le parti d'établir des forces importantes en surveillance devant ce front immense. Le VIe corps de réserve, parti de Montfaucon, et toute la landwehr disponible y furent employés dans la région de Saint-André-Avocourt (VIe de réserve) et entre Avocourt et Consenvoye (landwehr). Quant au Ve corps de réserve qui, après avoir combattu le 22 août à Boismont, à Bazailles et à Joppécourt, avait suivi le mouvement de l'armée vers l'Ouest, il s'était arrêté avant le passage de la Meuse et ses deux divisions reçurent mission de surveiller la place, entre Romagne et Consenvoye, sur la face nord.

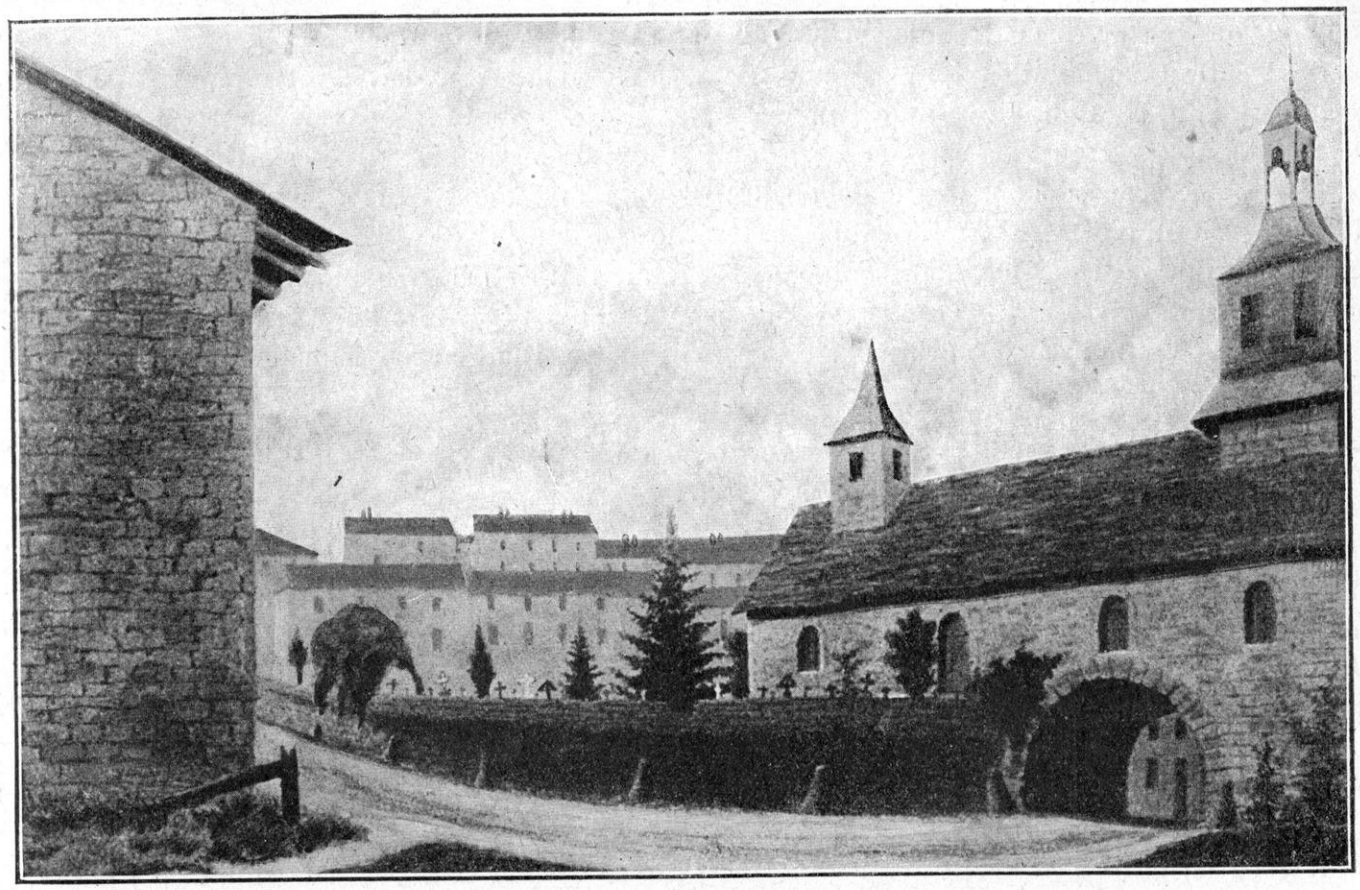
Il reste donc au Kronprinz, pour l'offensive vers le Sud : 1° son corps de cavalerie (IVe corps) qui prend la tête ; 2° son VIe corps actif qui opère dans la région de Laheycourt-Villotte ; 3° son XIIIe corps qui a campé autour de Triaucourt ; et son XVIe corps (corps de Metz) qui est venu s'installer autour de Nubécourt, Fleury, Saint-André, étant ainsi le plus rapproché de l'Argonne et cherchant ses liaisons avec le VIe corps de réserve sur la Cousances.

Les ordres du Kronprinz partent le 5 septembre à 8 heures du soir. Le IVe corps de cavalerie (général von Hollen) avec ses 3e et 6e divisions, doit pousser son exploration de Saint-Mard-sur-le-Mont, sur la ligne Dijon-Besançon-Belfort, éclairant les fronts des IVe et V^e armées.

Le VIe corps (général von Pritzelwitz) a ordre de prendre la tête etde foncer sur Revigny par Laheycourt et Villotte ; les vigoureux régiments silésiens qui sont chargés du mouvement à gauche, se battent d'abord à Sommeilles, et, ultérieurement, à Revigny. Mais, dès le début de la bataille, une confusion se produit dans les unités qui chevauchent les unes sur les autres et s'entassent en désordre sur les mêmes chemins.

Le XIIIe corps (général von Fabeck), à gauche du VIe corps devait, de Triaucourt, s'avancer vers le Sud en combattant par Vaubécourt et prendre pour premier objectif Lisle-en-Barrois et Villotte, puis descendre jusqu'à l'Ornain et le canal de la Marne au Rhin, et enfin s'emparer des ponts de Mussey, Varney et Fains.

Enfin, le XVIe corps (général von Mudra), qui est chargé de s'emparer de Bar-le-Duc, couvrirait le flanc gauche de l'armée sur la face orientale de l'Argonne et tâcherait de se développer d'abord dans la région de Courcelles-sur-Aire pour soutenir à la fois l'offensive allemande et parer à une offensive française qui descendrait de Verdun.



VARENNES-EN-ARGONNE. — PLACE DE L'ÉGLISE

Cette marche en direction du Sud-Est, cette disposition en triangle est imposée par la conformation des lieux et les ordres du Grand Quartier Général. Puisqu'il s'agit de progresser à tout prix vers Bar-le-Duc, l'armée s'allonge ; mais comme il faut parer à une sortie éventuelle de Verdun, elle s'agglomère. Ainsi se produit ce singulier échelonnement des corps et cette espèce de resserrement dans un étroit couloir qui ne permet pas le débit normal de la puissante armée du Kronprinz. Disposant au total de la valeur de plus de sept corps et ayant ainsi la supériorité numérique sur Sarrail, il ne peut jamais en mettre plus de trois en ligne ; les autres s'embarrassent entre eux, mélangent leurs convois et en viennent à combattre en se tournant le dos.

LA SITUATION DE L'ARMÉE SARRAIL LE 6 AU MATIN

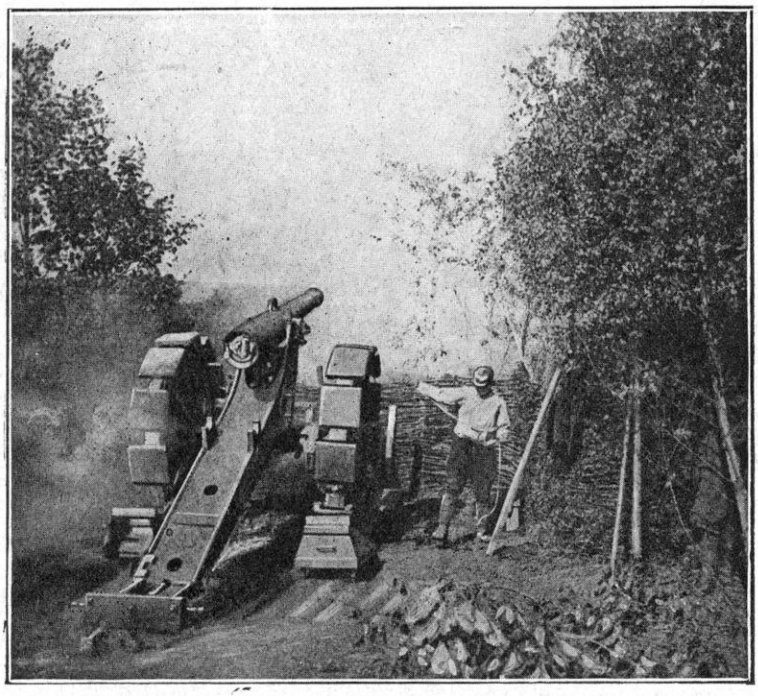
Sarrail paraît avoir eu une vue très claire des avantages que lui offrait, à ce point de vue, la situation de l'ennemi. Son ordre du 4 disait déjà : « La 3e armée continuera son mouvement vers le Sud *prête à frapper dans le flanc gauche de l'ennemi qui menacerait la* 4e *armée.* »

Sans perdre le contact avec Verdun, la 3e armée s'est établie sur Beauzée-sur-Aire et Vaubécourt, occupant ainsi cette position de flanc qui était à la fois conforme à la volonté du Général en Chef et à la conception particulière du général Sarrail. La cavalerie était prête à surveiller l'un ou l'autre revers de ces collines tourmentées. En effet, la situation se compliquait à l'Est, du fait qu'un corps allemand (le Ve) était signalé cherchant à s'insinuer dans la Woëvre. Si l'armée de Sarrail voulait éviter le risque d'être tournée, elle devait avoir l'œil de ce côté et se maintenir en forces à proximité de la place. En raison de cette situation extrêmement délicate et complexe, la place elle-même devait nécessairement prendre part à la bataille.

Ainsi, Verdun restait une préoccupation singulière pour les deux chefs. Le Kronprinz l'at-

taquait pour se couvrir contre une sortie de la place et Sarrail réclamait de tout son pouvoir cette sortie. La bataille qui se livrait pour les voies du Sud, se trouvait, par une sorte de paradoxe, accrochée, d'abord, aux débouchés du Nord. En un mot, le Kronprinz qui courait en avant, était saisi par le talon, au moment où il s'élançait.

Le général Coutanceau, gouverneur de Verdun, avait, au début de la guerre, pris son dispositif « face à l'Est » entre Haudiomont et Ornes, avec trois régiments (164e, 165e, 166e), dix batteries et environ sept cents pièces (à tir lent) pour toute la place. Il avait reçu ensuite la 72e division de réserve (143e et 144e brigades de chacune trois régiments à deux bataillons) que le général Ruffey prit bientôt sous ses ordres pour la bataille de Virton; le 24, le général Maunoury avait pris également sous son commandement les trois régiments actifs, pour le combat d'Étain. Il ne restait au gouverneur de Verdun que treize bataillons territoriaux pour quarante et un kilomètres de front. Mais la retraite de la 3e armée autour du camp retranché allait avoir pour conséquence la rentrée des effectifs dans la place et même leur renforcement. Dans la journée du 2 septembre, le général Joffre prescrivit au général Sarrail de remettre à la disposition du gouverneur de Verdun, les régiments actifs de la place et la 72e division de réserve, enfin de renforcer la garnison d'une brigade de réserve; la 108e brigade (de la 54e division de réserve) fut ainsi détachée à Verdun.

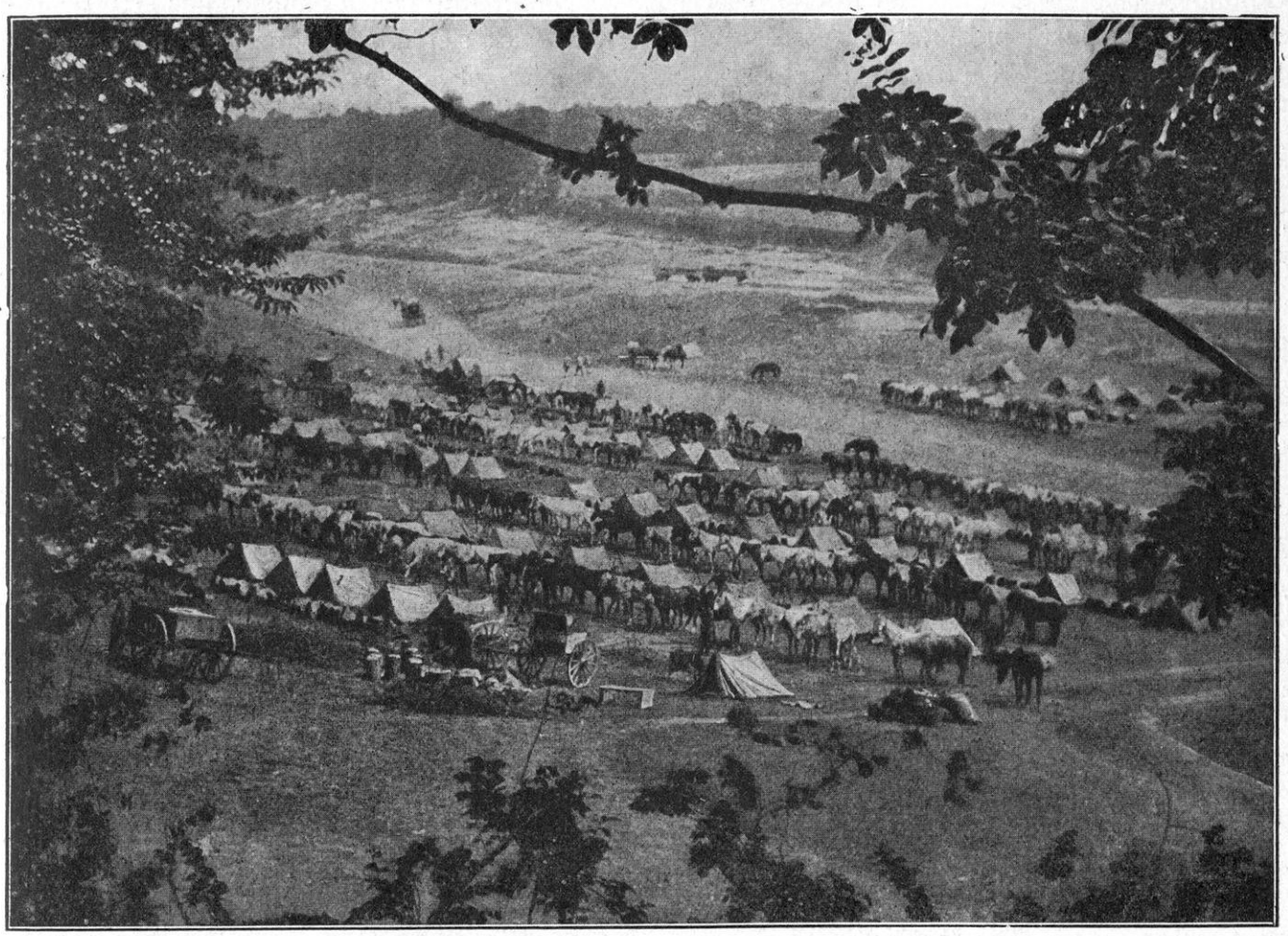


UNE PIÈCE LOURDE EN BATTERIE

Le général Coutanceau n'était pas sans inquiétude au sujet de l'intervention que l'on réclamait de lui. Il avait sa responsabilité propre, garder Verdun ; un article du service des places l'autorisait à conserver toutes les forces dont il disposait à la mission qui lui était confiée ; il jouissait d'une indépendance relative à l'égard de la 3e armée et il arguait de cette situation particulière. Mais le général Sarrail, sentant combien sa propre situation devenait périlleuse, obligé qu'il était de combattre depuis la place elle-même jusqu'à Revigny, prit sur lui de donner au général Coutanceau un ordre formel : « L'intervention des troupes de la garnison de Verdun pourrait être absolument décisive dans les circonstances présentes. Je vous ordonne de mettre tout en œuvre pour que cette action se fasse sentir demain le plus tôt possible dans la direction Nixeville-Rampont-Ville-sur-Cousances (vers le Sud-Ouest). »

La place entrait donc dans la bataille.

En résumé, au moment où la bataille allait s'engager, c'est-à-dire dans la nuit du 5 au 6, les forces dont disposait le général Sarrail occupaient partie la plaine, partie les hauteurs, dans l'ordre suivant : le 5e corps (général Micheler) de Noyers à Lisle-en-Barrois, en liaison à sa gauche avec le 2e corps (général Gérard) de l'armée de Langle de Cary; à sa droite, le 6e corps (général Verraux) de Rembercourt-aux-Pots à Saint-André, à cheval sur l'Aire; et, en relation directe avec Verdun, à Souilly, le groupe des 65e, 67e et 75e divisions de réserve du général



UN BIVOUAC DE CAVALERIE

Pol Durand. A l'extrême droite, les troupes de la garnison de Verdun (72e division de réserve) prolongeaient le mouvement. Le quartier général de la 3e armée était à Ligny-en-Barrois.

Le 5 septembre, à 18 h. 30, Sarrail donnait au 5e corps l'ordre d'attaquer sur Laheycourt-Villotte avec une brigade installée en flanc défensif face à l'Ouest, au 6e corps sur Nubécourt-Sommaisne ; deux divisions de réserve devaient appuyer, à Souilly, la droite du 6e corps ; une autre se tiendrait en réserve à Chaumont-sur-Aire, la 54e division de réserve à Rembercourt-aux-Pots ; la 7e division de cavalerie serait dirigée sur Lisle-en-Barrois ; enfin, la 72e division de réserve sur Souhesme-la-Grande.

LA BATAILLE POUR REVIGNY

D'après les ordres donnés respectivement, pour la même heure, dans les deux camps, la bataille s'engagera donc dès l'aube, le 6 septembre.

Le Kronprinz part à fond de train en direction de Bar-le-Duc ; n'emmenant que ses troupes combattantes, il laisse ses convois à la traîne à la hauteur du camp retranché. La 72e division de réserve (général Heymann), avec seize bataillons, son artillerie de 75 et une batterie de 95, sort de la place à 4 heures du matin, passe à 6 heures au point initial de Baleycourt et se met à jeter le désarroi dans les parcs ennemis échelonnés le long de la Cousances ; en outre, deux divisions de réserve, descendant lentement, et assez mal gardées, des hauteurs de la forêt de Souilly, s'avançaient en direction de Beauzée-sur-Aire pour prêter la main au 6e corps (général Verraux) qui se battait au Sud.

Mais l'offensive du Kronprinz n'est pas arrêtée pour cela : l'artillerie du XVIe corps

canonne violemment les régiments de réserve dans Rignancourt ; puis, filant vers le Sud, l'armée allemande fonce sur les deux corps de Sarrail allongés en avant de la trouée de Revigny. En raison même de la force d'impulsion des trois corps allemands resserrés dans l'étroit couloir, ils écrasent tout devant eux. L'aile gauche de Sarrail extrêmement mince et qui, en vérité, n'était qu'un cordon, commença à plier devant le VIe corps allemand dans la région Sommeilles-Noyers-Laimont. C'est une véritable surprise et une pénible odyssée pour le 5e corps (général Micheler).

Le contact est pris, dès 5 heures du matin, entre la 10e division et l'ennemi qui s'est infiltré entre les hauteurs de Noyers-Brabant-le-Roi et la forêt de Belnoue. La 10e division (général Roques) tenait Noyers et Brabant-le-Roi. Le 89e, violemment attaqué à Brabant-le-Roi, fait un mouvement en arrière sur Villers-aux-Vents.

A 7 heures, l'ordre arrive à la 10e division de reprendre Laheycourt et de chasser l'ennemi de la forêt. Le 31e régiment d'infanterie est envoyé à l'aide à Villers-aux-Vents avec deux groupes de l'artillerie du corps. L'artillerie lourde ne peut gagner que la cote 160 en raison du mauvais état du chemin.

Le général Roques, commandant la 10e division, est surpris par ce recul et tué à bout portant d'un coup de carabine par un cavalier allemand. Cette mort tragique ajoute au désarroi.

Les régiments ne se sentent plus en main : une retraite à large envergure commence : à 10 heures, le 131e se replie sur Louppy-le-Château. A 11 h. 15, l'artillerie évacue la côte de Villers-aux-Vents et se replie sur Laimont. L'ennemi s'est emparé de Brabant-le-Roi et attaque Laimont. A 15 heures, Villers-aux-Vents est pris. La 10e division a reflué à l'est du bois Bugné, de Louppy-le-Château et Villotte-devant-Louppy. Toute la gauche cédait. Le corps d'armée bousculé dans les bois est rejeté en arrière en direction de Louppy. L'ordre vient au 46e de garder à tout prix Revigny déjà bombardé par la gauche. Mais la 4e armée qui devait s'étendre jusque là, était arrêtée à Sermaize et le 46e était déjà à Bussy-la-Côte.

Par suite du manque de liaison entre les deux armées, Revigny était sans défense, au milieu d'une trouée d'une dizaine de kilomètres. C'était le point faible de la manœuvre de Sarrail.

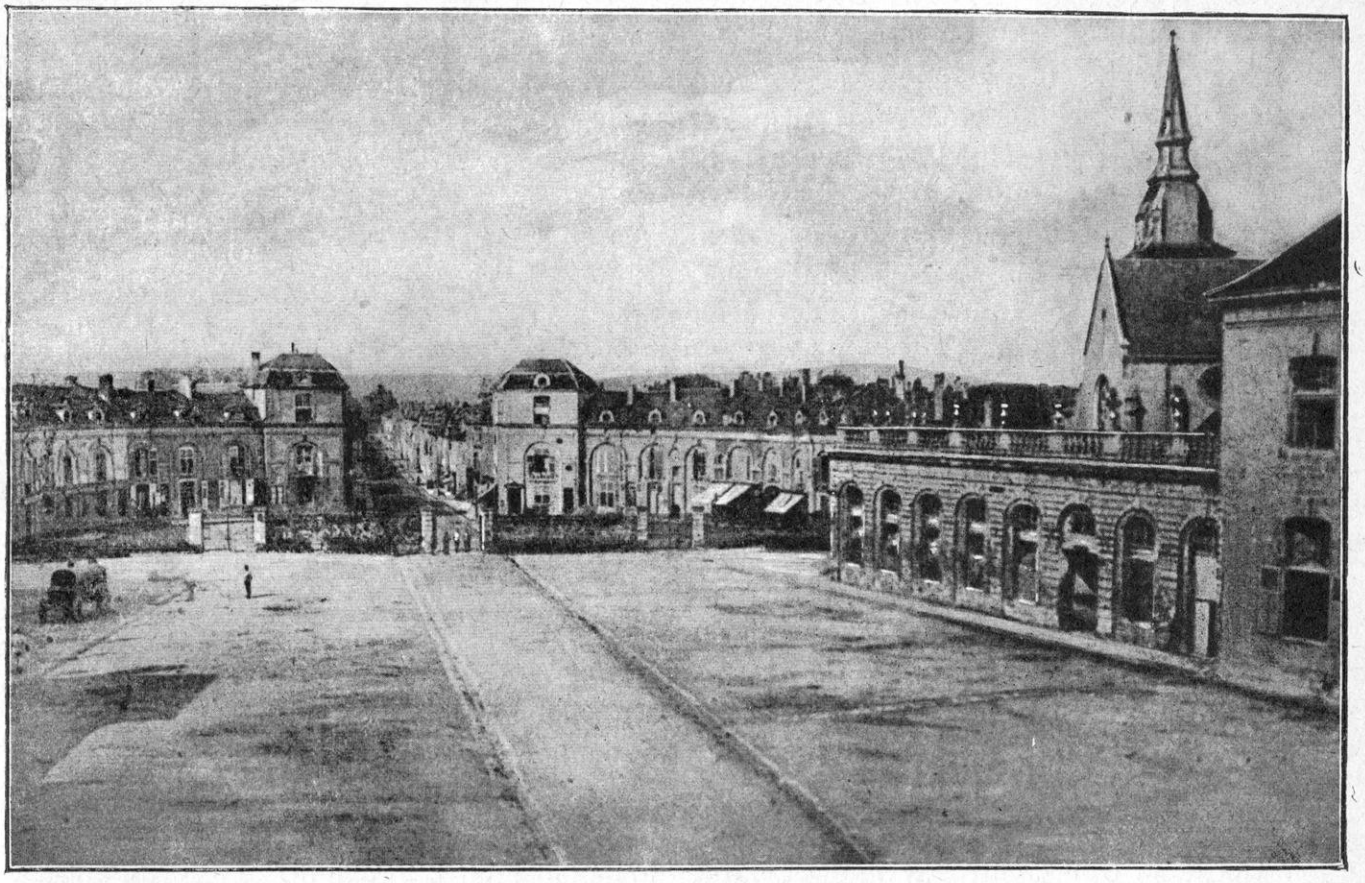
Le recul du 5e corps avait sérieusement compromis le sort du reste de l'armée. Le 6e corps combattait au centre. Il avait reçu l'ordre d'attaquer dès la première heure en opérant face à l'Ouest pour appuyer la 4e armée : mais, au préalable, il doit passer sur le corps des colonnes ennemies qui défilent en face de lui, se portant vers le Sud.

La 12e division attaquera sur Sommaisne, la 40e division sera rassemblée sur Seraucourt, Rignancourt, la 107e brigade (de la 54e division de réserve) en réserve à l'est de Rembercourt.

Tout est en ordre : on va procéder à l'offensive prescrite quand l'ennemi prend les devants et attaque. La 17e brigade, détachée du 5e corps, est bousculée et Vaubécourt est pris sous le feu d'une formidable artillerie de gros calibre. La 40e division (général Leconte) se jette dans la mêlée par Deuxnouds, Bulainville ; la 12e division la suit et marche sur Èvres. Le 3e groupe de divisions de réserve (général Pol Durand) se développe sur Ippécourt.

Le combat est général à 10 h. 30. Les forces françaises ont en face d'elles le XVIe corps allemand. Le 6e corps hésite sous le feu violent de l'artillerie allemande. Le général Herr s'approche du général Verraux et lui dit : « Il nous faudrait des avions. » Ce mot, comme nous allons le voir, est gros de conséquence. Le général Verraux téléphone que les avions disponibles soient mis à la disposition de son artillerie.

Cependant, la 12e division poursuit fort heureusement sa progression, tandis que la 40e division subit des pertes cruelles, surtout à la 79e brigade.



COMMERCY. — LA PLACE DU FER A CHEVAL

Voici, en particulier, d'après un carnet de route, le combat de Beauzée-Sommaisne engagé par la 12e division :

« La 23e brigade (général Huguet) attaque sur la croupe sud de Beauzée, la 24e (colonel Gramat) à gauche. Le 132e, d'abord réservé, reçoit dans l'après-midi, l'ordre d'attaquer dans la direction Sommaisne-Pretz-en-Argonne, en liaison à sa gauche avec les éléments du 5e corps. La 75e division de réserve et la 67e division de réserve, venant toutes deux de Verdun, attaquent à droite de la 12e division d'infanterie sur Beauzée et au Nord.

« Le 132e, dans un élan magnifique, comme aux grandes manœuvres, enlève Sommaisne et continue son mouvement sur les croupes au Nord-Ouest. On voit une batterie ennemie se retirer au trot sur le chemin de Sommaisne à Pretz-en-Argonne.

« Elle est aussitôt prise sous le feu de notre artillerie. Mais les éléments du 5e corps, immédiatement à gauche, se retirent vers le Sud. Le 132e reçoit d'enfilade des feux de mitrailleuses. Malgré l'énergie de son chef (lieutenant-colonel Bacquet), il reflue, violemment canonné par l'artillerie. Le commandant de la brigade parvient à limiter le recul au nord de la petite voie ferrée. L'artillerie divisionnaire a subi des pertes sensibles. Malgré tous les efforts pour reprendre Sommaisne, le manque d'artillerie arrête le combat. Il cesse à la tombée de la nuit. Mais l'ennemi n'avance plus. On voit brûler Beauzée, Sommaisne, Amblaincourt (1). »

Dans l'ensemble, le résultat serait satisfaisant ; car l'ennemi, lui aussi, est cruellement éprouvé, si le sort du 5e corps ne mettait pas l'ensemble de l'armée en péril.

La situation de Sarrail était, en effet, des plus critiques. Sa gauche ayant plié, la manœuvre sur le flanc de l'ennemi n'avait plus qu'une portée secondaire. Avant tout, il fallait résister à son choc de face : car la trouée de Revigny, but de celui-ci, était dégarnie de troupes et, au lieu de pouvoir compter sur le concours de l'armée Langle de Cary, c'était l'armée Langle de Cary (2e corps : général Gérard) qui, comme nous l'avons dit, réclamait du secours vers Sermaize (message téléphoné du 5e corps, vers 13 h. 45).

Cependant, la résistance de l'armée Sarrail

(1) Voir également, sur le combat de Sommaisne, le vivant récit de Maurice Genevoix : *Sous Verdun*, p. 37.

commence à préoccuper, d'autre part, l'État-Major du Kronprinz (le général Schmidt von Knobelsdorf, chef d'état-major, et le major von Heymann). Oui, sa tête avance; mais son corps est accroché de toutes parts, comme un sanglier qui fonce tandis qu'une meute s'est jetée sur lui : les troupes de Verdun attaquent les convois et parcs ennemis à Julvécourt-Ippécourt ; le 6e corps attaque face à l'ouest de Nubécourt à Sommaisne ; la 7e division de cavalerie débouche de Lisle-en-Barrois dans la même direction ; deux divisions de réserve du groupe Pol Durand combattent à la droite du 6e corps à Saint-André et la 3e division à Chaumont-sur-Aire.

A la nuit, le 6e corps s'est reformé et reste sur la ligne suivante : la 12e division vers Rembercourt ; la 40e division au nord de Seraucourt ; la 107e brigade à gauche du corps d'armée ; la 17e brigade en face de Vaubécourt.

Le 5e corps a, il est vrai, été refoulé sur la ligne Laheycourt-Laimont ; et ce village qui est la clef de la trouée entre Revigny et Bar-le-Duc, est bombardé. Mais le corps obéit à l'ordre qu'il a reçu de tenir coûte que coûte sur Villotte-Laimont. Il s'organise pour résister, et, en somme, il barre encore la trouée. Pourtant, un incident grave se produit : Revigny succombe et, de Revigny, l'ennemi canonne le flanc gauche du corps découragé. On est sans nouvelles du 8e chasseurs à cheval vers Contrisson.

Donc, le Kronprinz l'emporte, mais il se sent, en même temps, singulièrement entravé dans son succès. Doit-il continuer à foncer à travers la trouée de Revigny ? Doit-il, selon les ordres, marcher sur Bar-le-Duc coûte que coûte ?

Même embarras du côté de Sarrail : Faut-il lâcher Verdun et porter toutes ses forces sur la coupure déjà ouverte à Revigny ; ou bien faut-il tenir la ligne entière au risque de laisser rompre le front ?

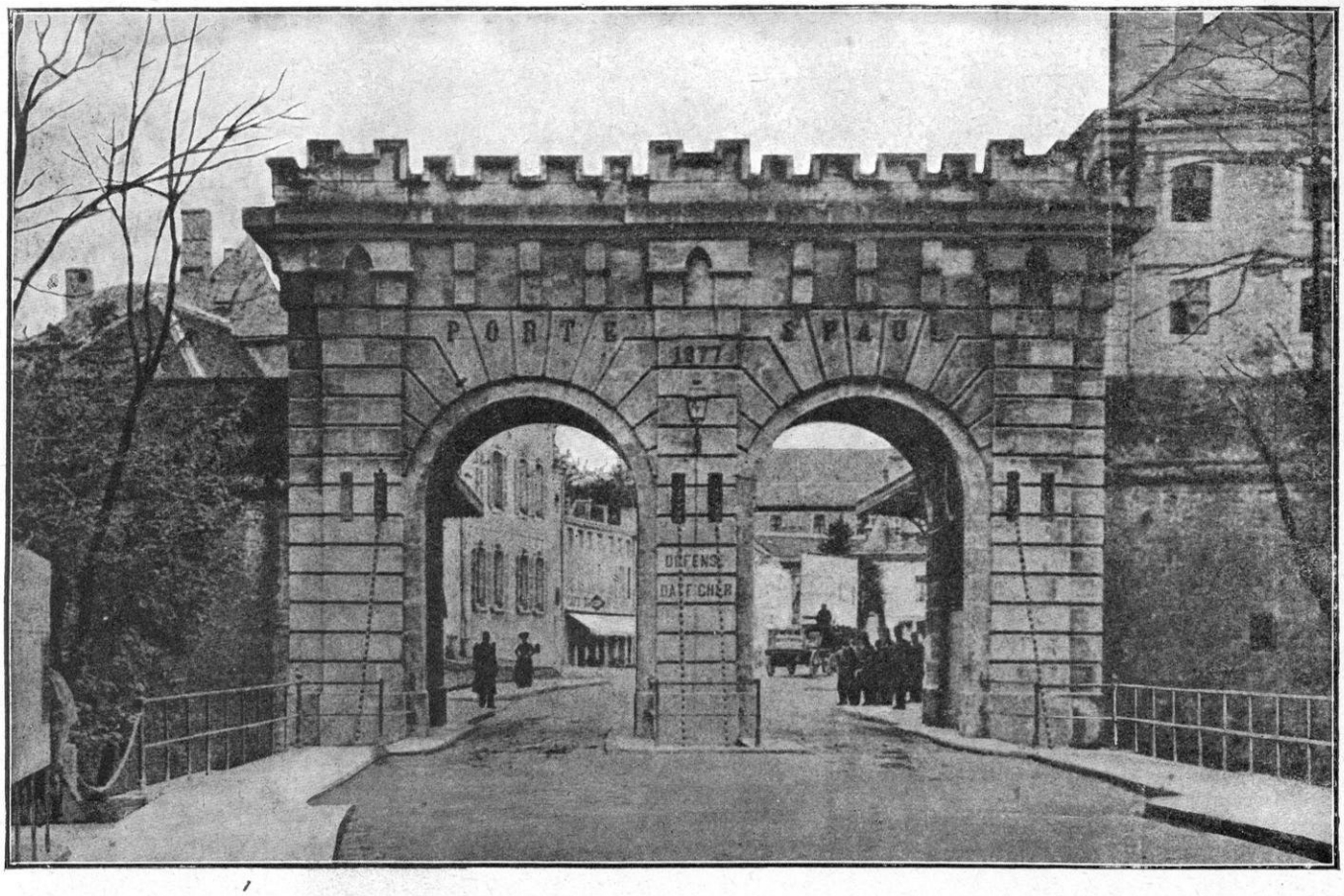
L'extension de la 3e armée sur un front de 50 kilomètres rend bien difficile la double tâche qu'elle avait assumée, d'une part, de maintenir les contacts avec Verdun et, d'autre part, de maintenir les liaisons avec la 3e armée. Évidemment, la place isolée pendant quelques heures ne succombera pas, tandis que la bataille perdue et la grande armée de Joffre enfoncée à Revigny et à Bar-le-Duc, c'est le plan allemand qui réussit. Nous le savons, nous qui lisons dans les ordres allemands : la bataille de la Marne gagnée (et encore douteusement le 8) à l'Ouest semble perdue irrémédiablement à l'Est. Nos trois armées de Nancy, Verdun et Épinal sont coupées et bloquées dans les places ou rejetées sur la Suisse.

Il y eut là une heure de terrible angoisse.

Heureusement, la manœuvre de Joffre a paré d'avance, ici comme à la trouée de Mailly et comme à Sézanne. Elle intervient à l'heure exacte. De même que le 21e corps enlevé à Dubail en pleine bataille arrivait pour soutenir de Langle de Cary, le 15e corps enlevé à Castelnau en pleine bataille, arrivait pour soutenir Sarrail. Il était annoncé depuis deux jours ; il était à proximité. Le 6, au soir, à l'heure la plus critique, ses avant-gardes débouchaient dans la trouée. Si l'on tient seulement quelques heures, ses gros seront en ligne pour le lendemain.

Confiant dans cette intervention maintenant assurée, s'obstinant d'ailleurs dans son système un peu risqué de garder le contact avec la place, Sarrail envoie sa 7e division de cavalerie (général d'Urbal) surveiller les mouvements qui deviennent inquiétants d'un corps ennemi (nous savons que c'est le Ve) qui s'infiltre dans la Woëvre ; il insiste, en même temps, pour obtenir de Verdun le maximum de secours et il donne à tout son monde l'ordre de tenir coûte que coûte.

Durant l'après-midi du 6, le combat se poursuit jusqu'à la nuit avec des alternatives diverses sur tout le front, depuis Julvécourt jusqu'à Laimont. En fin de journée, la 72e division de réserve de Verdun se maintient à Ville-sur-Cousances et à Julvécourt, harcelant toujours, des bois de Prix-Saint-Pierre et de Souhesme, les communications du Kronprinz ; le



VERDUN. — LA PORTE SAINT-PAUL

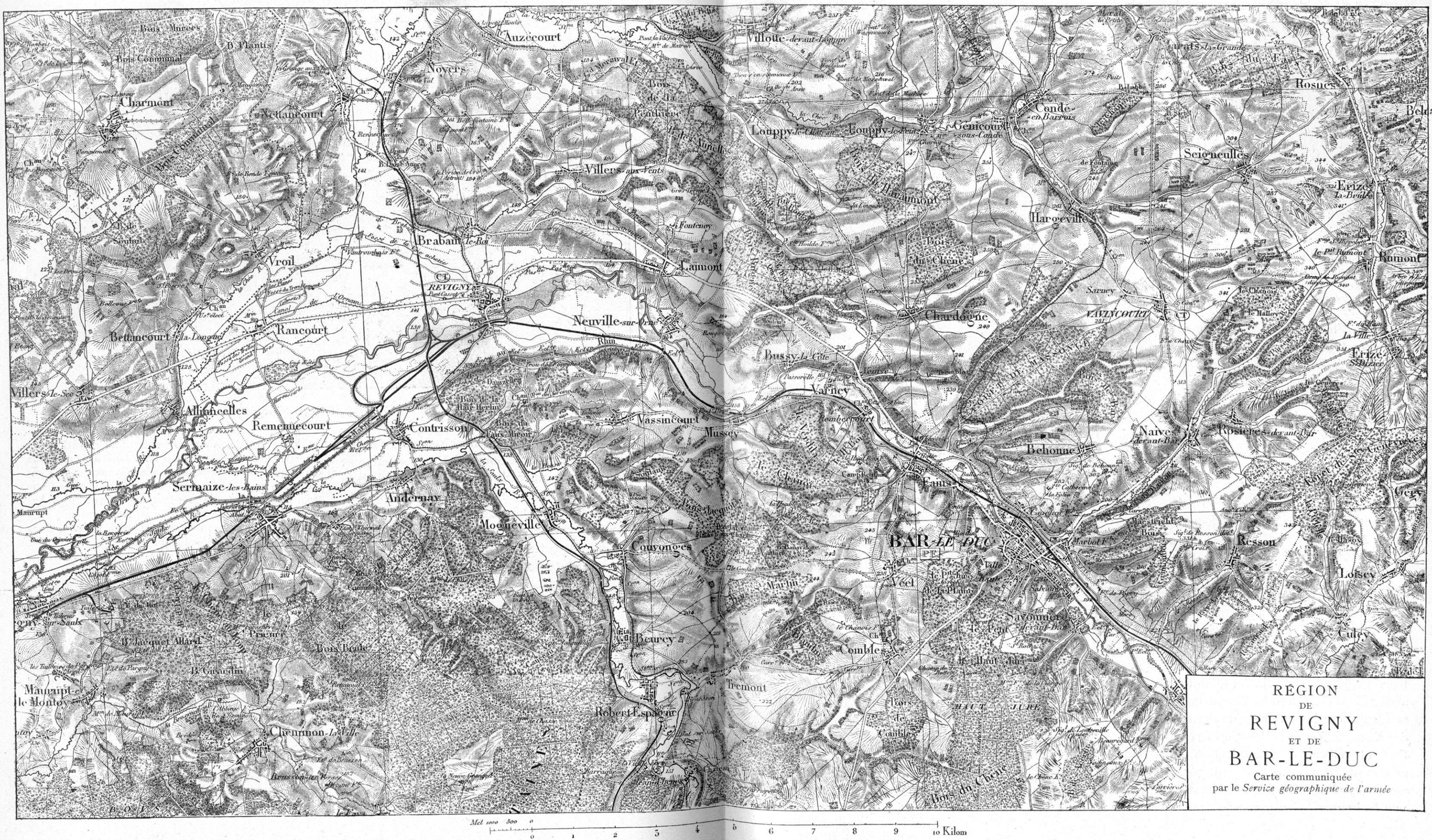
6e corps et la division de réserve de renfort tiennent la ligne de Souilly à Rembercourt par Séraucourt ; un récit du combat pour le bois d'Ahaye, qui est une des clefs de la manœuvre par le flanc et des relations avec la place de Verdun, donne une idée très exacte et très vivante de cette manœuvre qui reste toujours si menaçante pour les arrières du Kronprinz :

« 6 *septembre* (1). — Notre 26e bataillon parti de Vincennes, était affecté maintenant à la 79e brigade. La 40e division faisait partie du 6e corps, au centre de la 3e armée.

« A deux heures du matin, notre bataillon quitte Chaumont-sur-Aire. Nous avions fort mal dormi : mais l'ordre de reprise générale de l'offensive rend à nos chasseurs cette énergie que la fatigue des jours précédents avait mise à une forte épreuve. Nous sommes chargés, avec le 25e bataillon, d'occuper la lisière nord du bois d'Ahaye et la lisière ouest du bois de Moineville au sud-ouest de Souilly, pour permettre à la 40e division qui se trouve dans la région de Deuxnouds, de prendre l'offensive vers le Nord avec Saint-André pour objectif... Le bois d'Ahaye recouvre les trois quarts d'une immense croupe en forme de triangle dont Heippes et Deuxnouds seraient les sommets à la base et Saint-André au Nord-Ouest, le troisième sommet vers lequel la croupe ardue d'abord s'étale largement. Le bois de Moineville au Nord, sur une série d'ondulations, en est profondément séparé par un thalweg où passe la route Heippes-Saint-André.

« L'artillerie ennemie commence à donner et vers 9 h. 30 nous sommes arrosés sur la lisière du bois d'Ahaye ; une heure après et jusqu'à la fin de l'après-midi, nous serons très violemment pris à partie. On aperçoit quelques patrouilles allemandes, mais pour ne pas déceler leur présence, nos compagnies s'abstiennent de tirer... Il est midi. Voici que les masses ennemies commencent à sortir de Saint-André à 1.500 mètres de nous. L'attaque se dessine ; car nous ne voulons ouvrir le feu qu'à excellente portée... Cependant, l'attaque allemande a progressé et a pénétré dans le bois de Moineville qui n'est pas occupé. Heureusement que notre section de mitrailleuses installée au point culminant du bois, à quelques mètres de la lisière, a ouvert un feu violent et très efficace sur l'ennemi qui débouche... L'attaque allemande progressant de flanc, devient de plus en plus pressante et doit être menée par au moins un bataillon. Nos deux compagnies sont successivement décimées ; une grande partie de nos chasseurs tombe. Tous les officiers de la 4e sont tués ou

(1) Carnet de route du sous-lieutenant Valoque, du 26e bataillon de chasseurs, dans Ginisty: *La guerre par les combattants*, page 296.



RÉGION DE REVIGNY ET DE BAR-LE-DUC

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée*

blessés... Il est près de 15 heures ; arrivant de Heippes à travers bois, débouche un bataillon du 255e qui tente, vainement aussi, de protéger notre flanc droit, que l'ennemi déborde de plus en plus. Celui-ci met un tel acharnement dans son effort que des renforts, pensons-nous, lui sont aussi arrivés. Une mêlée indistincte où l'on se fusille à bout portant se produit.

« Notre droite entamée a permis aux Allemands de reprendre sur notre front entier leur attaque... Nos pertes sont de plus en plus douloureuses ; le chef de bataillon n'a plus en mains que trois sections à engager pour le suprême effort.

« Nos ailes sont débordées ; le bataillon est attaqué de tous côtés, sauf au Sud par des forces très supérieures en nombre : tout le régiment ennemi est sur nous... Il est dix-huit heures ; la nuit tombe, notre énergie va avoir sa récompense : le bataillon est enfin parvenu à fixer les Allemands. Si la lutte continue, la pression semble moins ardente... L'attaque allemande a été brisée. Malgré le nombre, le bois d'Ahaye est resté au 26e bataillon de chasseurs. A 17 h. 30, il ne se trouve plus un seul ennemi valide dans notre bois ».

C'est à l'héroïsme anonyme de ces braves gens qu'est dû le salut de la France ; et ces exploits qui domptent la *fureur allemande* se reproduisent sur toute la ligne du front.

Il est vrai, le 5e corps a plié, mais s'étant ressaisi maintenant sur le front Villotte-devant-Louppy, Neuville-sur-Orne, Vassincourt, il n'a pas perdu les ponts de Vassincourt, Mussey, Varney, ce qui, provisoirement, du moins, sauve Bar-le-Duc.

ROLE DE L'ARTILLERIE A LA 3e ARMÉE ET NOTAMMENT AU 6e CORPS

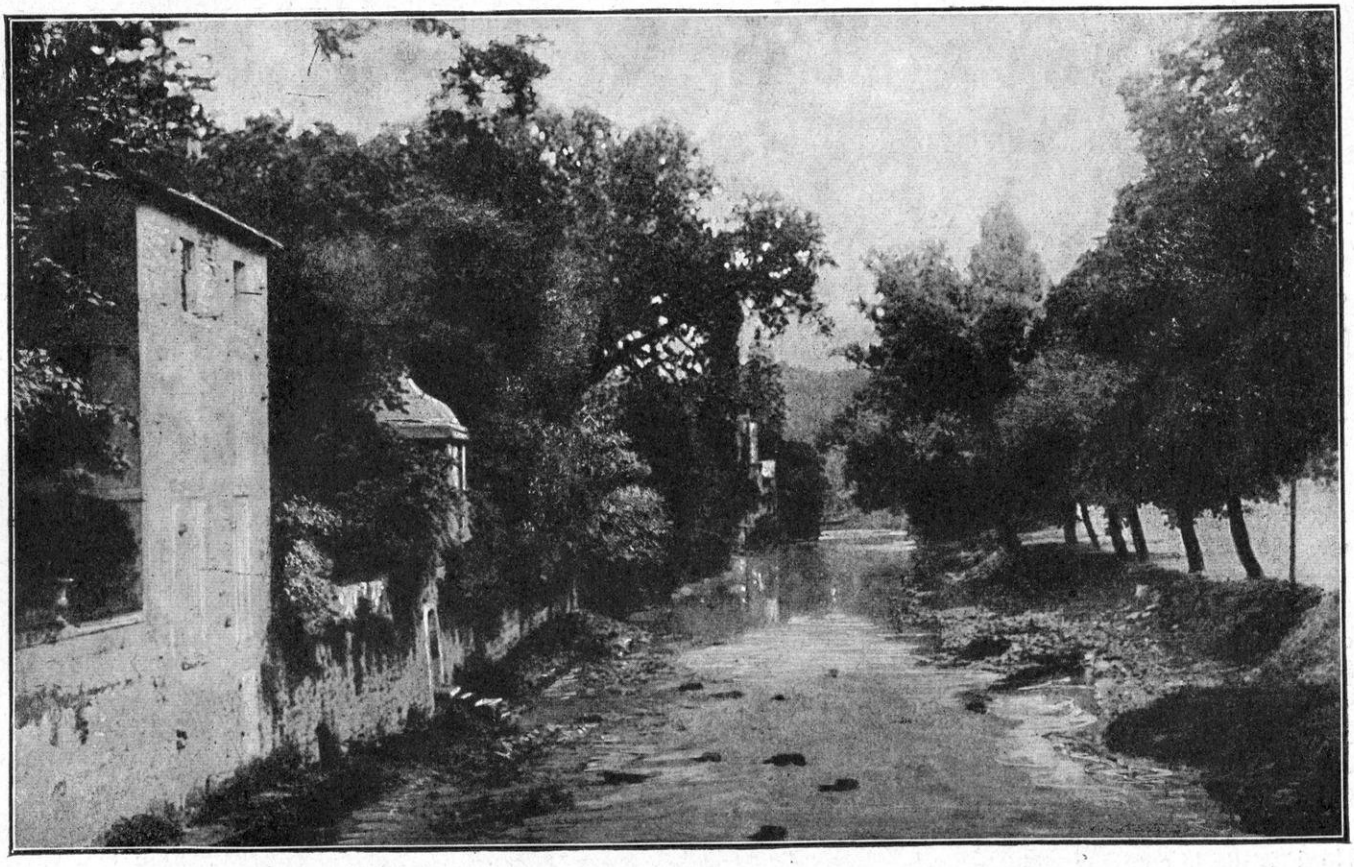
Nous avons relevé, au cours de la journée du 6 septembre, le rapide dialogue qui s'était engagé entre le commandant du 6e corps (général Verraux) et le général Herr, commandant l'artillerie du corps. Ce n'étaient pas des paroles vaines. Elles indiquent un « tournant » de la guerre à la suite des instructions générales de la fin d'août dont nous avons dit ci-dessus toute l'importance. Un des artilleurs les plus autorisés de l'arme va serrer de près sur le terrain l'exécution de ces prescriptions et, relevant leur application, nous donnerons un des éléments d'appréciation qui auront la plus réelle importance au point de vue technique et au point de vue du succès de la bataille. Nous extrayons donc d'un document des plus précis des renseignements qui exposeront ce rôle de l'artillerie dont l'action est trop souvent méconnue dans les exposés de la guerre :

« En 1914, le 6e corps disposait de deux batteries de 120 L. à tracteurs et de deux batteries de 120 constituées par du matériel et du personnel prélevés sur la place de Verdun, auxquelles avaient été affectés des détachements d'attelages. Ces unités, formées récemment, manquaient d'homogénéité ; leur personnel était incomplètement instruit ; faute d'entraînement, elles étaient peu mobiles ; enfin leurs cadres étaient enclins à utiliser la portée de leur matériel plus pour rechercher la protection que pour prolonger en profondeur l'action du canon de campagne.

« Heureusement, les batteries à tracteurs furent laissées jusqu'en septembre à la disposition du 6e corps ; le perfectionnement de leur instruction put donc être obtenu ; elles étaient devenues manœuvrières et savaient s'employer hardiment côte à côte avec l'artillerie de campagne.

« L'artillerie partait en campagne sans avions qui lui fussent propres. Peu d'observateurs avaient encore été formés en temps de paix ; la méthode de réglage réglementaire ne permettait, d'ailleurs, d'assurer le tir que d'une batterie à la fois par une observation à faible altitude. Toutefois, la formation d'observateurs d'artillerie spécialisés, entreprise par le 6e corps au Camp de Châlons, en 1913, avait permis de s'évader de ce cas et, sous l'inspiration du général N., une méthode nouvelle était née qui, par le survol des objectifs à grande altitude, la constatation des effets des feux substituée à l'observation de quelques coups de réglage, la correspondance des avions avec la terre, obtenue en donnant un sens à leurs évolutions, devait assurer rapidement, au cours même du vol, le réglage d'un ensemble de batteries sur un ensemble d'objectifs. Aussi, lorsqu'un, puis deux avions furent mis à la disposition du corps d'armée, que des observateurs leur eurent été affectés, l'artillerie du corps posséda vite un instrument de reconnaissance et de réglage sûr *qui, à la Marne, était déjà susceptible d'un plein rendement.*

« L'expérience de la guerre des Balkans avait montré que quelques travaux de fortification de campagne *exécutés par l'artillerie* diminuaient ses pertes dans de fortes proportions. Cette pratique, que les règlements n'avaient pas encore homologuée, avait été adoptée dès avant la campagne par l'artillerie du 6e corps d'armée. Son personnel, exercé à construire rapidement quelques retranchements d'un type connu de tous, utilisa ce procédé dès les premiers combats. Il arriva ainsi au moins à peu près intact, au physique comme au moral. De plus, le mécanisme de tir qui devait bientôt se généraliser sous le nom de tir de barrage, devint rapidement d'un usage courant.



BAR-LE-DUC. — VUE DE L'ORNAIN, PRISE DU PONT DU LYCÉE

« Ces deux facteurs devaient permettre à l'artillerie de faire bonne figure dans les combats qui marquent la limite de l'offensive allemande.

« Au moment où, le 6 septembre, les Allemands reprennent le contact avec la 3e armée, l'artillerie du 6e corps comprend :

3 groupes du 25e rég. (artillerie de la 12e division).
3 groupes du 40e rég. (artillerie de la 40e division).
2 groupes du 46e rég.
1 groupe du 31e rég. (artillerie de corps).
1 groupe du 44e rég.
2 groupes de 120 L à tracteurs (4 batteries).
2 groupes de 120 à chevaux (6 batteries).

« Pendant la période du 6 au 13 septembre, c'est-à-dire pendant la bataille de la Marne, la quantité d'artillerie lourde dont disposait le 6e corps a varié par suite de détachements et de rattachements successifs ».

Donnons maintenant un *Extrait du Journal de marche de l'artillerie du* 6e *corps d'armée*, pour mieux faire comprendre encore l'application des nouvelles méthodes sur le terrain. On verra, pour ainsi dire, naître devant soi le système de guerre qui dominera pendant tout le reste de la campagne.

Voici, d'abord, minutieusement relevée, la journée du 6 septembre, vue exclusivement par *l'œil de l'artilleur*.

« 6 *septembre* 1914. — D'après les ordres donnés, la 12e division d'infanterie doit tenir le front Sommaisne, cote 264 — La Papeterie — cote 294.

« La 40e division d'infanterie agiras ur le flanc gauche de l'ennemi.

« L'artillerie de corps et l'artillerie lourde reçoivent les ordres du général commandant l'artillerie chargé de coordonner leurs efforts avec ceux de l'artillerie de la 12e division.

« L'artillerie de la 12e division est établie : 1 groupe (commandant Martin) à l'est de Beauzée avec zone d'action sur la vallée de l'Aire jusqu'au Bois de Renonlieu exclu ; 1 groupe (commandant Bastard) à l'ouest de Beauzée avec zone d'action entre l'Aire et le bois de la Héronnière et le 3e groupe (commandant Maître) au sud de Beauzée avec ligne générale cote 269-Evres.

« Le général répartit alors les missions de la façon suivante :

« Il conserve au 25e régiment la part d'objectif qui lui a été faite.

« 1 groupe d'artillerie de corps et l'artillerie lourde 4 à tracteurs battent la vallée de l'Aire, la rive droite de Beauzée à Saint-André et flanquent la lisière Nord-Ouest du Bois de l'Abbaye ; le reste de l'artillerie de corps ainsi que les 5 batteries d'artillerie lourde 4 à

chevaux battent la position ennemie sur la rive gauche de l'Aire.

« Les positions de l'artillerie de corps sont alors les suivantes :

« 1 groupe du 46e en arrière de la route qui va de Beauzée à la cote 269.

« 1 groupe du 46e à l'ouest de la Fontaine au Saule.

« 1 groupe du 31e sur la rive droite de l'Aire en arrière d'Amblaincourt.

« 6 *heures.* — 1 groupe d'artillerie lourde à chevaux et 1 groupe d'artillerie de corps (44e) sont mis à la disposition de la 107e brigade qui doit faire une contre-attaque sur Vaubécourt.

« Les batteries d'artillerie lourde à tracteurs sont placées à 1 kilomètre au sud des Anglecourt et les batteries d'artillerie lourde 4 à chevaux : 3 batteries au sud de la cote 302 et 2 dans le ravin au Nord-Est de la cote 302.

« 8 *heures.* — Déclanchement de l'attaque de la 12e division sur Sommaisne ; elle est appuyée par l'artillerie et réussit ainsi à prendre Pretz-en-Argonne.

« 10 *heures.* — La 40e division commence son attaque. Elle est appuyée par l'artillerie lourde.

« 12 *heures.* — Un avion est mis à la disposition de l'artillerie; mais, celle-ci n'ayant pas été avisée en temps utile, son observateur n'a pu être prévenu. Le pilote monte seul et rapporte des renseignements insuffisants. Le manque d'essence l'empêche de faire un nouveau vol avec un observateur (voilà les premiers tâtonnements inhérents à toute naissance des choses : la vie est prise sur le fait).

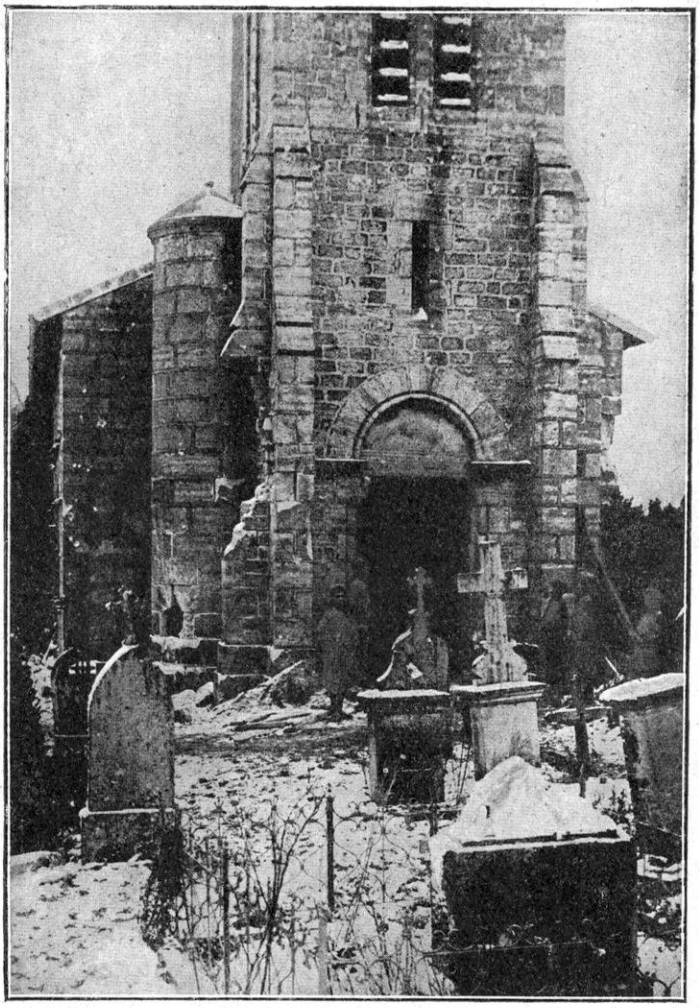
« 15 *heures* 45. — Un deuxième avion est mis à la disposition de l'artillerie en même temps que les groupes détachés sont remis sous le commandement du général Herr, qui a l'intention de reprendre la lutte d'artillerie dès qu'il aura été renseigné par l'avion sur les positions de l'ennemi.

« L'insuffisance des moyens d'information, l'insuffisance en quantité de l'artillerie légère, la pénurie des munitions lourdes (le général est informé qu'il ne peut plus être ravitaillé pour le 120) sont jusqu'à cette heure les seules causes de l'insuccès de l'artillerie. (Critique précise qui va devenir mère de toute nouveauté).

« 16 *heures.* — La 40e division tient la route allant de Beauzée à la cote 264 ; elle ne peut déboucher. Son artillerie trouve difficilement des positions à cause des pentes trop raides. Elle doit attaquer Bulainville et demande à être soutenue au signal de Beauzée, à la cote 263 et à Bulainville.

« Le général fait battre la cote 263 par le 3e groupe du 46e.

« 17 *heures.* — Les troupes qui attaquent Pretz-en-Argonne et Sommaisne sont ramenées par une contre-attaque allemande, tandis que l'artillerie lourde allemande couvre de projectiles la ligne du chemin de fer. A la faveur de ce feu très violent, l'infanterie ennemie progresse. Le général fait replier par échelons son artillerie de corps qui n'est plus couverte par aucune infanterie. Le 25e régiment d'artillerie, maintenu à tort sur place, a deux de ses batteries envahies par l'infanterie ennemie. Ces batteries subissent des pertes considérables en personnel et en matériel qu'elles ne peuvent emmener sous le feu ; le chef d'escadron Bastard est tué.



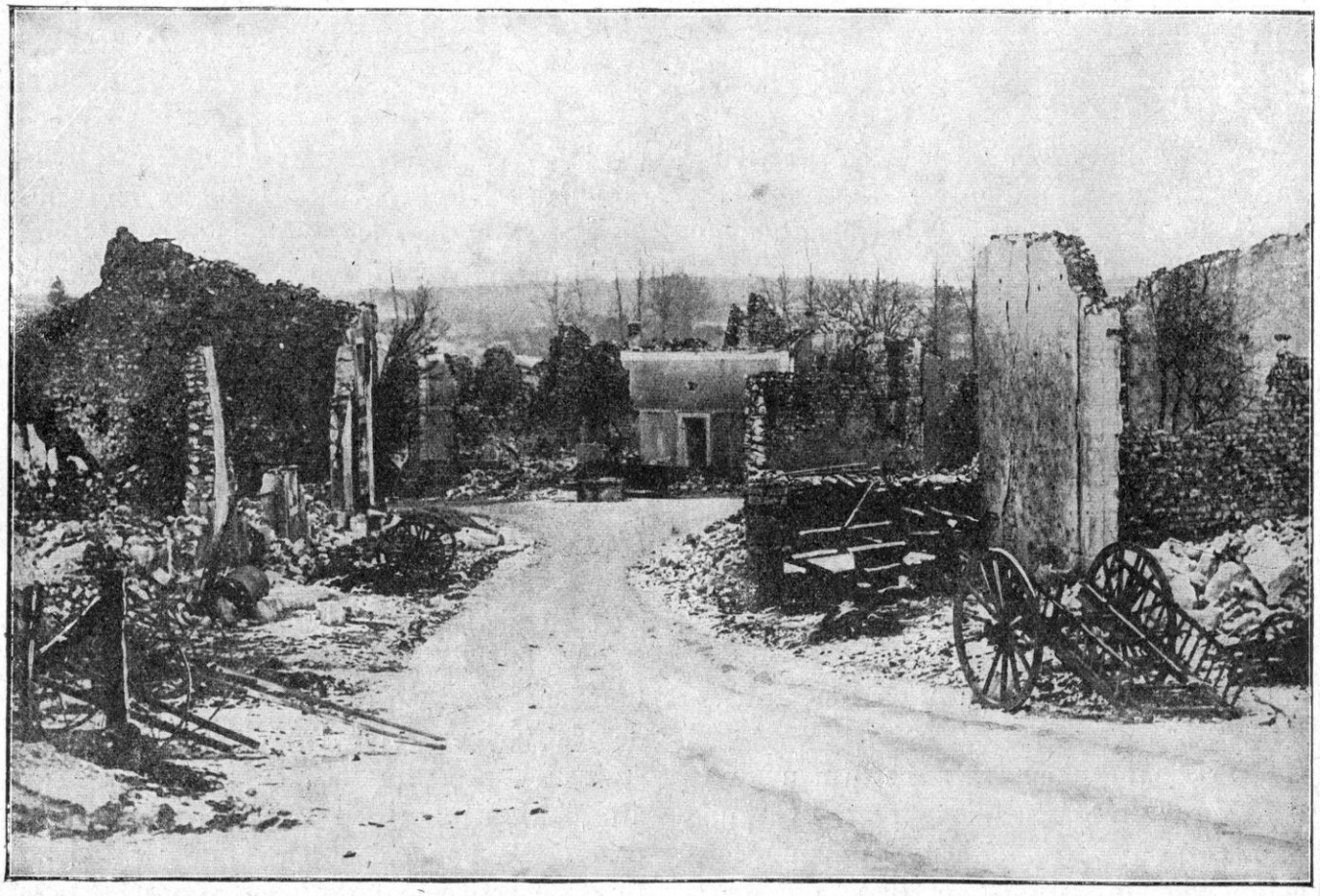
IPPÉCOURT. — L'ÉGLISE BOMBARDÉE

« A ce moment, le groupe Carvalho du 44e que le capitaine Mussel est allé chercher près de Rembercourt, se met en batterie vers la Fontaine des Trois Évêques pour enfiler le couloir de Sommaisne. Les autres batteries du 46e en batterie vers la cote 309 prennent sous leur feu les débouchés de l'attaque.

« La nuit, les batteries restent sur leurs positions prêtes à tirer.

« Centre de ravitaillement : cote 311 — 500 mètres sud-ouest d'Erize-la-Grande. »

Voici seulement la bataille amorcée. Ce sont les premiers tâtonnements. Nous suivrons le rôle de l'artillerie de jour en jour et nous le verrons grandir jusqu'à l'heure où il devient prédominant et décide du sort de la bataille.



IPPÉCOURT. — L'ENTRÉE DU VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

L'OBJECTIF DE MOLTKE ET LE COUP D'ŒIL DE JOFFRE DANS LA BATAILLE DE L'ARGONNE

La journée du 6 septembre, à la 3e armée française et à la Ve armée allemande, s'était donc caractérisée par une bataille de rencontre, le Kronprinz marchant sur Bar-le-Duc, Sarrail cherchant à rejeter avec le gros de ses forces, de front et de flanc, en direction de la forêt d'Argonne, les colonnes ennemies qui en débouchaient et montaient vers le plateau du Barrois. Le résultat de la journée du 6 était celui-ci : à droite, une menace restait suspendue par Sarrail sur la Cousances contre les communications allemandes; le centre, cependant, n'avait pu progresser, l'ennemi tenant déjà avec toutes ses forces les bords de la cuvette de Triaucourt ; la gauche, enfin, que Sarrail avait constituée en flanc défensif à l'endroit précis où le Kronprinz attaquait à fond, avait dû céder du terrain et c'est bien là qu'était le danger, à la liaison entre la 3e et la 4e armée, dans la Trouée de Revigny.

Ainsi, l'effort offensif porté par le général Sarrail au nord de la ligne de contact, était porté par le Kronprinz au sud. Il se produit, de ce fait, une situation qui, éveillant l'attention des deux chefs d'armée, explique le caractère d'indécision qui va marquer la journée du 7 septembre.

Cependant, le Grand Quartier Général, dont le souci constant veille sur les développements de la grande bataille engagée depuis la veille, dans toutes les armées, s'efforce de déterminer l'importance et la direction d'attaque des forces allemandes. Au cours de la retraite des premiers jours de septembre, il avait renforcé ses pivots de manœuvre : c'est ainsi que le général Coutanceau, gouverneur de Verdun, était rentré en possession de ses régiments actifs et de sa 72e division de réserve et avait été renforcé d'une brigade de la 54e division de

réserve, afin de pouvoir, en cas d'investissement, tenir jusqu'au moment où la bataille en rase campagne l'eût dégagé.

Maintenant que la bataille se livrait, englobant la place de Verdun, c'est aux liaisons menacées que se portait toute la sollicitude du Haut Commandement. A vrai dire, il avait, depuis plusieurs jours, le pressentiment de la manœuvre allemande de rupture sur Revigny. De même que, le 25 août, le Grand État-Major de Moltke avait fait attaquer la Trouée de Charmes pour couper l'armée de Nancy de l'armée d'Épinal et pousser sur Neufchâteau, il n'avait précipité ses armées entre la Champagne et l'Argonne que dans le but de foncer par la Trouée de Revigny sur Bar-le-Duc et de lancer la cavalerie sur le plateau de Langres pour détruire les communications des armées de l'Est.

Le 4 septembre, pour parer à cette manœuvre qu'il prévoyait, le général Joffre avait confié le 15e corps à Sarrail. Ainsi, se manifestait l'action vigilante, précise et juste du Haut Commandement, au point exact où elle était nécessaire au salut de la France.

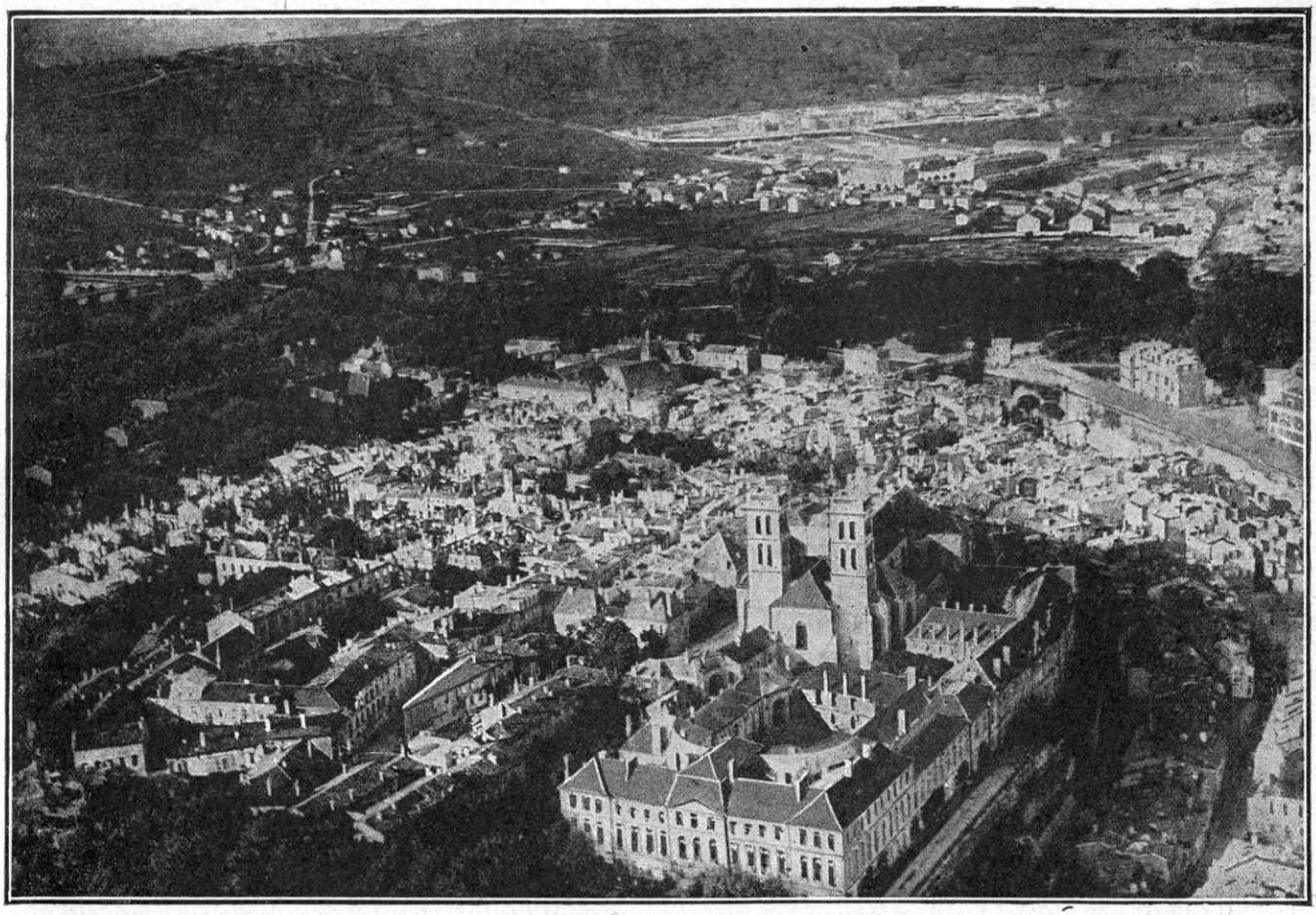
La journée du 6 septembre venait de révéler l'excellence du coup d'œil du Commandant en Chef ; la manœuvre allemande s'étant produite, la place de Verdun participant à la bataille, il importait maintenant, au plus haut point, de *lier* les opérations des 3e et 4e armées et, d'abord, de fixer l'attention des états-majors sur ce point capital. Revigny avait été perdu, le 6, par le 5e corps de l'armée Sarrail, et le 2e corps de l'armée de Langle de Cary avait été violemment attaqué ; le général de Langle avait demandé, à 8 heures du soir, l'aide de la 3e armée. Et c'est à la minute même où le danger grandissait dans la Trouée de Revigny que, sur les plateaux qui dominent Bar-le-Duc, le 15e corps débarquait, à la nuit, une division entre Ligny-en-Barrois et Longeville.

Le Grand Quartier Général, attentif à l'intensité des attaques allemandes sur tout le front de Paris à Verdun et au déplacement de ses propres forces, se montrait surtout préoccupé de la situation aux deux Trouées de Mailly et de Revigny. Le matin du 7 septembre, à 8 h. 45, quand le 15e corps commençait à descendre des collines de Bar-le-Duc, Joffre télégraphiait à Sarrail : « Avec les forces dont vous disposez, vous êtes en mesure de tenir tête et même d'infliger un échec à l'ennemi. Vous apporterez ainsi une aide précieuse à la 4e armée, qui a devant elle des forces importantes et doit constituer à sa gauche de fortes réserves pour contre-attaquer les forces qui assaillent la 9e armée. »

Mais Sarrail, de son quartier général de Ligny-en-Barrois, s'inquiétait surtout de Verdun. Comme le gros de ses forces en était éloigné, il craignait à chaque instant une attaque à fond qui l'eût coupé de la place. Le Haut Commandement se rendait compte, avec plus de clairvoyance, que l'objectif de l'ennemi était au Sud et que les opérations des deux armées du Kronprinz de Prusse et du Kronprinz de Bavière étaient liées et devaient aboutir à l'encerclement de la 3e armée et de la place de Verdun, par Commercy.

Aussi s'efforçait-il de fermer de lui-même les accès que les armées de Moltke avaient reçu mission d'atteindre : l'armée du Kronprinz de Bavière, par Nancy et Toul, l'armée du Kronprinz de Prusse par Bar-le-Duc. L'empereur Guillaume, entouré de son état-major, sur les hauteurs d'Éply, au bord de la Seille, se préparait, en effet, à diriger, le 7 et le 8 septembre, la bataille du Mont d'Amance qui, dans sa pensée, devait lui permettre une entrée solennelle dans Nancy (1). Et c'est à la même heure, le 7 septembre, que le Kronprinz impérial comptait lancer sa cavalerie à sa rencontre sur la Haute Moselle et défiler lui-même dans Bar-le-Duc, à la tête du XVIe corps, le corps de Metz ! Le véritable objectif de la bataille de l'Est, pour le Commandement allemand, se conformait donc exactement aux Instructions générales du 5, citées ci-dessus : il s'agissait d'obtenir, par un coup de force, la liaison entre les Ve et VIe armées, à Com-

(1) V. ci-dessus, t. VII, p. 90.



VERDUN. — VUE GÉNÉRALE PRISE D'AVION

mercy et Toul, sur les hauteurs entre Meuse et Moselle.

Et c'est, par contre, à briser cette manœuvre et à barrer les accès que le Haut Commandement français consacrait toutes les ressources dont il pouvait disposer : jamais tâche ne fut accomplie avec plus de clairvoyance et de fermeté.

L'ARMÉE SARRAIL LE 7 SEPTEMBRE Nous sommes au 7 septembre au matin. Le Grand Quartier Général, tenu au courant du mouvement des troupes ennemies, attire l'attention du général Sarrail sur les inconvénients qu'il y aurait à ce que son armée fût coupée de la 4e armée par une colonne qui a été signalée descendant de Nettancourt vers le Sud, pour atteindre l'Ornain, vers Sermaize. Il s'agit, sans doute, d'une division du XVIIIe corps de réserve, en liaison avec le VIe corps actif à sa gauche. « De même que la 4e armée doit appuyer la droite de la 9e armée, de même il vous appartient de faire sentir votre action à droite de la 4e armée, tout en vous couvrant contre les entreprises de l'ennemi sur votre flanc droit. »

Le général Sarrail, dans ses ordres pour la journée du 7 septembre, maintenait à la bataille, le même caractère que pour la journée du 6, c'est-à-dire la défensive au Sud, l'offensive au Centre et au Nord. En attendant l'arrivée du 15e corps (général Espinasse) qui était en train de débarquer autour de Bar-le-Duc et dont une division se portait en hâte sur les hauteurs de Véel, le 5e corps (général Micheler) devait se défendre face à l'Ouest sur Vassincourt-Neuville-Louppy-Villotte. Le 6e corps (général Verraux) et le groupe des divisions de réserve (général Pol Durand) devaient attaquer en direction du Nord-Ouest.

Le 5e corps, ayant prêté une brigade au 6e corps (la 17e), ne disposait que de la 10e di-

vision (19e et 20e brigades) et de la 18e brigade; ses avant-postes, dans la nuit, tenaient Neuville-sur-Orne, la lisière ouest du bois Bugné, Louppy-le-Château et Villotte-devant-Louppy. La mission confiée par le général Sarrail au général Micheler était de conserver son front; la 10e division, commandée par le général Gossart (le général Roques ayant été tué la veille) était à cheval sur l'Ornain et devait occuper par sa gauche, c'est-à-dire par le 46e régiment, Neuville-sur-Orne et Vassincourt; la 18e brigade (de la 9e division, général Martin) était devant Louppy et Villotte.

De bonne heure, l'artillerie allemande bombarda furieusement le front de l'armée. Au 5e corps, il y eut des alternatives. A la suite du bombardement, Louppy et Villotte furent évacués par la 18e brigade; peu après, ils furent repris, puis, vers six heures du soir, la brigade dut évacuer définitivement les deux villages et reporter ses avant-postes sur les crêtes situées à 1.500 mètres à l'est.

La situation, sans être grave et sans présenter le même caractère que la veille, n'était pas meilleure au Sud, où opérait la 10e division. Un trou d'une dizaine de kilomètres séparait maintenant la 3e armée de la 4e armée : le 2e corps (général Gérard) venait, en effet, de se replier de Sermaize sur Cheminon et les troupes allemandes du XVIIIe corps de réserve (armée du duc de Wurtemberg) et du VIe corps (armée du Kronprinz) en étroite liaison suivant les ordres reçus, cherchaient à déborder, par la vallée de la Saulx et la forêt des Trois-Fontaines, les hauteurs à l'ouest de Bar-le-Duc.

La brèche commençait de s'agrandir : Vassincourt, tenu par le 46e régiment (de la 10e division), dut être évacué et l'artillerie du 5e corps se reporta sur les crêtes au sud de Mussey. Comme la veille, mais moins sensiblement toutefois, le 5e corps avait plié. Afin de maintenir un point d'appui dans la trouée, ordre fut donné au colonel Malleterre, commandant la 19e brigade, de reprendre Vassincourt; l'opération fut tentée dans la soirée, mais ne réussit pas.

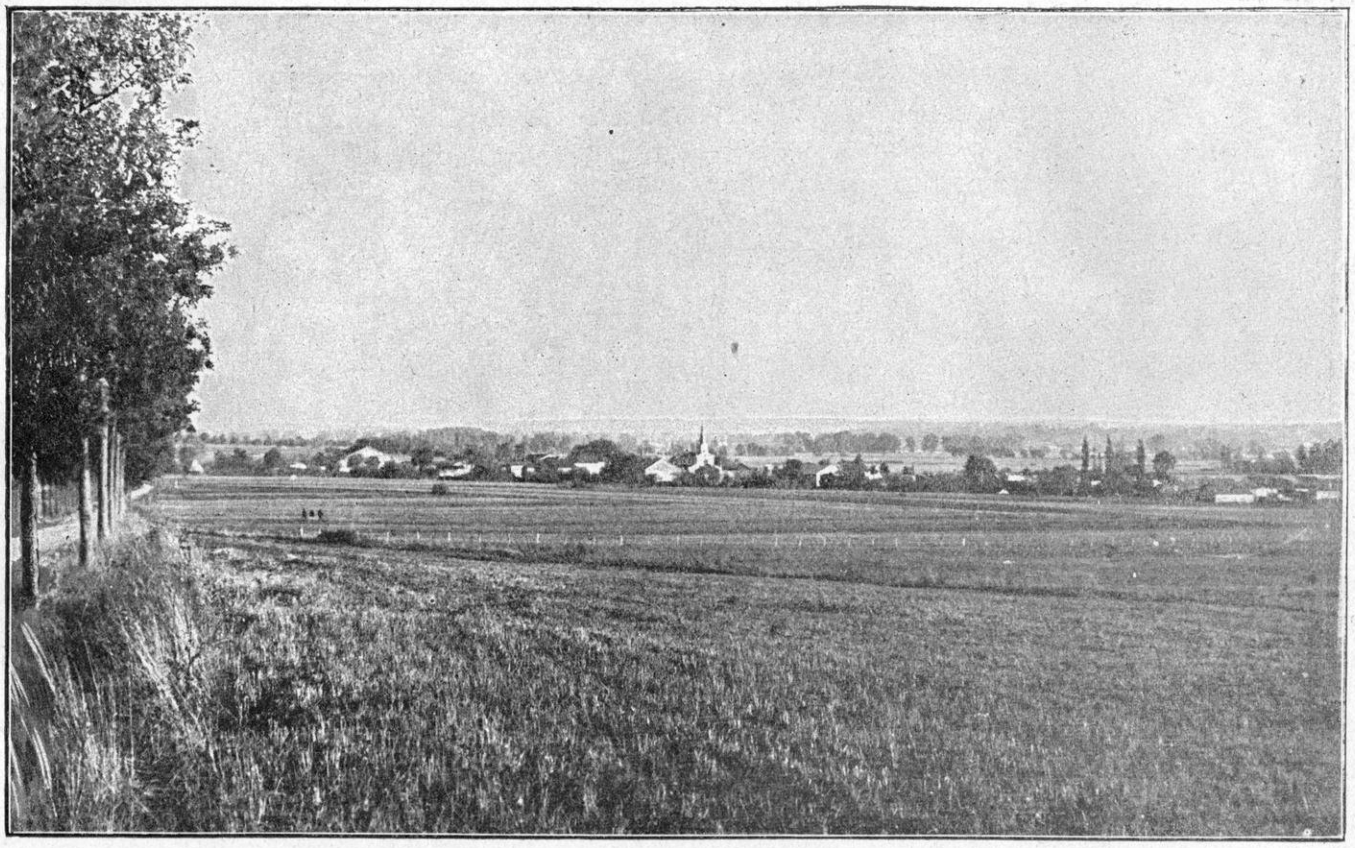
Au cours de ces alternatives diverses, le général Sarrail gardait toute sa fermeté et toute sa confiance, parce qu'il était maintenant assuré non seulement de la proximité du 15e corps, mais de sa participation à la bataille.

En effet, comme le danger pressait, le 15e corps (général Espinasse) avait reçu l'ordre, la veille au soir, de hâter son mouvement. Depuis le 2, il était en route, ayant quitté la région de Lunéville; il avait marché en trois étapes sur Vaucouleurs le 3 septembre, s'était reposé le 4, remis en marche le 5 et le 6 en direction de Gondrecourt. Mais le canon l'appelait : dès le 6, la 29e division s'embarqua à Mauvages et Houdelaincourt, la 30e division à Gondrecourt; et, dans la soirée de cette même journée, de nouveaux ordres prescrivirent à la 29e division (général Carbillet) de se trouver le 7 septembre, à 7 heures du matin, sur les hauteurs de Véel, à l'ouest de Bar-le-Duc, pour y former, pendant la matinée, un flanc défensif couvrant la gauche de l'armée Sarrail et barrant la trouée. La division s'installa donc, le 7 septembre, comme il était prescrit, sur le front Fains-Véel-Combles, tandis que la 30e division (général Colle) prenait position en arrière sur Longeville-ferme Le Chêne.

Nous avons dit le choc subi dans la journée par le 2e corps (général Gérard) de l'armée de Langle et par le 5e corps (général Micheler) de l'armée Sarrail, entre Sermaize, Vassincourt et Laimont pour ouvrir et élargir la brèche dans la trouée de l'Ornain.

Bar-le-Duc restait l'objectif du Konprinz, et voici que sur les hauteurs dominant la ville, se dressait déjà le barrage constitué par le 15e corps. Mais Sarrail ne va pas se contenter de protéger la ville même de Bar-le-Duc, il se conforme aux prescriptions instantes du général Joffre, de veiller aux liaisons avec la 4e armée de Langle.

A cet effet, il donne, à 11 heures, l'ordre verbal d'envoyer à gauche, où la liaison fait défaut entre les 3e et 4e armées, un détachement composé de deux bataillons de chasseurs, un groupe d'artillerie et deux escadrons du 6e hussards



PANORAMA PRIS ENTRE BRABANT-LE-ROI ET NETTANCOURT

pour couvrir le flanc gauche du 5e corps qui tient encore à ce moment Vassincourt. Tandis que le canon tonnait dans la trouée, ce détachement s'établit à Couvonges, et, dans l'après-midi, il fut renforcé par la 57e brigade. Le général Carbillet, qui en prit le commandement, se tint prêt à toute éventualité, surveillant l'action du 2e corps sur sa gauche et celle du 5e corps sur sa droite. A 17 h. 30, il apprit que Vassincourt venait d'être enlevé par l'ennemi; aussitôt il se prépara à la contre-attaque pour reprendre le village; le détachement se mit en mouvement vers 19 heures, d'accord avec la 19e brigade du 5e corps (colonel Malleterre). Mais Vassincourt, nous l'avons dit, ne put être repris dans la nuit et l'attaque se trouva reportée au lendemain 8 septembre avant l'aube.

Au centre de la 3e armée, le général Verraux, commandant le 6e corps avait, de son côté, reçu l'ordre de reprendre l'offensive commencée la veille et arrêtée.

La 107e brigade (général Estève), détachée de la 54e division de réserve (la 108e brigade était sous les ordres du général Coutanceau, gouverneur de Verdun), devait s'établir près de la voie ferrée qui court sur le plateau de la ferme de La Vaux-Marie, au nord, sur le front cotes 285, 293, 302.

La 12e division (général Souchier), formée en rassemblement articulé au signal du Fayel, devait se porter au ravin nord-est de Rembercourt-aux-Pots, pendant que la 17e brigade, détachée de la 9e division du 5e corps, protègerait le flanc du 6e corps.

La 65e division de réserve (général Bigot), du groupe Pol Durand, reprendrait l'offensive arrêtée la veille, s'efforçant d'atteindre les passages de l'Aire à Beauzée et Bulainville.

Trois bataillons de chasseurs (26e, 27e et 29e) étaient mis à la disposition du général Verraux qui les plaça en réserve sur la cote 318.

Ainsi l'aile droite du corps d'armée devait tourner par le Nord, sur l'Aire, les forces allemandes des XVIe et XIIIe corps établies sur les pentes de la cuvette de Triaucourt et par-

BATAILLE DE LA MARNE

(Partie Est.)

Positions le 6 Septembre 1914 matin.

Altitudes + 200 + 300

Echelle 0 1 2 3 4 5 10 Km

A.P.

venues presque au sommet, près de la voie ferrée de la ferme de La Vaux-Marie que le gros du 6e corps allait attaquer de front.

La canonnade fut très violente toute la journée. L'ennemi dépensa sans compter ses munitions et ne causa dans les lignes d'artillerie françaises que des pertes insignifiantes. Il n'y eut pas d'action d'infanterie sur le front de la 12e division (général Souchier) ni sur celui de la 40e division (général Leconte) placée en arrière. Mais, vers 14 h. 30, après un violent bombardement, la 107e brigade (général Estève) fut fortement attaquée et perdit les trois cinquièmes de son effectif : le 302e régiment, qui avait relevé le matin le 106e et le 301e, fut pris d'enfilade et tourné sur sa gauche. Il se replia dans la soirée par Erize. La croupe 302 dut être évacuée.

« Nous creusons des tranchées (*à 500 mètres au sud de Rembercourt*) pendant qu'on continue à se battre vers Beauzée. Sans cesse, par petits groupes, des blessés apparaissent à la dernière crête et, lentement, s'en viennent vers nous. Ceux qui ont un bras en écharpe marchent plus vite; d'autres s'appuient sur des bâtons coupés dans une haie; beaucoup s'arrêtent, puis se traînent quelques mètres, puis s'arrêtent encore.

« A partir de 3 heures, l'artillerie lourde allemande bombarde Rembercourt. A cinq heures, le feu prend à l'église. Le rouge de l'incendie se fait plus ardent à mesure que les ténèbres augmentent. A la nuit noire, l'église est un immense brasier (1). »

Comme la veille, l'artillerie du 6e corps allait jouer le rôle principal au centre de la bataille de l'Argonne. Plus efficace encore sera son action dans les journées suivantes, aux heures critiques où l'effort de l'armée du Kronprinz devient désespéré. Sa situation est d'ailleurs remarquable, sur les contre-pentes en arrière de la crête de Rembercourt-ferme de La Vaux-Marie, battant l'immense terrain qui dévale en pente douce dans la cuvette de Triaucourt au fond de laquelle se dresse, à 15 kilomètres, le large et haut écran boisé de la forêt d'Argonne.

Sur le carnet d'un témoin très autorisé, on suit, avec un intérêt croissant, les phases de cette manœuvre d'artillerie :

« *7 septembre* 1914. — La 107e brigade (de la 54e division de réserve) reçoit mission de tenir sur une position qui doit être organisée en arrière de la ligne du chemin de fer; la 40e division conserve sa mission de la veille; la 12e division fait face à Rembercourt-aux-Pots.

« L'artillerie de corps et l'artillerie lourde ont pour mission principale d'appuyer la 107e brigade.

« A 4 heures, le général Herr est à la cote 309, pour donner ses instructions. Il donne pour objectif à l'artillerie lourde les batteries lourdes ennemies qui, tant d'après l'étude de la carte que d'après les tirs de la veille, doivent être établies dans les ravins est et nord-est de Pretz-en-Argonne. L'artillerie de corps est disposée sur la croupe du signal d'Érize-la-Petite, face à la ligne de chemin de fer.

« Un avion mis à la disposition du général Herr confirme l'existence d'artillerie lourde à Pretz-en-Argonne et en signale d'autre à Sommaisne. Il indique également des emplacements de colonnes de voitures. Ces objectifs sont répartis entre l'artillerie de corps et l'artillerie lourde.

« L'aviateur constate les effets du tir sur les colonnes de voitures signalées ci-dessus (avant-trains et colonnes de munitions).

« Le général Herr fait monter dans un second avion un observateur d'artillerie qui précise les emplacements des batteries et fait la distinction entre les batteries d'artillerie lourde et celles d'artillerie légère.

« A ce moment, l'artillerie lourde 4 est installée : deux batteries à tracteurs au nord d'Érize-la-Petite, deux batteries à chevaux au Signal du Fayel, deux batteries à chevaux à Marats-la-Petite. Les deux autres batteries à tracteurs envoyées pour réparation à Bar-le-Duc sont rappelées d'urgence.

« Les quatre groupes de l'artillerie de corps sont placés sur la croupe 309, le groupe du 31e à droite, deux groupes du 46e au centre, le groupe du 44e à gauche. L'artillerie de corps est, de nouveau, fortement éprouvée : ses deux lieutenants-colonels sont blessés, un capitaine est tué.

« A 16 heures, le général Herr voit sur la gauche l'infanterie française revenir sur la croupe de Rembercourt. Au même moment, le colonel commandant l'artillerie de corps lui rend compte qu'il n'a plus d'infanterie devant lui.

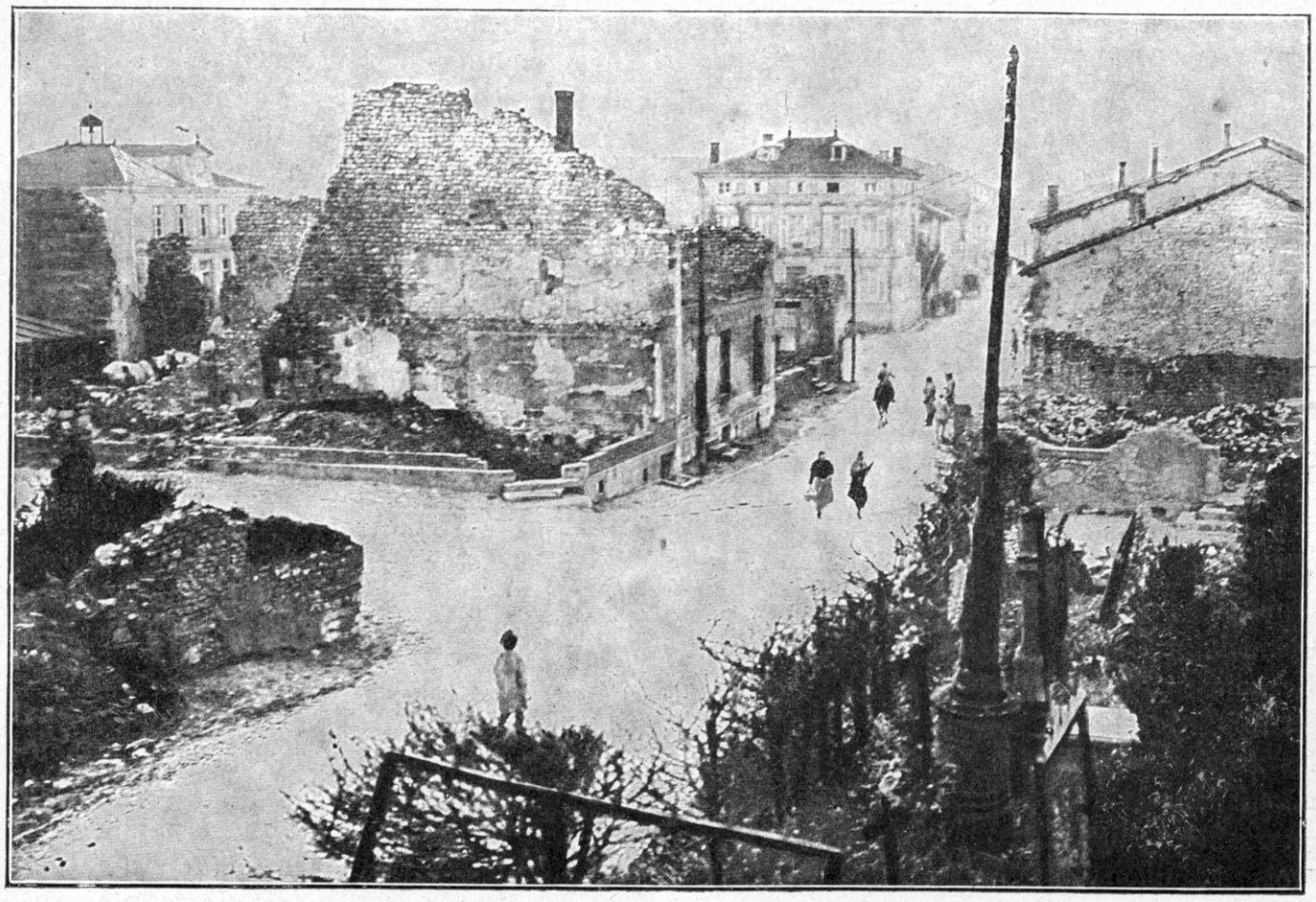
« Le général fait constituer un barrage par les deux groupes du 46e, pour arrêter la marche en avant de l'ennemi et rend compte de la situation au général Verraux, commandant le 6e corps.

« Il réclame du 67e d'infanterie un soutien de deux compagnies. Ce soutien est jeté en avant des batteries, dans la direction de la ferme de La Vaux-Marie. Grâce à ces fusils et au barrage, la 12e division a le temps de se porter en avant et parvient à reprendre, à 18 heures, sous la protection de l'artillerie de corps, les positions précédemment occupées par la 107e brigade.

« Une des batteries d'artillerie lourde 4 à tracteurs rejoint et est placée au sud-ouest de la cote 309.

« Les troupes reçoivent l'ordre de bivouaquer sur leurs positions pour reprendre l'attaque le lendemain, les bataillons de chasseurs remplaçant aux avant-postes la 107e brigade. »

(1) Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, p. 46.



REMBERCOURT-AUX-POTS. — UN COIN DU VILLAGE EN RUINES

« Centre de ravitaillement en munitions : sortie est de Marats-la-Grande (12e division) et cote 309, à 500 mètres d'Érize-la-Petite (107e brigade). »

Pour suivre de plus près l'opération intellectuelle qui aboutit à cette manœuvre d'artillerie qui sauva le 6e corps, voici l'extrait d'un précieux carnet de campagne :

« 7 *septembre.* — Réveil à 2 heures. Ordres donnés. Les avions arrivent. Bons observateurs. Tir excellent sur l'artillerie allemande. J'ai bon espoir ; notre attaque progresse. On monte un coup de main sur les batteries ennemies non gardées.

« 15 heures. La fusillade s'éloigne.

« 16 heures. Notre infanterie fléchit. Deux batteries se portent en avant pour lui donner du cœur au ventre. Elles ne peuvent se mettre en batterie, prises à partie par l'infanterie ennemie et les gros noirs. Baumann prend le commandement d'un groupe pour créer, avec l'aide des avions, un barrage destiné à arrêter l'offensive ennemie.

« Les batteries sont maintenues sur leurs positions bien qu'il n'y ait plus devant elles aucun fantassin français. Le tir avec la grosse artillerie contre les avions nous a débarrassés en partie de leur acharnement habituel.

« 16 h. 20. La 107e brigade d'infanterie qui combattait devant nous retraite. Elle aurait perdu tous ses cadres. Nous attendons impatiemment un bataillon de chasseurs qui doit la renforcer et couvrir.

« 16 h. 45. L'infanterie nous lâche. Pas de renforts. Le colonel de la Guillenière et le lieutenant-colonel Monnier sont blessés. Flichy va exposer la situation au général Verraux.

« 18 heures. Le colonel Bard met deux compagnies à disposition comme soutien. Elles sont lancées sur la ferme de La Vaux-Marie pour nous couvrir. Nos deux échelons sont vides de munitions de 75. Le général fait dire par Flichy qu'il envoie le 12e chasseurs avec Frottier et qu'il va être suivi de la 12e division.

« Cela n'est plus nécessaire, grâce au feu extrêmement violent de nos batteries qui ont fait un barrage devant notre artillerie ; l'offensive allemande sur la ferme de La Vaux-Marie est arrêtée. Les nouveaux renforts poussent jusqu'à la tranchée du chemin de fer.

« Deux groupes réoccupent la première position qu'ils avaient abandonnée. La nuit vient. Un officier d'état-major vient de la part du général Verraux donner carte blanche pour répartir et employer l'artillerie. L'A. C. bivouaque près de l'Ezrules ; l'A. L. sur ses positions, ses chevaux ayant bu dans la soirée.

« Je rentre à Rosnes avec l'état-major. Le général Verraux est installé au château. On nous fait fête.

« Sans l'artillerie qui a tenu pendant plus d'une heure, sans fantassins devant elle, notre front était percé. C'est à elle qu'on doit la reprise de l'offensive qui nous a permis de reconquérir la ligne du matin. Ce succès, nous le devons à son moral énergique, à son instruction, enfin, au bon emploi des avions.

« Les travaux de campagne qui ont été rendus réglementaires dans la brigade et qu'a effectués le 46e ont diminué ses pertes dans de notables proportions. A. C. et A. L., nous n'avons perdu ni un canon, ni un caisson. »

BRABANT-LE-ROI. — ENTRÉE DE L'ÉGLISE

La journée s'achevait sans que les lignes fussent sensiblement modifiées. Le soir sur la rive gauche de l'Aire, les troupes stationnèrent dans cet ordre: en première ligne, les trois bataillons de chasseurs de la 40e division, sous les ordres du général commandant la 12e division sur le front ferme Saint-Laurent, ferme de La Vaux-Marie, la droite appuyée à la route de Beauzée; en deuxième ligne, la 12e division sur le front signal du Fayel, cote 309; la 107e brigade devait se reformer autour de Marats-la-Grande. Au nord, sur la rive droite de l'Aire, la 40e division (général Leconte) bivouaqua sur place, au sud du ruisseau de Seraucourt, la 65e division de réserve (général Bigot) bivouaqua au nord du même ruisseau.

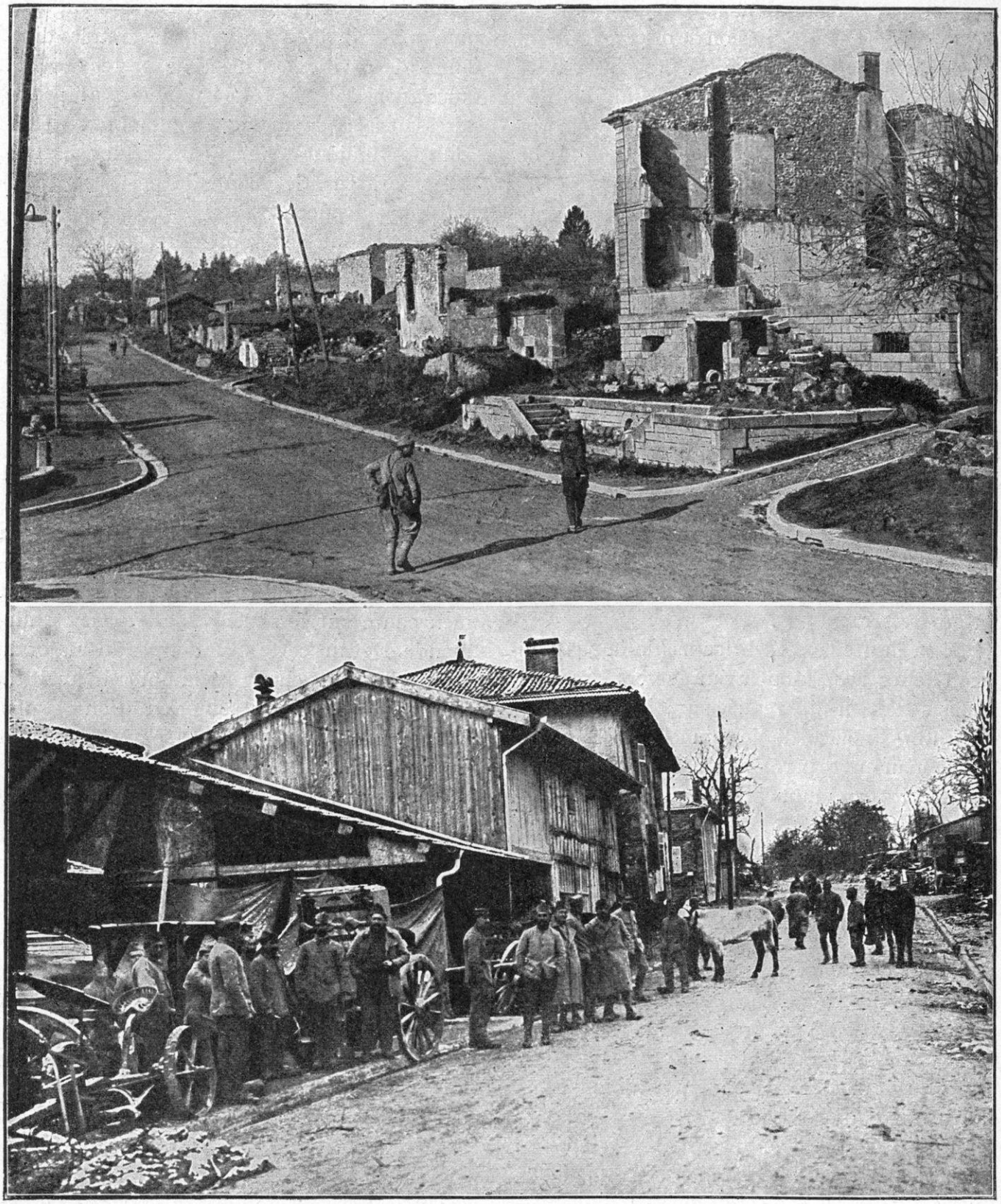
Cependant, au cours de la journée, les divisions de réserve n'avaient pas poussé leur action avec assez d'énergie et n'avaient pas ainsi répondu à l'attente du général Sarrail.

C'est, en effet, à l'aile nord de son armée menaçant les communications allemandes que Sarrail espérait aboutir à un résultat sérieux. Il avait monté, dans la région Osches-Jubécourt, une attaque à laquelle devaient participer la 67e et la 75e division et dont le but était de tenter un enveloppement de la gauche ennemie par la Cousances. Mais le manque de cohésion des unités et une certaine indécision dans l'exécution firent échouer le mouvement.

La 65e division de réserve (général Bigot) qui devait atteindre les passages de l'Aire, à Beauzée et à Bulainville, parvint aux abords de Beauzée et sur les hauteurs de Deuxnouds; mais, canonnée par l'artillerie du XVIe corps allemand installée autour des croupes de Saint-André, elle dut se replier le soir vers Issoncourt, près de la route de Verdun-Souilly-Bar-le-Duc.

Au centre, la 75e division de réserve (général Vimard) débouchait de Souilly, cherchant, à travers les bois et le long de la Cousances, à approcher des villages de Saint-André et d'Ippécourt tenus par des éléments du XVIe corps allemand et du VIe corps de réserve. Soumise à un feu violent d'artillerie, elle ne put y parvenir jusqu'au début de l'après-midi.

Mais l'action de cette division liée à celle de la 67e division (général Marabail) au nord allait aboutir à un résultat. La 67e division, partie le matin de la route de Souilly, s'était emparée d'Osches et avait poursuivi son avance. Débouchant du plateau d'Osches et donnant la



VILLOTTE, PRÈS DE LOUPPY. — DEUX ASPECTS DU VILLAGE

main aux éléments de droite de la 75e division, elle se porta sur la Cousances : Ippécourt fut évacué par l'ennemi dans la soirée.

De son côté, la 72e division de réserve (général Heymann) avait cherché à progresser vers Ville-sur-Cousances, mais elle s'était heurtée au tir de mitrailleuses des unités du VIe corps de réserve retranchées sur la rive opposée de la rivière.

« Le 7, vers midi, a raconté le général Coutanceau, je me suis rendu de Verdun à Rampont. Là, j'ai demandé le général Heymann ; on m'a dit : « Il est sur le plateau « de Rampont, à la cote 311. » Je grimpe avec mon chef d'état-major sur la côte, je n'y trouve pas le général et n'y rencontre que la réserve d'un régiment accroupie derrière des meules. On me dit alors : « Le général est à « Souhesme-le-Petit. » Je m'y rends et je trouve à côté de lui un officier de liaison de l'armée Sarrail. Il me dit : « La situation est toujours la même. Je harcèle l'ennemi « le plus possible. J'ai les bois de Prix-Saint-Pierre et de « Souhesme à ma disposition et j'attaque de là vers Jubé- « court et Julvécourt. »

Le général Heymann renouvela son attaque vers cinq heures du soir, mais il ne put réussir à progresser.

A sa droite la 108e brigade (de la 54e division de réserve) s'était avancée vers Brocourt, mais s'était ensuite repliée sur Blercourt.

Enfin, la place de Verdun elle-même, outre cette manœuvre permanente de sa force mobile contre les communications allemandes de la Cousances, ne restait pas inactive.

« De mon côté, écrit le général Coutanceau, je tenais les hauteurs de Sivry-la-Perche. Je n'ai, en effet, jamais abandonné ces hauteurs, pas plus que celles de Samogneux et d'Haudiomont, sur chacune desquelles j'avais laissé deux bataillons. Les deux bataillons du 366e, tenant Sivry au nord-ouest ont pu, sous les ordres du général de Morlaincourt, intervenir avec deux batteries de 120 long et une batterie de 95 du côté de Récicourt ».

En fait, la place de Verdun observait, de ses positions dominantes, les mouvements de l'ennemi autour du camp retranché, mouvements que nous allons indiquer d'après l'ennemi lui-même.

L'ARMÉE DU KRONPRINZ LES 6 ET 7 SEPTEMBRE. L'armée du Kronprinz n'avait franchi la Meuse et traversé l'Argonne qu'au prix de dures fatigues, de grandes difficultés de ravitaillement et de pertes sévères. Nous avons déjà cité le télégramme que le prince adressait à sa femme le 3 septembre : « Rencontrons toujours ennemi fortifié sur de nouvelles positions. Cela coûte des pertes terribles, mais nous avançons ».

Ayant atteint, le 5 septembre, la ligne Givry-en-Argonne-Triaucourt, le Kronprinz avait, comme nous l'avons dit, donné l'ordre d'attaquer face au sud sur Bar-le-Duc, les VIe, XIIIe et XVIe corps devant atteindre et franchir l'Ornain entre Revigny et Bar-le-Duc, appuyés à l'Ouest par le XVIIIe corps de réserve de l'armée du duc de Wurtemberg.

Mais l'armée française du général Sarrail gardant, selon les ordres qu'elle avait reçus le 4 septembre du général Joffre, une formation « lui permettant à tout instant de passer facilement à l'offensive *face au Nord-Ouest* », restait menaçante sur le flanc de la Ve armée allemande. Devant cette situation, l'état-major du Kronprinz, sans changer son objectif, avait dû modifier quelque peu son orientation et subir l'attraction de la force adverse qui se dressait sur son flanc.

« La Ve armée, écrit le général Baumgarten-Crusius, *inclina alors vers l'Est* pour l'attaque contre la 3e armée française, l'aile droite vers Villers-aux-Vents, l'aile gauche à Saint-André. Après une âpre bataille (le 6), continuée jusqu'à l'obscurité, le front français fut sensiblement repoussé vers l'Est, malgré l'heureuse avancée d'une division de réserve venue de Verdun vers la liaison de la Ve armée sur Ippécourt. D'après le compte rendu du soir de la Ve armée allemande, l'attaque devait être continuée *le lendemain avec Bar-le-Duc comme objectif*. Le XVIIIe corps de réserve de la IVe armée était, à cet effet, arrivé pour renforcer l'aile droite de la Ve armée en vue de l'offensive sur Laimont-Chardogne. »

Ainsi l'objectif est toujours Bar-le-Duc, alors

REMBERCOUT-AUX-POTS. — UNE RUE DU VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

que la bataille se livre face à l'Est, c'est-à-dire face au plateau de La Vaux-Marie-Rembercourt.

Les troupes sont épuisées par les marches forcées à travers l'Argonne.

« Les marches continuaient jour et nuit jusqu'au moment où nous dûmes faire halte, le 6 septembre, à Vaubécourt. Il était grand temps de nous arrêter ; nous n'en pouvions plus, tant nous avions dû supporter de fatigues et de privations. Le soir, on se coucha près des fusils avec le ciel étoilé comme couverture, car il était trop dangereux de dresser les tentes.

« *Lundi 7 septembre.* — Réveil à 5 heures. A 6 heures l'artillerie ennemie recommence déjà à envoyer des centaines d'obus et de shrapnells dans nos rangs (1). »

Rien n'est plus intéressant que l'examen des carnets de route de l'ennemi, lorsque la connaissance des mouvements généraux de l'armée et des corps en particulier peut en éclairer la lecture ; outre le pittoresque de la vie du soldat, on y suit sur le terrain l'exécution des ordres donnés et dans l'esprit du combattant le sentiment que les intentions annoncées par les chefs ont provoquée.

Voici d'abord un sous-officier de landwehr du Ve corps de réserve. Nous avons dit que ce corps, commandé par le général von Gündell, était en observation au Nord de Verdun. La 10e division de réserve (général von Wartenberg) occupait les environs de Romagne-sous-les-Côtes. Le soir du 3 septembre, l'Empereur était arrivé à Romagne en automobile et s'était entretenu quelque temps avec le général von Wartenberg.

« J'eus l'occasion d'approcher assez près de l'Empereur et de l'observer. Il se carrait dans l'auto et gesticulait vivement de la main droite en parlant. Mais son visage paraissait fatigué, les traits tirés et les yeux étaient sans expression. Le soir, notre lieutenant Keil nous dit que l'Empereur aurait apporté de très bonnes nouvelles du théâtre de la guerre. Ainsi plus de 80.000 Russes auraient été faits prisonniers et l'un de nos corps d'armée se trou-

(1) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen.*

verait déjà sous Paris ; le gros des forces françaises serait maintenant dans le sud de la France.

« Bien que partout l'Allemagne ait jusqu'à présent l'avantage, je ne puis me défaire d'une singulière impression, un pressentiment que, malgré cela, tout finira mal. »

Les 4 et 5 septembre, le régiment allemand (46e de réserve) est occupé à organiser les tranchées de Romagne.

« Les hommes sont maltraités ; pour la moindre infraction, le soldat doit rester debout attaché à un arbre pendant des heures. L'usage de la langue polonaise est interdit ; je ne puis imaginer de mesure plus maladroite. Où tout cela nous mènera-t-il ? »

Mais la bataille commence et l'armée du Kronprinz éprouve de la résistance dans sa ruée sur Bar-le-Duc.

« 6 *septembre.* — A midi, nous retournons dans les tranchées, mais dans la nuit, la situation change. Le régiment tout entier abandonne la position près de Romagne et marche toute la nuit, presque sans arrêt, avec armes et bagages, *en décrivant une courbe de l'Est à l'Ouest autour de Verdun.* On passe la Meuse et l'on ne prend position que vers 11 heures du matin au nord-ouest de Verdun.

« 7 *septembre.* — Cette mesure a été prise parce que les Français enfermés dans la place ont tenté de sortir vers le sud pour rejoindre le gros de leurs forces et l'on voulait nous avoir sous la main, car il se livre en ce moment, au sud de Verdun, une grande bataille où plusieurs corps d'armée sont engagés. On entend, pas trop loin, une violente et persistante canonnade. Le jour, notre bataillon reste à couvert sous bois (*près de Béthincourt sans doute*) ; la nuit, nous creusons des tranchées face au fort, qui se trouve à environ 6 kilomètres de nous (*fort de Marre*). »

Ainsi nous constatons, dès le 6 au soir, un premier glissement des forces d'investissement vers le Sud, pour soutenir l'action des forces de manœuvre dont l'objectif est toujours, pour le lendemain 7, Bar-le-Duc. Nous allons voir que ce glissement est général puisque le VIe corps de réserve, lui-même retranché à l'ouest de Verdun, descend aussi vers le Sud.

Nous avons dit que le Kronprinz avait disposé son 2e groupe de landwehr, commandé par le général Franke, en observation sur la rive ouest de la Meuse, d'Avocourt à Consenvoye. Un carnet de route nous renseigne à ce sujet. Il s'agit d'un vice-feldwebel de la 53e brigade de landwehr (général von Osswald), brigade wurtembergeoise (de la XIIIe région) qui avait combattu au nord d'Étain le 25 août. Le 4 septembre, le régiment passe à Montfaucon, s'installe au bivouac, puis se dirige sur Gercourt. Pendant la nuit du 4 au 5, les troupes se retranchent et elles se reposent dans la journée du 5. Les premiers combats, le 6 septembre, n'ayant pas donné au Kronprinz les résultats qu'il attendait de sa poussée vers Bar-le-Duc, il s'obstine dans l'idée de rompre le front sud de l'armée de Sarrail et dirige de ce côté le plus possible de troupes du front nord.

« 6 *septembre.* — A 4 heures de l'après-midi, alerte. A 4 h. 1/2 départ. Le bataillon se déploie derrière une crête, les 1re et 2e compagnies en tête, en colonne de compagnie. C'était une fausse alerte !

« 7 *septembre.* — La compagnie se rassemble à la sortie ouest du village. Départ. Cuisy, Malancourt (9 h. 15). Rassemblement près d'Avocourt, à l'abri d'une crête, à 9 h. 45. Sac à terre. Distribution de cartouches. On se prépare au combat. C'est encore un lundi. L'aile gauche du corps voisin est en danger. Nous appuyons sa marche en couvrant son flanc vers Récicourt.

« 12 h. 10. — Le bataillon reçoit l'ordre d'avancer aussi vite que possible.

« 12 h. 30. — Ordre du bataillon : « La 3e compagnie « s'avancera à 100 mètres à gauche du 2e bataillon, en « tirailleurs ; la 1re à gauche de la 3e ; la 2e en seconde « ligne derrière l'intervalle des deux compagnies de tête ; « la 4e en échelon à gauche surveillera le flanc gauche. »

« 1 h. 50. — La 3e compagnie se déploie devant le bois conformément à l'ordre reçu. Les obus ennemis nous passent par dessus la tête ; ils sont destinés aux batteries qui sont en position à 600 mètres derrière nous. Jolie musique ! Pour ma part, je suis mort de fatigue et aux trois-quarts endormi.

« 3 heures. — Nous nous retirons et retournons à Avocourt. »

Ainsi, de l'est à l'ouest du camp retranché de Verdun, les forces allemandes, tout en observant la place et les mouvements de la garnison, se déplacent vers l'Argonne où gronde la bataille en rase campagne. Le Ve corps de réserve, la landwehr, le VIe corps de réserve opèrent un glissement : l'action offensive du général Coutanceau, qui se déclanche de bonne heure, le 6 septembre, pour inquiéter les communications de l'armée, produit visiblement son effet, et le général Baumgarten-Crusius le constate. Depuis Avocourt jusqu'à la Cousances, à Rarécourt, à Jubécourt et à Julvécourt, le

LE GÉNIE FRANÇAIS AU TRAVAIL

VIe corps de réserve (général von Gossler) se sent en mauvaise posture; il appelle les troupes voisines à son aide. Telle est la puissance de l'initiative.

Au Sud opèrent les corps actifs et, d'abord, le XVIe corps (général von Mudra). Les régiments de la 33e division (général Reitzenstein) étaient à Saint-André, à Ippécourt et Julvécourt; ceux de la 34e division (général von Heinemann) à Nubécourt et Bulainville et à Fleury-sur-Aire. La mission du XVIe corps, d'après l'ordre du Konprinz du 5 septembre, était la prise de Bar-le-Duc. On était loin de compte : le corps d'armée reste accroché sur la rive nord de l'Aire, à 30 kilomètres de Bar-le-Duc!

Au Sud-Ouest, le XIIIe corps (général von Fabeck) ne fut pas mieux partagé. Au lieu de s'emparer des ponts de l'Ornain entre Revigny et Bar-le-Duc, comme le prescrivait l'ordre du commandement allemand, il s'avança péniblement, les carnets de route nous le révèlent, sur le plateau de Pretz-Sommaisne, et s'immobilisa sur un terrain terriblement battu par l'artillerie française du 6e corps. Le général von Fabeck fut arrêté net et subit des pertes considérables à 20 kilomètres des ponts de l'Ornain!

« Le 6 *septembre* commença le combat *d'Evres* qui dura de 7 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. L'ennemi fut repoussé avec de grosses pertes ; les champs étaient semés de rouge, mais nous perdîmes aussi bien des chers camarades. La route Evres-Pretz-en-Argonne n'était plus guère praticable, les arbres la barraient, courbés ou cassés par la grêle des obus. Déjà l'on rassemblait les bataillons — le combat s'était déroulé sur une grande plaine de champs et de bois — quand l'ennemi reprit position et nous dispersa par un terrible feu de shrapnells et d'obus. Nous étions au beau milieu de cette mitraille, attendant à chaque instant d'être déchirés.

« Le 7 *septembre*, à 5 heures du matin, nous recevons soudain, sur la hauteur de Sommaisne où nous avions passé la nuit, une violente canonnade. Notre artillerie lourde n'est pas en place. A droite et à gauche nous attendons un corps de renfort annoncé; ils n'arriveront que le lendemain soir. Toutes nos réserves sont employées, mais elles doivent en partie être reprises à cause de la violence du feu. Je suis dans un repli de terrain avec l'état-major du régiment et le groupe des téléphonistes ; à droite et à gauche, devant nous et derrière nous, les terribles obus.

RÉGION DE TRIAUCOURT ET DE VAUBECOURT

Carte communiquée par le *Service géographique*.

Mét. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

Nous sommes dans une situation désespérée : à droite et à gauche, il y a une batterie allemande, dans l'intervalle encore une autre. Le sol tremble, nous sommes presque sourds et il faut rester là, sur la ligne de feu. Avec quelques coups l'ennemi a découvert les deux batteries, mais il tire encore trop loin. Puis un craquement et une fumée noire : ils ont fait mouche. Le canon est là, orphelin. Le soir approche. Nous sommes horriblement fatigués et, tandis que le canon tonne pour nous endormir, nous restons dans notre repli de terrain et nous nous couvrons avec des gerbes (1).

A la 27e division (général comte von Pfeil und Klein-Ellguth) le 13e régiment d'artillerie est descendu par Cheppy, Boureuilles, Neuvilly, Clermont-en-Argonne, le défilé des Islettes, Futeau; en débouchant dans la plaine sur Brizeaux, il s'est porté vers Foucaucourt, dépassé par des troupes du VIe corps de réserve :

« C'était le *dimanche 6 septembre.* La veille nous avions pensé que ce serait une journée de repos. Au lieu de cela nous eûmes une chaude journée de bataille et celles qui suivirent furent semblables. Il fallut traverser *Foucaucourt* pour gagner le nord-ouest du village. A partir de 8 heures du matin, nous entendîmes un bombardement violent; cela venait probablement du *VIe corps de réserve* qui avait dû passer devant nous. Au bout d'un moment, changement de position. Nous retraversons Foucaucourt et continuons la marche vers le Sud-Est ; puis on prend position derrière une hauteur, au sud d'un petit bois *entre Foucaucourt et Èvres.* On amène d'abord la 4e et la 6e batterie, puis ma 5e batterie et déjà, en la mettant en mouvement, les obus ennemis tombaient tout près de nous. Ce fut bientôt un vacarme assourdissant et nous fûmes très violemment bombardés. Le village d'Èvres paraissait en flammes. Notre artillerie qui venait d'arriver commença de faire feu. Bientôt nous changeâmes de position pour nous porter derrière une hauteur au *sud d'Èvres.* A peine étions-nous là de dix minutes — il était environ 3 heures de l'après-midi — que nous fûmes assaillis par une grêle de projectiles qui éclataient tout près de nous et creusaient dans la terre de profonds entonnoirs. L'ennemi tirait comme un insensé et nous ne nous étions jamais encore trouvés dans une bataille aussi violente. A notre gauche, le crépitement de nos propres mitrailleuses — notre arme qui s'était montrée si brillante — et plus loin celui des mitrailleuses françaises, bien plus lent ; on les écoutait comme le tac-tac d'un moulin. A environ 50 mètres devant nous, de l'autre côté de la hauteur, on voyait étendus de braves fantassins morts. Nous nous portâmes plus loin encore vers le Sud-Est, vers une crête un peu au *nord de Pretz.* Le soir tomba. Dans l'obscurité, nous vîmes longtemps encore à l'horizon la flamme du tir des positions ennemies en longue ligne. Il était 8 h. 1/2 quand ma batterie reçut son complément de munitions. Derrière nous, on voyait la lueur rouge d'Èvres. Après que les cuisines roulantes nous eurent ravitaillés, nous nous sommes enveloppés dans nos manteaux ou dans la toile des tentes et on s'étendit ainsi sur le sol pour se reposer jusqu'au matin.

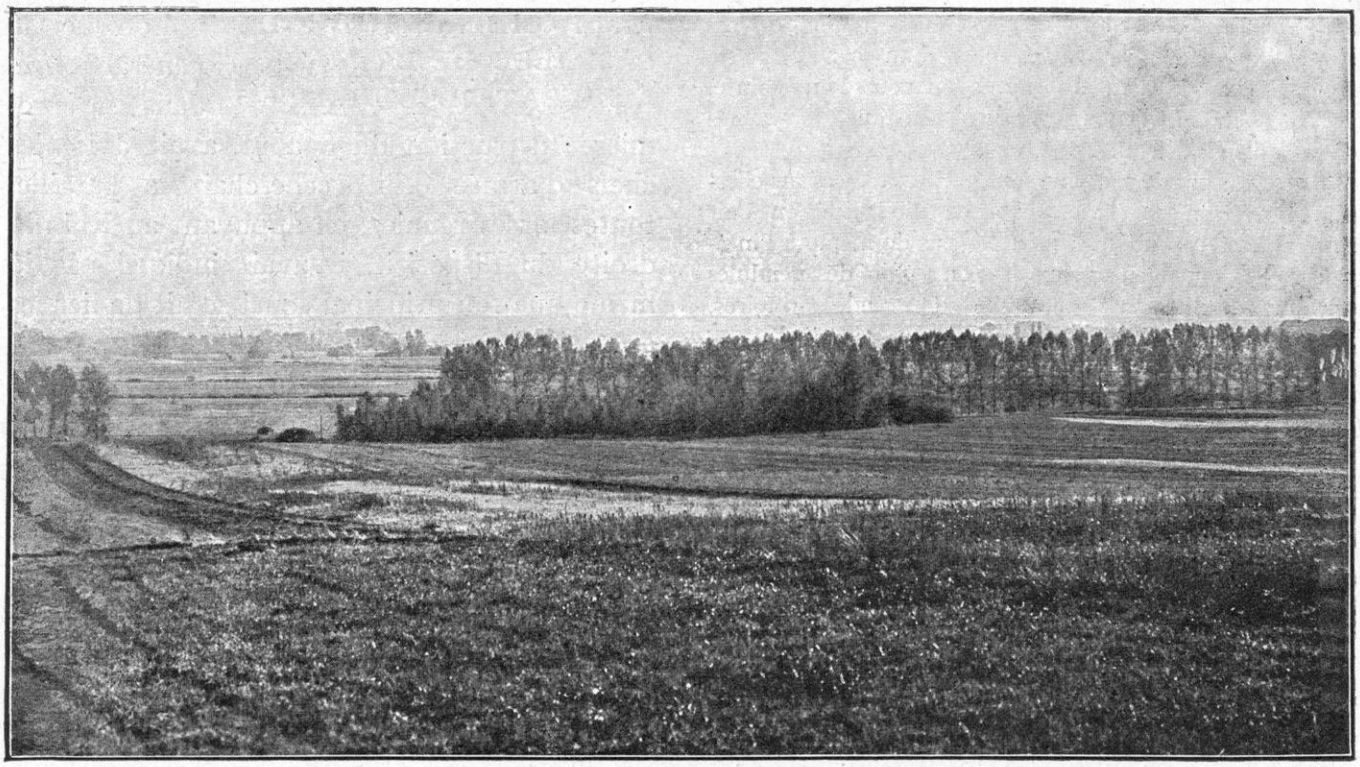
« *Le lundi 7 septembre,* ma batterie bombardait déjà avec succès, à 7 heures du matin, l'infanterie ennemie qui avançait sur une crête à une distance de 4 à 5 kilomètres Bientôt après, nous changeâmes de position ; nous étions placés sous les ordres du commandant du 49e d'artillerie, le baron de Watter. A droite et à gauche du chemin conduisant à Vaubécourt, il y avait une quantité de Français étendus morts. Au débouché de la route qui mène à *Pretz-en-Argonne,* nous avons passé sur un petit pont de pierre pour traverser l'Aisne, qui coule là comme un petit ruisseau et prend sa source à Sommaisne. A peine étions-nous en position derrière une hauteur au sud-ouest de Pretz, que quelques obus s'enfonçaient dans le sol tout près de nous. C'était le salut matinal des Français Il était environ 8 heures. Notre poste d'observation fut placé sur la lisière d'un petit bois, cote 260. Nous y étions depuis peu que l'ennemi dirigea son feu d'artillerie sur nous... Midi arriva. Le bombardement des Français continuait terriblement sur notre coin de bois; leurs projectiles venaient du Nord-Est. Des trous profonds étaient partout creusés dans le sol. Deux artilleurs furent atteints près de moi. A 4 heures de l'après-midi, on nous dit que les positions d'artillerie ennemie avaient été exactement repérées par un aviateur. Bientôt après, le feu ennemi ayant justement quelque peu diminué, toutes nos propres positions d'artillerie commencèrent ensemble une canonnade. Avant de nous endormir, nous avons eu une bonne nouvelle : la prise de Maubeuge avec 40.000 prisonniers (1). »

Descendons plus au Sud encore. Il est assez curieux d'observer que, devant Lisle-en-Barrois, il existait un trou entre le XIIIe corps allemand et le VIe corps; entre la ferme des Merchines et Villotte, la forêt n'offre pas de débouché vers l'Est. L'ennemi attaque Vaubécourt et Villotte, mais il ne débouche pas de la forêt sur Lisle-en-Barrois ; de part et d'autre, on a craint cependant une surprise et c'est vers ce point que Sarrail a prescrit à la 7e division de cavalerie (général d'Urbal) de se diriger.

L'aile nord du VIe corps allemand opère à la trouée de Laheycourt-Villotte, venant de la route de Sommeilles, à l'Ouest ; nous avons

(1) Récit d'un combattant du 125e régiment, *Rodolphe Theile,* publié dans le *Neues Stuttgarter Tagblatt.* Le 125e régiment appartient à la 26e division (général Guillaume, duc d'Urach).

(1) Otto Rothermundt. — *Mit den Wurttembergern in Feindesland.*



LA PLAINE ENTRE BRABANT-LE-ROI ET NETTANCOURT

dit les rudes journées vécues par le 5e corps français dans cette région.

Le VIe corps de Breslau (général von Pritzelwitz), avait traversé Sainte-Menehould le 4 septembre au soir ; il s'était porté vers le Sud le 5, l'axe de marche du corps d'armée étant la route de Saint-Mard-sur-le-Mont.

« Hier, écrit un combattant de la 11e division, nous arriva de nouveau une nouvelle des plus réjouissantes : les Français offrent un armistice et sont disposés à payer 17 milliards d'indemnité de guerre. L'armistice, pour le moment, est refusé. Aujourd'hui 5 septembre, nous avons marché jusqu'au soir avec une halte, sans dîner.

« *Dimanche 6 septembre.* — Alarme sans sonnerie à 3 heures et départ au clair de lune pour *Sommeilles* (*l'ordre a évidemment atteint le VIe corps : le Kronpriuz a prescrit la marche sur Revigny*). Nous entendîmes bientôt le grondement du canon et, peu de temps après, s'éleva un immense nuage de fumée : le village brûlait. La canonnade devint plus violente et, quand nous arrivâmes à 300 mètres devant Sommeilles, à l'entrée d'un bois, la bataille battait son plein. Il paraît que le XVIIIe corps d'armée arrive aujourd'hui sur notre droite. Les obus éclataient à 200 mètres devant nous derrière un petit bois. Les pauvres gens de Sommeilles ont été arrachés de terrible façon à leur *sommeil* (en français).

« Ainsi allèrent les choses pendant toute la journée ; canonnade continuelle. L'ennemi se retranchait fortement et assurait la retraite de ses troupes. Nous le chassâmes de retranchement en retranchement.

« Il est certain, de toute manière, que la guerre de 1914 amènera un changement dans la tactique. L'infanterie a cessé de jouer le premier rôle. La guerre ne permettant plus les anciens engagements, l'artillerie est devenue l'arme principale et ne saurait être trop forte. La cavalerie et les avions feront les reconnaissances et les cavaliers devront mettre pied à terre pour la protection de l'artillerie.

« Depuis ce matin 3 heures (un quart de café) jusqu'à 4 heures du soir, nous n'avons rien mangé. Quand, à midi, nous arrivâmes près de l'artillerie, nous mendiâmes un peu de pain ; de là nous nous rendîmes dans un verger planté de pruniers et tout le monde se rua sur les arbres ; là je vis, chose étrange, le porte-drapeau de notre bataillon abattre irrévérencieusement des prunes avec le drapeau sacré pour calmer sa faim.

« A Brabant-le-Roi, l'ennemi s'est de nouveau solidement établi et, pendant que les canons travaillent, nous dînons dans un fossé poussiéreux au bord de la route. Enfin, à 7 heures du soir, nous arrivâmes à Brabant-le-Roi et ce fut le meilleur bivouac que nous eussions eu jusqu'alors. Dans la nuit, les fourgons arrivèrent, nous apportant du pain et le courrier. Les Français ravitaillent beaucoup plus aisément leurs troupes, car ils reçoivent tout gratuitement des populations et leurs chemins de fer aboutissent près de leur ligne de feu. Aussi jettent-ils souvent le pain sur leur route et les troupes allemandes, qui ont faim, le ramassent.

« *Lundi 7 septembre.* — Pendant toute la nuit, notre

artillerie a tiré. Réveil à 5 heures. Départ à 7 heures vers Bar-le-Duc. Nous arrivâmes près d'un champ où le 23e régiment (de la 12e division) avait poussé une pointe. Ici nos soldats avaient trouvé de la résistance, car semés çà et là, ils gisaient morts.

« Les maisons de paysans sont petites, tassées sur elles-mêmes avec un seul étage couvert en tuiles. Elles ont l'air misérable et cependant il n'en est pas de même à l'intérieur ; elles sont bien aménagées ; on y voit des pendules antiques, des lits massifs et larges, de grandes armoires.

« Ce soir, ordre de réquisitionner dans le village d'*Anzecourt*. Mais nous dûmes retourner sans provisions de bouche, car il était aux trois quarts incendié et détruit et le reste avait été pillé par l'artillerie (1). »

En liaison étroite avec le XVIIIe corps de réserve qui s'empara de Revigny, le VIe corps avait donc débouché de la forêt d'Argonne, puis avait, droit au Sud, traversé ou longé les forêts de Belval et de Belnoue. Les 10e, 11e, 51e et 38e régiments, c'est-à-dire toute la 11e division (général von Webern), s'étaient trouvés engagés à Sommeilles, tandis que les 23e et 62e régiments de la 12e division (général Chales de Beaulieu) marchaient sur Laheycourt-Villotte.

Ainsi attaqué par le corps silésien, le 5e corps français avait en outre sa gauche débordée par l'offensive du XVIIIe corps de réserve. Ce corps, appartenant à la IVe armée du duc de Wurtemberg, venait de Saint-Mard-sur-le-Mont et se portait sur la voie ferrée et sur le canal entre Revigny et Sermaize, à la jonction mal définie de la 4e armée de Langle avec la 3e armée Sarrail ; il allait tenter d'ouvrir la brèche entre le 2e corps et le 5e corps par la vallée de la Saulx.

Heureusement, l'arrivée du 15e corps dissipait le nuage qui s'était brusquement amoncelé à la trouée de Bar-le-Duc. Et cet événement nous ramène à l'objectif du Kronprinz dans la bataille de l'Argonne et, du même coup, au plan adopté par Moltke dans l'Est, plan dont l'échec décisif allait permettre, pendant toute la durée de la guerre, la sécurité des opérations menées entre la Meuse et la mer, jusqu'à la victoire de 1918.

(1) Carnet d'un soldat du 38e fusiliers (11e division du VIe corps).

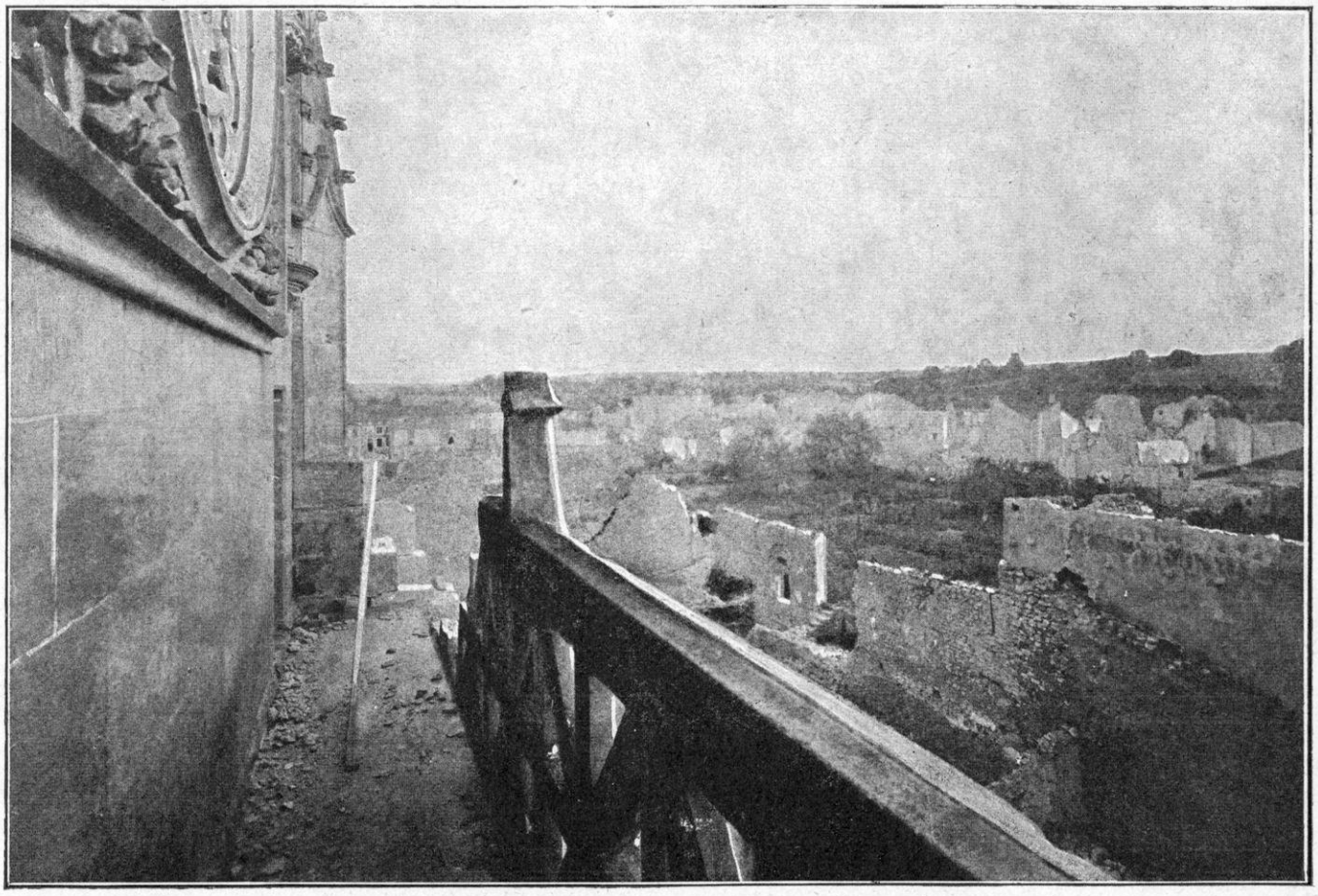
RATTACHEMENT DE LA BATAILLE DE LA MARNE A LA BATAILLE DE L'EST

Lorsque le général Joffre, dans sa première Instruction du 8 août, avait avisé les chefs d'armée qu'il recherchait la bataille, toutes forces réunies, en appuyant au Rhin la droite du dispositif, il avait indiqué par là même que son principal souci serait de lier les opérations des différentes armées. Cependant, les trois actions que les trois groupes d'armées menèrent face au Nord contre les forces ennemies glissant vers l'Ouest n'avaient pas réussi dans la bataille des Frontières, bien que la répartition, ainsi que nous l'avons établi, fût sensiblement égale : 85 divisions d'infanterie et 10 divisions de cavalerie du côté allemand, 83 divisions d'infanterie et 12 de cavalerie du côté allié, dont un tiers entre le Rhin et la ligne Verdun-Metz incluse et deux tiers entre cette ligne et la mer. Nous avons exposé les phases de l'attaque secondaire des 1re et 2e armées entre Metz et les Vosges, celles de l'attaque principale dans le Luxembourg et le Luxembourg belge, celles de la manœuvre d'enveloppement enfin, à l'ouest de la Meuse : les trois actions subirent un sort divers et l'initiative passa à l'ennemi, surtout à l'ouest de la Meuse, où elle se développa avec ampleur et rapidité.

La grande Instruction de Joffre du 25 août, avait heureusement rétabli l'équilibre et mis en jeu tous les éléments de la manœuvre de la Marne. L'exacte et calme exécution de l'Instruction générale et des ordres qui la précisèrent préparèrent le succès de cette manœuvre.

Devant un ennemi qui poursuivait orgueilleusement sa marche sans modifier son ordre de bataille et se croyait assuré de la victoire par l'excellence d'un plan rigide et longuement médité, Joffre concevait une seconde bataille offensive sur des bases nouvelles et regroupait ses forces avec une clairvoyance et une fermeté admirables.

Ces déplacements, ordonnés et opérés au cours de la retraite, ont assuré la victoire. Mais, pour qu'ils fussent exécutables, il était



BEAUZÉE. — L'ÉGLISE ET LES RUINES DU VILLAGE

nécessaire qu'une sécurité nous fût garantie. Cette sécurité, ce fut notre « force de l'Est ». Elle constitua le pivot de la grande manœuvre en brisant, sur la frontière fortifiée par Séré de Rivière, la tentative d'encerclement conçue par Moltke, d'après le plan de Schlieffen.

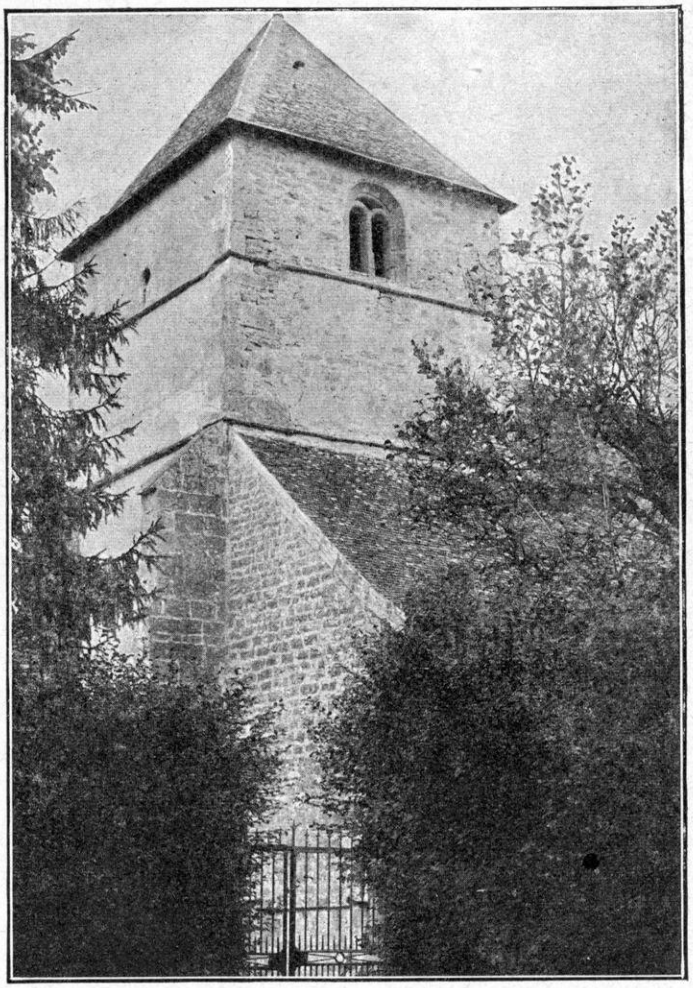
« La bataille des Frontières a échoué. Mais la 2e et la 1re armée française, par l'initiative du début, ont sauvé Nancy et couvert notre droite sur les Vosges. » Ainsi s'exprime le maréchal Joffre dans le mémoire lu par lui devant la Commission d'enquête de Briey.

Pour couvrir sur la droite les opérations qui allaient se dérouler entre Paris et la Meuse, la ligne fortifiée de Verdun-Toul-Épinal-Belfort restait défendue, même après la dissolution, le 26 août, des deux détachements d'armée de Lorraine et d'Alsace, par trois armées de campagne, la 1re armée (Dubail), la 2e armée (Castelnau) et la 3e armée (Sarrail). Dans ces trois armées, Joffre va puiser comme dans un réservoir, pour opposer à l'initiative allemande de l'Ouest, non seulement des forces égales, mais une contre-manœuvre d'enveloppement, que le glissement méthodique et continu des renforts venus de la droite va lui permettre de réaliser.

Ce n'avait pas été sans une douloureuse émotion que le Haut Commandement français s'était vu obligé de prélever des divisions et corps entiers sur les armées de l'Est. Il avait fallu les arracher souvent en pleine victoire ; l'armée de Maunoury en Woëvre fut relevée le soir même du succès d'Étain ; l'armée du général Pau fut retirée d'Alsace après le succès de Dornach et la reprise de Mulhouse ; les armées de Castelnau et de Dubail furent dégarnies après les victoires décisives de la Trouée de Charmes ; l'armée de Sarrail se trouva diminuée après les succès de la bataille de la Meuse. Partout, notre force de l'Est, après le premier revers de Morhange-Virton, avait rejeté et battu l'ennemi. Notre frontière de l'Est une

fois en sécurité, le succès de la bataille générale importait seul maintenant et Joffre s'y consacra tout entier.

A plusieurs reprises, déjà, j'ai signalé toute l'importance que, dès mes premières études, j'attribuais au rôle joué par les armées de l'Est, tant du fait de la puissance défensive des camps retranchés et de la présence des armées en avant des places fortes que de l'intention de l'ennemi de forcer cette barrière de la France. Les révélations produites en Allemagne ont, chaque jour, confirmé la justesse de ce point de vue et, en France, le maréchal Joffre vient de consacrer en quelques paroles prononcées à la Commission d'enquête la grandeur de la tâche accomplie par les armées de l'Est. « Si j'avais seulement pris trois ou quatre corps d'armée, qui étaient devant Toul et Épinal, on s'en serait peut-être repenti et le mal aurait été plus grave. En effet, si les Allemands avaient pu enfoncer notre droite, ils marchaient sur Paris et nous n'avions rien pour les arrêter. »



NUBÉCOURT. — L'ÉGLISE

Dans son Instruction générale du 25 août au soir, le Haut Commandement s'appuyait donc sur les armées de l'Est pour retraiter librement avec les armées de l'Ouest. Et, au fur et à mesure que la retraite de l'Ouest s'accomplissait, les armées de Castelnau et Dubail étaient confirmées dans leur mission, alors même que la victoire de la Trouée de Charmes avait déjà brillamment rétabli leur situation.

Le Grand Quartier Général télégraphiait, le 28 août au soir : « Il s'agit, pour les 1re et 2e armées, de *durer*, tout en *fixant* les forces ennemies qui leur sont opposées et en restant *liées* entre elles. » Le lendemain, il avisait le groupement Mazel, autour de Belfort, qu'il ne devait « à aucun prix se laisser enfermer dans la place ». Ainsi, les troupes devaient se consolider sur le terrain, le *tenir* coûte que coûte, en s'aidant mutuellement ; mais elles devaient aussi céder une partie de leurs effectifs pour la bataille de l'Ouest. « Grâce aux efforts de vos troupes et aux succès que vous avez presque journellement obtenus, écrivait Joffre à Dubail dans la nuit du 1er au 2 septembre, la situation est devenue bonne devant votre armée. Il me semble que les forces actives de l'ennemi font de plus en plus place à des formations de réserve et de landwehr. Il est donc possible de recouvrer un corps au moins de votre armée pour être transporté sur un autre point du théâtre des opérations. Je vous prie de désigner à cet effet un corps d'armée ainsi que le reste du 9e corps. Vous remédierez à la diminution de vos forces par une organisation plus solide des positions acquises. »

Chaque jour, depuis le 25 août, les armées de l'Est voyaient fondre ainsi leurs effectifs ; successivement s'étaient portés vers l'Ouest :

UN POSTE TÉLÉPHONIQUE DE CAMPAGNE

le 7e corps et la 63e division de réserve (de l'armée d'Alsace) ; les 8e, 10e et une partie de la 2e division de cavalerie ; une partie du 9e corps ; enfin, le 15e corps et le 21e corps.

Cependant, les camps retranchés de Verdun et de Metz, face à face, demeuraient les points les plus inquiétants pour le Haut Commandement français et le Haut Commandement allemand. Verdun n'était pas complètement investi, puisque la place était au Sud et à l'Ouest, en liaison avec l'armée Sarrail et surveillait la Woëvre à l'Est et au Nord, en mesure, par conséquent, de mettre en danger les communications des armées allemandes avec le territoire allemand.

Par contre, la place de Metz qui, ainsi que Verdun le faisait aujourd'hui, avait joué un rôle efficace lors de la bataille des Frontières, en prêtant son appui pour une sortie en rase campagne, la place de Metz ne pouvait-elle pas dissimuler des troupes mobiles prêtes à profiter du vide énorme étendu dans la Woëvre, depuis Étain jusqu'à Pont-à-Mousson ? Bien que le sachant adossé à la forêt de Souilly, à la place de Verdun, à la Meuse et aux Hauts-de-Meuse, c'est-à-dire à une quadruple protection, Joffre ne perdait pas de vue, dans la ligne immense de la bataille, la position de l'armée de Sarrail et, derrière elle, l'inquiétant silence du formidable camp retranché de Metz.

Le 2 septembre au soir, il avait prescrit le repli immédiat du matériel des Hauts-de-Meuse sur Verdun et sur Toul.

Tandis que devant la partie nord du camp retranché, le Ve corps de réserve allemand (général von Gündell) s'établissait depuis Consenvoye jusqu'à la forêt de Spincourt et la région d'Étain, où circulaient des patrouilles des deux partis (une reconnaissance française pénétra jusqu'à Foameix), il régnait dans la partie méridionale, depuis Étain jusqu'au promontoire d'Hattonchâtel et Saint-Mihiel, un calme impressionnant. Au point même du champ de bataille européen où l'on avait cru que la plu-

part des masses françaises et allemandes viendraient s'étreindre, aucune troupe n'apparaissait descendant de l'horizon, fermé au loin par les collines boisées de la Moselle.

« Le canon, vers le 4 septembre, écrit le lieutenant Louis Madelin, qui occupait alors le fort de Douaumont, s'éloignait d'une façon alarmante ; où allait-on ? La France était-elle à ce point envahie ? Le 3 septembre au matin, nous en étions à croire qu'on était encore en Belgique et ce jour-là — unique nouvelle de l'arrière depuis des jours — nous reçûmes la proclamation par laquelle le Gouvernement de la République apprenait à la France son départ pour Bordeaux. La soirée fut terriblement triste, sinistre. Mais ayant lu à haute voix dans une des chambres le document, je n'entendis pas une réflexion désobligeante. On était à cette belle époque où on se serait cru un mauvais Français si l'on eût critiqué un seul geste, une seule parole d'un de nos grands chefs, civils ou militaires. Si le Gouvernement partait, c'est qu'il fallait qu'il partît : voilà tout. Le lendemain 4 nous parvint l'ordre 48 : c'était celui par lequel Joffre expliquait le repli... Alors commença le grand silence. Notre canon seul le coupait. Le 30 août — jour solennel — Verdun avait tiré son premier coup de canon : il partit de la batterie de 120 long établie près du fort de Tavannes ; le premier obus lancé de la place vint tomber sur la route d'Etain, à la hauteur d'Abaucourt où une compagnie ennemie faisait vraiment un peu trop la fière. Le 5 septembre le fort de Douaumont pour la première fois, à son tour, cracha — oui, le 5, à 8 h. 10 — sur les Jumelles-d'Ornes (1). »

Le général Coutanceau surveillait donc la Woëvre. Bien que rien ne parut bouger dans la vaste plaine humide, la place fut cependant bombardée le 4 septembre du côté d'Haudiomont. A 5 heures du soir, le gouverneur envoya une reconnaissance dans cette direction, sur la route d'Harville. Cette reconnaissance lui apprit, le 5 au matin, que l'ennemi, loin de la place, au Sud-Est, glissait cependant de l'Est vers l'Ouest.

« Le général Sarrail, raconte le général Coutanceau, avait déjà paré au mouvement du Sud-Est en envoyant de ce côté les divisions Pol Durand ; et, avant son départ, le général Pol Durand m'avait envoyé un officier pour me demander comment faire sauter au besoin les ponts de la Meuse. Je lui ai adressé le chef du génie de Verdun, le commandant Benoît, aujourd'hui général, qui avait tous ses dispositifs de mine prêts ; dès l'ordre donné, les ponts ont sauté en amont de Verdun. Donc, j'étais couvert du côté de la Meuse en amont et contre le mouvement de l'ennemi du côté d'Harville. Il était enfin tout naturel d'agir du côté de mon chef, le général Sarrail, et non du côté opposé ; de faire des mouvements convergents et non divergents. J'attendis donc, le 5 dans la journée, les ordres du général Sarrail (1). »

La bataille se livre à l'Ouest ; c'est là que se joue la partie décisive. Le général Joffre ne manque pas de le répéter à ses lieutenants. Mais en même temps, il observe tous les mouvements de l'ennemi, où qu'ils se produisent. Afin de dissimuler lui-même ses propres mouvements à l'abri du camp retranché de Toul, il prescrit, le 4 septembre, d'orienter la marche du 15e corps, non plus sur Vaucouleurs, mais un peu plus au Sud, sur Gondrecourt.

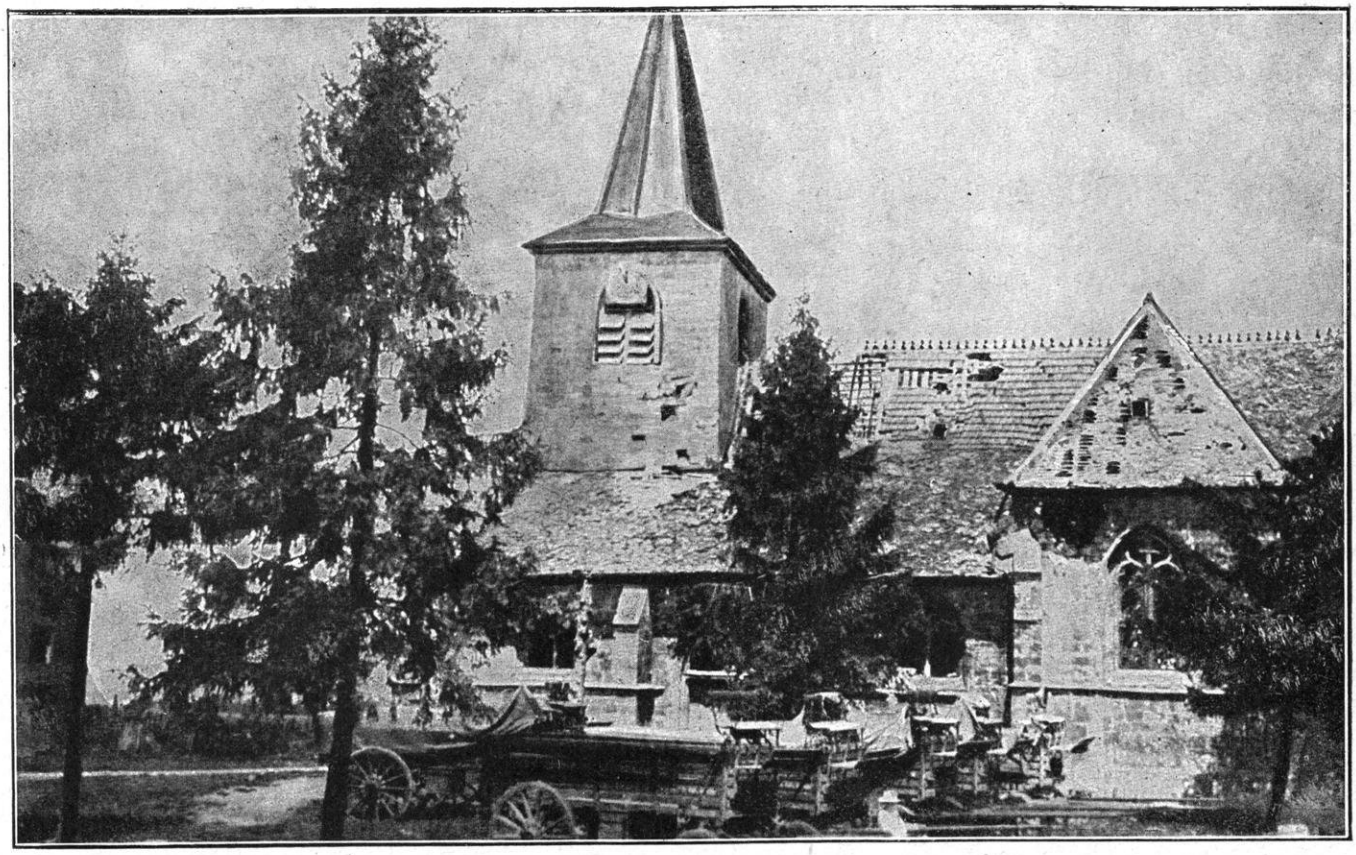
Avec une attention de plus en plus minutieuse, il veille aux liaisons entre ses armées. Le 5 au soir, le général de Castelnau, aux prises avec l'armée du Kronprinz de Bavière, sur le Grand-Couronné, est prévenu que « la force la plus voisine à l'ouest de la 2e armée, indépendamment de la place de Toul et du 15e corps, est la 65e division de réserve, qui forme la droite de la 3e armée et se trouve le 5 dans la région de Saint-Mihiel ». En effet, conformément aux ordres du général Joffre, le général Sarrail s'était couvert face au Nord-Est en portant le 3e groupe de divisions de réserve du général Pol Durand (67e, 75e, 65e divisions) entre Courouvre et Saint-Mihiel.

Enfin, la mission des armées de l'Est, pendant que se livre la bataille de la Marne, est de nouveau définie au général de Castelnau par le général Joffre, le 6 septembre après-midi, à l'heure où le commandant de l'armée de Lorraine peut craindre d'être obligé d'abandonner le Couronné : « La masse principale de nos forces est engagée dans une bataille générale, à laquelle la 2e armée, trop éloignée du théâtre de cette action, ne peut pas participer. J'estime préférable que vous vous mainteniez sur vos positions actuelles jusqu'à l'issue de la bataille. Je pourrai alors vous donner des instructions d'ensemble. »

Mais la bataille de l'Argonne s'engage et absorbe les trois divisions de réserve du groupe Pol Durand et la 7e division de cavalerie (général d'Urbal), que nous avons vues faire

(1) Louis Madelin. « *Devant Verdnu* », dans *Revue hebdomadaire* du 3 octobre 1917.

(1) Procès-verbaux de la Commission d'enquête sur le rôle et la situation de la métallurgie en France (2e partie). *Chambre des députés*. N° 6026 (annexe), p. 107.



LAIMONT. — L'ÉGLISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

face à l'Ouest, les premières vers la Cousances et l'Aire, la cavalerie sur Lisle-en-Barrois, dans les journées des 6 et 7 septembre. Ainsi, seules désormais, les troupes occupant les forts de la place de Verdun, de la place de Saint-Mihiel et de la place de Toul montent la garde de la Woëvre, c'est-à-dire d'une vaste cuvette, dont le pourtour, des Jumelles-d'Ornes à Vigneulles et Domèvre-en-Haye, ne mesure pas moins de 80 kilomètres.

On ne peut plus laisser la charge d'une telle surveillance aux troupes de la défense fixe. Dans l'après-midi du 7 septembre, le général Joffre, en vue de donner toute sécurité au général Sarrail sur ses derrières, prescrit au général de Castelnau de mettre en marche la 2e division de cavalerie dès le lendemain matin et de la porter dans la plaine de Woëvre en direction générale de Beaumont. Sa mission consistera à poursuivre les coureurs et petits détachements ennemis signalés dans la Woëvre qui voudraient tenter de franchir la Meuse en amont de Verdun et à signaler les colonnes qui se dirigeraient de Metz sur Saint-Mihiel ou Toul.

Dans cette même journée du 7 septembre, le général Sarrail a pu, de son côté, réunir de nombreux renseignements révélant une vive activité de l'ennemi en Woëvre; en fait, des patrouilles de cavalerie, puis des régiments d'infanterie et d'artillerie se sont glissés par la vallée du Rupt-de-Mad et, approchant des Hauts-de-Meuse, vont les tourner, le lendemain, 8 septembre, par le sud du promontoire d'Hattonchâtel, à la Trouée de Spada : ils seront ainsi parvenus entre les forts de Troyon et du Camp des Romains, et en mesure de les bombarder.

L'activité de l'ennemi dans la Woëvre était une des manifestations de son effort sur le Couronné. Les forces allemandes sorties de la place de Metz et, notamment, la 33e division de réserve (général Bausch), appuyée d'unités de landwehr et d'ersatz, avaient attaqué la colline de Sainte-Geneviève, par les deux rives de la Moselle, dans la journée du 6 ; elles s'efforçaient, entre Pont-à-Mousson et Toul, de prendre à revers l'armée de Castelnau installée sur

le croissant du Grand-Couronné (1). Prévenu par Joffre, ainsi que nous l'avons dit, de l'urgence d'établir la liaison entre la 2e et la 3e armée, Castelnau, malgré les difficultés de sa défense, avait heureusement remis immédiatement la 145e brigade (de la 73e division de réserve) à la disposition du gouverneur de la place de Toul.

Arrivé en grand apparat sur les hauteurs d'Éply, l'empereur Guillaume s'apprêtait alors à diriger lui-même, les 7 et 8 septembre, la bataille du Mont d'Amance et se préparait déjà pour une entrée dans Nancy à l'heure même où le Kronprinz, son fils, ferait son entrée dans Bar-le-Duc. L'un et l'autre se donneraient la main à Neufchâteau. Tel était le plan. Or, nous avons maintenant la clef de la coïncidence de ces offensives convergentes. Ce sont « sur l'ordre de Sa Majesté », les Instructions générales de Moltke aux armées allemandes pour la journée du 5 septembre, que nous avons déjà publiées et commentées (2). Cette Instruction reconnaît que le Commandement français a retiré des troupes de ses armées de l'Est pour menacer le flanc ouest de l'armée allemande et que, par suite, le rejet de l'armée française *entière* contre la frontière suisse n'est plus possible ; tandis que les Ire et IIe armées s'opposeront offensivement aux attaques françaises de la région de Paris, « les IVe et Ve armées, par une progression *inébranlable* doivent ouvrir aux VIe et VIIe armées le chemin de la Haute-Moselle... Il n'est pas encore possible d'envisager si une *action conjuguée* des IVe et Ve armées avec les VIe et VIIe armées sur la Moselle entre Toul et Épinal permettra de repousser sur la frontière suisse des forces ennemies importantes. Le rôle immédiat des VIe et VIIe armées est toujours de retenir les forces ennemies se trouvant devant leur front. L'attaque sur la Moselle, entre Toul et Épinal, en masquant ces deux places, est à exécuter *aussitôt que possible* ».

(1) Voir ci-dessus, tome VII, p. 85.
(2) Voir ci-dessus, tome X, p. 30.

C'est pour la réalisation immédiate de ce plan que la bataille reprend sur le front de Dubail et de Castelnau le 5 septembre au bord de la Mortagne, le 6 à la colline de Sainte-Geneviève dominant la Moselle, le 7 au Mont d'Amance, en présence de l'empereur Guillaume. L'attaque en direction de la Haute-Moselle doit échouer ; mais nous la voyons devenir désespérée le 8 à la forêt de Champenoux, comme l'est, le même jour, la bataille du Kronprinz à La Vaux-Marie. En outre, l'activité constatée la veille dans la Woëvre se développe et, grimpant sur les Hauts-de-Meuse et prenant position, l'artillerie du Ve corps allemand (général von Strantz) commence le bombardement du fort de Troyon. Sans anticiper sur cette journée du 8, constatons que, le 7 au soir, le mystère de la Woëvre commence à se dévoiler et que les ordres sont immédiatement donnés pour reconnaître les mouvements ennemis qui menacent, non seulement la liaison des deux armées Sarrail et Castelnau, mais la sécurité de leurs arrières, puisque les troupes se trouvent engagées, dos à dos, les unes face à l'Ouest, sur le plateau de La Vaux-Marie, les autres face au Nord-Est, autour du Mont d'Amance.

L'empereur Guillaume et Moltke ont conçu, le 4 septembre au soir, après l'échec des deux premières étapes de leur plan stratégique, une troisième étape, comportant deux batailles : l'une, menée avec deux armées seulement, entre Paris et Fère-Champenoise, a un caractère contre-offensif ; l'autre, ayant un caractère d'offensive « inébranlable » entre Vitry-le-François et Épinal, est menée par quatre armées et vise à l'encerclement de toute la frontière fortifiée de l'Est : Verdun-Toul-Épinal. Avant de suivre, dans les journées du 8 au 12 septembre, les phases des combats qui aboutissent à l'échec de cette double manœuvre d'offensive allemande sur Bar-le-Duc et sur Nancy, voyons comment ce résultat fut facilité par l'héroïque attitude des armées françaises de l'Ouest et, d'abord, par la résistance admirable des troupes de l'armée de l'Ourcq.

CHAPITRE XLVII

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE

L'heure critique de la bataille de la Marne. — Les deux Commandements à la veille des résolutions décisives.
La bataille oscille sur tout le front. — Le soldat français prend l'ascendant.
La reprise sur l'Ourcq le 8 septembre. — La bataille des communications et la bataille d'articulation.
La faute décisive de von Kluck.

Voici donc la bataille de la Marne engagée d'un bout à l'autre du front. La manœuvre de l'Ourcq a « allumé », et de là l'immense incendie s'est propagé sur la Marne, sur l'Ornain, en Argonne, à Verdun, au Grand-Couronné, sur la Mortagne, sur la Haute-Moselle. Un immense horizon discontinu de villages qui brûlent détermine la ligne de bataille et le canon explose partout parmi les flammes.

UNITÉ DE LA BATAILLE DE LA MARNE UN FRONT DE 400 KILOMÈTRES

Cette extraordinaire et tragique unité d'un champ de bataille de 400 kilomètres, les deux Commandements l'avaient-ils prévue et y avaient-ils pourvu ? Telle est, dans l'ordre des hautes conceptions humaines, la question qui se pose maintenant. Une pareille architecture de destruction était-elle due simplement au hasard et au caprice des événements, ou se produisait-elle, de part et d'autre, selon un devis coordonné et une volonté maîtresse d'elle-même et des choses ? Tel est le problème vraiment magistral, celui qui scrute en leur essence la psychologie des chefs et des peuples. De part et d'autre, les esprits étaient-ils réellement capables d'une si vaste conception stratégique avec des réalisations tactiques d'une telle envergure ?

Napoléon avait conçu et exécuté des entreprises militaires s'étendant sur d'immenses régions ; mais, en raison des conditions de transport et d'armement qui étaient celles de son temps, les résultats tactiques s'étaient toujours limités à des batailles couvrant tout au plus quelques dizaines de kilomètres. Même quand il maniait des masses, il finissait toujours par les concentrer sur un étroit espace pour asséner le coup final. Le champ de bataille de Waterloo est une cuvette si resserrée qu'on se demande comment 300.000 hommes purent s'y déployer. Le sort du monde se décida pourtant, aux Quatre-Bras, sur un champ de manœuvre où une bataille étranglée en fut vite réduite à la résistance désespérée du bataillon carré.

Or, voici maintenant un Austerlitz de 400 kilomètres. Six grandes batailles se livrent en même temps. Et elles ne sont pas cantonnées, je veux dire que les troupes engagées ne sont pas enfermées dans telle ou telle partie du champ de bataille comme dans un champ clos ; elles sont transportées, selon les besoins, d'un point à un autre. Une méthode nouvelle, introduite par les généraux français, fait que les corps d'armée arrachés à l'un des fronts,

en pleine bataille, vont servir un autre front, parfois à des distances considérables, que ces troupes sans cesser de se battre, sont considérées comme réserves éventuelles de telle sorte que selon la décision du chef et le travail des lignes intérieures, la bataille se nourrit sans cesse elle-même et s'entretient de sa propre substance d'une façon si surprenante que ce sont ces apports constants, faisant fonction de renforts, qui finiront par produire « l'événement » et décider du succès.

Tout cela : plan à large envergure, coordination des efforts dispersés, solidarité de toutes les parties du champ de bataille, suppression des réserves, manœuvre ininterrompue sur les lignes intérieures, tout cela était-il une production de l'art militaire arrivé à son summum ? L'esprit humain brossait-il cette fresque magnifique et sanglante en pleine conscience du dessin et avec une vue claire du but qu'il se proposait ?

A cette question, il faut répondre *oui* tout de suite. De part et d'autre, les États-Majors avaient abordé en connaissance de cause ces péripéties probables. Dans le camp français, comme dans le camp allemand (mais seulement dans ces deux camps), l'effort intellectuel et l'entraînement technique étaient à la hauteur de telles conceptions et de telles réalisations. La guerre de Mandchourie, la récente guerre des Balkans avaient ouvert les yeux sur les nouvelles formes probables et sur les proportions éventuelles des guerres futures. De part et d'autre, la leçon avait porté. L'un des derniers maîtres de l'École française avait dit (pour tout résumer en quelques lignes) : « L'attaque décisive, tel est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions ; masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser ». Et ailleurs : « Une attaque entreprise doit être poussée à fond ; la défense doit être soutenue avec la dernière énergie. Ce sont là les deux principes inscrits en tête de la tactique moderne » (1).

La doctrine était prête, restaient les applications sur le terrain.

La première de ces applications (qui, en se développant, devint immédiatement, pour tout le monde, une révélation et un enseignement) fut précisément cette immense *Bataille des Frontières* que nous exposons avec ses trois actes liés : 1° engagements préliminaires de Belgique-Ardennes-Lorraine ; 2° retraite stratégique au sud de Paris ; 3° reprise sur la Marne.

Elle apprit la guerre vraie, et non plus seulement la guerre de doctrine, aux deux adversaires ; elle mesura leurs forces et leur capacité ; elle mit aux prises non seulement des systèmes, mais des tempéraments : peuples contre peuples, chefs contre chefs, les cœurs et les esprits enlacés dans une étreinte terrible et, bientôt, au cours même de la bataille, un sentiment de la valeur réciproque naissant de la lutte et dégageant *l'ascendant*. Ce coup de foudre, cette illumination soudaine éclate dans la poussière de la lutte et parmi les instincts aveugles ; il fait apparaître, soudain, les choses telles qu'elles sont et, finalement, détermine la confiance valeureuse des uns, le découragement obscur et la sourde panique des autres : c'est pourquoi nous sommes obligés de lever les yeux en pleine bataille de la Marne, pour essayer de découvrir ses premières lueurs dans le ciel chargé de nuages, avant même qu'elles les ait déchirés.

LES DEUX PLANS OPPOSÉS

Je n'entreprends pas de donner encore un jugement d'ensemble sur les armées et sur les chefs qui ne pourra naturellement se dégager que de l'ensemble des événements, mais je veux marquer, du moins, cette oscillation des âmes qui, alternant de l'un à l'autre camp, commence à faire pencher la balance.

De part et d'autre, on avait certainement la capacité de ces grandes choses. Mais, dans le

(1) F. Foch. *Des Principes de la guerre.*

UN POSTE D'OBSERVATION SUR LE FRONT ALLEMAND

camp allemand, cette capacité se montre orgueilleuse, pédantesque, brutale et confuse, tandis que dans le camp français, elle apparaît raisonnable, sensée, pondérée, pleine de tact et de discernement. A y bien réfléchir, on voit en présence, dès la première grande bataille, la psychologie des deux peuples.

Les Allemands ayant, dans leurs préparations lointaines, beaucoup médité sur la Grande Guerre prévue avec la France, avaient adopté, d'avance, une série de mesures générales s'enchaînant, en quelque sorte, les unes les autres : 1° l'effort principal porté dès le début en coup de force sur le front occidental ; 2° l'invasion de la Belgique par la rive gauche de la Meuse, au mépris de la neutralité belge et au risque de jeter la Belgique elle-même et l'Angleterre dans la guerre ; 3° le système de la tenaille empruntée aux doctrines de Schlieffen, c'est-à-dire l'attaque par les deux ailes tentant le double enveloppement des armées françaises par la région de Paris à droite et par la région de la Haute Moselle à gauche ; 4° enfin, la grande manœuvre « géniale » se proposant simultanément un double objectif : l'armée française et Paris.

Sans revenir sur les faits qui sont désormais acquis à l'histoire, cette conception originaire a échoué en quelques jours, j'allais dire en quelques heures, dès l'affaire de Charleroi ; et le grand État-Major en fait lui-même l'aveu dans son Instruction générale du 4 septembre : « L'ennemi a échappé aux *attaques enveloppantes des* 1re *et* 2e *armées* et assure, avec des détachements, la liaison avec Paris ».

Dans cette même Instruction générale, le Commandement allemand se résout à une autre confession non moins pénible, à savoir qu'un

deuxième projet, qu'il a substitué au premier, a également échoué : « Un refoulement de *toute l'armée française contre la frontière suisse* en direction Sud-Est n'est plus possible. »

Ce projet consistait, non plus à enserrer les armées françaises dans une vaste tenaille, mais à les « rameuter » par un large mouvement tournant et à les rejeter toutes ensemble sur la frontière suisse : c'est ce projet qui autorise von Kluck à dire qu'il n'a fait, en jetant ses troupes en direction de Provins et de Melun, qu'exécuter les ordres du Grand Quartier Général.

Mais celui-ci a encore changé d'idée et, à la dernière heure, il remplace la manœuvre du grand mouvement tournant par une bataille de rupture. Il donne l'ordre à von Kluck de s'arrêter face à Paris et à von Bülow et à von Hausen de constituer un fer de lance qui percera la ligne française en direction de Sézanne et de Troyes et qui ayant rompu, par le milieu, le front de Joffre, rejettera les deux débris l'un sur la Loire ou sur Paris, l'autre sur la Haute Moselle et sur la frontière suisse. Les armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz mèneront à bonne fin ce nouveau projet en combinant, avec les VIe et VIIe armées, l'enveloppement des armées françaises isolées dans l'Est.

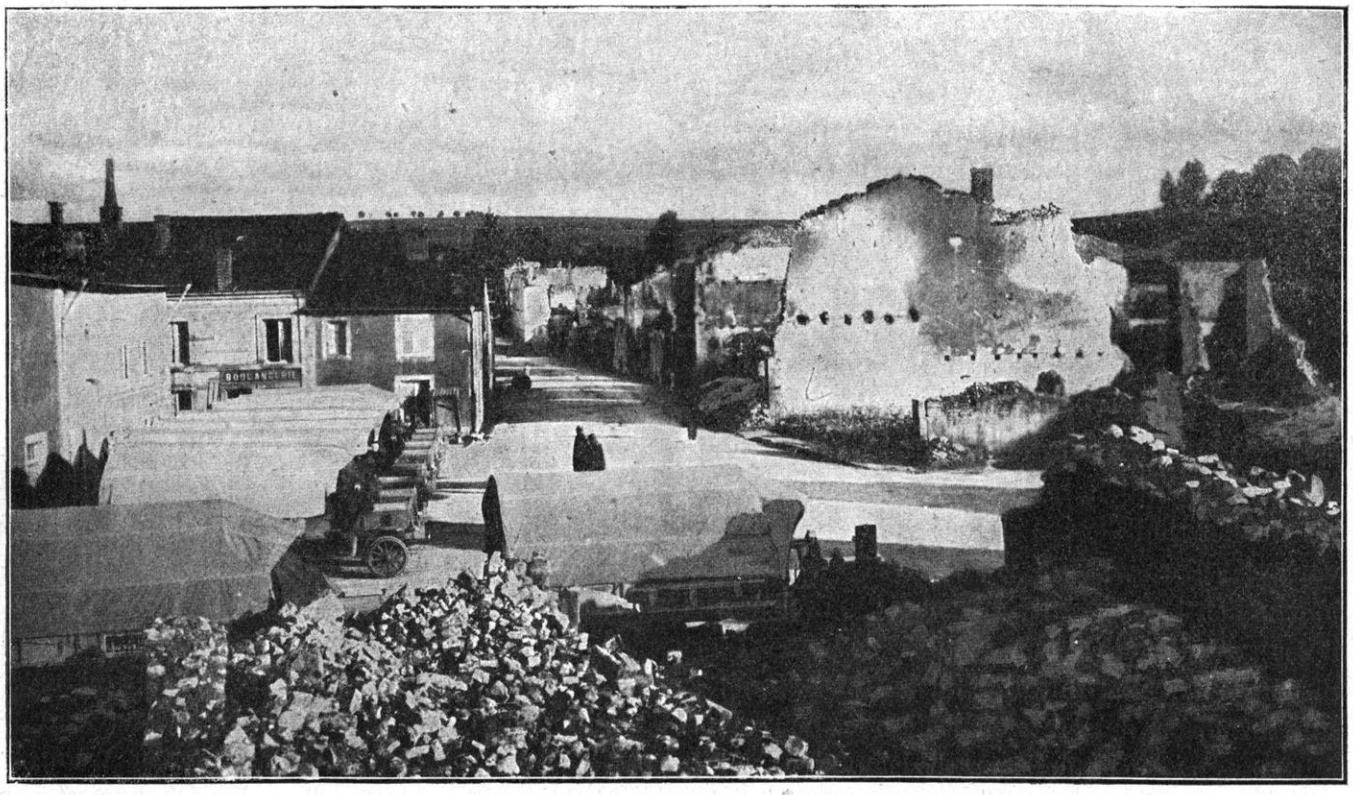
Cette substitution *in extremis* d'un projet entièrement nouveau aux deux autres cause un trouble profond dans les dispositions prises dans chacune des armées : mais, surtout, elle permet au lieutenant principal de Moltke, von Kluck, de se dérober à l'exécution des ordres et de poursuivre, à sa façon, et contrairement aux vues du Haut Commandement, l'exécution du grand mouvement tournant. Ce fut, à coup sûr, l'une des plus graves causes d'infériorité du côté des Allemands. On était mal parti, on avait mal marché et on arrivait au but en ordre dispersé.

Mais une autre faute non moins grave est commise par le Grand État-Major allemand : il a mésestimé son adversaire. Il a considéré celui-ci comme battu dès les premières rencontres, il a cru qu'il fuyait alors qu'il manœuvrait. Prenant la poursuite de cet ennemi battu, il s'est élancé, pensant n'avoir qu'à achever une armée à demi détruite ; il n'a pas admis, un seul instant, la perspective d'une contre-offensive. Cette faute psychologique — étant donné le Chef et les troupes auxquelles il avait affaire —, fut peut-être la plus lourde de toutes les erreurs et la plus caractéristique de l'esprit allemand. Des troupes gavées de gloriole et d'illusions, mais mal nourries, mal ravitaillées, sans munitions, sans réserves, sont poussées dans une course à mort qui les épuise avant même qu'elles aient atteint le lieu du combat. Même dans l'ordre technique, tout cela est d'une frappante infériorité. Ne parlons pas de ce quelque chose de supérieur intellectuellement et de *divin* (selon le mot du maréchal de Saxe) qu'exige la conduite de la guerre.

Que se passe-t-il, cependant, dans le camp français ?

Les grandes offensives du début ont échoué : c'est une grave infériorité. Elles ont eu, cependant, un avantage : elles ont ébranlé fortement l'ennemi, elles l'ont empêché d'accomplir son premier projet, la conquête immédiate des ports de la Manche, enfin, elles ont dévoilé sa manœuvre par l'Est et ont permis de briser la tenaille de gauche, d'abord à la Trouée de Charmes, ensuite au Grand-Couronné.

L'infériorité n'en est pas moins un fait. L'enthousiasme du début est tombé de haut. Mais le solide caractère d'un Joffre ne se laisse pas démonter et c'est l'heure, au contraire, où il trouve en lui-même toutes ses ressources. Sans hésiter, sans tâtonner, il prend la résolution simple et vigoureuse de la retraite générale avec contre-offensives en coups de boutoir, et il l'ordonne sur tout le front. Tout le monde obéit. Il entame la force allemande à Proyart, à Guise et sur la Meuse, amène ses troupes entre Marne et Seine, les cale au sud de la plaine catalaunique, prépare le double piège du camp retranché de Paris et du camp retranché de Verdun, attire l'ennemi au dé-



BEAUZÉ-SUR-AIRE APRÈS LE BOMBARDEMENT

bouché de la plaine sur les premiers gradins des collines où il s'est établi lui-même et il l'attaque inopinément quand toutes ses armées sont en ligne et prêtes.

Donc, à partir de l'offensive manquée, un seul projet dans le camp français. Chacun sait ce qu'il a à faire. Les ordres pour la contre-offensive sont donnés à partir du 2. Joffre n'attend pour le choix de l'heure, qu'une seule chose : que tout son monde soit en place et que ses renforts et ses réserves soient arrivés à proximité. L'ordre est donné pour le 6 au matin.

SITUATION GÉNERALE DANS LA NUIT DU 7 AU 8

Le plan général de contre-offensive comporte une manœuvre de flanc, celle qui se déclanchera du camp retranché de Paris. Du moment où l'on a la certitude que von Kluck file sur Provins, on le laisse s'engouffrer dans le piège et on le prendra sur ses communications en jetant l'armée de Paris, par l'Ourcq, sur Château-Thierry. On pense qu'elle ne trouvera plus de résistance sérieuse puisque, le 6 au matin, toute l'armée de von Kluck sera au sud de la Marne.

Mais le hasard d'un « déploiement » fait que la bataille s'engage sur l'Ourcq le 5 à midi. Le IVe corps de réserve et la division de cavalerie qui l'accompagne n'ont pas encore passé la Marne. Ils font tête. Kluck est accroché et averti. Avec une décision d'une rapidité extraordinaire, il se retourne, fait repasser la Marne à ses troupes, jette successivement ses corps épuisés dans la bataille, concentre une artillerie formidable sur le plateau de Trocy et, au prix de sacrifices extrêmement lourds, sauve ses communications, sauve son articulation sur la Marne et, acquérant peu à peu la supériorité numérique, met, à son tour, en péril l'armée qui l'attaque.

Cependant, la contre-offensive française s'est heurtée partout, au sud de la Marne, à la manœuvre de rupture allemande. Bülow fait un effort désespéré sur la route 51 ; von Hausen fait un effort désespéré à la Trouée de Mailly (route 77) ; le duc de Wurtemberg fait un effort désespéré, d'une part à Vitry-

le-François et, d'autre part (secondant le Kronprinz), à Revigny ; le Kronprinz, enfin, s'est élancé allégrement par la Trouée de Revigny et, malgré la manœuvre de flanc que lui oppose Sarrail, peut croire qu'il est sur le point de passer.

Dans l'autre camp, les choses paraissent encore extrêmement confuses et douteuses. Maunoury a gagné du terrain, mais il sent qu'il se heurte à quelque chose de prodigieusement fort et d'inconnu pour lui ; l'armée britannique n'a marché qu'en hésitant, empêtrée dans le rideau des deux corps de cavalerie tendu devant elle ; Franchet d'Espérey a été arrêté une journée entière devant Esternay ; maintenant, il est vrai, il sent le champ libre devant lui en direction de Montmirail. Mais, à la route 51, son 10e corps, déjà très en flèche, ne peut plus faire un pas sans que la 42e division ait franchi la chenille de la Grande-Garenne. Foch est pris à sa droite (route 51) et à sa gauche (route 77). Certainement, les choses se sont améliorées à la fin de la journée du 7 : mais, il s'en faut, ce n'est pas la victoire. Langle de Cary, après avoir sauvé, avec la division de l'Espée, la fissure vers Arcis-sur-Aube, ne se sent nullement dégagé. A droite, son 2e corps est dans une mauvaise position aux approches de la Trouée de Revigny. Quant à Sarrail, il tient bon, il garde ses communications avec Verdun, mais il doit être bien inquiet de ce qui se passe à la Trouée de Revigny.

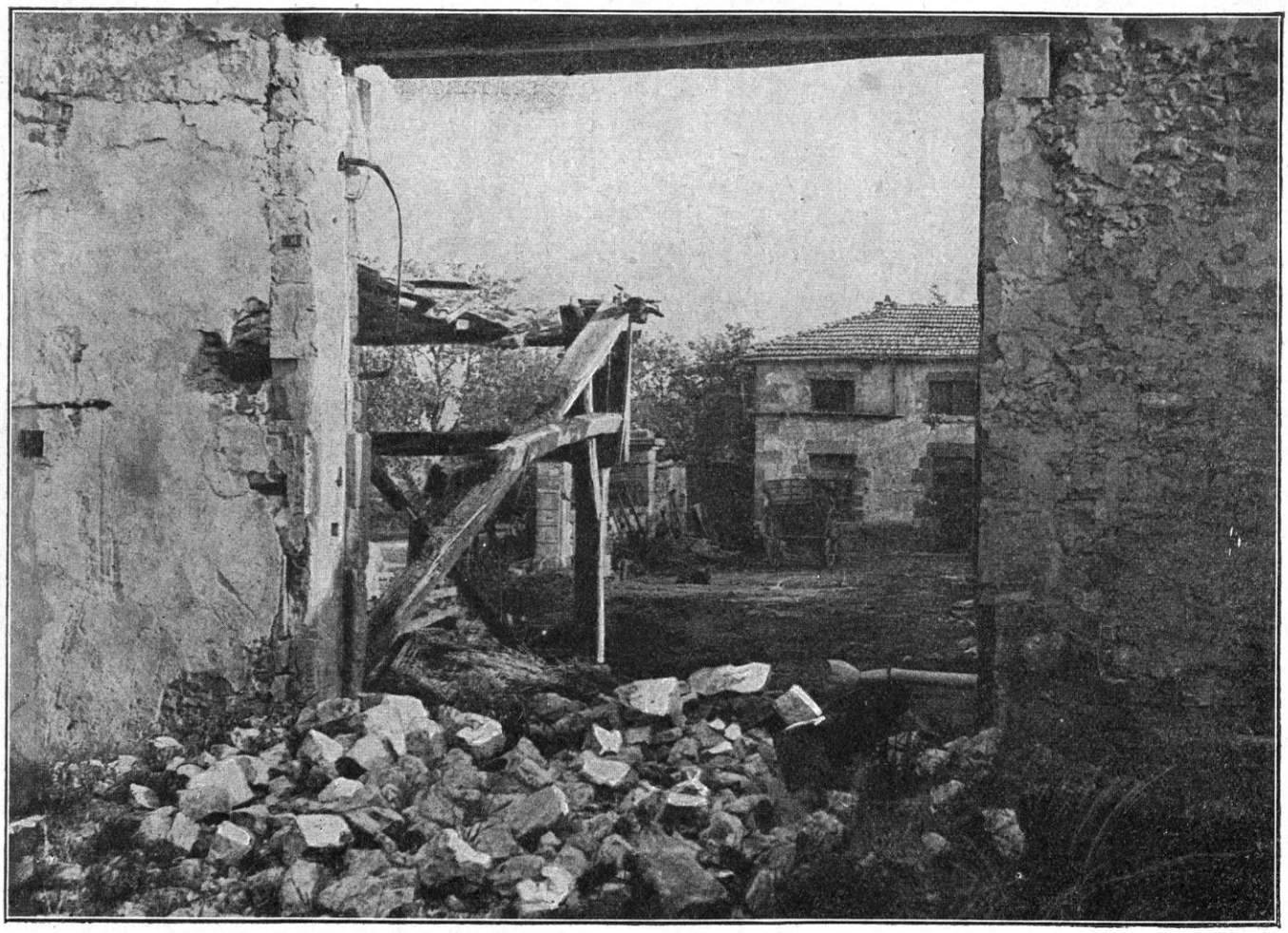
L'IMPRESSION DANS LES DEUX CAMPS LE 8 AU MATIN

Tout cela se totalise dans la pensée du général Joffre dans la nuit du 7 au 8 et il est facile de deviner ce qui se remue dans cet esprit ferme, dans cette volonté sereine : la manœuvre de l'Ourcq n'a pas encore réussi sur le terrain même où elle est engagée, mais elle a porté coup sur l'ensemble.

Von Kluck ayant repassé la Marne, tient tête à Maunoury ; mais il s'est découvert lui-même et il a découvert Bülow. Et celui-ci, tout en s'épuisant en de terribles attaques sur les Marais de Saint-Gond, commence à plier. La ligne allemande a fléchi d'Esternay à Montmirail. Ici, la victoire se prononce déjà. Il reste des points obscurs et peut-être dangereux au fur et à mesure que l'on avance vers l'Est ; le péril n'est pas conjuré à la route 51 ; il l'est moins encore à la Trouée de Mailly, et moins encore, peut-être, à la Trouée de Revigny. Mais Joffre se dit qu'il a paré précisément là où le doute en apparence subsiste et où l'ennemi peut croire encore à la possibilité d'un succès : au secours de Maunoury, il a porté son 4e corps qui n'a pas encore donné ; au secours de Foch, sur la route 77, il a amené sa 18e division et son 21e corps qui n'ont pas encore donné ; au secours de Sarrail, à la Trouée de Revigny, il amène son 15e corps qui va intervenir à l'heure critique. Il est vrai qu'à la route 51 (Grande-Garenne), sa 42e division est un peu à court ; mais Franchet d'Espérey est déjà dégagé sur sa gauche et Joffre voit poindre l'heure où il assénera le coup final, en portant à droite son vaillant 10e corps, en dégageant Grossetti et en lui faisant jouer le rôle de *deus ex machina* en pleins Marais de Saint-Gond.

Malgré que ces heures de la nuit semblent encore sombres, le grand chef les aborde donc avec une lumière dans l'esprit et une sorte d'alacrité dans le cœur et, de lui, ce sentiment se répand jusqu'au plus humble de ses soldats. Personne ne pourrait dire pourquoi, mais partout on commence à humer un air de victoire. N'exagérons pas le mystère. Les « renseignements » qui, du Grand Quartier Général, sont adressés aux troupes, annoncent que l'ennemi se replie, et, même sous les rafales du canon, le soldat constate bien, qu'en plus d'un point, il gagne du terrain et que l'ennemi recule devant lui. Il n'est pas un soldat qui n'ait en sa giberne, à cette heure unique, une ample provision de confiance. « Si vous lui dites que Joffre n'a pas su attirer l'ennemi dans un piège, il lève les épaules et vous traite d'imbécile. » (Planhol.)

Combien les sentiments sont autres dans le camp allemand ! Ici, du haut en bas de l'échelle,



LA FERME DE LA VAUX-MARIE, VUE DE L'EXTÉRIEUR

les impondérables jouent en sens contraire. D'abord, quel peut être l'état d'esprit d'un von Moltke, dans la nuit du 7 au 8 ? Il est facile de le deviner. La contre-offensive de Joffre l'a surpris, il n'y a cru et ne l'a annoncée à ses lieutenants que le 7 dans l'après-midi ; la manœuvre de l'Ourcq l'a pris au dépourvu ; et, pour un chef, cela est grave ; car avec les masses modernes, les évolutions sur le terrain sont d'une difficulté inouïe. L'insubordination de von Kluck lui fait mâcher de l'absinthe : de ce fait, sa propre manœuvre est en bas ; pourvu que l'on ne soit pas coupé maintenant du côté de Paris ! Von Kluck, il est vrai, tient tête ; mais il a découvert Bülow. Bülow attaque, mais il n'a plus de réserves. Hausen attaque, mais il n'attend plus qu'une seule division ; Wurtemberg et le Kronprinz sont pleins d'ardeur, mais ils n'ont pas gagné 10 kilomètres après un effort inouï et ils en auraient 80 à accomplir pour atteindre l'objectif qui leur est fixé... Se battre, se battre, se battre, pour gagner, ne fût-ce que sur un point, tout l'espoir est là. Sinon, il faut songer à la retraite. Si l'on s'attarde, la défaite peut tourner à la catastrophe. Déjà, l'on a averti l'Empereur de ne pas venir coucher à Châlons-sur-Marne. A cette minute critique, le Haut Commandement allemand en est visiblement à se demander quelle sera l'heure la plus opportune pour s'avouer à soi-même qu'on est battu et agir en conséquence.

Et les nouvelles qui viennent de l'Est ! La VIIe armée a dû abandonner la Mortagne, la VIe armée va être obligée de renoncer à la sanglante offensive sur le Grand-Couronné ! Partout le front craque ; on ne peut plus espérer le salut (il n'est plus question de vic-

toire) que d'un hasard favorable et de ce que l'on appelle encore la « supériorité » du soldat allemand.

Ce sentiment trouble et amer qui commence à emplir le cœur du grand chef, pense-t-on qu'il n'a pas déjà gagné, autour de lui, ses immédiats subordonnés ? Ils savent tout et, si discrets qu'on les suppose, ils portent sur le visage des stigmates de la peine, de la mortification, du labeur anxieux. Rien qu'à les regarder, l'inquiétude vous gagne.

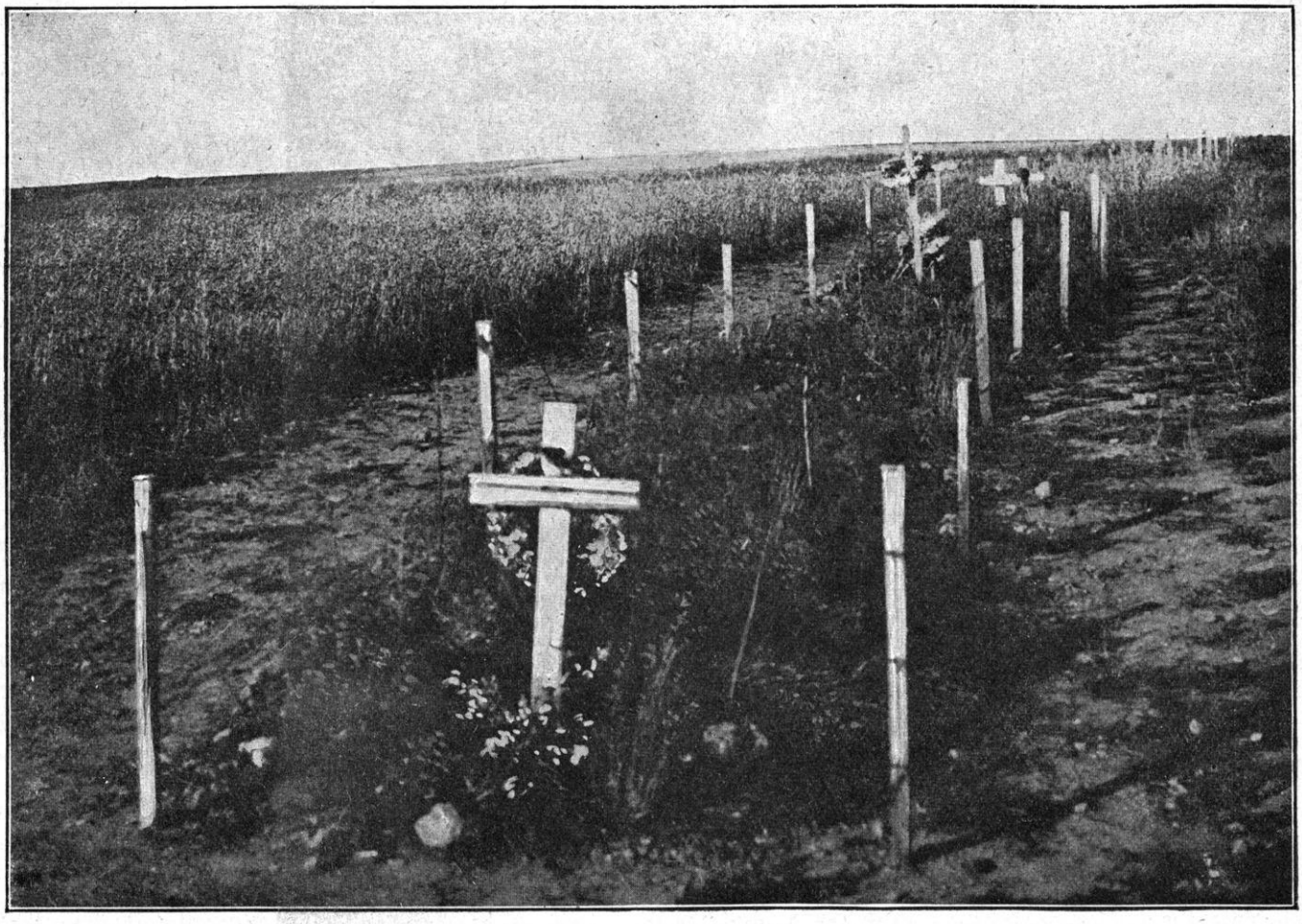
Et puis les commandants et les états-majors des armées ont reçu les ordres. Ces ordres ne sont pas encourageants. Pis, ils sont contradictoires. Ceux qui réfléchissent ont facilement percé l'attrape-nigaud qu'est la prétendue marche sur Paris. En réalité, c'est la retraite. On a fait 70 kilomètres en avant, on refait ces mêmes 70 kilomètres en arrière ; on repasse par les mêmes lieux ; c'est la retraite. Et, des états-majors aux officiers de troupe, des officiers de troupe aux soldats, les figures vont s'allongeant par fatigue, tourment, trouble général, sentiment de la peine perdue, confusion dans les esprits et dans les rangs. Il suffit de rappeler les textes des carnets de route. Ne se résument-ils pas en un seul mot ? « Nous n'en pouvons plus ! »

Comment supposer que la troupe ne voit pas, ne comprend pas ? Quand elle trouve une lutte sans merci au lieu du repos qu'on lui avait promis après des marches épuisantes, quand elle patauge dans les Marais de Saint-Gond ou s'empêtre dans les craies et les sapinières de Champagne au lieu de cette entrée solennelle dans Paris, tant prônée, quand elle a subi pendant quarante-huit heures les rafales du 75 et de l'artillerie lourde et qu'elle en a constaté les effets, quand elle a vu ce soldat français, qu'on lui disait en fuite, tenir tête et disputer avec acharnement la moindre motte de terrain, quand les ordres qui lui arrivent respirent l'incertitude, la confusion et la répandent dans les états-majors, dans les convois et jusque sur le front, quand on lui dit d'attaquer encore, d'attaquer toujours alors que ses rangs sont décimés, ses caissons vides et qu'elle n'en peut plus, — elle aussi a compris ; et elle comprend de minute en minute quand elle sent le dur carcan de la discipline s'appesantir sur elle. On veut encore sa chair, son sang, sa vie, elle les donne. Mais son cœur, elle ne le donne plus ; elle se battra puisqu'il faut se battre : mais elle sent la panique sourdre en elle quand l'aube de la journée du 8 commence à éclairer l'immense champ de bataille où les deux adversaires, sur la terre sanglante, se lèvent d'un élan et d'un cœur si différents.

REPRISE SUR L'OURCQ, LE 8 SEPTEMBRE

Maintenant que nous avons sous les yeux l'ensemble de la bataille *depuis Nanteuil-le-Haudouin jusqu'à Nancy* et que nous sentons à quel point toutes les parties sont solidaires, nous pouvons nous élever au-dessus des particularités et des contingences secondaires et suivre les caractères stratégiques de la grande lutte engagée et conduite par les deux volontés adverses. Il ne s'agit plus de savoir seulement ce qui peut être tenté sur tel ou tel point, mais bien ce que l'une ou l'autre armée doit accomplir en vue de l'issue finale. Quand Von Kluck vaincu, disgracié et mécontent bourre les journaux allemands d'interviews pour expliquer qu'il était vainqueur, dans le secteur qu'il commandait, il importe, seulement, de se demander si sa *victoire* était vraiment si décisive. La connaissance des événements permet de découvrir facilement, dans son plaidoyer, les points faibles qu'il essaye en vain de publier ou de dissimuler ; en outre, nous sommes avertis que, pour ce qui concerne le point de vue allemand, nous avons à nous mettre sans cesse en garde contre ce long travail de la « manœuvre morale » qui, pendant quatre années, ne s'est proposé que d'arranger les faits et les documents pour égarer l'opinion allemande et l'opinion universelle.

Si, par contre, nous considérons le point de vue français, il faut prendre garde aussi de



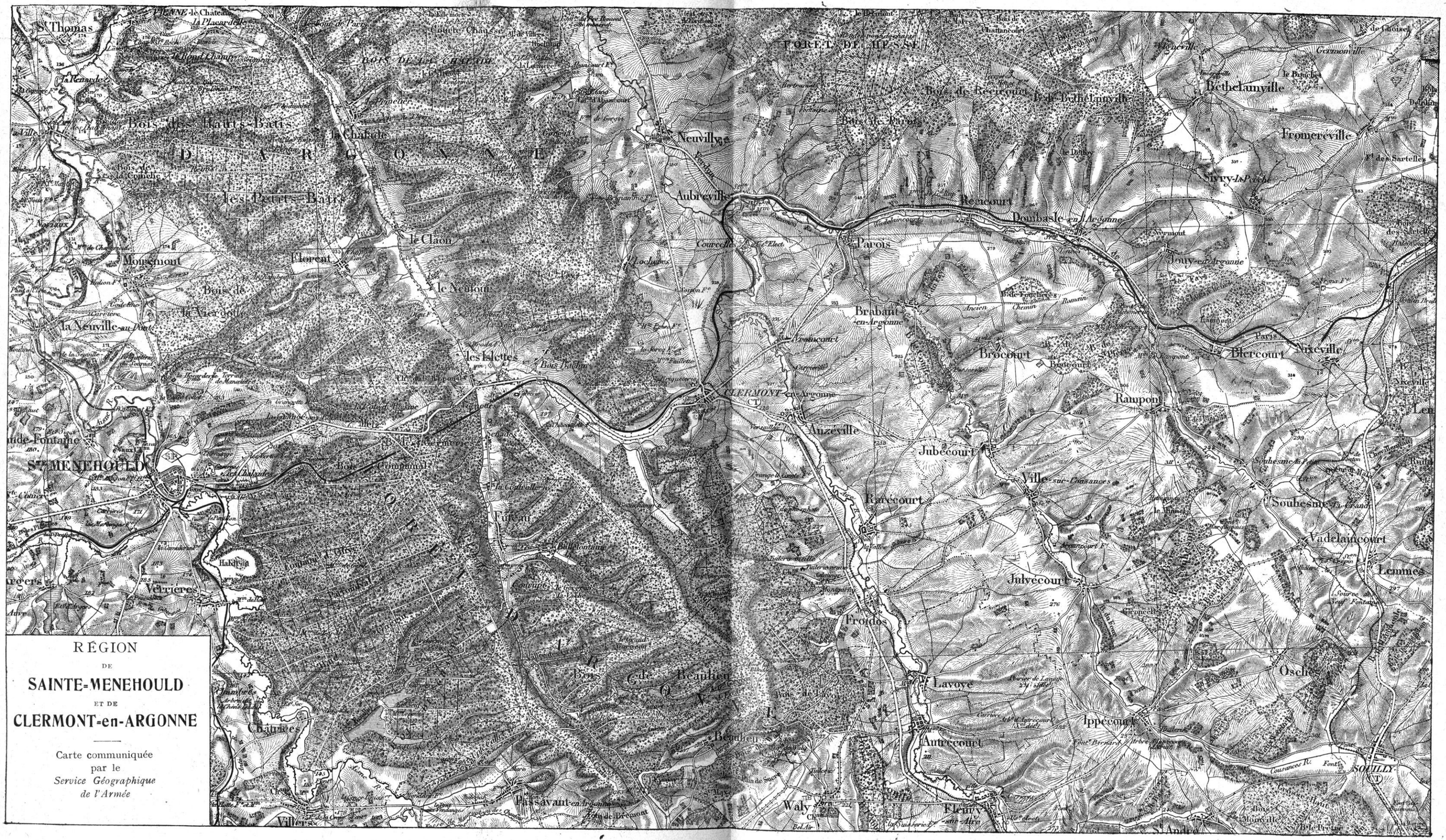
TOMBES DES COMBATTANTS DE LA FERME DE LA VAUX-MARIE

nous en laisser imposer par des polémiques qui, s'inspirant de considérations particulières, prétendent subordonner l'ensemble de la manœuvre et de la bataille à tel ou tel incident.

En fait, la lutte est engagée avec la même intensité et les mêmes alternatives périlleuses, d'un bout à l'autre du front. Et il n'y a, de toute évidence, que le Haut Commandement qui ait connaissance de tout ce qui se passe et qui soit en mesure de tout ordonner simultanément. Est-ce de Paris que l'on peut diriger les combats de l'Est qui, ainsi que nous l'avons dit et ainsi que nous allons le voir, décident du sort des événements non moins que ceux qui se développent à proximité du camp retranché ?

Est-ce de Nancy ou de Verdun que l'on peut apprécier le sort de chacune des armées engagées, le péril couru par certaines liaisons, les lieux où doivent se porter les forces de secours, les points critiques qui sollicitent une vigilance spéciale ? Non. Chaque Commandement est absorbé par la mission qui lui est confiée, et personne n'est en mesure de peser les responsabilités qui sont celles du Haut Commandement.

On concède que, puisque le Général en Chef eût été « le vaincu de la Marne » s'il n'eût pas été « le vainqueur de la Marne », ce dernier titre ne peut lui être refusé : rien de plus. Mais est-il conforme à la vérité et à la justice de le renfermer ainsi dans une attitude passive ? Une telle résignation fataliste fut-elle sa seule et unique force ? En fait, nous le voyons agir sans interruption et avec une vigueur constante dans le même sens depuis le début de la manœuvre jusqu'à la fin de la bataille. Certainement, il écoute ses lieutenants ; il les interroge ; il tient compte de leurs avis ; mais, lui seul décide, seul il commande. Il a eu la continuelle vigilance qu'exige une si prodigieuse


RÉGION
DE
SAINTE-MENEHOULD
ET DE
CLERMONT-en-ARGONNE
Carte communiquée
par le
Service Géographique
de l'Armée
Ste MENEHOULD
CLERMONT-en-Argonne
Neuvilly
Aubreville
Parois
Boureuilles
Florent
Monthermont
Vérrieres
Châtrices
Villers
Pas-Savant-en-Argonne
Fléville
Brabant-en-Argonne
Brocourt
Boureuilles
Rancourt
Dombasle-en-Argonne
Bethelainville
Fromereville
Sivry-la-Perche
Jouy-en-Argonne
Dieue
Nixeville
Rampont
Jubécourt
Ville-sur-Cousances
Souhesmes-la-Grande
Vadelaincourt
Lemmes
Julvécourt
Froidos
Lavoye
Ippécourt
Autrecourt
Osches
SOUILLY
Waly
Fleury
Anzéville
Parrecourt
Beauchemin
Cheppy
Bois des Hauts-Buttes
Bois de la Comelle
les Petites-Buttes
le Claon
le Neulom
Bois de la Viergotte
la Neuville-au-Pont
les Islettes
Bois Communal
Bois de Beauchemin
Bois de Cheppy
Bois de Parois
Bois de Brocourt
Bois de Rancourt
Bois de Bethelainville
Bois de Graimont
Bois de Vigneville
Bois de Dieue
Bois de Souhesmes
Bois de Vadelaincourt
Bois de Julvécourt
Bois de Froidos
Bois de Lavoye
Bois de Ippécourt
Bois de Autrecourt
Bois de Fleury
Bois de Waly
Bois de Pareid
Bois de Parrecourt
Bois de Jubécourt
Bois de Souhesmes
Bois de Lemmes
Bois de Osches
Bois de Souilly
Bois de Monteille
Bois de Belle-Pierre
Bois de Fleville
Bois de Nixeville
Bois de Dieue
Bois de Graimont
Bois de Vigneville
Bois de Bethelainville
Bois de Rancourt
Bois de Brocourt
Bois de Boureuilles
Bois de Parois
Bois de Dombasle
Bois de Sivry-la-Perche
Bois de Fromereville
Bois de Bethelainville
Bois de Graimont
Bois de Vigneville
Bois de Dieue
Bois de Souhesmes
Bois de Vadelaincourt
Bois de Julvécourt
Bois de Froidos
Bois de Lavoye
Bois de Ippécourt
Bois de Autrecourt
Bois de Fleury
Bois de Waly
Bois de Cheppy
Bois de Beauchemin

étreinte des corps et des âmes. A toutes les minutes du drame, il déploie l'esprit de création et d'adaptation avec l'autorité nécessaire pour profiter des circonstances et obtenir, en chaque point, les succès particuliers qui finiront par se totaliser dans le succès général. Personne que lui ne pouvait faire cela : et il l'a fait.

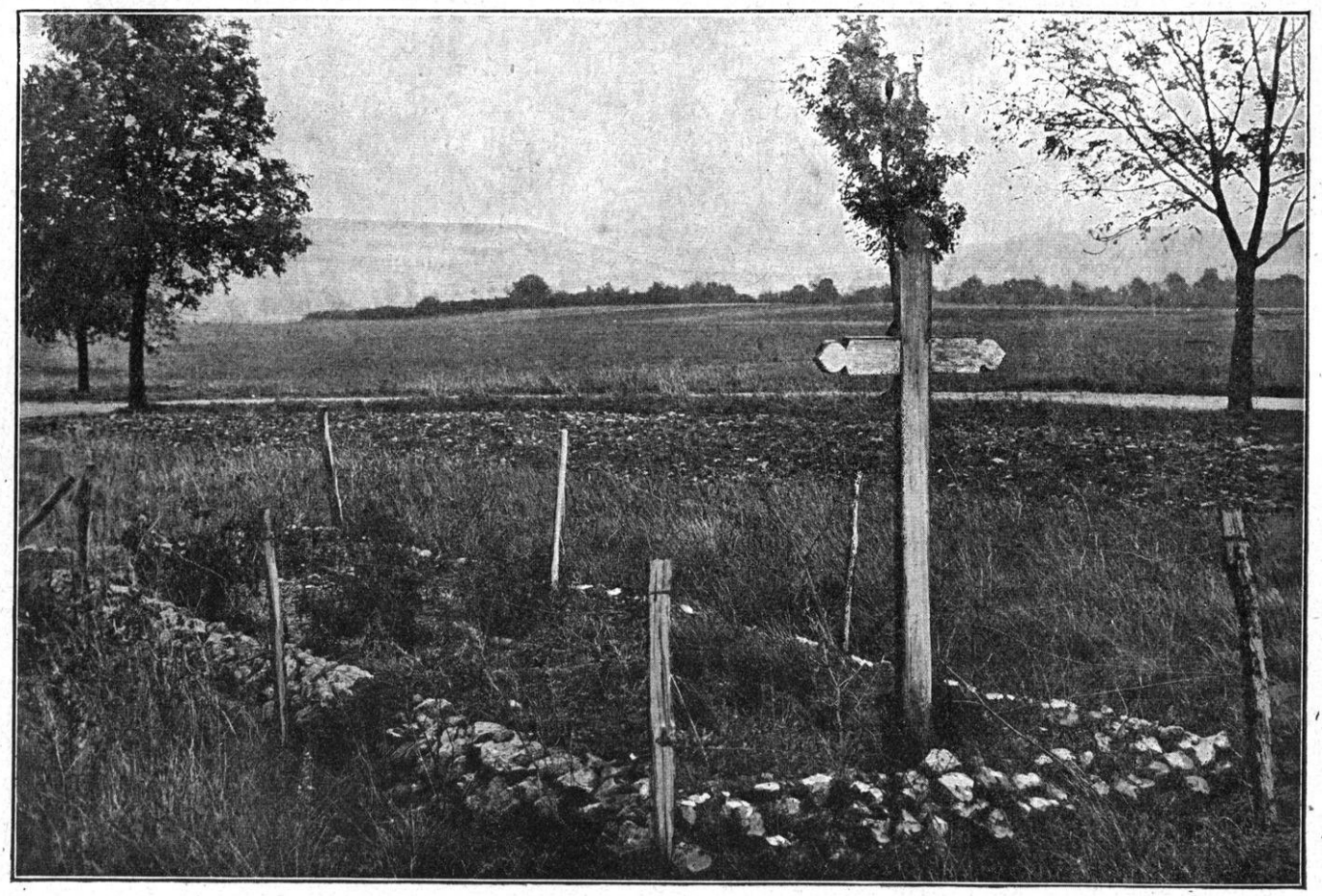
C'est cet immense travail de toutes les minutes qu'il faut suivre pour avoir, en dépit de la poussière soulevée dans les deux camps — une notion exacte et complète du plus grand événement de cette guerre et de l'histoire. Il ne s'agit pas ici de louer ou de blâmer : il s'agit de comprendre. Mais comprendre l'œuvre du Commandement, c'est *saisir* TOUT *à la fois*.

Me plaçant donc uniquement dans cet état d'esprit hautement équitable, je rentre dans le précis des faits et, commençant par cette partie de la bataille tant discutée, la bataille de l'Ourcq, — je vais essayer de donner l'expression de cette dramatique journée du 8.

La manœuvre de l'Ourcq, conçue par le Commandement français, reste toujours le moteur initial et principal de la bataille de la Marne ; mais son caractère se transforme par suite de l'initiative adverse. Une bataille n'est pas un théorème géométrique : le cerveau qui l'a montée n'en peut arranger d'avance toutes les combinaisons. Sur le terrain, la volonté de l'ennemi saisit la conception initiale, la déchire, la retourne, la renverse, s'il le peut, à son profit : il essaye de la faire sienne et son courage, sa violence, son audace dominent, parfois, le calcul le plus habile et le plus ingénieux. Et nous ne parlons pas de l'intervention du hasard : toute l'incertitude et l'instabilité des choses humaines se rue, en quelque sorte, sur la pensée originaire, comme pour mettre à l'épreuve la valeur du chef qui poursuit l'exécution de son dessein et cherche à le réaliser.

A l'origine, la manœuvre de l'Ourcq, qui devait se déclancher le 6 au matin, visait à saisir les communications de von Kluck, que l'on supposait en voie de s'engager au sud de la Marne ; l'objectif donné à l'armée Maunoury n'est pas seulement l'Ourcq, c'est Château-Thierry, c'est-à-dire la Marne. Mais la bataille s'est engagée, dès le 5 après-midi, au cours d'une opération commandée comme un simple déploiement. Le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie n'ont pas encore franchi la Marne. Von Kluck, averti, a immédiatement la volonté passionnée de réparer sa faute. Tandis que le comte Schwerin, se défendant énergiquement sur le plateau de Trocy et les hauteurs du Multien, ne cède que pied à pied et, finalement, barre la route à Maunoury, von Kluck ordonne à ses corps de repasser la Marne et voici que son armée tout entière se met en route, et avec quelle hâte ! pour tenter, précisément, de sauver, avant tout, ses communications.

Avec la violence qui est dans son caractère, von Kluck ne prend égard à rien. Il n'a qu'une pensée : se dégager du péril où il a jeté son armée et sauver celle-ci à tout prix. Et c'est pourquoi il la retire d'un geste si brusque qu'il met son voisin de gauche, von Bülow, en danger de faire la culbute. Mais, de cela peu lui chaut. Indiscipliné dans la manœuvre de retraite comme il fut indiscipliné dans la manœuvre offensive, il n'écoute aucun des avertissements qui lui sont donnés par un Haut Commandement qu'il dédaigne. Il passe outre et il verse dans son propre système avec un tel excès qu'il va se mettre lui-même en péril. C'est un point sur lequel on n'a pas suffisamment attiré l'attention : jusqu'ici, la manœuvre de von Kluck lui fait perdre à lui-même la bataille de l'Ourcq au moment où il prétend l'avoir gagnée. Mais il faut reconnaître qu'elle met, d'abord, en grand péril, l'armée Maunoury et c'est, précisément, dans la journée du 8, que ce péril est à son comble. Pour qui ne considère que ce point du vaste champ de bataille, il semble, qu'à un moment, la manœuvre de l'Ourcq est en train d'échouer : on peut croire, dans l'un et l'autre camp, qu'elle a épuisé tout son effet.



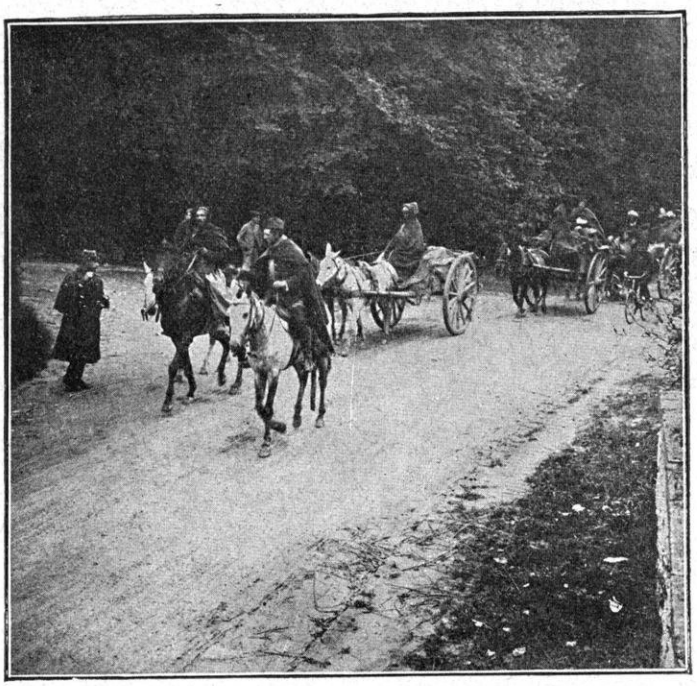
LE CHAMP DE BATAILLE AUTOUR DE SÉRAUCOURT

ORDRES, DANS LE CAMP ALLEMAND, POUR LA JOURNÉE DU 8

Voyons, d'abord, comment les choses doivent apparaître au Grand État-Major allemand dans cette nuit du 7 au 8. Voici ce que l'on sait : en dépit des conseils de prudence, sans entendre les cris désespérés de son voisin Bülow, von Kluck transporte toute son armée, non seulement au nord de la Marne, mais jusque dans la région de Nanteuil-le-Haudouin. Bülow, découvert sur sa droite, a rappelé à lui les deux corps de cavalerie et a établi, avec son VIIe corps, un crochet défensif de Montmirail à Chézy-sur-Marne : il pivote autour de ce point et laisse ainsi le champ découvert devant l'armée britannique et la 5e armée française. Remarquez, tout de suite, l'effet de cette manœuvre. Le recul de von Kluck ayant découvert son flanc, Bülow, par son recul, découvre, à son tour, le flanc de von Kluck. Cependant, par sa gauche, Bülow, d'accord avec l'État-Major général, fonce vers le Sud pour obtenir, en liaison avec von Hausen, la rupture du front de Joffre. Aux Marais de Saint-Gond (route 51 et route 77), la bataille est indécise et même, à la route 77 (Trouée de Mailly), un certain avantage a été obtenu. Plus on avance vers l'Est, plus le Haut Commandement allemand trouve des sujets d'encouragement. Wurtemberg a dû fléchir à sa droite (Vitry-le-François), mais il a réussi à sa gauche (Sermaize) et le Kronprinz pousse toute son armée à travers la Trouée de Revigny. Il est vrai que la bataille semble accrochée devant le Grand-Couronné de Nancy. Mais il reste encore l'espoir que, si le Kronprinz force les passages du sud de l'Argonne, toute la défense française de l'Est tombera d'un seul coup.

Voici ce que nous savons de positif sur les

mesures prises par le Haut Commandement allemand en présence de cette situation. S'inclinant une fois de plus devant la volonté de son lieutenant, le général de Moltke a ordonné que les IIIe et IXe corps, laissés d'abord au sud de la Marne pour couvrir la droite de la IIe armée, seront rendus à von Kluck. Ils quittent la région de Rebais-Montmirail pour rejoindre les trois autres corps de la Ire armée (les IIe, IVe et IVe de réserve) qui « livrent un combat difficile — ce sont les propres termes des renseignements allemands — à l'ouest de l'Ourcq inférieur ».



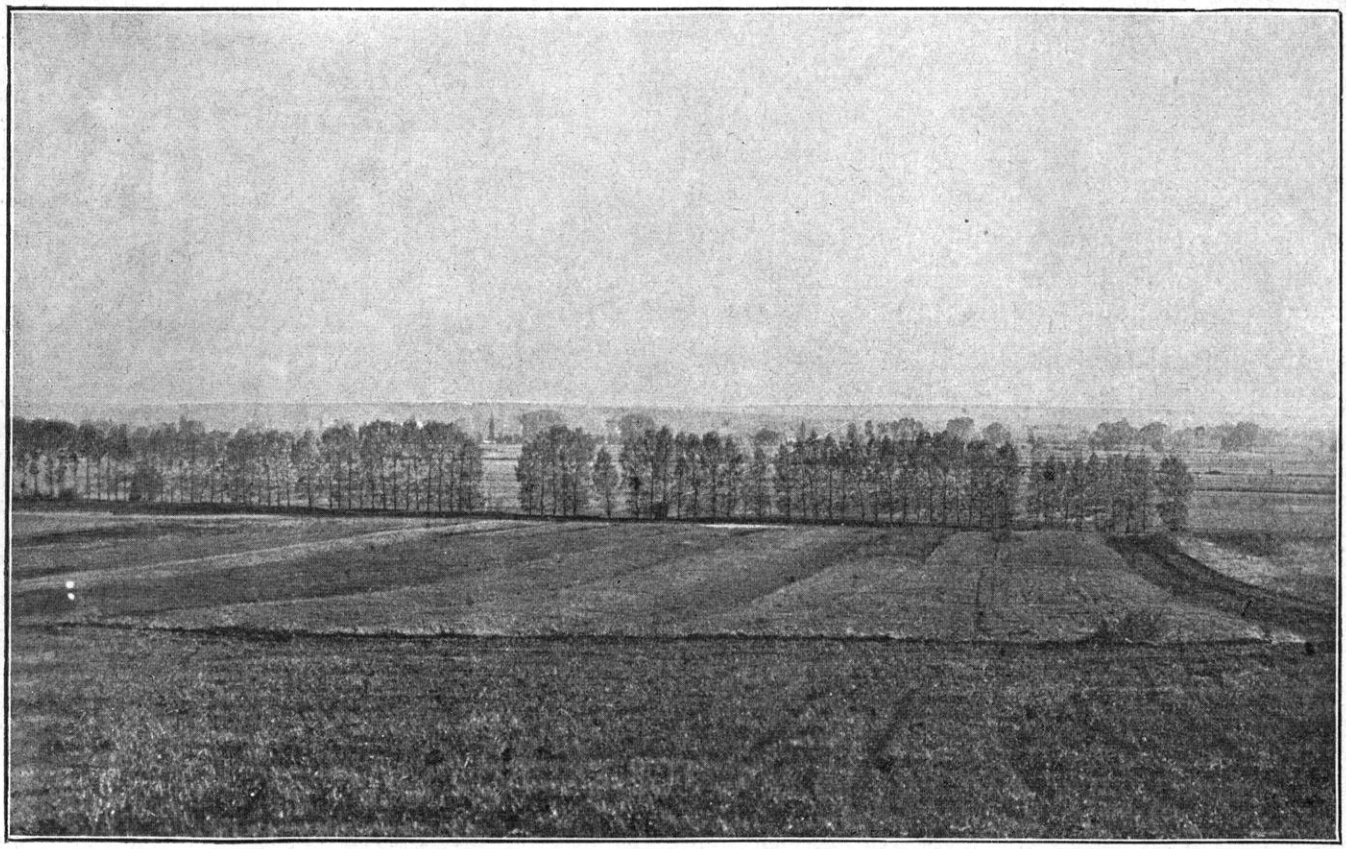
UN CONVOI DE SPAHIS

Ces corps, von Kluck, qui suit toujours son idée, les dirige *vers son extrême droite*, c'est-à-dire qu'il n'a d'autre préoccupation que de protéger ses communications, le IIIe sur Crouy-sur-Ourcq, le IXe sur La Ferté-Milon. On est bien obligé de se conformer à ses volontés. En plus, pour lui venir en aide, on donne l'ordre à une brigade, la 10e brigade de landwehr, qui descend et qui commence à s'avancer sur Noyon, de se porter à sa rencontre en direction de Crépy-en-Valois.

Considérons attentivement ce mouvement, à peine esquissé : c'est de là que naîtront les derniers événements de la bataille de la Marne et les premiers incidents de la course à la mer.

Cependant, Bülow demande du secours ; selon les propres expressions d'un télégramme d'angoisse qu'il adresse au Grand Quartier Général, « il ne dispose plus que de trois corps d'armée » et « il est engagé dans un combat terrible sur le Petit Morin, secteur Montmirail-Normée ». « Mes pertes sont considérables, ajoute-t-il, et mon flanc se découvre de plus en plus. » Von der Marwitz a demandé à von Kluck s'il faut faire sauter les ponts sur la Marne, non sans faire observer, avec un véritable coup d'œil militaire, qu'il est indispensable d'arrêter l'ennemi sur la Marne, sous peine de livrer un passage qui menacera gravement le flanc de von Kluck. Mais von Kluck, une fois son armée sauve, paraît assez indifférent et il ne restera à von der Marwitz qu'à se replier sur Bülow après avoir fait sauter quelques-uns des ponts. Quant à Bülow, comment lui venir en aide et répondre à ses appels ? Il a, maintenant, les deux corps de cavalerie. Marwitz se bat sur le Petit Morin, de Montmirail à Jouarre, avec, à dos, une rivière sans ponts. Richthofen est autour de Montmirail en union avec le VIIe corps, et c'est tout. Plus un bataillon de réserve pour cette IIe armée qui devait frapper le coup décisif.

C'est alors que le Haut Commandement allemand commence à s'inspirer de l'exemple que lui a donné le général Joffre. Il songe à puiser dans ses troupes combattantes pour en tirer les réserves chargées d'intervenir aux points qui fléchissent ; il se dit, sans doute, dès lors, que son effort dans l'Est a échoué ; car, à la date du 6 — et cette date est capitale, — il donne l'ordre à von Heeringen, commandant de la VIIe armée engagée contre Dubail sur la Mortagne, de quitter cette région et de se transporter, en personne d'abord avec son état-major, dans la région de Laon-Reims, où il aura à prendre le commandement d'une force



PANORAMA PRIS SUR L'ORNAIN ENTRE BRABANT-LE-ROI ET NETTANCOURT

que l'on constitue pour venir en aide à la grande armée, dont on prévoit sans doute le recul. Nous dirons bientôt ce qu'il advint de ces ordres et quelles difficultés ils rencontrèrent dans l'exécution. Mais, puisqu'ils sont donnés, il faut les faire connaître dès maintenant. Car l'arrivée prochaine de ces renforts, joints à ceux que va libérer la prise de Maubeuge, doit peser sur la fin de la bataille de la Marne et, d'ores et déjà, elles autorisent le Grand Commandement allemand à réclamer de ses subordonnés et de leurs troupes un effort surhumain puisque, en les adjurant de tenir, il leur annonce l'intervention prochaine et décisive de ces nouvelles armées. En attendant, il faut lutter, et Bülow, n'ayant pas d'autre parti à prendre, en est réduit à réclamer un secours de son voisin de gauche, le commandant de la IIIe armée, von Hausen. En même temps, nous le voyons raccourcir encore son front et, cela, probablement, de son initiative privée et sans attendre l'autorisation du Haut Commandement ; il se met à pivoter autour de Montmirail en laissant de plus en plus von Kluck exposé sur la Marne aux coups de l'ennemi.

Nous avons dit la situation de von Hausen et ses intentions pour le 8 au matin. Rappelons seulement, d'un mot, sa résolution farouche de foncer sur les batteries françaises à la baïonnette le 8 au matin. Quant au duc de Wurtemberg et au Kronprinz, on leur laisse carte blanche pour continuer une manœuvre qui paraît en voie de réussite et dont le succès serait au moins une fiche de consolation.

Faisons observer, toutefois, que même un succès dans l'Est ne pourrait plus, maintenant, avoir de conséquences stratégiques importantes. En effet, le plan N° 3 du Grand État-Major allemand est déjà à vau-l'eau. Sans parler des difficultés rencontrées par les armées de von Hausen, du duc de Wurtemberg et du Kronprinz, à quoi sert-il de pousser les troupes françaises vers le Sud, puisque l'armée von Heeringen, qui devait les enserrer sur la

Haute Moselle, a reçu l'ordre d'abandonner la partie ? Il s'agit bien de l'Est. Il s'agit de sauver ce qui peut être sauvé, à l'Ouest, c'est-à-dire sur le massif de Seine-et-Marne. C'est pourquoi on peut dire que, dans le camp allemand, on ne se bat plus que pour l'honneur ou, plus exactement, pour la retraite décidée *in petto*. Nous partageons entièrement, sur ce point, — mais pour des raisons de portée beaucoup plus générale, car il ne prend pas en considération les événements de l'Est, — l'opinion d'un très intelligent historien suisse, le colonel Poudret : « La partie semble perdue dès le moment où von Kluck fut obligé, ou *se crut obligé*, de dégarnir aussi complètement la région de Montdauphin au profit du secteur de l'Ourcq. L'armée Bülow allait se trouver trop exposée pour pouvoir se maintenir. C'est là l'événement capital de la bataille (1). »

ORDRES DU GÉNÉRAL JOFFRE POUR LA JOURNÉE DU 8

Et c'est ce qui explique et ce qui fait valoir, par contraste, le calme et la méthode qui, malgré les difficultés d'une heure aussi critique, règnent dans le camp français et dictent les instructions émanant du Haut Commandement.

Voyons-les donc, d'abord, dans leur ensemble, pour mieux comprendre celles qui s'appliquent spécialement à la bataille de l'Ourcq pour la journée du 8.

Le deuxième bureau a fourni, dans la journée du 7 septembre, au général en chef, un curieux renseignement sur la méthode tactique du général von Kluck. « Le général von Kluck, lui fait-on observer, a commandé, aux manœuvres impériales de 1910, le Ier corps manœuvrant contre le XVIIe (général von Mackensen) : or, sa tactique, couronnée de succès, a été d'amener son adversaire contre une position retranchée, faiblement occupée, le gros du corps d'armée étant groupé derrière la position, puis, en *une marche de nuit*, de décaler, par *un mouvement en tiroir*, le gros du corps d'armée, *pour le porter ensuite sur le flanc du parti opposé*. »

« Le mouvement en tiroir », « la marche de nuit », « la tentative de se dérober en glissant derrière une position », tout cela faisait prévoir la manœuvre de l'Ourcq en face de Maunoury. Il était permis de conclure que von Kluck tenterait de se porter finalement sur le flanc de son adversaire et qu'il essaierait, tout au moins, de le déborder. Donc, la question des « communications », si importante pour von Kluck, apparaissait comme toujours capitale à notre Haut Commandement. C'est de ce point que l'on part pour prescrire les grandes lignes de la manœuvre dans la journée du 8.

Mais le Haut Commandement français (pour nous en tenir toujours à la bataille de l'Ourcq) pense aussi à autre chose, à quoi von Kluck n'a pas pensé. Von Kluck a travaillé comme s'il était seul. Il n'a tenu aucun compte de ses liaisons. Joffre, au contraire, y attache une importance extrême. Il sent, dès cette heure, que le sort de la bataille en ce point dépend de la combinaison solidaire du mouvement avec l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey. D'ailleurs, son attention a été attirée sur un indice extrêmement frappant, recueilli dès le 7 au soir : c'est la bonne tenue de la droite de Maunoury, débouchant sur Étrepilly : il est permis de tirer de cet indice la conclusion que si von Kluck est fort et même redoutable à la bataille des « communications », il est plus faible et donne prise à la bataille de « l'articulation ». Il ne faut donc pas négliger celle-ci. Entre von Kluck et von Bülow, il y a un trou béant : si l'on sait l'exploiter, c'est là que l'on battra *non seulement von Bülow, mais von Kluck lui-même*. La « bataille d'articulation » se livre, finalement, entre Meaux et Vareddes : avec toutes les forces dont on dispose, c'est là qu'il faut frapper.

Mais le plus grand sang-froid est nécessaire pour régler une entreprise si compliquée : car,

(1) *Revue militaire suisse*, décembre 1919, p. 487.

LOUPPY-LE-PETIT. — LES RUINES AUTOUR DE L'ÉGLISE

sur les lieux, on n'a pas eu le temps de débrouiller les faiblesses de l'adversaire : on ne connaît que sa force et l'on est tout à l'urgence de combler les vides et de tenir tête à l'écrasante offensive des corps de von Kluck débouchant d'heure en heure sur le champ de bataille vers Nanteuil-le-Haudouin.

L'Instruction générale N° 7 a déjà préparé cet ensemble de mouvements. Elle est datée du 7 septembre et nous en rappelons les termes, pour la partie concernant la bataille occidentale :

L'armée allemande semble se replier vers le Nord-Est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche.

Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces de manière à conserver toujours la possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande. (Voilà pour les communications.)

La marche s'exécutera donc d'une manière générale dans la direction du Nord-Est dans un dispositif qui permettra d'engager la bataille si l'ennemi marque un temps d'arrêt, et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement (ceci au cas où von Kluck en viendrait immédiatement au système de l'organisation du terrain tel qu'il le tentera un peu plus tard).

A cet effet, la 6e *armée gagnera successivement du terrain vers le Nord sur la rive droite de l'Ourcq* (toujours les communications).

Les *forces britanniques chercheront à prendre pied successivement* AU DELA *du Petit Morin, Grand Morin* ET MARNE (cet ordre en vue de la bataille d'articulation est complété encore par un ordre adressé à la 5e armée (Franchet d'Esperey) : *La* 5e *armée accentuera le mouvement* DE SON AILE GAUCHE...)

Au cours de la journée du 8, ces ordres à la 6e armée se compléteront par les précisions suivantes :

ORDRE N° 4261.

La 6e *armée a pour mission de gagner successivement du terrain vers le Nord, sur la rive droite de l'Ourcq ; le général Maunoury*

aura avantage à retirer la 8e division de la droite de son dispositif, dès que la progression de l'armée anglaise rendra sa présence moins nécessaire, pour la porter à gauche, où elle trouvera les autres éléments du 4e corps d'armée.

Le Gouverneur de Paris est invité à donner toutes facilités pour l'exécution des mouvements prescrits.

ORDRE N° 4282.

La chute de Maubeuge rend disponible un corps d'armée allemand qui peut être transporté par voie ferrée. Il est donc essentiel que le corps de cavalerie ne reste pas groupé à la gauche de la 6e armée, mais qu'il découple hardiment ses divisions pour agir sur les points sensibles des communications ennemies, particulièrement Soissons et Compiègne. (Tout cela vise les communications.)

ORDRE N° 4360.

L'armée britannique a pour mission d'attaquer EN FLANC LES FORCES OPPOSÉES A LA 6e ARMÉE... (Voilà pour l'articulation.)

Voici donc la double préoccupation parfaitement marquée et établie dès le 8 dans la journée.

L'Instruction générale N° 19 qui arrivera dans la soirée s'appliquera surtout au cours de la journée du 9 ; mais il vaut mieux la connaître dès maintenant parce qu'elle donne la pensée directrice du Haut Commandement français :

INSTRUCTION PARTICULIÈRE N° 19.

Au G. Q. G., le 8 septembre 1914.

I. — *Devant les efforts combinés des armées alliées d'aile gauche, les forces allemandes se sont repliées en constituant deux groupements distincts.*

L'un, qui paraît comprendre le IVe corps d'armée de réserve, le IIe et le IVe corps actifs, combat sur l'Ourcq, face à l'Ouest contre notre 6e armée, qu'il cherche même à déborder par le Nord.

L'autre, comprenant le reste de la Ire armée allemande (IIIe et IXe corps actifs) et les IIe et IIIe armées allemandes, reste opposé, face au Sud, aux 5e et 9e armées françaises. En fait, le mouvement de von Kluck s'accomplit : les IIIe et IXe corps ont été rappelés le 7, à 17 h. 40).

La réunion entre ces deux groupements paraît assurée seulement par plusieurs divisions de cavalerie, soutenues par des détachements de toutes armes en face des troupes britanniques. (Ce passage indique que l'on connaît l'existence du *trou* à l'articulation des deux armées allemandes et que l'on compte l'exploiter.)

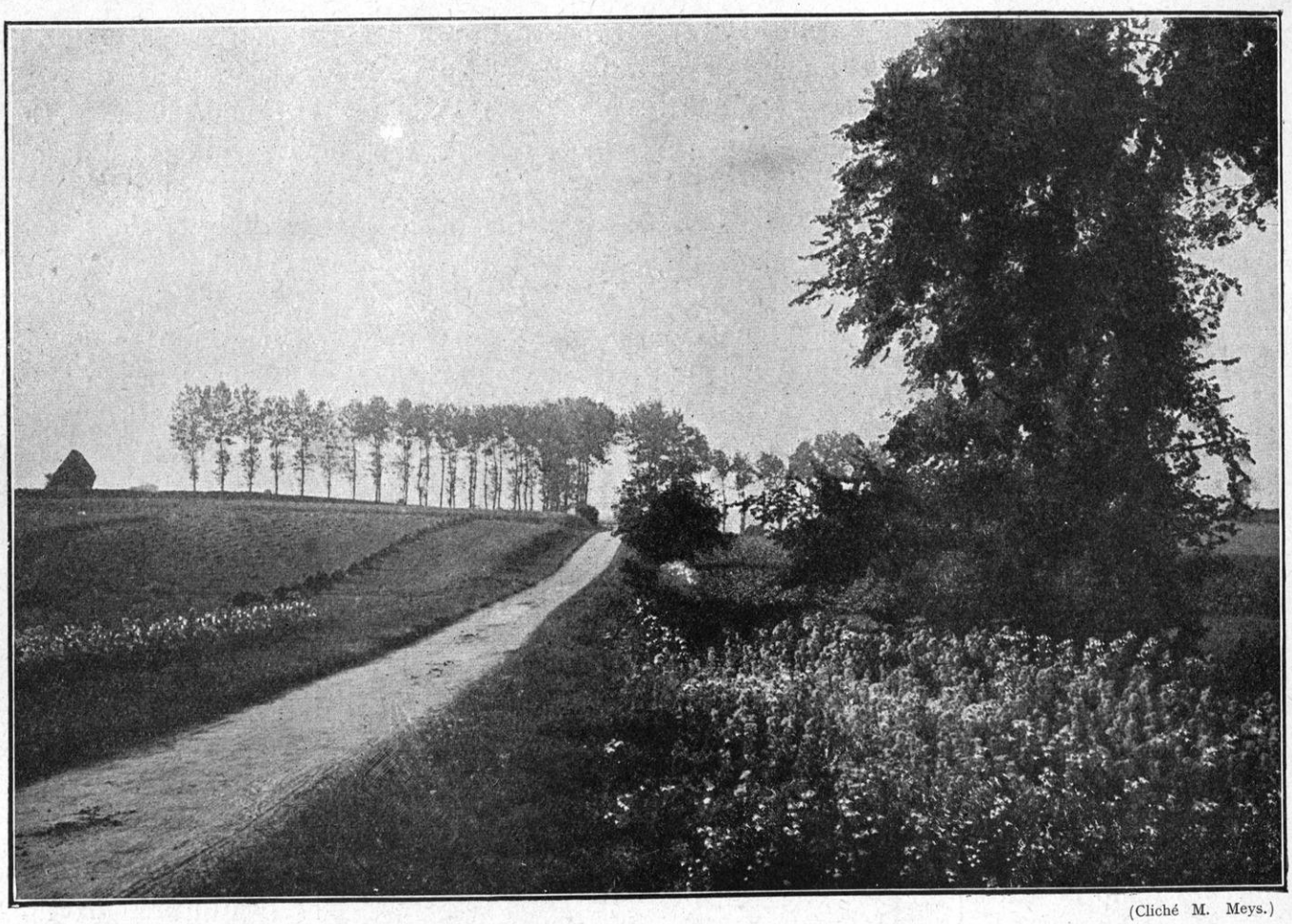
II. — *Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles. La 6e armée et les Forces britanniques s'attacheront à cette mission.*

A cet effet, la 6e armée maintiendra devant elle les troupes qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. Les forces anglaises, franchissant la Marne *entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteraient* sur la gauche *et les derrières de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.* (Voilà exactement la bataille pour l'articulation *au nord* de la Marne, et par conséquent, *contre* von Kluck).

III. — *La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant un fort détachement sur Azy-Château-Thierry.* (Toujours la même préoccupation.)

Le corps de cavalerie franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises, *assurerait, d'une façon effective, la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.*

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le passage à l'offensive. *Le gros de la 5e armée, marchant droit au Nord, refoulera* au delà de la Marne *les forces qui lui sont opposées.* (Au delà de la Marne, tout s'explique par ces seuls mots : c'est bien contre la gauche de von Kluck que se



(Cliché M. Meys.)

LE CHEMIN DE CHAMBRY A LA CANTINE

porte cette nouvelle conception de la manœuvre celle qui décidera finalement du succès.)

IV. — *Au delà de la Marne, la route Romény, Azy, Château-Thierry, affectée à l'armée britannique par l'Ordre Général N° 7 en date du 7 septembre, est réservée à la 5e armée.*

J. JOFFRE.

Pour ampliation, le major général,
BELIN.

Rien n'est plus clair : cette directive générale a pour objet d'enserrer l'armée von Kluck entre « la bataille des communications » et « la bataille de l'articulation », tout en bousculant l'armée von Bülow et en la forçant, sous peine d'être culbutée par sa gauche, de rétrograder vers le Nord. Le Haut Commandement français tire donc parti *à fond* de la faute de von Kluck et il use de tous ses avantages.

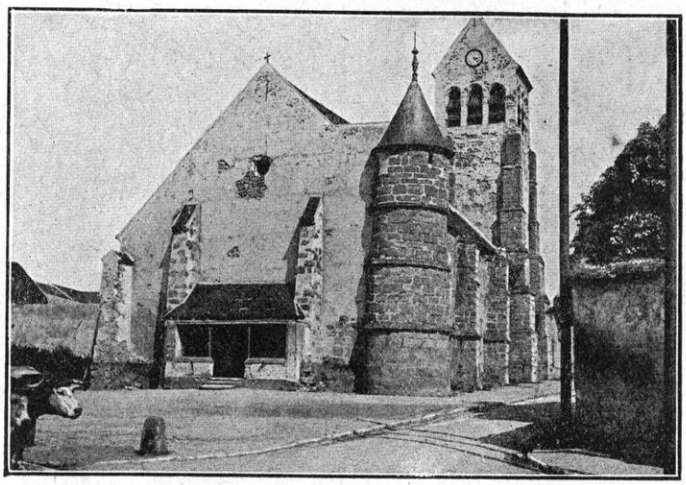
Disons, maintenant, parmi quelles difficultés les choses vont se réaliser sur le terrain.

LES ORDRES DU GÉNÉRAL MAUNOURY POUR LA SUITE DE LA BATAILLE DE L'OURCQ, LE 8

A la fin de la journée du 7, deux faits considérables avaient attiré (un peu inégalement) l'attention du général Maunoury : d'une part, l'échec de sa gauche à la bataille pour les communications dans la région de Betz-Nanteuil-le-Haudouin ; d'autre part, le succès de sa droite dans la région d'Étrepilly. Nous disons que son attention avait été attirée « un peu inégalement ». En effet, l'heure ne lui paraît pas venue encore ou plutôt il ne dispose pas encore des moyens capables d'exploiter le succès esquissé à l'articulation, puisque l'armée britannique n'a pas développé tout son mouvement ; mais, d'au-

tre part, il a une vision extrêmement nette du danger qu'il court, si sa gauche est débordée et si von Kluck le rejette sur la côte de Dammartin-Montgé.

Une préoccupation ou, plutôt, un doute, domine tout cela. Que représentent ces masses allemandes débouchant sans cesse en face de lui ? S'agit-il d'une « retraite générale », comme le lui annoncent les télégrammes du Grand Quartier Général, ou s'agit-il d'une manœuvre le visant spécialement et ayant pour objet de le rejeter dans le camp retranché de Paris ? D'autre part, ses troupes sont épuisées par trois jours de combat. Il a peu de réserves sous la main. Aussi, il se retourne avec anxiété vers le général Galliéni, qui partage ces inquiétudes, et il réclame avec insistance tous les renforts en hommes et en canons dont le gouverneur peut disposer.



MARCILLY. — L'ÉGLISE

Heureusement, les dernières ressources ne sont pas épuisées. Le 4e corps n'est pas entré en ligne et une division de réserve, la 62e, peut encore, en dernière ressource, être jetée dans la bataille.

La première pensée du général Maunoury avait été de caler la « bataille des communications » en y employant la division du 4e corps, 7e division (général de Trentinian) qui lui était envoyée de Paris, soit par la voie ferrée, soit en taxi-autos si opportunément. Dans la nuit du 7 au 8, il adresse au général Boëlle cet ordre, qui nous révèle son état d'esprit :

Claye-Souilly, 8 septembre 1914, 0 h. 45

« J'apprends le mouvement de recul de la 61e divisision de réserve (général Desprez) et de la cavalerie du général Sordet sur Nanteuil-le-Haudouin. Il est indispensable que ce mouvement de recul soit réparé dès la pointe du jour ; ceci importe plus encore pour la réussite de l'ordre donné par le Commandant en Chef que pour celle de la manœuvre de la 6e armée.

« Le général exige donc que, ce matin, tous les éléments de la 61e division de réserve, réunis à Nanteuil, reprennent par un mouvement offensif ce qu'ils ont perdu hier.

« Ils seront suivis immédiatement de tous les éléments de la 7e division qui, elle-même, se fera suivre des éléments de l'artillerie de corps.

« Il en résulte que la direction de l'offensive de la 7e division est marquée par le bois de Montrolle-Saint-Quentin (4 kilomètres à l'est de Mareuil-sur-Ourcq).

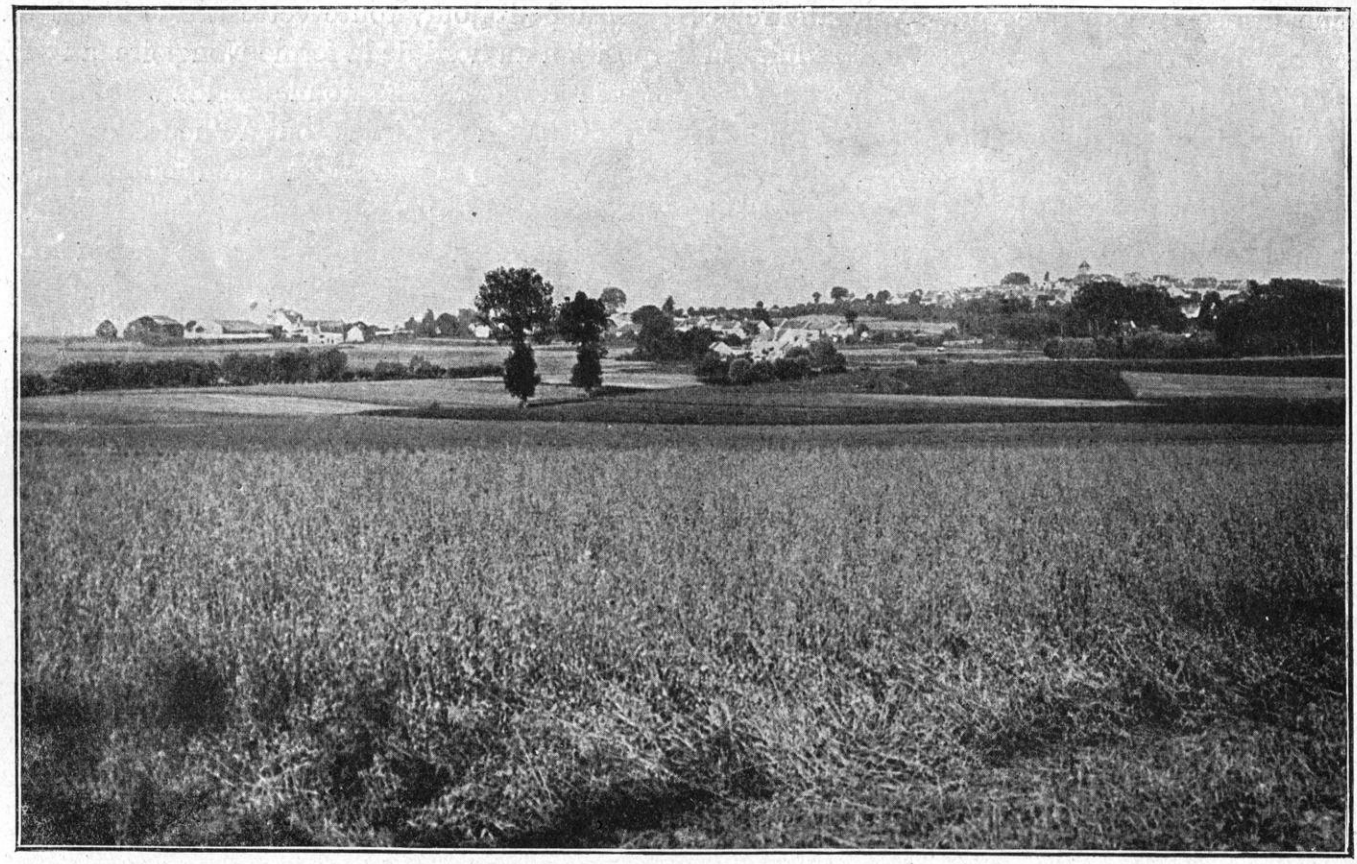
« Quant à la cavalerie de corps, commandée par le général Sordet, elle devra monter à cheval au reçu du présent ordre, regagner tout le champ perdu et chercher par tous les moyens à remplir la mission générale qui lui a été définie.

« La situation est telle que toutes les considérations relatives à la conservation des effectifs doivent céder le pas devant la nécessité de gagner la bataille aujourd'hui même, au prix de tous les sacrifices. »

Cet ordre est lumineux. Le général Maunoury, commandant en chef de la 6e armée, voyait que la bataille devait être gagnée ce jour même, le 8, et il prenait ses dispositions pour ne pas être tourné par von Kluck. Car tel était, maintenant, l'effort désespéré de celui-ci.

Mais nous verrons, dans le cours de la journée, que le général Maunoury ne perd pas de vue, tant s'en faut, « la bataille d'articulation » : car c'est là que, finalement, la partie se décidera.

Voici comment la contre-offensive de gauche



MONTHYON. — LE VILLAGE ET LA PLAINE

est montée sur le terrain : la 61e division est placée provisoirement sous les ordres du général Boëlle. La 7e division, appartenant au 4e corps, se portera en avant dès la première heure. Elle a pour mission d'attaquer, par une offensive vigoureuse, dans la direction Montrolle, plateau de Boullarre, Rouvres (c'est-à-dire sur la deuxième crête du Multien) et, de là, si possible, de franchir l'Ourcq, dans la direction de Neufchelles-Montigny.

Cette offensive sera liée étroitement avec celle du 7e corps (général Vauthier), qui est dirigée sur Rozoy-en-Multien et Crouy-sur-Ourcq. Par conséquent, elle s'efforcera de déborder la gauche du 7e corps pour pouvoir prendre en flanc les défenseurs de la rive ouest de l'Ourcq, puis, ultérieurement, ceux de la rive est (en direction de la Marne). Ainsi, de loin, on conjugue « la bataille des communications » avec « la bataille d'articulation ».

A l'extrême-gauche, le corps de cavalerie se portera immédiatement et rapidement en avant sur le plateau de Cuvergnon, pour gagner l'Ourcq à Mareuil-sur-Ourcq et en amont et chercher, par tous les moyens possibles, à venir canonner les derrières de l'armée allemande.

Le général Maunoury, dans ses instructions de la dernière heure (7 heures du matin), ajoute : « Il s'agit, aujourd'hui, de gagner définitivement la bataille qui était en très bonne voie hier soir et, pour cela, de consentir à tous les sacrifices. »

Ce plan qui visait à une nouvelle tentative d'enveloppement de l'armée von Kluck, allait se heurter à une force extrêmement puissante, puisque von Kluck, de son côté, avait poussé la plus grande partie de ses corps sur le point où il craignait d'être débordé. En fait, son IVe corps est arrivé, en partie, à Betz, dès le 7, dans la journée ; le IIe corps a pris position au centre et à gauche. Le IIIe corps va déboucher à Crouy-sur-Ourcq et le IXe corps à La Ferté-Milon. C'est donc à

une armée entière que vont avoir affaire le corps de cavalerie, extrêmement réduit, la 7e division du 4e corps et le 7e corps.

Mais il faut tenir compte, aussi, d'un fait important, c'est que l'armée de von Kluck est dans le plus médiocre état. Deux corps (IVe de réserve et IVe corps) se battent, l'un depuis trois jours et l'autre depuis deux jours, en reculant sans cesse en perdant beaucoup de monde et en ayant abandonné deux lignes de terrain ; les autres corps, dont la masse peut en imposer, ont marché sans désemparer, depuis quinze jours et, notamment, dans les deux journées du 6 et du 7, elles ont accompli de véritables *marches à mort*, faisant jusqu'à 70 et 75 kilomètres par vingt-quatre heures, sans ravitaillement, sans convoi et sans confiance. C'est dans ces conditions qu'on leur demande un effort surhumain. Vraiment, à défaut de la «conception géniale», tant vantée par ses apologistes, von Kluck aurait pu trouver autre chose.

Tout est donc sacrifié, pour le moment, par le général Maunoury, à l'offensive de contre-enveloppement et rien ne pouvait être plus heureux, puisque l'on va avoir affaire à la masse constituée par von Kluck pour essayer lui-même d'envelopper, de ce côté, le front français.

Pour ce qui concerne son centre et sa droite, voici quelles sont les dispositions prises par le commandant en chef de la 6e armée : au centre, le général de Lamaze, commandant le groupe des divisions de réserve, maintiendra étroitement sa liaison, à sa gauche, avec le 7e corps et il aura pour mission spéciale de monter à l'assaut du plateau de Trocy. Le camp retranché de Paris a envoyé sur le terrain tout ce dont il peut disposer en artillerie et, notamment, en artillerie lourde et on est décidé à répondre, d'abord, au canon par le canon. Pour préparer et soutenir l'attaque, l'artillerie de la 56e division sera renforcée de toutes les batteries de la 55e et des deux groupes de sortie qui tiennent lieu d'artillerie de corps au 5e groupe des divisions de réserve.

Au petit jour, toute cette artillerie est en position au nord de la ferme Nongloire, au sud de la Râperie. Elle tonne pendant toute la matinée et nous dirons tout à l'heure les effets que cette foudroyante intervention produira dans le camp allemand.

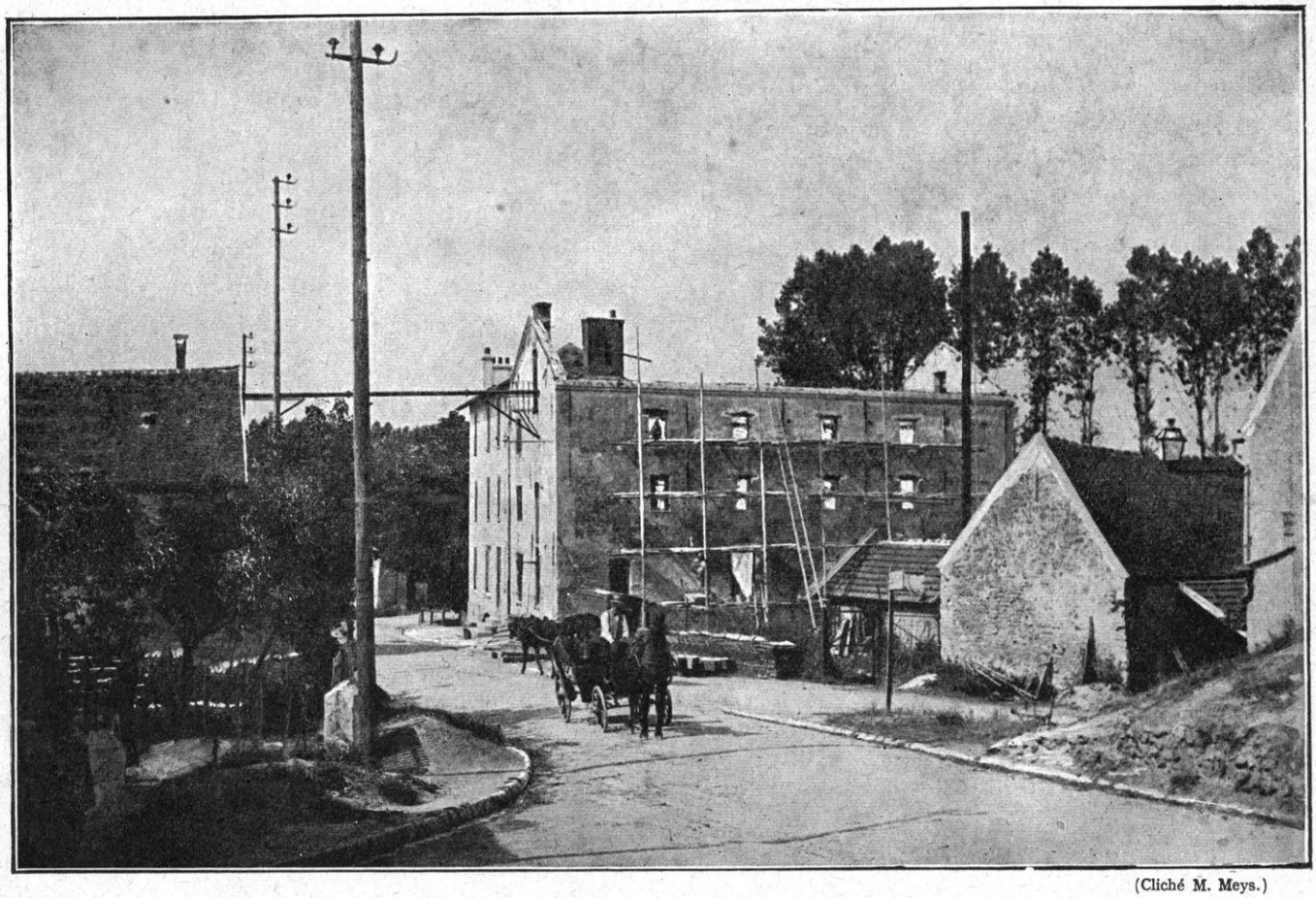
Quant à la droite de l'armée Maunoury, c'est-à-dire la 45e division et la brigade de chasseurs indigènes, très éprouvée dans les journées précédentes, elle restera provisoirement sur la défensive. Réservée pour « la bataille d'articulation », elle est obligée d'attendre, de toutes façons, que l'armée anglaise arrive sur le terrain. Mais elle a ordre de garder ses positions tout en canonnant vigoureusement l'ennemi. Son propre front et les villages de Chambry et de Barcy qu'elle occupe sont, par contre, méthodiquement bombardés par l'ennemi.

LA BATAILLE POUR LES COMMUNICATIONS. MONTROLLE-NANTEUIL-LE-HAUDOUIN

Suivons donc la « bataille pour les communications », puisque c'est elle qui est, en ce moment, la préoccupation suprême des deux adversaires.

On comptait beaucoup, dans le camp français, sur la tentative d'enveloppement qui devait être exécutée à distance par le corps de cavalerie. Opérant à la gauche du 7e corps, il devait chercher les derrières de l'ennemi et l'inquiéter, sinon par des attaques corps à corps, du moins à coups de canon. Ce corps était en liaison à sa droite avec la 61e division. Suivant les ordres reçus, il se porte dans la région de Levignen, Bargny, Ormoy-le-Davien éclairant toujours vers l'Est et le Nord-Est. Jusqu'à 4 heures et demie du soir, le corps de cavalerie occupait Lévignen et il faisait savoir qu'il comptait y tenir malgré que de l'infanterie allemande était en marche de Bargny, précisément sur Lévignen.

La 61e division (général Desprez) avait à réparer son échec de la veille en marchant vers le Nord-Est. Reprise bien en mains pendant la



(Cliché M. Meys.)

DOUY-LA-RAMÉE. — LE MOULIN

nuit, elle se déploie avec beaucoup d'entrain dès la pointe du jour. A 8 heures, sa première brigade occupe Villers-Saint-Genest en direction de Betz ; sa deuxième brigade était un peu au sud de ce village ; sa troisième était au nord de la route Nanteuil-Betz et apparaissait à l'est de Boissy-le-Fresnoy. C'était un bon début de journée. Mais les Allemands, sans doute sous le coup des fatigues de la veille, n'avaient encore engagé que leurs forces d'avant-garde.

Le principal effort, du côté français, était réservé, comme nous l'avons dit, au 4e corps (7e division) et au 7e corps (général Vauthier).

Le général Boëlle avait sous ses ordres la 7e division (général de Trentinian) et, provisoirement, la 61e division, dont nous venons de dire l'heureux déploiement. Il s'était mis en relation avec la 61e division et avec le commandant du 7e corps (général Vauthier, dont le poste de commandement était à Brégy), pour régler avec soin la manœuvre commune.

Les mouvements prescrits pour la 7e division et l'artillerie de corps du 4e corps d'armée s'étaient exécutés dans la nuit du 7 au 8 avec un certain retard toutefois, retard causé par l'arrivée par petits paquets, par isolés, peut-on dire, de la brigade transportée en auto-taxis. Le général Boëlle, après avoir mis de l'ordre dans cette confusion, prend ses mesures pour intercaler sa 7e division entre la 61e division (général Desprez) et la 14e division (général de Villaret), qui est la division de gauche du 7e corps. Ainsi, il prend naturellement la direction d'attaque Nord-Est prescrite par le Commandement. Le général de Trentinian doit déboucher à 9 heures du front de Nanteuil-le-Haudouin-Silly-le-Long, où la division s'est formée, et se porter sur le front Villers-Saint-Genest-Bouillancy pour marcher ultérieurement à l'assaut du plateau Boullarre-Rouvres. Ce mouvement est en liaison intime avec celui de la 14e division.

Observons que la 7e division a perdu une partie de ses canons à Ethe ; mais on lui a adjoint l'artillerie du 4e corps qui intervient fort utilement. Sans attendre l'entrée en ligne de la division, cette artillerie se porte au galop vers Chèvreville et, de là, appuie la 14e division de ses feux.

C'est alors que la 7e division débouche à son tour sur le champ de bataille. Par un mouvement aussi bien réglé qu'à la manœuvre, elle se met en marche sur deux colonnes : colonne de droite, 14e brigade (général Felineau), sur Bouillancy, par Chèvreville; colonne de gauche, 13e brigade (colonel Furet), sur Villers-Saint-Genest.

Le 14e hussards éclaire la marche.

Le déploiement est magnifique ; il n'est, d'ailleurs, pas inquiété par l'ennemi.

Cependant, la jonction est faite à gauche avec la 61e division de réserve qui attaque sur le front sud de Macquelines, bois de Montrolle. Un violent combat d'artillerie s'engage; l'artillerie ennemie paraît se trouver au nord-est de Betz, le bois de Montrolle, où ont pénétré les éléments de la 61e division, est ainsi rendu presque inabordable.

Le mouvement n'en progresse pas moins sur tout le front presque linéairement. A 11 h. 30, la 7e division atteint la route Villers-Saint-Genest-Ferme des Gueux. L'artillerie du corps s'est hissée sur le plateau des Épinettes d'où elle arrose de ses obus et de ses shrapnells toute la crête en face, occupée par l'ennemi.

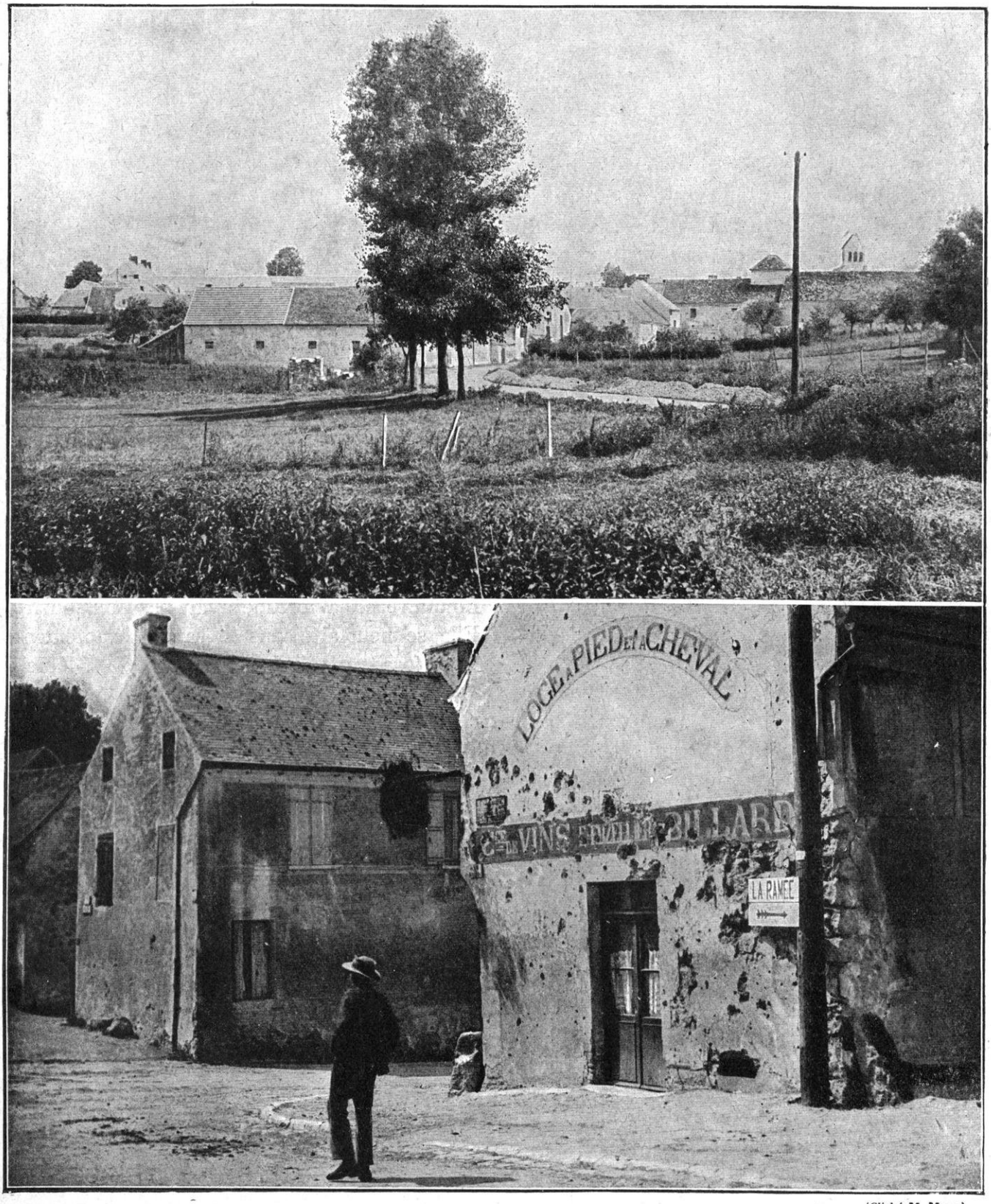
Nous avons dit que le mouvement de la 7e division était lié à celui de la 14e division (général de Villaret). Celle-ci a essayé de s'emparer de Betz. Mais elle est violemment attaquée sur sa gauche par des troupes ennemies et elle fait savoir que sa gauche est en l'air et qu'elle n'a plus de réserves.

Cette contre-offensive est, d'ailleurs, générale; il semble que vers la fin de la matinée, l'ennemi se soit réveillé de sa torpeur; de partout et, notamment, du corps de cavalerie, on signale des attaques allemandes descendant des hauteurs de Betz et paraissant se diriger vers Nanteuil-le-Haudouin. Une telle menace provoque les ordres suivants de la part du général Boëlle : « Le corps de cavalerie, qui est dans la région de Lévignen, signale que de l'infanterie ennemie (colonnes assez importantes) progresse le long de la route et de la voie ferrée d'Antilly-Betz (vers 11 heures). Il y a lieu d'arrêter, à tout prix, ce mouvement de l'ennemi. A cet effet, la 61e division de réserve cherchera à progresser dans la direction de Betz... La 7e division prélèvera, si possible, sur ses réserves, un ou deux bataillons pour arrêter l'offensive ennemie sur Betz. Il importe d'arrêter ce mouvement débordant sur l'aile gauche de la 6e armée que le corps de cavalerie ne peut arrêter à lui tout seul. » Cependant, la 14e division, qui a supporté difficilement le choc, se maintient avec peine sur la croupe nord-ouest d'Acy. La 7e division s'infléchit vers elle à droite pour maintenir la liaison, et prend pour axe de marche : Ferme de Gueux-Étavigny. La 14e brigade s'engage vers Gueux.

Vers 15 h. 30, la 7e division occupe par sa tête de colonne la corne sud-ouest du bois de Montrolle, dans lequel la 61e division de réserve a pénétré de son côté ; elle a enlevé la Ferme de Gueux et la Ferme Le Château. Son artillerie va engager la lutte avec l'artillerie ennemie placée dans la région d'Étavigny.

La liaison avec la 61e division de réserve à gauche, avec la 14e division à droite, était donc parfaitement maintenue ; l'entrée en ligne de la 7e division avait arrêté net le mouvement tournant combiné par von Kluck.

Mais, pour avancer maintenant, c'est autre chose. On avait devant soi la crête de Betz. Elle était garnie de troupes allemandes attendant le débouché des troupes françaises. L'artillerie lourde tirait de tous les points du plateau. Le terrain était balayé et le bois de Montrolle était haché. La 61e division de réserve, après l'avoir occupé la plus grande partie de la journée, n'avait pu en déboucher. Cependant, un pas de plus avait été fait. Le 122e, en liaison avec le 121e, s'accrochant aux



(Cliché **M. Meys.**)

DEUX VUES DU VILLAGE DE MARCILLY

pentes au nord de Boissy-le-Fresnoy, s'était glissé en direction de Macquelines et occupait les hauteurs au sud de la Grivette. Encore un effort et le plateau était enlevé.

C'est alors que von Kluck, surpris d'une si audacieuse avancée, obtient de ses troupes un suprême effort. A la tombée du jour, une attaque allemande se glisse jusqu'au bois de Montrolle, elle y pénètre et les éléments de la 61e division de réserve qui l'ont gardé toute la journée sont refoulés sur Villers-Saint-Genest. Incident sans importance et qui sera vite réparé.

Cependant, les troupes de la 61e division et du 4e corps se retranchent sur leurs positions ; elles reçoivent du général Boëlle l'ordre de se cramponner au terrain et de se maintenir coûte que coûte devant l'adversaire.

Les termes mêmes de cet ordre nous rendent parfaitement compte de la situation telle que la voyait le général Boëlle :

« I. — Les forces ennemies opposées à la 6e armée paraissent avoir été sensiblement renforcées dans la journée du 8. De gros rassemblements ont été signalés à May-en-Multien et, en arrière, à l'est du front Rozoy-en-Multien-Boullarre. D'autres rassemblements ont franchi l'Ourcq, venant de Brumetz à Neufchelles. Une division de cavalerie ennemie avec obusiers serait vers Thury-en-Valois avec chasseurs à pied et cyclistes tenant le ravin à l'ouest de Cuvergnon, la lisière nord-ouest de Cuvergnon et la lisière nord du bois au Nord.

« II. — Dans ces conditions, les troupes placées sous les ordres du général commandant le 4e corps devront, coûte que coûte, se maintenir devant l'adversaire en se cramponnant au terrain et en renforçant leurs positions par des organisations de campagne sérieuses.

« La ligne de combat à organiser sera occupée pendant la nuit, sauf pour les troupes montées, ce qui n'empêchera pas de chercher à reconstituer et à réorganiser des réserves en vue de la manœuvre.

« Les troupes reprendront les armes à 4 heures et réoccuperont entièrement leurs positions. Le bataillon du 103e (arrivé pendant la nuit à Nanteuil-le-Haudouin) sera rendu à 4 heures à Sennevières à la disposition de sa division.

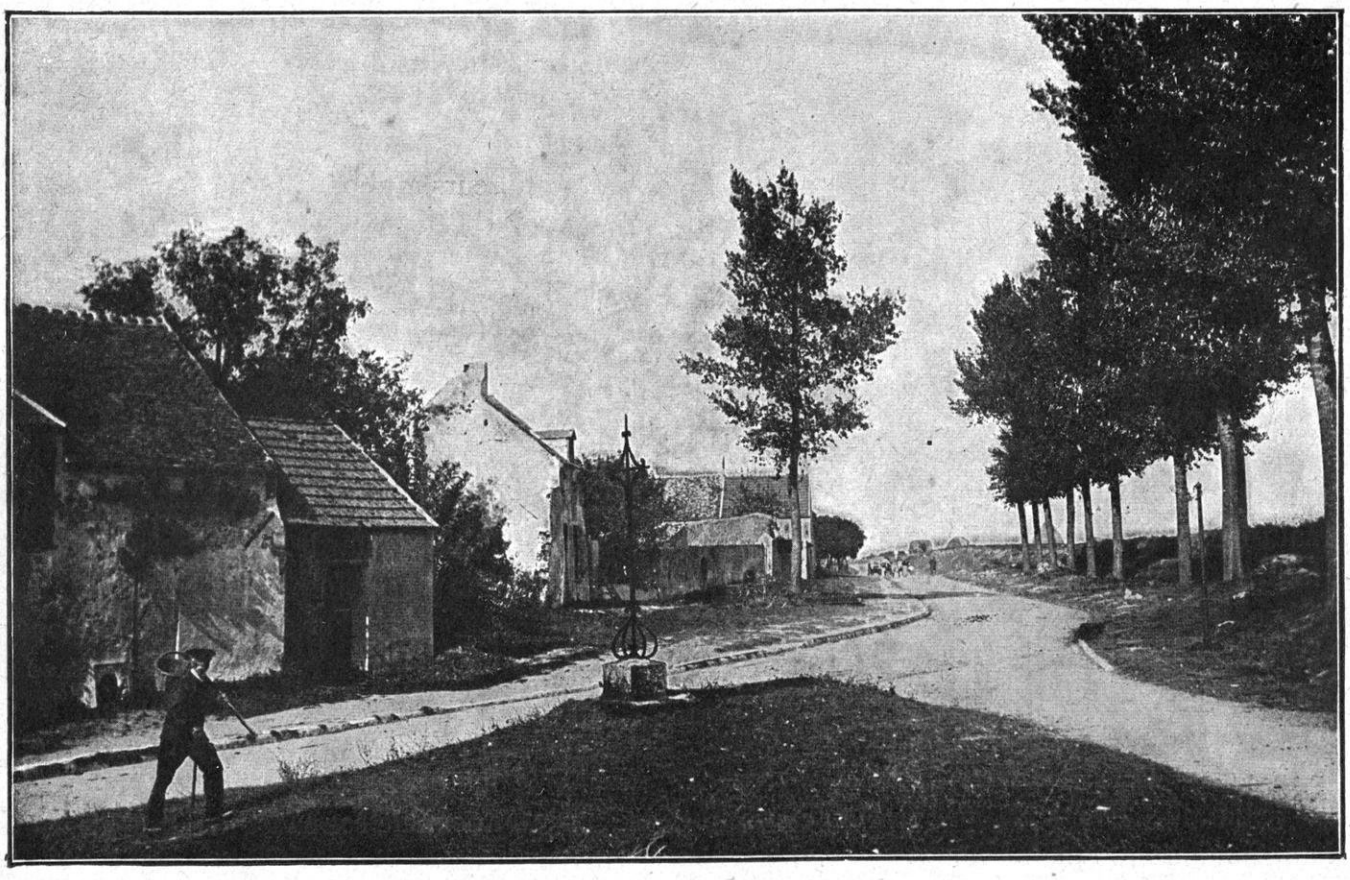
« Le 14e hussards établira la liaison avec le corps de cavalerie vers Ormoy-Villers et éclairera dans la zone comprise entre les routes de Nanteuil-le-Haudouin - Levignen, Nanteuil-Étavigny.

« IV. — Les zones d'action des 61e division de réserve et 7e division restent les mêmes que pour la journée du 8 septembre, sauf modifications apportées de commun accord par les généraux.

« V. — Quartier Général du 4e corps d'armée : Nanteuil-le-Haudouin. »

Le 7e corps avait suivi un sort à peu près analogue à ses voisins. Au début de la journée, comme nous l'avons indiqué, la 14e division avait tenté d'aborder la côte d'Étavigny-Boullarre et la fortune avait paru lui sourire. Elle se heurtait, sans le savoir exactement, à la force principale de l'armée von Kluck. Après des alternatives diverses, le corps avait gardé intact son front de Puisieux au Bas-Bouillancy, y compris le village d'Acy-en-Multien et la hauteur au nord-est de ce village. Mais, elle n'avait pu mettre le pied sur la crête d'Étavigny.

L'ennemi était contenu. L'on ne se doutait pas encore, dans le camp français, que c'était un réel succès. Car von Kluck, n'ayant pu avancer, allait se trouver coincé dans sa propre manœuvre. Du moment où il n'arrivait pas à prendre de flanc l'armée Maunoury à la « bataille des communications », l'issue allait, incessamment, se tourner contre lui à la « bataille de l'articulation ». Perdre une journée, pour lui, c'était perdre la partie. Car il laissait à l'armée britannique et à la 5e armée le temps d'atteindre la Marne et de déboucher sur celui de ses flancs que sa lourde faute avait exposé sans défense aux coups de l'ennemi.



CHAMBRY. — LES ABORDS DU VILLAGE

C'est ce qu'il devrait sentir rien qu'à la façon dont les événements se déroulent sur son centre, c'est-à-dire à proximité de la bataille d'articulation. Là, son IIe corps et ce qu'il reste de son IVe corps de réserve ont affaire au groupe des divisions de réserve du général de Lamaze. Certes, ces divisions sont extrêmement fatiguées. Malgré tout, leur commandement, comprenant l'importance de la mission qui leur est confiée, obtient d'elles un nouvel effort.

Nous les avons montrées, dans la matinée, prêtes à monter à l'assaut du plateau de Trocy et faisant précéder leur offensive d'une vigoureuse préparation d'artillerie venant de la Ferme Nongloire au sud de la Râperie.

L'attaque se déclanche. L'artillerie lourde allemande est, en partie, détruite par notre 75 et notre propre artillerie de sortie. Mais il en reste assez devant nos admirables réservistes pour qu'un véritable tir de barrage les accueille sur les pentes du plateau, sur les collines au nord et au sud de la Thérouanne et sur le ru de Poligny, dès que nos fantassins paraissent même en formations très diluées. Les fonds des ravins et le village de Marcilly sont bombardés par le tir courbe des obusiers. Cependant, l'offensive se renouvelle trois fois au cours de la journée. C'est en visant ces magnifiques assauts qu'un auteur allemand a écrit : « Ces Français sont des diables ; ils ressuscitent sans cesse. » Nos pertes sont extrêmement lourdes ; mais celles de l'ennemi ne le sont pas moins et elles accablent une troupe dont le moral est déjà atteint. Les vagues tentatives de contre-attaque ennemies sont enrayées, à leur tour, par notre artillerie. Celle-ci — batteries de sortie comprises — prend de plus en plus l'avantage. Partout l'ennemi est arrêté. Pour la fin de la journée, l'offensive des divisions Lamaze n'a pas encore obtenu la victoire ; mais ces braves troupes ont, d'ores et déjà, le sentiment que les effets de leur vaillance apparaîtront le lendemain. Elles passent

la nuit dans leurs tranchées, prêtes à reprendre le combat.

Von Kluck commence à réfléchir. Ses avions l'ont prévenu que l'ennemi atteint la Marne et que, partout, le danger se resserre autour de lui.

Voici, en effet, qu'un avertissement lui est donné de ce côté, même avant la fin de la journée du 8. On n'a pas oublié que la 8e division (du 4e corps, général de Lartigue) est restée sur la rive sud de la Marne dans la région de Saint-Fiacre-Villemareuil, pour maintenir la liaison avec l'armée anglaise et prêter main-forte à celle-ci. Mais, dans la journée du 8, l'armée britannique, comme nous allons l'exposer, s'est décidée à entrer résolument dans la fissure produite par le départ des corps de l'armée von Kluck. Elle n'a plus besoin du concours immédiat de la 8e division. Aussitôt, le Commandement français jette celle-ci dans la « bataille d'articulation ». Au cours de l'après-midi, le général Maunoury lui a fait connaître la situation sur la rive nord de la Marne et dans la région de l'Ourcq. Il lui a signalé que l'ennemi qu'il a devant lui est soutenu par de forts rassemblements signalés aux abords de Lizy-sur-Ourcq et qu'une artillerie lourde allemande est embusquée à Gué-à-Tresmes. En conséquence, ordre est donné à la 8e division, tout en se maintenant par sa brigade de cavalerie en liaison avec l'armée britannique, d'avoir à pousser vivement vers le Nord pour prendre part, sans retard, à la bataille. Elle préparera son entrée en ligne en canonnant, de la rive gauche de la Marne, les forces ennemies qui arrêtent notre droite par leur tir d'artillerie venant d'Étrepilly et de la cote 107 (2.500 mètres ouest de Germigny).

Voici donc la « bataille d'articulation » qui rebondit avec de nouveaux éléments.

La 8e division, dont le front était marqué dans la matinée par Saint-Fiacre, Villemareuil, avec flanc-garde à Fublaines, atteint, dans l'après-midi, le front château de la Moue, cote 170 (500 mètres sud de Monceaux, château de Branches). Elle tombe donc droit sur Vareddes et son canon va commencer à nettoyer la rive droite. Cependant, Monceaux et le bois de Meaux, au Nord, étaient encore tenus par des éléments ennemis qui ne sont plus, d'ailleurs, qu'un rideau. Von Kluck le sait et il doit voir, maintenant, avec terreur, s'avancer cette pince, contre laquelle il a négligé de se protéger. Le lendemain 9, il faudra bien prendre un parti : ou décamper, ou se faire prendre.

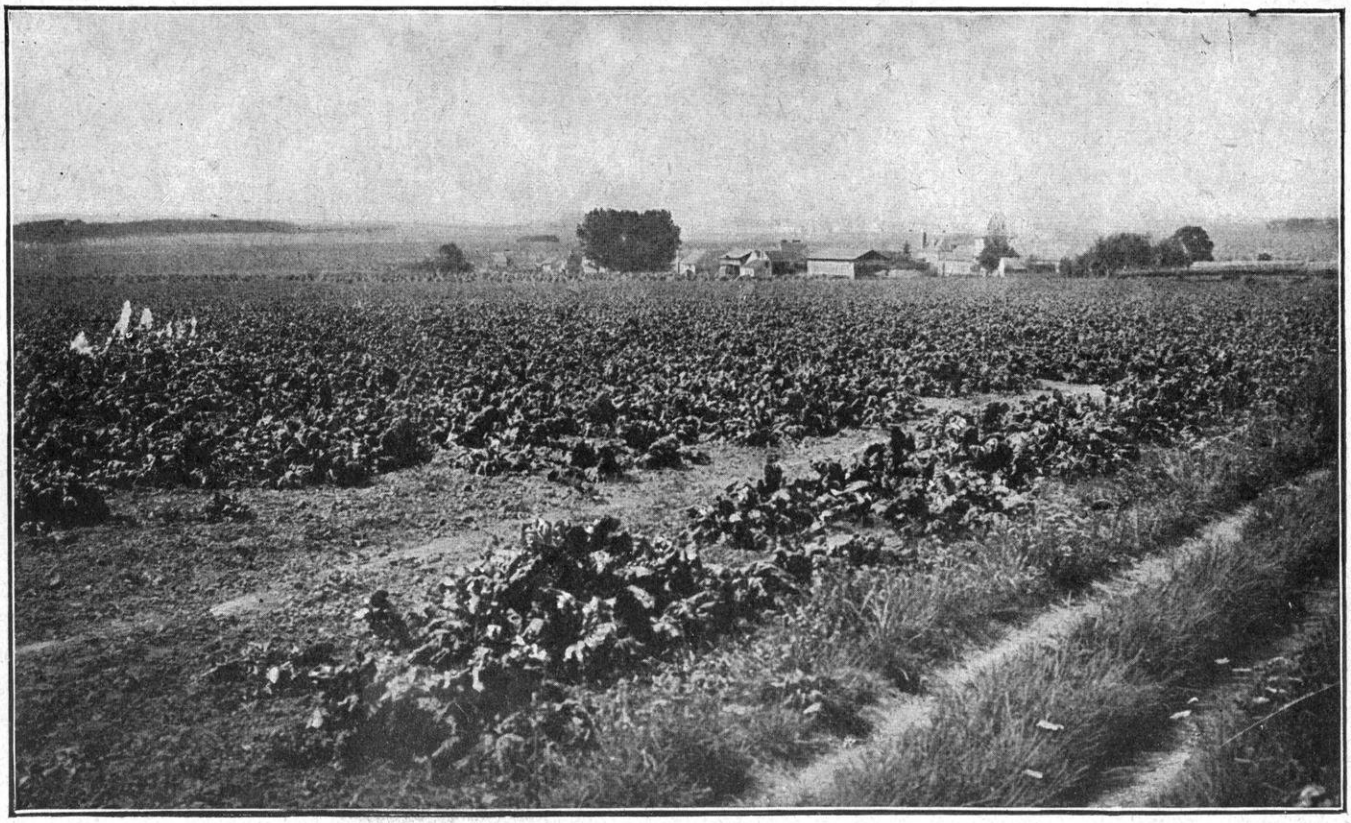
Fera-t-il la folie de s'entêter dans sa bataille pour Nanteuil-le-Haudouin ? Où le mènerait-elle ? Il ne prendra pas Paris en un tournemain, et, s'il s'attarde, il aura la moitié de la grande armée de Joffre sur les talons.

D'ailleurs, pour plus de sûreté, Maunoury, en vue de lui barrer la route, s'il tente ce coup de folie, a pris une nouvelle précaution. Dans la soirée du 8, une division fraîche, la 62e, avait été mise à sa disposition par le gouverneur de Paris. Elle est chargée d'organiser une position éventuelle de repli sur le front Plessis-Belleville-Monthyon. Une ligne de soutien est donc toute préparée en avant du camp retranché si la 6e armée est obligée d'y chercher son appui. Mais von Kluck tourne les yeux vers sa gauche; car de là, il sent grandir le danger que, le matin même de cette tragique journée du 8, son imprudence et son orgueil n'avaient pas voulu prévoir.

LA JOURNÉE DU 8 DANS LE CAMP ALLEMAND

Sautons, en effet, dans le camp allemand et voyons comment les alternatives de cette dure journée sont apparues aux troupes dont on avait exigé un si extraordinaire effort. C'est ici que la grande machine montée par le Grand État-Major va commencer à craquer. Il faudrait pouvoir pénétrer jusqu'à ses plus intimes rouages.

Cette journée du 8, si on l'envisage surtout à ce point de vue, est celle qui présente le plus d'obscurités. Obscurités en partie voulues : elles ont été amoncelées à plaisir par von Kluck et par ses apologistes, et épaissies encore par les communiqués et explications du Grand



GESVRES-LE-CHAPITRE. — LE VILLAGE ET LA PLAINE

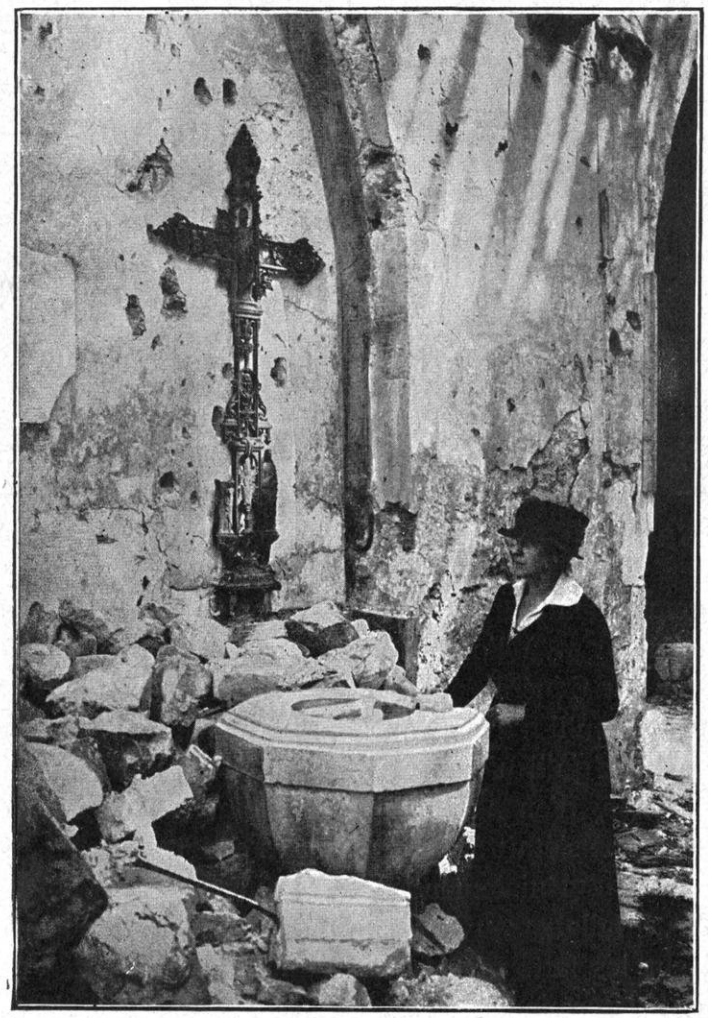
Quartier Général, uniquement faits pour en imposer à l'opinion allemande et à l'opinion universelle. Le Grand Quartier Général, ayant pris pour système de soutenir qu'il n'avait pas été battu à la Marne, et même, qu'il n'y avait pas eu, à proprement parler, d'engagement décisif sur la Marne puisqu'il ne s'était agi que d'une manœuvre en retraite « génialement » conçue et toute spontanée, il fallait trouver un moyen de jeter le voile sur les faits précis et *d'ordre tactique* qui avaient déterminé *le grand recul stratégique*. Ainsi, on fut amené à accepter la thèse de von Kluck, clamant à tous les échos : « Je n'ai pas été vaincu. Tout au contraire, l'ordre de la retraite a été donné quand j'étais pleinement victorieux. » Comment démentir cette assertion audacieuse sans donner des explications précises et comment mettre un terme aux vantardises de von Kluck, si l'on ne découvrait pas toute la vérité ?

Mais la découvrir, c'était renverser le système du Grand État-Major et, surtout c'était révéler au public la discorde scandaleuse qui avait régné entre les chefs, et qui avait été une des causes principales de la défaite ! L'opinion publique se serait soulevée et l'indignation eût risqué de dessiller les yeux d'un peuple aveugle au moment où on lui demandait les plus tenaces efforts.

Pour conserver son prestige auprès de l'armée et auprès de la nation, pour obtenir, de l'une et de l'autre, la continuation d'une guerre, qui, dès le début, manquait à ses promesses, il fallait donc tout nier, tout voiler, accepter les mensonges d'où qu'ils vinssent, quitte à les arranger peu à peu et à avouer graduellement ce que l'on ne pourrait pas toujours taire. D'où ces versions diverses, contradictoires, truquées et tronquées, se succédant et se superposant et auxquelles la plupart des historiens de la guerre, — et même les historiens français, — se sont laissé prendre. Nous avons cité plus haut l'aveu de Fendrich, socialiste au nez de carton, plat serviteur du Grand État-Major, qui, cherchant à se dé-

brouiller au milieu des contradictions et des querelles des grands chefs, finit par reconnaître que tous mentaient consciemment et par déclarer qu'il n'avait fallu rien moins que l'intervention de l'Empereur pour imposer une version que Fendrich lui-même reconnaît n'être pas moins adultérée que les autres.

Nous examinerons, dans nos « considérations générales » sur la bataille de la Marne, cette version dictée à Fendrich et la fameuse « conception géniale » que le Grand État-Major s'attribua gratuitement pour expliquer comment, ayant poussé jusqu'à la Marne, il se replia *soudainement* et *spontanément* sur l'Aisne. C'est un phénomène d'autosuggestion ou, pour parler plus nettement, de mensonge dupant le dupeur, qui vient d'une mentalité très spécialement allemande. Certes, pas un autre peuple au monde n'eût avalé un tel plat de couleuvres enrobées dans le sucre, aussi gaillardement. Mais la psychologie de l'Allemand explique seule et la guerre et le mensonge au sujet de la guerre.



ÉTAVIGNY. — L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

Pour le moment, ce qui importe c'est de dégager la vérité sur le moment critique de la bataille de la Marne, vérité sans laquelle aucune leçon militaire et historique ne résulterait de ce prodigieux événement. L'Allemagne est battue à cette heure précise, LE 8 AU SOIR, voilà le fait.

EN FAIT, VON KLUCK EST BATTU, LE 8

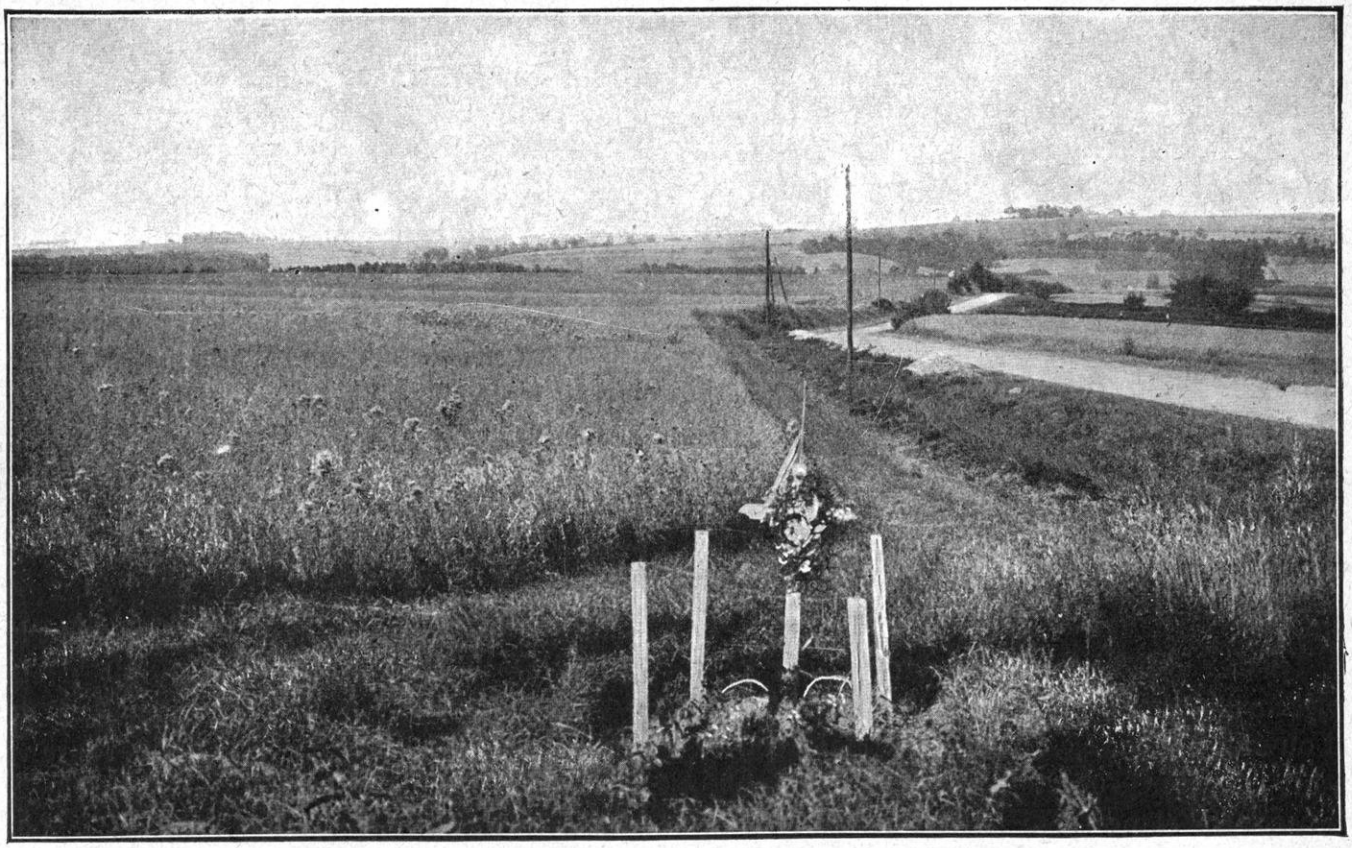
Il est en effet avéré d'ores et déjà que les ordres pour la retraite ont commencé à être distribués à certains corps de l'armée von Kluck, dès la matinée du 9, et, par conséquent, ont été dictés dans la nuit même. *Ils ont donc été le résultat immédiat de la journée du* 8.

Nous reviendrons sur ce point important à propos des conditions de la retraite allemande : mais, dès maintenant, il est utile d'apporter quelques précisions. Bloem, qui appartient au IIIe corps, raconte que, le 9 avant 6 heures du matin, des colonnes de la 22e division de réserve défilèrent à Trocy devant les grenadiers du 12e régiment. On les retirait du combat, et Bloem ajoute que ce n'étaient plus que des « débris ». C'est la première indication précise qui nous soit donnée sur le début de la retraite. A partir de ce moment, elle se poursuit sans discontinuer et par échelons : elle dure deux jours à l'armée von Kluck.

Vers midi, les autres formations de la même 22e division de réserve, notamment le 12e régiment, recoivent l'ordre de battre en retraite par Vermelle sur Jussy (1).

De même, d'après Löhrisch, l'ordre de la retraite arrive dans les ambulances avant midi.

(1) Eug. Bircher, p. 135.



LA ROUTE DE PUISIEUX ; (CHAMPFLEURY A GAUCHE, NONGLOIRE A DROITE)

C'est donc, ici encore dès le 9 au matin, que les ordres ont été expédiés. M. Eug. Bircher, qui observe ces faits, dit judicieusement :

« Tout cela fait conclure que von Kluck a reçu l'ordre de la retraite (ou l'a provoqué) dans la nuit du 8 au 9, de sorte que l'offensive de droite (le 9) fut ordonnée pour se dégager et ne fut pas exécutée avec toutes les forces, mais seulement de façon à ce que la retraite ne fût pas gênée (par une poursuite trop ardente de l'ennemi). »

Or, toutes les versions de la bataille de la Marne affirment que l'armée von Kluck était victorieuse le 8 au soir et qu'elle l'était même encore le 9 au soir. On la montre repoussant la gauche de Maunoury, menaçant celle-ci d'enveloppement et la rejetant, en quelque sorte, jusque dans le camp retranché de Paris.

Comment ces assertions peuvent-elles se concilier avec le fait incontestable que von Kluck avait pris le parti de la retraite *dès le 8 dans la nuit ?*

Tel est le point précis du débat. La réponse ne peut être trouvée que dans les événements de la journée du 8, puisque ce sont ces événements qui, de toute évidence, ont provoqué l'évolution qui se fit dans l'esprit du chef de la Ire armée et du Haut Commandement allemand.

Supposons que les faits ultérieurs ne nous soient pas connus, et analysons les raisonnements et déductions qui les ont amenés, sur les données du moment, à prendre une telle résolution.

Il ne me paraît pas douteux que, pour nous placer, d'abord, dans l'esprit de von Kluck, celui-ci fut gravement déçu et peut-être complètement désarçonné à la fin de la journée du 8 : il comptait obtenir, ce jour-là, un succès décisif par une brutale manœuvre d'enveloppement vers le Nord, manœuvre destinée à surprendre et à culbuter Maunoury. Et c'est pourquoi il pousse dans cette direction toutes les unités qui lui arrivent l'une après l'autre, quel que soit l'état de fatigue et d'épuisement où il les reçoit. Il ne prend pas garde, qu'en appelant à lui les corps qui sont chargés de maintenir ses liaisons avec von Bülow, il com-

promet, non seulement le sort de la bataille générale, mais même le sort de sa propre armée dont le flanc gauche va être gravement exposé. Ou plutôt, sentant ce danger, il a pris l'engagement de rétablir ses liaisons aussitôt la victoire obtenue. Il pense que le temps lui fait crédit de deux jours.

Quelle ne dut donc pas être sa déception quand il s'aperçut que sa fameuse manœuvre par l'aile droite n'aboutissait qu'à des gains de terrain insignifiants, tandis que la faute commise, en dégarnissant les liaisons, permettait à l'ennemi (8e division française et gauche de l'armée anglaise) de s'avancer jusqu'à la Marne et de le saisir dans *la bataille d'articulation !*

Tel dut être l'effet brutal produit sur l'esprit imaginatif de von Kluck. Une fois de plus, il ouvrait les yeux en plein rêve. Mais, concevant vite, il ne s'entêtait pas. De même, qu'après s'être élancé tête baissée au sud de la Marne, le 5 septembre, il s'était retourné et avait battu en retraite dès le 6 au matin, il n'insiste pas le 8 et, cette fois encore, il bat en retraite. Tel est sans doute, en présence de la réalité, l'évolution qui se produit dans l'esprit du chef de la Ire armée.

Mais, en même temps, sa vanité doublement froissée et la fertilité de son esprit, abondant en explications, excitent son imagination. Jamais, il ne consentira à s'avouer fautif et vaincu. Il cherchera donc les échappatoires lui permettant de se tirer d'affaire devant l'opinion et d'affirmer que ce n'est pas lui qui est responsable de la retraite, — par conséquent de la défaite, — mais les autres.

Aussi, tout en se décrochant, il continue à se battre et il crie à tue-tête qu'il est vainqueur.

Sous son inspiration (et qui croirait-on, sinon le général populaire qui a exercé le commandement dans une crise si difficile ?) la presse allemande fait chorus et nous impose peu à peu la version que « l'esprit d'imprudence et d'erreur » lui a dictée.

Mais, maintenant, nous voyons clair et nous sommes en mesure de dire les choses telles qu'elles se sont passées. La vérité aura le dernier mot.

Déjà, nous avons signalé l'étrange obstination de von Kluck à faire repasser la Marne par *tous ses corps*, à rompre, en conséquence, ses liaisons avec von Bülow, à se jeter, à corps perdu, dans la *bataille des communications* qui n'avait aucun lendemain stratégique raisonnable et à présenter ainsi, à son adversaire, l'occasion favorable pour engager une *bataille d'articulation* qui, poussée à fond, devait infailliblement couper en deux la grande armée allemande.

UN DOCUMENT CAPITAL SUR LA BATAILLE DE LA MARNE. LE RAPPORT OFFICIEL DE VON BULOW

Que ce fut là un fait de la volonté et de l'entêtement de von Kluck, nous avons maintenant, à ce sujet, un témoignage de la plus haute importance, c'est le rapport officiel (qui vient d'être publié en Allemagne) de von Bülow, commandant en chef de la IIe armée. Après avoir donné, dans nos fascicules précédents, « l'Instruction générale allemande » du 5 en vue de la bataille de la Marne, nous sommes heureux de faire connaître, aujourd'hui, aux lecteurs de *l'Histoire illustrée de la Guerre* ce document capital et officiel, qui confirme, de tous points, l'interprétation générale que nous avons présentée jusqu'ici des événements de la guerre.

Voici donc ce que déclare von Bülow en s'appuyant uniquement sur les documents officiels. Le 6 au soir, alors que von Kluck a pris le parti de faire repasser la Marne par trois de ses corps, il est encore entendu que le IIIe et le IXe corps qui appartiennent à l'armée de von Kluck, resteront au sud de la Marne. Il s'agit si bien de maintenir et de renforcer la liaison avec la IIe armée, qu'il est entendu également que ces deux corps passeront (comme nous l'avons indiqué ci-dessus) sous le commandement de von Bülow. « Il fut convenu également que le 7, le IXe corps com-

(Cliché M. Meys.)

VILLEROY. — LES ABORDS DU VILLAGE

battrait avec la IIe armée, tandis que le IIIe corps assurerait la couverture de flanc. »

Or, dès le 7 au matin, von Kluck, faisant valoir la difficulté des combats qu'il livre sur l'Ourcq, demande ce que deviennent ses deux corps, le IXe et le IIIe ; et le même jour, 7, à 11 h. 15 du matin, le même von Kluck réclame ses deux corps sur l'Ourcq. Donc, plus de liaison, plus de flanc-garde à l'armée Bülow.

En fait, le IIIe corps reçoit, le 7, à 12 h. 40, l'ordre de repasser la Marne et de se porter sur Nogent-l'Artaud en direction de La Ferté-Milon ; et le IXe corps est retiré en pleine bataille d'Esternay, le soir du 7, pour être porté dans la région de Château-Thierry avec la même destination : l'Ourcq. Ces ordres sont confirmés, le 7 au soir (5 h. 40), pour les deux corps.

Que se passe-t-il, le 8 septembre, toujours d'après le rapport de von Bülow ?... Ne nous occupons pas de sa gauche et de l'offensive contre l'armée Foch, et ne considérons que l'aile droite, celle qui a perdu ses liaisons avec von Kluck. Von Bülow écrit :

« L'aile droite (13e division, VIIe corps et Xe corps) devait se replier pour éviter l'enveloppement et atteignait, le soir, la ligne Margny-Le-Thoult. (C'est ce que nous avons appelé « le crochet défensif ».)

Et von Bülow ajoute, livrant la clef de ces événements décisifs :

« Dans l'attente que la Ie armée arriverait à se dégager dans la journée du 9 et *à se relier à la seconde* (c'est-à-dire à reprendre ses liaisons — on fait crédit à von Kluck), la IIe armée continue son offensive vers le Sud. Mais, *le 8 au soir*, la Ire armée faisait connaître *qu'elle était toujours aux prises avec un ennemi en forces sur la ligne Cuvergnon-Congis.* »

De ce renseignement, il résulte que, de l'aveu de von Kluck lui-même, son armée est très mal en point le 8 au soir et qu'il ne peut retirer un seul homme du front de l'Ourcq.

Que conclut Bülow pour sa propre position ?

« Je ne comptais plus, dès lors, dit-il, sur une intervention du Grand Quartier Général (cela veut dire que von Kluck, n'en faisant qu'à sa tête, le Haut Commandement allemand est débordé, impuissant, annihilé). D'après mes renseignements d'avion, des colonnes ennemies se dirigeaient vers le Nord, par Rebais et Doue (forces anglaises) ; une troisième colonne était en marche de la Haute-Maison vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers Château-Thierry, pour couper les communications des Allemands restés au sud de la Marne. Plus tard, nous sûmes que la colonne annoncée à Choisy avait repris sa marche sur Thierceleux (c'est la gauche de la 5e armée en route sur Montmirail).

« Dans ces conditions, je devais compter sur *la percée de forces ennemies importantes*, à moins que la Ire armée ne se résolût, AU DERNIER MOMENT, A SE REPLIER VERS L'EST ET A SE RELIER A LA SECONDE. Lorsque, *le 9 septembre de bon matin*, les colonnes ennemies traversèrent la Marne en grandes forces entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il fut hors de doute que la retraite DE LA Ire ARMÉE DEVENAIT DIFFICILE et que la IIe devait se replier pour éviter l'enveloppement complet de sa droite. Entièrement d'accord avec le représentant du Grand Quartier Général, le lieutenant-colonel Hentsch, j'ordonnai... etc. »

(Nous reviendrons par la suite sur les ordres donnés pour la retraite à la IIe armée.)

Que résulte-t-il, en somme, du récit *officiel* et appuyé sur des télégrammes officiels, du feld-maréchal von Bülow? C'est que von Kluck a rappelé ses deux corps, le IXe et le IIIe; — qu'il a fait fi des liaisons ; qu'il a découvert ainsi *son propre flanc gauche* en même temps que le flanc droit de Bülow ; qu'ayant laissé entendre qu'il reprendrait ses liaisons après un succès sur l'Ourcq, il a été dans l'impossibilité de le faire; que, le 8 au soir, quand Bülow réclame ses deux corps ou, du moins, l'un d'entre eux, von Kluck répond qu'il est toujours aux prises avec un ennemi en forces entre Cuvergnon et Congis. Dès lors, il est en péril lui-même pour ses communications non seulement au nord, mais au sud de la rivière. Bülow comprend qu'il n'a plus une minute à perdre pour se sauver et pour sauver son obstiné voisin. S'il veut éviter « la percée », alors que l'ennemi franchit la Marne *le 9 au matin*, il faut qu'il se replie hâtivement. C'est, d'ailleurs, le 9 au matin seulement, qu'en plein accord avec le Haut Commandement, il donne l'ordre de la retraite.

Mais von Kluck lui-même n'a-t-il pas vu le péril ? Alors que le canon de la 8e division française tire déjà sur sa gauche, à l'articulation de Vareddes-Gué-à-Tresmes, n'a-t-il pas compris, lui aussi, combien sa situation devenait « difficile » ? Oui, puisqu'il télégraphie qu'il ne peut pas envoyer un homme pour sauver les liaisons. Et c'est pourquoi, *dès la nuit du 8 au 9*, il a donné, de son côté, l'ordre de la retraite, et cela même avant Bülow qui ne doit le donner que *le 9 au matin.*

Il faut conclure du récit de von Bülow, que von Kluck se savait battu dès le 8 au soir et que c'est lui qui, comme conséquence de la journée du 8, a déclanché l'événement. Seulement, par un tour de bon camarade, il s'est bien gardé de prévenir Bülow *(qui ne savait rien encore le 9 au matin)*, parce qu'il se réservait sans doute de faire tomber la responsabilité de la décision sur son voisin, le chef de la IIe armée et, en tout cas, sur le Grand Quartier Général; ce qui s'est produit, en effet.

Nous sommes ici en présence de faits précis : contrairement à l'opinion accréditée, la journée du 8 ne fut pas une victoire pour les Allemands sur l'Ourcq. C'est elle, au contraire, qui décida de leur défaite. Von Kluck a fait montre d'une force plus apparente que réelle en jetant tous ses corps de renfort sur la gauche de Maunoury et, malgré ses violents efforts, il a maintenu péniblement ses lignes. En fait, le soir, il était battu, parce que, contenu à sa droite, il voyait avec terreur surgir une nouvelle offensive à sa gauche, c'est-à-dire à la *bataille d'articulation.* Sa manœuvre avait été le comble de l'imprévoyance et de l'inintelligence. Il n'avait pas eu, un seul instant, le sens des réalités.

Si on s'est fait, jusqu'ici, une idée différente de la journée du 8, si on a vanté l'habileté de la manœuvre de von Kluck, c'est qu'on ignorait les faits et les ordres et que l'on acceptait comme argent comptant la version de von Kluck lui-même. Cette version, il est nécessaire de la connaître pour la comparer aux faits et montrer l'art avec lequel on avait torturé la vérité. La voici donc telle qu'elle s'est imposée jusqu'ici.

(Cliché M. Meys.)

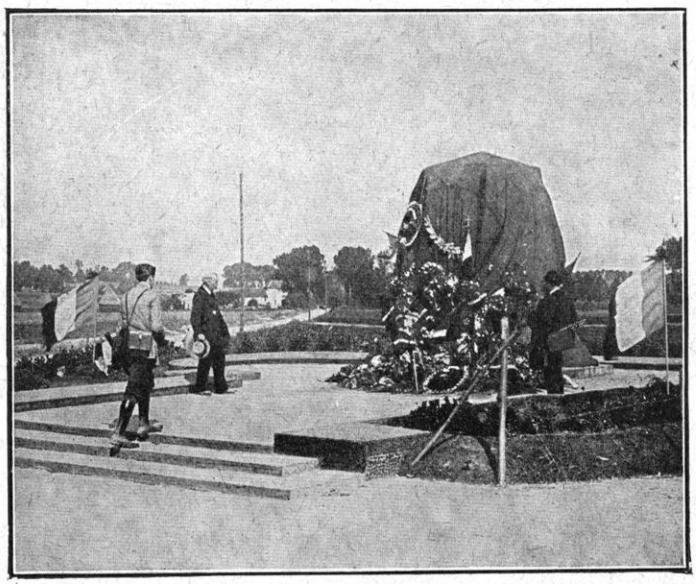
LA ROUTE DE CHAUCONIN A MEAUX

LA VERSION DE VON KLUCK

Elle fut communiquée par von Kluck tout de suite après la retraite sur l'Aisne (en décembre 1914), au professeur Georges Wegener, correspondant de guerre du Grand Quartier Général, qui nous la rapporte dans son livre : *Der Wall von Eisen und Feuer :*

« Je n'oublierai jamais le matin où von Kluck, comme nous étions arrivés au terme de notre séjour à son quartier général, et que nous allions prendre congé, nous retint encore une heure dans sa chambre, nous entretenant de diverses choses politiques et militaires. Entre autres choses, il en vint à parler d'un article du *Journal des Débats* sur les événements autour de Paris du 4 au 10 septembre et sur les causes de la retraite sur l'Aisne. Il trouvait cet article excellent. Lui-même avait pu se faire, *seulement par cet article,* une vue d'ensemble des événements et n'avait compris que par cette lecture que l'adversaire estimait ses opérations d'alors *plus haut que lui-même ne l'avait fait.* L'article en question dépeint, du point de vue français, comment von Kluck, après avoir pénétré jusqu'à Senlis et ses patrouilles jusqu'à Dammartin (à 30 kilomètres de Paris), dut commencer sa retraite vers Meaux et Château-Thierry, *non point à cause de sa propre faiblesse, mais à cause de l'avance française sur la Marne* (comme si cette avance française sur la Marne, c'est-à-dire sur Château-Thierry, intéressait les autres armées et non la sienne). Au contraire, il résultait de son récit que lui-même ayant pris l'offensive, avait conservé l'avantage. Joffre — au dire de l'article, — avait ordonné au général Maunoury, combattant contre von Kluck, de continuer les opérations commencées, car la 5e armée française avait remporté un grand succès sur la Marne (contre von Bülow naturellement : or, c'était le rappel du IXe corps qui avait décidé de la chute d'Esternay) ; « mais, ajoute l'article, aussitôt la difficulté de la « tâche de Maunoury s'accrut. Non seulement le IVe corps « de réserve avait tenu bon et en particulier sur les hauteurs « de Trocy, mais encore deux corps d'armée prussiens re- « passaient la Marne sans être arrêtés par les Anglais qui « suivaient trop lentement vers le Nord. Nous sommes ici « en présence de ces habiles manœuvres de von Kluck. « Le général Maunoury fit tous les efforts possibles et lutta « avec toutes ses réserves. » Cependant, reprend le général qui porte toute son attention sur l'événement, l'heure la plus critique, c'est-à-dire sur la soirée du 8, cependant, *le 8 septembre au soir,* il était clair que la manœuvre de Maunoury avait échoué. Pour ne pas être encerclé lui-même, tout ce qui restait encore du 4e corps dut être amené par marches, voie ferrée, automobiles, etc., sur le terrain. Malgré tout, la situation des Français devenait de plus en plus mauvaise. Les Allemands menaçaient leur retraite sur Paris : « Vers la fin de l'après-midi du

« 9 septembre, ajoute le journal, le 4e corps français dut « revenir en arrière dans la région de Nanteuil et l'on se « demandait quelle serait la situation le lendemain. » Alors, reprend le général, arrive, *sans qu'on s'y attende*, la retraite spontanée des Allemands *(die selbstätige), sans défaite aucune*, comme le reconnaissent les Français eux-mêmes et *même sans combat proprement dit.* Ils en étaient venus probablement à la conviction, du moins l'a-t-on dit, qu'ils ne pouvaient plus tenir et alors commença cette retraite qui s'arrêta bientôt sur l'Aisne. Et von Kluck confirme, d'un air détaché, que les Anglais n'avancèrent que lentement. Quand il traversa l'Aisne, il croyait les avoir sur les talons : il put, cependant, s'établir dans sa position actuelle sans avoir, pendant toute sa retraite, laissé un canon, une voiture de munitions ou un cheval entre leurs mains. »



LE MONUMENT DES QUATRE ROUTES

Telle est la thèse. Elle ne fera plus que se répéter en se compliquant au fur et à mesure que des objections se produisent, jusqu'à la fin. Von Kluck déclare qu'il était vainqueur. Il refoulait Maunoury dans Paris. L'ordre de retraite l'a surpris. Cette retraite eut pour cause, affirme-t-il, un grand succès remporté par la 5e armée française sur la Marne, c'est-à-dire sur la IIe armée. Toute la faute est à Bülow et au Grand Quartier Général.

LA JOURNÉE DU 8 SUR L'OURCQ DANS CHACUN DES CORPS ALLEMANDS

Voyons, cependant, les faits tactiques tels qu'ils se sont déroulés dans chacun des corps allemands et comparons-les à la version de von Kluck. Nous verrons lequel dit vrai, et si l'impression fut, parmi les combattants, celle que dépeint leur général et si, vraiment, les soldats se croyaient, le 8 au soir, en présence d'une victoire. Il faut prendre garde seulement de bien distinguer, parmi ces récits, ceux qui sont écrits sous l'impression du moment de ceux qui ont été influencés postérieurement par la lecture des communiqués et des notes émanant de von Kluck et du Grand État-Major.

Nous suivons l'action de chaque corps, de gauche à droite, et nous irons ainsi de la *bataille des communications* à la *bataille d'articulation.*

A l'extrême-droite, von Kluck avait entassé l'élite des forces nouvelles qui arrivaient sur le terrain. Même il dirige de ce côté une division de cavalerie (sans doute du corps Richthofen), qui ne paraît pas prendre part à la bataille parce qu'il n'y a pas lieu à poursuite, mais que nous retrouvons le lendemain près de Thury-en-Valois. Il cherche, évidemment, à constituer une masse de manœuvre de ce côté. Mais ces troupes allemandes qu'il pousse l'épée dans les reins, ou arrivent trop tard, ou arrivent exténuées. Et elles viennent seconder le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie, eux-mêmes éreintés, puisqu'ils se battent depuis trois jours !

Quels sont les résultats réels ? Hermann Lohrisch qui a été blessé le 9 au soir, et dont nous avons déjà cité le carnet, s'est posé la question : à l'ambulance de Rozoy-en-Multien, il interroge les blessés qui arrivent sur le résultat de l'assaut du 8 au soir, vers Acy et Betz.

« J'apprends, par un camarade de régiment de la 1re compagnie, la fin de l'assaut. A environ 7 heures 1/2, il avait cessé, l'ennemi chassé hors de sa position. *Mais le restant du régiment était trop épuisé et, pour cette raison, il fut retiré, la nuit, de la hauteur conquise et ramené à Boullare*, c'est-à-dire éloigné du champ de bataille. »

Cela ne donne nullement l'impression d'un

MONTHYON. — VUE PRISE SUR LA ROUTE DE NEUFMONTIERS A VILLEROY

succès, d'autant moins que, le lendemain à midi, arrive l'ordre général de la retraite, non préparé, non prévu et qui affole le personnel des arrières et des ambulances.

Voici, maintenant, le récit d'un artilleur du IVe corps, le lieutenant Hermann Richter (7e division). Sa batterie est restée, comme la plus grande force de l'artillerie allemande, sur le plateau de Trocy. Ces artilleries si puissantes et qui doivent décider du sort de la bataille, ont-elles, plus qu'on ne l'a à l'extrême droite, le sentiment de la victoire ?

« Il est environ 11 heures du soir (dans la nuit du 7 au 8). Depuis hier à 5 heures de l'après-midi, nous n'avons rien mangé. Exténués, affamés, nous mangeons quelques bouchées de pain de soldat et nous buvons un coup de vin rouge... Puis le sommeil, dont nous *sommes privés depuis 42 heures*, s'empare de nous. »

Le 8 au matin, le lieutenant prend le commandement d'une batterie dont les officiers ont été tués ou blessés.

« Notre but de tir est Étrepilly... A peine sommes-nous arrivés au hangar que quatre obus éclatent au-dessus de nous. On dirait que la bataille devient plus dure encore aujourd'hui qu'hier... Nous apprenons que le village d'Étrepilly, reconquis par nous, occupé par nous a été surpris, cette nuit, par les Turcos et que tous ceux de nos gens qui ne se sont pas enfuis ont été massacrés cette nuit par les Noirs... Quelques minutes plus tard, les obus de la 6e batterie tombent sur les maisons d'Étrepilly... Je viens justement de découvrir des mouvements de troupes sur la route d'Étrepilly à Trocy, quand les obus, passant au-dessus de nous, nous font involontairement tourner la tête. Et là, à l'extrémité gauche de la 4e batterie, un mélange de fumée, de métal, de parties de corps humain, des cris désespérés... Le téléphone nous apprend que deux canons sont détruits, tous les servants tués ou blessés... Voilà encore un hurlement au-dessus de nos têtes, au milieu des canons de la 6e batterie. Et le téléphone annonce : « Lieutenant H... un sous-officier et un homme blessés... » L'après-midi (toujours du 8 septembre), je remarque que les masses ennemies se dirigent au loin vers Étrepilly, vers le Sud, donc en retraite. Devons-nous avancer ? Je vais au poste de commandement et je pose la question au général : « Devons-nous changer de position ? — *Gardez-vous-en bien ! Nous avons uniquement pour devoir de tenir la position à Trocy...* » Quatre obus explosent encore dans la malheureuse 4e batterie et, cette

fois encore, deux canons mis hors de combat, la plupart des hommes tués ou blessés. Et, à la tombée de la nuit, un des canons demeurés indemnes est encore endommagé. De sorte que, par ordre du commandant, la batterie est retirée de la ligne de feu. Le capitaine von B..., d'ordinaire si plein d'entrain, est consterné en voyant les débris de sa fière batterie... Ce tableau d'horreur ne veut pas me quitter quand je me couche, le soir, sur la terre nue, sans avoir rien mangé... »

Non ! ce ne sont là ni des sentiments, ni des âmes de vainqueurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner du découragement de cet officier lorsque, après une nuit d'insomnie, il écrit, le 9 au matin, « qu'il est encore sous l'impression de la terrible journée du 8 ».

D'une façon générale, les récits de la journée du 8 septembre sont abrégés ou supprimés par la censure sur les carnets de route ou les « lettres de soldats » publiés en Allemagne. Malgré tout, il n'en est pas un où ne respire un profond découragement.

Pour le IIe corps qui se bat à Acy-en-Multien, l'officier Kietzmann du 49e régiment d'infanterie résume en ces quelques lignes son impression :

« A Acy, se déroula une bataille dans laquelle nous nous trouvâmes sous le feu des obus ennemis et où nous eûmes beaucoup à souffrir.

« 7-9 *septembre.* — La bataille dura sans interruption même pendant la nuit. Nous eûmes de lourdes pertes causées par les obus. Notre artillerie n'était pas à la hauteur de l'artillerie ennemie qui nous était opposée. »

Le IVe corps de réserve est engagé depuis le début de la bataille. Il est maintenu en avant de Plessis-Placy. Rien d'étonnant à ce qu'il ait énormément souffert. Il est à bout de forces.

Mais voici un officier particulièrement intelligent, Alfred Wirth, qui voit clair et observe non seulement le point de la bataille où il combat, mais ce qui se passe autour de lui et qui remarque le mouvement ennemi qui va décider du succès de la journée.

« 8 *septembre.* — A six heures, le duel d'artillerie reprend. Violent feu d'infanterie nous prenant par le flanc (sans doute à gauche, c'est l'offensive de la division de Villaret)... Vers midi, arrivée des têtes de corps de Brandebourg (c'est le IIIe corps). »

Jusqu'ici, rien de nouveau, ni de frappant. Mais voici que les choses se compliquent :

« L'après-midi, on entend de sourds craquements *derrière nous*, si profonds que la terre semble en trembler. Nos pionniers font sauter les ponts de la Marne *pour empêcher les forces ennemies* DE NOUS ATTAQUER DANS LE DOS. »

Celui-ci comprend. C'est la « bataille d'articulation » qui commence et il se rend compte, très clairement, qu'à partir de ce moment, l'armée est en danger d'être cernée PAR LE SUD, donc PAR LA MARNE. Si un simple capitaine fait ce raisonnement, comment l'État-Major ne le ferait-il pas ?

« En avant, continue Alfred Wirth, le combat est violent, mais il est favorable, particulièrement à l'aile droite où les gens du Schleswig-Holstein ont participé. »

On voit bien que ce succès lui paraît secondaire comparé au danger qui vient de la Marne. D'ailleurs, le spectacle qu'il a autour de lui n'est pas fait pour le réconforter :

« Des parties de mon ancien bataillon reviennent de la ligne de feu : leur marche est pesante et fatiguée. Les yeux, enfoncés dans les orbites, ont les bords noircis; ils regardent avec un sérieux effrayant droit devant eux, et c'est à peine si quelques paroles tombent de leurs lèvres ; leurs uniformes sont sales et déchirés, leurs visages couverts de poussière et de sueur, l'un d'eux est éclaboussé de sang. Je cherche la fin de mes provisions et je les leur donne. Ils s'en saisissent avidement... »

FIN DU DIXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XL

LES MARAIS DE SAINT-GOND
ET LA TROUÉE DE MAILLY (6 SEPTEMBRE 1914)

Foch commande au point critique de la Grande Bataille. — Psychologie militaire du chef. — Jonction du Massif et de la Plaine ; la route n° 51. — Le choc du 6 septembre 1

CHAPITRE XLI

LA BATAILLE DE RUPTURE — VON HAUSEN A LA TROUÉE DE MAILLY
ROLE DE LA 4ème ARMÉE LANGLE DE CARY (6 SEPTEMBRE)

Texte des instructions générales du Commandement supérieur allemand pour la bataille de la Marne. — Critique de ces ordres. — Rôle de l'armée von Hausen. — Brèche dans le front allemand. — Liaison entre l'armée Foch et l'armée Langle de Cary. — La division de l'Espée. — L'armée Langle de Cary à Vitry-le-François 27

CHAPITRE XLII

LA JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE SUR L'OURCQ

Ordres donnés, de part et d'autre, pour la journée du 7. — Suite de la bataille de l'Ourcq. — La lutte pour l'enveloppement : Acy-en-Multien. — Etavigny. — La lutte pour l'articulation : Etrepilly, Vareddes. — Von Kluck s'est ressaisi. — L'articulation .. 54

CHAPITRE XLIII

LA BATAILLE AU SUD DE LA MARNE
L'ARMÉE BRITANNIQUE ET LA 5ème ARMÉE LE 7

L'armée britannique dans la journée du 7. — L'ennemi a quitté le terrain. — Marche de French sur la Marne. — L'armée Franchet d'Esperey le 7. — Prise d'Esternay. — Aux portes de Montmirail. — Le crochet défensif de Bulow. — Les combats pour la route n° 51 continuent 87

CHAPITRE XLIV

DANS LE CAMP ALLEMAND — LES PROJETS DE VON HAUSEN
LA BATAILLE DES MARAIS DE SAINT-GOND — LE 7 SEPTEMBRE

La manœuvre allemande aux Marais de Saint-Gond. — Belle riposte de Foch. — Bulow demande du secours. L'armée von Hausen tente de percer le front de Foch. — Echec de la division marocaine. — Combats autour de Mondement. — Le 9e corps. — La bataille à la Trouée de Mailly. — Les Allemands à bout de forces. — Les résolutions suprêmes de von Hausen pour la journée du 8. 107

Pages

CHAPITRE XLV

COUPURE DE LA BATAILLE DE LA MARNE A VITRY-LE-FRANÇOIS. DÉBUTS DE LA BATAILLE DE L'EST.

Pourquoi la bataille glisse vers l'Est. — Coupure par le cours de la Marne. — Les Allemands prétendent rejeter les armées françaises sur la frontière suisse. — Le rôle des deux armées : duc de Wurtemberg et le Kronprinz. — Attaque du duc de Wurtemberg de Vitry-le-François à Revigny. — Riposte de Langle de Cary 147

CHAPITRE XLVI

LA BATAILLE DE L'ARGONNE.

Du devoir de l'historien. — La bataille de l'Argonne. — Pour garder Verdun. — La conception du général Sarrail. — Nécessité de la liaison. — Le Kronprinz à la trouée de Revigny. — Vassincourt, la Vaux-Marie. — La doctrine de l'artillerie et le général Herr 166

CHAPITRE XLVII

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE.

L'heure critique de la bataille de la Marne. — Les deux Commandements à la veille des résolutions décisives. — La bataille oscille sur tout le front. — Le soldat français prend l'ascendant. — La reprise sur l'Ourcq le 8 septembre. — La bataille des communications et la bataille d'articulation. — La faute décisive de von Kluck 223

TABLE DES GRAVURES

Pages

Le général Joffre descendant du train 3
Les marais de Saint-Gond. — L'Église de Reuves . . . 7
Le général Foch 9
Le village de Coizard 11
Le village de Courtacon 15
Le château de Mondement 21
Dormans-sur-Marne. — Vue générale de la ville . . . 23
Le général Eydoux 25
Camp de Mailly. — Un coin du camp 31
Revigny. — Le pont de la voie ferrée. — Un coin du village 33
Le général Langle de Cary et son état-major 35
Le monument d'Etrepilly et les hauteurs de Tracy . . . 41
Le village de Boullare 45
Nogeon. — La ferme et la distillerie 47
Champfleury. — L'Ourcq à Vareddes 49
Acy-en-Multien 51
Bois de Montrolle 55
Puisieux. — Vue générale 57
Le pont de Germigny-l'Évêque 59
Marcilly. — La route de Senlis à Lizy-sur-Ourcq . . . 61
Puisieux. — La route et le village 63
La ferme Nogeon 65
Le château de Betz, où séjourna l'état-major de von Kluck 67
Etavigny. — L'église après le bombardement 69
Bas-Bouillancy. — Les sources de la Gergogne 71
Soldats allemands posant une ligne téléphonique . . . 74
Reez. — Bas-Bouillancy 75
La cuvette de Vareddes 77
Une rue de Vareddes 79
Le monument de Betz 80
Cuirassiers en reconnaissance sur le front 81
Lenharrée. — Le village et la plaine environnante . . . 83
Le général Galliéni. 84
La route aux approches d'Étrepilly 85
Ambulance volante britannique 88
Mongloire, vue de Champfleury 89
Gué-à-Tresmes. — La route de Meaux à Soissons 91
Le général Douglas Haig 94
Cavaliers anglais en marche 95
Le général Pulteney 96
Bas-Bouillancy. — Les carrières 97
Le général Monro 100
Le canal de l'Ourcq à Vareddes 101
Le cimetière de Penchard 103
Types de gardes-voies 104
Un convoi de lanciers anglais 105
Un centre de ravitaillement sur le front 108
Sommesous. — Les tranchées allemandes, en septembre 1914 109

Pages

Soldats allemands au repos 110
Vincy-Manœuvre. — La rue principale 111
Château-Thierry. — Deux aspects de la ville après le bombardement 113
La route de Sézanne à Châtillon-sur-Morin 115
Pointage d'une pièce de 155 long 116
Un parc de voitures de réquisition 117
Lenharrée. — Tranchées allemandes autour du village. 119
Neufmoutiers. — Prisonniers devant l'église 120
Le Petit Morin à l'endroit où il sort des marais de Saint-Gond 121
Le champ de bataille. — Vue prise du château de Mondement 122-123
Le général Dubois 124
Saint-Loup et la plaine de Fère-Champenoise 125
Les marais de Saint-Gond et le Petit Morin 127
Le général Alby (*d'après Jonas*) 128
Soizy-aux-Bois. — La rue principale 129
Le Petit Morin et les hauteurs des Usages 131
Villevenard. — L'église 134
Les hauteurs de Mondement, vue prise d'Oyes 135
La traversée des marais de Saint-Gond, entre Oyes et Villevenard 137
Le général Descoings 138
La Chapelle de Saint-Prix et le pont sur le Petit Morin 139
La vallée du Petit Morin 141
La ferme Nozet et les tranchées devant le Mont-Août . . 143
Oyes. — Un coin du village 145
Connantré. — Une partie du village 149
Pargny-sur-Saulx. — Maisons incendiées par les Allemands 151
Pargny-sur-Saulx. — L'église 154
Sermaize. — Vue générale 155
Sermaize. — La rue principale 157
Un poste de secours pendant la bataille de la Marne . . . 159
Clermont-en-Argonne. — Vue générale prise d'avion . . 161
Laheycourt. — L'hôtel de ville détruit par les Allemands 163
Chasseurs alpins dans une tranchée 168
Vassincourt. — Une partie du village après le bombardement 169
Vaubécourt. — Les ruines 170
Nubécourt. — Une rue du village 171
Clermont-en-Argonne. — Vue générale et côteau de Sainte-Anne 175
Varennes-en-Argonne. — Place de l'église et ville haute. 177
Rembercourt. — L'église après le bombardement 179
Dragons français rétablissant une ligne télégraphique . . 181
Sampigny. — Le château du président Poincaré 183
Varennes-en-Argonne. — Place de l'Église 185
Une pièce lourde en batterie 186

TABLE DES GRAVURES

Pages

Un bivouac de cavalerie 187
Commercy. — La place du Fer-à-Cheval 189
Verdun. — La porte Saint-Paul 191
Bar-le-Duc. — Vue de l'Ornain, prise du pont du Lycée. 195
Ippécourt. — L'église bombardée 196
Ippécourt. L'entrée du village après le bombardement. 197
Verdun. — Vue générale prise d'avion 199
Panorama pris entre Brabant-le-Roi et Nettancourt . . . 201
Rembercourt-aux-Pots. — Un coin du village en ruines . . 205
Brabant-le-Roi. — Entrée de l'église 206
Villotte, près de Louppy. — Deux aspects du village . . . 207
Rembercourt-aux-Pots. — Une rue du village après le bombardement 209
Le génie français au travail 211
La plaine entre Brabant-le-Roi et Nettancourt 215
Beauzée. — L'église et les ruines du village 217
Nubécourt. — L'église 218
Un poste téléphonique de campagne 219
Laimont. — L'église après le bombardement 221
Un poste d'observation sur le front allemand 225
Beauzée-sur-Aire après le bombardement 227

Pages

La ferme de la Vaux-Marie vue de l'extérieur 229
Tombes des combattants de la ferme de la Vaux-Marie 231
Le champ de bataille autour de Séraucourt 235
Un convoi de spahis 236
Panorama pris sur l'Ornain entre Brabant-le-Roi et Nettancourt 237
Louppy-le-Petit. — Les ruines autour de l'église 239
Le chemin de Chambry à la Cantine 241
Marcilly. — L'église 242
Monthyon. — Le village 243
Douy-le-Ramée. — Le moulin 245
Deux vues du village de Marcilly 247
Chambry. — Les abords du village 249
Gesvres-le-Chapitre. — Le village et la plaine 251
Etavigny. — L'intérieur de l'église 252
La route de Puisieux 253
Villeroy. — Les abords du village 255
La route de Chauconin à Meaux 257
Le monument de Quatre-Routes 258
Monthyon. — Vue prise sur la route de Neufmoutiers à Villeroy 259

CARTES

Région de Sézanne et de Fère-Champenoise (carte au 80.000e) 4
Région de la Somme-Soude (carte au 80.000e) 12
Région de Mailly (carte au 80.000e) 28
Bataille de rupture vers la trouée de Mailly (positions des armées dans la nuit du 6 au 7 septembre 1914) . . 42
La riposte de von Kluck (positions les 5 et 8 septembre 1914) 72
Bataille de la Marne (partie ouest; positions le 7 septembre 1914) 92
Les premiers résultats de la bataille de la Marne (fronts le 8 septembre au matin) 99
La bataille de rupture vers la trouée de Mailly (positions des armées dans la nuit du 7 au 8 septembre 1914) . . 132
La bataille entre la Marne et l'Est (positions le 8 septembre matin) 152
Région de Vitry-le-François (carte au 80.000e) 167
Région du Bas-Ornain (carte au 80.000e) 172
Région de Revigny et de Bar-le-Duc (carte au 80.000e). 192
Bataille de la Marne (partie Est ; positions le 6 septembre 1914 matin) 203
Région de Triaucourt et de Vaubécourt (carte au 80.000e) 212
Région de Sainte-Menehould et de Clermont-en-Argonne (carte au 80.000e) 232